Université catholique de Louvain
Membre de l'Académie Universitaire Louvain

Faculté de Philosophie, Arts et Lettres
Département d'Histoire de l'Art et d'Archéologie

Formation et rôle des lieux de culte dans la proto-urbanisation du Latium et de l'Etrurie méridionale (XI^{ème} - VIII^{ème} s. av.J.-C.) : l'*area sacra* du Palatin à Rome

Thèse présentée par : Sylvia PIERMARINI

Sous la direction du Professeur :
Marco CAVALIERI

Membres du jury :
Prof. Jan DRIESSEN, Université catholique de Louvain
Prof. Christopher J. SMITH, University of St Andrews
Dr. Gabriele CIFANI, Università degli Studi di Roma « Tor Vergata »
Prof. Paul SERVAIS, Université catholique de Louvain (Président du jury)

En vue de l'obtention du grade de Docteur en Histoire, Art et Archéologie
Louvain-la-Neuve, Mars 2011

REMERCIEMENTS

Tout d'abord, je tiens à remercier sincèrement mon directeur de thèse, le Prof. Marco CAVALIERI, qui m'a suivie et conseillée judicieusement tout au long de ces années. Nos échanges d'idées m'ont permis d'évoluer dans le domaine de l'archéologie tout en confrontant l'école belge à l'école italienne.

J'adresse ensuite ma profonde gratitude aux différents membres du jury de thèse, les Prof. Jan DRIESSEN, Christopher J. SMITH et le Dr. Gabriele CIFANI, pour avoir accepté d'encadrer cette soutenance de thèse, ainsi que pour m'avoir humblement accordé de leur temps à plusieurs reprises.

Un grand merci aussi à l'*Academia Belgica* à Rome et à l'Institut Historique Belge de Rome dont les bourses temporaires de recherches m'ont permis de concrétiser ce projet doctoral et de le porter à son terme.

Enfin, mes pensées vont à plusieurs de mes proches. Tout d'abord, à mes parents, Libero et Claudia, à qui je dédie ce travail de recherche. Ils n'ont jamais cessé de me soutenir dans mes choix, de m'encourager tout au long de mon cursus universitaire. Un tout grand merci également à ma meilleure amie, Laure, dont l'aide et le réconfort, à travers nos expériences communes, ont été considérables. Enfin, je souhaite exprimer des remerciements particuliers à mon compagnon, Florian, qui m'a entourée et soutenue sans relâche ces dernières années.

Table des matières

INTRODUCTION 1

1. L'*area sacra* du Palatin aux origines de Rome 1

1.1 La formation de Rome 1
1.2 Au cœur de Rome : Capitole et Forum Romanum 4
1.3 Le Palatin, mont sacré 5
1.4 De part et d'autre de Rome : le Latium et l'Etrurie méridionale 8

2. Les objectifs et la méthodologie de notre étude 9

PREMIERE PARTIE - L'ITALIE ETRUSCO-LATIALE DU BRONZE FINAL AU FER I 12

Chapitre I - Contextualisation : Latium et Etrurie, cultures latiale et villanovienne 13

1. Cadre environnemental du territoire étudié 13
2. Chronologie 15
3. La culture latiale 17

*3.1 Le Latium durant la première phase latiale : ca XI*ème *- X*ème *s.* 17
*3.2 Le Latium durant la deuxième phase latiale (A-B) : fin X*ème *- IX*ème *s.* 18
*3.3 Le Latium durant la troisième phase latiale (A-B) : fin IX*ème *- VIII*ème *s.* 20

4. L'Etrurie méridionale à l'époque villanovienne : X^{ème} - VIII^{ème} s. 21
5. Relations interrégionales entre Latium et Etrurie méridionale et propagation du faciès protovillanovien 24

Chapitre II - Conceptualisation et caractérisation 28

1. Concepts 28

1.1 Proto-urbanisation et synœcisme : passage du village à la ville 28
1.2 Lieux de culte 34
*1.3 Rituels de fondation et fondation de l'*Urbs 39

2. Typologie 56

2.1 Les cabanes 56
2.2 Les murs et fortifications : vallum, *forme primitive de l'*emplekton ? 58

3. Conclusion 60

Chapitre III - Le phénomène des urnes-cabanes dans le monde étrusco-latial 62

1. La question de la typologie des urnes-cabanes 63

1.1 Le système d'ouverture/fermeture des urnes-cabanes 68
1.2 Leur taille 70
1.3 Leur plan et profil 71
1.4 La restitution de leurs éléments structurels et leur décoration 73
1.5 Les matériaux employés 74
1.6 Uniformité et variété typologiques 75

2. Les rites funéraires relatifs aux urnes-cabanes 79

2.1 L'incinération 79
2.2 Structure des sépultures à urne-cabane 81
2.3 Le mobilier funéraire 86
2.4 Localisation et organisation des tombes à incinération avec urne-cabane 93

3. Les urnes-cabanes, témoignages d'une réalité 99

3.1 À la lumière des sources littéraires et matérielles 99
3.2 Structure de l'habitation : comparaison entre fonds de cabane et urnes-cabanes 102
3.3 Les urnes-cabanes et les fonctions de l'habitation 108

4. Conclusion 110

DEUXIEME PARTIE - LES LIEUX DE CULTE EN ITALIE ETRUSCO-LATIALE 112

Critères employés dans le cadre de l'étude 113

1. Critères d'identification des lieux de culte proto-urbains du Bronze Final au Fer I 113

2. Critères de description des lieux de culte proto-urbains du Bronze Final au Fer I 113

Chapitre IV - L'*area sacra* du Palatin et Rome 114

1. Palatin/*Cermalus* 114

1.1 Topographie 114
1.2 Structures, aménagements et réfections 115
1.3 Rituels in situ 118
1.4 Présence matérielle liée aux rituels 119
1.5 Interprétations et commentaires 121

2. Capitole 123

2.1 Topographie 123
2.2 Structures, aménagements et réfections 124
2.3 Rituels in situ 124
2.4 Présence matérielle liée aux rituels 125
2.5 Interprétations et commentaires 126

3. Forum Romanum 128

3.1 Topographie 128
3.2 Structures, aménagements et réfections 128
3.3 Rituels in situ 130
3.4 Présence matérielle liée aux rituels 132
3.5 Interprétations et commentaires 133

4. Le dépôt votif de S. Maria della Vittoria sur le Quirinal 134

5. Conclusion 135

Chapitre V - *Latium vetus* 138

1. Satricum 140

1.1 Topographie 140
1.2 Structures, aménagements et réfections 141
1.3 Rituels in situ 143
1.4 Présence matérielle liée aux rituels 144
1.5 Interprétations et commentaires 145

2. Ardea 148

2.1 Topographie 148
2.2 Structures, aménagements et réfections 149
2.3 Rituels in situ 150
2.4 Présence matérielle liée aux rituels 151
2.5 Interprétations et commentaires 151

3. Velletri, Caracupa-Valvisciolo, Ficana et Lavinium (acropole) 153

4. Autres sites : Gabii et Lavinium (Treize Autels) 158

5. Conclusion 160

Chapitre VI - Etrurie méridionale 162

1. Tarquinia 163

1.1 Topographie 163
1.2 Structures, aménagements et réfections 164
1.3 Rituels in situ 167
1.4 Présence matérielle liée aux rituels 169

1.5 Interprétations et commentaires 172

2. Caere 176

2.1 Topographie 176
2.2 Structures, aménagements et réfections 177
2.3 Rituels in situ 178
2.4 Présence matérielle liée aux rituels 178
2.5 Interprétations et commentaires 179

3. Véies 181

3.1 Topographie 181
3.2 Structures, aménagements et réfections 182
3.3 Rituels in situ 184
3.4 Présence matérielle liée aux rituels 184
3.5 Interprétations et commentaires 185

4. Autres sites : San Giovenale, Luni sul Mignone et Sorgenti della Nova 188

5. Conclusion 190

Chapitre VII - Les aires sacrées en Italie étrusco-latiale : Tableaux comparatifs 193

1. Configuration des tableaux 193

1.1 Tableau 1 : Rapport chronologique entre la stabilisation de l'habitat et les premières manifestations rituelles régulières 193
1.2 Tableau 2 : Les structures cultuelles identifiées 194
1.3 Tableau 3 : Les dépôts matériels rituels 194
1.4 Tableau 4 : Les sépultures rituelles 194
1.5 Tableau 5 : Développement des structures, dépôts et sépultures à partir du VII^{ème} s. 195
1.6 Tableau 6 : Principales caractéristiques des lieux cultuels étrusco-latiaux entre le XI^{ème} et le VIII^{ème} s. et leur éventuelle continuité topographique à partir du VII^{ème} s. 195

2. Synthèse des données 213

2.1 Tableau 1 : Rapport chronologique entre la stabilisation de l'habitat et les premières manifestations rituelles régulières 213
2.2 Tableau 2 : Les structures cultuelles identifiées 213
2.3 Tableau 3 : Les dépôts matériels rituels 215
2.4 Tableau 4 : Les sépultures rituelles 216
2.5 Tableau 5 : Développement des structures, dépôts et sépultures à partir du VII^{ème} s. 218
2.6 Tableau 6 : Principales caractéristiques des lieux cultuels étrusco-latiaux entre le XI^{ème} et le VIII^{ème} s. et leur éventuelle continuité topographique à partir du VII^{ème} s. 219

3. Réflexions : du rituel au cultuel, du sacré au sacralisé… 220

3.1 Continuité cultuelle 220
3.2 Espace sacré et espace profane : l'instauration du culte 222
3.3 Sépultures rituelles, du funéraire au cultuel 224

4. Suggestion pour une définition typologique plus approfondie 228

5. Conclusion 234

TROISIEME PARTIE - LES LIEUX DE CULTE EN MEDITERRANEE : MODELES INTERPRETATIFS 236

Chapitre VIII - Par-delà les fleuves et les mers : Les aires sacrées en Italie centrale et en Egée 237

1. Italie centrale : l'Ombrie 238

1.1 Rappel chronologique 238
1.2 Sanctuaires de sommet 238
1.3 Interprétations et commentaires 242

2. Egée 244

2.1 Rappel chronologique 244
2.2 Les peak sanctuaries 246

2.2.1 Crète minoenne 246
2.2.2 Grèce géométrique 248
2.2.3 Interprétations et commentaires 250

2.3 Les structures de type domestique à fonction cultuelle 251

2.3.1 Attique, de la phase mycénienne à celle géométrique 252
2.3.2 Eubée protogéométrique et géométrique 253
2.3.3 Interprétations et commentaires 255

3. L'impact des sites cultuels dans le développement « urbanistique » 259

4. Conclusion 261

CONCLUSION 264

1. Résultats de l'étude 264
2. Résumé de l'étude 268

Bibliographie 271

Table des illustrations 310

Source des illustrations 330

Visualisation des illustrations (CD-ROM) 343

INTRODUCTION

Le but de cette thèse étant de déterminer le rôle tenu par les lieux de culte dans la proto-urbanisation de la zone étrusco-latiale à travers l'exemple majeur de l'*area sacra* du Palatin à Rome, cette introduction traitera des études, archéologiques et historiques, qui se sont penchées précédemment sur les diverses problématiques abordées par cette thématique. Comme nous le verrons ci-dessous, l'*area sacra* du Palatin est une zone archéologique de Rome identifiée à partir des découvertes faites par l'archéologue italien A. Carandini sur les versants de ce mont, il y a environ une vingtaine d'années. La mise au jour de ces structures à la valeur indéniable fait partie d'un long cheminement débuté plusieurs décennies auparavant, visant à reconstituer les origines de Rome et à retracer son évolution, ainsi que celle de la culture latiale. Avant de nous expliquer sur la méthodologie adoptée dans le cadre de cette étude et sur les objectifs auxquels elle doit pouvoir répondre, nous parcourrons donc quelques uns des travaux capitaux centrés sur Rome et sur le Palatin, afin d'inscrire l'originalité de notre présente recherche dans leur lignée et de pouvoir apprécier l'importance de cette *area sacra* dans la réécriture archéologique de l'histoire de Rome.

1. L'*area sacra* du Palatin aux origines de Rome

1.1 La formation de Rome

Bien que Rome avait déjà fait l'objet de plusieurs fouilles depuis le XVIII^{ème} s. (cf. *infra*), c'est essentiellement après la seconde guerre mondiale que les chercheurs apporteront des avancées majeures sur l'identification du processus ayant concrétisé la naissance d'une ville telle que Rome[1]. E. Gjerstad et H. Müller-Karpe ont énormément contribué à cette question sur base d'un recensement topographique des données les plus antiques, en grande partie funéraires. Gjerstad est le premier à avoir suggéré l'existence d'une phase dite « pré-urbaine » qui, par définition, précède le stade urbain d'un site[2]. Selon lui, la phase urbaine est

[1] CORNELL, 1995, p. 97.
[2] CIFANI, 2008, p. 34 ; COLONNA, 1990, p. 424 ; CORNELL, 1995, p. 97 ; GJERSTAD, 1953-1973 ; GUIDI, 1998, p. 6.

survenue, dans le cas de Rome, en *ca* 575 av.J.-C., année de l'accession au trône de Numa Pompilius et du premier aménagement du *Forum Romanum*, considéré comme l'un des plus anciens espaces civiques romains[3]. Outre le fait que la datation du *Forum Romanum* ait été ultérieurement rehaussée, l'hypothèse de Gjerstad ne trouve plus de correspondance avec la réalité façonnée par les données dernièrement mises au jour [4]: la « césure » exprimée par son point de vue est sensiblement liée à l'idée d'une fondation réunissant plusieurs habitats isolés (synœcisme) - déjà évoquée notamment par le préhistorien G. Pinza en 1905[5] -, contrairement au processus évolutif (basé sur plusieurs phases) transparaissant dans les récentes études. Cette dernière théorie sera celle avancée par Müller-Karpe, qui imagine un habitat central situé sur le Palatin dont le développement, amorcé au Latial IIB, englobera les autres zones de Rome jusqu'à devenir une ville au VIII^{ème} s. (« *Stadtwerdung* »), chaque secteur assumant dès lors une charge propre[6]. Ce tableau inclut également la structuration communautaire et la diversification artisanale. Néanmoins, M. Pallottino a estimé que les processus de proto-urbanisation et de synœcisme ne s'excluaient pas l'un l'autre et ont pu au contraire s'effectuer conjointement à Rome, à partir du Palatin et du *Forum Romanum*[7].

Evidemment, la façon de concevoir la formation de Rome, issue de ces premiers élans scientifiques, sera bouleversée au fil des nouvelles découvertes, en restant toutefois basée sur la prévalence des vestiges funéraires romains. Dans un premier temps en accord avec la « *Stadwerdung* » de Müller-Karpe, G. Colonna a ensuite opté pour un schéma construit sur l'expansion, à partir du Latial IIB, de deux noyaux originels, postés respectivement dans la zone *Forum Romanum*-Palatin et celle Capitole-Quirinal, et sur leur réunion au cours du VIII^{ème} s.[8]. R. Peroni, quant à lui, considéra qu'il faille remonter plus loin dans le temps pour reconnaître le début de la proto-urbanisation à Rome[9] : entre le Bronze Moyen et le Bronze Récent, les traces d'occupation étaient essentiellement concentrées sur le Capitole et la partie du *Forum Romanum* qui lui est adjacente ; à la fin de cette première phase, l'habitat s'étendit d'abord au reste du *Forum Romanum*, pour aboutir au Palatin. Au Bronze Final-Latial I, l'occupation à présent funéraire du Forum traduit, selon Peroni, l'existence d'un habitat

[3] CIFANI, 2008, p. 34 ; COLONNA, 1990, p. 424 ; CORNELL, 1995, pp. 100, 102 ; GJERSTAD, 1953-1973.
[4] BETTELLI, 1997, pp. 209-210 ; CORNELL, 1995, pp. 100, 102-103.
[5] BETTELLI, 1997, p. 209 ; CORNELL, 1995, p. 420, n. 56. G. Pinza émit cette conclusion d'après les résultats obtenus à partir de l'étude de la nécropole située sur l'Esquilin.
[6] CIFANI, 2008, p. 34 ; BETTELLI, 1997, p. 210 ; COLONNA, 1990, p. 424 ; CORNELL, 1995, pp. 100-101 ; GUIDI, 1998, p. 6 ; MÜLLER-KARPE, 1959, pp. 31-42 ; MÜLLER-KARPE, 1962.
[7] BETTELLI, 1997, pp. 210-211 ; CIFANI, 2008, p. 34 ; CORNELL, 1995, p. 420, n. 56 ; PALLOTTINO, 1979, pp. 214-247 (en particulier pp. 230-238, 244-245), 290-295.
[8] BETTELLI, 1997, pp. 211-212 ; COLONNA, 1974, pp. 275-317, et en particulier pp. 301-305 ; COLONNA, 1976, pp. 25-36 ; COLONNA, 1990, p. 449.
[9] BETTELLI, 1997, p. 213 ; PERONI, 1988, pp. 17-19 ; PERONI, 1989, pp. 442-444.

unitaire Palatin-Capitole[10]. Durant la troisième phase (Latial IIA), le Quirinal apparaît comme un noyau d'habitations isolé, ultérieurement intégré à l'habitat romain alors encore plus vaste, et ce parallèlement au transfert de la nécropole sur l'Esquilin (Latial IIB)[11]. Dans sa fresque « mythico-historique » de Rome (cf. *infra*), A. Carandini émet aussi son avis sur la question : il attribue au Capitole l'origine de l'habitat stable dès le Bronze Moyen, habitat qui se déploiera sur le Palatin dans la phase suivante (Bronze Récent) avant d'englober le reste de Rome jusqu'à la formation du *Septimontium* (Latial IIB) et la fondation de l'*Urbs* (Latial IIIB)[12]. Rome lui apparaît ainsi comme un site ayant eu un développement similaire à celui des centres villanoviens[13]. Dans le Chapitre II, nous verrons jusqu'à quel point le concept de proto-urbanisation a nourri les débats portés sur la théorisation de ce processus appliquée, entre autres, à Rome[14].

Si la réorganisation de Rome au milieu du IX^{ème} s. signe manifestement son évolution vers un état urbain, la question concernant l'impact des lieux cultuels sur ce processus demeure inédite jusqu'à l'intervention de C. Ampolo. L'historien italien considère comme indispensable la présence d'institutions religieuses et politiques pour pouvoir identifier une communauté urbaine : selon Ampolo, Rome n'a acquis le statut de centre urbain qu'à la seconde moitié du VII^{ème} s.[15]. A travers une remarquable étude des sépultures romaines appartenant à la culture latiale, M. Bettelli touche également à cet aspect cultuel en évoquant la mise au jour de tombes au cœur de l'habitat : comparé à la situation du site d'Ardea[16], l'exemple de la sépulture retrouvée sous la Maison de Livie[17] sur le Palatin trouve une explication possible dans le rôle religieux du défunt, voire dans la destination cultuelle de la zone[18]. Soulignant la problématique posée par l'interprétation des fonds de cabanes sous les structures sacrées archaïques et de cette continuité topographique, Bettelli met cependant en avant la récurrence de traces à caractère cultuel dans les endroits où ont été définis les noyaux originels de Rome, suggérant ainsi la coexistence non fortuite entre lieux de culte et proto-urbanisation[19] : cette concomitance serait due à la distinction entre espace sacré et espace civique, ainsi qu'à la définition des institutions religieuses. Une récente publication d'A.

[10] BETTELLI, 1997, p. 213 ; PERONI, 1988, pp. 17-19 ; PERONI, 1989, pp. 444-446.
[11] BETTELLI, 1997, p. 213 ; PERONI, 1988, pp. 17-19 ; PERONI, 1989, pp. 446-448.
[12] CARANDINI, 1997.
[13] Cf. *infra*.
[14] Cf. également BETTELLI, 1997, p. 213.
[15] AMPOLO, 1983, pp. 425-430, et en particulier p. 428 ; BETTELLI, 1997, p. 214.
[16] Cf. Chapitre V.
[17] Cf. Chapitre IV.
[18] BETTELLI, 1997, pp. 216-217.
[19] BETTELLI, 1997, pp. 217-218.

Guidi, traitant de l'évolution des lieux cultuels étrusco-latiaux durant la transition entre le Bronze et le Fer I, arbore la même constatation[20].

Tous ces débats et remises en question ont favorisé l'émergence de « manuels » incontournables sur l'histoire des origines de Rome, procédant avec pragmatisme à l'analyse de toutes les sources documentaires disponibles sur le sujet, ainsi qu'à l'évaluation systématique de leur fiabilité : parmi ceux-ci, il faut citer *Les origines de Rome* de J. Poucet[21], *La fondation de Rome* et *Alba Longa* de A. Grandazzi[22], *The beginnings of Rome* de T. J. Cornell[23] et *Early Rome and Latium* de C. Smith[24].

1.2 Au cœur de Rome : Capitole et Forum Romanum

Les propositions théoriques vues ci-dessus n'auraient pas pu être formulées sans l'apport documentaire issu des fouilles effectuées entre la fin du XIX^{ème} s. et le début du XX^{ème} s. par R. Lanciani et surtout G. Boni[25]. En effet, attaché à la découverte de vestiges archaïques, Boni a multiplié les sondages au centre de la ville (*Forum Romanum*), révélant la richesse du sous-sol romain et atteignant les strates les plus anciennes[26] : entre autres, sont concernées les zones du *Lapis Niger*, de l'*Equus Domitiani* et du temple d'Antonin et Faustine. Pourtant, les résultats significatifs qui en découlaient, empreints d'un fanatisme nationaliste déplaisant, ne furent pas toujours bien accueillis par la critique académique[27]. Certains - ceux de l'*Equus Domitiani* - ne furent publiquement diffusés qu'après l'intervention de Gjerstad, désigné pour reprendre la suite des fouilles après la seconde guerre mondiale[28] : en combinant les nouvelles découvertes avec la réinterprétation des données mises au jour par Boni, Gjerstad en arrive à émettre les conclusions que nous lui connaissons sur la datation du Forum, et par conséquent sur la phase urbaine de Rome (cf. *supra*). Maintes fois critiquées, ses conclusions ne sont aujourd'hui plus d'actualité, tant les récentes analyses stratigraphiques et typo-chronologiques ont permis de démontrer une datation plus ancienne en ce qui concerne l'aménagement du *Forum Romanum*[29]. Les découvertes qui se sont

[20] GUIDI, 2009, pp. 144, 148.
[21] POUCET, 1985.
[22] GRANDAZZI, 1991 et 2008.
[23] CORNELL, 1995.
[24] SMITH, 1996 b.
[25] CIFANI, 2008, pp. 28, 29-30 ; TOMEI, 1995, pp. 21-47.
[26] CIFANI, 2008, pp. 29-30.
[27] CIFANI, 2008, p. 30.
[28] CIFANI, 2008, p. 34 ; COLONNA, 1990, p. 424 ; FILIPPI, 2005 a, pp. 103-105.
[29] GUSBERTI, 2005 a, pp. 117-119. Cf. Chapitre IV.

succédées durant ces dernières décennies ont confirmé un rehaussement de la chronologie. Notamment, les fouilles réalisées au début des années 2000 par A. Carandini dans l'aire du temple de Vesta, en continuité avec celles du Palatin (cf. *infra*), ont révélé de nouvelles structures qui auraient été édifiées au VIII^{ème} s., bousculant ainsi d'anciennes interprétations[30].

Parallèlement au Forum, le Capitole a fait lui aussi l'objet de plusieurs sondages ayant pour résultat la découverte de témoignages protohistoriques. Il faut remonter aux années 1925-1927 pour voir la découverte du dépôt votif *a priori* archaïque dans la partie méridionale du mont, non loin du temple de Jupiter, faite par A. M. Colini[31]. La situation *in situ* n'est pas des plus aisées : la stratigraphie a été en effet très perturbée par les aménagements républicains et impériaux. Néanmoins, la diversité typo-chronologique du matériel illustre clairement une accumulation d'objets votifs sur plusieurs siècles, dont l'origine a été récemment replacée au VIII^{ème} s.[32]. Plus au nord, des fouilles entreprises par A. Mura Sommella entre 1998 et 2000 ont mis au jour un ensemble de tombes d'enfants et d'adolescents, contemporaines et antérieures à la dernière datation du dépôt capitolin[33].

1.3 Le Palatin, mont sacré

La profusion des vestiges antiques et leur conservation dans l'évolution urbanistique de Rome ont sans aucun doute provoqué la fascination de ses habitants et des voyageurs, suscitant leur convoitise. Si les premières « fouilles » commencèrent à la Renaissance, il faudra attendre le XVIII^{ème} s. de notre ère pour qu'elles soient menées dans un but plus scientifique et moins pécuniaire, à l'image de pillages destinés à alimenter les collectionneurs[34]. Après plus d'un siècle consacré à la mise au jour des complexes d'époque impériale, les fouilles du milieu du XIX^{ème} s. se concentrent sur la partie sud-ouest du Palatin, autrement dit le *Cermalus*[35]. Les structures en *opus quadratum* (d'époque républicaine) seront traduites comme édifiées à l'époque « romuléenne » et étant en rapport avec la *Roma Quadrata*, considération influençant l'interprétation des vestiges typologiquement similaires durant les interventions suivantes[36]. D. Vaglieri entreprend de réexplorer, dès 1907, la zone

[30] Entre autres CARANDINI, 2005, p. 189 ; CIFANI, 2008, p. 39. Cf. Chapitre IV.
[31] CIFANI, 2008, pp. 32-33 ; GUSBERTI, 2005 b, p. 151.
[32] Cf. Chapitre IV.
[33] MURA SOMMELLA, 2001, p. 263. Cf. Chapitre IV.
[34] CIFANI, 2008, pp. 19-24 ; TOMEI, 2006, pp. 10-11.
[35] BATTISTELLI, 2001, p. 80 ; TOMEI, 2006, pp. 11-13.
[36] BATTISTELLI, 2001, pp. 80-85.

du *Cermalus* et du temple de la Victoire et de la Magna Mater[37]. Néanmoins, la méthode employée par Vaglieri, jugée répréhensible, a conduit à l'arrêt de cette campagne de fouilles, avant d'être reprises au même endroit par P. Romanelli et S. Puglisi après la seconde guerre mondiale (1948-1952)[38]. Dès ce moment, y seront révélées les traces d'habitations, pour la première fois, de phase protohistorique, l'une étant considérée par certains comme la cabane de Romulus, fondateur mythique de Rome reconnu par la tradition littéraire antique. Depuis 1977, la continuation des fouilles dans ce secteur du Palatin par P. Pensabene a donné de nombreux résultats qui ont permis une meilleure compréhension concernant la succession des phases chronologiques et l'évolution des structures archéologiques, et ce depuis la période protohistorique[39].

Le secteur septentrional du Palatin n'est pas en reste en matière d'exploration archéologique. Les premières fouilles systématiques sur ce versant de la colline romaine faisaient partie d'une série de campagnes mises en œuvre entre la fin du XIX^{ème} s. et le début du XX^{ème} s., visant à sonder la zone centrale de Rome qui lui est directement adjacente, c'est-à-dire le *Forum Romanum*[40]. Malgré ces nombreuses activités archéologiques menées sur la face nord du Palatin, il resta fort à faire pour arriver aux couches les plus antiques du mont. En y entreprenant une campagne de fouilles dans les années 1980, avec toutes les difficultés dues à l'archéologie urbaine[41], A. Carandini prévoyait avant tout de mettre au jour des *domus* aristocratiques d'époque républicaine au cœur de Rome, reconstituant ainsi le panorama historique de ce quartier[42]. En outre, l'archéologue italien avait conscience de se trouver sur l'un des noyaux originels de la ville antique, supposant ainsi la présence de vestiges proto-urbains dans le sous-sol sans pour autant chercher à les atteindre. Toutefois, entre 1986 et 1988, Carandini s'aperçut bien vite que les *domus* examinées, finalement archaïques et non pas républicaines, dissimulaient sous leurs fondations plusieurs murs remontant à une phase encore plus éloignée dans le temps (jusqu'au VIII^{ème} s. av.J.-C.) et ayant une valeur sans précédent[43]. Carandini poussera l'exploration jusqu'à atteindre la strate

[37] BATTISTELLI, 2001, pp. 85-89 ; GUIDI, 1998, pp. 1-5 ; TOMEI, 2006, pp. 11-13.
[38] BATTISTELLI, 2001, pp. 89-92 ; CIFANI, 2008, p. 34 ; GUIDI, 1998, pp. 1, 4-6 ; TOMEI, 2006, pp. 13, 14, 16.
[39] BATTISTELLI, 2001, p. 93 ; GUIDI, 1998, pp. 6-7 ; PENSABENE, FALZONE, 2001.
[40] Essentiellement les fouilles de R. Lanciani et de G. Boni ; cf. *supra* et aussi TOMEI, 1995, pp. 21-47.
[41] L'état de conservation des vestiges dans une ville ayant une histoire aussi longue que celle de Rome est extrêmement problématique au vu de l'évolution du site à travers les siècles, impliquant également des perturbations au niveau stratigraphique: aménagements successifs, destructions, réfections, pillages, etc. Cf. CARANDINI, 1995 a, pp. 5-6, 10.
[42] CARANDINI, 1995 a, pp. 3, 5-6 ss., 10 ; CIFANI, 2008, pp. 37-38.
[43] CARANDINI, 1995 a, p. 13 ; CIFANI, 2008, pp. 37-38.

antérieure à l'occupation humaine, retraçant une chronologie complète de cette aire du Palatin[44].

Ainsi, le Palatin à Rome a renforcé son statut de point originel d'une ville, la Ville, qui donnera naissance à l'une des civilisations les plus abouties de l'Histoire humaine. En relation avec les cabanes du *Cermalus* et les murs, les actes rituels et cultuels y ont laissé des traces suffisantes[45] pour pousser Carandini à y reconnaître l'*area sacra* du Palatin telle que décrite par les auteurs antiques, notamment Denys d'Halicarnasse (60 av.J.-C. - 8 ap.J.-C.)[46], remontant aux phases les plus reculées et ayant des caractéristiques uniques par rapport aux sites contemporains. L'aire qui serait circonscrite par ces murs et rites est définie par Carandini comme « […] *una sorta di città proibita,* […] *riservata soltanto ai culti primordiali del luogo* […] »[47]. Si les plus anciens murs de Rome sont documentés archéologiquement à travers les données fournies par une analyse stratigraphique méticuleuse[48], leur interprétation de la part de Carandini les a cependant mis à mal, suscitant de nombreuses théories et critiques. En effet, la découverte des murs palatins a donné lieu à la publication d'une série d'ouvrages de la part d'A. Carandini, qui se propose de nous donner

---

[44] CARANDINI, 1995 a, p. 14.
[45] Cf. Chapitre IV.
[46] DENYS D'HALICARNASSE, *Antiquités romaines*, I (traduction vers le français par V. Fromentin, 1998, Ed. Les Belles Lettres, Paris) :
vv. 31 (4), 32 (3-5) : « A cette bourgade ils donnent le nom de Pallantion, d'après celui de leur métropole d'Arcadie - aujourd'hui toutefois elle est appelée Palatium par les Romains […] ».
« Les Arcadiens donc, après s'être rassemblés au pied de la colline, se mirent à organiser la construction de toutes sortes de bâtiments en suivant les usages de chez eux, et en particulier érigèrent des temples, dont le premier était dédié à Pan Lykaios […], que les Romains appellent *Lupercal* […]. Aujourd'hui que les alentours ont été réunis à l'enceinte sacrée de la cité, il est difficile d'imaginer ce qu'était l'ancienne physionomie du site, mais c'était, dit-on, à l'origine une vaste grotte située en bas de la colline, au sein d'un épais bois de chênes, avec des sources profondes jaillissant de dessous les rochers […]. Ayant érigé à cet endroit un autel, ils commencèrent à offrir au dieu le sacrifice ancestral que jusqu'à mon époque les Romains n'ont cessé d'accomplir au mois de février, après le solstice d'hiver, sans rien changer à ce qui se faisait alors. […] Au sommet de la colline, ils délimitèrent l'enclos sacré de Nikè [*n.d.a. : Nikè est assimilable à la Victoire romaine*], et instituèrent pour elle aussi des sacrifices répartis sur toute l'année, et que les Romains accomplissaient encore de mon temps. »
vv. 45 (3) : « […] ils occupèrent ces lieux et entourèrent de murailles le Palatin de façon à lui donner pour la première fois l'aspect d'une ville. Ils attribuèrent à cette fondation le nom de Rome, d'après celui du chef de la colonie, Romulus, qui était le descendant d'Enée à la dix-septième génération. »
vv. 79 (8, 11) : « Il y avait non loin de là un endroit sacré couvert par une épaisse forêt avec un rocher creux où jaillissaient des sources ; on disait que ce bois était consacré à Pan, et il s'y trouvait un autel du dieu. C'est vers cet endroit que la louve se dirigea pour s'y cacher. Il ne reste plus rien de ce bois, mais la caverne d'où l'eau s'écoule apparaît comme une construction située près du Palatin sur la route qui mène au Grand Cirque, et il y a tout près un enclos sacré avec une statue figurant cet événement […]. Cet endroit était, dit-on, le sanctuaire des Arcadiens qui y habitèrent jadis avec Evandre. »
« […] ils vivaient de leur propre travail sur les collines, le plus souvent en construisant avec du bois et des roseaux des cabanes dont le toit était fait des mêmes matériaux. De mon temps il en restait une sur le flanc du Palatin qui regarde vers le Grand Cirque ; on l'appelle la maison de Romulus et elle est gardée comme une chose sacrée par ceux dont c'est le rôle […]. »
[47] CARANDINI, 1990 a, p. 80.
[48] CARANDINI, 1995 a, pp. 3-19 ; CARANDINI, CARAFA, 1995 a.

une reconstitution de la Rome des origines[49]. Son approche, fondée sur l'analyse des vestiges qu'il a lui-même fouillés, en étroite relation avec les textes antiques (relatant parfois des récits relatifs au fondateur mythique de Rome, Romulus) de loin postérieurs à la période concernée, et sur une anthropologie culturelle poussée à l'extrême, a fait couler beaucoup d'encre. Le discours de Carandini vient greffer la restitution archéologique des phases et des vestiges sur une fresque historique élaborée à partir de l'interprétation des textes antiques. Cette méthode contrastant avec le monde archéologique qui l'entoure a eu des répercussions préjudiciables sur la valeur de ces structures archéologiques, d'une certaine façon écornée, discréditée. Parmi les réactions négatives, il faut compter celles de J. Poucet et P. Fontaine basées sur un procédé lui aussi discutable[50]: bien qu'ayant justement mis l'accent sur les dangers inhérents à la tradition historique (relative à la fondation de Rome) et à son usage en archéologie[51], leur démarche archéologique, interprétative et critique reste néanmoins partielle, fragmentaire dans la mesure où elle privilégie certaines données, tout en négligeant le contexte qui les entoure, alors que ce dernier influence nettement notre compréhension des vestiges archéologiques.

1.4 De part et d'autre de Rome : le Latium et l'Etrurie méridionale

Dans le cadre de la formation de Rome, nombreuses ont été les comparaisons avec le monde étrusque, en particulier avec l'Etrurie méridionale, grâce à l'accumulation des découvertes dans cette région depuis les années 1950[52]. Le rapprochement majeur peut être fait au niveau de la structure de l'habitat : composé de plusieurs noyaux mais néanmoins unitaire en ce qui concerne la gestion « politique » du territoire, comme tendent à le démontrer les récentes études de F. di Gennaro et de M. Pacciarelli[53]. D'autant que l'expansion de l'habitat est quasiment identique entre les centres majeurs villanoviens et Rome (supérieure à 100 ha)[54]. Ces constatations sont moins facilement applicables au Latium dont les centres se développeront selon d'autres modalités et de manière plus séquencée[55]. Il ne faut toutefois pas négliger que Rome et la région qui l'entoure appartiennent à un même

[49] Voir les publications de Carandini dans la bibliographie de notre étude.
[50] CIFANI, 2008, p. 38 ; FONTAINE, 2004, pp. 35-54 ; POUCET, 2010, pp. 27-82.
[51] Cf. Chapitre II.
[52] BETTELLI, 1997, pp. 212-213 ; CIFANI, 2008, p. 37.
[53] BETTELLI, 1997, pp. 212-213 ; D'ERCOLE, DI GENNARO, MADOLESI, 1999, pp. 113-125 ; DI GENNARO, 1988, pp. 59-82 ; DI GENNARO, SCHIAPPELLI, AMOROSO, 2004, pp. 147-177 ; GRANDAZZI, 2008, pp. 482-483 ; PACCIARELLI, 1989-1990, pp. 11-48 ; PACCIARELLI, 2001 ; PACCIARELLI, 2010, pp. 17-21. Cf. Chapitres I et II.
[54] BETTELLI, 1997, p. 218 ; GRANDAZZI, 2008, p. 482. Cf. Chapitres I, II, IV, VI et VII.
[55] BETTELLI, 1997, p. 218 ; GRANDAZZI, 2008, p. 483. . Cf. Chapitres I, II et V.

mouvement culturel, défini par des typologies matérielles propres[56]. Il ne serait donc pas illégitime de penser que, de chaque côté du Tibre, certains éléments contemporains de la proto-urbanisation des sites - tels que les lieux de culte - aient été communs aux deux régions, supposition qu'il s'agira de vérifier dans la présente étude.

2. Les objectifs et la méthodologie de notre étude

A l'origine, le thème de notre recherche doctorale était de traiter de l'hégémonie du Palatin depuis sa formation (en tant que noyau d'habitat) jusqu'à l'avènement du *Septimontium*. Très rapidement, l'accumulation de nos connaissances sur le mont romain et les comparaisons avec d'autres sites latiaux et villanoviens nous ont dévoilé maints aspects sur la concomitance de traces proto-urbaines et cultuelles, déjà abordée dans certaines études (cf. *supra*), jusqu'à réorienter notre projet de recherche. En effet, la place tenue par l'*area sacra* du Palatin dans l'histoire de Rome nous a amené à faire une association cognitive, conduisant elle-même à *plusieurs questions qui constituent le fondement même de notre étude actuelle* :

- Si les murs et leur caractère cultuel sont bien contemporains, pouvons-nous alors supposer que le composant cultuel est un élément à l'origine de Rome ?
- Par extension, ce schéma s'est-il reproduit sur d'autres sites voisins (du Latium et de l'Etrurie méridionale) contemporains, voire antérieurs ?
- Si oui, quel a pu être le rôle de ces lieux de culte au moment de la formation des premiers centres urbains ?

Les réponses à ces interrogations nous permettront également de vérifier et de mettre à l'épreuve l'unicité typologique de l'*area sacra* du Palatin fréquemment mise en avant : son aménagement étant si complexe, il est peu vraisemblable que celle-ci soit née *ex nihilo*.

Telle que présentée à travers les travaux de Carandini, l'*area sacra* du Palatin est un parfait exemple de site dont la recontextualisation au moyen de l'utilisation de textes antiques peut porter atteinte à l'accueil des découvertes archéologiques et de leur originalité. Toutefois, cette situation n'est pas exclusive à l'*area sacra* du Palatin et à Carandini, d'autres cas ayant été recensés. Certains chercheurs, comme A. Grandazzi[57], ont montré qu'il était envisageable de se référer aux sources littéraires, même chronologiquement distantes de la période

[56] Cf. Chapitres I et III.
[57] Notamment GRANDAZZI, 2008.

analysée, en tenant compte des destinations premières de ces textes (politique, chronographique, etc.) et de l'altération de leur véracité due à une transmission séculaire[58]. Loin de vouloir mettre en cause la méthode employée par Carandini et surtout de contester l'importance de sa découverte, il faut néanmoins reconnaître qu'une *approche purement archéologique* se révèle nécessaire pour mener à bien notre recherche, afin de s'abstraire de l'influence que pourrait avoir toute narration étiologique sur notre interprétation. La démarche d'écarter tout source littéraire, semblable aux conditions de l'archéologie préhistorique, se révèle assez ardue dans la mesure où notre étude ne pourra être basée que sur les quelques indices matériels dont nous disposons et sur notre compréhension de ceux-ci. A cette fin, nous verrons que la méthodologie appliquée à notre recherche exige de recourir à des critères spécifiques. Par rapport à cette approche, nous avons constitué une bibliographie récente, remontant aux trente dernières années, pour obtenir les informations les plus actualisées sur les sites pris en compte. Il faut cependant souligner que les données de phase protohistorique sont très limitées ou n'apparaissent pas toujours dans les études menées, en raison des conditions de conservation et/ou de fouille. Les résultats ici mis en évidence pourraient donc être agrémentés par des découvertes ultérieures.

L'arc chronologique envisagé dans notre étude (XI^{ème}-VIII^{ème} s.)[59] correspond à la transition entre la fin de l'Age du Bronze et le début de l'Age du Fer, marquée, comme nous le verrons, par de nombreux bouleversements rompant avec le passé. Le choix de ces *termini* temporels se fonde respectivement sur la naissance de la culture latiale, contemporaine des premiers mouvements proto-urbains, et sur l'édification de l'*area sacra* du Palatin.

Afin de répondre aux questions susmentionnées, notre étude sera articulée en trois parties distinctes :

- La première partie sera consacrée à un panorama général de l'Italie étrusco-latiale pour la période comprise entre le Bronze Final et le Fer I. Le premier chapitre reconstituera le cadre géographique, chronologique et socioculturel du Latium et de l'Etrurie méridionale, pour enfin dévoiler les liens unissant ces deux régions. Ensuite, les questions posées nous imposeront d'aborder en profondeur plusieurs concepts (dont certains vus dans cette introduction) et typologies, sortes de prérequis essentiels à la poursuite de l'étude. Le troisième chapitre regardera l'analyse d'une classe matérielle concernée d'une façon ou d'une autre par la thématique principale. En effet,

[58] Voir Chapitre II.
[59] Sauf en cas de mention contraire, toutes les datations seront à comprendre comme situées *avant Jésus-Christ*.

nous nous intéresserons aux urnes-cabanes, type de cinéraires diffusé en Italie étrusco-latiale[60]. Elles constituent les principaux témoignages de l'élévation des habitations protohistoriques et véhiculeraient même, selon certains, la représentation des premiers édifices cultuels en Etrurie méridionale et dans le *Latium vetus*, affirmation qu'il s'agira de vérifier. De surcroît, le matériel rencontré au sein du mobilier funéraire accompagnant les urnes-cabanes est aussi en usage dans la sphère cultuelle. L'analyse de ce contexte funéraire nous permettra donc de nous familiariser préalablement avec des formes fréquemment rencontrées durant la suite de l'étude. Enfin, l'examen de cette classe matérielle nous mettra en contact avec les facettes idéologiques des communautés protohistoriques en Italie étrusco-latiale, nous amenant ainsi à mieux appréhender ces dernières.

- La deuxième partie concernera l'examen proprement dit des lieux de culte étrusco-latiaux. En effet, trois chapitres traiteront des sites cultuels identifiés sur le territoire de Rome, du *Latium vetus* et de l'Etrurie méridionale. Avant d'y venir, l'instauration de critères sera indispensable afin de reconnaître les sites susceptibles d'apporter des réponses à nos interrogations. Les informations seront ultérieurement regroupées dans une autre section, en vue de créer des comparaisons directes sous de multiples angles et de définir les réponses aux questions fondamentales de cette thèse.
- Enfin, après avoir vu en détail les sites cultuels dans le *Latium vetus* et en Etrurie méridionale, nous dédierons la troisième et dernière partie de cette thèse à l'analyse de quelques lieux de culte dans les régions de l'Italie centrale et de la Mer Egée : en tenant compte de la diversité contextuelle, les ressemblances typologiques relevées nous donneront la possibilité de comparer les différentes régions entre elles et, si possible, de suivre de nouvelles pistes interprétatives utiles à une meilleure compréhension des structures cultuelles étrusco-latiales.

[60] A travers l'usage du terme « étrusque » et du préfixe « étrusco- », nous faisons avant tout référence à leur signification géographique, excepté lorsqu'ils sont employés explicitement par rapport à une civilisation ou à une culture.

PREMIERE PARTIE

-

L'ITALIE ETRUSCO-LATIALE DU BRONZE FINAL AU FER I

Chapitre I – Contextualisation :
Latium et Etrurie, cultures latiale et villanovienne

Bien que l'étude des lieux de culte étrusco-latiaux et de leur rôle dans la proto-urbanisation de cette région de l'Italie centrale regarde essentiellement la sphère religieuse, sacrale et rituelle, elle est tout aussi inhérente à la connaissance du contexte social. C'est pourquoi il est impératif de restituer, même brièvement, un *panorama des cultures latiale et villanovienne axé sur l'organisation territoriale et sociale*, en revenant également à des notions fondamentales telles que la géographie régionale et la chronologie.

1. Cadre environnemental du territoire étudié

Par rapport à sa surface actuelle, le Latium[1] (Figg. 1.1., 1.2., 1.5.) était, dans sa phase antique, plus restreint, et avait pour limites[2]:

- Le fleuve Tibre, au Nord ;
- Le fleuve Garigliano, au Sud ;
- La Vallée Latine (formée par les fleuves Sacco et Liri), à l'Est ;
- La Mer Tyrrhénienne, à l'Ouest.

Selon la tradition antique, le Latium était constitué de deux parties : la région occupée par les Latins, située entre le Tibre et le Monte Circeo, dite *Latium vetus*; celle comprise entre le Monte Circeo et le Garigliano, habitée par d'autres peuples[3], appelée *Latium adiectum* pour son annexion à la précédente, après avoir été conquise par Rome. C'est donc le *Latium vetus* qui nous concerne ici.

Au point de vue géomorphologique[4], le terrain du *Latium vetus* est très varié :

- Au Nord, massif volcanique central des Colli Albani, favorisant l'agriculture;
- Au Sud, chaîne calcareuse intérieure des Préapennins ;

[1] Pour ce qui concerne la géographie du Latium, cf. BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 2000, pp. 6-7 ; BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 2008, p. 120.
[2] PLINE L'ANCIEN, *Histoire Naturelle*, III, 5, 56; PSEUDO-SCYLAX, *Périple*, VIII ; STRABON, *Géographie*, V, 3, 4 - V, 3, 6. Cf. BIETTI SESTIERI, 1980 a, p. 5.
[3] Les Aurunques, les Ausons et les Herniques, cf. BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 2000, p. 6 ; PLINE L'ANCIEN, *Histoire Naturelle*, III, 5, 56 (bien que Pline considère les Aurunques comme ayant habité le *Latium vetus*) ; STRABON, *Géographie*, V, 3, 4 - V, 3, 6.
[4] BIETTI SESTIERI, 1980 a, pp. 5-6 ; BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 2000, pp. 6-7 ; QUILICI, 1976, pp. 3-9, 13-14.

- A l'Ouest, la côte tyrrhénienne formée de plateaux calcareux et sablonneux.

En ce qui concerne l'hydrographie[5], la région est relativement fournie en lacs (ceux d'Albano et de Nemi), en fleuves (Tibre, Aniene, Sacco, Liri) et en cours d'eau, sans oublier la présence, à proximité, de la Mer Tyrrhénienne. Il y a, de fait, nombre de voies de communication vers les zones limitrophes (Etrurie, Sabine, Abruzzes et Campanie) et de points de ravitaillement en eau susceptibles d'alimenter les habitats à proximité.

Avec les relations interrégionales en toile de fond, c'est au sein de ce cadre qu'apparaît un phénomène particulier : la passation de l'hégémonie d'un site à un autre. Ainsi, contrairement à ce que l'on pourrait croire, ce n'est pas Rome mais la zone des Colli Albani qui, dans la première phase latiale, revêtit une position prédominante : outre sa position centrale – et donc stratégique - au sein du Latium, elle la dut à la fertilité de sa terre – nature volcanique de la région – et à la présence d'abondantes ressources hydriques (cf. *supra*), tout ceci favorisant l'implantation d'habitats. Elle la cédera à la future métropole à la fin de la deuxième phase latiale, celle-ci accroissant l'importance de son statut par l'augmentation de ses rapports avec la Campanie et l'Etrurie.

Située à peu près à l'emplacement de la Toscane actuelle, l'Etrurie[6] (Figg. 1.1., 1.3., 1.5.) était toutefois beaucoup plus étendue à l'époque et était délimitée par :

- Le fleuve Arno, au Nord ;
- Le cours du Tibre, au Sud et à l'Est, respectivement en bordure du Latium et de l'Ombrie ;
- La Mer Tyrrhénienne, à l'Ouest.

Mais c'est l'Etrurie méridionale, c'est-à-dire la zone comprise entre le Latium et le lac de Bolsena, qui nous intéresse plus particulièrement ici, en tant que point initial de la culture étrusque[7].

Le territoire étrusque est vallonné, présentant de nombreux promontoires rocheux propices à l'établissement d'habitats, défendables en partie naturellement de par leur situation en hauteur. Par endroit, ces plateaux alternent avec quelques plaines, en nombre restreint, localisées en fond de vallée, suivant le cours des rivières et situées à proximité de la côte.

[5] GUIDI, 1981, pp. 88-91 ; QUILICI, 1976, pp. 3-9, 13-14.
[6] En ce qui concerne la géographie, la géomorphologie de l'Etrurie, cf. CRISTOFANI, 2000 a, pp. 14-15 ; ROBERT, 2004, pp. 59-62.
[7] ROBERT, 2004, pp. 60, 65. Par ailleurs, l'étude de cette zone particulière trouve un intérêt comme aire de concentration des urnes-cabanes, envisagées dans le chapitre qui leur est consacré ultérieurement (Chapitre III).

Comme dans le Latium, l'Etrurie est caractérisée par une présence hydrique importante, la partie méridionale comportant à elle seule un fleuve (le Tibre), plusieurs cours d'eau (dont le Fiora et le Marta) et trois lacs (de Bolsena, de Cimino et de Bracciano). Elle est donc également avantagée au point de vue des voies de communication fluviales et du ravitaillement en eau.

Outre le bois tiré des innombrables forêts (comme dans le reste du territoire étrusque), l'Etrurie méridionale possède d'autres ressources : cette région volcanique offre une terre très fertile pour qui veut la cultiver et un tuf assez tendre pour faciliter son extraction et son exploitation. Par ailleurs, elle est un réservoir métallifère essentiellement concentré dans les Monti della Tolfa, renfermant en leur sein des gisements de plomb, fer, zinc et cuivre[8].

Tous ces éléments sont d'autant plus importants qu'ils seront déterminants dans la genèse et l'essor de la civilisation étrusque, tant dans son organisation interne que dans ses relations extérieures.

2. Chronologie

La définition de la chronologie en ce qui concerne les cultures latiale et villanovienne reste une problématique d'actualité au sein de la protohistoire italique[9]. Etant donné le cadre de notre recherche principalement axé sur la région du Latium, notre chronologie repose essentiellement sur celle de la culture latiale : divisée en quatre phases, elle trouve une correspondance avec celles antérieures et relatives à l'apparition de la civilisation étrusque. Voici comment nous pouvons les synthétiser :

[8] CRISTOFANI, 2000 a, pp. 84-85.
[9] BARTOLONI, DELPINO, 2004 ; BARTOLONI, NIZZO, 2004, pp. 409-410.

Phase Latiale I	Epoque Protovillanovienne	Bronze Final	*ca* XIII^{ème}-X^{ème} s.
Phase Latiale II (A-B)	Epoque Villanovienne	I^{er} Age du Fer	fin X^{ème}-IX^{ème} s.
Phase Latiale III (A-B)	Epoque Villanovienne	I^{er} Age du Fer	fin IX^{ème}-VIII^{ème} s.
Phase Latiale IV (A-B)	Epoque Orientalisante	Fin I^{er} Age du Fer – début 2ème Age du Fer	fin VIII^{ème}-VI^{ème} s.

Ce tableau de concordance chronologique a été réalisé sur base d'une comparaison que nous avons faite entre diverses études traitant aussi bien de la formation des cultures latiale et villanovienne, que de la périodisation de l'Age du Bronze et du Fer en Italie et en Méditerranée[10]. Chaque auteur exprime une chronologie qui lui est propre, notamment à travers l'étude du matériel d'un site très localisé ; c'est pourquoi nous avons rassemblé toutes ces informations pour donner un cadre chronologique aussi clair que possible. Nous devons émettre plusieurs remarques : tout d'abord, la première phase latiale ne commence qu'au XI^{ème} s.[11]. Ensuite, les récentes datations de certains sites au radiocarbone amènent à envisager un rehaussement de leur chronologie de plusieurs décennies[12] : c'est la cas pour la cabane de Fidène (Latium), attribuée à la phase latiale III (par la présence de céramiques géométriques), dont la datation passerait de 770-750 av. J.-C. à 850-800 av. J.-C.[13]. Enfin, le début de la phase orientalisante est encore très discuté, le faisant parfois remonté jusqu'à la première moitié du VIII^{ème} s.[14].

[10] ANZIDEI, BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 1985, p. 129 ; BABBI, PIERGROSSI, 2004, pp. 307-308 ; BARTOLONI, 2003 a, pp. 27-29 ; BEDINI, CORDANO, 1980, p. 97 ; BERGONZI, BIETTI SESTIERI, 1980, p. 47 ; BIETTI SESTIERI, 1980 b, pp. 65-68 ; BIETTI SESTIERI, 1980 c, p. 79 ; BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 2000, p. 6 ; BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 2003, p. 746 ; BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 2008, pp. 119-133 ; CORNELL, 1995, p. 50, t. 1 ; NIJBOER, VAN DER PLICHT, 2008, pp. 105-108 ; PERONI, 1989, pp. 33 ; PERONI, 1994, pp. 214-215, fig. 79-80 ; POUCET, 1985, pp. 21-29 ; SMITH, 1996 b, pp. 21-24, 30, 44, 72, 84, 98.

[11] BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 2000, p. 6.

[12] BARTOLONI, 2003 a, pp. 28-29 : Bartoloni dénonce toutefois les problèmes de correspondance entre cette nouvelle chronologie et celle de la colonisation grecque en Italie.

[13] NIJBOER, VAN DER PLICHT, 2008, p. 108. Néanmoins, nous trouvons hâtive la conclusion des auteurs Nijboer et Van Der Plicht, faisant remonter le début de la phase latiale III à la même période (850-800 av. J.-C.).

[14] BARTOLONI, NIZZO, 2004, pp. 410 ; NIJBOER, 2004, pp. 527-556.

En corrélation avec l'arc chronologique utilisé pour l'analyse des lieux de culte, seront ici brièvement développées les trois premières phases de la culture latiale, ainsi que la culture villanovienne pour ce qui est de l'Etrurie méridionale[15].

3. La culture latiale (Fig. 1.1.)

3.1 Le Latium durant la première phase latiale : ca XI^{ème} - X^{ème} s.[16]

En ce qui concerne l'organisation du territoire, malgré la pauvreté des informations issues des données archéologiques, on remarque, en cette première phase, une concentration des sites au centre du Latium, c'est-à-dire les Colli Albani, au Nord et sur la côte méridionale. De même, Rome est marquée par la présence de cabanes comprises entre le Palatin, le *Forum* et le Capitolin, datables du Bronze tardif, et de sépultures à incinération regroupées ça et là sur le *Forum Iulium* et le *Forum Romanum*, du Latial I. Sont également attestés les premiers lieux de culte de la culture latiale[17], de par la présence de quelques ex-voto datant de cette première phase.

La structure sociale de cette phase est relativement peu documentée, même à partir des vestiges funéraires : selon la plupart des chercheurs, comme A. P. Anzidei et A. M. Bietti Sestieri, il n'y aurait pas de véritable organisation des sépultures en nécropole, mais juste un regroupement de celles-ci en petit nombre. Elles ne semblent donc pas être représentatives de la densité démographique de chaque communauté. Toutefois, on présume que seuls les membres au rôle social important avaient droit à une sépulture et à l'incinération, avec miniaturisation du mobilier funéraire. A travers ce dernier, certains défunts ont été identifiés comme des chefs militaires (équipement militaire miniature) ou des prêtres (couteaux, au

[15] Pour les faciès précédents, cf. p. 25 ss.

[16] Dans toute la période du Bronze Final, initiée au XIII^{ème} s. (cf. ANZIDEI, BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 1985, p. 129), la première phase latiale n'apparaît qu'aux environs du XI^{ème} s. (cf. BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 2000, p. 6), comme cela a déjà été évoqué précédemment. En ce qui concerne cette partie, cf. ALESSANDRI, 2007, pp. 212-214 ; ALESSANDRI, 2009, pp. 564-569, 587-588 ; ANZIDEI, BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 1985, pp. 140-146 ; BERGONZI, BIETTI SESTIERI, 1980, pp. 47-50, 61-64 ; BIETTI SESTIERI, 1980 b, pp. 65-71 ; BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 2000, pp. 10-11,13-15, 25-26 ; BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 2003, pp. 752, 754-762 ; BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 2008, pp. 122-125 ; DE SANTIS, 2005, pp. 156-163 ; DE SANTIS, 2006 a, pp. 488-491 ; GUIDI, 1981, pp. 93-94 ; PERONI, 1976, pp. 19-23 ; PERONI, 1989, pp. 111, 219-220, 286-296 ; POUCET, 1985, pp. 21-22 ; SMITH, 1996 b, pp. 34-43.

[17] ANZIDEI, BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 1985, p. 146 : notamment au lac de Monsignore di Campoverde (Aprilia) et à S. Maria della Vittoria (Rome).

moins en rapport avec le culte). En tout cas, ces rôles ne sont pas attribués en fonction d'un clivage social, mais en fonction de l'individualité de la personne.

Le rite funéraire dominant dans cette première phase latiale est l'incinération à mobilier funéraire miniaturisé. Comme il a été dit précédemment, les ensembles de quelques sépultures (environ 10) ne représentent pas la totalité des individus de la communauté, car il est probable que l'incinération n'était réservée qu'aux personnes, probablement masculines, au rôle social et politique majeur. Au contraire, il ne semble pas y avoir eu de rituel spécifique, ni d'espace particulier réservé pour le reste de la communauté. Une des raisons qui fit de l'incinération le rite principal est qu'il symbolise, pour le défunt, le passage vers un autre état d'existence, où il aura besoin du nécessaire pour « exister », c'est-à-dire le mobilier funéraire (vaisselle en céramique, ornements personnels et armes en métal), dont l'urne en *impasto*[18] comme demeure contenant une statuette d'offrant représentant le défunt lui-même. L'autre raison est que l'incinération du défunt implique la participation de toute la communauté dans l'organisation et le déroulement du rituel funèbre, participation dont l'ardeur répond au statut du défunt, donc primordial. Les sépultures sont aménagées dans un puits creusé dans la terre ou dans une fosse allongée, qui reçoit directement l'urne et le mobilier miniaturisé. Généralement, c'est un vase ovoïde qui est utilisé comme urne, surmonté d'un couvercle conique ou en forme de toit, celui-ci étant occasionnel comme l'autre type d'urne parfois rencontré à cette époque : l'urne-cabane.

3.2 Le Latium durant la deuxième phase latiale (A-B) : fin X^{ème} - IX^{ème} s.[19]

Au niveau de l'organisation du territoire, la phase latiale II A[20] (*ca* 900-830 av.J.-C.) est caractérisée par le développement des zones d'habitat dans des lieux fertiles, en vue de l'agriculture, l'élevage et de l'exploitation des ressources locales. On voit alors l'implantation

[18] L'*impasto* est une céramique faite à base d'argile non épurée et à la main dans un premier temps, la cuisson se passe dans un foyer ouvert (soit sans four, soit avec un four où se confondent la chambre de cuisson et celle de combustion). Bien que d'aspect rustique, cette céramique donnera naissance, au cours du VII^{ème} s., par des évolutions dues à l'utilisation du tour et à la fumigation, à la céramique typiquement étrusque, le *bucchero*, dont la texture noire brillante imite le métal. Cf. BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 2000, p. 19 ; ROBERT, 2004, pp. 251-252.

[19] Cf. ALESSANDRI, 2007, pp. 214 ; ALESSANDRI, 2009, pp. 569-577, 588 ; ANZIDEI, BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 1985, pp. 145-146,149-154, 160-171 ; BERGONZI, BIETTI SESTIERI, 1980, pp. 47-50, 61-64 ; BIETTI SESTIERI, 1980 b, pp. 65-71 ; BIETTI SESTIERI, 1980 c, pp. 79-82, 89-92 ; BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 2000, pp. 15-17, 26-27; BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 2003, pp. 754-762 ; BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 2008, pp. 126-129 ; COLONNA, 1976, pp. 25-28 ; DE SANTIS, 2005, pp. 156-163 ; GUIDI, 1981, pp. 93-94 ; PALLOTTINO, 1976, pp. 48-50 ; PERONI, 1976, pp. 23-25 ; PERONI, 1989, pp. 441-449, 512-513 ; POUCET, 1985, pp. 23-24 ; SMITH, 1996 b, pp. 49-71.

[20] BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 2000, pp. 11-12.

de petits hameaux ou de quelques habitations groupées, et de leurs nécropoles, dans divers recoins du Latium, alors morcelé en plusieurs régions. Ainsi, les Colli Albani constituent toujours à cette époque une zone hautement occupée, mais apparaissent également de nouveaux sites, comme Ardea et Satricum, ainsi que les nécropoles de Castiglione et Osteria dell'Osa dépendantes de l'aire de Gabii (hameaux du Bronze Moyen). A cette époque, ces sites se placent sur les hauteurs, sur les plateaux. Les noyaux d'habitations apparus à la phase précédente à Rome montrent une continuité d'occupation en cette période, alors que se distinguent les premières traces d'une nécropole sur le site du temple d'Antonin et de Faustine, situé sur le *Forum Romanum*. La culture matérielle présente alors une homogénéité traduisant l'étroite cohésion unissant les divers sites du Latium entre eux.

Lors de la phase latiale II B[21] (*ca* 830-770 av.J.-C.), la structure de l'habitat manifeste quelques changements, notamment au niveau de l'hégémonie de certains sites. Ainsi, les Colli Albani sont au crépuscule de leur suprématie, au contraire, Rome renforce sa position par sa situation à proximité du Tibre et de Véies, centre majeur de l'Etrurie à cette époque (alors qu'elles seront rivales à l'époque hellénistique), mais également par la mise en application de la proto-urbanisation[22]. Rome est, à partir de ce moment, composée d'un secteur d'habitations (Forum, Velia, Capitolin, Palatin) distinct de celui des sépultures, situé sur les collines avoisinantes (Viminal, Esquilin, Quirinal). En outre, on observe une continuité de vie des centres préexistants, de même qu'un essor de petites agglomérations (Acqua Acetosa, Ficana, Fidène) et l'émergence de nouveaux sites prompts à devenir des villes, comme Palestrina et Tivoli. Par ailleurs, parallèlement à un accroissement démographique notable, certains sites se voient fortifiés par une levée de terre, appelée *agger*.

En ce qui concerne la structure sociale, celle-ci semble ne pas être si différente de la phase précédente, si ce n'est que nous avons cette fois les données issues des nécropoles alors ouvertes à toute la communauté (quelques exceptions dues à des interdits et la présence non

[21] BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 2000, p. 12.

[22] PERONI, 2000, pp. 26-30 : un site proto-urbain est un grand village aux activités économiques identiques à celles d'un centre urbain, mais sa structure est adaptable en fonction des besoins de ses activités (impossible pour un centre urbain). Il s'agit d'un site de hauteur, fortifié naturellement ou artificiellement. Toujours selon la définition de Peroni, la **proto-urbanisation** consiste en l'abandon de plusieurs habitats d'où les populations confluent vers une agglomération préexistante ou neuve (alors que le synœcisme est réalisé à partir d'un nombre de villages autonomes mais proches les uns des autres, qui se rassemblent et croissent ensemble pour former une ville). Bien que mettant en évidence la diversité des situations, cette vision antinomique des processus de formation ne reflète pas tout à fait la réalité, qui s'avère plus complexe en Etrurie méridionale : les sites de confluence (comme caractérisés par la définition ci-dessus) étaient eux-mêmes composés de plusieurs noyaux d'habitations, constituant un habitat nucléé mais unitaire (Figg. 2.1.-2.2.). En outre, la formation urbaine de ces sites repose sur un synœcisme interne englobant les multiples noyaux d'habitations (conurbation). Cf. DI GENNARO, SCHIAPPELLI, AMOROSO, 2004, pp. 155-162 ; PACCIARELLI, 2001, pp. 165-170 ; VANZETTI, 2004, pp. 1-22, et plus particulièrement pp. 1-10. Voir également Chapitre II et le résumé topographique de chacun des sites envisagés dans le Chapitre VI.

systématique des enfants). Au sein de la communauté, sont réunies une à plusieurs centaines de personnes réparties, selon la parentèle, en groupes de lignage sans distinction sociale permanente. Ces derniers comprennent plusieurs familles étendues de type égalitaire, elles-mêmes composées d'environ dix membres (le couple et leurs descendants) : ceux-ci se voient conférer des rôles à caractère social, distribués selon un système « horizontal » en rapport avec l'âge et le sexe, et « vertical » octroyant, à certains, un pouvoir militaire, politique ou religieux étendu sur d'autres familles[23].

Au point de vue funéraire, apparaissent des nécropoles qui traduisent la structure sociale et politique. Dans la phase latiale II A, malgré l'apparition de l'inhumation, c'est encore l'incinération avec mobilier miniature qui domine, alors partiellement réservée aux adultes masculins, au sein desquels les rôles politico-militaire et religieux sont identifiés mais clairement attribués à des individus distincts. Généralement, la sépulture est formée d'un puits, creusé dans la terre, dans lequel est déposé un *dolium* : à l'intérieur de celui-ci, se trouve l'urne-cabane, contenant les cendres du défunt, et le mobilier funéraire miniaturisé, mais parfois mixte avec des objets de taille normale, ou simplement ce dernier type d'objets.
Dans la phase II B, l'incinération est abandonnée au profit de l'inhumation, de déposition secondaire, autrement dit l'exhibition du défunt pendant sa décomposition suivi de la manipulation des ossements disloqués après putréfaction. Cette pratique reflète la préoccupation des vivants de contrôler la dépouille, celle-ci étant nuisible pour la famille et la communauté. Contrairement à la phase II A, la majeure partie des sépultures recueille des femmes, ce constat est d'autant plus frappant que l'incinération disparaît concomitamment avec la diminution des défunts masculins, sans doute mis à l'écart ou désintégrés. Les sépultures sont ici constituées d'une fosse rectangulaire, orientée : on y retrouve la dépouille du défunt accompagnée d'ornements personnels et de céramiques aux pieds et près de la tête.

3.3 Le Latium durant la troisième phase latiale (A-B) : fin IX^{ème} - VIII^{ème} s.[24]

A la troisième phase latiale, le phénomène de proto-urbanisation ne cesse de s'étendre au-delà de Rome, et atteint les villes principales du Latium : Palestrina, Ardea, Tivoli, Lavinium, Satricum. La fortification des sites, au moyen d'un *agger* et d'un fossé, devient

[23] Cf. ANZIDEI, BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 1985, pp. 145-146,160-171; BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 2000, pp. 15-17.
[24] ALESSANDRI, 2007, pp. 214-216 ; ALESSANDRI, 2009, pp. 577-581, 588-589 ; ANZIDEI, BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 1985, pp. 177-189 ; BEDINI, CORDANO, 1980, p. 97-98, 109-113 ; BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 2000, pp. 17-18 ; BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 2008, pp. 129-131 ; COLONNA, 1976, pp. 28-31 ; PALLOTTINO, 1976, pp. 50-53 ; PERONI, 1989, pp. 516-517 ; SMITH, 1996 b, pp. 77-83.

régulière. Comme en Etrurie, se développe le principe des relations de dépendance entre les centres majeurs et les agglomérations secondaires situées dans leur territoire. Par ailleurs, les domaines agricoles croissent en nombre dans la campagne environnante.

De profondes modifications, illustrées par des données issues d'habitations et de nécropoles, affectent la structure sociale: les groupes de parentèle se distinguent dès lors les uns les autres socialement et économiquement, c'est ce que l'on appelle les « communautés gentilice-clientèle »[25]. Cela se traduit, au niveau de l'habitat, par l'utilisation de systèmes défensifs (fossé/*agger*) et par la mise à l'écart des nécropoles, et au niveau funéraire, par la mise en évidence de certaines sépultures et la richesse de leur mobilier funéraire. Dans les possessions aristocratiques, des espaces étaient réservés autour et sous les cabanes pour y déposer les enfants défunts (notamment à Rome, Ficana, Ardea et Lavinium), *a priori* de manière similaire aux ultérieurs *suggrundaria*[26].

Le rite funéraire reste l'inhumation mais s'y manifeste à présent le caractère gentilice établi au sein de la société. La richesse du mobilier funéraire et la présence d'armes réelles et utilisées parmi celui-ci en sont les caractéristiques majeures. Ce sont les prémices des futures *gentes*. Autant la richesse de certaines tombes est frappante, autant il n'est pas rare de trouver des sépultures sans mobilier.

4. L'Etrurie méridionale à l'époque villanovienne : X^{ème} – VIII^{ème} s.[27] (Fig. 1.1.)

L'organisation du territoire à l'époque villanovienne se fait en deux temps : tout d'abord, au X^{ème} s., l'habitat montre une continuité avec la phase précédente (protovillanovienne)[28], et consiste essentiellement en plusieurs groupes de cabanes (de plans

[25] Tendance à la formation et au développement de plusieurs groupes de descendance aristocratique, luttant entre eux pour l'hégémonie sur la population, au moyen de clientèles et de principes « féodaux », manifestée par la présence de résidences (sur acropole fortifiée), de tombes princières (à l'écart des simples tombes ou mises en évidence par leur monumentalité et richesse), et de propriétés terriennes de noyaux familiaux (lots de terre : *heredia*). Cf. PERONI, 2000, pp. 26-30.

[26] Malgré leur ressemblance, il n'est pas certain, selon nous, que toutes ces tombes infantiles eurent la même attribution que les *suggrundaria* durant la protohistoire. Cf. Chapitres IV, V, VI et VII.

[27] A propos de la chronologie de cette phase, cf. BIETTI SESTIERI, 2005, pp. 20-21. En ce qui concerne cette partie, cf. ANZIDEI, BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 1985, pp. 135, 137; COLONNA, 1976, pp. 25-31 ; CRISTOFANI, 2000 a, pp. 14-15, 21, 114-115 ; GUIDI, 1981, p. 93 ; PERONI, 1976, pp. 23-25 ; PERONI, 1989, pp. 429-441, 499-512 ; ROBERT, 2004, pp. 28-30, 85, 227-228 ; SMITH, 1996 b, pp. 44-49.

[28] Il n'y a pas de réel changement en ce qui concerne le type d'habitat entre les périodes protovillanovienne (*c*. XII^{ème}-X^{ème} s.) et villanovienne, si ce n'est au point de vue de la situation des sites : à l'époque protovillanovienne, les sites d'habitats sont disséminés sur tout le territoire, mais n'ont pas tous le même statut. Certains villages (entre autres, Sorgenti della Nova, Luni sul Mignone, Monte Rovello) acquièrent une

divers) éparpillées, ceux-ci à présent situés sur les reliefs. C'est notamment grâce à la localisation de nécropoles que furent identifiés les habitats respectifs. Présents partout en Etrurie, c'est surtout et avant tout au sud que cette concentration des populations sur les hauteurs se fait le plus rapidement et déjà sur les sites d'importantes cités à venir, c'est-à-dire Tarquinia, Vulci, Caere et Véies. Par ailleurs, ces hameaux surélevés se situent généralement non loin d'un cours d'eau, utile en tant qu'approvisionnement en eau et voie de communication.

Ensuite, au IX^{ème} et VIII^{ème} s., les phénomènes de synœcisme et de proto-urbanisation[29] progressent plus vite en Etrurie méridionale[30]: la fréquentation de certains habitats du X^{ème} s. cesse au profit d'un seul et même centre situé sur un système orographique (souvent muni d'un promontoire rocheux) surplombant toute la vallée, auquel sont réservées une ou plusieurs nécropoles périphériques. Cet habitat unique réunissait déjà plusieurs noyaux d'habitations qui seront à la base de la formation urbaine[31]. Cet agencement en un habitat sélectionné devient un modèle d'organisation uniforme où seraient appliquées des « normes » récurrentes d'un site à l'autre : par exemple, les centres méridionaux sont en moyenne distants de 25 à 35 km, ce qui amène à penser à une répartition égalitaire du territoire par rapport aux ressources locales[32]. La surface de centres tels que Caere, Vulci, Tarquinia et Véies, atteint respectivement les 150, 90, 120, et 190 hectares, pouvant ainsi accueillir une vaste population qui ne cesse de s'accroître.

De même, la structure sociale évoluera du tout au tout à travers ces trois siècles. Comme pour le Latium, ce sont les nécropoles qui fournissent des informations sur la société de cette phase. Au IX^{ème} s., la communauté s'articule comme celle de la phase latiale II : composée au minimum d'une centaine de personnes, elle repose sur un système égalitaire à parentèle, formé de plusieurs lignages. D'après les mobiliers funéraires, parfois pauvres, les seules distinctions possibles entre individus se fondent sur la différence de sexe et sur les activités menées en fonction de celui-ci : domestiques pour les femmes, et militaires pour les hommes.

Pourtant, à la fin de ce même siècle, les premiers changements se manifestent parallèlement à la proto-urbanisation de la région. Certains groupes de lignage prétendent à un statut

importance en fonction de leurs activités, sensiblement proches de celles qui seront menées dans les villes futures ; d'autres demeurent plus réduits et se localisent dans les environs immédiats de ces hameaux dominants. Cf. ANZIDEI, BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 1985, pp. 134-135.

[29] Cf. *supra*.

[30] Notamment à cause de la fertilité de la terre locale facilitant l'agriculture. Cf. ROBERT, 2004, p. 85. Egalement GUIDI, 1981, pp. 93.

[31] Cf. note 22.

[32] CRISTOFANI, 2000 a, p. 15.

aristocratique, rivalisant entre eux pour asseoir leur autorité sur la population, par le recours au clientélisme et à la féodalité[33]. Plusieurs facteurs en sont à l'origine : avec la proto-urbanisation, ces grandes « familles » se sont appropriées des lopins de terre (*heredia*), devenant ainsi des propriétés terriennes privées, leur octroyant la suprématie nobiliaire, et donc le pouvoir au sein de la communauté. En outre, ces aristocrates accumulent les richesses grâce au développement de la production du bronze en Etrurie méridionale et à son exportation vers les régions limitrophes[34]. Avec, en outre, l'augmentation démographique, l'inégalité économique et sociale qui règne dès lors entre les différentes fractions de la population est particulièrement frappante, les privilèges de certains étant mis en évidence dans la comparaison des sépultures et mobiliers funéraires.

La culture villanovienne possède un rite funéraire tout à fait particulier, caractérisant son apparition dans la péninsule italienne au Bronze Final et la différenciant des autres cultures de tradition indo-européenne : l'incinération. Le type de sépulture est celui des tombes à puits avec parois en pierre, dans lesquelles sont déposés l'urne et le mobilier funéraire. Très limité, ce dernier se compose de quelques objets, et le phénomène de miniaturisation n'a pas cours ici, sinon exceptionnellement[35]. Réalisée en *impasto* de teinte foncée (mode de cuisson), l'urne est habituellement biconique avec, comme couvercle, un casque (pour les hommes) ou un bol (pour les femmes). Toutefois, pouvait être utilisé un autre type de cinéraire, également rencontré dans le Latium : l'urne-cabane, qui indiquerait la mixité rituelle (incinération et inhumation) dans les endroits où on la trouve[36]. En effet, l'incinération perdure jusqu'au milieu du VIII^{ème} s., où elle fait place à l'inhumation : la sépulture s'organise alors en une fosse rectangulaire dans laquelle sont disposés la dépouille du défunt et le mobilier funéraire (outre les vases et les armes, il y a les effets personnels de l'individu), tout autour de celle-ci. Ce changement de rite funéraire s'opère parallèlement à la proto-urbanisation et aux mutations socio-économiques vues *supra*. Il n'est donc pas rare de trouver, à l'époque, des mobiliers funéraires d'une exceptionnelle richesse, dont les objets (fibules, bijoux, équipement militaire, ornements vestimentaires, etc.) confèrent un certain prestige et représentent ainsi le noble statut de l'individu inhumé. Toutefois, la crémation est encore occasionnellement employée, vraisemblablement pour des individus masculins ; son

[33] Cf. *supra*, PERONI, 2000, pp. 26-30.
[34] ANZIDEI, BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 1985, p. 135 ; ROBERT, 2004, p. 85.
[35] Notamment à Allumiere (Monts de la Tolfa), la miniaturisation s'applique uniquement à la vaisselle, et non pas à tout l'ensemble du mobilier funéraire. Cf. ANZIDEI, BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 1985, p. 147.
[36] ROBERT, 2004, p. 28.

emploi à cette époque souligne la réminiscence de certaines traditions antérieures, encore présentes dans la mémoire des aïeuls[37].

Dans cette synthèse généralement admise des cultures latiale et villanovienne, il faut toutefois mettre en avant les résultats contrastants au niveau du cadre social, émanant de recherches plus récentes[38] : à travers l'étude de l'économie funéraire (usage de l'incinération, nécropoles et matériel funéraire), ils tendraient à affirmer que les groupes aristocratiques et, par conséquent, le caractère gentilice des communautés furent déjà bien consolidés au sein des sociétés du Latial I-Protovillanovien, jusqu'alors considérées comme construites sur un système égalitaire. Comme nous le verrons dans le Chapitre III, certaines urnes-cabanes, ainsi que les sépultures et mobiliers funéraires relatifs, se distinguent nettement par leur qualité, par les moyens matériels employés ; cette constatation corroborerait donc cette nouvelle vision de la structure communautaire protohistorique.

5. Relations interrégionales entre Latium et Etrurie méridionale et propagation du faciès protovillanovien

Comme nous venons de le voir, le Latium et l'Etrurie méridionale ont quelques aspects analogues dans leur évolution respective, surtout en ce qui concerne le rituel funéraire. De plus, leur proximité géographique et, entre autres, leur voie de communication fluviale commune, le Tibre, ont engendré entre eux des contacts et des échanges, documentés par les découvertes archéologiques. A ce propos, les rapports entretenus par ces deux régions ont également évolué à travers les siècles qui nous occupent, tant au niveau du « tracé » les reliant que de la nature de ces relations[39]. La communication entre l'Etrurie méridionale et le Latium s'est établie très tôt, dès le Bronze Final (Fig. 1.4.) : à cette époque, le « chemin » emprunté passe par les sites côtiers du Latium (Satricum, Anzio, Ardea et Lavinium) en direction de Ficana, Caere et les Monti della Tolfa, et vers l'intérieur des terres, c'est-à-dire les Colli

[37] CRISTOFANI, 2000 a, p. 115.
[38] ALESSANDRI, 2009, pp. 566, 569 ; PACCIARELLI, 2001, pp. 202-216 et en particulier pp. 212-216.
[39] En ce qui concerne les relations interrégionales et les voies de communication entre Etrurie méridionale et Latium, cf. ANZIDEI, BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 1985, pp. 147, 156-157, fig. 127-128 ; BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 2000, pp. 23-24.

Albani et Gabii[40]. En effet, la situation centrale des Colli Albani les avantageait vis-à-vis du reste du Latium, faisant d'eux un point de passage intermédiaire obligé pour circuler d'une extrémité à l'autre de la région. Les échanges établis avec le sud de l'Etrurie relèvent de deux points de vue : d'une part, économique, avec l'acquisition des métaux et des produits dérivés et avec l'assimilation de la métallurgie ; d'autre part, culturel, comme le signalent le rite de l'incinération et l'influence exercée par la miniaturisation latiale sur certains mobiliers funéraires protovillanoviens et villanoviens[41]. Cette voie côtière va perdurer, telle quelle, jusqu'au milieu du IX^{ème} s., moment où des modifications à propos de l'hégémonie de certains centres étrusques se répercutent sur les sites du Latium: outre Tarquinia, Véies acquière le rôle prépondérant tenu alors par Caere dans la conjoncture régionale mais aussi interrégionale. La multiplication des rapports entre Véies et le site latin le plus proche, Rome, va également bouleverser l'image du Latium, conférant à cette localité le statut de supériorité que détenaient les Colli Albani jusque là. La route la plus fréquentée partait alors de Véies vers Rome, et, à partir de là, reprenaient les voies vers l'intérieur et la côte latine[42] (Fig. 1.4.). Quant aux échanges, au-delà des motifs commerciaux et culturels, ils seraient, en outre, conjugaux, ainsi révélés par le caractère villanovien de certains mobiliers funéraires appartenant à des sépultures féminines latiales[43].

Dans ce cadre ainsi défini, est évidente la façon par laquelle ont été transmises réciproquement les influences entre le sud de l'Etrurie et le Latium, spécialement en terme d'incinération et de modèles d'urne cinéraire. Car, comme on le sait, c'est ce rite nouveau dans la péninsule italienne qui marque l'apparition de la culture villanovienne[44]. Dérivant du site de Villanova, non loin de Bologne, où furent mises au jour des tombes à incinération, cette appellation[45] désigne une culture précédant la civilisation étrusque (formation au VIII^{ème} s.) située approximativement sur la même aire géographique, ce qui ferait d'elles des parentes. De même, le terme conventionnel « protovillanovien »[46] est employé pour signifier soit la culture à incinération antérieure à celle villanovienne, en lien direct avec la « culture des Champs d'Urnes » apparue en Europe centrale au Bronze Final, soit une période imprécise entre le Bronze Final et le premier Age du Fer (*ca* XII^{ème}-X^{ème} s.)[47]. Quoi qu'il en soit, ce

[40] En prolongement vers la Campanie, la Sabine et les Abruzzes.
[41] Principalement dans les nécropoles de Sasso di Furbara, Sorbo et Allumiere, où les sépultures à incinération se caractérisent par un faciès villanovien « latialisé ». Cf. ANZIDEI, BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 1985, pp. 147, 156.
[42] Toujours vers la Sabine, les Abruzzes et la Campanie.
[43] Nécropole de l'Osteria dell'Osa, cf. BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 2000, pp.23-24.
[44] RIDGWAY, 1979, p. 31 ; ROBERT, 2004, p. 27-28.
[45] SMITH, 1996 b, pp. 29-30.
[46] SMITH, 1996 b, pp. 29-30.
[47] RIDGWAY, 1979, p. 45.

faciès (Fig. 1.7.), venu vraisemblablement des régions transalpines, supplante à certains endroits[48] celui subapenninique[49] (Fig. 1.6.), répandu sur toute la péninsule italienne depuis le XIII^{ème} s. et caractérisé par le rite de l'inhumation ainsi que par une céramique en *impasto*, bien souvent carénée et dépourvue de motifs gravés[50]: à la place, est adoptée l'incinération ; évoluant vers une forme biconique, la céramique en *impasto* est à présent richement incisée et modelée ; l'usage du bronze devient de plus en plus fréquent[51].

En ces termes chronologiques[52], il apparaît que la culture latiale, quasiment contemporaine des deux faciès précédemment évoqués, repose justement sur ces deux substrats totalement opposés, déjà par leur origine[53]. Si le faciès protovillanovien et villanovien ont donné naissance à la culture étrusque et lui ont transmis un caractère authentique, jusqu'alors inédit sur la péninsule italienne, il faut de même souligner le rôle important joué en territoire latial par la convergence d'influences opposites. Ainsi, la culture latiale fut elle aussi façonnée sous une forme originale, comme le révèlent les urnes-cabanes,

[48] En Campanie, en Émilie-Romagne, dans la plaine du Pô et dans les Marches ; cf. RIDGWAY, 1979, p. 46 ; ROBERT, 2004, p. 27.

[49] ANZIDEI, BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 1985, p., 129; POUCET, 1985, pp. 19-20 ; ROBERT, 2004, p. 27. Les faciès apenninique et subapenninique sont moins documentés que ceux latial et villanovien. En cause, l'économie est de type pastoral, pratiquant l'élevage de bétail et la transhumance, et le mode de vie des populations est alors le nomadisme, voire le semi-nomadisme. Les habitats consistent le plus souvent en des abris ouverts ou des grottes, à caractère temporaire, plus rares sont les villages permanents (Belverde sul Monte Cetona, près de Sienne). Les habitats temporaires sont localisés le long des chemins de transhumance et à proximité d'un point d'eau. Alors que le faciès protovillanovien s'instaure pas à pas en péninsule italienne, des changements surviennent avec la phase subapenninique (XIII^{ème} s.) : sont notables l'augmentation du nombre d'habitats et la sédentarisation des populations, et par conséquent la continuité d'occupation des sites. Les villages sont alors situés au bord des lacs ou des côtes, les habitations étant à présent des palafittes : la densité démographique ne dépasse pas une dizaine de personnes par habitat. Vu la pauvreté des données archéologiques, nous en savons peu sur la structure sociale de l'époque, mais il semblerait que le principe de parentèle commença à s'articuler sous cette phase. Pour ce qui est des rites funéraires, les sépultures à inhumation, de déposition collective, sont les tombes à *grotticella* (littéralement « petite grotte ») composée d'un chambre souterraine dont l'accès se fait par un puits ou un *dromos* (Cf. Chapitre III). Cf. ANZIDEI, BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 1985, pp. 113-127 ; FUGAZZOLA DELPINO, 1976, pp. 17-19 ; POUCET, 1985, pp. 19-20, 157, n. 267.

[50] Toutefois des éléments plastiques ornent souvent les anses de ce type de céramique. Cf. ANZIDEI, BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 1985, p. 129.

[51] ANZIDEI, BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 1985, p. 129 ; en ce qui concerne la céramique, les motifs géométriques se résument à des points, des zigzags, des triangles hachurés et à des impressions de peigne. Cf. également RIDGWAY, 1979, p. 45.

[52] Fournis essentiellement par les contextes funéraires.

[53] Le protovillanovien n'est pas d'origine indo-européenne, contrairement au subapenninique. Cf. ROBERT, 2004, p. 27. Le terme « indo-européen » est habituellement utilisé dans un cadre linguistique, pour autant que nous fassions face à des communautés disposant de l'écriture. Il se trouve qu'il puisse également être employé par rapport à des cultures matérielles (par exemple, BONOMI PONZI, 1989, p. 33 ; ROBERT, 2004, p. 27). Dans le cas du faciès protovillanovien, cet usage peut apparaître comme problématique dans la mesure où il n'y a pas de vestiges épigraphiques et linguistiques contemporains. Néanmoins, en considérant que la culture étrusque descend du faciès villanovien, lui-même précédé par le protovillanovien, et qu'elle se distingue comme non indo-européenne en des termes matériels et linguistiques par rapport aux autres cultures italiques, on peut légitimement estimer que le protovillanovien avait une origine étrangère définissable elle aussi comme « non indo-européenne ».

fruits de la communion de l'inhumation avec l'incinération[54]. Sous de nombreux aspects, il est intéressant d'observer comment s'effectuait ce « réseau » d'interdépendances entre les différents faciès apparus dans cette zone étrusco-latiale : d'abord, entre subapenninique, protovillanovien et latial, ensuite entre ce dernier et le villanovien d'Etrurie méridionale. En résumé, même s'ils semblent fondamentalement singuliers les uns par rapport aux autres, ces faciès entretinrent pourtant un rapport de réciprocité dont le protovillanovien, de par son incursion inopinée dans la péninsule, a été l'élément déclencheur.

[54] ROBERT, 2004, p. 28.

Chapitre II - Conceptualisation et caractérisation

Toujours dans cette première partie préliminaire, il est primordial d'analyser plus en profondeur les concepts inhérents au thème même de notre recherche (déjà évoqués dans l'introduction générale) et qui constituent une *clé de compréhension pour les chapitres suivants* : les processus de proto-urbanisation et de synœcisme, les lieux de culte et la fondation de la ville (essentiellement le cas de Rome). Il conviendra de donner les théories de quelques auteurs avant de pouvoir exposer notre propre point de vue pour chacun des concepts analysés. Ensuite, nous aborderons plusieurs repères typologiques : nous reviendrons brièvement sur les structures d'habitation et d'enceinte fréquemment utilisées sur les sites supposés comme étant cultuels, afin d'avoir les *notions techniques nécessaires à une assimilation plus rapide des données* durant la suite de l'étude.

1. Concepts

1.1 Proto-urbanisation et synœcisme : passage du village à la ville

Si le terme d' « urbanisation » peut, sous certains aspects, paraître problématique[1], celui de « proto-urbanisation » l'est tout autant, voire plus. Capital dans notre étude, ce concept conventionnellement utilisé pour désigner la phase qui précède directement l'urbanisation d'un site laisse en suspens nombre de problèmes quand à une définition précise de cette phase : l'absence de critères déterminants et annonciateurs de la naissance de la ville reste un obstacle majeur à la clarification de cette période où la transition du Bronze Final au premier Age du Fer est synonyme d'une soudaine évolution sociale, idéologique, ainsi que territoriale[2].

Toutefois, sans revenir sur ce qui a déjà été dit dans l'introduction générale de notre étude, certains chercheurs ont tenté de répondre à cette question en proposant certains modèles de processus, notamment à travers l'exemple de Rome. Dans un article consacré aux

[1] R. Osborne a consacré un article où il traite de l'urbanisation avec, entre autres, un rappel historiographique de la question (OSBORNE, 2005, pp. 1-16).
[2] Pour cette dernière, cf. PERONI, 1989, p. 429.

premières phases de l'urbanisation dans le *Latium vetus*, A. Guidi fit la distinction entre les « critères quantitatifs » et les « critères qualitatifs »[3]. Si les seconds amènent à l'identification d'une ville par la concomitance de plusieurs caractéristiques, l'auteur insiste sur l'utilité des premiers, bien qu'inappliqués en pratique : à travers le recueil et l'étude systématiques de données sur le terrain, ceux-ci offriraient la possibilité d'analyser en détail chacune de ces caractéristiques[4]. Pour revenir aux critères qualitatifs, Guidi a notamment fait usage des méthodes de V.G. Childe (1950) et de C. Renfrew (1975) dans le cas de Rome. La première méthode[5] se fonde sur une série de dix critères qui touchent divers points de vue : territorial, social, démographique, économique, commercial, architectural, artistique et linguistique. La plupart d'entre eux étaient présents à Rome au VIII^{ème} s. (certains étant apparus au IX^{ème} s.)[6]. Le schéma de Renfrew[7] est beaucoup plus simple, limitant le nombre de paramètres à trois : le rassemblement de la population (*population agglomeration*), la présence d'un site de réunion religieuse (*socio-religious focus*), la position centrale du site par rapport aux ressources locales, ayant dès lors une fonction des distribution (*local diversity*). La concomitance de deux de ces paramètres définit le site comme centre urbain ; si l'on retrouve les trois, il s'agit alors d'une ville. À travers cette approche, Rome apparaît successivement comme un centre proto-urbain dès le IX^{ème} s., comme un centre urbain au début du VIII^{ème} s. et comme une ville à partir du milieu du même siècle[8].

Un an plus tard, plusieurs auteurs ont apporté leur contribution à la question, en réaction à l'article de Guidi. Parmi les plus intéressantes, tout d'abord, celle de C. Ampolo est en nette objection, se résumant essentiellement à travers une idée principale : il est illusoire de vouloir définir avec fermeté le concept de « ville » car ce dernier diffère en fonction des contextes géographiques, culturels et chronologiques[9]. Guidi rétorqua alors que, malgré le besoin d'une définition fondamentale, l'objet majeur de son article résidait plutôt dans la nécessité d'identifier les étapes d'un processus qui eut pour résultat l'urbanisation[10]. Pour F. Coarelli, la ville ne se résume pas seulement à un ensemble de caractéristiques : c'est l'interaction de celles-ci qui donne l'impulsion nécessaire à la naissance de la ville[11]. A partir

[3] GUIDI, 1982, pp. 280-281. Voir aussi BETTELLI, 1997, p. 214.
[4] GUIDI, 1982, pp. 281, 285.
[5] GUIDI, 1982, p. 281 ; cf. également OSBORNE, 2005, p. 6.
[6] GUIDI, 1982, p. 284.
[7] GUIDI, 1982, p. 281.
[8] GUIDI, 1982, p. 284 ; Cf. aussi BETTELLI, 1997, pp. 214-215. Selon Guidi, les paramètres se succèdent, dans le cas de Rome, respectivement comme suit : tout d'abord, le rassemblement démographique ; ensuite, la position centrale et la fonction de distribution ; enfin, le site religieux.
[9] AMPOLO, 1983, pp. 425-429.
[10] COARELLI *et alii*, 1983, p. 447.
[11] COARELLI *et alii*, 1983, p. 432.

de là, il faut aussi s'interroger sur l'irruption de la notion de distinction entre ville et campagne, deux réalités en opposition mais ne pouvant exister l'une sans l'autre[12]. R. Peroni, quant à lui, sympathise avec la vision de Guidi à plusieurs niveaux : il approuve l'utilité d'une définition de centres proto-urbains et urbains, en ayant conscience toutefois que les éléments énoncés par Guidi sont insuffisants à cette fin et qu'il faut donc se référer au contexte local[13]. En outre, l'existence d'une proto-urbanisation et la continuité entre les phases proto-urbaine et urbaine d'un site[14] sont évidentes à ses yeux, car il est peu probable qu'une ville naisse *ex nihilo*[15]. Enfin, en terme chronologique, il soutient également la proposition de Guidi situant l'origine de ce phénomène durant le IX^{ème} s. pour les sites étrusco-latiaux[16], ce qui, par la même occasion, va à l'encontre de la thèse alors fréquemment admise de l'antériorité de l'urbanisation grecque (2ème moitié du VIII^{ème} s.) et de son influence sur la péninsule italienne[17].

Il faut souligner que l'évolution territoriale survenue durant la transition Bronze Final-Fer I se développe différemment en Etrurie et dans le Latium : alors que la première région voit dans le même temps la disparition de certains sites et la concentration d'autres sur les plateaux (futures cités étrusques), la zone latiale fait l'objet d'un accroissement au niveau du nombre de sites et de la densité de ceux situés sur plateaux (futures cités latines)[18]. Cette irrégularité dans le développement de ces deux régions amena A. Guidi à diversifier ultérieurement sa méthode d'analyse de la proto-urbanisation en y appliquant le système d'étude de l'espace dit *rank-size rule*[19] : la densité des habitats est répartie en quatre catégories (A, B, C et D) allant de 1 à plus de 50 hectares, selon trois périodes (Protovillanovien/Latial I, Villanovien/Latial IIA, et Villanovien/Latial IIB-III). Outre une meilleure identification des phases proto-urbaines (IX^{ème}/VIII^{ème} s.) et urbaines (VII^{ème} s.), se révèlent également la hiérarchie des sites et l'organisation du territoire entre sites majeurs et mineurs[20].

[12] G. Colonna partage également ce point de vue : cf. COARELLI *et alii*, 1983, p. 434.
[13] COARELLI *et alii*, 1983, p. 435 ; sur ce point, il rejoint donc l'avis d'Ampolo.
[14] D'ailleurs, les recherches de N. Negroni Catacchio ont révélé que les sites sur plateau occupés par la plupart des grandes cités étrusques recélaient déjà des traces d'occupation datant de l'époque protovillanovienne. Cf. NEGRONI CATACCHIO, 1987, pp. 219, 220-221, 222-229, 230-232.
[15] COARELLI *et alii*, 1983, p. 436.
[16] COARELLI *et alii*, 1983, p. 436.
[17] Notamment défendue dans AMPOLO, 1983, pp. 428-429 ; cf. également COARELLI *et alii*, 1983, p. 436.
[18] GUIDI, 1985, p. 217.
[19] GUIDI, 1985, p. 222.
[20] GUIDI, 1985, p. 224, 228, 232.

À son tour, R. Peroni s'est investi dans la description de la proto-urbanisation, notamment dans son article *Formazione e sviluppi dei centri protourbani medio-tirrenici*[21], sur lequel nous nous sommes précédemment basés pour donner une définition de ce terme et du cadre social dans le premier chapitre. Nous ne reviendrons donc pas sur ce qui a déjà été mentionné. Toutefois, il convient de préciser que Peroni explique l'origine de ce phénomène par une influence directe du monde proche-oriental et grec géométrique, plusieurs siècles avant la colonisation grecque en terre italique[22].

Dans l'article *The beginnings of urbanization in Rome*, C. Smith traite également, à travers la formation de la ville de Rome, de l'emploi du concept « proto-urbain » et du symbolisme qu'il dégage en archéologie et en histoire. L'auteur souligne essentiellement l'usage abusif de ce terme qui finit par être assimilé comme qualificatif principal de l'Age du Bronze Final et du premier Age du Fer : notre vision des données archéologiques et historiques est alors tronquée par ce phénomène présenté comme une règle[23]. Outre la distinction récurrente « ville/non-ville »[24], Smith relève trois conséquences de l'utilisation de « proto-urbain » [25]: premièrement, le lien entre l'urbanisation et la présence d'une structure étatique laisse supposer que cette dernière précède la transformation du site en une ville. Le processus d'urbanisation amène à croire à la préexistence d'une organisation socio-économique et pseudo-militaire[26]. Deuxièmement, le concept « proto-urbain » est exploité pour aller au-delà des récits mythiques. Troisièmement, l'urbanisation en Etrurie et dans le Latium est à nouveau comparée au cas grec, mais à présent en rivalisant avec celui-ci. L'opinion de Smith sur la proto-urbanisation se résume principalement à travers la phrase suivante : « […] *we should reconceive the town as a place of overlapping ecologies, and cease to strive for a great disjunction between settlements which are or are not towns* »[27].

Prenons un exemple de théorisation de la notion de « ville » en dehors de l'Italie : Z. Herzog a regroupé quatre méthodes, développées au XX^{ème} s. de notre ère, afin d'essayer de remédier à ces questions dans le cadre d'Israël. Basée sur des critères semblables à ceux susmentionnés, la méthode dichotomique consiste à comprendre la ville comme une situation

[21] PERONI, 2000, pp. 26-30.
[22] Pour être précis, le proto-urbanisme aurait été transmis au XI^{ème} s. PERONI, 1989, p. 26 ; cf. également BARTOLONI, 2006 a, p. 49.
[23] SMITH, 2005, pp. 100, 101, 102, 103.
[24] SMITH, 2005, pp. 100, 104, 108.
[25] SMITH, 2005, p. 102.
[26] Par ce terme, nous entendons la capacité de se défendre et de repousser les attaques, mais sans qu'il y ait une véritable organisation en armée régulière.
[27] SMITH, 2005, p. 108.

contraire à la ruralité et à ce qui lui est lié (comme le pastoralisme)[28]. Contrairement à celle rurale, la vie urbaine est ainsi définie comme élitiste, impersonnelle, disparate, moins solidaire, ne reposant ni sur les traditions, ni sur la famille. Evidemment, cette démarche antinomique est très restrictive et ne correspond pas à la réalité des faits, tant de sites présentant des traits communs aux deux situations définies. En outre, l'impossibilité de déterminer ce qu'est une ville à partir de la méthode dichotomique est due, selon Herzog, au fait qu'elle amène à considérer l'urbanisation comme un phénomène (requérant une définition selon des caractéristiques précises) et non comme un processus (évoluant en fonction de la situation socioculturelle). L'approche évolutionnaire se base sur le développement d'un site à long terme par rapport au progrès humain vers la civilisation[29], dépassant l'opposition simpliste « rural-urbain ». Elle est essentiellement représentée par la liste de critères établie par Childe (*supra*). Malgré plusieurs tentatives de ramifier ces critères au niveau social, la méthode demeure infructueuse car, comme nous l'avons dit plus haut, la caractérisation qui en découle est déséquilibrée et loin d'être universelle. L'intégration régionale est une approche qui s'appuie sur les rapports existants entre les centres urbains et la campagne[30] : l'interdépendance des deux parties contribue à la croissance de la ville où sont centralisées les institutions politiques, administratives et économiques de la région. La réciprocité entre villes et campagne pourrait être perçue comme l'interaction entre les centres majeurs et mineurs. La *rank-size rule*, utilisée par Guidi (*supra*), entre dans cette vision hiérarchique de la société. Enfin, la dernière méthode fait référence aux relations du pouvoir[31], c'est-à-dire les interactions entre les différentes couches sociales, qui se servent de la ville en quête de promotion. Les régimes politiques et leur évolution sont également pris en compte. Ainsi, en combinant politique et économie, R.G. Fox a cerné trois catégories de sites : royaux-rituels, administratifs et commerciaux. Selon Herzog, l'avantage de cette approche est qu'elle envisage la ville comme un processus, et non comme un phénomène.

Herzog ne s'est pas seulement intéressé aux caractéristiques des villes, il a également abordé les facteurs qui pourraient en être à l'origine[32] : le surplus provenant des productions agricoles et la prospérité engendrée par le commerce extérieur ; les tensions au niveau socio-économique (besoin d'irrigation, pression démographique, guerre, pression environnementale, instabilité agricole). Généralement, un seul de ces facteurs ne suffit pas à expliquer

[28] HERZOG, 1997, pp. 2-4.
[29] HERZOG, 1997, pp. 4-5.
[30] HERZOG, 1997, pp. 5-6.
[31] HERZOG, 1997, pp. 6-7.
[32] HERZOG, 1997, pp. 8-12.

l'urbanisation. Par contre, parallèlement au contexte socioculturel, l'association de ceux-ci pourrait en être à l'origine à travers deux processus atteints par deux mécanismes : la ségrégation sociale et la centralisation institutionnelle, au moyen de la promotion et de la linéarisation[33]. Dans sa définition de la ville, Herzog conclue par la phrase suivante[34] : « *The city is viewed in this perspective not only as a passive typological-chronological object but also as an active component of the socio-economic relations*. »

Au regard de tout ceci, la grande variété de points de vue sur la proto-urbanisation est à constater. En ce qui nous concerne, nous en partageons plusieurs, notamment celles de R. Peroni, de C. Smith et de Z. Herzog. La nécessité d'une définition de cette phase est incontestable, bien qu'elle ne puisse sans doute jamais être universelle. Les particularités locales (ressources disponibles, nature topographique, situation communautaire, etc.) ont joué un rôle fondamental dans ce processus évolutif de l'habitat et dans la perception de celui-ci par chaque communauté. La concomitance de caractéristiques propices à la formation d'une ville et l'interaction de celles-ci ne sont pas les seuls éléments à prendre en considération : la prépondérance ou la disparition de l'une des caractéristiques et la manifestation de facteurs externes (par exemple, l'introduction de nouveaux contacts extérieurs ou l'interruption de ceux-ci) ont pu avoir une influence considérable sur le sort des sites susceptibles de devenir une ville. En outre, il ne faut pas négliger la volonté potentielle de la communauté d'atteindre ou non un nouveau stade dans la structure de son habitat : quelques communautés ont peut-être préféré vivre dans une certaine autarcie, celle-ci leur ayant probablement été fatale. Par ailleurs, la délocalisation vers un habitat neuf ou existant reflète la nécessité d'un changement, mais à quelle(s) fin(s) ? Généralement, le processus de proto-urbanisation laisse entendre que sa finalité est la ville. Il est vrai que cette dernière est le résultat d'un enchaînement d'événements, de caractéristiques, de facteurs aussi variables les uns que les autres. Néanmoins, il serait préférable de la percevoir, non pas comme un objectif, mais plutôt comme un moyen : en effet, en s'installant sur un site mieux aménagé, défendu et stratégiquement bien localisé, la communauté eut dès lors la possibilité de répondre à une demande démographique plus importante, d'avoir une meilleure gestion de son économie et de la renforcer, de stabiliser ses activités et de les accroître. Les « autorités » et le pouvoir auraient alors revêtu une forme plus adaptée à encadrer une plus ample population et à contrôler le territoire environnant, dès lors plus vaste. A ce propos, la préexistence de l'état par rapport à la ville ne peut pas convenir dans le cadre de la proto-urbanisation : la création

[33] HERZOG, 1997, pp. 12-13.
[34] HERZOG, 1997, pp. 13.

d'un état ne peut être opérée que lorsque la synergie entre les différentes communautés regroupées - ayant chacune leur propre fonctionnement - a été constituée. En résumé, la ville ne reposait pas sur la monumentalisation de l'habitat - ou du moins, pas uniquement -, mais sur la cohésion sociale qui travaillait à présent à un équilibre de rendement, et non plus uniquement de subsistance. Là se trouve le changement majeur.

Succinctement, il faut s'arrêter au terme « synœcisme » : ce concept, principalement usité dans le cadre de l'archéologie grecque[35], est souvent évoqué en opposition par rapport à la proto-urbanisation[36]. La réunion de plusieurs villages en une seule entité pourrait pourtant être vue comme une forme de proto-urbanisation. En effet, si, au-delà de la délocalisation vers un autre habitat, la seule différence se retrouve dans le nombre d'unités qui se « proto-urbanisent », le point commun entre proto-urbanisation et synœcisme est la création d'un habitat unique. D'ailleurs, comme cela a été mis en évidence précédemment[37], le développement des sites villanoviens dits « proto-urbains », basé partiellement sur l'abandon d'habitats périphériques, se fonde également sur une conurbation de leurs noyaux d'habitations originels : la croissance commune de ceux-ci amènera à la formation des futurs centres urbains (Figg. 2.1.-2.2.). De plus, les causes, les conséquences et les avantages du synœcisme sont identiques à ceux vus dans le cadre de la proto-urbanisation. Le synœcisme serait donc à considérer comme une extension du processus proto-urbain, qui, certes, se déroule selon d'autres modalités mais amène au même résultat.

1.2 Lieux de culte

En matière de protohistoire italique, l'identification des lieux de culte est également très complexe étant donné l'absence flagrante de vestiges monumentaux et signifiants sur le terrain. Toutefois, ce manque est loin d'indiquer que les sites cultuels n'existaient pas jusqu'à l'apparition des premiers temples archaïques[38]. Cette induction nous conduit vers trois interrogations : sur quels critères pouvons-nous nous appuyer pour identifier le rôle cultuel d'un site ? Quelles étaient les premières « structures » cultuelles et comment ont-elles évolué jusqu'à l'état de temple? Comme nous le voyons, cette thématique aborde une

[35] COARELLI *et alii,* 1983*,* p. 433.
[36] Cf. note précédente. Voir également GUIDI, 1985, p. 222.
[37] Cf. DI GENNARO, SCHIAPPELLI, AMOROSO, 2004, pp. 155-162 ; PACCIARELLI, 2001, pp. 165-170 ; VANZETTI, 2004, pp. 1-10. Voir également Introduction et Chapitre I.
[38] Par exemple, la présence d'un dépôt matériel peut représenter l'unique trace d'un site cultuel, bien que, comme le rappelle F. Glinister, elle peut avoir d'autres justifications. Cf. GLINISTER, 1997, pp. 62-63.

nouvelle fois le problème du choix des critères et de leur interaction, sur lequel nous reviendrons ultérieurement, mais également celui de la caractérisation.

Avant tout, il est inévitable de se poser la question suivante : qu'est-ce qu'un lieu de culte ? De notre point de vue, il s'agit d'un endroit empreint d'une certaine sacralité, elle-même renforcée par la répétition d'actions spécifiques et distinctes des pratiques usuelles de la vie domestique[39]. Il est indéniable que cette définition est générique, tout comme l'est aujourd'hui l'usage du terme « sanctuaire »[40], désignant ce type de site. Cependant, ce dernier est loin de refléter la réalité antique[41], grecque et romaine, jonchée de types de site cultuel aussi divers que leur dénomination et fonction. Du point de vue grec, le vocabulaire cultuel, parfois employé en contexte italique, permet de définir un territoire sacré circonscrit - *hierón, sekós, témenos* -, entourant le temple ou tout autre résidence sacrée de dieux - *naós, álsos*[42]. De même, du point de vue romain, les lieux de culte pouvaient être soit la demeure de la divinité - *aedes, sacrarium, fanum, delubrum, lucus, ara, oraculum* -, soit le théâtre de l'exécution de rites - *auguratorium*[43]. Le *templum*, quant à lui, revêtait les deux fonctions[44]. Il va de soi que cette nomenclature n'est effective, avec certitude, qu'à partir de l'époque archaïque. Pourtant, une source littéraire antique nous a livré des informations quant à la dénomination d'un site cultuel antérieur à la seconde moitié du VII^{ème} s. : selon Tite Live, le temple de Jupiter Stator aurait été conçu, par Romulus, comme un *fanum*, autrement dit un lieu de culte ouvert et délimité[45]. Toutefois, l'usage de ce terme peut être due à une méconnaissance de la structure originelle, précédant la source de plusieurs siècles : l'auteur a été contraint de choisir un vocable permettant une comparaison simple et directe avec ce qui semblait se rapprocher au mieux de cet aménagement cultuel « primitif ». Là se trouve le problème de l'utilisation d'une terminologie postérieure, trop spécifique et pas nécessairement très pertinente. Si nous ignorons les noms attribués aux différents types de

[39] Notre définition se rapproche des points de vue théoriques exprimés dans un ouvrage de C. Bell, où le rituel apparaît à la fois comme un acte répétitif et distinctif en fonction de son mode d'exécution, des raisons et des attentes de sa mise en œuvre. Cf. BELL, 1997, pp. 91, 145, 150.

[40] GLINISTER, 1997, p. 61. Le mot « sanctuaire » est défini dans *Le nouveau petit Robert* (Paris, 1993, p. 2031) de la façon suivante : « 1. Lieu le plus saint d'un temple, d'une église, interdit aux profanes […] ; 2. Edifice consacré aux cérémonies d'une religion ; lieu saint […] ; 3. Lieu protégé ; fermé, secret, sacré. […] ». Définition également reprise dans DUBOURDIEU, SCHEID, 2000, pp. 59-60.

[41] J. Scheid ne manque pas de signaler l'ambigüité issue de l'utilisation moderne de « sanctuaire », alors que « *sanctuarium* » ne se rapportait pas tout à fait à la même compétence : il s'agissait d'un endroit destiné à recueillir des documents, des objets sacrés ou des restes mortuaires (SCHEID, 1997, pp. 51-52).

[42] En ce qui concerne le vocabulaire grec, cf. ROUVERET, 2000, pp. 43-57 : l'article étudie la typologie des lieux de culte et leur dénomination grecque en terre italique à travers l'œuvre majeure de Strabon, la *Géographie*.

[43] Pour la liste des types et leur signification, cf. CASTAGNOLI, 1984, pp. 3-20 ; DUBOURDIEU, SCHEID, 2000*,* pp. 64-78 ; GLINISTER, 1997*,* p. 63 ; SCHEID, 1997*,* p. 52.

[44] Cf. note précédente.

[45] TITE LIVE, *Histoire romaine*, X, 37, 15 ; Cf. GUIDI, 1980, p. 153. Pour les différentes acceptions du sanctuaire, et plus particulièrement du *fanum*, cf. CAVALIERI, 2001, pp. 25-57.

sites cultuels protohistoriques, nous n'avons pas les moyens de connaître avec certitude leur réelle fonction, leur vertu et la divinité qui était vénérée en ces lieux : seule a été identifiée la pratique de rituels réguliers. C'est pourquoi, dans un tel contexte, l'expression « *area sacra*[46] » ou « aire sacrée » convient d'autant mieux qu'elle permet d'inclure plusieurs aménagements cultuels de nature distincte mais néanmoins liés entre eux, comme nous le verrons dans un instant.

Ainsi, l'identification des lieux de culte a un caractère aléatoire qui a été relevé dans bien des civilisations, à travers le monde. Dans les premières pages de son ouvrage intitulé *The Archaeology of Cult : The Sanctuary at Phylakopi*, C. Renfrew a souligné avec justesse l'ampleur de cette difficulté parfois insurmontable, non pas en l'absence de données de terrain, mais plutôt d'un cadre théorique précis[47]. Face à cela, les archéologues émettent des interprétations abusives, aussi bien trop prudentes qu'imaginatives. Comme nous l'avons dit *supra* concernant la terminologie employée, il remarqua aussi l'usage inapproprié des interprétations relatives aux structures de croyance postérieures, mieux comprises que celles des phases les plus originelles[48]. L'auteur exprime alors une recommandation : interpréter les cultes par rapport aux données archéologiques qui lui sont propres. Néanmoins, par rapport à la démarche de Renfrew, C. Smith exprime quelque suspicion. En effet, pour lui, Renfrew n'insiste pas suffisamment sur l'importance du contexte qui, bien qu'inévitablement subjectif, doit être utilisé avec prudence dans l'interprétation des artefacts (ceux-ci n'ayant que la valeur que nous leur donnons)[49]. Par ailleurs, l'identification des lieux de culte dépend étroitement de la reconnaissance d'un culte. Dans *La religion des origines*, E. Anati évoque les trois facteurs qui conditionnent le culte[50] : la cible (la communauté), l'opérateur (le prêtre) et le mandant (la divinité). Mais un autre élément est aussi à prendre en considération : l'environnement[51], qui participe souvent au mandant. En outre, on peut trouver des composantes supplémentaires du culte : Renfrew ajoute l'équipement et le contexte (symbolique appliquée à certains objets présents dans certaines situations)[52] ; pour Smith, il s'agit du temps chronologique (rythme de la vie)[53].

[46] Malgré ce que nous venons d'énoncer, il faut signaler que cette expression latine est abondamment utilisée dans le cadre de l'archéologie en Italie, peut-être également par sa similitude avec la traduction italienne.
[47] RENFREW, 1985, pp. 1-2.
[48] RENFREW, 1985, p. 3.
[49] SMITH, 1996 a, p. 74.
[50] ANATI, 2009, p. 14. Pour la cible et le mandant, voir aussi RENFREW, 1985, p. 16.
[51] RENFREW, 1985, pp. 15, 16.
[52] RENFREW, 1985, p. 15.
[53] SMITH, 1994, p. 61 ; SMITH, 1996 a, p. 85.

Les types de site cultuel en terre étrusco-latiale évoluent au fil des siècles, et sans remonter trop loin dans le temps, nous pouvons émettre plusieurs profils correspondant à diverses phases. Dans un premier temps, à partir du Bronze Moyen[54], c'est essentiellement envers les éléments de la nature que se sont tournés les premiers dévots : grottes[55] et cavités naturelles, situées en hauteur (plateau ou sommet de colline, souvent difficiles d'accès) et liées à la présence d'un point hydrique (source, cours d'eau, fleuve, etc.)[56]. La vénération de ces lieux de culte à ciel ouvert démontre un attachement probable aux cultes chtoniens. Les quelques offrandes, alors répandues autour des cavités ou à l'intérieur de grottes, consistaient en des objets en bronze et en os, ainsi qu'en graines carbonisées, tous conservés dans des vases[57]. Situés en dehors des habitats, ces lieux de culte rassemblaient périodiquement les membres de petites communautés, représentant pratiquement l'unique medium entre ces dernières[58].

Au Bronze Final, les grottes sont abandonnées au profit des dépôts votifs près des sources d'eau, des cavités et à l'intérieur même de certains habitats[59] : à présent, les marques de dévotion s'apparentent plus à un culte des eaux et à un culte agraire, en lien avec la fertilité[60] et la sphère familiale. La céramique, sous la forme de vases miniaturisés dans le Latium[61], domine parmi les offrandes, aux côtés des céréales et autres végétaux carbonisés. En outre, une autre forme de site cultuel apparaît : les bois sacrés, placés au croisement de plusieurs limites territoriales[62].

---

[54] Entre 1700 et 1300 av.J.-C.

[55] Ces grottes pouvaient également servir dans un contexte funéraire (GUIDI, 1991, p. 407).

[56] BIDDITTU *et alii*, 2006, pp. 273, 278 ; GLINISTER, 1997, pp. 62, 66 ; GUIDI, 1991, p. 403 ; GUIDI, 2009, p. 143 ; MAASKANT-KLEIBRINK, 1995, p. 123 ; NEGRONI CATACCHIO, DOMANICO, MIARI, 1991, p. 581 ; WHITEHOUSE, 1995, p. 86.

[57] BIDDITTU *et alii,* 2006*,* pp. 275, 278, 280 ; GUIDI, 1991, p. 406 ; GUIDI, 2009, p. 143 ; NEGRONI CATACCHIO, DOMANICO, MIARI, 1991*,* p. 583.

[58] NEGRONI CATACCHIO, DOMANICO, MIARI, 1991, p. 581.

[59] GUIDI, 1991*,* p. 409-410 ; GUIDI, 2009, pp. 143-144 ; NEGRONI CATACCHIO, DOMANICO, MIARI, 1991*,* p. 582 ; WHITEHOUSE, 1995*,* p. 86.

[60] Qui concerne aussi bien les terres que la croissance familiale. Ce culte de la fertilité est parfois considéré comme déjà significatif aux époques antérieures (cf. BIDDITTU *et alii,* 2006*,* pp. 275, 278, 280).

[61] Effectivement, les vases miniaturisés n'étaient pas employés, hormis quelques exceptions (comme le site de Sorgenti della Nova qui recèle également des figurines zoomorphes miniatures, cf. MIARI, 2000, pp. 399-401), dans la région étrusque. Ces vases miniatures sont similaires à ceux que l'on retrouve dans le contexte funéraire, ce qui constitue un indice marquant le lien entre ces deux mondes. Cf. MAASKANT-KLEIBRINK, 1995*,* p. 124 ; MIARI, 2000, p. 401. Cf. aussi les chapitres suivants.

[62] Au-delà de leur rôle cultuel, la fonction interculturelle et commerciale des bois sacrés est similaire à celle des sanctuaires archaïques dit « extra-urbains » (GUIDI, 1991*,* p. 411). Concernant la bibliographie relative, une des références essentielles est l'ouvrage collectif dirigé par O. de Cazanove et J. Scheid, *Les Bois Sacrés* (1993).

Durant le Fer I, la zone cultuelle se fixa non seulement au sein de l'habitat, mais également à l'intérieur même de certaines cabanes[63] : la destination cultuelle de ces édifices typiques est attestée par des présences matérielles singulières ou sorties de leur application habituelle, comme par exemple les fosses creusées dans le fond de cabane de certains sites et contenant des semences carbonisées[64]. L'emplacement et l'orientation de ces cabanes correspondent parfois à ceux des temples archaïques, ce qui suggèrerait une continuité fonctionnelle du site[65]. Celle-ci pose quelques interrogations : bien que leur usage en contexte cultuel s'écarte sensiblement de celui d'une structure domestique habituelle, pouvons-nous considérer ces cabanes comme des temples, à l'image de certaines urnes-cabanes assez élaborées ? Y a-t-il une phase de transition entre la cabane et le temple, ou s'agit-il d'une pétrification directe de la structure en clayonnage ? Nous espérons pouvoir fournir de nouveaux éléments à ce sujet dans les prochains chapitres. En tout cas, il ne serait pas illégitime de supposer que la cabane servit de référence structurelle dans la conception des premiers temples, malgré une éventuelle phase intermédiaire. Dans d'autres cas, l'habitat se développa autour de singularités hydrogéologiques naturelles vénérées, comme les sources et cavités, ces dernières faisant l'objet d'un aménagement spécifique (enclos symbolique, monumentalisation)[66]. Toujours présents parmi les rites[67], les dépôts votifs - ou « stipes » - se composent de matériel divers, tant au niveau de la matière (céramique, bronze, etc.[68]), que de la forme (statuettes[69], objets miniatures[70] - par exemple, plusieurs urne-cabanes qui se trouve exceptionnellement dans la stipe de Satricum[71] - etc.) et de la provenance (présence d'objets d'origine allochtone[72]).

Après ce succinct aperçu de l'évolution typologique des lieux de culte, force est de constater que la difficulté d'identifier les lieux de culte protohistoriques émane du fait que les repères matériels reconnus comme cultuels sont structurellement identiques aux

[63] GLINISTER, 1997, p. 70 ; GUIDI, 1980, p. 153 ; GUIDI, 1991, pp. 411-412 ; GUIDI, 2004, pp. 127, 128, 129 ; GUIDI, 2009, pp. 144-146, 148 ; MAASKANT-KLEIBRINK, 1995, pp. 129-131 ; TORELLI, 1984 a, p. 413 ; WHITEHOUSE, 1995, p. 86.
[64] Outre le culte agraire et familial, cette pratique pouvait se rapporter au rite de fondation de la cabane. NEGRONI CATACCHIO, DOMANICO, MIARI, 1991, pp. 591, 592.
[65] BETTELLI, 1997, p. 217 ; GLINISTER, 1997, p. 70 ; GUIDI, 1980, p. 153 ; GUIDI, 1991, pp. 411-412 ; GUIDI, 2009, pp. 145-146, 148 ; MAASKANT-KLEIBRINK, 1995, p. 129 ; NEGRONI CATACCHIO, DOMANICO, MIARI, 1991, p. 593 ; TORELLI, 1984 a, p. 412 ; WHITEHOUSE, 1995, p. 86.
[66] GUIDI, 1991, p. 411.
[67] Toutefois, selon certains, il est difficile de dire s'il existe une continuité entre les dépôts du Bronze Final et du Fer I. Cf. GUIDI, 2004, p. 127 ; MAASKANT-KLEIBRINK, 1995, p. 124.
[68] GUIDI, 1991, p. 412.
[69] GUIDI, 1991, p. 412.
[70] Notamment, les vases céramiques, cf. MAASKANT-KLEIBRINK, 1995, pp. 124-129. Voir aussi les chapitres suivants.
[71] GUIDI, 2004, p. 127 ; GUIDI, 2009, p. 145 ; STACCIOLI, 1991, pp. 95-96.
[72] GUIDI, 1991, p. 412 ; MAASKANT-KLEIBRINK, 1995, p. 124.

aménagements domestiques quotidiennement ou régulièrement fréquentés par la communauté (par exemple, grottes et cabanes). De surcroît, la désintégration de ces structures à travers le temps (réalisées en matériaux périssables) ne nous donne pas l'opportunité de recueillir des indices architectoniques à connotation cultuelle significative. Le constat d'un caractère ordinaire peut s'appliquer aux objets employés dans les rituels. C'est justement leur association avec d'autres données, parfois inusuelles, et leur concentration dans ces endroits communs qui fait toute la différence pour conclure à un contexte cultuel. Dans une telle situation, l'expression « *area sacra* » apparaît comme la plus convenable et la plus convaincante pour dénommer les types qui nous concernent. Dans ces cas, la sacralité n'est pas seulement inhérente à la structure vénérée, quelle qu'elle soit : elle englobe la zone environnante, alors délimitée et inviolable de par sa nature sacrée. En outre, il est frappant de voir que cette évolution va de paire avec celle de l'habitat[73].

Par ailleurs, quelques auteurs évoquent déjà la distinction entre culte civique (publique) et culte privé (familial) pour l'époque protohistorique[74]. Pouvons-nous nous y référer tant que la communauté dite « urbaine » n'a pas été établie ? Il semble que cette différence survient avec la proto-urbanisation, bien que le rapport fluctue. Auparavant, au Bronze Moyen, les traces de cultes se repèrent dans des aires sacrées en dehors de l'habitat pour des réunions occasionnelles entre diverses communautés, mais ceci ne réfute pas la possibilité de l'existence d'un culte privé, en dépit de l'absence de preuves à ce propos. Ce n'est qu'au Bronze Final que le caractère privé du culte est documenté et prend toute son importance[75], laissant quelque peu de côté l'aspect communautaire. Toutefois, à partir du Fer I, la tendance s'inverse car le culte civique servira comme l'un des fondements de la conscience communautaire urbaine.

*1.3 Rituels de fondation et fondation de l'*Urbs

Après avoir traité du phénomène de la proto-urbanisation et des lieux de culte étrusco-latiaux, il convient de s'intéresser à un des points cruciaux de notre recherche, qui se situe au croisement des deux premières thématiques abordées dans ce deuxième chapitre. Il est

[73] Cette constatation n'est sans doute pas hasardeuse, d'autant que Glinister évoque cet état de fait par rapport au développement des lieux de culte monumentaux parallèle à celui de l'urbanisation durant la seconde moitié du VII^{ème} s. Il ajoute également que la fonction des premiers édifices monumentaux dans le cadre urbain était essentiellement religieuse. GLINISTER, 1997, p. 72.

[74] GUIDI, 2004, p. 129 ; NEGRONI CATACCHIO, DOMANICO, MIARI, 1991, pp. 595, 597.

[75] Le noyau familial, étant l'un des piliers de la communauté, pénètre également le monde du symbolisme, comme cela est apparu dans le cadre funéraire (urnes-cabanes, cf. Chapitre III). Il n'est donc pas étonnant qu'il soit également au centre des pratiques cultuelles.

impensable de parler des premières cités antiques sans évoquer leur fondation, car c'est là l'acte symbolique qui rompt avec le passé, sur le plan politique et communautaire.

D. Briquel est sans doute l'un de ceux qui se sont le plus intéressés à cette question, vu le nombre de travaux qu'il lui a consacré[76]. Sans reprendre l'intégralité de son article *I riti di fondazione*[77], Briquel a délimité le rituel de fondation en plusieurs étapes bien distinctes, malgré une négligence notable à ce propos au sein de sources littéraires antiques, à l'exception d'un cas : la fondation de Rome. En effet, pour les autres cités, l'accent se situe essentiellement sur le fondateur légendaire, sa vie et le contexte qui l'entourait, tout ceci relevant plus du mythe que de la réalité. Pour Rome également, le mythe joue une part importante dans le déroulement de la fondation. Parallèlement à Briquel, sur lequel nous reviendrons ultérieurement, d'autres historiens se sont également longuement penchés sur le sujet et ont tenté d'apporter leur contribution en analysant les sources littéraires antiques relatant la fondation de Rome, les confrontant les unes aux autres : il en ressort une contradiction significative des récits[78], surtout en ce qui concerne la définition et la localisation de certains éléments, tels que le *mundus*, le *pomerium* et la *Roma Quadrata*. Avant de passer en revue quelques unes de ces recherches, il est opportun de citer certains extraits de ces sources littéraires antiques retraçant le mythe fondateur de Rome.

VARRON, *De la langue latine*, V, 143[79]:

« La fondation des villes se pratiquait dans le Latium comme beaucoup d'autres choses, selon les rites étrusques. Avant de construire la ville et le mur, on traçait un sillon avec une charrue attelée de bœufs, entre lesquels on plaçait un taureau et une génisse. C'était un lieu consacré par la religion; le jour était désigné par les auspices. On appelait fossé l'endroit où l'on avait extrait la terre, et mur le tas formé par la terre en deçà du fossé. La circonférence extérieure fut appelée *principium*; et la circonférence intérieure, *postmoerum*, point de circonscription des auspices urbains. L'amas de terre du pomerium subsiste encore autour d'Aricie et de Rome. De là la synonymie de *oppidum* et de *urbs* (ville). *Urbs*, en effet, dérive de *orbis* (cercle) et de *urvum* (courbe tracée par la charrue). C'est pourquoi, dans les livres anciens, toutes nos colonies portent le nom de *urbes*, parce qu'elles furent fondées comme la ville de Rome, c'est-à-dire enfermées dans une circonférence appelée *pomerium*. »

DENYS D'HALICARNASSE, *Antiquités romains*, I, 88 (1-2)[80] :

« Comme plus rien ne s'opposait à la fondation de la cité [*n.d.a. : la mort de Remus étant déjà survenue précédemment dans le récit*], Romulus fixa à l'avance le jour où, après avoir invoqué les dieux, il commencerait

[76] Entre autres : BRIQUEL, 1976, pp. 145-176 ; BRIQUEL, 1987, pp. 171-190 ; BRIQUEL, 1990, pp. 171-179 ; BRIQUEL, 2000 a, pp. 39-44 ; BRIQUEL , 2000 b, pp. 47-83 ; BRIQUEL, 2008 a, pp. 27-47 ; BRIQUEL, 2008 b, pp. 63-83 ; BRIQUEL, 2008 c, pp. 121-133.
[77] BRIQUEL, 1987, pp. 171-190.
[78] DEROUX, 2004, p. 55 ; GRUET, 2006, p. 64 ; ZAWADZKA, 2002, p. 56.
[79] Traduction vers le français par M. Nisard, 1875, Ed. Firmin-Didot Frères, Fils et C[ie], Paris.
[80] Traduction vers le français par G. Baillet, 1998, Ed. Les Belles Lettres, Paris.

les travaux, et prépara tout ce qui devait être utile aux sacrifices et à l'accueil du peuple. Quand la date convenue arriva, ayant lui-même préalablement sacrifié aux dieux et invité les autres à en faire autant s'il était possible, il commença par prendre les auspices ; puis, après avoir ordonné d'allumer les bûchers devant les baraquements, il fit sauter le peuple par-dessus les flammes, pour le purifier de ses souillures. Quand il estima que tout ce que la raison considère comme agréable aux dieux avait été accompli, il appela tout le monde à l'endroit désigné et dessina un quadrilatère sur la colline en traçant, avec un bœuf mâle et une vache attelés à une même charrue, un sillon continu destiné à recevoir le rempart. Depuis lors, les Romains ont conservé cette coutume de tracer un sillon autour de leurs terres quand ils fondent des cités. Après avoir accompli ce travail, sacrifié chacun des deux bovins et inauguré de nombreux autres sacrifices, il mit le peuple au travail. »

TITE-LIVE, *Histoire romaine*, I, 7 (2, 3) ; 43 (13) ; 44 (4-5)[81] :

« […] Selon une tradition plus répandue, Remus, pour se moquer de son frère aurait franchi d'un saut les murailles nouvelles, et Romulus, irrité, l'aurait tué en ajoutant cette apostrophe : "Ainsi [périsse] à l'avenir quiconque franchira mes murailles". […] Il fortifia d'abord le Palatin sur lequel il avait été élevé. Il offre des sacrifices, aux autres dieux selon le rite albain, à Hercule selon le rite grec, suivant en cela la règle établie par Evandre. »
« Songeons qu'il ne divisa Rome qu'en quatre arrondissements, formés des quartiers et des collines alors habitées […]. »
« Le pomerium, si l'on ne regarde que l'étymologie [post-mœrium], signifie les boulevards ; mais il désigne plutôt la zone, ce terrain que jadis, quand on fondait une ville, les Etrusques bornaient avec rigueur et consacraient d'après les augures comme emplacement des fortifications ; c'est pourquoi à l'intérieur les maisons particulières ne pouvaient être adossées aux remparts, comme cela se fait couramment de nos jours, et à l'extérieur il y avait une bande de terrain libre de toute activité humaine. C'est cet espace, où l'on ne devait rien bâtir ni cultiver, qui s'appelle en latin "Pomerium", à la fois parce que qu'il est derrière le mur et le mur derrière lui. […] »

OVIDE, *Fastes*, IV, 812-848[82] :

« […] Mais la question se pose : qui doit construire les remparts ? "Point n'est besoin de nous disputer", dit Romulus ; "nous avons grande confiance dans les auspices ; consultons les auspices". La proposition est agréée : l'un monte sur les rochers du Palatin boisé ; l'autre, de bon matin, sur la cime de l'Aventin. Remus voit six oiseaux, son frère deux fois six à la file […]. On creuse une fosse jusqu'au tuf ; on y jette des fruits et de la terre prélevée sur le sol voisin ; puis la fosse est comblée, on y dresse un autel et on allume le feu dans le nouveau foyer. Ensuite Romulus, serrant les mancherons de la charrue, creuse le sillon pour le tracé des remparts. Une vache blanche et un bœuf blanc comme neige portent le joug. […] Tandis qu'il priait, Jupiter envoya un présage par un coup de tonnerre sur la gauche et fit jaillir des éclairs du côté gauche du ciel. Tout heureux de cet augure, les citoyens jettent les fondations et en peu de temps un nouveau mur était debout. […] Romulus lui-même l'avait appelé, en lui disant : "Celer, voici la tâche que je confie à tes soins : que personne ne franchisse les murs ni le fossé creusé par le soc ; mets à mort quiconque aurait cette audace". […] Et sans tarder, [Remus] sauta : d'un coup de pelle, Celer punit son audace. […] "Que tel soit le sort de l'ennemi qui franchira mes murs". »

PLUTARQUE, *Vies. I. Romulus*, 9 (4, 5) ; 10 (1) ; 11 (1-5)[83] :

« Romulus, qui avait fondé ce qu'on appelle la Rome *quadrata*, c'est-à-dire carrée, voulait y placer la ville, tandis que Remus avait choisi sur l'Aventin une solide position […]. Ils convinrent de s'en rapporter aux augures fournis par des oiseaux pour arbitrer leur querelle. Ils s'installèrent donc séparément et l'on dit que six vautours apparurent à Remus, et le double à Romulus. »
« Quand Remus apprit que son frère l'avait trompé, il en fut si fâché qu'en voyant Romulus creuser le fossé dont le rempart devait être entouré, tantôt il se moquait de l'ouvrage et tantôt essayait d'y mettre obstacle. »

[81] Traduction vers le français par V. Fromentin, 1982, Ed. Les Belles Lettres, Paris.
[82] Traduction vers le français par R. Schilling, 1993, Ed. Les Belles Lettres, Paris.
[83] Traduction vers le français par R. Flacelière, E. Chambry et M. Juneaux, 1964, Ed. Les Belles Lettres, Paris.

« Après avoir enseveli Remus et ses pères nourriciers ensemble dans la Remoria, Romulus se mit à bâtir la ville. Il avait fait venir de Tyrrhénie des hommes pour le guider et lui enseigner en détail les rites et les formules à observer, comme dans une cérémonie religieuse. On creusa vers l'endroit qu'on appelle aujourd'hui le Comice une fosse circulaire où l'on déposa les prémices de tout ce dont l'usage est légitimé par la loi ou rendu nécessaire par la nature. A la fin, chacun jeta une poignée de terre apportée du pays d'où il était venu et on mêla le tout ensemble. Ils donnent à cette fosse le nom de *mundus*, le même qu'à l'Olympe. Puis on traça autour de ce centre l'enceinte de la ville en lui donnant la forme d'un cercle. Le fondateur, ayant mis à sa charrue un soc d'airain, y attelle un bœuf et une vache, puis les conduit en creusant sur la ligne circulaire qu'on a tracée un sillon profond. Des hommes le suivent, qui sont chargés de rejeter en dedans les mottes que la charrue soulève et de n'en laisser aucune en dehors. C'est cette ligne qui marque le contour des murailles ; elle porte le nom de *pomerium*, mot syncopé qui signifie "derrière ou après la muraille". Là où l'on veut intercaler une porte, on enlève le soc, on soulève la charrue et on laisse un intervalle. Aussi considère-t-on comme sacré le mur tout entier, à l'exception des portes. Si l'on tenait les portes pour sacrées, on ne pourrait, sans craindre la colère divine, y faire passer ni les choses nécessaires qui entrent dans la ville ni les choses impures qu'on en rejette. »

TACITE, *Annales*, XII, 24[84] :

« […] Mais connaître le point de départ de la fondation et le tracé du pomérium établi par Romulus ne me semble pas hors de propos. Donc, le marché aux bœufs, où nous voyons aujourd'hui la représentation en bronze d'un taureau, parce que les animaux de cette race sont attelés à la charrue, marqua le début du sillon destiné à délimiter la cité, de manière à embrasser le grand autel d'Hercule ; à partir de là, des pierres furent posées à intervalles déterminés en suivant le pied du mont Palatin jusqu'à l'autel de Consus, puis jusqu'aux anciennes curies, ensuite jusqu'à la chapelle de Larunda. »

AULU-GELLE, *Les Nuits Attiques*, XIII, 14 (1-2)[85]:

« Ce qu'est le *pomerium*. Les augures du peuple romain qui ont écrit des livres sur les auspices, ont défini ce qu'était le pomérium par une phrase de cette sorte : "Le *pomerium* est un lieu à l'intérieur du territoire libéré par les augures qui fait le tour de toute la ville derrière les murs, délimité par des lignes bien établies ; il marque la limite de l'auspice urbain. " Le *pomerium* le plus ancien, qui a été établi par Romulus, était borné aux racines du mont Palatin. »

FESTUS, *De la signification des mots*, 124-126/144-146 L ; 295 L ; 271 L ; 310 L [86]:

« *Mundus*. On appelle ainsi le ciel, la terre, la mer et l'air. […] Le monde que l'on appelle de Cérès [---] qui d'ordinaire s'ouvre trois fois l'année; le 3 des calendes de septembre, le 3 des nones d'octobre, et le 3 des ides de novembre [---] ainsi appelé parce que la terre se meut. […] Caton nous apprend ce que cette expression signifie, dans ses commentaires sur le droit civil : "Le monde a tiré son nom de ce monde qui est placé au-dessus de nous; or sa forme, autant que j'ai pu la connaître par ceux qui y ont pénétré, est assez semblable à lui." Les anciens ont pensé qu'il fallait croire sa partie inférieure, comme consacrée aux dieux Mânes, fermée en tout temps […]. »
« *Posimerium*. Espace en dehors et en dedans des murs, réservé aux pontifes, et où ceux-ci prenaient les auspices. Ce mot est le même que *pomoerium***,** et celui-ci est pour *promurium,* c'est-à-dire le plus près du mur. Antistius dit dans son *Commentaire sur le droit pontifical,* que c'est le même mot que *pomoerium,* c'est-à-dire un espace vide et en avant des murailles, comme le dit Platon. […] Le plus ancien *pomœrium* de Romulus avait pour limite la base du mont Palatin. […] le mot *pomoerium* est formé de *post moerium,* parce qu'il embrasse tout terrain à partir des murs de la ville. »
« *Primigenius Sulcus*. On appelle ainsi le sillon qui, lors de la fondation d'une ville et pour en marquer l'enceinte, est tracé par une charrue attelée d'un boeuf et d'une vache. »
« *Quadrata Roma*. On appelle Rome carrée un emplacement situé sur le mont Palatin, en avant du temple d'Apollon , où sont déposés tous les objets que l'on a coutume d'employer en signe de bon présage dans la fondation d'une ville. Ce nom lui vient de ce que, dans le principe, il fut entouré d'une enceinte de pierres de

[84] Traduction vers le français par P. Wuilleumier, 1976, Ed. Les Belles Lettres, Paris.
[85] Traduction vers le français par R. Marache, 1989, Ed. Les Belles Lettres, Paris.
[86] Traduction vers le français par M. A. Savagner, 1846, Ed. C. L. F. Panckoucke, Paris.

forme carrée. Ennius parle de ce lieu lorsqu'il dit : *Et qui se sperat Romae regnare quadratae* (Et qui espère régner sur Rome carrée). »

Comme nous le voyons chez ces auteurs classés chronologiquement[87], la fondation de Rome est étroitement liée à la légende de Romulus, bien que celle-ci ne lui soit pas exclusive[88]. Toutefois, nous tâcherons d'accorder moins d'importance aux protagonistes mythiques pour nous concentrer sur les informations concernant l'acte de fondation lui-même : tout d'abord en le considérant dans sa globalité, puis en pointant certains de ses composants. Il ne sera pas nécessaire de les examiner en détail, ceci ayant été laborieusement fait dans de nombreuses études, auxquelles nous vous renvoyons[89].

D. Briquel a circonscrit le rite de fondation appliqué à Rome, tel que les sources nous l'ont transmis. Similaire à celui utilisé pour l'édification du *templum*[90], le rite est articulé en cinq étapes successives, comme le résume le tableau[91] à la page suivante, à la suite desquelles, il faut bien évidemment ajouter la construction du mur même entourant la ville. Les recherches de Briquel se sont concentrées sur la description précise du rite, apparemment hérité des Etrusques, comme l'ont affirmé certains auteurs antiques vus *supra*. Le *ritus Etruscus* aurait été lui-même repris dans les *libri rituales*, ensemble de livres traitant de l'*Etrusca disciplina*, c'est-à-dire la divination comme fondement principal de la religion étrusque, mais appliquée ici à la fondation des cités[92].

[87] Par rapport à leur date de naissance.
[88] En effet, les origines de Rome sont également mises en relation avec, entre autres, les mythes d'Evandre, d'Enée et d'Hercule. Cf. CARANDINI, 1997, pp. 35-263, 523-530 ; MASTROCINQUE, 1993, pp. 12-84.
[89] Cf. bibliographie.
[90] COARELLI, 2000, p. 286 ; GRUET, 2006, pp. 58-63. Ils sont similaires mais non identiques, regardant des sphères d'application différentes. Cf. CATALANO, 1978, pp. 475-476, 482-485.
[91] Tableau réalisé à partir de BRIQUEL, 1987, pp. 173-185. Pour un résumé du rituel, cf. BRIQUEL, 2008 a, pp. 27-30, 41-47 ; CARAFA, 2000 c, pp. 275-276 ; COARELLI, 2000, p. 286 ; COLONNA, 2004, pp. 303-311 ; DE SANCTIS, 2007, pp. 519-522 ; GRUET, 2006, pp. 53-63 ; SIMONELLI, 2001, pp. 128-129 . Voir également DETIENNE, 1990, p. 10. Pour la version « mythique » du rite, cf. CARANDINI, 2000 a, pp. 119-124 ; CARANDINI, 2006, pp. 144-158.
[92] FESTUS, *De la signification des mots*, 358 L : « *Rituales*. On appelle rituels les livres des Etrusques où sont contenues les prescriptions qui indiquent suivant quels rites il faut fonder les villes, consacrer les autels et les temples, avec quelles cérémonies saintes il faut construire les murs, par quel droit sanctifier les portes, comment on doit distribuer les tribus, les curies, les centuries, établir et ordonner les armées, en un mot, toutes les autres choses qui regardent la guerre et la paix. » Traduction vers le français par M. A. Savagner, 1846, Ed. C. L. F. Panckoucke, Paris. Cf. également ANDREUSSI, 1999, pp. 96-97 ; BRIQUEL, 1987, pp. 171, 181, 185 ; BRIQUEL, 1990, 171 ; BRIQUEL, 1997, pp. 12, 17 ; BRIQUEL, 2008 b, pp. 69-71 ; BRIQUEL, 2008 c, pp. 121-123; CARANDINI, 1997, p. 54 ; CATALANO, 1978, pp. 452-462 ; SIMONELLI, 2001, pp.128-132.

1. Préparation du rite = *lustratio*, c'est-à-dire mise en œuvre de sacrifices comme offrandes aux divinités, + acte de purification du peuple
2. Auspices = consentement divin sur la fondation de la ville par l'octroi de l'*augurium*[93] (présage sous forme d'un vol d'oiseaux et capacité de l'interpréter) au fondateur
3. *Prodigium* et *inauguratio* = interprétation du présage en vue du choix d'un lieu propice à la fondation, alors délimité et consacré par une formule orale et augurale
4. Proclamation solennelle du nom de la ville par le fondateur[94] = existence de la ville par la prononciation de son nom, choisi selon le principe du *nomen*/*omen* (à acception positive pour un destin favorable)
5. *Sulcus primigenius* = sillon délimitant concrètement la ville, tracé par l'araire, à partir d'un point central appelé *mundus* (fosse de fondation), + sacrifice des deux bovins utilisés pour tirer l'araire

[93] Bien que l'*auspicium* et l'*augurium* soient liés, ils ne conduisent pas forcément à la même chose, comme l'a démontré J. Linderski (LINDERSKI, 1986, pp. 2294-2296) : alors que l'*auspicium* se révèle être un consentement temporaire, l'*augurium* est concédé à vie à l' « objet » soumis au questionnement divin. Voir aussi CARANDINI, 2010 a, p. 285. Cf. Fig. 2.3.

[94] A noter qu'est mentionnée, chez certains auteurs antiques, l'utilisation de la trompette-*lituus*, bâton sacerdotal recourbé, au moment de la prononciation du nom de la ville (Fig. 2.4.). Cf. BRIQUEL, 1987, pp. 176-177 ; BRIQUEL, 2008 b, p. 71 ; CARANDINI, 2000 a, p. 122 ; CARANDINI, 2006, pp. 148, 154 ; GRUET, 2006, pp. 59, 60, 89.

Cette indication se heurte déjà à une première objection : Briquel lui-même n'exclue pas la possibilité que ce rite s'apparente à des pratiques d'origine indo-européenne, voire plus précisément à des rites pratiqués ailleurs dans le Latium[95]. Dans le premier cas, Briquel voit dans le déroulement et dans les composants du rite - par exemple, le *mundus* - des éléments récurrents et communs aux civilisations indo-européennes, alors que la civilisation étrusque n'y appartient pas[96]. Dans le second cas, il s'agit essentiellement d'une référence à la ville de Gabii, dans le *Latium vetus*, qui est relaté par Caton l'Ancien[97]:

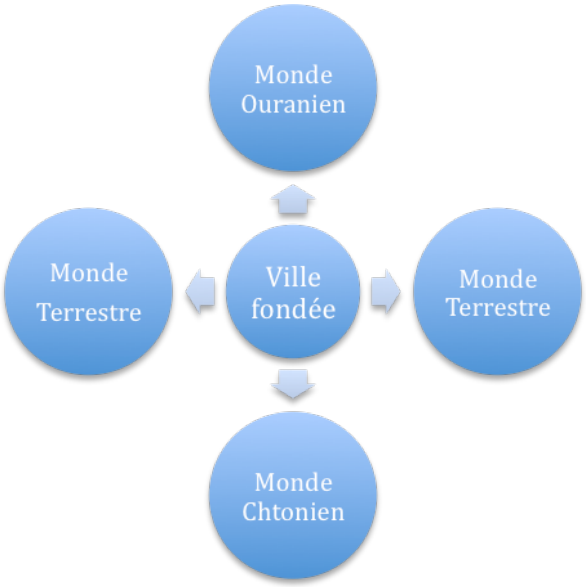
« Les fondateurs d'une cité attelaient un taureau à droite et une vache du côté intérieur. Ceints à la manière des Gabiniens, c'est-à-dire la tête recouverte d'un pan de leur toge retroussée, ils tenaient le manche de la charrue courbé de façon à faire tomber les mottes à l'intérieur. Et en traçant ainsi le sillon, ils marquaient l'emplacement des murs, soulevant la charrue à l'endroit des portes. »

Le récit de Caton nous lègue donc deux informations[98] : d'une part, l'emploi du *cinctus Gabinus* (Fig. 2.5.), toge « sacerdotale » du *conditor* - le fondateur -, attachée autour du buste et jetée sur l'épaule droite, dont un pan est replié sur la tête ; d'autre part, la technique gabinienne du creusement du sillon, apparemment plus perfectionnée que celle décrite par Plutarque (*supra*). A. Carandini, quant à lui, considère que le rite de fondation s'est formé sur base d'influences mixtes, provenant à la fois des mondes étrusque et latin[99].

Quelques éléments relatifs au rituel de fondation décrit *supra* demeurent obscurs, leur caractère problématique relevant de leur définition et de leur localisation sur le terrain. D'une part, le *mundus*[100] est perçu chez la plupart des auteurs classiques comme une fosse rituelle[101] servant de point de repère central pour le *sulcus primigenius* et le *pomerium*, en ayant par ailleurs une fonction primordiale : celle de frontière entre les mondes ouranien, terrestre et chtonien. Cette dernière serait axée sur un plan horizontal et vertical selon le schéma suivant[102] :

---

[95] Hypothèse également évoquée dans ANDREUSSI, 1999, pp. 98-99 ; COLONNA, 2004, pp. 304-306 ; GRANDAZZI, 1991, p. 208. De plus, il semble que le rite de fondation par l'araire est présent un peu partout en Italie protohistorique, également dans les représentations rupestres ; cf. CARANCINI *et alii*, 2003, pp. 83-84, n. 2.
[96] BRIQUEL, 1976, pp. 159-160. Voir également CATALANO, 1978, pp. 463-465.
[97] Le témoignage de Caton dans son œuvre *Les origines* est transmis par Servius dans son *Commentaire à l'Enéide de Virgile* (V, 755). Traduction vers le français par M. Chassignet, 1986, Ed. Les Belles Lettres, Paris.
[98] BRIQUEL, 1987, p. 183; BRIQUEL, 2000 a, p. 39 ; BRIQUEL, 2008 a, p. 28 ; BRIQUEL, 2008 b, p. 70 ; BRIQUEL, 2008 c, p. 121 ; CARAFA, 2000 b, p. 272 ; CARAFA, 2000 d, p. 277 ; COLONNA, 2004, p. 304, n. 7 ; SIMONELLI, 2001, pp. 130-131.
[99] CARANDINI, 2006, p. 176.
[100] BRIQUEL, 2008 a, pp. 34-36, 38-39 ; BRIQUEL, 2008 c, pp. 130-133 ; COARELLI, 1996 c, pp. 288-289 ; COARELLI, 2000, pp. 285-289 .
[101] CATALANO, 1978, p. 462 ; DEROUX, *2004*, p. 56 ; TERRENATO, 1996, p. 315. Briquel, quant à lui, considère que le *mundus* vu en qualité de fosse de fondation pourrait être purement fictif, sans pour autant être en contradiction avec ses autres acceptions. Cf. BRIQUEL, 1987, p. 178.
[102] BRIQUEL, 1987, p. 177 ; BRIQUEL, 2008 a, p. 35 ; COARELLI, 2000, p. 288 ; GRUET, 2006, p. 6.



La fonction du *mundus* est telle qu'elle en arrive souvent à être déviée de son sens originel, alors considérée comme canal de communication entre le monde des vivants et des morts[103]. L'identification du *mundus* sur le site de Rome dépend étroitement de sa localisation, ou, devrions-nous dire, de ses localisations : simple à supposer, cette multiplicité résulte de la discordance des textes anciens. En effet, Ovide et Plutarque nous indiquent son emplacement respectivement sur le Palatin et sur le *Comitium* du *Forum Romanum*[104]. Festus, quant à lui, qualifie cette fosse de « *mundus Cereris* », creusée soit sur l'Aventin, soit sur le *Circus Maximus*[105], la mettant clairement en relation avec cette divinité agraire. Ces témoignages divergents ne se limitent pas à la localisation du *mundus*, ils s'étendent également à sa structure. Si, pour Plutarque, il s'agit d'un simple *bothros*[106], Ovide insiste sur le scellage du *mundus* par l'édification d'un autel, alors qu'il est accessible - telle une construction hypogée - et ouvert trois fois par an selon Festus[107]. Face à ces propositions, l'archéologue F. Coarelli a émis une autre possibilité : le *mundus* serait l'*Umbelicus urbis*[108], contigu à l'*Ara Saturni*, sur le *Forum Romanum*. Par une habile comparaison entre sources antiques, positions topographiques et relevés électromagnétiques, Coarelli établit, d'une part, un réseau de relations entre le *mundus* appartenant au *sacellum* de *Dis Pater* et Proserpine et celui de

[103] DEROUX, 2004, pp. 66-71 ; LAMBRECHTS, 1996, p. 214.
[104] DEROUX, 2004, p. 56 ; BRIQUEL, 1987, pp. 178-179 ; MASTROCINQUE, 1998, pp. 684-688, 691-692.
[105] CATALANO, 1978, p. 463 ; DEROUX, 2004, p. 59.
[106] Fosse à offrande.
[107] A propos du témoignage de Festus, cf. DEROUX, 2004, p. 57.
[108] Dérivant du mot grec « *omphalos* », il signifie le centre de l'univers, et dans ce cas-ci, il se rapporte à la ville. Cf. BRIQUEL, 1987, p. 178 ; COARELLI, 1996 c, p. 289.

Cérès, d'autre part, un réseau de proximité entre ce *sacellum* et l'*Umbelicus* par rapport à l'*Ara Saturni* et au *Comitium*[109]. Le résultat de cette « équation » est généralement agréé, bien qu'il ne fasse pas l'entière unanimité dans le monde scientifique[110]. Entre autres, Briquel voit dans cette diversité des témoignages la coexistence des deux *mundi*, indice du transfert du centre urbain du Palatin au *Forum*[111]. De même, dans sa synthèse sur le *mundus*, C. Deroux conclut en envisageant que les *mundi* décrits par Ovide, Plutarque et Festus sont trois aménagements bien distincts[112]. Par ailleurs, si F. Castagnoli y reconnaît le *mundus Cereris* au caractère chtonien, honoré trois jours par an, il se refuse à vouloir le localiser avec précision[113]. Enfin et non des moindres, Carandini suggère qu'une sépulture rectangulaire de l'époque proto-urbaine située sur le *Cermalus* (zone sud-ouest du Palatin), à proximité du temple de Victoria, aurait été réutilisée en fosse de fondation (*fossa-ara*), ayant été conservée par la communauté durant des siècles à travers divers aménagements[114]. Cependant, Carandini distingue fosse de fondation et *mundus*, considérés respectivement comme *templum in terra* (fosse scellée) et *templum sub terra* (cavité souterraine avec accès) : le premier est dédié aux divinités ouraniennes et éventuellement aux divinités chtoniennes féminines (Cérès) ; le second est consacré exclusivement aux divinités chtoniennes[115]. Il fournit également une hypothèse quant à l'identification du *mundus* avec l'*Umbelicus* dans le *Comitium* : le déplacement du centre sacré de la ville à l'époque servienne se réfèrerait aux croyances religieuses étrusques sous les Tarquins, qui attribuaient aux divinités de la terre, comme *Dis Pater*, la fondation de la ville[116].

D'autre part, le *sulcus primigenius*, le *murus Romuli* et le *pomerium* sont autant de sujets controversés dans la fondation de Rome et inhérents les uns aux autres. D'après ce que nous rapportent la plupart des sources, le *sulcus primigenius*, sillon creusé autour du Palatin au moyen de l'araire (Fig. 2.6.), avait pour fonction essentielle de marquer le parcours de la

[109] Pour la démonstration détaillée, cf. COARELLI, 1996 c, pp. 288-289 ; DEROUX, 2004, pp. 59-60. Voir également ANDREUSSI, 1999, p. 97 ; BRIQUEL, 1987, p. 178 ; BRIQUEL, 2008 a, p. 39 ; BRIQUEL, 2008 c, p. 131 ; COLONNA, 2004, p. 307 ; GRUET, 2006, pp. 66-67 ; MASTROCINQUE, 1998, pp. 689-691.
[110] DEROUX, 2004, p. 61.
[111] BRIQUEL, 2000 b, pp. 75-76 ; GRUET, 2006, p. 64.
[112] Même s'il présente cette conclusion en plaçant le *mundus* de Romulus chez Ovide et Plutarque d'un côté et celui ouvert trois fois par an de l'autre, car Festus ne fait aucune allusion au rapport entre la fondation de Rome et Romulus. DEROUX, 2004, p. 72.
[113] CASTAGNOLI, 1986, p. 34.
[114] BRUNO, 2010 a, pp. 288-291 ; CARANDINI, 2000 a, pp. 124-125 ; CARANDINI, 2006, p. 159. Cette tombe entretenue est plutôt interprétée, par P. Pensabene, comme la monumentalisation de la *Casa Romuli*. Cf., entre autres, PENSABENE *et alii*, 1995, pp. 455-464.
[115] CARANDINI, 2000 a, pp. 126-127.
[116] CARANDINI, 2000 a, p. 131 ; CARANDINI, 2006, p. 170.

première enceinte de Rome, disposant de trois ou quatre portes[117], et d'en accueillir les fondations[118] (Fig.2.10.). Un segment de cette dernière, appelée « *murus Romuli* »[119], a été identifié lors des fouilles d'A. Carandini, sur le versant septentrional du Palatin[120], sur lequel nous reviendrons de manière approfondie dans la seconde partie de notre étude. La notion de *pomerium*[121] reste indissociable de ces deux premiers aménagements car elles sont souvent confondues entre elles[122]. En fonction des auteurs classiques, le *pomerium* serait soit une ligne, coïncidant avec le tracé du *sulcus* et donc du mur, soit une bande de terrain (*orbis*), toutes deux consacrées par la parole (*inauguratio*)[123]. Dans le deuxième cas, la localisation de cette zone - devant ou derrière le mur - et son étendue restent en suspens : plusieurs chercheurs se sont attardés à la construction étymologique du mot (*post-* ou *pro-murium*) et, par conséquent, à sa signification[124] ; cependant, cette démarche s'est bien souvent révélée infructueuse, après avoir laissé planer de nombreuses hypothèses. Etablir les bornes de cette *orbis* est tout aussi complexe : à partir de textes antiques, d'aucuns prétendent que, si celle externe est représentée par le *sulcus* et le *murus*, celle interne aurait été concrétisée par une rangée de cippes de confins, les *termini*[125]. Quoi qu'il en soit, le *pomerium*, de nature vraisemblablement abstraite[126], revêtit le rôle d'une frontière, invisible certes, mais non moins lourde de sens : elle aurait symbolisé la limite juridique et sacrée de la Ville alors que le mur n'en était que la limite défensive[127]. Ainsi, cette limite juridico-sacrale définissait, selon le *ius pomerii*, la ville (*urbs*) par rapport au territoire environnant, autrement dit la campagne

[117] Dont les portes *Romanula* et *Mugonia*, encore apparentes à l'époque républicaine ; cf. TERRENATO, 1996, p. 315.
[118] BRIQUEL, 2008 c, pp. 123-125 ; CARANDINI, 2006, pp. 176, 178, 179 ; CARANDINI, 2010 b, pp. 304-305 ; SIMONELLI, 2001, p. 132. Cependant, le récit de Varron constitue une exception : il décrit le mur comme l'accumulation des terres provenant du creusement du sillon, reportées en arrière de celui-ci (vers l'intérieur). A ce propos, cf. ANDREUSSI, 1999, pp. 96-97 ; DE SANCTIS, 2007, p. 505.
[119] TERRENATO, 1996, pp. 315-317.
[120] Dont la datation se situerait à la seconde moitié (voire le dernier quart) du VIII^{ème} s. ; cf. ANDREUSSI, 1999, p. 98 ; COARELLI, 2000, pp. 285-289 ; DE SANCTIS, 2007, pp. 515, 518 ; GRANDAZZI, 1991, pp. 202-205 ; MASTROCINQUE, 1993, pp. 95, 98 ; TAGLIAMONTE, 1999, p. 17 ; TERRENATO, 1996, pp. 316-317.
[121] ANDREUSSI, 1999, pp. 96-105 ; BRIQUEL, 2008 a, pp. 30-33 ; BRIQUEL, 2008 c, pp. 123-127 ; CARANDINI, 2006, pp. 171-184 ; GRANDAZZI, 1991, pp. 205-212.
[122] DE SANCTIS, 2007, pp. 509, 511, 512.
[123] ANDREUSSI, 1999, p. 97 ; CARANDINI, 2006, pp. 173-174 ; CARANDINI, 2010 b, p. 303 ; CATALANO, 1978, p. 480 ; DE SANCTIS, 2007, pp. 512, 513.
[124] ANDREUSSI, 1999, pp. 97-98 ; CARANDINI, 2006, pp. 171-172 ; CARANDINI, 2010 b, p. 303 ; DE SANCTIS, 2007, pp. 504-512, 510 ; SIMONELLI, 2001, pp. 119-128, 134-136. Chez ces auteurs (Andreussi, De Sanctis et Simonelli), sont également citées, les recherches conduites, entre autres, dans les années 1970 par A. Magdelain et J. Rykwert sur les premières cités antiques.
[125] Surtout au regard des textes de Varron et Plutarque; cf. CARANDINI, 2006, pp. 174-177 ; CARANDINI, 2010 b, pp. 303-305 ; DE SANCTIS, 2007, pp. 507-508, 511, 512, 513, 517, 518, 519. En outre, dans la zone du *Clivo Palatino*, près de l'arc de Titus, quatre cippes ont été retrouvées, dont une porte l'inscription *Remureine*, rappelant le nom de Remus. Toutefois, la paléographie a déterminé que ces cippes remontent au I^{er} s. ap.J.-C., voire à l'époque augustéenne. Cf. D'ALESSIO, 2000, p. 290 ; TASSINI, 1993, pp. 333-350.
[126] DE SANCTIS, 2007, p. 512.
[127] ANDREUSSI, 1999, pp. 98-99 ; CARANDINI, 2010 b, p. 304 ; SIMONELLI, 2001, pp. 119-128, 133-134.

(*ager*)[128] et, selon le *ius sacrum*, les mesures préservatrices à l'intérieur du *pomerium* afin de garantir l'intégrité territoriale de l'*urbs*[129]. D'un point de vue topographique, ces trois éléments, distincts mais néanmoins étroitement liés, auraient été aménagés, toujours selon les sources vues *supra*, au pied du Palatin, dans une zone reliant quatre monuments[130] (Fig. 2.7.): l'*ara Maxima Herculis Invicti*[131], l'*ara Consi*[132], les *Curiae Veteres*[133] et le *sacellum Larundae*[134]. D'après Carandini, le *Lupercal* aurait d'abord constitué l'un des angles du *pomerium*, ce dernier ayant été élargi à l'*ara Maxima* et à l'*ara Consi* sous la domination étrusque[135]. Ces quatre repères seraient à l'origine de la dénomination « *Roma quadrata* »[136], que l'on attribue fréquemment à cette zone palatine ainsi délimitée. Même si cette identification semble *a priori* certaine, il subsiste quelques doutes quant à cette interprétation, qui laisse entrevoir plusieurs autres possibilités rappelées par A. Zawadzka[137]. Au niveau topographique, l'évocation de la *Roma quadrata*, entendue comme *urbs*, peut faire référence à trois aires[138], de superficie respectivement croissante : le Palatin[139], la division en quatre régions romaines par Servius Tullius ou la ville entière de Rome. Au point de vue typologique, la *Roma quadrata*, vue comme un *locus*, peut sous-entendre un enclos, un autel,

[128] ANDREUSSI, 1999, p. 98 ; BRIQUEL, 1987, p. 184 ; BRIQUEL, 2008 a, pp. 43 ; CARANDINI, 2006, pp. 148-149 ; CARANDINI, 2010 a, p. 285 ; CATALANO, 1978, pp. 479-481, 490 ; DE SANCTIS, 2007, pp. 505, 519, 521 ; SIMONELLI, 2001, p. 139.

[129] BRIQUEL, 1987, p. 184 ; BRIQUEL, 1990, p. 171 ; CARANDINI, 2010 b, p. 304 ; CATALANO, 1978, pp. 480-481 ; DE SANTIS, 2007, pp. 516, 519-520, 522 ; SIMONELLI, 2001, p. 139. Notamment, l'autorisation à l'armée de pénétrer dans le *pomerium* sans fouler le sol de l'*urbs*.

[130] La localisation précise par rapport à ces quatre monuments nous est donnée par Tacite (*supra*). Cf. ANDREUSSI, 1999, p. 98 ; COARELLI, 1999, p. 207 ; TAGLIAMONTE, 1999, p. 16 ; TERRENATO, 1996, p. 316.

[131] Au sein du *Forum Boarium* ; cf. COARELLI, 1996 b, pp. 15-17.

[132] Dans la vallée située entre le Palatin et l'Aventin ; cf. CIANCIO ROSSETTO, 1993, p. 322.

[133] A l'extrémité est du Palatin ; cf. TORELLI, 1993, p. 337.

[134] Sous le versant nord-ouest du Palatin, entre le *Velabrum* (*Forum Boarium*) et le *Forum Romanum* ; cf. ARONEN, 1996, pp. 176-177.

[135] CARANDINI, 1997, pp. 58, 525. L'auteur nous livre cette information sans autre précision ou justification apparente. Toutefois, il semblerait que l'auteur fonde sa réflexion sur un passage du mythe romuléen dans *Les Antiquités romaines* de Denys d'Halicarnasse (I, 79, 8), narrant l'allaitement de Romulus et Remus par la louve à l'intérieur d'une grotte sacrée, le *Lupercal*: « Alors il y avait non loin de là un endroit sacré, recouvert d'un bois épais, et d'une roche creuse de laquelle jaillissaient des sources; on disait que ce bois était consacré à Pan, et il y avait là un autel de ce dieu. C'est à cet endroit que la louve vint se cacher. Ce bois n'existe plus, mais la caverne où coulent les sources est encore présente, construite sur le côté du Palatin sur la route qui mène au cirque, et tout près il y a une enceinte sacrée dans laquelle se trouve une statue commémorant l'événement […] » (traduction vers le français par V. Fromentin, 1998, Ed. Les Belles Lettres, Paris). De plus, le déroulement des *Lupercalia* - fêtes romaines associées à la légende romuléenne - autour du Palatin et la présence d'une statue de la Sibylle - elle aussi liée au *Lupercal* - l'ont sans doute conforté dans son opinion. Au sujet du parcours des *Lupercalia* et de la représentation de la Sibylle, cf. MARCHETTI, 2002, pp. 81, 87-88 ; VALLI, 2007, pp. 101-154.

[136] BRIQUEL, 2008 a, pp. 33-34, 40-41 ; BRIQUEL, 2008 c, p. 128 ; CARANDINI, 2006, pp. 159, 161-170 ; CARANDINI, 2010 a, p. 286 ; COARELLI, 1999, pp. 207-208 ; GRANDAZZI, 1993, pp. 493-541 ; GRUET, 2006, p. 63 ss. ; MASTROCINQUE, 1998, pp. 681-697.

[137] ZAWADZKA, 2002, pp. 55-60.

[138] ZAWADZKA, 2002, p. 55.

[139] Là aussi, nous sommes confrontés à des problèmes d'interprétation : s'agit-il de la colline palatine entière, de son sommet ou de la partie sud-ouest - le *Cermalus* - ? Cf. ZAWADZKA, 2002, p. 55.

une fosse de fondation, etc., ayant une forme proprement carrée[140]. Face à cette variété interprétative, l'étymologie peut éventuellement offrir quelques alternatives : le terme « *quadratus* » pourrait se traduire par « composé de quatre villages », « de quatre côtés/angles », voire « quadripartite »[141]. A. Carandini propose d'identifier la *Roma quadrata* dans la sépulture funéraire rectangulaire employée comme fosse de fondation vue *supra* (Fig. 2.8.), voire dans une seconde fosse creusée à l'époque impériale en face du temple d'Apollon et en lien avec la Maison d'Auguste[142] (Fig. 2.9.).

Force nous est de constater que, bien que les divers apports de la recherche archéologique et historique fournissent de nombreuses suggestions d'interprétation, la question de la fondation de Rome n'en est pas devenue plus claire pour autant: les études abordées à la fois sous l'angle topographique, archéologique, étymologique et littéraire, s'avèrent nébuleuses car elles tendent à faire concorder des indications qui trouvent peu de correspondances entre elles. Par conséquent, nous avons quelques remarques à émettre au regard de toutes les théories énoncées *supra*.

Premièrement, est-il nécessaire de rappeler que tous ces auteurs classiques appartiennent à une époque nettement postérieure à la fondation de Rome, dont la date est généralement attribuée au milieu du VIII^{ème} s. Il n'est donc pas étonnant de voir apparaître des incohérences en comparant les différents récits qui, sinon élaborés à des fins de propagande politique, idéologique ou autre, furent transmis par tradition orale pendant des siècles, avant d'être romancés, les faits originels ayant ainsi perdu quelque peu leur véracité[143]. D'ailleurs, comment pouvons-nous être sûrs que le *ritus Etruscus* était déjà en application à cette époque, alors que la civilisation étrusque en tant que culture matérielle à part entière ne commence qu'au même moment ? Nous pourrions donc considérer trois éventualités : la première serait

[140] ZAWADZKA, 2002, pp. 55-56.
[141] ZAWADZKA, 2002, pp. 56, 57, 58. Cf. aussi BRIQUEL, 1987, p. 18.
[142] Cette nouvelle fosse aurait représenté pour Auguste le moyen de légitimer son accession au pouvoir via une « refondation ». Cf. BRUNO, 2010 a, pp. 291-296.
[143] Dans son récent ouvrage sur le site mythique d'Alba Longa, A. Grandazzi met à plusieurs reprises l'accent sur les différentes facettes que peuvent revêtir les récits d'un passé légendaire : « […] *demeurant, à partir de Timée ou de Fabius Pictor, peu ou prou identique à elle-même dans sa forme, la légende royale albaine n'en aura pas moins, au cours des siècles, répondu à des fonctions fort différentes : rituelle au temps des Féries latines et latiales, déjà politique avec les Tarquins puis chronologique avec Timée et Fabius, gentilice avec les* Iulii*, elle s'affirme décidément nationale avec Auguste, avant de devenir simplement culturelle et quasi folklorique avec l'Empire tardif et finissant.* » (GRANDAZZI, 2008, p. 890). Toujours par rapport à l'exemple d'Alba Longa, Grandazzi démontre comment Rome se sert de la légende albaine pour asseoir et légitimer son autorité, son identité et son unité à travers le Latium dans un premier temps, à travers l'Italie et toute la Méditerranée dans un second temps (GRANDAZZI, 2008, pp. 903, 906-907, 910-915).

que le rite de fondation, plus rudimentaire que celui décrit par les sources, eut été transmis par les communautés appelées conventionnellement « villanoviennes » ; la seconde laisserait supposer que l'emploi d'un rituel étrusque afin d'alimenter le récit de la genèse de la Ville et de sa civilisation émana d'une volonté plus tardive d'établir une filiation, une origine étrusque, contrastant ainsi avec le régime politique précédent ou alors en cours[144] ; la dernière tendrait à montrer la subsistance de rituels étrusques au sein de la société romaine[145]. Selon certains, au-delà des quelques indices ayant premièrement suggéré qu'il se réfèrerait au règne étrusque[146], le récit de la fondation de Rome pourrait avoir été le moyen de fixer, à une époque bien postérieure, le schéma de l'acte fondateur, soi-disant influencé par le(s) rite(s) exécuté(s) pour les premières colonies romaines et servant de modèle pour les établissements coloniaux ultérieurs[147]. Dans un souci d'homogénéité et de continuité, il serait logique que les colonies respectent le procédé utilisé pour la fondation de la cité-mère, bien que celui-ci soit probablement factice. Quand on considère l'urbanisme romain, fortement axé sur la conception orthogonale de la ville[148] - principalement le *cardo* et le *decumanus*, orientés par rapport aux quatre points cardinaux -, il n'est dès lors pas étonnant de voir que le caractère hautement géométrique du *ritus Etruscus* imprègne le récit de la fondation de Rome.

Deuxièmement, nous sommes quelque peu en désaccord quant à certaines interprétations du *ritus Etruscus* et de ce qui en découle. Tout d'abord, concernant le *mundus*, son rôle de frontière entre les mondes ouranien, terrestre et chtonien ne concorde pas avec la définition propre du terme : le *mundus* doit être ici compris comme l'univers, englobant à la fois ces trois mondes. En outre, par rapport à cette acception et au *ritus Etruscus*, le *mundus* pourrait revêtir plusieurs fonctions : offrande aux divinités chtoniennes pour le creusement de la fosse dans la terre ; offrande aux divinités ouraniennes ayant offert, via les auspices, le

[144] A. Mastrocinque a travaillé sur les rapports entre l'utilisation de mythes fondateurs et l'idéologie politique. D'après lui, l'élaboration du mythe de Romulus serait une manipulation des patriciens durant la République, soucieux de différencier leur politique de celle de la monarchie. Cette manipulation est organisée sur deux axes: d'une part, en attribuant l'œuvre des rois étrusques à Romulus, les patriciens auraient réussi à leur enlever le prestige acquis ; d'autre part, ceux-ci auraient établi leur filiation avec Romulus, reniant par la même occasion les mythes fondateurs prisés par les rois étrusques - tels que ceux d' Enée et d'Hercule. En outre, la querelle entre Romulus et Remus aurait été exploitée pour symboliser la rivalité entre patriciens et plébéiens. Cf. MASTROCINQUE, 1993, pp. 121-136. Les hypothèses proposées par Mastrocinque seraient valables si les sources ne mentionnaient pas le *ritus Etruscus*. En effet, il est difficile de comprendre pourquoi on aurait mentionné l'usage d'un rite émanant d'une civilisation à l'origine d'un régime politique contre lequel on s'érige.

[145] En rapport avec la proposition et la note précédentes, nous songeons au maintien de l'*Etrusca disciplina* dans la culture romaine durant des siècles, car elle représentait une réponse optimiste aux inquiétudes existentielles pouvant survenir en période de crise. Cf. BRIQUEL *et alii*, 1986, pp. 16-18.

[146] MASTROCINQUE, 1993, p. 100.

[147] BRIQUEL, 1987, pp. 173, 180, 185 ; BRIQUEL, 2003, p. 11 ; COARELLI, 2000, pp. 287-288 ; MASTROCINQUE, 1993, p. 100.

[148] C'est-à-dire le plan hippodamien en application pour la première fois à la ville étrusque de Marzabotto à la fin du VI^{ème} s. Cf. BRIQUEL, 2003, p. 11 ; BRIQUEL, 2008 a, pp. 36-37 ; BRIQUEL, 2008 c, pp. 128-129.

point originel de la fondation en ce lieu même ; fosse vue comme une empreinte divine marquant le changement de statut du territoire choisi pour la fondation de la nouvelle ville. Nous pourrions donc envisager le *mundus* comme une stipe votive de fondation. Nous traiterons plus tard de la question du *mundus* comme centre de la ville. En ce qui concerne ses localisations, l'*Urbs* a pu receler plusieurs *mundi*, peut-être coexistants et/ou relatifs à divers aménagements urbains successifs. La théorie de Coarelli trouve sa faille dans l'apparente évidence de ses arguments : l'archéologue italien établit intelligemment la relation entre le *mundus*, les divinités chtoniennes (*Dis Pater* et Proserpine) et les divinités ouraniennes (Saturne et Cérès). Ces dernières sont la clé de son interprétation : Saturne et Cérès, outre leur filiation, jouent un rôle direct dans la fertilité de la terre, ce qui, par conséquent, leur octroie un rapport particulier avec le monde chtonien. Le *mundus*, identifié comme celui de Cérès, est donc logiquement - selon Coarelli - situé près de l'autel de Saturne, respectant ainsi la fonction de frontière entre les différents mondes. Il ne reste qu'à prouver que ce *mundus* soit le centre de la Ville : par un heureux hasard, certains textes antiques localisent également à cet endroit l'*Umbelicus urbis*. Le problème de cette théorie est qu'elle repose entièrement sur les textes : en effet, alors que des sondages électromagnétiques montreraient la présence d'un *mundus* près de l'*Ara Saturni*, Coarelli n'a toutefois pas effectué de fouilles qui pourraient confirmer définitivement cette information[149]. La structure identifiée par l'archéologue italien est peut-être bien un *mundus* mais alors attaché à l'édification du complexe de Saturne. Le doute subsiste donc, d'autant que les textes classiques faisant ce rapprochement topographique se limitent aux *Saturnales* de Macrobe (fin IV^{ème} s.- début V^{ème} s. ap.J.-C.), ce qui est donc loin de constituer la majorité des sources narrant la fondation de Rome[150]. A nouveau, il faut tenir compte du hiatus chronologique entre l'époque de la fondation de Rome et les sources antiques, ainsi que de la possible évolution sémantique de la notion de *mundus* au cours des siècles. De même, bien que la fosse du *Cermalus* pourrait représenter l'une des possibilités concernant le *mundus*, les conclusions de Carandini sont hasardeuses car il interprète les structures archéologiques comme il l'entend, c'est-à-dire via des corrélations au moyen et au service du mythe romuléen : « *la struttura della fossa con ara e le successive e sempre più accentuate monumentalizzazioni [...] inducono a ritenere che il monumento possa essere identificato con la fossa di fondazione e la relativa ara di Roma quadrata* […] »[151].

[149] DEROUX, 2004, p. 61.
[150] A ce propos, Deroux met en exergue l'étonnant silence de Plutarque au sujet de l'identification du *mundus Cereris* avec l'*Vmbelicus urbis*, deux monuments renommés et entre lesquels il n'aurait sans doute pas hésité à faire le lien. Cf. DEROUX, 2004, p. 61.
[151] CARANDINI, 2000 a, p. 124. Cf. aussi CARANDINI, 2006, p. 160.

Autre argument qui, selon lui, justifierait son propos, la fosse sur le *Cermalus* serait située à proximité de la cabane dite « *di età regia* »[152], autant sous-entendre celle du fondateur. Le discours de Carandini repose sur des pseudo-identifications de structures mythiques car elles seraient toutes identifiables ; dès lors, on comprend mieux à quelles dérives ce genre de considérations peut conduire. A propos du *pomerium*, celui-ci pourrait être appréhendé de deux façons : soit comme la limite sacrée de l'*Urbs*, matérialisée par le *murus* respectant le tracé du *sulcus primigenius* ; soit comme une marque apotropaïque préservant le *murus* de toute atteinte. Il s'agit donc de trois éléments distincts mais complémentaires, appartenant à une seule et même entité qu'est la première enceinte de Rome. Cette nouvelle *Urbs* est moins une ville qu'une aire sacrée. Le *murus* n'a pas de réelle fonction défensive durant sa première phase, il doit donc être perçu comme une enceinte sacralisée, tel un *témenos* devant être renforcé par une formule orale protectrice. Nous expliquerons en détail notre point de vue sur le *murus-pomerium* et la définition de l'*Urbs* dans la remarque suivante, liée aux preuves archéologiques. Au sujet du parcours du *murus-pomerium* qui amène à songer à la *Roma quadrata*, outre la possible transposition du schéma orthogonal relatif aux fondations coloniales (*supra*), il faudrait éventuellement se rapporter à une constatation purement topographique : le Palatin est une colline quasiment quadrangulaire en apparence. Il est logique de supposer que le *murus-pomerium* suivait les versants de la colline romaine et de déduire que l'appellation *Roma quadrata* pourrait provenir de ce fait.

Troisièmement, l'exécution du *ritus Etruscus* et ses composants, tels qu'ils nous sont présentés dans le cadre de la fondation de Rome, ne sont en aucun cas démontrables d'un point de vue archéologique en ce qui concerne ce même site[153]. Autrement dit, nous ne disposons pas de données matérielles suffisamment probantes pour pouvoir prouver que chaque étape du rite fondateur ait été mise en œuvre à Rome comme en témoigne la tradition littéraire ; mais l'absence de preuve ne signifie pas nécessairement l'absence de rituel de

[152] CARANDINI, 2000 a, p. 124. Cf. également CARANDINI, 2006, p. 160.

[153] A partir du VI^{ème} s. av.J.-C., plusieurs sites étrusques, urbains et extra-urbains, auraient présenté des structures entrant dans le processus de fondation. Parmi ceux-ci, le sanctuaire extra-urbain de Caere à Pyrgi (VI^{ème} s.) délivrerait à la fois les traces d'un *mundus* et deux *sulci primigeni*. Le premier a été reconnu dans l'autel *iota* de la zone sud (Figg. 2.11.-2.12.): structure ovale faite de pierres grossièrement taillées, composée d'une dalle de protection supérieure (cassée en deux par le gèle) et d'une plateforme inférieure munie d'un trou central donnant l'accès à une fosse creusée en pleine terre. Les seconds constitueraient la base de l'enceinte du sanctuaire majeur (Fig. 2.13.): l'une était destinée à accueillir les fondations du mur, alors que l'autre (dimensions conservées L. 16 x l. 0,30/0,40 x p. 0,70 m) suivait parallèlement l'orientation relative au tracé du mur, à l'intérieur de la zone à *ca* 4 m de distance. Cf. COLONNA, 2004, pp. 306-309. Bien que documentant la fondation des aires sacrées, l'exemple majeur de cet article est bien postérieur à l'époque qui nous occupe concernant Rome, ce qui, par conséquent, ne permet pas de garantir une origine plus précoce de ce rituel de fondation.

fondation. Ainsi, citant A. Grandazzi[154], « *l'indispensable prise en compte des faits archéologiques - quel nom mériterait un travail sur les origines de Rome qui, aujourd'hui, les négligerait ? - n'aboutit pas nécessairement à lire toute la légende comme de l'histoire ; l'évaluation critique des indéniables facteurs de réception et de transformation de ce qui est appelé un peu vite la tradition littéraire, ne signifie pas a priori que cette dernière ne corresponde à rien dans le passé qu'elle prétend décrire.* » Seuls ont été documentés stratigraphiquement les plus anciens murs de Rome mis au jour sur le Palatin par Carandini. Le seul tort de l'archéologue romain et de ses collaborateurs est de les avoir attribués à une période dite « romuléenne », alors que cette convention n'a pas lieu d'être. Faute d'avoir un contexte archéologique suffisamment détaillé, l'utilisation du mythe de Romulus comme référence immuable pousse son auteur à des interprétations fumeuses et déconsidérées et fait perdre toute crédibilité à cette découverte sans précédent. Sans parler de l'anachronisme terminologique[155], l'effectivité des structures mythiques de la fondation de Rome se révèle être la difficulté majeure de la recherche. Notamment, l'archéologie n'a pas permis de démontrer la présence d'un *mundus* comme « centre d'un espace orienté »[156], car, nous l'avons dit, celui-ci n'est qu'une convention par rapport aux rites de fondation en usage dans les établissements coloniaux romains. Néanmoins, si le *mundus* est, comme nous l'avions envisagé ci-dessus, une stipe votive, elle pourrait avoir la forme d'un dépôt propitiatoire de fondation, comme cela a été observé sous une des portes de l'enceinte mise au jour par Carandini[157]. La sépulture sur le *Cermalus* considérée par ce dernier comme la *Roma quadrata* pourrait également convenir en tant que fosse de fondation, bien que nous préférons nous garder d'utiliser cette appellation mythique. En effet, la monumentalisation de cette fosse, ainsi que sa localisation topographique dans une zone ultérieurement cultuelle, sont révélatrices et à prendre en considération, sans conclure à la *Roma quadrata* pour autant. Toujours en rapport avec le problème d'effectivité, ni le caractère défensif des premiers murs de Rome, ni la création d'un espace urbain dit « *Urbs* », c'est-à-dire distingué du territoire environnant par une fortification et aménagé pour recevoir une communauté, ne sont attestés. Pour être plus précis, le statut de Rome nouvellement créée prête à confusion. Selon les auteurs classiques, l'*Urbs* ainsi fondée est comprise comme le premier habitat urbain de Rome, interprétation généralement admise par le monde scientifique. Or, du point de vue

[154] GRANDAZZI, 2008, pp. 291-292.
[155] Déjà évoqué précédemment dans le point « 1.2 Lieux de culte ».
[156] Selon les termes employés dans BRIQUEL, 1987, p. 181. Concernant la non-effectivité de la *Roma quadrata*, cf. CARANDINI, 2006, p. 162.
[157] CARANDINI, 2006, p. 180. Le dépôt daterait du second quart ou du milieu du VIII^{ème} s.

archéologique, aucune trace d'habitat contemporain des premiers murs n'a été relevée dans la zone circonscrite par ces derniers, à l'exception des illustres cabanes du *Cermalus* mais ces dernières constituent un cas particulier que nous traiterons dans un prochain chapitre. Tout d'abord, il convient de rappeler que le Palatin a bien accueilli un habitat précédant la construction des murs et oblitéré en vue de celle-ci[158]. Cet acte d'oblitération n'est pas anodin et n'est cohérent que s'il représente un nouveau statut de la terre, qui rompt définitivement avec le passé. Il paraît dès lors incompréhensible de détruire des structures alors qu'elles auraient pu être conservées et magnifiées comme les cabanes ancestrales de la nouvelle communauté urbaine ou que d'autres du même type pourraient avoir été réédifiées ultérieurement. D'autant que le parcours de l'enceinte aurait pu être adapté par rapport à ces habitations et les contourner, à moins que la topographie du site l'en empêchait. Par ailleurs, contrairement à ce que l'on pourrait croire, les cabanes au sommet du *Cermalus* ne forment pas un agrégat d'habitations en expansion, celles-ci se succédant par superposition en un seul et même endroit au fil des siècles[159]. Outre celle funéraire, la connotation cultuelle qui leur est octroyée, liée à leur position à proximité de la fosse de fondation « carandinienne » et du temple de la Victoire[160], va de pair avec l'idée d'une continuité fonctionnelle en tant que lieu de culte, qu'il s'agira de vérifier. C'est pourquoi l'*Urbs* serait, selon nous, une terre de nature sacrée définie par une enceinte sacralisée, autrement dit une *area sacra* commune à tous, et non pas une ville dans son sens habituellement entendu[161]. D'ailleurs, selon certains chercheurs, le terme « *urbs* » provient du verbe « *urbare* » qui signifie « définir avec l'araire »[162]. A l'origine, ce mot désigne donc la zone marquée par un sillon ; par extension et par l'influence de la légende romuléenne, il a été attribué au sillon d'une fortification urbaine, dont découle l'acception de la ville comme nous la connaissons. La dérive sémantique a donc généré la confusion dans l'interprétation de l'*Urbs*. Au regard de ceci, la fonction défensive des premiers murs de Rome perd tout fondement : pourquoi dresser des fortifications pour ceindre une zone qui, bien que sacrée, est libre de toute occupation communautaire ? La position même des murs mis au jour par Carandini, dans le bas des versants septentrionaux du

[158] BROCATO, 1995 a, pp. 115-116, 118.
[159] Entre autres (bibliographie plus complète concernant le *Cermalus*, cf. Chapitre IV): ANGELELLI, FALZONE, 1999, pp. 5-32 ; BROCATO, 1997, pp. 618-622 ; BROCATO, 2000 a, pp. 241-242; BROCATO, 2000 c, p. 283 ; BROCATO, 2000 e, pp. 284-287 ; CARANDINI, 1997, pp. 62, fig. 4 ; 63, fig. 5.
[160] Cf. note précédente ; les archéologues voient en la cabane principale celle du roi, avec deux cabanes annexes attribuées au culte de Mars et Ops. Sans replonger dans le débat, il est encore une fois question de l'effectivité de ces identifications, sur lesquelles nous ne voulons pas nous attarder.
[161] Ainsi comme le disait J. Poucet : « *Si la Ville existe religieusement sur le sol du Latium, elle n'est encore qu'une coquille vide* » (cf. POUCET, 2001, p. 203). Bien que se rapportant à la réalité institutionnelle, le discours de l'historien belge convient également pour définir notre point de vue sur la situation du cadre « urbanistique ».
[162] DE SANCTIS, 2007, p. 522.

Palatin, suggèrerait une enceinte ayant vraisemblablement un rôle protecteur symbolique[163], signalant la sacralité et, de par ce fait, l'inviolabilité du lieu. Un autre argument pourrait entrer en défaveur de la vision du *murus-pomerium* délimitant la ville par rapport à la campagne environnante : étant donné l'absence d'habitat contemporain des premiers murs, celle-ci poussant à croire à une *area sacra*, l'intérêt de disposer d'une armée assurant la défense du site, selon les conditions du *ius sacrum* (*supra*) paraît dérisoire. D'autant que la constitution d'une armée exige l'existence d'un état renforcé par la cohésion des diverses populations réunies. A nouveau, il est difficile de croire qu'une structure militaire puisse exister avant même qu'une conscience communautaire n'ait vu le jour - à la fois ce à quoi doit amener la fondation d'une ville et ce qui caractérise en partie cette dernière.

2. Typologie

2.1 Les cabanes

Comme nous l'avons suggéré à maintes reprises, il existe un lien étroit entre l'habitat et le lieu de culte. Outre sous les fondations de temples archaïques sur des sites comme Satricum ou Ardea, il faut signaler la présence de ces traces en négatif sur le site de l'*area sacra* du Palatin. Sans revenir sur la question de la continuité fonctionnelle, il est utile de revoir les différents types de cabanes rencontrés dans le Latium et en Etrurie méridionale. La publication qui résume sans doute le mieux la typologie des cabanes entre le Bronze Final et le Fer I est celui de L. Domanico[164] : après avoir énoncé le problème terminologique « cabane-maison », l'auteur expose quatre types d'habitations, illustrés par des exemples concrets :

Habitations à muret de fondation en pierres sèches[165] (Fig. 2.14.) : en usage entre le XVII^{ème} s. et la 1ère moitié du VII^{ème} s., cette substruction, à même le sol et constituée d'un

[163] Pour les murs du Palatin, bien que plusieurs éléments ont amené certains chercheurs à ne les envisager que comme fortifications (RICCI, BROCATO, TERRENATO, 1995, p. 149), cette hypothèse est corroborée dans GRANDAZZI, 1991, pp. 209-210 ; TERRENATO, 1996, p. 317. P. Fontaine, quant à lui, doute clairement de la fonction défensive des murs de par leur position topographique. Cf. FONTAINE, 2004, p. 54. Carandini a répondu à cette critique de l'archéologue belge par des comparaisons avec les murs capitolins (cf. Chapitre IV) et les fortifications du site de Broglio en Calabre (fin du VIII^{ème} s.), ces dernières ayant une situation topographique similaire (CARANDINI, 2006, pp. 445-453, et en particulier p. 448).
[164] DOMANICO, 2005, pp. 513-536.
[165] DOMANICO, 2005, pp. 514-51.

« appareil » régulier de pierres, servait de base aux poteaux porteurs en bois formant l'ossature de la cabane - de plan rectangulaire, ovale ou circulaire - et sur lesquels venaient se greffer les parois. Dans cette conception intégrant les poteaux au sein même du muret de fondation, il faut noter l'absence de trous de poteau, à l'exception de certains cas où des poteaux ont été ajoutés comme contreforts extérieurs. La surface est comprise entre 20 et 80 m^2.

Habitations à base encaissée[166] (Fig. 2.15.) : de plan variable, la base de ces cabanes, présentes du Bronze Final au Fer II, était creusée dans la terre ou dans la roche, à une profondeur comprise entre 0,2 et 2 m. Les poteaux porteurs se situaient soit dans l'espace central, soit sur le périmètre de la cabane, ce dernier délimitant une surface de 10 à 20 m^2. L'entrée, matérialisée par deux poteaux et plusieurs marches, se prolongeait, dans quelques cas, en un porche.

Habitations allongées de grandes dimensions (base profondément creusée dans la roche)[167] (Fig. 2.16.) : comme cette dénomination l'indique, les dimensions de ces cabanes sont relativement importantes, pouvant atteindre jusqu'à 40 m en longueur, pour une moyenne de 4 m en largeur et de 2 m en profondeur. Il est évident que de telles habitations étaient destinées à un hébergement plurifamilial, contrairement aux deux premiers types décrits ci-dessus. Ces cabanes, rencontrées jusqu'au Bronze Final, présenteraient des caractéristiques similaires à celles des habitations néolithiques[168].

Habitations à fondations en tranchées parallèles[169] (Fig. 2.17.) : les parois de ce type d'habitation à plan ovale ou absidial[170], né au Bronze Final, s'inséraient dans des tranchées creusées de manière continue auxquelles s'alignaient des poteaux renforçant la structure pariétale. Plusieurs rangées de poteaux pouvaient parcourir l'espace interne de la

[166] DOMANICO, 2005, p. 519.
[167] DOMANICO, 2005, p. 524.
[168] Ce qui, selon l'auteur, laisserait entrevoir la possibilité d'une standardisation des modèles d'habitation à partir du Néolithique. Cette considération se rapproche sensiblement de celle qui fait état d'une similitude entre les cabanes protohistoriques et celles des campagnes toscane et latiale jusqu'au milieu du XX^{ème} s. de notre ère (cf. Chapitre III). Encore une fois, le problème de ces considérations résident dans la filiation qui est sous-entendue : son fondement n'aura de sens que si une étude systématique des habitats du Néolithique au Bronze Final démontre une continuité indiscutable des modèles d'habitations entre ces deux périodes, séparées - faut-il le rappeler - par près de deux millénaires.
[169] DOMANICO, 2005, pp. 526-531.
[170] Semblable aux maisons de Grèce continentale datant du Bronze Ancien (cf. DOMANICO, 2005, p. 531); cette constatation amène l'auteur à établir une transmission du modèle par l'intermédiaire de l'Italie méridionale.

cabane, d'une superficie de 50-70 à 170 m^2 : les poteaux porteurs le divisaient en deux ou trois nefs, alors que des poteaux d'épaisseur plus réduite le structuraient en différentes pièces. L'entrée de ces habitations, orientée généralement au sud-ouest[171], se situait habituellement sur l'un des côtés courts, plus rarement accompagnée par une seconde porte d'accès sur un côté long. L'apparition des habitations à fondation en tranchées, n'ayant subsisté que jusqu'au Fer I, semble coïncider avec les changements communautaires, culturels et idéologiques inhérents au phénomène de proto-urbanisation, auxquels nous faisions référence précédemment[172].

Ces quatre types d'habitation, bien distincts les uns des autres, ont cependant des caractéristiques communes[173]. Tout d'abord, les parois étaient faites en clayonnage et enduites avec du torchis, plus rarement en bois recouvert d'argile. Ensuite, les aménagements intérieurs étaient conçus de diverses façons : creusés directement dans la roche, pour ce qui est des banquettes, des niches, etc. ; montés via un assemblage de pierres ; confectionnés en matériaux périssables, en ce qui concerne les lits, les cloisons, etc. Enfin, la toiture se diversifiait en fonction du plan de la cabane : reposant directement sur le sol (terre ou roche) pour les habitations à base encaissée et celles allongées de grandes dimensions ; conique avec croisement sommital des poteaux, pour les plans circulaires ; soutenue par les parois porteuses et par un renforcement faîtier, pour les cabanes à fondation en tranchées ; composée de deux ou quatre pans, pour les habitations rectangulaires et circulaires à base encaissée et éventuellement pour celles à muret de fondation. Comme nous l'évoquerons dans le chapitre suivant, la restitution de l'élévation de ces habitations se base sur des reconstitutions hypothétiques faites à partir des traces en négatif et des fragments organiques et minéraux retrouvés sur le terrain.

2.2 Les murs et fortifications : vallum*, forme primitive de l'*emplekton ?

Dans bien des cas, comme celui du Palatin à Rome, l'espace sacré est défini par la présence de structures nécessaires à sa délimitation et sa protection. Il faut toutefois opposer

[171] Cf. DOMANICO, 2005, p. 526. Pour les exemples repris dans ce type de cabane par l'auteur, l'entrée a effectivement une orientation sud-ouest au regard de leur plan. A moins d'une coïncidence, celle-ci pourrait dès lors avoir une signification idéologique, malheureusement indéterminée.
[172] L'auteur ne fait allusion qu'aux modifications de nature culturelle (cf. DOMANICO, 2005, p. 531). Il est cependant évident que ces changements, quels qu'ils soient, étaient liés d'une façon ou d'une autre à un processus d'évolution plus large, tel que la proto-urbanisation.
[173] DOMANICO, 2005, p. 514.

ici les termes « mur » ou « enceinte » à celui de « fortification » : comme nous l'avons dit précédemment, la clôture tient ici une fonction symbolique, de nature sacrée. D'autant que les structures fortifiées d'habitat ne seront d'application qu'à partir de la seconde moitié du VIII^{ème} s.[174], moment où la position sur plateau et promontoire rocheux ne suffira visiblement plus à défendre naturellement un site dont le territoire devient de plus en plus vaste. Il est donc problématique d'établir une typologie précise des fortifications du Bronze Final et du Fer I en région étrusco-latiale, car de tels aménagements ont rarement été mis au jour[175].

Comme exemple, l'*area sacra* du Palatin offre une vision assez différente de l'*agger* et de l'appareil cyclopéen que l'on rencontrera dès l'époque orientalisante en Etrurie et dans le Latium[176] : l'enceinte qui la délimite (première phase du mur) est construite selon la technique du *vallum*. A ne pas confondre avec sa définition traditionnelle dans l'architecture romaine[177], le *vallum* italique d'époque protohistorique consiste en un remplissage de terre et de pierraille contenu par deux parements d'une ossature en clayonnage[178] (Figg. 2.18-2.20.). Ce type d'enceinte ne paraît donc pas suffisamment résistant pour subir une longue et lourde offensive, de quoi argumenter l'hypothèse évoquée précédemment.

Cette technique fruste semble pourtant ouvrir la voie vers un mode de construction qui sera employé aussi bien dans le monde grec, étrusque et romain[179]: l'*emplekton*[180]. Etymologiquement, ce mot, désignant une structure composée d'un double parement en pierre régulier et d'un remplissage fait de terre, mortier et caillasse[181] (Fig. 2.21.), vient du verbe

---

[174] Cf. note sur l'*agger* et appareil cyclopéen, *infra*.

[175] D'ailleurs, dans la synthèse de la protohistoire de R. Peroni (cf. PERONI, 1994, pp. 38-44), aucun site latial ou étrusque (géographiquement) n'est mentionné pour ces périodes.

[176] Concernant le cas « extraordinaire » du Palatin, cf. CARANDINI, 2006, pp. 176, 177. D'après P. Fontaine, les fortifications à *agger* seraient apparues dans le Latium entre le VIII^{ème} s. et le VI^{ème} s. (pour un détail des types de fortifications rencontrés dans le Latium, cf. GUAITOLI, 1984, pp. 364-381). Toutefois, il semblerait que les fortifications de Aqua Acetosa (Laurentina) et Castel di Decima remontent au début du VIII^{ème} s. Cf. BOTTO, 2008, p. 615 ; CARANDINI, 1997, p. 482 ; FONTAINE, 2004, p. 49 (n. 32) ; GUAITOLI, 1984, p. 366. En ce qui concerne les remparts étrusques, les techniques principalement utilisées étaient les murs en briques crues - *opus latericium* - et l'appareil cyclopéen - *opus siliceum* - pour le VII^{ème} s. Cf. FONTAINE, 2004, pp. 49 (n. 32), 51 .

[177] Palissade de bois surmontant l'*agger*. Cf. TITE-LIVE, *Histoire romaine*, V, 5.

[178] FONTAINE, 2004, p. 51 ; GRANDAZZI, 1991, p. 204 ; PERONI, 1994, pp. 39-40 ; RICCI, BROCATO, TERRENATO, 1995, p. 149. Aussi appelé « construction à gabions » (de l'italien *gabbione*, littéralement « grosse cage ») : cf. PERONI, 1994, p. 40.

[179] En ce qui concerne l'*emplekton* en Grèce, cf. *infra* et LUGLI, 1957, pp. 178-180. Dans le monde étrusque (VI^{ème} s.), il y a notamment les sites archaïques de Véies, Tarquinia, Luni sul Mignone et Bolsena : cf. FONTAINE, 1993, p. 230 ; LUGLI, 1957, pp. 276, 278. En architecture romaine, cf. VITRUVE, *De l'architecture*, II, 8, 7 ; BRACONI, 2001, pp. 105-118 ; GROS, 1999, p. 119-123.

[180] Technique parfois considérée comme étant à l'origine de l'*opus caementicium* et l'*opus quadratum*. Cf. GROS, 1999, p. 120 ; LUGLI, 1957, pp. 175, 178-180, 367-370.

[181] VITRUVE, *De l'architecture*, II, 8, 7 ; BRACONI, 2001, p. 105 ; FONTAINE, 1993, p. 230 ; GROS, 1999, pp. 119-123 ; MARTIN, 1965, pp. 373-374, 375 ; ORLANDOS, 1968, pp. 124-125 ; PIMOUGUET-PEDARROS, 2000, p. 76. L'*emplekton* a des caractéristiques variables : il peut être compartimenté (FONTAINE, 1993, p. 230), renforcé par des diatons - parpaings - dans le monde grec (VITRUVE, *De l'architecture*, II, 8, 7 ; BRACONI, 2001, p. 106 ;

« *emplektô* » qui signifie « entrelacer », « tresser »[182], de quoi sous-entendre un rapprochement avec le clayonnage. Sans vouloir trouver une filiation entre ces deux techniques, il faut néanmoins constater une similitude à deux niveaux : d'une part, le principe de base, c'est-à-dire le double parement contenant un remplissage de matériaux mixtes ; d'autre part, la même fonction d'enceinte affectée aux murs construits selon l'*emplekton*.

Parallèlement à ces deux techniques, nous pouvons en citer une troisième qui se rencontrera sur la péninsule italienne, notamment à Tarquinia (édifice *beta*), dès le VII^{ème} s. : l'*opus* « *a telaio* » ou murs à pilastres[183]. Ancêtre de l'*opus africanum*, cet appareil de parement, utilisé pour la construction d'édifices, est assemblé par des rangées horizontales de pierres irrégulières entrecoupées par des pilastres (Fig. 2.22.). D'origine phénicienne, les murs à pilastres seraient nés au cœur du couloir syro-palestinien[184].

3. Conclusion

La protohistoire italique et les notions qu'elle recouvre restent des champs de recherche en constante évolution. La pluralité des courants de pensée, parfois divergents, est engendrée par la complexité de la matière, dont il reste finalement très peu de témoignages significatifs, et par la volonté absolue de la résoudre par une solution unique. D'autant que cette dernière se base en partie sur des conceptions provenant de réalités postérieures à la période qui nous intéresse. Bien qu'émanant d'une intention scientifique, l'établissement de critères, comme nous le ferons par la suite, peut s'avérer hasardeux dans la mesure où ceux-ci se fondent sur l'interprétation subjective de leur interaction de la part de l'auteur. En outre, il sera probablement impossible de trouver l'uniformité dans l'histoire des communautés protohistoriques : même si le fond idéologique et matériel apparaît comme commun à de nombreux groupes humains d'une même région, nous ne pourrons jamais en déterminer avec certitude toutes les connotations et la symbolique, celles-ci relevant du particularisme propre à chaque communauté. Néanmoins, au regard de ce qui a été dit, nous pouvons constater que *les divers phénomènes illustrés par les concepts analysés appartiennent au même processus*

GROS, 1999, p. 122 ; LUGLI, 1957, p. 178) ou avec double courtine à la place du double parement dans le monde étrusco-romain (BRACONI, 2001, p. 106 ; LUGLI, 1957, pp. 276, 278).

[182] GROS, 1999, p. 119.

[183] CIAFALONI, 2006, pp. 145-161.

[184] Cette technique a certainement été diffusée en Méditerranée par la multiplication des contacts entre le monde phénicien et les régions voisines dès le début de la phase orientalisante. Il se pourrait même qu'elle ait été enseignée directement par des artisans phéniciens aux communautés locales, le produit de ces dernières trahissant parfois quelques erreurs de maîtrise. Cf. CIAFALONI, 2006, p. 146.

de changement - axé principalement sur les statuts - qui surgit durant cette phase clé de l'histoire de la péninsule italienne. Ainsi s'institue le passage du noyau familial à la société urbaine, du village à la ville, du sacré au sacralisé. Cependant, si le village de Rome se transforma progressivement en une « ville », le Palatin était loin, selon notre analyse de l'acte fondateur, de constituer le premier habitat urbain inauguré et défendu tel que décrit par certaines sources antiques, mais plutôt *l'un des premiers espaces communautaires à caractère sacré* de cette *Urbs* en développement. Nous espérons que les prochains chapitres apporteront d'autres éclaircissements au sujet de la place tenue par le Palatin au cœur de Rome. Enfin, l'étude typologique des techniques de construction mises en œuvre pour l'édification de cabanes et de murs d'enceinte a conduit à la constatation de leur diversité, imputable à des applications et besoins variés. Derrière leur apparence ordinaire, ces techniques nous dévoilent, sous certains aspects structurels, d'autres attributions fonctionnelles : par exemple, les types d'enceinte abordés pouvaient dépendre d'un usage plus symbolique que purement défensif. D'ailleurs, comme nous l'avons signalé concernant les lieux de culte protohistoriques (cf. *supra*), les structures et objets *a priori* à usage quotidien unique se révèlent porteurs de connotations supplémentaires, *leur fonction habituelle étant ainsi mise en relation avec un nouvel emploi, notamment en contexte cultuel*. Les chapitres ultérieurs nous signifieront quelle est l'ampleur de ce détournement fonctionnel.

Chapitre III – Le phénomène des urnes-cabanes dans le monde étrusco-latial

Dans le cadre de notre thèse intitulée *Formation et rôle des lieux de culte dans la proto-urbanisation du Latium et de l'Etrurie méridionale (XI*ème *- VIII*ème *s. av.J.-C.) : l'*area sacra *du Palatin à Rome*, ce chapitre abordera le sujet des urnes-cabanes en Etrurie méridionale et dans le Latium, cinéraires originaux de la protohistoire italique. L'intérêt archéologique de ces cinéraires, employés entre le X^{ème} et le VIII^{ème} s.[1], se situe à plusieurs niveaux. Tout d'abord, les urnes-cabanes révolutionnèrent la typologie céramique et le rituel crématoire répandu en territoire étrusco-latial. Ensuite, leur image est précieuse pour les études archéologiques. En effet, la plupart des spécialistes voient en ces urnes la reproduction en miniature de cabanes de grande échelle, y compris les motifs décoratifs réalisés sur les cinéraires. A partir de ce point de vue, plusieurs interrogations font surface : jusqu'où cette interprétation est-elle pertinente ? S'agit-il de la miniaturisation de la cabane du défunt ou d'une cabane « idéale », porteuse d'une symbolique particulière ? La cabane représentée aurait-elle une fonction domestique, cultuelle ou autre ? A travers la mise à l'épreuve de la fiabilité de ce témoignage, le chapitre devra apporter les réponses à ces interrogations, la dernière d'entre elles se révélant importante dans le cadre des lieux de culte : l'étude typologique des urnes-cabanes nous dira *s'il est possible ou non de distinguer*, dans ces reproductions miniatures de cabanes, *des éléments structurels spécifiques traduisant une fonction potentiellement cultuelle applicable aux modèles grandeur nature*. Dans cette perspective cultuelle, le chapitre aura un objectif supplémentaire. Le mobilier funéraire déposé à côté de l'urne-cabane contient des *objets également adoptés dans un cadre cultuel*. L'étude de celui-ci sera un moyen d'examiner préalablement un matériel auquel nous serons régulièrement confrontés dans les pages suivantes. Enfin, au regard des diverses sphères abordées, l'analyse des urnes-cabanes constituera *un atout essentiel pour comprendre les fondements des croyances communautaires funéraires, d'une part, et cultuelles, d'autre part*.

[1] Traditionnellement, on attribue les urnes-cabanes au Latial I et II pour le Latium, et au Villanovien pour l'Etrurie. Toutefois, en ce qui concerne les urnes-cabanes étrusques, des études récentes tendent à dater leur apparition dans le courant du X^{ème} s. (Protovillanovien/Bronze Final). Cf. BARBARO, 2006, p. 75 ; BARTOLONI, 1984-1990, p. 137 ; BARTOLONI, 1998, pp. 167, 171, 175.

Entreprendre un catalogue des urnes-cabanes n'aurait pas de grande utilité dans notre cas, d'autant que cela a été fait précédemment par G. Bartoloni. Son étude *Le urne a capanna rinvenute in Italia* reste la référence en la matière, même dans les articles les plus récents. L'ouvrage est impressionnant par la densité des informations traitées : introduction relatant l'évolution de la recherche consacrée aux urnes-cabanes ; catalogue de la majorité de ces cinéraires provenant principalement d'Etrurie et du Latium ; résumé typologique en fonction des régions ; comparaison des urnes-cabanes avec les vestiges des habitations étrusco-latiales ; examen des sépultures par sépulcre ou nécropole, pour quelques centres latiaux et villanoviens ; sans oublier la multitude d'illustrations. Il semble donc difficile de faire mieux, toutefois, nous allons procéder autrement. Il conviendra de reprendre la typologie sous un angle différent de celui de Bartoloni : non pas par région, mais par élément constitutif[2]. Par ailleurs, nous approfondirons les rituels funéraires entourant ces urnes (l'incinération, le mobilier funéraire, les sépultures et leur organisation au sein des nécropoles). Enfin et surtout, nous envisagerons les urnes-cabanes comme des témoignages d'une réalité, perdue malheureusement, notamment à travers l'apport des sources documentaires. A partir de là, nous tenterons d'apporter des réponses aux questions posées *supra*.

1. La question de la typologie des urnes-cabanes

En ce qui concerne l'analyse formelle des urnes-cabanes italiques, il est nécessaire de se référer à la typologie établie par G. Bartoloni[3], dans son ouvrage *Le urne a capanna rinvenute in Italia*, essentiellement consacré aux urnes étrusques[4] et latiales (pour leur localisation, cf. Fig. 3.1.). L'auteur procède en une répartition des urnes-cabanes en fonction de plusieurs paramètres. Tout d'abord, une grande distinction est faite entre les urnes **entières** et celles **à toit mobile**, différenciation reposant principalement sur le système d'ouverture/fermeture des urnes, et donc directement corrélée à la manière dont y sont déposées les cendres du défunt (par une porte amovible pour les premières, par le toit pour les

[2] Une telle approche a déjà été envisagée dans l'article de A. Massari et B. Setti qui confrontent directement les caractéristiques des urnes-cabanes à celles des habitations protohistoriques en fonction des critères suivants (MASSARI, SETTI, 2000, pp. 325-337) : système de couverture, entrée, parois et fenêtres, plan.
[3] BARTOLONI *et alii*, 1987, pp. 119-133.
[4] Lorsque nous faisons références aux urnes *étrusques*, il s'agit en fait d'urnes villanoviennes, puisque c'est seulement pendant cette période que sont présentes les urnes-cabanes en Etrurie. Donc, la dénomination *étrusque* vise essentiellement la localisation géographique d'origine des urnes, et non pas chronologique.

secondes)[5]. Ensuite, l'auteur effectue une subdivision à partir des divers plans rencontrés : plan **circulaire**, **ovale** ou **rectangulaire**. Enfin, la typologie est approfondie par l'identification de **huit types**, distincts selon le **profil** de l'objet (c'est-à-dire le rapport entre l'inclinaison des parois et la saillie du toit), auxquels il faut ajouter de multiples variantes dues à la mise en évidence de certains éléments structurels et/ou ornements. Par contre, l'auteur ne basa pas son travail sur une détermination typo-chronologique, celle-ci étant handicapée par l'absence de caractéristiques dominantes relatives à diverses époques[6]. Toutefois, certains spécialistes s'accordent à considérer, d'une part, l'aspect schématique de certaines urnes-cabanes comme un caractère primitif[7], d'autre part, les urnes latiales comme antérieures à celles étrusques[8]. En ce qui concerne cette question d'antériorité, la découverte d'urnes-cabanes provenant de sites étrusques et datant du X^{ème} s. laisse entrevoir la possibilité d'une genèse contemporaine de ces cinéraires dans le Latium et en Etrurie, ou du moins d'une réciprocité précoce dans les échanges culturels entre ces deux régions[9].

A partir de cette typologie, dans laquelle sont réparties les urnes-cabanes retrouvées au sein de diverses nécropoles étrusques et latiales, Bartoloni reprend chacun des types, pour résumer leurs diverses localisations. Ensuite, l'auteur entreprend de définir les caractéristiques formelles, d'une part, des urnes retrouvées en Etrurie et dans le Latium, et d'autre part, des urnes provenant de la zone intérieure de l'Etrurie et de la côte étrusque, afin de pouvoir distinguer les particularités régionales. Dans la même optique, nous allons mettre en évidence des paramètres dominants permettant une confrontation directe entre les singularités culturelles.

[5] BARTOLONI *et alii*, 1987, p. 195.
[6] En effet, cette production céramique était loin d'être standardisée, chaque urne étant pratiquement unique (cf. BARBARO, 2006, p. 75 ; SABATINI, 2007, p. 153). Seul le mobilier funéraire accompagnant le cinéraire, si tant est qu'il soit présent et complet, permet une évaluation chronologique en vue de déterminer un *terminus ante quem* de la mise en sépulture.
[7] BARTOLONI *et alii*, 1987, p. 10.
[8] BARTOLONI *et alii*, 1987, pp. 12-13 ; BARTOLONI, 1998, p. 181.
[9] BARTOLONI, 1998, p. 181. D'autant que certains archéologues prétendent avoir identifié un faciès commun à ces deux régions, appelé « Allumiere/Roma-Colli Albani ». Cf. BARTOLONI, 1998, p. 184 ; PERONI, 1989, pp. 292-293.

Typologie des urnes-cabanes selon l'étude de G. BARTOLONI[10] (FIG. 3.2.)

Urnes entières				
Plan circulaire		**Plan ovale**		**Plan rectangulaire**
Type 1 plan circulaire avec ou sans socle/soubas-sement, parois verticales à porte frontale, toit à quatre pentes avec un avant-toit, poteaux croisés au sommet, avec ou sans poutrelles et ouvertures pour la fumée sur l'avant.	**Type 2** plan circulaire avec socle/soubas-sement, parois curvilignes, toit non distinct, poteaux croisés au sommet, ouverture pour la fumée.	**Type 3** plan ovale, avec ou sans socle/soubas-sement, parois se rétrécissant vers le haut, toit à quatre pentes, poteaux croisés au sommet, avec ou sans poutrelles sur les façades et avec ou sans ouvertures.	**Type 4** plan ovale, parois convexes continuant sans solution dans le toit à calotte, porte frontale, poteaux croisés au sommet, décoration plastique.	**Type 5** plan rectangulaire, porte frontale, toit à pavillon avec avant-toit saillant, poteaux croisés au sommet, avec ou sans poutrelles sur les façades et avec ou sans ouvertures.

Urnes à toit mobile		
Plan circulaire	**Plan rectangulaire**	
Type 6 plan circulaire, couvercle en forme de toit à quatre pentes avec des poteaux croisés au sommet, de petites dimensions.	**Type 7** plan rectangulaire avec socle/soubassement, couvercle en forme de toit à pavillon avec des poteaux croisés au sommet, de petites dimensions.	**Type 8** plan rectangulaire, parois verticales réduites vers le haut avec porte frontale et une seconde porte latérale, couvercle mobile avec le sommet en forme de toit à pavillon avec des poteaux croisés et ouvertures aveugles, de grandes dimensions.

[10] BARTOLONI *et alii,* 1997, pp. 123-128. Typologie de Bartoloni traduite en français et sous forme d'un tableau par l'auteur de cette étude.

Type 1			
A. Parois droites, avant-toit peu saillant, à voûte avec décorations incises : - avec poteaux continus ; - avec auvent, double porte, poteaux continus, décoration plastique ; - avec double porte ; - avec fenêtre latérale ; - avec poteaux le long des parois ; - avec impressions digitales et fermeture avec des trous angulaires ; - avec seuil et deux couples de poutres sur les façades.	B. Parois se rétrécissant vers le haut et avant-toit peu saillant : - avec porte latérale et décoration incisée ; - avec parois convexes et cordon horizontal au-dessus de la base.	C. Parois droites, avant-toit saillant, de petites dimensions : - avec fenêtre latérale et poutrelles cambrées sur les façades ; - avec un petit portique frontale et éléments structurels incisés ; - avec poteaux visibles le long des parois et décoration à ficelle.	D. Parois droites, avant-toit saillant, de grandes dimensions : - sans poteaux croisés.
E. Parois se rétrécissant vers le haut, avant-toit saillant, de petites dimensions : - traces de décoration blanchâtre sur la surface ; - poutres du toit rendues avec des cordons, avec des entailles gravées et une figurine humaine stylisée sur l'avant du toit.	F. Parois se rétrécissant vers le haut, avant-toit saillant, de grandes dimensions : - avec toit à « calotte » .	G. Parois se rétrécissant vers le haut, avant-toit saillant distinct, de petites dimensions : - avec fenêtre latérale et sur le toit, et avant-toit retourné vers le haut ; - avec parois convexes.	H. Parois se rétrécissant vers le haut, avant-toit saillant distinct, de grandes dimensions : - avec parois s'élargissant vers le haut, avant-toit peu saillant.

Type 3	
A. Parois basses et avant-toit peu saillant : - avec fenêtres ; - sans poteaux sur le toit ; - développement important des parois en hauteur et fermeture avec des trous et une charnière.	B. Seuil et avant-toit saillant : - avec les bases rehaussées et avant-toit saillant distinct ; - avec parois verticales, petit seuil, poteaux le long des parois, en bronze.

Type 5			
A. Parois verticales de grandes dimensions.	B. Parois verticales de petites dimensions avec des poteaux verticaux relevés aux angles.	C. Parois s'élargissant en haut : - avec poteaux le long des parois ; - avec fenêtre et avant-toit court distinct .	D. Parois convexes contractées vers le haut.

Type 6		Type 7	
A. Parois verticales.	B. Corps biconique avec fausse porte.	A. Fausse porte et porte latérale.	B. Corps en cassette sans indication des éléments structuraux.

1.1 Le système d'ouverture/fermeture des urnes-cabanes

Cela concerne directement les deux principales catégories typologiques des urnes : la grande majorité des urnes-cabanes retrouvées en terre italique fait partie des urnes entières, dans lesquelles les cendres du défunt sont insérées par le portillon. Déjà au sein de ce groupe, on observe divers types de fermeture[11] : en Etrurie côtière, les urnes présentent soit une fermeture conçue à l'aide de trous situés aux angles de la porte, comme à Tarquinia, soit une fermeture à poignée intérieure, comme à Vulci et Vetulonia[12]. Toutefois, en ce qui concerne Vulci, il semblerait qu'un système à crampon vertical extérieur[13] soit également utilisé. Pour les sites des terres intérieures étrusques[14], c'est essentiellement la fermeture extérieure qui domine, avec, à Bisenzio, des trous angulaires concordants avec d'autres situés sur les montants de la porte (généralement au nombre de deux, sur un flanc de la porte). Quant à Véies, le procédé de fermeture extérieure semble être analogue, comme pour d'autres éléments constitutifs de ces cinéraires, à celui utilisé pour les urnes latiales[15] : protubérance semi-circulaire dans laquelle s'insèrent deux appendices venant des parois latérales, occasionnellement consolidée par le système rencontré à Bisenzio. Bartoloni interprète ce procédé latial comme la représentation d'une pierre trouée traversée par une longue pièce de bois empêchant le passage.

A côté des urnes entières, il y a un petit groupe d'urnes à toit mobile, regroupant les types 6 - 7 - 8, que l'on retrouve exclusivement dans le Latium, à l'exception de trois

[11] Comme nous allons le voir, Bartoloni, dans son ouvrage de 1987, distingue les sites d'Etrurie côtière de ceux de l'Etrurie intérieure. Dans une de ses études plus récentes (BARTOLONI, 1998), elle regroupe toutes les caractéristiques et résume la situation de la façon suivante : « […] *in Etruria la porta è chiusa dall'interno, sia tramite forellini sugli stipiti e sul portello (come a Bisenzio e Vetulonia), sia mediante un anello interno (come a Vulci e a Vetulonia),* […] ». En ce qui concerne la quantification des différents types de porte, cf. BARTOLONI, 1998, p. 183, fig. 37 ; p. 184, fig. 38.

[12] BARTOLONI *et alii*, 1987*,* p. 132 ; MASSARI, SETTI, 2000*,* pp. 328-329.

[13] A ce propos, les informations émanant de l'auteur manquent de clarté: en effet, à la page 132, elle résume d'abord les caractéristiques générales des urnes d'origine côtière, notamment la fermeture (comme nous l'avons décrite ci-dessus, c'est-à-dire avec trous angulaires pour Tarquinia et poignée intérieure pour Vulci et Vetulonia). Cependant, lorsqu'elle reprend le détail des caractéristiques locales pour chaque site, elle ne fait aucune allusion à la fermeture intérieure à propos des urnes de Vulci, mais, au contraire, à un système vertical extérieur considéré alors comme trait distinctif de cette production. Ce qui, par conséquent, semble être incohérent par rapport à ce qu'elle affirme précédemment, ou ambigu au point de contraindre le lecteur à se poser la question de savoir s'il s'agit d'un renforcement extérieur, complémentaire de la poignée intérieure, d'une fermeture unique et typique de Vulci (la fermeture intérieure serait alors une mention erronée de l'auteur), ou si les deux cas peuvent se rencontrer séparément. Ce n'est qu'à la page 168 que l'auteur nous offre la solution, quand, lors de sa description des sépultures et urnes-cabanes retrouvées à Vulci, elle déclare que les deux types de fermeture se rencontrent sur le même site. Le système vertical extérieur aurait également été utilisé sur un exemplaire latial provenant de la nécropole d'Osteria dell'Osa. Aussi cf. MASSARI, SETTI, 2000*,* p. 328.

[14] BARTOLONI *et alii*, 1987*,* p. 131.

[15] BARTOLONI *et alii*, 1987, p. 130. Pour les urnes latiales, cf. BARTOLONI, 1998, p. 181 ; p. 183, fig. 37 ; p. 184, fig. 38.

exemplaires de Bisenzio (type 7)[16]. A ce propos, l'un des trois, unique dans le monde villanovien, n'est pas exactement une urne-cabane : en réalité, il est question d'un vase cinéraire pourvu d'un couvercle en toit de cabane, type qui montre l'existence de rapports étroits avec la production d'urnes-cabanes à toit mobile, de par leur similitude. Par ailleurs, il faut souligner la découverte, dans la nécropole d'Osteria dell'Osa (Latium), de deux « *dolia*-cabanes »[17] : comme leur appellation l'indique, ces urnes de grandes dimensions[18], dans lesquelles sont déposés aussi bien les cendres que le mobilier funéraire, sont constituées d'un vase habituellement utilisé dans la conservation des denrées (*dolium*) surmonté d'un couvercle en forme de toit.

Enfin, revenons à Vulci : outre les urnes entières, existeraient également des urnes « à fond mobile », ainsi nommé par Bartoloni[19]. En effet, plusieurs urnes étaient dépourvues de fond, fait d'autant plus surprenant qu'il n'est attesté qu'à Vulci. L'auteur argumente que cette absence de fond ne pourrait être due ni à un mauvais état de conservation de l'objet, étant donné la qualité de finition des bords, ni à une omission volontaire lors du processus de fabrication, vu le rôle de contenant pour lequel les urnes sont employées[20]. Bartoloni propose alors l'existence d'un fond mobile, réalisé dans un matériau autre que celui de l'urne et probablement plus périssable. Toujours selon l'auteur, ce fond serait uni au corps de l'urne par les trous disposés en bas le long du pourtour de celui, comme le montrent certaines urnes ; dans le cas où les trous sont absents, Bartoloni émet l'hypothèse d'un fond « accroché », pour lequel elle n'apporte aucune précision, et d'un fond encastrable, comme tenterait à le prouver le caractère curviligne des parois d'une urne provenant de Cavalupo[21]. En admettant, un tant soit peu, que ces hypothèses apportées seraient plausibles, pourquoi ne pas insérer ce « type » d'urne comme troisième catégorie (en rapport avec le mode d'insertion des cendres du défunt) au sein de la typologie? Nous comprenons le danger inhérent à ce genre de déduction, étant donné le nombre restreint de ces urnes jusqu'à présent découvertes. Toutefois, l'existence de telles urnes révèle probablement une utilisation inhabituelle, un rite particulier dont il serait intéressant d'étudier la signification. En effet, les raisons qui ont poussé à créer ce « type » d'urne potentiel restent relativement obscures si on considère la difficulté de manipulation pour y introduire les cendres et surtout pour la refermer.

[16] BARTOLONI *et alii,* 1987*,* pp. 129, 130.
[17] BIETTI SESTIERI, 1992, pp. 232-234.
[18] Hauteur comprise entre 47 et 57,5 cm ; dimensions de la base : 54 x 45 cm (plan rectangulaire, cf. urne de la tombe 128/1) et diam. 56,5 cm (plan circulaire, cf. urne de la tombe 307/1-2).
[19] BARTOLONI *et alii,* 1987, pp. 132, 168.
[20] BARTOLONI *et alii,* 1987, p. 168.
[21] BARTOLONI *et alii,* 1987, p. 168.

A première vue, il semble difficile de donner une interprétation logique à cette diversification dans le système d'ouverture/fermeture. On pourrait avancer l'idée qu'il s'agit d'une reproduction fidèle de plusieurs systèmes utilisés dans les habitats contemporains, cela fonctionnerait pour la fermeture intérieure et extérieure, mais pas pour le toit et fond mobiles. Alors nous vient à l'esprit une autre hypothèse, plutôt en rapport avec le rituel funéraire pratiqué : dans les urnes-cabanes étrusques (hormis le cas du fond mobile de Vulci), la fermeture se fait de l'intérieur avec, parfois, une « sécurité » extérieure, comme pour être certain que l'urne ne s'ouvre en aucune façon. Ce qui signifierait que l'ouverture de l'urne est condamnée, et, par conséquent, que personne n'a de contact direct avec les cendres du défunt une fois leur insertion exécutée. Par contre, la fermeture extérieure et le toit mobile des urnes-cabanes latiales laissent supposer qu'aurait été possible un accès ultérieur aux cendres. Nous pensons à un rituel de type manipulation secondaire de la dépouille (ici les cendres), à l'occasion de banquets se déroulant des années durant après la mort du défunt, avec éventuellement apport de nouvelles offrandes. En outre, ce serait un moyen pour pouvoir ajouter les cendres de l'autre époux après son décès, toutefois ceci semble moins plausible, puisque le mobilier funéraire placé dans l'urne semble habituellement caractériser un sexe.

1.2 Leur taille

Globalement, se dégagent deux tendances : petites dimensions des urnes-cabanes dans le Latium, à Véies et Bisenzio ; grandes dimensions pour les urnes de l'Etrurie côtière. Dans le Latium, comme à Véies[22], les urnes n'excèdent généralement pas les 30 cm de haut[23], même s'il existe quelques exceptions[24]. Il en va de même à Bisenzio, et il n'est pas rare de trouver des urnes très réduites (min. 16 cm), que Bartoloni interprète comme le résultat d'une miniaturisation des urnes-cabanes (certainement en rapport avec la miniaturisation du mobilier)[25] et/ou comme des urnes-cabanes destinées à des enfants, du moins à des jeunes individus[26]. Pour l'Etrurie côtière, c'est-à-dire Vetulonia, Tarquinia et Vulci, les dimensions sont nettement supérieures aux 30 cm, jusqu'à atteindre parfois les 50 cm de haut et même les 63 cm de diamètre[27]. Ainsi remarquée par Bartoloni, la typologie elle-même met en évidence cette dualité au niveau de la taille des urnes, comme nous pouvons clairement le voir dans

[22] Seulement un exemplaire dépassant les 30 cm, cf. BARTOLONI *et alii,* 1987, p. 131.
[23] BARTOLONI *et alii,* 1987, pp. 129, 131.
[24] Cf. *supra*, les « *dolia*-cabanes » mis au jour à Osteria dell'Osa.
[25] BARTOLONI *et alii,* 1987, p. 131.
[26] BARTOLONI *et alii,* 1987, p. 154.
[27] BARTOLONI *et alii,* 1987, p. 132.

l'opposition exprimée au sein du type 1, entre les variétés C-E-G et D-F-H[28] : le premier groupe de trois variétés fait référence aux urnes de petites dimensions, majoritairement latiales, alors que le second concerne les urnes de grande taille, essentiellement originaires de la côte étrusque.

Comme signalé dans l'ouvrage de Bartoloni[29], il est problématique de déterminer, avec certitude, si cette différence de taille est issue d'un rapport proportionnel à celle des cabanes réelles ou d'une mode (comme, par exemple, la miniaturisation du mobilier). Le lien pourrait se situer au point de vue du nombre des objets composant le mobilier funéraire, ou de la miniaturisation systématique ou non de celui-ci. Pour le définir, il faudrait analyser quantitativement les objets appartenant au mobilier funéraire placés dans les urnes en Etrurie et dans le Latium. Mais, à première vue, aucun élément ne permet de l'affirmer[30] : par exemple, dans le Latium, les mobiliers sont quasi systématiquement miniaturisés, cependant on trouve parfois des objets de taille normale. De même, rien ne ressort du côté étrusque, si ce n'est une possible volonté ostentatoire de la part des élites étrusques de mettre en avant leurs privilèges et position sociale.

1.3 Leur plan et profil

Comme nous l'avons déjà susmentionné, les urnes-cabanes se répartissent en fonction de trois types de plan, coexistant dès le Bronze Final[31] : circulaire, ovale et rectangulaire. Globalement, le plan ovale est prépondérant au Bronze Final et au VIII^{ème} s., alors que le IX^{ème} s. voit surtout se répandre les plans circulaire et rectangulaire[32].

Au sein des urnes-cabanes latiales, on note une prédominance du plan circulaire[33], même s'il est fréquent de trouver des urnes à toit mobile de plan rectangulaire[34]. L'avant-toit

[28] BARTOLONI *et alii,* 1987, p. 128. Attention particulière pour le second groupe, que Bartoloni désigne comme « D-F-M » : ce serait visiblement une faute d'inattention de sa part, vu que la variété M n'existe pour ainsi dire pas dans sa typologie ; étant donné le nombre élevé de variétés existantes au sein de ce seul type, cette confusion pourrait être problématique pour le lecteur, toutefois au regard de la typologie et avec un minimum d'esprit critique, il apparaît clairement que c'est de la variété H, caractérisée par de grandes dimensions, dont il s'agit ici.
[29] BARTOLONI *et alii,* 1987, p. 141.
[30] BARTOLONI *et alii,* 1987, pp. 147-205 : partie qui analyse les nécropoles de certains centres étrusques et latiaux.
[31] BARTOLONI, 1998, p. 176.
[32] BARTOLONI, 1998, pp. 176, 181. Concernant le plan rectangulaire, celui-ci prévaut surtout à la fin du IX^{ème} s.
[33] BARTOLONI *et alii,* 1987, p. 129 : dans cette étude, l'auteur a signalé l'existence d'un seul exemplaire ovale à Castel Gandolfo (type 3 A). Par la suite, cette tendance semble se confirmer par la découverte d'autres urnes ovales sur le même site, élevant leur nombre à une dizaine (cf. BARTOLONI, 1998, p. 181, fig. 31). Pour la prédominance du plan circulaire, aussi cf. MASSARI, SETTI, 2000, p. 332.
[34] La catégorie des urnes à toit mobile est également et exclusivement latiale.

peu saillant se rencontre uniquement sur les urnes latiales[35], alors qu'il peut également se présenter sous une forme plus accentuée chez ces dernières. De manière générale, la césure entre le toit et les parois, qu'elles soient droites ou qu'elles se rétrécissent vers le haut, est nettement marquée pour ce qui est des urnes latiales[36], à l'exception du type 2 (plan circulaire), dont le seul exemplaire vient du Latium, où aucune distinction n'est possible tant les parois curvilignes se prolongent directement dans le toit[37].

Quant à Véies, le plan le plus fréquent n'est pas différent de celui du Latium, c'est-à-dire circulaire[38]. A propos du profil, le toit contraste avec les parois en ceci que son bord est accusé, tantôt très saillant, tantôt moins[39]. Dans ce dernier cas, on remarque que l'urne possède un socle/soubassement.

Les urnes-cabanes visentines[40] ne manifestent aucune tendance particulière au point de vue du plan, sont fréquentes aussi bien les urnes de plan circulaire que celles de plan ovale ou rectangulaire[41]. Outre le profil habituel distinguant le toit des parois[42], le type 4 (plan ovale) est caractérisé par la continuité entre toit « à calotte » et parois[43], comme c'est le cas pour le type 2 latial vu précédemment.

En Etrurie côtière, parmi les trois plans, aucun ne domine réellement[44], si ce n'est la récurrence du plan circulaire pour les urnes de Vetulonia[45]. Par ailleurs, il est intéressant de noter, au niveau du profil, la présence d'un socle/soubassement sur la majorité de ces urnes[46], caractérisé, pour les urnes de Vulci, par un prolongement direct sur la façade[47]. Généralement, l'avant-toit est saillant[48] et, à Vetulonia, les urnes sont caractérisées par un toit à quatre pentes avec un avant-toit saillant[49].

Sans doute, les plans et profils vus au sein des urnes-cabanes reflèteraient, avec une certaine fidélité, ceux des cabanes réelles, comme nous le verrons plus tard. Si leur apparence a l'air cohérente par rapport à la réalité, il n'en reste pas moins que tout ce qui concerne

[35] BARTOLONI *et alii,* 1987*,* p. 130.
[36] MASSARI, SETTI, 2000, p. 326.
[37] BARTOLONI *et alii,* 1987, p. 129 ; aussi seul exemplaire provenant de Castel Gandolfo.
[38] MASSARI, SETTI, 2000*,* p. 332.
[39] BARTOLONI *et alii,* 1987, p. 131 ; MASSARI, SETTI, 2000*,* p. 326.
[40] Adjectif relatif à Bisenzio.
[41] BARTOLONI *et alii,* 1987, p. 131 ; BARTOLONI, 1998, p. 181 ; MASSARI, SETTI, 2000*,* p. 332.
[42] Sans oublier les urnes à toit mobile de type 7 (dans ce cas, la séparation entre toit et parois est évidemment visible).
[43] BARTOLONI *et alii,* 1987, p. 129.
[44] Cf. types 1 D-F-H, 3 et 5 ; MASSARI, SETTI, 2000, p. 332.
[45] BARTOLONI *et alii,* 1987, p. 132 ; BARTOLONI, 1998, p. 181.
[46] BARTOLONI *et alii,* 1987, p. 132.
[47] BARTOLONI *et alii,* 1987, p. 132.
[48] Cf. types 1 D-F-H, 3 et 5.
[49] BARTOLONI *et alii,* 1987, p. 132.

l'élévation est à prendre avec précaution, notamment au niveau de la décoration que revêtent les urnes. En effet, il est difficile d'estimer la validité de l'élévation restituée sur l'urne, vu le peu d'informations recueillies à partir des fonds de cabane, seuls vestiges des habitats de l'époque, et notre connaissance partielle des coutumes et des croyances populaires locales.

1.4 La restitution de leurs éléments structurels et leur décoration

La grande caractéristique des urnes-cabanes du Latium est la mise en évidence des éléments structurels[50] : double porte, portique, poteaux longeant les parois, fenêtre sur un côté[51], ou un auvent de petites dimensions. Les trous frontaux de chaque côté du toit représentent les bouches d'évacuation de la fumée venant du foyer, habituellement obstruées. Situées sous celles-ci, sont modelées des poutrelles de consolidation, soit courbes, soit sous la forme de cordons verticaux et horizontaux. A Castel Gandolfo, les urnes sont exceptionnellement ornées de lamelles métalliques appliquées portant elles-mêmes des décorations, caractéristique décorative commune des urnes étrusques côtières[52].

Comme nous l'avons déjà mentionné, les urnes-cabanes de Véies ont beaucoup de points communs avec celles du Latium. Encore une fois, nous sommes en présence de similitudes au niveau des éléments structurels[53] : série de poteaux pariétaux ou angulaires, fausse fenêtre sur un côté, souvent le gauche. De plus, si le bord du toit est peu saillant, l'urne comporte une porte double[54] et des incisions décoratives[55] ; s'il est très saillant, elle est pourvue de poutrelles de renforcement frontales et latérales.

Contrairement aux urnes provenant du Latium et de Véies, celles visentines[56] n'arborent pas d'éléments structurels. L'accent décoratif est mis sur le toit, où les poteaux croisés sont pourvus de protomés ornithomorphes alternés avec d'autres formes modelées[57]. Par ailleurs, est préférée la décoration réalisée à partir de peinture blanchâtre à celle incisée.

Les caractéristiques décoratives de l'Etrurie côtière[58] se résument globalement par les protomés ornithomorphes[59] ornant l'extrémité sommitale des poteaux et par les lamelles

[50] BARTOLONI *et alii,* 1987, pp. 129-130 ; MASSARI, SETTI, 2000*,* pp. 327, 328, 329-330.
[51] MASSARI, SETTI, 2000, p. 330.
[52] BARTOLONI, 1986, p. 237 ; BARTOLONI *et alii,* 1987, p. 130 ; BARTOLONI, 1998, p. 176 ; MASSARI, SETTI, 2000*,* pp. 330-331.
[53] BARTOLONI *et alii,* 1987, p. 131.
[54] Un seul exemplaire, unique en Etrurie, présente cette double porte.
[55] MASSARI, SETTI, 2000*,* pp. 330-331.
[56] BARTOLONI *et alii,* 1987, p. 131 ; SABATINI, 2007*,* p. 153.
[57] En forme de demi-lune ou de corne, cf. MASSARI, SETTI, 2000*,* p. 327 ; SABATINI, 2007*,* p. 153.
[58] BARTOLONI *et alii,* 1987, pp. 132-133 ; SABATINI, 2007*,* p. 153. Aussi cf. *supra* pour les références concernant la décoration en lamelles métalliques incisées, déjà évoquées dans le cas de Castel Gandolfo.

métalliques incisées. Les éléments structurels comme porte et fenêtre sont soulignés et encadrés par un cordon modelé[60], principalement à Vetulonia et Tarquinia[61]. A Vulci, on observe une surélévation de la porte[62]. On voit également la présence de poutrelles frontales de consolidation sur le toit des urnes de Tarquinia, et le croisement sommital des poutrelles venant des côtés sur celles de Vetulonia. Par ailleurs, ces dernières sont pourvues de trous obstrués par de l'*impasto* sur le toit. Malgré un certain nombre d'éléments structurels utilisés, ceux-ci sont toutefois exceptionnels, voire inexistants sur les urnes de Vetulonia, contrairement à celles latiales. A la place, on voit l'utilisation de filaments torsadés de bronze incrustés de perles en pâte de verre, attachés à des trous placés sur l'avant-toit ; quant aux lamelles métalliques sur les parois, les motifs qui y sont gravés répondent à une structure bien précise.

Outre l'idée approximative de l'apparence des cabanes réelles, les éléments structurels et la décoration nous apportent des indices au niveau de la datation, ou du moins de l'antériorité des certaines urnes par rapport à d'autres. Ainsi, pour citer Bartoloni, à propos des urnes retrouvées dans la région des Colli Albani [63]: « *Gli esemplari più antichi si caratterizzano per un maggior gusto per gli elementi strutturali, quelli più recenti per un maggior uso della decorazione geometrica, sia incisa che a lamelle metalliche* ». En conséquence, si cela vaut pour les urnes latiales, cela pourrait également valoir pour la datation entre les urnes latiales et étrusques. Ce qui corroborerait la proposition d'antériorité des urnes latiales, admise par bon nombre de spécialistes.

1.5 Les matériaux employés

Les urnes-cabanes sont réalisées en ***impasto***, rouge dans le Latium[64], brun en Etrurie[65], hormis quelques exceptions : à Vulci[66], a été retrouvée une urne entièrement en **bronze**. Elle a, en plus des caractéristiques communes à l'Etrurie côtière, un fond tout à fait particulier, conçu à partir d'une lamelle difforme en plomb comprise entre deux plaques en bronze

[59] Cf. *supra* pour les références relatives aux protomés sommitaux.
[60] MASSARI, SETTI, 2000*,* pp. 328, 330.
[61] Les urnes de Vetulonia comportent seulement une porte rectangulaire, alors que celles de Tarquinia présentent aussi une fenêtre, bien souvent située latéralement à gauche, qui peut se révéler être fausse.
[62] Par rapport au socle, d'une part, et au fond mobile de certaines urnes, d'autre part.
[63] BARTOLONI *et alii,* 1987, p. 204.
[64] BARTOLONI *et alii,* 1987, p. 175.
[65] BARTOLONI *et alii,* 1987, p. 170.
[66] BARTOLONI *et alii,* 1987, p. 170, retrouvée à la nécropole d'Osteria ; BURANELLI, 1986, p. 7 ; SABATINI, 2007*,* p. 154.

soudées entre elles. L'autre exception, d'origine indéterminée, est une urne **composite**, à la fois en *impasto* et en bronze[67] : les feuilles de bronze recouvrent le module en *impasto*, rivetées à celui-ci par une technique en « dents de loup » à hauteur des parois et par des rivets en bronze sur l'avant-toit en ce qui concerne la couverture du toit.

Les urnes-cabanes constituent un nombre si restreint qu'on les attribue à une fraction de population au rôle politico-social et/ou religieux important. De plus, ici, le caractère unique de l'urne en bronze et de celle composite nous amène à proposer plusieurs hypothèses. Il se pourrait que ces deux urnes revêtent une signification particulière ou furent le produit d'une commande, d'une occasion spéciale : la mort d'un personnage au rôle central dans l'histoire de la communauté locale, à la vie vertueuse, aux combats victorieux, voire héroïques. L'emploi du bronze traduirait peut-être seulement la richesse du commanditaire, qui aurait eu les moyens financiers nécessaires pour personnaliser son urne ou celle d'un membre de sa famille, et, par la même occasion, mettre en évidence un certain rang social. Ou bien l'utilisation de ce métal dans la fabrication et l'ornementation des urnes indique tout simplement un changement, une évolution sociale, idéologique et culturelle face à une plus grande exploitation et commercialisation des métaux, dont l'Etrurie regorge[68]. En tout cas, cela évoque les prémices de la civilisation étrusque proprement dite, et, de manière générale, le passage d'une société de type égalitaire à une société hiérarchisée, où dominent les élites aristocratiques et princières, usant de tous les moyens ostentatoires pour mettre en avant leur « supériorité ».

1.6 Uniformité et variété typologiques

Au regard de ces éléments, force est de constater que le Latium et l'Etrurie côtière manifestent une homogénéité dans leur propre production, malgré qu'elles n'aient rien de commun entre elles. En ce qui concerne Bisenzio et Véies, il est étonnant de remarquer que leur production diffère de celles côtières, alors que toutes sont issues du substrat villanovien, et partagent même beaucoup de similitudes avec celle latiale. Cette homogénéité et cette diversification sont, d'une part, le reflet de la cohésion unissant les sites régionaux entre eux, de leurs bons rapports et de leurs échanges, notamment culturels, d'autre part, l'indice d'une

[67] BARTOLONI *et alii,* 1987, pp. 170-171 ; BARTOLONI, 1998, p. 175 ; BURANELLI, 1986, p. 8 ; SABATINI, 2007, p. 154.
[68] ANZIDEI, BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 1985, pp. 134-135.

rivalité entre des centres grandissants de culture similaire, des « frères ennemis » en quelque sorte, rivalité favorisant dès lors les échanges et influences interrégionaux[69].

Nous avons précédemment utilisé les termes « productions côtières » : en effet, si des caractéristiques globales ont été définies pour l'Etrurie côtière, ont pu être également identifiées des normes locales, comme c'est le cas de Vulci, Tarquinia et Vetulonia. Par contre, cela n'est pas aussi simple pour la production latiale[70], car, même si on observe des éléments distincts d'un site à l'autre, ils sont loin d'être récurrents au point de les considérer comme règles typologiques. A ceci, il faut objecter deux exceptions, relatées par Bartoloni[71] : le cas de Castel Gandolfo, dont les urnes sont ornées de lamelles métalliques gravées, caractérisant les productions étrusques côtières, ce qui, par conséquent, indique l'étroite relation de ce site avec la côte tyrrhénienne, et de l'Osteria dell'Osa, où a pu être reconnu un atelier, du moins un artisan commun à plusieurs urnes.

Ce contraste existant entre des productions répondant à des critères locaux précis et récurrents et une production « globalisée » trouverait sa cause justement dans la manière dont se déroulent ces productions. En tenant compte de l'antériorité éventuelle des urnes-cabanes latiales, déjà évoquée précédemment, nous pourrions être amenés à penser que cette première production repose en fait sur des commandes de particuliers, ce qui expliquerait la diversité des exemplaires, malgré des prototypes de base potentiels. En ce qui concerne les productions étrusques, dans ce cas plus tardives, on pourrait y voir un travail standardisé, « industrialisé ». Cela justifierait le soin apporté à la restitution de la structure des urnes latiales, dont la signification est de représenter le foyer familial avec la plus grande fidélité possible, alors que les urnes étrusques ne seraient qu'un « support » porteur d'un message idéologique spécifique[72]. Ainsi, transparaît l'évolution de la société de la fin de l'Age du Bronze au début de l'Age du Fer, vers un monde élitiste.

---

[69] Grâce aux trouvailles d'objets latiaux dans le mobilier funéraire de sépultures villanoviennes, on a pu déterminer qu'entre la zone des Monts de la Tolfa, en Etrurie méridionale, et les sites côtiers du Latium, s'était établi un réseau de communication unissant les deux régions, parallèlement à la côte tyrrhénienne jusqu'en Campanie et vers les terres intérieures, et ce déjà à la fin de l'Age du Bronze. Cf. ANZIDEI, BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 1985, pp. 156-159 ; BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 2000, p. 23.

[70] BARTOLONI *et alii,* 1987, p. 130.

[71] BARTOLONI *et alii,* 1987, p. 130.

[72] On peut faire une comparaison avec ce qu'il se passera, plus tard, avec la production des miroirs étrusques, même si le processus est inverse : au départ, les miroirs, objets aristocratiques, portent des scènes représentatives du statut du commanditaire et de ses aspirations, donc souvent très diversifiées ; avec le temps, la production se standardise, les miroirs perdent en signification jusqu'à devenir de simples objets de toilette, et les représentations se résument à quelques thèmes différents.

Enfin, à la page suivante, se trouve un tableau quantitatif reprenant la classification des urnes-cabanes retrouvées dans le Latium, Bisenzio, Véies et en Etrurie côtière, en fonction des types et variantes, d'après le catalogue de Bartoloni[73]. Toutefois, ce tableau, utilisé à titre indicatif, doit être actualisé car il est évident que le nombre d'urnes-cabanes – et de fragments - a augmenté au fur et à mesure des découvertes faites ces dernières années[74].
Comme nous pouvons le constater, près de la moitié des urnes-cabanes retrouvées en région étrusco-latiale viennent du Latium, les urnes étrusques côtières en constituant approximativement un tiers et les 20 % restants regroupant les urnes de Bisenzio et Véies (Fig. 3.1.). En conséquence, il faudrait considérer les urnes-cabanes comme un phénomène funéraire avant tout latial, même si celui-ci n'est réservé qu'à une partie restreinte de la communauté, d'une certaine façon gratifiée, comme le prouve le faible nombre d'urnes-cabanes par rapport aux centaines de sépultures exhumées. Au point de vue étrusque, cela signifierait que les contacts entre les deux régions étaient assez fréquents pour transmettre des influences culturelles de part et d'autre. Et si ce phénomène est mineur en Etrurie, cela tenterait de prouver que le choix de cette pratique funéraire est fait dans un but significatif, mais reste à savoir qu'en est-il exactement.

[73] BARTOLONI *et alii,* 1987, pp. 121-128.
[74] Entre autres BARBARO, 2006*,* pp. 75-81 ; BARTOLONI, 1998, pp. 159-161 ; p. 178, fig. 31-32 ; BIETTI SESTIERI, 1992*,* pp. 232-234, 236 ; TRUCCO, 1994, pp. 82-83 ; TRUCCO, IAIA, DE ANGELIS, 2003, pp. 411.

		Latium	Bisenzio	Véies	Etrurie côtière		
					Tarquinia	Vulci	Vetulonia
Type 1	**A**	18	1	1		1	
	B	2	1	1			
	C	9		2			
	D				5	1	7
	E	4	4				
	F						2
	G	5	2				
	H	2				6	4
Type 2		1					
Type 3	**A**	1	1		1		
	B					3	
Type 4			2				
Type 5	**A**				1		
	B		1	1			
	C	1	1		1		
	D		1				
Type 6	**A**	2					
	B	3					
Type 7	**A**	1					
	B	1	2				
Type 8		1					
Total		51	16	5	8	11	13

2. Les rites funéraires relatifs aux urnes-cabanes

Jusqu'à présent, force est de constater que les urnes-cabanes correspondent à un phénomène funéraire[75] à la fois spécifique et limité, dont l'interprétation généralement retenue est, somme toute, assez simple : reproductions schématiques du foyer familial, ces urnes répondraient au besoin de garantir une demeure au défunt dans l'au-delà[76]. D'ailleurs, ce système figuratif prendra ultérieurement plus d'ampleur dans l'aménagement des tombes à chambre et nécropoles étrusques, utilisant l'image du monde des « vivants » pour assurer la continuité de l' « existence » dans la mort[77]. De même, à travers ce souci de recréer une habitation en miniature, parfois dans les moindres détails, nous pouvons supposer que, outre le schéma idéalisé du foyer, la maison même appartenant à la personne défunte de son vivant a servi de modèle dans l'élaboration de sa propre urne-cabane. Comme nous allons le voir ici, certains éléments assez significatifs sont au fond sélectifs, faisant de l'attribution de ces urnes un « droit ». En plus des différences typologiques observées entre les urnes-cabanes issues de la région étrusco-latiale, on remarque également des usages distincts de part et d'autre. C'est pourquoi nous réexaminerons les rituels concernant les urnes-cabanes, dans le but d'en faire une synthèse et, à partir de là, de visualiser la distribution de ce droit au sein de la communauté.

2.1 L'incinération

Avec les premières manifestations du faciès protovillanovien sur la péninsule italienne aux environs du XIII^{ème} s.[78], apparaît un rite funéraire nouveau, le défunt étant à présent incinéré[79], avec le passage vers un autre état d'existence pour présupposition[80]. De plus, cette

[75] Pour l'analyse qui va suivre, il faudra tenir compte que ces urnes-cabanes, et les éléments qui en dépendent, se situent dans les phases latiales I-IIA (ca.XI^{ème}-fin IX^{ème} s.) pour le Latium, et villanovienne (X^{ème}-VIII^{ème} s.) pour l'Etrurie méridionale. Les *terminus* chronologiques seront mentionnés si et seulement si cela s'avère essentiel.
[76] DE SANTIS, BIETTI SESTIERI, 2006, p. 43.
[77] ROBERT, 2004, pp. 227, 229, 231.
[78] BARTOLONI, 1989, pp. 77, 79.
[79] Comme nous l'avons mentionné dans le Chapitre I, ce rite de l'incinération va perdurer jusqu'à la transition entre les phases latiales IIA et IIB (fin IX^{ème} s.), moment où l'inhumation commence à s'imposer à nouveau un peu partout dans le territoire étrusco-latial. Toutefois, récemment, la fouille d'une zone funéraire latiale située sous le *Forum Iulium* (janvier 2006) a mis au jour une sépulture à inhumation riche, contenant les ossements d'une femme de haut rang d'environ 30 ans, qui serait datable entre le X^{ème} et le IX^{ème} s. (Latial IIA). Cette découverte pourrait peut-être remettre en question les théories concernant l'application stricte du rite de l'incinération dans le Latium : A. De Santis, responsable de la campagne de fouilles, voit cette « exception à la règle » comme le signe d'une fonction communautaire plus que particulière attribuée à la défunte (Eugenio La Rocca, Surintendant aux Biens historiques et culturels de la Commune de Rome parle d'une « reine »). Cf. R.

coutume novatrice est accompagnée d'évolutions fonctionnelles concernant, d'une part, les vases, qui, outre composantes du mobilier funéraire, sont utilisés comme contenants des cendres du défunt[81], et, d'autre part, la structure des sépultures elles-mêmes (cf. *infra*). Ces modifications rituelles suggèrent également des mutations dans l'organisation de la communauté qui considère alors les défunts sous un autre angle[82]. Si, dans le faciès apenninique (XVI^{ème}-XIII^{ème} s.), les tombes *a grotticella artificiale* (Fig. 3.3.) se définissaient bien souvent par des dépositions collectives[83], c'est essentiellement avec le protovillanovien que s'affirme le caractère individuel des sépultures : d'autant que le contenant, c'est-à-dire l'urne cinéraire, semble être, à travers sa forme (lorsqu'elle est biconique) et sa fonction, une reproduction schématique du corps humain[84]. Il y aurait donc, derrière ce rite, tout un système idéologique qui se focaliserait sur l'individu, et non plus sur la communauté entière[85]. De même, une évolution se serait opérée avec l'apparition des urnes-cabanes. Comme nous l'avons déjà signalé, ces urnes, si rares soient-elles, paraissent être réservées à un nombre très restreint de la communauté, sous-entendu comme ayant un rôle très spécifique au sein de celle-ci. D'autant plus que, comme cela sera analysé ultérieurement, le défunt est désormais représenté, non plus par le contenant (ici l'urne-cabane), mais par la statuette anthropomorphe placée occasionnellement à l'intérieur de celui-ci [86] (Fig. 3.7., n. 9). Ainsi, bien qu'il ne s'agisse pas encore de distinction sociale *stricto sensu*, nous serions en présence d'un procédé mettant en évidence la place de certains individus par rapport au reste de la communauté. En d'autres termes, le défunt serait reconnu non seulement comme un individu à part entière, mais aussi comme une personne qui, de par son rôle, a contribué au bon fonctionnement communautaire. Cela s'illustrerait par l'affairement de toute la communauté autour de

---

OWEN, *"First Lady of Rome" is found under the Forum*, dans *Times Online –World*, 31 mai 2006 (http://www.timesonline.co.uk/) ; DE SANTIS, 2006 b, p. 10 ; MENEGHINI, 2007, pp. 20-21, fig. 7.
Il se pourrait qu'il s'agisse des prémices de l'évolution de la culture latiale vers ses phases les plus récentes, mais éventuellement d'une réminiscence du faciès apenninique, même si la structure tombale est différente. Dans ce dernier cas hypothétique, la sépulture pourrait être le fruit d'un croisement entre l'inhumation apenninique et la structure en fosse latiale (cf. *infra*).

[80] ANZIDEI, BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 1985, p. 145 ; DE SANTIS, BIETTI SESTIERI, 2006, p. 43.

[81] PERONI, 1989, pp. 546-547.

[82] DE SANTIS, BIETTI SESTIERI, 2006, p. 43.

[83] Perpétuant la tradition de la période énéolithique (III^{ème}-début II^{ème} millénaire av.J.C.), les dépouilles des défunts sont déposées dans la chambre souterraine caractéristique de ces tombes « à petite grotte artificielle », à laquelle on accède par un puits d'entrée vertical ou par un *dromos*. Cf. ANZIDEI, BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 1985, p. 97, fig. 80 ; p. 118, fig. 100.

[84] ROBERT, 2004, p. 247.

[85] Vu le petit nombre de sépultures à incinération (du moins lors des phases les plus anciennes), il semble que ce rite ne soit exclusivement pratiqué que pour certains membres au rôle prépondérant au sein de la communauté. Cf. ANZIDEI, BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 1985, p. 165 ; BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 2000, p. 15.

[86] ANZIDEI, BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 1985, p. 143 ; AA.VV., 1980, p. 31.

l'incinération du défunt, comme reconnaissance[87]: la mise en place de la sépulture, la préparation de l'urne ainsi que du mobilier funéraire, et la crémation de la dépouille sont autant de tâches auxquelles tous doivent prendre part, pour arriver à l'accomplissement de cette pratique funéraire, évidemment loin d'être aussi simple que l'inhumation. Derrière ce mouvement de gratitude, se cache aussi une préoccupation : celle de détruire le corps et donc de libérer l'âme, sinon elle se révélerait être une force menaçante pour les vivants[88].

Au point de vue statistique, en considérant le nombre d'urnes-cabanes parmi les incinérations de chaque sépulcre[89], il se révèle être, sauf cas exceptionnel, inférieur à 15 % en ce qui concerne l'Etrurie méridionale, mais peut atteindre les 30 % dans le Latium[90]. Ces pourcentages confirment l'usage limité de ces cinéraires, mais suggèrent dans le même temps qu'ils fussent plus largement utilisés dans le Latium. Pourtant, tant ici qu'en Etrurie méridionale, on ne compterait pas plus de 7 urnes-cabanes par sépulcre, avec un maximum de 20 unités par localité[91]. La marge différentielle entre ces pourcentages est imputable au rapport entre le nombre d'urnes-cabanes et celui des incinérations sur un même sépulcre, ce dernier étant sensiblement important sur certains sites étrusques. Nous pourrions donc y voir l'indice de communautés plus grandes en Etrurie méridionale. Par contre, la ou les fonctions sociales honorées par l'octroi de ces urnes paraissent recevoir autant d'égard, sinon plus, dans le Latium, comme en attesterait, par exemple, le nombre exceptionnel de 12 cinéraires dans la nécropole de Montecucco, aux Colli Albani[92].

2.2 Structure des sépultures à urne-cabane

Bien évidemment, l'incinération signifie que la dépouille du défunt est réduite en cendres. Contrairement à l'inhumation, celles-ci ne sont, d'ordinaire, pas déposées à même le

[87] ANZIDEI, BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 1985*,* p. 145.
[88] Cette croyance aurait été léguée par l'époque énéolithique. Cf. QUILICI, 1979, p. 162.
[89] Cette remarque se base, entre autres, sur l'analyse réalisée par BARTOLONI *et alii,* 1987, pp. 152-205, concernant quelques nécropoles fouillées à Bisenzio, Vulci, Tarquinia, Véies, Rome, Osteria dell'Osa, Castiglione et Colli Albani (il y a également une section consacrée à Vetulonia, ne nous intéressant pas directement). Il faut cependant tenir compte que certaines de ces nécropoles étaient partiellement fouillées à l'époque où a été rédigé l'ouvrage. De fait, il faut assimiler avec précaution ces données, qui ne sont exposées ici qu'à titre indicatif, et envisager un accroissement quantitatif probablement effectué avec la poursuite des fouilles durant ces vingt dernières années.
[90] Constatation faite à travers un regard global de toutes les phases chronologiques.
[91] Dans le même sens que la note précédente, il est pertinent de rappeler que les chiffres mentionnés ne relèvent pas d'une moyenne, mais d'une observation faite en comparant les informations apportées par l'ouvrage de Bartoloni. Ils ne constituent donc pas une règle fixe, et varient d'une nécropole à l'autre. Parfois, le nombre de ces cinéraires peut même dépasser notre estimation, signalant leur caractère remarquable.
[92] BARTOLONI *et alii,* 1987, p. 202.

sol[93], mais dans une urne cinéraire, ici en l'occurrence sous forme de cabane. Accompagnée de quelques objets, cette dernière est disposée dans un espace aménagé dans le sol pour constituer la sépulture, et ce, de diverses manières dont il faut inévitablement faire le rappel. Nous devons également signaler que, si nous avons fait un rapprochement entre les structures tombales ci-dessous et les urnes en forme de cabane dans notre intitulé, ces types sépulcraux ne sont pas exclusifs à ces cinéraires et valent autant pour les incinérations autres qu'à urne-cabane[94]. Notre volonté est seulement de déterminer si la présence de ces urnes-cabanes correspond ou non à un aménagement sépulcral spécifique.

La **tombe à fosse**[95] est la « structure » la plus simple en soi, et pourtant la moins répandue en ce qui concerne les urnes-cabanes : creusée en pleine terre, elle est rectangulaire ou oblongue, et peut parfois être solidifiée par l'ajout d'éclats de tuf sur les parois jusqu'à former une pseudo-voûte[96] (Fig. 3.4.).

La **tombe à puits**[97] (Fig. 3.5.), de forme cylindrique, peut atteindre un diamètre de 100 cm pour une profondeur de 80 cm. Aménagée en terre ou avec des éclats de tuf, sa structure se complexifie occasionnellement : le fond du puits se compose parfois latéralement d'une niche elliptique contenant le mobilier et l'urne-cabane et scellée par une plaque de tuf[98].

Déjà plus élaborée, la **tombe à puits avec *dolium*** ou ***ziro***[99] (Fig. 3.5.) consiste, comme son nom l'indique, en un puits dans lequel était placé un *dolium* ou un vase analogue, protégeant l'urne et les objets du mobilier. Cette structure est rarement double, composée

[93] Bien que, dans certaines situations, il est arrivé de se trouver face à une sépulture sans cinéraire (et sans mobilier funéraire), conservant pourtant des restes humains (tantôt, ces cendres sont tout aussi absentes que l'urne ; nous pourrions dès lors émettre les hypothèses suivantes : vol de l'urne contenant les cendres, manipulation ultérieure de celle-ci, voire « *damnatio memoriae* » sur le défunt – alors pourquoi laisser la tombe intacte, et ne pas en supprimer toute trace ?). Ce fut le cas dans la nécropole San Bernardino à Bisenzio, où plusieurs sépultures étaient dépourvues d'urne cinéraire et de mobilier, comme cela fut remarqué dans BARTOLONI *et alii,* 1987, p. 156. De ce fait, il faut reconnaître que l'utilisation d'une urne comme contenant des cendres du défunt est loin d'être une règle infaillible.

[94] Voir aussi *le tombe ad incinerazione* dans QUILICI, 1979*,* pp. 153-160.

[95] BARTOLONI *et alii,* 1987, pp. 184, 190, 191, 193 ; BARTOLONI, 1989, p. 120 ; BIETTI SESTIERI, 1976, p. 68 ; IAIA, 1999, pp. 23, 86-87.

[96] Qui rappelle, *mutatis mutandis*, les structures à tholos mycéniennes. Cf. QUILICI, 1979*,* p. 156 ; aussi BIETTI SESTIERI, 1976*,* p. 68.

[97] BARTOLONI *et alii,* 1987, pp. 155, 156, 158, 167, 173, 174, 184, 193 ; BARTOLONI, 1989, p. 120 ; BIETTI SESTIERI, 1976*,* p. 68 ; IAIA, 1999*,* p. 94.

[98] Ce type correspond au *pozzetto a risega* mentionné dans IAIA, 1999*,* pp. 30, 86 ; TRUCCO, 1994*,* pp. 80, 81-82 ; TRUCCO, IAIA, DE ANGELIS, 2003*,* pp. 407, 409.

[99] Selon les auteurs, la terminologie concernant ce type sépulcral varie, mais désigne toujours un vase habituellement utilisé pour la conservation des denrées alimentaires. Cf. BARTOLONI, 1986, p. 236 ; BARTOLONI *et alii,* 1987, pp. 155, 156, 158, 183, 190, 203 ; BARTOLONI, 1989, p. 120 ; BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 2006, p. 83 ; DELPINO, AMPOLO, 1976, p. 104 ; IAIA, 1999*,* p. 96 ; BIETTI SESTIERI, 1976*,* p. 68.

d'un premier puits avec éclats de tuf, sous lequel se trouvait un puits à *dolium* (avec urne et mobilier). Les deux puits sont séparés par une dalle de tuf.

La **tombe à caisson**[100] est l'aménagement le plus complexe en ce qui concerne la réalisation, et le plus protecteur pour ce qui est de la conservation de l'urne et du mobilier funéraire : la fosse, circulaire ou quadrangulaire, est pourvue soit de plaques de revêtement, soit d'une caisse complète avec couvercle[101], utilisant dans les deux cas du tuf ou du *nenfro*.

Les structures en puits et avec *dolium* sont les plus répandues au sein de la zone étrusco-latiale, apparemment au Latial IIA - début Villanovien (X^{ème} - IX^{ème} s.)[102]. En ce qui concerne les tombes à fosse, elles se rencontrent exclusivement dans le Latium, et caractériseraient le rituel le plus ancien, notamment à cause de leur simplicité parfois associée aux urnes à couvercle en forme de toit[103]. Les tombes à caisson, quant à elles, sont abondamment employées en territoire étrusque[104], ce qui est d'autant plus étonnant qu'elles demandent un temps d'édification plus long. Ceci serait synonyme de l'attention considérable apportée aux défunts incinérés, dont ceux qui auraient occupé un rôle prépondérant par rapport aux autres membres de la communauté.

A partir des données recueillies à Bisenzio[105], le type à caisson s'appliquerait approximativement à la moitié de toutes les sépultures à incinération ; à ce stade, deux constatations s'imposent.

D'une part, cette prépondérance ne serait pas effective dans chaque nécropole de Bisenzio[106] : alors que, dans les sépulcres de Porto Madonna et de San Bernardino, ces tombes représenteraient respectivement la totalité et plus de la moitié des incinérations, elles n'en

---

[100] D'après l'étude de Bartoloni, la terminologie employée à ce propos est *a custodia*, ce qui signifie littéralement « à étui ». Cf. BARTOLONI *et alii,* 1987, pp. 155, 156, 158, 172, 173, 177, 178 ; BARTOLONI, 1989, p. 120 ; BIETTI SESTIERI, 1976*,* p. 68 ; BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 2006*,* pp. 81, 83 ; IAIA, 1999*,* p. 23, 30, 86, 94 ; TRUCCO, 1994, pp. 82-83 ; TRUCCO, IAIA, DE ANGELIS, 2003*,* pp. 407, 409, 411.

[101] Les fouilles sur le *Forum Iulium* ont mis au jour une tombe à caisson circulaire dont le couvercle était en forme de cabane : c'est une découverte sans précédent à Rome, un exemplaire similaire ayant été découvert à Pratica di Mare et un autre à Villa Bruschi Falgari (Tarquinia). L'existence de ce type de couvercle est un élément supplémentaire à prendre en considération pour la compréhension du concept funéraire de la maison. Cf. DE SANTIS, BIETTI SESTIERI, 2006*,* pp. 40-41 ; pour l'exemplaire de Tarquinia, cf. TRUCCO, IAIA, DE ANGELIS, 2003*,* p. 411.

[102] ANZIDEI, BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 1985*,* p. 160 ; BARTOLONI *et alii,* 1987*,* p. 183.

[103] En effet, ce type d'urne composite représente le stade évolutif intermédiaire de l'urne biconique traditionnelle vers l'urne-cabane, de fait antérieur à cette dernière. Cf. BARTOLONI *et alii,* 1987, p. 195.

[104] Principalement à Bisenzio. Puisqu'elles se retrouvent essentiellement en Etrurie, nous pouvons en conclure qu'elles correspondent à la phase villanovienne (X^{ème}-VIII^{ème} s.)

[105] Lors de fouilles de trois nécropoles à la fin du XIX^{ème} s. de notre ère, incomplètes en ce qui concerne celles de Polledrara et Porto Madonna. Il est donc fondamental d'être prudent quant à leur interprétation. BARTOLONI *et alii,* 1987, p. 158.

[106] Datant évidemment de l'époque villanovienne.

atteindraient que le tiers dans celui de Polledrara. Cette disparité indiquerait, selon l'ouvrage de Bartoloni, l'existence de rites funéraires propre à certains groupes familiaux. Cette justification semble plausible, néanmoins il faudrait peut-être supposer que, derrière ces goûts familiaux, se cache un facteur économique, et éventuellement « social » d'après le système « horizontal/vertical »[107]. Car, nous en avons fait état, seule une partie de chaque communauté, selon les services rendus, aurait eu droit à l'incinération[108], mais il pourrait être question de moyens financiers, de possessions suffisantes pour pouvoir offrir au défunt un agencement tombal de ce genre. Ce qui annoncerait la stratification sociale à venir dans la civilisation étrusque[109]. De surcroît, même en mettant ce facteur socio-économique de côté, la préférence d'une structure funéraire, désignant un rite familial propre, a déjà pour vocation de se démarquer du reste de la communauté, elle n'est donc pas *a posteriori* anodine.

D'autre part, la seconde constatation regarde directement le rapport entre la tombe à caisson et les urnes-cabanes. En effet, treize des quinze urnes-cabanes mises au jour jusqu'alors sur l'ensemble des trois nécropoles de Bisenzio étaient entreposées dans des tombes à caisson. Cette concomitance porterait à croire que, si la tombe à caisson sans urne-cabane était déjà la marque distinctive d'une famille, l'utilisation de cette urne dans une telle sépulture aurait un impact supplémentaire au sein même de celle-ci. A ce propos, nous pensons à un moyen pour mettre en avant la position clé du défunt parmi les siens : l'image de la cabane permettrait alors d'identifier le mort comme le fondateur de la famille, ou, pourquoi pas, comme un membre ayant contribué, de par ses actions, à la promotion de celle-ci. Nonobstant que cette hypothèse pourrait avoir un certain crédit, l'acquisition d'autres éléments s'impose quant à la signification de l'urne-cabane.

Cette observation laisserait donc entendre qu'il y aurait une association intentionnelle entre les urnes-cabanes et une structure funéraire distincte, en tout cas pour ce qui est du cas de Bisenzio. Mais elle pourrait être également appliquée aux tombes à puits avec *dolium*[110], très récurrentes dans le Latium, entre autres à Osteria dell'Osa, et souvent accompagnées d'une urne-cabane ou à couvercle en forme de toit. Toutefois, on ne peut pas parler d'exclusivité ni pour les tombes à caisson, ni pour celles à *dolium* : il a été dit précédemment que serait en jeu un facteur socio-économique cumulé à une identification, à la fois individuelle et familiale, celui-ci étant peut-être aussi à l'origine des variations typologiques vues pour chaque structure funéraire. En outre, si les tombes les plus riches au point de vue de

[107] Cf. *supra*.
[108] Dans ce rite, l'urne-cabane serait, pour ainsi dire, un droit de « degré » supérieur.
[109] ROBERT, 2004, p. 29.
[110] Cependant, l'aspect économique n'est pas identique.

l'aménagement, jointes à des urnes-cabanes, servaient à évoquer une famille et certains de ses membres, il pourrait en être de même pour des structures tombales plus simples avec ces cinéraires, alors peut-être inférieures mais tout aussi significatives.

Bien que les tombes à urne-cabane soient en majorité individuelles, les fouilles ont révélé des tombes définissables comme doubles ou géminées[111], c'est-à-dire avec deux urnes (dont une en forme de cabane) : dans l'analyse de Bartoloni, sont recensées, entre autres[112], deux sépultures à puits se singularisant de la sorte, l'une à Rome, l'autre à Véies. La première[113], faisant partie du sépulcre situé à proximité de l'Arc d'Auguste (Fig. 3.6.), incluait un *dolium* recelant une urne-cabane et le mobilier d'un adulte apparemment masculin, et une *olla* pour les cendres d'un individu vraisemblablement féminin (comme l'indiquerait le mobilier organisé en demi-cercle autour du cinéraire) protégée par une « ceinture » de moellons et d'une couverture hémisphérique, le tout en tuf. La seconde[114], dans la nécropole de Grotta Gramiccia, renfermait deux puits circulaires communicants, disposés dans un banc de tuf : reposaient une urne-cabane, dans le premier, et le fond fragmenté d'une urne biconique, dans le second. Le mobilier funéraire était absent dans les deux puits, nous privant par la même occasion d'informations essentielles non seulement au point de vue chronologique mais aussi anthropologique. Les deux cinéraires étaient distants l'un de l'autre d'un centimètre à peine, et leur lien serait d'autant plus fort que l'ouverture de l'urne-cabane regardait directement l'autre contenant (c'est-à-dire orientée vers l'est). D'après l'ouvrage de Bartoloni, ce type funéraire fut fréquemment employé en région étrusco-latiale à l'époque protovillanovienne[115], mais aussi à l'Age du Fer[116], de manière plus restreinte. Toujours dans cette étude, est émise la constatation suivante : lorsque ces sépultures sont associées à une urne-cabane, celle-ci serait, selon toute vraisemblance, attribuée à un mort de sexe masculin[117]. Quoi qu'il en soit, en comparant les deux conjonctures vues, nous devons faire

[111] Désignées comme *bisomi* dans BARTOLONI *et alii,* 1987, p. 178.
[112] BARTOLONI *et alii,* 1987, p. 183, n. 13, 14; sont citées les tombes doubles découvertes à Vulci et Vetulonia, datant de l'Age du Fer.
[113] BARTOLONI *et alii,* 1987, p. 183, n. 13, 14.
[114] BARTOLONI *et alii,* 1987, pp. 178 ; 183, n. 12: les nécropoles de Véies (Grotta Gramiccia, Quattro Fontanili) disposent de plusieurs tombes géminées (Age du Fer), qui, outre la combinaison urne-cabane/urne biconique, possédaient deux urnes de ce dernier type.
[115] BARTOLONI *et alii,* 1987, p. 183, n. 11 : dans la nécropole de Poggio la Pozza, à Allumiere, et dans celle de Campo del Fico, à Ardea. Cette particularité, somme toute assez contradictoire par rapport au rite crématoire protovillanovien, pourrait être perçue comme une réminiscence du caractère collectif des dépositions apenniniques à inhumation, la transition vers les incinérations individuelles étant déjà amorcée.
[116] BARTOLONI *et alii,* 1987, 183, n. 12-14 : comme vu *supra*, à Rome, Véies, Vulci et Vetulonia. Cette information sous-entend donc la continuité de ce rite funéraire spécifique, bien que relativement minoritaire.
[117] BARTOLONI *et alii,* 1987, p. 183. A partir de cette constatation, nous songerions aux urnes-cabanes comme un attribut du sexe masculin ; peut-être ce fut le cas dans un premier temps, mais, comme nous le verrons avec le mobilier funéraire, ces cinéraires furent également utilisés par la suite dans des dépositions féminines.

remarquer que, malgré le lien instauré au sein du couple de cinéraires, les deux structures sont différentes : les deux urnes étaient dans un seul et même puits dans le cas de Rome, alors que, à Véies, il s'agissait de deux puits juxtaposés communiquant entre eux et contenant chacun une urne. Cela prouve une nouvelle fois que, si le principe de base est similaire dans divers endroits, son application est diversifiée et adaptée localement. Ainsi, ces sépultures singulières représenteraient la non-immuabilité des rites funéraires : évidemment, les raisons d'une telle dérogation nous échappent, excepté la volonté de se distinguer et probablement une relation si forte entre les défunts, dans la vie comme dans la mort. A quel niveau se situerait cette relation ? Privé ou socio-communautaire ? Probablement la première éventualité, sinon nous serions en présence de deux urnes-cabanes par structure double[118] ; or, cela ne se serait jamais produit[119].

2.3 Le mobilier funéraire[120]

Vue précédemment, l'insertion du faciès protovillanovien, ainsi que de l'incinération, en territoire italique se serait accompagnée de nouvelles croyances funéraires directement liées au rapport existant entre la communauté et l'individu, autrement dit le défunt. Ainsi, celui-ci a besoin d'avoir à ses côtés les objets qui auraient pu lui appartenir de son vivant et ceux qui pourraient lui servir afin de continuer à « vivre » dans cette ultime étape qu'est la mort. Bien que rare, l'urne-cabane, de par son image, participe activement à cette idéologie, car elle fait partie de cet ensemble d'objets : comme cela a été mentionné, elle serait la représentation à échelle réduite d'une demeure et en aurait la même utilité dans l'au-delà. Globalement, on ne peut pas parler de mobilier typique des urnes-cabanes. Bien sûr, nous pourrions en résumer le contenu comme ceci : s'y trouvent une urne, des armes, des ornements personnels et une série de vases[121] (Fig. 3.7.). Cependant, se mettent en exergue certains traits locaux uniformes qui rendent difficile la formulation d'une « loi » commune pour l'aire étrusco-latiale.

La différence majeure entre l'Etrurie méridionale et le Latium est la miniaturisation du mobilier funéraire – c'est-à-dire la reproduction fidèle mais réduite d'objets réels - pour la

[118] Dans la mesure où nous considérons comme crédible l'hypothèse faisant des urnes-cabanes le signe d'une charge à grande responsabilité assumée par le mort vis-à-vis de la communauté.
[119] En tout cas, à partir des données offertes par l'ouvrage de Bartoloni. Néanmoins, si les fouilles n'ont, jusqu'à présent, pas permis de se retrouver dans une telle situation, cela ne signifie nullement qu'elle soit impossible.
[120] Pour avoir des informations plus précises concernant le contenu du mobilier, cf. catalogue des tombes (à incinération et à urne-cabane) dans BIETTI SESTIERI, 1992, pp. 556-784.
[121] Voir aussi QUILICI, 1979, pp. 167-169.

seconde région[122]. En effet, cette caractéristique propre à la culture latiale[123] s'applique à toute tombe à incinération, ou presque : dans la première phase latiale, la miniaturisation est la règle pour chaque sépulture ; par la suite, le mobilier contiendra des objets de taille mixte (réduits et non réduits) et finalement normale, au fur et à mesure que s'annonce la fin de la deuxième phase latiale. Donc, la miniaturisation n'est pas une pratique exclusive à la présence d'urnes-cabanes, mais y est régulièrement associée, puisque ce type de cinéraire est aussi le fruit d'une réduction. D'autant plus lorsque l'on sait que la taille de ces urnes dans le Latium est sensiblement petite par rapport à celle des mêmes cinéraires étrusques[124]. De même, la petite statuette anthropomorphe en argile[125] (Fig. 3.7., n. 9), seulement en milieu latial[126], pourrait être vue comme l'image en miniature du mort[127], notamment dans un but d'individualisation extrême, et peut-être comme un don votif, étant donné son apparence d'offrant[128]. Cette éventualité insinuerait que le métier du mort aurait pu être une charge cultuelle[129]. En conséquence, la miniaturisation du mobilier implique la production de ses

[122] ANZIDEI, BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 1985, pp. 141, 161 ; BARTOLONI, 1986, p. 236 ; BIETTI SESTIERI, 1976, p. 69 ; BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 2006, p. 81 ; PERONI, 1989, pp. 292-293, 386. Pour le mobilier funéraire, voir aussi analyse des coutumes funéraires dans PACCIARELLI, TRUCCO, VANZETTI, 1996, pp. 159-161.

[123] Cependant, il faut mentionner l'existence de vases miniatures venant de sépultures villanoviennes localisées dans les Monti della Tolfa, datant de l'Age du Fer. Ces découvertes confirment la continuité des relations entre le Latium et cette région étrusque établies à l'Age du Bronze. Cf. ANZIDEI, BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 1985, p. 147 . En outre, trois sépultures visentines (une à San Bernardino, et deux à Porto Madonna) détenaient des armes miniaturisées. Cf. BARTOLONI *et alii,* 1987, p. 155. Dans ce deuxième cas aussi, comme pour la typologie des urnes-cabanes visentines, nous pourrions supposer que Bisenzio se serait approprié le rituel latial de miniaturisation (cf. note suivante), sans l'appliquer au pied de la lettre pour l'entièreté du mobilier.

[124] Néanmoins, en contexte visentin, furent conçues des urnes-cabanes de dimensions inférieures à celles usuellement produites en Etrurie, imputables à des défunts juvéniles. Cf. BARTOLONI *et alii,* 1987, pp. 154, 158, n. 26. Même si cette proposition peut paraître plausible, nous avons des objections à soumettre : d'abord, dans une communauté régie selon un système « horizontal/vertical », nous avons du mal à comprendre comment la place et le rôle d'un enfant ou d'un adolescent pourrait égaler celle d'un adulte, pour se voir octroyer une urne similaire (excepté les dimensions réduites). Peut-être ces jeunes gens étaient destinés à occuper une fonction précise une fois arrivés à l'âge adulte. Ensuite, si l'on prenait en considération cette justification par rapport aux urnes latiales, nous serions amenés à conclure, de manière pas très pertinente, que celles-ci sont toutes des cinéraires pour enfant. Par contre, nous pourrions établir une relation d'influence formelle entre les urnes latiales et celles visentines – de par la proximité de ces deux zones -, avec une incompréhension du phénomène de miniaturisation pour les secondes (cf. La question de la typologie des urnes-cabanes). Mentionné dans l'étude de Bartoloni, le cas des urnes miniatures visentines est cependant traité avec réserve, notamment au niveau de la confrontation entre les analyses archéologiques et celles anthropologiques.

[125] D'une dizaine de cm. Cf. BARTOLONI, 1986, p. 236 ; BARTOLONI, 1989, p. 126 ; BARTOLONI, 1984-1990, pp. 134, 137, 138 ; BIETTI SESTIERI, 1976, pp. 69, 74, 83 ; BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, LA REGINA, 1991, pp. 67, 70, 72 ; QUILICI, 1979, pp. 157-158.

[126] AA.VV., 1980, p. 31.

[127] ANZIDEI, BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 1985, p. 143 ; BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 2006, pp. 81, 82 fig. 2.

[128] ANZIDEI, BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 1985, pp. 145, 168. Dans la région des Colli Albani, cette statuette serait remplacée par un « candélabre », figurine longiligne pourvue de deux bras sommitaux horizontaux, modelés en protomé aviforme. Malgré cela, elle est considérée telle une statuette anthropomorphe mais sous point de vue symbolique. Cf. BARTOLONI *et alii,* 1987, p. 201 ; aussi supposée comme un support pour ustensiles ou un porte-manteau dans QUILICI, 1979, p. 168.

[129] ANZIDEI, BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 1985, pp. 145, 168.

composantes précisément dans le but d'accompagner le défunt[130], ce qui nous amène à envisager hypothétiquement la réunion de plusieurs objets, intentionnelle et avec une acception singulière, toutefois vague à nos yeux.

Comme nous pouvons nous en douter, les ornements personnels[131] placés à l'intérieur de l'urne permettent en principe d'identifier le sexe de la personne défunte[132]. Evidemment, si le mobilier funéraire est absent, cela n'est pas possible, mais nous verrons qu'il existe d'autres raisons qui rendent parfois difficile la définition du sexe. En outre, ces ornements se retrouvent dans toute incinération, ils ne caractérisent donc pas particulièrement les sépultures à urne-cabane, mais offrent des éléments d'identité à propos des morts possédant de tels cinéraires. Les formes semblent relativement similaires de l'Etrurie méridionale au Latium[133] et se complexifient au fil des différentes phases. Principalement, les ornements personnels[134] peuvent comprendre des bracelets, des colliers, des anneaux, des boucles, des épingles, des anneaux à cheveux en spirales[135], des fibules[136], des rasoirs[137]. Certains de ceux-ci sont propres à un sexe ou l'autre (Fig. 3.9.-3.10.) : de caractère féminin[138], la fibule à arc semi-circulaire grossissant, l'anneau à cheveux et les perles de verre ou d'ambre ; de caractère masculin[139], le rasoir quadrangulaire ou en forme de demi-lune, la fibule à arc serpentant avec pied à gouttière ou à disque. La définition du sexe au moyen du mobilier funéraire est d'autant plus importante dans la mesure où elle sert pour déterminer à quel genre est accordée une urne-cabane. En effet, notamment grâce aux ornements[140], il a été possible d'évaluer que les urnes-cabanes étaient, en fonction du centre, attribuées soit seulement aux hommes[141], soit

[130] BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 2000, p. 26.
[131] En bronze (parfois en or ou électrum), pâte de verre, ambre. Cf. ANZIDEI, BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 1985, p. 163; Pour l'ensemble des objets personnels, cf. BARTOLONI, 1986, p. 236 ; BARTOLONI *et alii,* 1987, pp. 203, 204 ; BARTOLONI, 1989, p. 123 ; BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, LA REGINA, 1991*,* p. 72.
[132] BARTOLONI *et alii,* 1987, p. 198.
[133] Même si les ornements sont miniaturisés pour ce qui est des mobiliers latiaux.
[134] ANZIDEI, BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 1985*,* pp. 139,140, 141, 163 ; BARTOLONI *et alii,* 1987, pp. 167, 172, 173, 174, 184, 203, 204 ; BIETTI SESTIERI, 1976, pp. 69, 74-75, 83, 84, 85 ; BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 2006, p. 82 fig. 2 ; DELPINO, AMPOLO, 1976, pp. 104, 105, 109, 110, 112, 113, 115. Tous les objets cités n'apparaissent pas forcément dans une seule et même urne. Dans le contexte étrusque, il n'y aurait apparemment pas d'association volontaire signifiante, puisqu'ils auraient appartenu au défunt déjà de son vivant.
[135] PERONI, 1989*,* p. 547.
[136] Les fibules de la fin de l'Age du Bronze sont assez simples, en arc de « violon » ou digitées (ANZIDEI, BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 1985*,* pp. 139,140, 141, fig. 113 5-8, 118 1-4, 120 10-11) ; celles qui seront décrites *infra* datent des phases latiale IIA et villanovienne - c'est-à-dire Age du Fer (ANZIDEI, BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 1985, p. 163, fig. 132).
[137] PERONI, 1989*,* p. 292, 547.
[138] ANZIDEI, BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 1985, p. 163, fig. 132 ; BARTOLONI, 1989, pp. 127-128.
[139] ANZIDEI, BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 1985, p. 163, fig. 132 ; BARTOLONI, 1989, pp. 127-128 ; IAIA, 1999*,* pp. 34-35, 82.
[140] Car il faut remarquer que la présence d'armes joue aussi un rôle essentiel dans ce but.
[141] L'attribution des urnes-cabanes exclusivement aux hommes serait la configuration la plus primitive de ce rite. ANZIDEI, BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 1985*,* p. 166 ; BARTOLONI *et alii,* 1987, pp. 190-191, 193.

tant aux défunts masculins que féminins[142]. C'est dans cette seconde circonstance que peuvent se poser des problèmes à propos de l'identification sexuelle : dans une tombe de Castel Gandolfo, parmi les ornements masculins, trônait une statuette de caractère féminin (poitrine modelée), alors que dans celle de Grottaferrata il s'agit du cas inverse[143]. Deux interprétations hypothétiques sont avancées dans l'ouvrage de Bartoloni[144] : d'une part, il pourrait être question d'une tombe double, suggérant un sacrifice humain[145]; d'autre part, la statuette symboliserait l'époux ou un parent proche du défunt, en guise de sacrifice fictif. Comme quelques récurrences tendraient à le prouver, le choix d'ornements aurait aussi pour but de personnaliser une famille.

A côté de cette parure, prennent place des « outils », qui, en plus de donner une information concernant le sexe de l'individu incinéré, laisse entrevoir à quel rôle ou travail celui-ci aurait été astreint (Fig. 3.10.): fusaïoles[146], couteaux, armes. Si les premières représentent aisément le travail de la laine exécuté par les femmes[147], il en va de même pour les armes[148] qui procurent assurément une connotation militaire à l'identité du défunt, ainsi que des indices à propos de sa masculinité et de son âge adulte. Parmi cet armement réalisé en bronze, sont fréquents l'épée, le casque, le couple de disques employés comme cuirasse ou boucliers, la lance avec ou sans hampe, les jambières. Le casque, à *pileus* ou à crête[149], peut aussi être en terre cuite (Fig. 3.11.). Malgré la virilité que les armes manifestent, elles ne sont pas forcément disposées dans chaque tombe masculine, qu'elle soit une incinération simple[150] ou avec urne-cabane. De même, il est rare de trouver plusieurs de ces éléments dans un même

[142] Il n'y a pas de tendance propre à l'Etrurie méridionale et au Latium, chaque site applique ses rituels indépendamment. Les nécropoles où est significative l'exclusivité ou la prépondérance masculine sont Poggio Mengarelli à Vulci, Poggio Selciatello, Poggio Impiccato et Arcatelle à Tarquinia, celles d'Osteria dell'Osa et de Castiglione ; celles où est observable la mixité sont San Bernardino, Porto Madonna et Polledrara à Bisenzio, Grotta Gramiccia à Véies, les sépulcres de Rome (Arc d'Auguste, Temple d'Antonin et Faustine, Palatin, Forum d'Auguste), Montecucco et Villa Cavalletti aux Colli Albani. Cf. analyse de Bartoloni concernant le rite des urnes-cabanes dans les différents centres : BARTOLONI *et alii,* 1987, pp. 152-205. Nous remarquons que les nécropoles de Rome, Véies et Bisenzio partagent la pratique mixte, à l'instar des autres ressemblances vues précédemment, argumentant ainsi l'existence de relations entre ces centres.
[143] BARTOLONI *et alii,* 1987, pp. 203-204.
[144] BARTOLONI *et alii,* 1987, pp. 203-204.
[145] Malgré que les analyses anthropologiques tendent à démontrer qu'il n'y a qu'un individu.
[146] Les fusaïoles sont généralement faites en *impasto*. Cf. ANZIDEI, BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 1985*,* p. 169; BIETTI SESTIERI, 1976, pp. 74, 81, 115 ; BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 2000, p. 38.
[147] ANZIDEI, BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 1985*,* p. 166 ; BARTOLONI *et alii,* 1987, pp. 184, 198 ; BARTOLONI, 1989, p. 127 ; BARTOLONI, 2003 a, pp. 117-123 ; QUILICI, 1979*,* pp. 156, 157.
[148] ANZIDEI, BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 1985*,* p. 143, 163, 168 ; BARTOLONI, 1986, p. 236 ; BARTOLONI, 1989, p. 127 ; BARTOLONI, 2003 a, pp. 159-160, 164-170 ; BIETTI SESTIERI, 1976, p. 72 ; BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 2006, p. 81 ; PERONI, 1989*,* p. 296 ; QUILICI, 1979*,* pp. 156, 157.
[149] BARTOLONI, 1984-1990, p. 139 ; PACCIARELLI, TRUCCO, VANZETTI, 1996, p. 161. L'extrémité de deux exemplaires, retrouvés dans la nécropole de Cavalupo (Vulci) est semblable à un toit (poteaux croisés), comme sur les urnes-cabanes. Cf. BARTOLONI *et alii,* 1987, p. 171.
[150] Par cette expression, nous désignons les incinérations à urne biconique ou à autre vase.

ensemble funéraire, il est donc encore plus exceptionnel de retrouver un équipement complet[151]. Les causes d'un tel démembrement restent obscures : en effet, pourquoi un guerrier ne serait enseveli qu'avec une partie de son équipement ? Nous pourrions tenter d'y répondre hypothétiquement : à supposer que l'équipement militaire complet soit une métaphore de la communauté – comme un idéal de vertu -, alors celui qui s'est vu attribuer une ou plusieurs de ses pièces les aurait méritées par ses qualités et ses actes. Une telle proposition pourrait être valable pour deux raisons : d'un côté, la communauté repose sur un système privilégiant l'âge, le sexe et les capacités, et moins la hiérarchie sociale ; de l'autre, avec la miniaturisation du mobilier en région latiale, les composantes de celui-ci n'auraient pas pu être utilisées en pratique, elles seraient purement symboliques. Toutefois, une explication plus simple pourrait satisfaire : à l'instar des ornements personnels, des groupes de tombes (familiaux) se démarquent les uns des autres par la sélection d'armes[152]. A première vue aussi liés au contexte militaire, les couteaux revêtiraient également une fonction cultuelle[153], plus particulièrement sacrificielle, de par leur rareté. La réunion de cette dernière pièce avec des armes traduirait le pouvoir à la fois religieux et militaire conféré au défunt[154].

Outre le cinéraire, les ornements personnels et les armes, le mobilier funéraire dispose de vases en *impasto* (Fig. 3.7.). Il n'y aurait pas à proprement parler de vases associés spécifiquement aux urnes-cabanes. En effet, au regard des tombes villanoviennes analysées dans l'ouvrage de Bartoloni[155], les ensembles funéraires compteraient, par exemple, des brocs, des plats sur pieds, etc., mais sans récurrence significative[156], à l'exception des vases à « barquette »[157] (Fig. 3.8.) : autrement dit, il s'agit de contenants carénés, hérités des faciès subapenninique et protovillanovien[158] – par conséquent, de la fin de l'Age du Bronze -, strictement liés à la signification idéologique de la crémation. Ils reviennent de ce fait dans

[151] Une tombe à Pratica di Mare et une autre à Quadrato (deux localités latiales) possédaient un tel équipement miniaturisé (hormis le casque). Cf. ANZIDEI, BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 1985, p. 143 ; BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 2000, p. 14.
[152] BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 2000, p. 38.
[153] BARTOLONI, 2003 a, p. 179 ; BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, LA REGINA, 1991, pp. 67-68, 70, 72, 82.
[154] BARTOLONI, 1984-1990, pp. 138-139 ; BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 2000, p. 13. Toutefois, il faut signaler que, à partir de la phase latiale III, les couteaux font communément partie du mobilier funéraire de défunts adultes, et y compris dans les sépultures féminines ; ce qui laisse entrevoir une évolution dans l'acception de cet objet. Cf. BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, LA REGINA, 1991, p. 68.
[155] BARTOLONI *et alii,* 1987, pp. 152-180.
[156] BARTOLONI *et alii,* 1987, p. 154. Cette affirmation est faite dans le cadre de la partie consacrée à Bisenzio. Nous remarquons qu'elle concerne également les autres sites étrusques méridionaux, vu les descriptions peu approfondies pour certaines sépultures. Nous devrions également présumer que, étant donné le caractère aléatoire et non significatif des objets funéraires, les spécialistes ayant contribué à l'ouvrage de Bartoloni ne se seraient pas attardés sur ce point, contrairement à la partie sur les sites latiaux.
[157] BARTOLONI *et alii,* 1987, p. 155. En italien, on parle de *vasi a barchetta*, fréquents dans les sépultures à urnes-cabanes de Bisenzio.
[158] ANZIDEI, BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 1985, p. 129.

beaucoup de tombes à incinération, pas uniquement dans celles à urne-cabane, bien que leur fréquence dans ces dernières soit notable[159]. Quant aux mobiliers latiaux, il en résulte une constante typo-quantitative de huit à dix pièces miniatures par ensemble[160] : *ollette* identiques par groupe de deux ou trois[161], vases à barquette, *calefattoio*[162], tasses à anse bilobée[163] ou sur le bord, bol à bord rentrant, petit plat à trépied. Parallèlement à cette régularité, ressort une caractéristique rituelle à Castel Gandolfo, concernant directement les urnes-cabanes : la déposition à l'intérieur même de ce cinéraire d'un vase miniaturisé variable au niveau du type (amphore, *askos*, etc.)[164]. Recréant un service de banquet[165], le choix de ces pièces, aux fonctions précises, laisserait entendre que le défunt aurait été chargé, selon Anzidei[166], de distribuer et/ou de conserver les denrées relatives à ces récipients. Ce mobilier céramique latial apporterait donc une information quant à la responsabilité de la personne incinérée vis-à-vis de sa communauté, bien que n'ayant pas de rapport direct avec les urnes-cabanes – sauf à Castel Gandolfo. Toutefois, il est nécessaire de rappeler que ces objets céramiques sont, en contexte latial, miniaturisés à partir des formes utilisées dans la vie quotidienne. Leur usage ici est donc proprement funéraire, bien que ces vases miniatures furent également employés dans un cadre cultuel[167]: il est fréquent de les rencontrer, entre autres, dans les stipes votives

[159] BARTOLONI *et alii,* 1987, p. 155.

[160] ANZIDEI, BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 1985*,* pp. 141-143, 161, 163 ; BARTOLONI, 1986, pp. 236-237 ; BARTOLONI *et alii,* 1987, pp. 184, 201 ; BARTOLONI, 1998, pp. 160, 161 ; BIETTI SESTIERI, 1976, pp. 69, 74, 75, 82-84, 85 ; BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, LA REGINA, 1991*,* pp. 66-67, 68, 70, 72 ; BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 2006, pp. 81, 82 fig.2 ; CASTAGNOLI *et alii*, 1976, p. 297 ; DELPINO, AMPOLO, 1976*,* pp. 104-105, 108-113, 115 ; PERONI, 1989, pp. 293, 294, 386. Cette vaisselle type pour les sites du Latium ne change pratiquement pas entre les phases latiales I et IIA. En fait, elle est commune à toute incinération latiale, avec ou sans urne-cabane. Mais une corrélation a été faite entre les deux dans l'analyse de Bartoloni, sans doute à cause du rapport étroit liant la miniaturisation du mobilier avec l'urne-cabane de petite taille. Bien que les dimensions de cette dernière soient influencées par ce rituel, cette corrélation prête à confusion, car elle assimile l'assemblage de cette vaisselle à l'utilisation d'une urne-cabane. Or, nous l'avons vu, l'usage de ces cinéraires était limité à quelques « dignitaires ». La vision offerte par Bartoloni est de fait assez réductrice et malavisée. Pour ce qui est du nombre de pièces, il a été donné dans l'étude de Bartoloni, dans le cadre de la description des sépulcres mis au jour à Rome, sans précision additionnelle. Pourtant, dans la partie dédiée aux Colli Albani, il est dit que ce nombre serait en moyenne de sept ou huit vases, aussi bien là qu'ailleurs dans le Latium; s'il est supérieur, cela signifierait que cet ensemble serait celui d'une tombe double (est nommé la sépulture géminée proche de l'Arc d'Auguste). Cf. BARTOLONI *et alii,* 1987, p. 203.

[161] Lisses ou ornées de décoration plastiques en « filet » (*rete*), et occasionnellement accompagnées d'une *olletta* plus petite. Cf. BARTOLONI *et alii,* 1987, pp. 184, 201.

[162] Il s'agit d'un soutien pour vase. Cf. BARTOLONI *et alii,* 1987, pp. 184, 201 ; BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, LA REGINA, 1991*,* p. 68, 72 ; QUILICI, 1979*,* pp. 168-169.

[163] Ou « biforée ».

[164] BARTOLONI *et alii,* 1987, pp. 184, 201-202. Cette particularité propre au site de Castel Gandolfo ne se rencontre nulle part ailleurs, hormis dans une tombe du *Forum Romanum*, à Rome. La variabilité typologique trouverait une réponse dans la distinction des sexes.

[165] Le souci d'assurer la continuité dans l'au-delà est sans doute la volonté première de la constitution de ce mobilier céramique, ce dernier étant peut-être le signe d'un banquet funéraire pratiqué à proximité de la sépulture avant son ensevelissement.

[166] ANZIDEI, BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 1985*,* pp. 145, 168.

[167] BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, LA REGINA, 1991*,* p. 67 ; MIARI, 2000, pp. 399, 401-403.

latiales[168]. Pour revenir à l'idée de « denrées », il semble que des offrandes d'aliments auraient été pratiquées dans les sépulcres latiaux, majoritairement dans celui de l'Arc d'Auguste (*Forum Romanum*, à Rome, Fig. 3.6.), comme l'indiquent les restes d'ossements animaux et de végétaux carbonisés, contenus dans ces ensembles céramiques[169]. Par ailleurs, dans certaines situations, comme à Osteria dell'Osa (Fig. 3.6.), sont observables des tendances typologiques correspondant à des groupes de tombes familiaux, usitées comme traits distinctifs entre ceux-ci[170].

Enfin, voici un objet assez spécial et très peu courant[171] : le guéridon en bronze comportant trois pieds et travaillé au repoussé (Fig. 3.8.). Il est étonnant de savoir que, dans les tombes où il fut retrouvé, il était couplé à une urne-cabane. Le guéridon et l'urne-cabane ainsi combinés signaleraient le statut singulier du mort et ferait allusion à un banquet funèbre[172].

A partir de ce panorama quasiment complet du mobilier funéraire, il faut remarquer que la complexité du sujet par rapport aux urnes-cabanes n'est pas moindre. Certes, il y a des différences locales qui ne permettent pas de tirer un modèle fixe d'ensemble funéraire. Mais le plus surprenant est de voir que, si certains objets sont attachés aux urnes-cabanes, la plupart d'entre eux regardent le phénomène généralisé de l'incinération. Alors émerge cette interrogation : quel est donc l'intérêt d'avoir étudié le mobilier funéraire ? Premièrement, le mobilier funéraire nous délivre un témoignage des objets utilisés dans la vie quotidienne, qui nous font souvent défaut[173]. Deuxièmement, malgré le type différent de cinéraire, le phénomène des urnes-cabanes est entièrement tributaire de la signification de l'incinération « classique », il ne représente pas une rupture mais un aboutissement de celle-ci. Ensuite, l'organisation du rite crématoire semble être beaucoup plus sophistiquée et rigoureuse dans le Latium, notamment au regard de la miniaturisation du mobilier et de la constante typo-quantitative des vases. Pour ce qui est de la miniaturisation, sa disparition progressive au cours du Latial IIA est synonyme d'une perte de rigueur et/ou d'une influence de la normalité

[168] BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, LA REGINA, 1991, p. 67.
[169] Ossements de chèvre, mouton, oiseau, cochon, tortue et poisson ; restes de légumes, baies sauvages et céréales. Cf. BARTOLONI *et alii*, 1987, pp. 185-186.
[170] ANZIDEI, BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 1985, p. 169. Il est question des groupes de sépultures Nord et Sud à Osteria dell'Osa.
[171] Mais il est attesté aussi bien dans le Latium qu'en Etrurie méridionale. Cf. ANZIDEI, BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 1985, p. 163 ; BARTOLONI *et alii*, 1987, pp. 173-174.
[172] BARTOLONI *et alii*, 1987, p. 174.
[173] QUILICI, 1979, p. 167. En ce sens, l'urne-cabane est aussi un témoignage des habitats de cette époque, dont il reste peu de vestiges.

caractérisant le mobilier villanovien. Enfin, la combinaison des urnes-cabanes avec des objets bien précis fait toute la différence. Alors que nous en savons très peu sur les communautés de l'époque, ces associations fournissent des connaissances fondamentales au sujet des défunts susceptibles de détenir ces urnes: âge, sexe, métier ou mission exercés. La plupart de ces cinéraires appartiendraient à des adultes des deux sexes, avec des variantes locales. Concernant le rôle des défunts, nous avons fait allusion à des guerriers ou chefs militaires[174], des prêtres, etc. Par rapport à l'échelle et à la fréquence de certains attributs, ces fonctions pourraient relever plutôt d'un degré symbolique que du réel, nous pensons à des titres honorifiques délivrés par la communauté[175]. Cette hypothèse fournirait une explication quant au rare octroi des urnes-cabanes. Par ailleurs, bien au-delà d'être une simple mode, certaines préférences typologiques relatives à des groupes familiaux opèreraient en tant que facteur de différenciation, tant formelle qu'idéologique[176]. En effet, quelle est la différence entre une incinération à urne biconique et une à urne-cabane ? Précisément l'apparence de l'urne, qui serait conséquente à un choix familial relatif à des traditions et croyances propres (liées aussi bien à la conception de la mort qu'à la place de l'individu parmi ses proches), à l'instar du mobilier funéraire. Dès lors, l'urne-cabane et le mobilier pourraient préfigurer les objets de prestige des aristocraties montantes à la fin de la phase latiale II-villanovienne[177], mais n'aurait pour l'instant pas de lien direct avec la richesse personnelle, même si celle-ci y contribue forcément : le mobilier est un moyen pour revendiquer une appartenance familiale et une reconnaissance du devoir accompli.

2.4 Localisation et organisation des tombes à incinération avec urne-cabane

Des procédés de distinction ont déjà été révélés auparavant. Ici encore, c'est de cela dont il est question. A la fin de l'Age du Bronze, les premières sépultures à incinération étaient rassemblées en petit nombre (inférieur à une dizaine). Ces regroupements étaient donc loin de former de véritables nécropoles, comme celles qui se développeront au cours de l'Age du Fer[178]. Ces dernières se seraient organisées à partir et autour de ces tombes à incinérations initiales - quelques-unes recelant une urne-cabane -, comme l'étayent plusieurs observations,

[174] PACCIARELLI, TRUCCO, VANZETTI, 1996, p. 161.
[175] Vu que, de ces mobiliers, sont absents, entre autres, les outils agraires ; donc, il n'y aurait qu'une minorité de métiers représentés. Cf. QUILICI, 1979, p. 169.
[176] ANZIDEI, BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 1985, p. 171; BARTOLONI *et alii*, 1987, p. 159.
[177] ANZIDEI, BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 1985, p. 175 ; ROBERT, 2004, p. 29.
[178] Parallèlement à une augmentation démographique. Cf. ANZIDEI, BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 1985, p. 165.

communes au Latium et à l'Etrurie méridionale[179] : localisation des sépultures à incinération dans une zone précise de la nécropole ; tombes à incinération entourées par celles à inhumation ultérieures ; espace net laissé entre celles-ci ; disposition des incinérations selon un cercle ou un alignement (différenciation de noyaux familiaux selon la parentèle); concentration des sépultures à urne-cabane en un point . L'exemple le plus représentatif est sans doute la nécropole de l'Osteria dell'Osa (Fig. 3.6.), dont les groupes Nord et Sud sont les plus anciens, appartenant à la phase IIA-B[180]: réunissant chacun plus ou moins une trentaine de tombes, ces deux ensembles, dissociables par un espace libre entre eux, correspondent à deux familles se distinguant par la sélection de certains objets constituant le mobilier funéraire, notamment les urnes-cabanes. Respectivement au nombre de quatre et six , les incinérations à puits, de caractère masculin, se localisent centralement[181], espacées des inhumations les entourant, d'enfants et de jeunes adultes (hommes et femmes) à l'est et de personnes plus âgées (aussi des deux sexes) à l'ouest. Les urnes-cabanes sont présentes dans une incinération septentrionale et dans toutes celles méridionales (au total sept urnes-cabanes).

Il est évident que ces agencements résultent d'une volonté délibérée de mettre en avant la valeur des personnes incinérées, aussi bien sur le plan chronologique que familial et communautaire. En effet, d'après l'exemple donné ci-dessus, la zone de crémation serait respectée comme un point de repère par rapport aux origines[182] de la famille, et, de ce fait, de la communauté. A partir de cela, le statut de fondateur ou de patriarche[183] pourrait se confondre avec le rôle primordial et effectué au sein de la communauté, représenté par les incinérations et surtout par les urnes-cabanes. Sinon, il pourrait s'agir de deux choses distinctes mais qui arboreraient la même signification : celle d'un pilier, respectivement pour la famille et pour le peuple. Ces nécropoles ainsi accrues et ordonnées sont à l'image de leurs communautés : non nécessairement basées sur le niveau de richesse, mais plutôt sur l'identité familiale et la cogérance entre ces différentes familles.

---

[179] Même si elles paraissent être respectées avec plus de rigueur dans les nécropoles latiales (en effet, l'ouvrage de Bartoloni n'en fait pas état à propos des nécropoles étrusques, si ce n'est de Bisenzio). Ces caractéristiques ont été mises en avant dans la description des cas d'Osteria dell'Osa, de Castiglione et de Bisenzio. Cf. BARTOLONI *et alii*, 1987, pp. 156-157, 191, 192, 193 ; pour la région étrusque, cf. IAIA, 1999*,* p. 23.

[180] ANZIDEI, BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 1985*,* pp. 165-171 ; BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 2000, pp. 37-38.

[181] Trois autres incinérations, en fosse, seraient reléguées dans le périmètre extérieur (Ouest et Est), cf. *supra*; selon l'étude de Bartoloni, cette mise à l'écart voudrait dire que ces défunts, promis à un rôle dominant, n'ont pu accéder à leur destin. BARTOLONI *et alii*, 1987, p. 191.

[182] Puisque la crémation est le rite le plus ancien des cultures latiale et villanovienne, et de ce fait antérieur à l'inhumation.

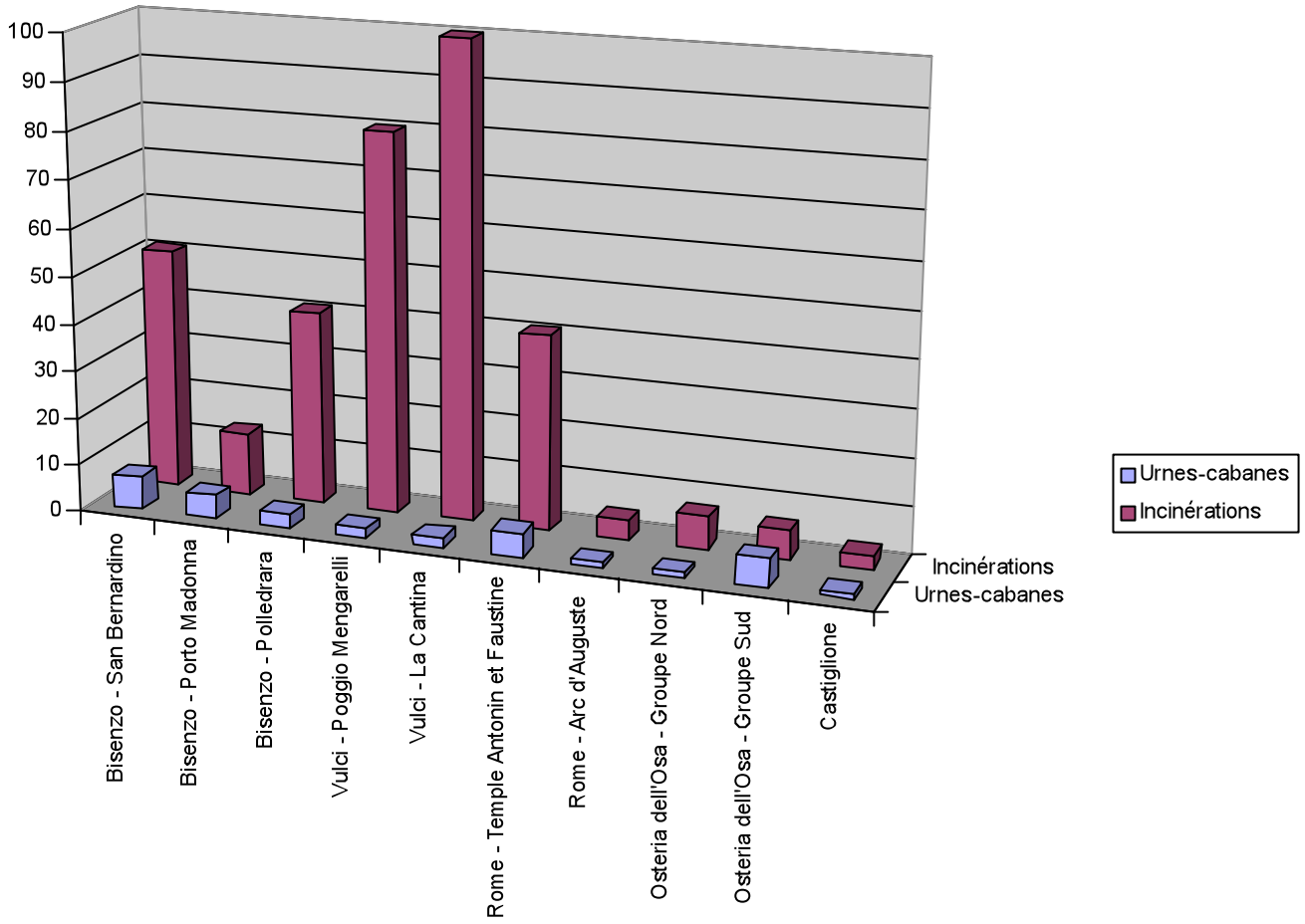
[183] Désigné comme « *pater familias* » dans BARTOLONI, 1984-1990, pp. 133, 137, 138, 139.

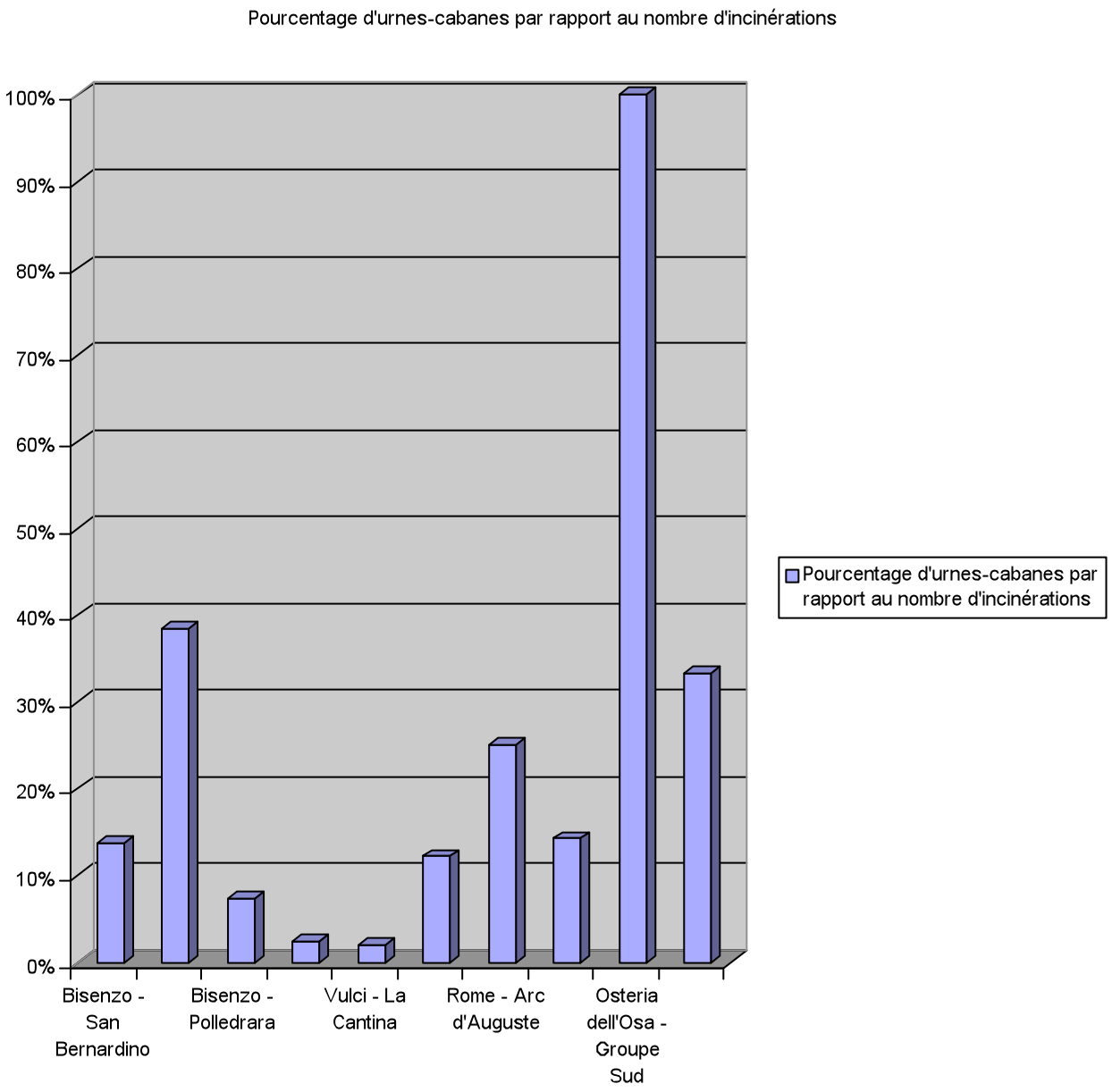
Tout au long de cette partie, nous avons vu que nombreuses étaient les particularités locales, mais aussi les similitudes interrégionales. De ce point de vue, il est évidemment intéressant de voir illustrées les influences entre la Latium et l'Etrurie méridionale. Communs aux quatre thèmes abordés *supra*, les procédés de mise en évidence, reposant sur la sélection et la conjugaison de caractéristiques, sont fondamentaux et révélateurs dans ces rituels crématoires étrusco-latiaux : dans ses communautés basées sur un système « vertical/horizontal », la promotion familiale et individuelle s'impose sans toutefois recourir à un clivage social. Quant aux urnes-cabanes, leur rareté laisse envisager des statuts probablement primordiaux soit au sein de la famille, soit de la communauté, statuts bien différents de ceux représentés à travers les autres incinérations. Nonobstant que ces urnes et le mobilier funéraire nous offrent des indications non négligeables à propos de la grandeur de ces rôles, ceux-ci restent toutefois indéterminés. Malgré cela, nous pourrions voir en cette gouvernance communautaire, dont les dignitaires sont choisis en fonction de leur âge, sexe et qualités, une forme d'oligarchie ou, comme certains auteurs le proposent[184], de curie primitive, même si cela est loin d'être démontré. Nous avons à proposer une vision hypothétique de ce qui aurait pu pousser à la création de tels cinéraires : en fait, les urnes-cabanes pourraient être le résultat de la confluence entre identité personnelle (âge, sexe, filiation), idéologie familiale et titres communautaires. En effet, la cabane, et son image, est un symbole du trinôme homme-famille-communauté sur un plan à la fois sociologique, architectonique et idéologique. Dans la vie comme dans la mort, la cabane est la demeure de l'individu, où il est entouré de ses proches et pense à assurer sa descendance. La famille ainsi formée songe elle aussi à s'accroître, en parentèle. La multiplication de ces familles entraîne la formation de la communauté, composée de quelques dizaines à plusieurs centaines de personnes ayant des ancêtres communs. De même, l'habitat type de la communauté est le hameau constitué par la multiplication des cabanes, au caractère privé, public, politique, ou cultuel. Enfin, ce foyer rassemble toute une série de valeurs, de vertus, de croyances, de traditions et de cultes qui régissent les relations entre les personnes, la cohabitation entre les quelques familles, et cette synergie qu'est la communauté. Par conséquent, nous pourrions imaginer que l'urne-cabane est un don d'une valeur sans précédent, fait à ceux qui le méritent le plus. Maintenant, toute la question est de savoir si l'urne ainsi modelée dépend d'une idéalisation, ou bien si elle est la copie conforme d'une cabane existante. A partir de cette seconde alternative, le modèle serait-il une habitation privée, un « temple » primitif, voire

[184] PACCIARELLI, TRUCCO, VANZETTI, 1996, p. 161.

autre chose ? Nous espérons pouvoir suggérer quelques hypothèses par rapport à ces interrogations dans la dernière partie de ce chapitre.

Proportions des incinérations et des urnes-cabanes dans quelques sépulcres et nécropoles étrusco-latiaux




Pourcentage d'urnes-cabanes par rapport au nombre d'incinérations
100%
90%
80%
70%
60%
50%
40%
30%
20%
10%
0%
Bisenzo - San Bernardino
Bisenzo - Polledrara
Vulci - La Cantina
Rome - Arc d'Auguste
Osteria dell'Osa - Groupe Sud
Pourcentage d'urnes-cabanes par rapport au nombre d'incinérations

3. Les urnes-cabanes, témoignages d'une réalité

Très peu de vestiges des phases latiales I-IIA et villanovienne ont subsisté jusqu'à nos jours : par exemple, les sépultures, ainsi que leur contenu, et les fonds de cabane. Notre connaissance des habitations d'antan se contente donc de ces traces en négatif et, bien sûr, des urnes-cabanes. A première vue, l'apparence de celles-ci apparaît comme fiable, malgré leur grande diversité typologique. Néanmoins, nous voulons mettre cette image à l'épreuve, voir jusqu'où va sa fidélité aux cabanes réelles. Probablement demeures de l'au-delà, ces urnes auraient pu être produites à l'identique des habitations des défunts, peut-être aussi des édifices communautaires, à fonction publique et cultuelle. Ces diverses références expliqueraient la grande variété d'urnes-cabanes. Sinon, le modèle de ces dernières pourrait correspondre au schéma idéalisé d'une habitation, variant localement. Une confrontation avec les données recueillies sur le terrain s'impose pour pouvoir argumenter ces propositions, et, de surcroît, apprécier la validité des informations véhiculées à travers ces cinéraires.

3.1 À la lumière des sources littéraires et matérielles

Les urnes-cabanes ont sans conteste une valeur considérable pour la recherche archéologique concentrée sur ces faciès. L'écriture n'étant pas encore répandue sur la péninsule italienne à l'époque, nous pourrions exclure toute possibilité d'obtenir des textes qui pourraient nous renseigner sur les habitations étrusco-latiales. Pourtant, même s'ils sont peu nombreux et bien postérieurs à l'époque qui nous intéresse, certains auteurs classiques ont dédié quelques lignes à leur description, dont le contenu est intéressant à plusieurs points de vue : le plan, la structure, les matériaux, la fonction et le statut.

La source antique la plus à même de nous documenter en la matière est certainement Vitruve, qui, dans son œuvre *De l'architecture*[185], ne négligea pas de s'occuper des cabanes primitives. Il retrace l'évolution des premières habitations, en fondant son discours sur la comparaison avec les cabanes transalpines de son temps:

« […] certains des hommes ainsi réunis entreprirent de faire des abris avec des feuillages, d'autres de creuser des grottes au creux des montagnes, quelques-uns, imitant la manière dont les hirondelles bâtissent leurs nids, de se faire un refuge avec de la boue et des branchages. […] Ils commencèrent par dresser des pieux fourchus, y entrelacèrent des branchages et recouvrirent de boue ces parois. D'autres maçonnèrent des murs avec des blocs de boue séchée et un chaînage de bois, et ils les recouvraient de roseaux et de feuillages pour se protéger des pluies et des fortes chaleurs. Ces couvertures n'ayant pas résisté aux pluies, dans les intempéries hivernales, ils

[185] VITRUVE, *De l'architecture,* II, 1 (2-3) (traduction vers le français par L. Callebat, 1999, Ed. Les Belles Lettres, Paris); BARTOLONI *et alii*, 1987, p. 138 ; BARTOLONI, 1989, p. 111 ; BROCATO, GALLUCCIO, 2001, p. 301 ; BÜCHSENSCHÜTZ, 2001, p. 223.

les firent à deux pans et enduisirent de boue les deux versants de la toiture, canalisant ainsi la descente des eaux. Que ces réalisations aient connu les origines décrites ci-dessus, il nous est donné de la constater dans le fait que les nations étrangères utilisent, de nos jours encore, ce type de construction […]. »

En outre, il fait allusion au souci, déjà présent chez l'homme, d'améliorer son cadre de vie :

« Puis observant les abris des autres et apportant du nouveau à ce qu'ils avaient eux-mêmes imaginé, ils amélioraient de jour en jour leurs types de cabanes. Comme ces hommes étaient portés, par nature, à imiter et à s'instruire, fiers de ce qu'ils avaient trouvé, ils montraient chaque jour les uns aux autres ce qu'ils avaient réussi à bâtir et, stimulant par l'émulation leur ingéniosité, ils devenaient de jour en jour plus avisés. »

Cette allégation insinuerait que les cabanes étrusco-latiales ne répondaient à aucun ordre architectural précis, mais étaient plutôt conçues selon les goûts et les inspirations de l'habitant. De la sorte, ceci pourrait procurer une explication quant à la large variété d'urnes-cabanes.

A son tour, Denys d'Halicarnasse traite de ce sujet dans les *Antiquités Romaines*[186], se concentrant plus spécifiquement sur une cabane mythique longtemps conservée dans son état originel comme une relique du passé, un *monumentum* :

« […] ils vivaient de leur propre travail sur les collines, le plus souvent en construisant avec du bois et des roseaux des cabanes dont le toit était fait des mêmes matériaux. De mon temps il en restait une sur le flanc du Palatin qui regarde vers le Grand Cirque ; on l'appelle la maison de Romulus et elle est gardée comme une chose sacrée par ceux dont c'est le rôle, lesquels ne font d'ailleurs rien pour la rendre plus imposante et, si elle est endommagée par les intempéries ou par le temps, ils arrangent avec soin ce qui en reste, en tâchant de lui redonner autant que possible le même aspect qu'auparavant. »

D'après cette description, la cabane de Romulus aurait été une hutte comme les autres, faite ni plus ni moins au moyen des mêmes matériaux utilisés habituellement dans la construction de telles habitations. Elle est donc semblable à la cabane du commun des mortels, hormis le fait que sa localisation, son origine et la tradition font d'elle un archétype historique exceptionnel à préserver.

Dans un registre cultuel cette fois, Ovide concède un passage de ses *Fastes*[187] au temple de Vesta à Rome, remontant à son apparence initiale :

« […] Le toit, que tu peux voir maintenant en bronze, était alors couvert de chaume et les parois étaient faites en osier souple. Ce lieu étroit, qui constitue la base de l'atrium de Vesta, était alors le grand palais du barbu Numa. La forme du temple a existé jadis, dit-on, comme elle se présente de nos jours et cette forme a une raison intelligible. […] conséquence logique de sa forme ronde. L'aspect du temple est semblable ; aucun angle n'y fait saillie et une coupole le protège de l'eau de pluie. »

Comme pour la cabane de Romulus, le premier temple de Vesta aurait revêtu l'aspect d'une simple cabane, sous-entendue comme celle du roi Numa Pompilius, récupérée à des fins cultuelles, ou, du moins lui ayant succédé. Dans les deux cas, l'empreinte royale est restée

[186] DENYS D'HALICARNASSE, *Antiquités Romaines*, I, 79, 11 (traduction vers le français par V. Fromentin, 1998, Ed. Les Belles Lettres, Paris); BARTOLONI *et alii*, 1987, p. 138 ; BROCATO, GALLUCCIO, 2001, p. 304.
[187] OVIDE, *Fastes*, VI, 261-266, 280-282 (traduction vers le français par R. Schilling, 1993, Ed. Les Belles Lettres, Paris); BARTOLONI *et alii*, 1987, p. 138 ; BROCATO, GALLUCIO, 2001, p. 304.

intacte, sacralisant l'endroit de manière à favoriser l'implantation d'un temple. Quant à la forme proprement dite de cette cabane, elle rappellerait les urnes-cabanes de types 2 et 4, c'est-à-dire circulaire ou ovale avec une continuité entre les parois et le toit[188].

De rares documents matériels donnent également l'occasion de concevoir la structure des cabanes. La décoration d'un *askos* protovillanovien[189] (Fig. 3.12. a), provenant de Tarquinia, comporte, en plus des figures anthropomorphes, des cabanes qui représentent peut-être le premier pas vers la valeur symbolique accordée à l'image de l'habitation employée pour les cinéraires étrusco-latiaux. Dans la même veine, la nécropole de San Vitale à Bologne a livré une stèle villanovienne présentant également une figuration de cabane[190]. Par ailleurs, la Toscane et le Latium actuels recelaient, jusqu'il y a plusieurs dizaines d'années, des huttes dont le plan et l'élévation paraissaient avoisiner ceux des cabanes protohistoriques[191]. Malgré les nombreuses correspondances et donc la vision crédible proposée pour ces habitations primitives, nous considérons qu'il est dangereux de faire une telle assimilation entre des huttes séparées par près de trois milles ans : en effet, il pourrait s'agir aussi bien de la continuité des traditions, comme cela est affirmé dans l'ouvrage de Bartoloni, que d'une pure coïncidence. Afin de tenter de résoudre ce problème, il faudrait rassembler une documentation complète des habitations de la région et continue sur trois millénaires, ce qui serait sans doute une tâche laborieuse. Par conséquent, nous nous accordons à prendre en considération la contribution de ces cabanes modernes sous un angle expérimental, en soulignant toutefois le caractère hautement hypothétique de cette situation.

En ayant fait le tour des quelques sources à notre disposition, il faut remarquer que, de ces descriptions, ne ressort aucune différence au niveau du « luxe » de la cabane : chacune semble être faite des mêmes matériaux et selon des techniques similaires, seuls la fonction et

[188] BARTOLONI *et alii*, 1987, p. 138. Dans l'étude de Bartoloni, il y a une mise en parallèle entre le temple de Vesta et celui des Pénates à Lavinium, basée sur le récit de Denys d'Halicarnasse et sur une monnaie d'Antonin le Pieux où est figuré le second temple (Fig. 3.12. b). Toutefois, en examinant cette représentation, cet édifice paraît être fait de blocs de pierre ; il est difficile de savoir si les détails sont trompeurs ou non. Concernant Denys d'Halicarnasse (*Antiquités Romaines*, I, 64 (5)), il ne mentionne pas le temple des Pénates en tant que cabane mais plutôt comme « *un petit tertre entouré d'arbres plantés en cercle à intervalles réguliers et qui méritent d'être vus* » (traduction vers le français par V. Fromentin, 1998, Ed. Les Belles Lettres, Paris). Nous préférons donc mettre cette donnée en réserve.

[189] BARTOLONI *et alii*, 1987, p. 138 ; BARTOLONI, 1989, p. 116.

[190] BARTOLONI *et alii*, 1987, p. 138 ; BARTOLONI, 1989, p. 117, fig. 5.7.

[191] BARTOLONI *et alii*, 1987, pp. 137-138 ; cf. aussi BARTOLONI, 1989, pp. 112, 115 ; BROCATO, GALLUCCIO, 2001, pp. 283-287, 294-301 ; QUILICI, 1979, pp. 146-147 ; le même type de considérations a été émis par O. Büchsenschütz pour les cabanes protohistoriques (du Néolithique à la fin de l'Age du Fer) en France : il prend comme « élément de vérification » les dites « loges » datant de la seconde Guerre Mondiale et principalement situées en Maine-et-Loire (BÜCHENSCHÜTZ, 2001, pp. 227-228, fig. 7).

le statut de l'habitation peuvent en faire la renommée. Ainsi, la valeur historique de la cabane de Romulus et le rôle cultuel de celle de Vesta font d'elles des édifices notoires, dont l'image pourrait avoir servi tant dans la construction de huttes privées que dans l'élaboration d'urnes-cabanes. Les sources littéraires ont également évoqué la personnalisation probable de l'habitation par le propriétaire, à son gré. En résumé, toutes les cabanes protohistoriques seraient issues d'un « égalitarisme typologique », qui ne manquerait pourtant pas de mettre en exergue leur affectation.

3.2 Structure de l'habitation : comparaison entre fonds de cabane et urnes-cabanes

En introduction de cette partie, nous avons signalé que les seuls restes des habitations protohistoriques sont les fonds de cabane, fait qui, malheureusement, n'est pas surprenant : les siècles, les intempéries et l'homme ont eu raison des matériaux périssables servant à la construction de ces huttes. En effet, outre la couche anthropique, les trous de poteaux (ceux-ci en bois, donc non conservés) et le fossé de fondation, tous éléments d'identification d'un fond de cabane, ont été retrouvés des fragments de roseaux et de branches mêlés à de l'argile et de l'enduit[192]. Ces trouvailles laissent à penser que les parois des cabanes étaient réalisées selon la technique du clayonnage, c'est-à-dire des branchages entrelacés dont les vides étaient remplis d'argile et probablement de cailloux, le tout recouvert d'enduit pour protéger cette structure et ainsi isoler l'habitation[193]. Nonobstant que cette supposition a l'air correcte, les certitudes sont moindres à propos de l'élévation des huttes étrusco-latiales, dont les quelques reconstitutions, fondées sur l'étude des fonds de cabane et des urnes ayant cette forme, demeurent hypothétiques. A ce stade, il est fondamental de comparer ces cinéraires avec les vestiges sur le terrain, afin d'établir les concordances possibles entre eux[194].

Au regard des fonds de cabane, les plans quadrangulaires (arrondis aux angles) et ovales sont récurrents en Etrurie méridionale et dans le Latium, alors que ceux circulaires se rencontrent plus fréquemment dans la seconde région et apparemment aussi à Véies. Il n'y aurait aucun lien de dépendance entre le choix du plan, la phase chronologique et les

[192] BARTOLONI *et alii*, 1987, p. 136.
[193] ANZIDEI, BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 1985, pp. 154-155 ; BARTOLONI *et alii*, 1987, pp. 137, 138 ; QUILICI, 1979, pp. 136, 137, 147.
[194] Pour la comparaison qui va suivre, cf. ANZIDEI, BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 1985, pp. 154-155 ; BARTOLONI *et alii*, 1987, pp. 136, 137, 141, 142 ; BARTOLONI, 1989, pp. 113-117 ; CRESCENZI, GUIDI, 1988, pp. 9-56 (sites de Rome, Ficana, Ardea, Lavinium et Satricum) ; QUILICI, 1979, pp. 136-139.

dimensions de la cabane[195]. A ce propos, il semblerait que les cabanes étrusques soient de taille supérieure à celles latiales. Ces occurrences seraient pareilles pour les urnes-cabanes : la prépondérance du plan circulaire dans le Latium est remarquable; les cinéraires latiaux sont de dimensions réduites par rapport à celles étrusques. Toutefois, la pratique latiale de la miniaturisation est un facteur important à retenir. Il reste encore à définir avec certitude si les cabanes réelles ou une préférence familiale ont influencé l'élaboration d'urnes à une échelle proportionnelle précise.

Généralement, le niveau des fonds de cabane est légèrement inférieur à celui du terrain environnant, différence nettement renforcée par le fossé de fondation : circonscrivant le fond de cabane, ce fossé était un gabarit pour le placement des parois et éventuellement des poteaux porteurs. Néanmoins, certains fonds de cabane, dits « semi-enterrés » ou « encaissés »[196], étaient aménagés plus profondément dans le sol, ne laissant aucune trace du fossé et des trous de poteaux. Les urnes-cabanes au socle et à l'ouverture rehaussés en seraient les répliques[197]. Le foyer laisse aussi son empreinte sur le sol, soit par la présence de cendres et charbons, soit sous forme d'un creux[198]. Son emplacement, d'ordinaire au centre de la cabane, peut varier : au fond ou à l'entrée de l'habitation (surtout de plan ovale), voire occasionnellement en dehors de celle-ci. Pour ce qui est des trous de poteaux, nous avons déjà fait mention de ceux situés sur le périmètre dessiné par le fossé de fondation[199]. A l'intérieur de cette zone, il peut y avoir de quatre à six trous placés longitudinalement sur une ou deux rangées, alors parallèles : ils correspondent aux poteaux supportant la charpente du toit. A l'extérieur, de plus petits trous suivant un second fossé désigneraient des poteaux supplémentaires servant de contre-boutants aux parois, à hauteur de celles-ci ou jusqu'au sommet du toit.

A l'accoutumée localisée sur un des côtés courts de la cabane, la porte frontale (simple ou double) est identifiée par les trous des montants et tantôt par une marche. Communément dans le Latium, cette porte peut se voir agrémentée d'un portique d'entrée (avant-toit), composé de deux ou quatre poteaux. Les urnes-cabanes disposent aussi de telles structures, bien que le portique ne se rencontre que sur les cinéraires latiaux.

---

[195] BARTOLONI, 1989, p. 112.
[196] BARTOLONI, 1989, p. 113.
[197] Approchantes des urnes-cabanes nordiques, en forme de grenier. Cf. BRADLEY, 2002, p. 374.
[198] Il peut arriver que, au niveau du foyer, soit retrouvé un petit four en terre cuite accompagné d'un chenet. Cf. QUILICI, 1979, 136-137.
[199] Parfois, ce n'est pas un fossé mais un muret de fondation continu, fait de petits cailloux mélangés à de la boue, ou de pierres sèches, qui marque le pourtour de la cabane et porte les éléments de l'élévation. Cf. BARTOLONI *et alii*, 1987, pp. 136-137 ; QUILICI, 1979, p. 136.

A travers l'étude du plan, nous constatons maintes analogies entre les cabanes et les urnes ayant leur forme : dès lors, il nous est possible d'entrevoir comment s'agençait la charpente au niveau du sol. Là est tout le problème : notre conception se borne à ce qui a été conservé de ces huttes, c'est-à-dire les repères inclus dans les fonds de cabane. Bien sûr, en faisant converger les vestiges et les sources documentaires, des reconstitutions de l'élévation de ces habitations sont faisables[200]. D'ailleurs, plusieurs spécialistes ont proposé leur idée sur le sujet, mais il convient d'abord d'en énumérer les quelques éléments constitutifs. Les poteaux pariétaux (périmètre) et axiaux sont les *furcae*, de 30 cm de diamètre. La hauteur de ces poteaux est estimée comme pouvant atteindre environs 170 cm pour ceux du périmètre et 340 cm pour ceux centraux. Les *furcae* tirent leur nom de leur ramification sommitale en fourche, destinées à porter les *mutuli*, poutres horizontales utilisées comme finition supérieure des parois faites en clayonnage, et les *cantherii*, poutrelles du toit. Dans cette armature stabilisée, le *columen*, autrement dit le sommet de la toiture, se composait des *cantherii* croisés et fixés sur une poutre horizontale supportée par les *furcae* centrales. Le toit[201] est pourvu de plusieurs couches superposées de chaume contre la pluie. Acceptée comme la plus vraisemblable, cette reconstitution a pour fondement les recherches concernant les fonds de cabane du Palatin et du *Cermalus*, menées par Davico et Puglisi[202] (Fig. 3.13., n. 2). Elle contrecarre celle imaginée par Cozza[203] (Fig. 3.13., n. 1), moins crédible : d'une part, les *furcae* pariétales seraient menues et nombreuses, y seraient absents les *furcae* axiales et les *mutuli*, et des branchages souples seraient utilisés comme fixation au point de jonction des *furcae* et *cantherii* ; d'autre part, l'hypothèse de Cozza suppose que la structure interne du toit était redoublée à l'extérieur, par dessus la couverture en chaume, afin de la consolider. A ce propos, il s'est référé aux éléments structurels modelés en relief sur les urnes-cabanes latiales. Avec un esprit critique et logique, il est facile de comprendre pourquoi Davico et Puglisi se sont opposés à cette proposition. En effet, l'absence des *mutuli*, la fragilité des fixations et le toit redoublé affaibliraient considérablement l'armature, les parois pouvant céder sous le

[200] Les urnes-cabanes fournissent bien évidemment une idée plus ou moins fiable de l'apparence extérieure de ces huttes, mais n'éclairent en rien la façon dont est assemblée la charpente interne, hormis en ce qui concerne le croisement sommital des poteaux de la toiture. Si la lecture du plan est relativement simple, celle de l'élévation est loin d'être aussi claire. Par conséquent, les propositions de reconstitution restent à l'état de pures hypothèses, même si l'archéologie expérimentale a permis l'élaboration de « systèmes de construction » très poussés : cf. pour les cabanes étrusco-latiales et toscanes modernes, BROCATO, GALLUCCIO, 2001, pp. 287-294 ; 305-307 ; pour les sites français, cf. BÜCHSENSCHÜTZ, 2001, pp. 226-227.

[201] D'abord « testudiné », c'est-à-dire un toit composé de quatre pentes se rejoignant en un même centre (en rapport avec la forme d'une carapace de tortue), ensuite à deux versants (principalement pour les cabanes de plan rectangulaire). BARTOLONI *et alii*, 1987, p. 142 ; QUILICI, 1979, pp. 137, 139.

[202] BARTOLONI *et alii*, 1987, p. 139-140 ; QUILICI, 1979, pp. 142-143.

[203] BARTOLONI *et alii*, 1987, p. 139.

poids de la toiture. De plus, au lieu de solidifier la couverture, le redoublement de la structure sommitale comprimerait celle-ci au point d'annuler sa fonction hydrofuge, comme l'a évoqué Pinza[204]. Pour résumer la pensée de cet auteur, le redoublement visible sur les cinéraires ne serait en fait qu'une projection externe de la charpente interne du toit, ainsi sans aucun lien avec la réalité. L'hypothèse de Pinza est sans doute très rationnelle car la décoration modelée en relief est une caractéristique du faciès latial et commune à pratiquement toutes les urnes-cabanes de cette région[205]. Toutefois, Cozza a aussi émis une idée plausible concernant les terminaisons des *cantherii* : croisées au niveau du *columen*, celles-ci revêtent une apparence ornithomorphe sur les urnes étrusques, ou en faux sur celles latiales ; il serait question de la reproduction de protections modelées en terre cuite. Par ailleurs, certains cinéraires permettent de différencier les structures et les techniques de revêtement : principalement, les types 2 et 4 (continuité entre parois et toit) rappellent les huttes faites de grandes branches courbées et croisées, et recouvertes de peaux animales, ou peut-être de chaume[206].

Nous n'avons pas encore fait allusion aux autres éléments comme le battant de la porte, la fenêtre et les trous d'évacuation de la fumée, et ce pour une raison assez simple et légitime : seules les urnes-cabanes peuvent nous en donner un aperçu ; de la sorte, comme pour l'élévation, nous ne disposons pas suffisamment de preuves matérielles pour parler de théories en ce qui concerne les cabanes réelles. Nous ne les mentionnerons donc qu'en référence directe avec ces cinéraires. Probablement fait en clayonnage de la même façon que les parois, le battant de la porte se fixait au moyen d'un système d'anneaux disposés sur le battant même et sur les montants, et dans lesquels passait un bâton de bois[207]. Cependant, il faut préciser que, si on se base exclusivement sur les urnes-cabanes, la fermeture peut se situer soit à l'intérieur, soit à l'extérieur. Dès lors, il est indispensable de faire preuve de logique et ne pas tomber dans un piège trop fréquent : certains auteurs, comme Quilici[208], évoquent, par rapport à ces mêmes urnes, la vraisemblance d'avoir une fermeture externe ou interne pour une porte de cabane[209]. La remarque suivante peut paraître naïve, mais fermer une porte de l'extérieur est, pour nous, paradoxal avec un tel système[210] et, de surcroît, très

[204] BARTOLONI *et alii*, 1987, p. 139.
[205] AA.VV., 1980, p. 31 .
[206] QUILICI, 1979, p. 139.
[207] QUILICI, 1979, p. 143.
[208] QUILICI, 1979, p. 143.
[209] L'emploi du « ou » est la cause même du problème. En effet, nous pourrions très bien imaginer que, comme les portes actuelles, celles des cabanes étrusco-latiales étaient pourvues d'une double fermeture, à la fois externe et interne. Toutefois, jusqu'ici, aucune urne-cabane n'a présenté les deux fermetures à la fois.
[210] Notre point de vue fait allusion à la notion de protection propre au battant d'une porte, protection de la demeure et des ses occupants contre les intempéries et les indésirables. Un tel système de fermeture, placé à

peu pratique, sauf dans le cas où la cabane en question serait un grenier[211]. Une interrogation s'impose alors : la fermeture externe d'une urne-cabane serait-elle simplement un système conçu pour la sceller ou un indice insinuant la fonction de stockage de la cabane représentée par le cinéraire[212] ? Les deux solutions sont possibles mais pas démontrables. Pour ce qui est de la fenêtre, elle se trouve ordinairement sur le côté droit, face ensoleillée. Quant aux « bouches de ventilation », elles seraient aménagées en façade et sous-jacentes au toit.

La question de la décoration des cabanes parallèlement à celle des urnes est aussi problématique que celle de l'élévation, puisque, d'une certaine mesure, elle en fait partie. Les urnes-cabanes peuvent être ornées de motifs géométriques[213] peints (rarement conservés[214]) ou incisés, et/ou d'éléments plastiques[215]. Au niveau des caractéristiques régionales, l'abondance d'ornements sur le toit est en Etrurie ce que les éléments structurels de la cabane modelés en relief sont pour le Latium[216]. Il faut faire la part des choses entre ce qui appartiendrait à l'urne et à la cabane : en effet, la décoration des urnes-cabanes contiendrait à la fois des motifs généralement appliqués aux vases et des ornements reproduisant ceux de cabanes (Fig. 3.17.). Les premiers seraient les formes géométriques peintes et incisées sur les parois et le toit des urnes-cabanes. Certaines reconstitutions de cabanes comportent des parois peintes à l'extérieur de telle façon[217] (Figg. 3.15.-3.16.). Mais, comme l'a suggéré Leighton, il s'agirait tout simplement de motifs relatifs à l'art géométrique propre à l'Age du Fer et courants sur les vases, qu'ils soient cinéraires ou non[218]. Il est difficile de croire que les habitants auraient été jusqu'à peindre leur toit en chaume. En tout cas, rien ne permet de prouver que des « fresques » étaient appliquées sur les murs des habitations : même si des fragments d'enduit ont été retrouvés autour des fonds de cabane, ils ne montrent aucune trace de peinture adoptant un schéma particulier[219]. De plus, il est peu probable que des plaques métalliques incisées comme sur les urnes-cabanes furent posées sur les parois de cabanes réelles. Néanmoins, Leighton émet la possibilité que les dessins peints sur la face externe des

---

l'extérieur, ne servirait pas à grand chose vis-à-vis d'une *persona non grata*, car il ne verrouille pas réellement la porte comme le ferait une clef et une serrure.

[211] Voire une cabane à autre fonction de conservation qui pourrait impliquer la fermeture externe, par exemple, une étable, pour éviter que le bétail ne s'échappe.

[212] Par rapport à la note précédente, pourrait être représentée une toute autre activité. Dès lors, la typologie de l'urne-cabane serait probablement en rapport avec la charge du défunt.

[213] Zigzags, méandres, cercles, svastika, etc. et parfois des figures anthropomorphes schématisées. LEIGHTON, 2005, p. 368.

[214] LEIGHTON, 2005, p. 367. Il s'agit de peinture de couleur blanche.

[215] Protomés ornithomorphes, des faux ou des cornes, rarement des figures anthropomorphes. Cf. BARTOLONI *et alii*, 1987, p. 139 ; QUILICI, 1979, p. 137.

[216] BARTOLONI *et alii*, 1987, 129-130,142-143.

[217] QUILICI, 1979, p. 137.

[218] LEIGHTON, 2005, pp. 368-369.

[219] Il faut envisager qu'elle aurait pu se détériorer.

cinéraires soient, comme pour le redoublement de la structure du toit vu précédemment, une transposition des peintures intérieures de ces huttes[220]. En fait, l'étude de Leighton traite des réminiscences qui auraient été transmises de l'art protohistorique à l'art étrusque, en comparant les urnes-cabanes villanoviennes et les tombes étrusques orientalisantes : leur point commun est de revêtir l'aspect, jugé fidèle, d'une habitation qui leur serait contemporaine[221]. Parmi les analogies, se trouvent, entre autres, les motifs architectoniques entourant porte et fenêtre, la répartition équilibrée des décors entre les parois, la présence de figures humaines et animales peintes ou modelées[222]. Par rapport à ces dernières, il évoque d'abord le schématisme et l'absence supposée de narration dans les rassemblements des personnages humains sur les urnes[223] : en effet, ils ne sont pas comparables aux scènes de banquet funéraire peintes dans les tombes étrusques, beaucoup plus évoluées. Malgré cela, ces figures anthropomorphes sur les cinéraires pourraient symboliser des membres de la famille, ainsi que des participants au rituel funéraire[224]. Ensuite, il met en parallèle les tympans avec personnages et animaux en héraldique dans les peintures funéraires, les acrotères comme à Murlo et à Acquarossa, et les éléments plastiques ornant le sommet des urnes-cabanes : la position sommitale des figures entraînerait leur sacralisation, leur héroïsation, voire leur déification[225]. Les personnages humains modelés sur les urnes seraient des ancêtres, alors que les oiseaux auraient la fonction de messagers, d'accompagnateurs vers d'autres mondes que celui terrestre[226]. D'après l'ouvrage de Bartoloni[227], la récurrence de ces décorations plastiques sur les urnes-cabanes villanoviennes indiquerait la présence d'acrotères en terre cuite sur tous les toits en Etrurie, prenant en exemple les « palais » d'Acquarossa et de Murlo[228]. Toujours selon la même étude, les acrotères ne se rencontreraient que sur des édifices cultuels dans le Latium, faisant référence au temple de Mater Matuta à San Omobono (Rome)[229]. Néanmoins, il faut souligner que les preuves archéologiques qui auraient pu confirmer l'emploi de tels ornements pour les cabanes protohistoriques sont manquantes. De notre avis, même si les symboles semblent similaires entre les faciès villanovien et étrusque, leur signification serait probablement différente. Plusieurs raisons pourraient justifier cette

[220] LEIGHTON, 2005, p. 369.
[221] LEIGHTON, 2005, p. 370.
[222] LEIGHTON, 2005, pp. 370-371.
[223] LEIGHTON, 2005, pp. 371, 374.
[224] LEIGHTON, 2005, p. 374.
[225] LEIGHTON, 2005, pp. 370-371.
[226] LEIGHTON, 2005, pp. 371, 374, 375.
[227] BARTOLONI *et alii*, 1987, p. 142.
[228] BARTOLONI *et alii*, 1987, p. 142. Acrotères plus récents, datant de la fin du VI[ème] s. (époque archaïque). Aussi cf. BARTOLONI, 1984-1990, p. 137.
[229] QUILICI, 1979, p. 137. Aussi du VI[ème] s., construit sous Servius Tullius, ainsi à forte influence étrusque.

modification : le changement social, d'un système communautaire égalitaire à une société hiérarchisée et élitiste ; l'apport de l'art et de l'idéologie orientaux, assimilé par la civilisation étrusque.

En résumé, les concordances entre les fonds de cabane et les urnes ayant la forme de hutte sont multiples, mais les incertitudes concernant l'élévation des huttes le sont également. Globalement, l'apparence des urnes-cabanes a l'air d'être fiable et fidèle à celle des cabanes réelles : les habitations existantes ont certainement joué le rôle de modèle dans la confection de ces cinéraires. Mais il est nécessaire de tenir compte de certains détails avec sens critique. En effet, nombreuses sont les conclusions hâtives et abusives qui peuvent mener à une dérive, d'autant qu'elles restent souvent hypothétiques.

3.3 Les urnes-cabanes et les fonctions de l'habitation

Admises comme les vestiges les plus révélateurs de ce que furent les habitations d'autrefois, les urnes-cabanes ont été l'objet des fantasmes de quelques archéologues : dans leurs recherches assidues, ils tentent de démontrer que ces cinéraires pourraient livrer des informations supplémentaires sur la fonction, le statut de la cabane représentée. Une telle ambition n'est assurément pas vaine dans un contexte où notre connaissance de ces sociétés protohistoriques se limite aux sépultures et à leur contenu. Déjà à travers ceux-ci, nous avons vu que certaines composantes, dont les urnes-cabanes, permettent de discerner des rôles majeurs ou titres honorifiques attribués à quelques dignitaires, bien que non identifiés avec certitude. A partir de là, la diversité typologique des urnes serait imputable à deux causes, l'une n'excluant pas l'autre : d'une part, la personnalisation de chaque cinéraire, liée à la volonté du défunt, aux traditions familiales et à la variété de cabanes (individualisées elles aussi); d'autre part, la fonctionnalité de la cabane, le cas échéant associée à la charge professionnelle, au rôle communautaire et au titre honorifique.

Concernant cette seconde cause qui est une des préoccupations principales, serions-nous en mesure de définir, grâce à l'étude des urnes-cabanes, quelles pourraient être ces fonctions ? Nous pouvons répondre par oui et non. Les urnes-cabanes étalent les multiples aspects qu'aurait pu prendre une hutte de l'époque, avec, de surcroît, la confirmation des sources écrites. Avec certains éléments structurels, par exemple le portique et le système de fermeture extérieure, nous pourrions supposer que nous sommes confrontés respectivement à

un temple primitif[230], et à un grenier ou une étable[231]. De même, la présence d'acrotères pourrait signifier que la cabane représentée par l'urne était cultuelle ou celle d'un des chefs de la communauté[232]. Le seul hic à toutes ces possibilités est leur caractère hypothétique dominant. En effet, même les sources littéraires qui relatent l'existence de temples ou de cabanes de fondateurs ne décrivent aucune particularisation de ceux-ci par rapport aux autres cabanes, bien au contraire. En outre, les urnes-cabanes seraient peut-être porteuses de symboles significatifs pour la communauté au point de vue de la fonctionnalité, mais nous sommes loin de les comprendre aussi bien.

Pour le cas qui nous occupe, prenons les cabanes du Palatin[233] : datant de la phase latiale III (courant du VIII^{ème} s.), ces trois huttes correspondraient apparemment à la reconstitution faite par Davico, alors qu'elles sont postérieures à la présence des urnes-cabanes. Sans doute, la typologie de l'habitat n'a pas encore radicalement changé à ce moment-là. Au moins une d'entre elles possède un portique. En prenant en considération seulement les urnes-cabanes latiales, une majorité comporte un portique ; est-ce pour cela qu'elles représentent toutes un édifice cultuel ? Il ne faut pas en arriver à conclure cela, seulement envisager le portique comme une partie caractéristique des habitations latiales, dont seraient inspirés peut-être les temples prostyles *in antis*, mais qui n'implique pas une activité cultuelle pour autant[234]. Par ailleurs, plusieurs archéologues ayant mis au jour des fonds de cabane protohistoriques sous-jacents à des temples archaïques, entre autres à Satricum, ou disposés selon une orientation précise, présument que ces vestiges seraient des structures cultuelles primitives ou à fonction prééminente de par leur position[235]. Ces propositions sont tout à fait acceptables si, dans la couche stratigraphique correspondante, ont été retrouvés des vases à libation, des dons votifs, des outils, du mobilier domestique[236] ou tout autre objet attaché à une charge particulière[237], comme ce fut le cas pour Satricum[238]. C'est pourquoi il

[230] QUILICI, 1979, p. 139. Egalement BARTOLONI, 1984-1990, p. 133.
[231] Ces fonctions ainsi que d'autres sont mentionnées dans CRESCENZI, GUIDI, 1988, pp. 18, 39 ; voir aussi BRADLEY, 2005, pp. 374-375, où les urnes-cabanes nordiques ont la forme de greniers (cabanes avec porte surélevée ou sur pilotis), l'idéologie funéraire serait en rapport avec la fertilité de la terre et de ce fait avec la recommencement perpétuel du cycle de la vie. Egalement BARTOLONI, 1984-1990, p. 133.
[232] Parler de cabanes « princières » (par rapport aux palais de Murlo et Acquarossa) serait aller vite en besogne, car la structure communautaire est tout à fait différente.
[233] BARTOLONI *et alii*, 1987, p. 139 ; QUILICI, 1979, p. 142-143.
[234] BARTOLONI, 1984-1990, 136-137.
[235] A propos de Satricum, cf. CRESCENZI, GUIDI, 1988, pp. 54-56, GUIDI, 1980, pp. 153-154, et STIBBE, 1980, p. 175 ; en ce qui concerne la continuité d'occupation et l'orientation, cf. CRESCENZI, GUIDI, 1988, pp. 17, 32, 39, 40.
[236] Notamment de la vaisselle de banquet.
[237] CRESCENZI, GUIDI, 1988, pp. 18, 32, 39, 40.
[238] Sous le premier temple et antérieure à celui-ci de plusieurs siècles, a été mise au jour une stipe votive remontant au X^{ème} s.: elle recelait, parmi d'autres objets, plusieurs modèles de cabane présentant ce qui semble

est indispensable de coordonner les informations apportées par les urnes-cabanes, les sources documentaires, les fonds de cabane et les trouvailles matérielles, quand cela est possible, pour pouvoir élucider à quel genre de cabane nous avons affaire. En résumé, les urnes-cabanes sont des témoignages partiels de la réalité, insuffisants pour avoir une vision complète de l'habitat.

4. Conclusion

A priori, l'étude de cinéraires ne nous permettrait d'approfondir que le point de vue funéraire. Pourtant, l'originalité des urnes-cabanes nous a amené à examiner d'autres aspects essentiels pour compléter notre savoir des cultures latiale et villanovienne.

En préambule, la distribution de ces urnes dans les régions étrusque et latiale a éclairé le contexte géopolitique du début de l'Age du Fer en zone centrale italique. Etant unies par l'incinération, les deux cultures sont nées des deux faciès culturels qui les précédaient, le subapenninique et le protovillanovien, mais se sont développées chacune de leur côté. Ainsi, la culture latiale s'est plus rapidement formée mais celle villanovienne a été plus prompte dans le processus de proto-urbanisation. Malgré cela, le Latium et l'Etrurie méridionale ont entretenu des contacts réguliers tout au long de leur présence, favorisant la transmission d'influences de part et d'autre, notamment pour ce qui est de la structure sociale.

L'analyse typologique et de la décoration des urnes-cabanes a montré combien les particularités locales sont abondantes. Il en va de même à propos des rituels funéraires, qui bénéficient, dans le Latium, de pratiques consciencieusement respectées. Malgré les caractéristiques locales, ces cinéraires témoignent, par le concept domestique et familial véhiculé, de l'*existence probable d'une* koinè *matérielle et idéologique commune au* Latium vetus *et à l'Etrurie méridionale*. L'attribution sélective de ces cinéraires semblerait relever d'une conception commune de la dignité individuelle, basée sur des valeurs familiales et communautaires, et incluant la notion de mérite : au sein d'une communauté égalitaire à tout point de vue, se manifestent petit à petit des personnalités émergentes à l'origine des sociétés aristocratiques et princières à venir, entre autres, chez les Etrusques. Par conséquent, bien que beaucoup d'éléments examinés ne puissent mener qu'à des déductions hypothétiques pour

être un fronton, toutefois, il n'est pas possible d'affirmer qu'il s'agisse de la représentation d'un temple (STACCIOLI, 1991, p. 96) ; cf. entre autres GUIDI, 1980, p. 153 ; STIBBE, 1980, p. 173. Egalement, voir bibliographie plus complète traitée dans les chapitres ultérieurs.

l'instant, les urnes-cabanes sont intéressantes non seulement en tant que production céramique à usage funéraire particulier, mais aussi en matière d'anthropologie culturelle.

En outre, de par leur apparence, ces objets, insignifiants au regard de leur valeur matérielle intrinsèque, sont cependant inestimables par rapport au caractère inouï des données qu'ils véhiculent. En effet, les lacunes de nos connaissances au sujet des habitations étrusco-latiales ont pu être partiellement comblées par ces cinéraires : en confrontation avec les fonds de cabane, nous pouvons nous faire une idée de l'allure globale qu'avaient ces huttes. Malheureusement, si quelques détails de ces urnes suggèrent l'existence de formes correspondant à des utilités spécifiques attribuées à certaines cabanes, le manque occasionnel d'éléments probants sur le terrain et le contenu évasif des sources documentaires à ce propos ne donnent pas l'occasion de corroborer ces propositions. Autrement dit, *il est impossible d'établir avec certitude une corrélation entre la spécificité architectonique de quelques urnes-cabanes et la fonction cultuelle potentielle de certaines structures à typologie domestique mises au jour*.

En somme, les urnes-cabanes touchent diverses facettes du monde étrusco-latial : les relations socioculturelles, le système et l'idéologie communautaires, les productions artisanales, l'iconologie funéraire et son évolution, l'aménagement de l'habitat, le développement démographique, etc. Grâce au témoignage de ces cinéraires, les communautés protohistoriques se montrent sous un nouveau jour, reposant sur une organisation ferme et complexe, et seraient en conséquence beaucoup moins primitives – au sens péjoratif – qu'elles ne paraissaient l'être auparavant.

Le choix d'aborder ce sujet dans le cadre de la thèse[239] se justifie évidemment par la valeur qu'avaient les habitations dans le Latium et en Etrurie protohistoriques : la maison est une image clé à l'époque, présente à la fois dans le monde des vivants et des morts, dont le lien était sans doute assuré par la sphère cultuelle. En témoignent les vases miniaturisés et autres objets funéraires mis au jour sur les lieux de culte, comme cela sera illustré de suite. Il était essentiel de présenter, en prélude au sujet principal de la recherche, les urnes-cabanes qui, outre leur intérêt documentaire, sont le fruit d'une société alors en pleine évolution idéologique, avant de s'y engager plus profondément. En effet, l'étude des lieux de culte étrusco-latiaux touchera, comme nous l'avons vu et le verrons encore, maints aspects de la vie quotidienne au Bronze Final et au Premier Age du Fer.

[239] En vue de l'obtention du Diplôme d'Etudes Approfondies en Arts et Civilisations à l'Université catholique de Louvain, sous la direction du Prof. M. Cavalieri (2005-2006).

DEUXIEME PARTIE

-

LES LIEUX DE CULTE EN ITALIE ETRUSCO-LATIALE

Critères employés dans le cadre de l'étude

Les prochains chapitres aborderont une étude descriptive des sites retenus comme étant des lieux de culte proto-urbains entre le XI^{ème} et le VIII^{ème} s., pour laquelle il est indispensable de fixer des critères d'analyse : relatifs à l'identification des sites cultuels, d'une part, et à leur description même, d'autre part, ces critères doivent garantir l'homogénéité de l'étude.

1. Critères d'identification des lieux de culte proto-urbains du Bronze Final au Fer I

Etant donné les objectifs de la recherche, il est indispensable que le lieu de culte fasse partie d'un *site occupé de manière constante* dans le cadre chronologique donné et ultérieurement *appelé à devenir un centre urbain*, majeur ou mineur. De la sorte, ce critère constitue l'unique condition *sine qua non* de notre étude. Ensuite, au regard de ce qui a été dit précédemment concernant les lieux cultuels protohistoriques, il s'agira de repérer les éléments sortis de leur contexte habituel et parfois associés :

- La présence d'accidents géologiques et de phénomènes hydrologiques : cavité naturelle, source d'eau, etc. ;
- La présence d'un dépôt matériel spécifique et suffisamment concentré pour indiquer la pratique régulière d'un rite ;
- La présence de structures liées à des aménagements singuliers : *lacus*, *témenos*, etc. ;
- La présence de sépultures se distinguant du cadre funéraire traditionnel.

Enfin, ce n'est pas le nombre de critères rencontrés sur un site mais leur interaction qui déterminera l'identification de celui-ci en un lieu de culte.

2. Critères de description des lieux de culte proto-urbains du Bronze Final au Fer I

- La topographie du site ;
- Les structures, les aménagements et les réfections du site ;
- Les rituels observés : sillon, dépôt votif, déposition funéraire, etc. ;
- La composition des dépôts votifs et des dépositions funéraires.

Chapitre IV - L'*area sacra* du Palatin et Rome

L'*area sacra* du Palatin est l'exemple majeur de notre étude. Malgré cela, elle reste indissociable du contexte dont elle fait inévitablement partie : le site de Rome (Fig. 4.1.). Dans cette optique, d'autres lieux romains ont été mis en exergue depuis les répertoires des sites protohistoriques à travers nos critères de sélection. Ainsi, aux côtés du Palatin, nous exposerons les cas du Capitole et du *Forum Romanum* (Fig. 4.2.). Le quatrième cas est celui d'un dépôt votif retrouvé sur le Quirinal (Fig. 4.2.), que nous envisagerons secondairement à cause d'un doute subsistant concernant la provenance de certains dons votifs.

Les différents cas seront ici classés chronologiquement par rapport à l'antériorité de des manifestations cultuelles. Etant donné que les différents sites étudiés appartiennent à un centre et à un système orographique communs, l'analyse topographique sera plus détaillée dans le cadre du premier site. De plus, certaines de ces informations ont été évoquées dans le premier chapitre de notre étude, auquel nous renvoyons. En ce qui concerne l'étude des structures et rituels, nous n'hésiterons pas à considérer les phases postérieures à l'arc chronologique proposé (XI^{ème}-VIII^{ème} s.) lorsqu'elles apportent un complément d'information essentiel à leur compréhension. Par ailleurs, les interprétations et commentaires de chaque site seront développés davantage dans la conclusion de ce chapitre, car il sera pertinent de comparer les éléments de chacune des ces entités qui remontent à l'origine de la ville de Rome et d'établir quels sont leur place et leur rôle dans son histoire.

1. Palatin/*Cermalus*

1.1 Topographie

Née au bord de la frontière septentrionale du *Latium vetus*, c'est-à-dire le Tibre, Rome (*ca* 200 ha) s'articule selon un système collinaire reposant sur plusieurs collines et plateaux, dessinés par des vallées marécageuses, périodiquement inondées par les crues du fleuve[1]. Par conséquent, il n'est pas étonnant de voir les premiers habitats s'établir sur les hauteurs, en

[1] AMOROSO, 2008, p. 7 fig. 7 ; BROCATO, 1995 b, pp. 133-136 ; FILIPPI, 2010 a, p. 326 ; FILIPPI, 2010 b, pp. 329-330 ; TERRENATO, 1997, pp. 589-594. Cf. également *infra* (3. *Forum Romanum*).

plus des avantages défensifs qu'elles offrent. Bien que Rome n'était pas un centre majeur à ses origines, elle le deviendra par la suite grâce à sa position géographique stratégique, non seulement entre l'Etrurie et les Colli Albani, mais également sur le Tibre : il lui permettra de construire des relations avec les sites villanoviens, comme Véies, et d'être en contact avec le littoral tyrrhénien[2]. Le Palatin (*ca* 20 ha) est une colline quadrangulaire aux versants escarpés localisée au centre du complexe orographique romain, à la fois entourée par les autres fractions du relief et proche du fleuve[3]. Bien que difficile à reconstituer à cause des nombreux aménagements historiques - à l'instar des autres parties de Rome -, l'altitude de cette colline aurait avoisiné les 45 m. Le Palatin est séparé du *Velia* par un col et des cours d'eau. Il est à souligner que le Palatin (y compris le *Cermalus*) est ceint par plusieurs points hydrogéologiques : outre le Tibre, les cours d'eau constituant la limite avec le *Velia* et la zone marécageuse du *Forum Romanum* (cf. *infra*), il recèle une ou plusieurs grottes[4]. Les premières traces d'un habitat remontent au Bronze Récent, avec une stabilisation de celui au Bronze Final-début Fer I[5]. On relève deux noyaux d'habitations relatifs à cette dernière phase : sur le bas du versant septentrional du Palatin et sur le *Cermalus* (zone ouest du Palatin). Tous deux seront empreints de pratiques rituelles qui se manifesteront sous différentes formes, comme nous le verrons tout de suite.

1.2 Structures, aménagements et réfections

Les cabanes du *Cermalus* et du Palatin étaient construites selon une technique très répandue : il s'agit de huttes sur canalisation de fondation, de plan divers, à l'exception d'une particulièrement encaissée (cabane rectangulaire 2 du *Cermalus*)[6].

Les premières seront en partie conservées jusqu'à la construction des temples de la Magna Mater et de la Victoire, situés à quelques mètres de leur localisation (Fig. 4.3.).

---

[2] Cf. Chapitre I.

[3] CAZZELLA, 2001, p. 268 ; TERRENATO, 1997, p. 590-591.

[4] Plusieurs grottes mises à jour sur le *Cermalus* ont fait l'objet d'aménagements à aux époques républicaine et impériale (sous forme de nymphée) : une aux pieds de la zone des dits *Scalae Caci* (découverte en 1526 ; cf. COARELLI, 1996 b, p. 199), une à droite de celle-ci (mise en évidence lors de sondages entrepris durant les années 2000, cf. BRUNO, 2010 b, pp. 300-301). Elles ont été corrélées à la tradition mythique du *Lupercal* (grotte avec source naturelle où auraient été élevés les jumeaux Romulus et Remus), les données sur le terrain tendant à l'identifier à travers la seconde grotte (BRUNO, 2010 b, pp. 300-301 ; CARANDINI, 2000 b, p. 243 ; cf. Fig. 4.3.).

[5] BROCATO, 1995 b, pp. 133-136.

[6] ANGELELLI, FALZONE, 1999, pp. 15-19 ; ANGELELLI, FALZONE, 2001, pp. 65-77 ; BROCATO, 1995 a, pp. 109-118 ; BROCATO, 1997, pp. 618-622 et en particulier les pp. 618-619 ; BROCATO, 2000 d, p. 283 ; BROCATO, 2000 e, pp. 284-287 ; COLETTI, FALZONE, CAPRIOLI, 2006, pp. 370-384.

Plusieurs phases se distinguent[7] : dans une première phase (900-750 av.J.-C. ; Figg. 4.4., 4.6.), une cabane ovale de *ca* 12 x 7 m (1), orientée ONO-ESE, est édifiée sur une rigole de fondation creusée dans le tuf, comme le dessinent les empreintes en négatif mises au jour. A moins de cinq mètres, une fosse (diam. 1 x p. 0,90 m) a également été aménagée dans le banc tufeux. Dans la phase suivante (750-650 av.J.-C. ; Figg. 4.5., 4.7.-4.8.), trois huttes de taille plus réduite (2-4) succédèrent à la cabane 1 sur l'aire exacte de son emplacement. La cabane rectangulaire 4 pourrait constituer une amplification de la cabane circulaire 3 (ainsi, de 6 x 4,50 à 10 x 6,50 m), de par sa contiguïté avec cette dernière. Deux autres petites cabanes sont aussi construites : l'une, ovale (5), est située à proximité, alors que l'autre, rectangulaire, (6) est à l'écart de cet ensemble d'habitations depuis peu clôturé[8], autour duquel ont été relevées plusieurs fosses rectangulaires. La cabane 2 sera détruite durant une troisième phase (650-550 av.J.-C.). Seules les cabanes 3 et 4 seront maintenues à cet endroit jusqu'à l'aménagement du sanctuaire de la Magna Mater et de la Victoire (à partir de la fin du IV^{ème} s.), à travers une phase intermédiaire relative à une structure architectonique sacrée antérieure aux deux temples (Figg. 4.9.-4.13.). Dans cette zone riche en manifestations rituelles et cultuelles, les deux cabanes seront soumises à quelques évolutions structurelles durant ces diverses phases édilitaires. Par ailleurs, de récentes fouilles ont révélé des traces en négatif interprétables comme au moins trois fonds de cabane rectangulaires, partiellement conservés (*ca* L. 3,70 < 5,85 x l. 2,70) et s'entrecoupant sous un plan d'aménagement du sanctuaire Magna Mater[9]. Leur typologie suggèrerait une contemporanéité à la seconde phase des cabanes du *Cermalus* (*ca* VIII^{ème} s.).

Par contre, les secondes[10], au nombre de quatre et apparues dès la fin du IX^{ème} s. (Figg. 4.14.-4.18., 4.20.), disparaîtront au milieu du VIII^{ème} s., comme une structure de four adjacente[11] (Fig. 4.19.), au profit de la construction de murs dont la technique est, comme nous l'avons déjà vu précédemment, celle du *vallum* (phase 1 : *ca* 750-700 av.J.-C. ; Figg. 4.21.-4.23., 4.32.). Plusieurs segments pour un total de *ca* 12 m (l. 1,40 m x p. 0,30/0,40 m) ont été dégagés sur la colline palatine, aménagés dans une fosse orientée est-ouest[12]. On

[7] Pour le détail des cabanes et des aménagements environs contemporains, cf. ANGELELLI, FALZONE, 1999, pp. 15-19 ; ANGELELLI, FALZONE, 2001, pp. 65-77 ; BROCATO, 1997, pp. 618-622 et en particulier les pp. 618-619 ; BROCATO, 2000 d, p. 283 ; BROCATO, 2000 e, pp. 284-287 ; COLETTI, FALZONE, CAPRIOLI, 2006, pp. 370-384 ; TOMEI, 1997, pp. 22-23. Pour le matériel retrouvé *in situ*, cf. TOMEI, 1997, pp. 21, 24, 25. Voir également BRUNO, 2010 a, pp. 287-288 ; GUIDI, 1998, pp. 1-30.
[8] La clôture était alors en matériaux périssables.
[9] COLETTI, FALZONE, CAPRIOLI, 2006, pp. 363-369.
[10] BROCATO, 1995 a, pp. 109-118 ; CARAFA, 2010, p. 307.
[11] BROCATO, PULITANO, 1995, p. 119.
[12] Pour le détail complet des murs en phase 1 et des aménagements environnants contemporains, cf. AMMERMAN *et alii*, 1992, pp. 112-117 ; BROCATO, 2000 b, pp. 278-279 ; CARAFA, 2010, p. 307 ; CARANDINI, 1990 b, p. 97 ;

relève également un rehaussement du plan de piétinement. Le tracé des murs est marqué, à plusieurs endroits, par des pierres polygonales massives en tuf rouge disposées aux angles directionnels : elles pourraient être considérées comme des bornes de repère pour leur construction. Là où le segment est dirigé obliquement par rapport à l'axe principal après un renforcement, un passage ouvert évoluera en une porte, comme le laissent supposer les restes d'un châssis en bois et la couche d'éclats de tuf tenant lieu de seuil. Des traces en négatif à proximité de la courtine interne du segment pourraient faire référence à une cabane contemporaine des premiers murs, apparemment encore en activité dans la phase suivante[13] (Fig.4.34.).

Par la suite, cette première phase sera remplacée, après destruction et remblai, par des murs édifiés selon une technique différente du *vallum*[14]: les parements construits en éclats et blocs de tuf à sec délimitent un espace rempli de terre (phase 2 : *ca* 700/650-580 av.J.-C. ; Figg. 4.32.-4.33., 4.35.-4.36.). Le tracé de ces seconds segments de mur suit en partie les précédents, dont le remblai sert de base à leur édification : sur la partie orientale, leur tracé dévie de 4 m (Fig. 4.32.), laissant ainsi le remblai d'un des segments libre de toute occupation, ou presque. En effet, conservé partiellement à cet endroit, un enclos circonscrivant un espace rectangulaire (orienté est-ouest) est construit selon une technique composite[15] (Figg. 4.25., 4.29.). La portion orientale de la clôture est fabriquée en argile sur des fondations faites de pierres, tandis que la portion sud-est est structurée en éclats de *cappellaccio* verticaux. Dans cet espace interne, étaient réunies quatre sépultures à inhumation que nous étudierons dans le point suivant. Pour en revenir aux murs palatins de la deuxième phase, les nouveaux segments comportent également deux ouvertures : la porte de la phase 1 rehaussée par un niveau de pierres plates, ainsi qu'une poterne signalée par un seuil en éclats de tuf et deux montants en blocs de tuf. Parallèlement aux murs de la phase 2, les plans de piétinement dans la zone intérieure circonscrite par les murs subiront plusieurs aménagements pavimenteux successifs.

FONTAINE, 2004, p. 40 ; RICCI, BROCATO, TERRENATO, 1995, pp. 139-160. Pour une confirmation chronologique, voir GUSBERTI, 2010, p. 352.

[13] CARANDINI, 1995 b, p. 69. Elle est cependant également interprétable comme une fosse rituelle. Cf. CARANDINI, CARAFA, 1995 b, p. 30.

[14] Pour le détail complet des murs en phase 2 et des aménagements environnants contemporains, cf. AMMERMAN *et alii*, 1992, pp. 117-122 ; CARAFA, 2010, p. 307 ; CARANDINI, 1990 b, p. 97 ; FONTAINE, 2004, pp. 41-42 ; TERRENATO, 1995 a, pp. 161-174 ; BROCATO, 2000 b, pp. 278-279.

[15] CARAFA, 2007-2008, p. 674 ; CARANDINI, 1995 b, pp. 69-70 ; CARANDINI, 1997, pp. 505-506 ; CARANDINI, 2007-2008, p. 706 ; GALLONE, 2000, p. 291 ; GALLONE, 2007-2008, pp. 653-663 et en particulier les pp. 657-658 ; GUSBERTI, 2007-2008, pp. 645-648.

Chacune de ces deux premières phases de murs se voit accompagnée d'un fossé orienté est-ouest, le second étant plus proche de la muraille. Il faudra encore compter deux phases de construction et d'oblitération relatives aux murs qui évolueront évidemment au niveau de la technique jusqu'à la 2ème moitié du VIème s.[16].

1.3 Rituels in situ

Plusieurs des fosses rectangulaires à proximité des cabanes du *Cermalus* (phase 2) pourraient être interprétées comme des sépultures d'enfants, compte tenu de leurs petites dimensions[17]. Toutefois, l'absence d'indices matériels discrédite cette éventualité. Par contre, la fonction cultuelle de la zone englobant les cabanes semble être confirmée par du matériel qui se rapporterait à un dépôt votif[18].

Dans les deux phases, la construction des murs palatins a été signée par des dépôts et dépositions. Premièrement, une fosse contenant un dépôt matériel (*infra*), partiellement conservée (0.98 x 0.40 x 0.68 m), a été creusée sous le seuil en éclat de tuf de la porte relative à la phase 1 des murs palatins et était séparée de celui-ci par une couche d'argile[19] (Fig. 4.22.-4.23.). Deuxièmement, entre la porte et la poterne, la partie inférieure de la courtine externe des murs en phase 2 surmontait une inhumation à *enchytrismos*, orientée est-ouest [20] (Figg. 4.35.-4.40.) : outre le mobilier funéraire (*infra*), un *dolium* scellé par une plaque de tuf grossière renfermait des restes d'ossements relatifs à un enfant (peut-être de sexe féminin). Troisièmement, un ensemble de quatre sépultures (dont trois en fosse) a été mis au jour sur le remblai des murs de phase 1 après leur oblitération, là où le tracé de phase 2 est dévié, et était situé par conséquent *intra muros* (Figg. 4.25.-4.29., 4.31.) : une tombe d'adolescent (tombe 3), ainsi que deux sépultures d'adultes (un homme et une femme, respectivement tombes 1 et 4) dont l'une (individu masculin) est jumelée avec une tombe infantile à *enchytrismos* (tombe

[16] AMMERMAN *et alii*, 1992, pp. 122-128, 136-137 ; CARAFA, 2010, p. 307 ; CARANDINI, 1990 b, p. 97 ; FONTAINE, 2004, pp. 43-44 ; TERRENATO, 1995 b, pp. 175-188.
[17] BROCATO, 2000 e, p. 284 ; BRUNO, 2010 a, pp. 287-288.
[18] BRUNO, 2010 a, pp. 288-289 ; GUIDI, 1998, p. 29 ; PENSABENE, 2006, p. 332. Plus particulièrement, l'une des fosses, fermée par une dalle de tuf, contenait des ossements, des tessons de céramiques antérieures au VIIème s. et un *skyphos* du VIème-Vème s. Sa position, sa conservation et sa fréquentation suggèrent à certains chercheurs qu'elle fit partie du rite de fondation de Rome et eut été vénérée tel un lieu de culte pendant plusieurs siècles. Néanmoins, cette hypothèse est loin de faire l'unanimité et nourrit encore de nombreux débats qui ne permettent pas, pour l'instant, de donner une solution probante. Cf. BRUNO, 2010 a, pp. 288-291.
[19] AMMERMAN *et alii*, 1992, pp. 114, 116 ; BROCATO, 2000 c, p. 280 ; CARAFA, 2010, p. 308 ; RICCI, BROCATO, TERRENATO, 1995, pp. 144, 153-154.
[20] AMMERMAN *et alii*, 1992, p. 117 ; CARAFA, 2010, p. 314 ; RICCI, BROCATO, TERRENATO, 1995, pp. 148, 156, 159.

2)[21]. Couverte par une couche mélangeant éclats de tuf et fragments de *dolium* en *impasto* rouge, la tombe 1 (*ca* L. 1,40 x l. 0,65 m) protégeait les ossements d'un homme âgé de 30-40 ans, orienté vers l'ouest et placé sur le dos, avec les bras le long du corps (Fig. 4.26.). Déposé dans la fosse de la tombe 1, le *dolium* en *impasto* rouge à *enchytrismos* (tombe 2) était disposé horizontalement et orienté vers l'est (Fig. 4.26.). L'âge de l'enfant défunt n'a pas pu être défini. La tombe 3 (*ca* L. 1,90 x l. 1 m) contenait des fragments de *dolium* qui en structuraient les parties inférieure (fond de la fosse) et supérieure (couverture de la tombe). Les ossements partiels[22] retrouvés dans la tombe 3 appartenaient à un adolescent (15-17 ans) reposant selon les mêmes modalités que celles de la tombe 1 (Fig. 4.27.). Enfin, la tombe 4 (*ca* L. 2,60 x l. 0,70 m) était tapissée, dans le fond, d'éclats de *dolium*, tandis qu'un mélange d'argile et d'éclats de tuf recouvrait la fosse (Fig. 4.28.). Le squelette de la femme adulte inhumée dans celle-ci était dépourvu de crâne et gisait selon une posture fœtale. Ce noyau de sépulture est, en outre, entouré par un enclos (Figg. 4.25., 4.29.) qui en signale l'emplacement (*supra*).

Enfin, dans la zone centro-méridionale du Palatin (à l'est du *Cermalus*), une tombe infantile a été mise au jour sous la *Domus Flavia*[23] : la fosse à inhumation contenant les ossements d'un enfant en bas âge (2-3 ans) avait un plan trapézoïdal, ses parois et sa couverture étant réalisées en morceaux de tuf.

1.4 Présence matérielle liée aux rituels

Le matériel retrouvé autour des cabanes du *Cermalus* est de nature céramique : plusieurs vases miniaturisés suggèrent la présence d'un dépôt votif remontant à l'époque orientalisante[24].

Le dépôt sous le seuil du mur palatin en phase 1 (Fig. 4.24.) était composé d'un disque en os percé, de deux fibules et d'objets céramiques (une tasse en *impasto*, un grelot et une coupe italo-géométriques)[25]. Cet ensemble d'objets amène à envisager l'éventualité d'une sépulture de petite fille dont le squelette se serait désintégré, proposition cependant toujours à

[21] CARAFA, 2007-2008, p. 674 ; CARAFA, 2010, p. 314 ; CARANDINI, 1995 b, pp. 69-70 ; CARANDINI, 1997, pp. 505-506 ; CARANDINI, 2007-2008, p. 706 ; GALLONE, 2000, pp. 291-292 ; GALLONE, 2007-2008, pp. 653-663 et en particulier les pp. 654-659 ; GUSBERTI, 2000, pp. 294-297 ; GUSBERTI, 2007-2008, pp. 645-648 ; TOMEI, 1997, p. 27. En ce qui concerne l'analyse ostéologique des défunts, les conclusions sur leur alimentation et leur nutrition, cf. SALVADEI, 2000, pp. 297-300.
[22] Seule la partie supérieure a été conservée.
[23] GUSBERTI, 2007-2008, p. 640 ; TOMEI, 1997, p. 26.
[24] GUIDI, 1998, p. 29 ; PENSABENE, 2006, p. 332.
[25] AMMERMAN *et alii*, 1992, pp. 114, 116 ; BROCATO, 2000 c, p. 280 ; CARAFA, 2010, p. 308 ; RICCI, BROCATO, TERRENATO, 1995, pp. 144, 153-154 ; TOMEI, 1997, p. 27.

l'état d'hypothèse. D'autant que le grelot peut outrepasser sa connotation infantile pour une fonction rituelle apotropaïque[26]. Nous le considérerons donc comme un dépôt matériel rituel, tout en tenant compte de son caractère potentiellement funéraire[27]. La sépulture à *enchytrismos* (Figg. 4.37., 4.40.) recélait des ornements personnels (des perles en pâte de verre et une fibule fragmentaire) et deux vases céramiques (un bol caréné et une tasse à anse bifore en *impasto* brun)[28]. Les tombes regroupées à l'intérieur d'un enclos le long du tracé des murs palatins n'étaient pas privées de mobiliers funéraires, bien que ces derniers ne résultent pas d'une exceptionnelle richesse[29] (Fig. 4.30.). La tombe 1 recélait deux petites amphores en *impasto* brun et un plat sur pied en *impasto* rouge placés près de l'extrémité inférieur de la dépouille, ainsi que deux fibules incomplètes en bronze. Au sein du *dolium* de la tombe 2, se trouvaient deux fibules et une cruche à une anse. Une des deux fibules est composite avec, au niveau de l'arc, deux éléments tronconiques en os enserrant trois disques d'ambres. La rareté de ce modèle pourrait signifier sa prestigieuse valeur. La tombe 3 est sans doute la plus riche quantitativement : six vases céramiques en *impasto* rouge et brun (trois tasses, dont deux miniatures, deux plats sur pied et une amphore) à gauche de la dépouille ; un anneau en bronze et quelques fragments appartenant peut-être à une ou plusieurs fibules dans la même matière, tous déposés sur le torse. La tombe 4 est, quant à elle, la plus pauvre : une unique petite amphore en *impasto* brun représentait le mobilier. L'étude du matériel issu de ces quatre mobiliers funéraires daterait ces sépultures à la phase Latial III-IVA (*ca* 725-650 av.J.-C.).

Le mobilier funéraire de l'inhumation cachée sous la *Domus Flavia* était exclusivement composé de matériel céramique, de pâtes et de formes diverses[30] (Fig. 4.41.) : des amphores et coupes en bucchero, une *olla* en *impasto* rouge et trois aryballes piriformes (dont un exemplaire d'origine grecque). Sur base de comparaisons typo-chronologiques, il a été déterminé que cette inhumation se rapporterait au Latial IVB (630-620 av.J.-C.).

[26] SMITH, 1996 a, p. 84.
[27] P. Carafa propose aussi que la typologie du dépôt refléterait peut-être une simulation d'une déposition funéraire (CARAFA, 2010, p. 309).
[28] AMMERMAN *et alii*, 1992, p. 117 ; CARAFA, 2010, p. 314 ; RICCI, BROCATO, TERRENATO, 1995, pp. 148, 156, 159.
[29] CARAFA, 2007-2008, p. 674 ; CARAFA, 2010, p. 314 ; CARANDINI, 1997, pp. 505-506 ; CARANDINI, 2007-2008, p. 706 ; GALLONE, 2000, pp. 291-292 ; GALLONE, 2007-2008, pp. 653-663 et en particulier les pp. 654-659 ; GUSBERTI, 2000, pp. 294-297 ; GUSBERTI, 2007-2008, pp. 645-648 ; TOMEI, 1997, p. 27.
[30] TOMEI, 1997, p. 26.

1.5 Interprétations et commentaires

A. Carandini, archéologue ayant dirigé les fouilles sur le Palatin, a abondamment écrit sur ces découvertes et les a interprétées en se basant sur les textes antiques comme des monuments de l'époque romuléenne[31] : les murs mis au jour seraient l'accomplissement de Romulus, premières fortifications de l'*Urbs* et structures renforcées par un « bastion »[32], ainsi qu'une cabane de garde ; la porte serait la *Mugonia*. La tentation est évidemment grande d'identifier une structure connue via les sources à l'endroit même où émergent des vestiges archéologiques. Il n'est pas le seul à avoir fauté par excès de confiance. Ces textes qui nous renseignent sont, on le sait, de loin postérieurs à la période qui nous occupe. Le problème n'est pas que les édifices décrits n'existent pas, mais ceux-ci entrent dans un contexte appartenant à une réalité plus récente et il n'est pas certain que leur attribution à tel fondateur ou en hommage à telle divinité eût été celle-là à l'époque originelle de leur édification. D'autant que la seule preuve dont dispose Carandini concernant ses interprétations se base essentiellement sur les textes et non sur les faits archéologiques. Nous ne débattrons pas du sujet et des interprétations avancées par Carandini car nous préférons nous consacrer essentiellement à la lecture pure des repères archéologiques.

Le Palatin est passé d'un statut de simple habitat à celui d'*area sacra*, et pour ce faire il a été nécessaire de procéder à des pratiques rituelles particulières. Premièrement, la continuité topographique entre les cabanes du *Cermalus* est troublante car leur reconstruction s'est opérée sur une surface stricte. Cette correspondance parfaite souligne une volonté de préserver la nature, peut-être sacrée et/ou sacralisée, de cet endroit précis. D'ailleurs, la conservation des cabanes ou la marque de leur emplacement jusqu'à l'édification du complexe de Magna Mater et de la Victoire pourrait en être une attestation. Dans le même sens, les possibles fonds de cabane retrouvés sous le plan d'aménagement du sanctuaire pourraient induire une continuité topographique, voire fonctionnelle, entre ces édifices appartenant à différentes époques. Le matériel votif orientalisant jonchant cette aire du *Cermalus* témoignerait de ce caractère cultuel précoce. Deuxièmement, les cabanes du versant septentrional n'ont pas de valeur au niveau du caractère sacré de la colline : leur destruction en vue de l'aménagement des premiers murs de Rome est un fait plus parlant. Le changement de destination de l'aire a imposé un remodelage du paysage palatin, malgré les structures

[31] Cf. Les publications de Carandini, et en particulier CARANDINI 2006 et 2007 ; CARANDINI, CARAFA 1995 ; CARANDINI, CAPPELLI, 2000. Voir aussi CARAFA, 2010, pp. 307-308.
[32] Terminologie moderne - et vraisemblablement inadéquate - employée par Carandini, cf. note précédente.

préexistantes. Si les murs n'avaient qu'une fonction purement défensive, leur tracé aurait pu légèrement être dévié tout en gardant intactes les habitations. Par contre, l'écart entre le tracé de la phase 1 et celui de la phase 2 reste inexpliqué. Néanmoins, la localisation des quatre sépultures entourées par un enclos au niveau cette déviation peut être traduite comme un acte expiatoire pour avoir détruit les murs en phase 1 et pour ne pas en avoir respecté le tracé[33]. Par ailleurs, la structure de ses murs n'est pas suffisamment robuste pour assurer un rempart contre toute attaque[34]. De plus, comme l'avait mis en avant P. Fontaine[35], la position topographique des murs elle-même - dans la partie inférieure du versant - est plutôt un désavantage pour constituer des fortifications, même si elle ne l'empêche pas forcément[36]. Nous ne savons pas si les murs palatins entouraient l'entière colline ou délimitaient une zone plus restreinte. Toutefois, bien qu'un petit tronçon des murs a été mis au jour, leur importance a été trahie par la manière dont il a été « sanctifié » : d'une part, les dépôts propitiatoires (dépôt matériel et déposition funéraire) en relation stratigraphique avec les murs, et, d'autre part, l'ensemble des quatre sépultures placées dans un périmètre clos.

En ce qui concerne le bastion et la cabane de garde, nous pensons qu'il ne faut pas voir aussi loin. Le renforcement des murs à hauteur de la porte ne pourrait avoir été mis en place qu'afin de garantir la solidité et la stabilité de l'enceinte. Dans le cadre d'une *area sacra*, la « cabane de garde » pourrait plutôt revêtir le rôle d'une structure astreinte au déroulement de rituels et de cultes dans la zone sacrée, sans pour autant devoir être considérée comme une « cabane-temple ». Dans les chapitres successifs, nous verrons que la présence de cabanes peut se justifier dans la préparation de rites.

Quant à la tombe infantile retrouvée sous la *Domus Flavia*, il s'agit d'une manifestation rituelle qui renforce le caractère sacré de l'aire car elle intervient à un moment où les murs sont déjà construits et où ils entretiennent le même statut. Toutes les tombes retrouvées sur le Palatin ne peuvent cependant pas être considérées comme ayant un rapport avec la sphère rituelle : par exemple, la tombe à incinération dégagée sous la Maison de Livie (fin X^{ème}-IX^{ème} s.)[37] suit le principe funéraire alors en vigueur (incinération) et, bien qu'elle se situe au milieu du mont, elle n'est en contact avec aucun élément rituel ou cultuel qui pourrait certifier une implication particulière.

[33] GALLONE, 2007-2008, pp. 661-662.
[34] Cf. Chapitre II.
[35] FONTAINE, 2004, p. 54. Cf. aussi Chapitre II.
[36] CARANDINI, 2006, pp. 445-453, en particulier p. 448. Voir aussi Chapitre II. Pour contrer la critique, Carandini avait habilement fourni deux exemples de murs situés aux pieds de collines : d'une part, les murs capitolins (dont nous traiterons ultérieurement), d'autre part, les fortifications de Broglio (Calabre), édifiées à la fin du VIII^{ème} s. (CARANDINI, 2006, p. 448).
[37] TOMEI, 1997, p. 21.

La renommée du Palatin provient de sa participation dans la fondation de Rome en tant que premier noyau urbain. Comme nous l'avions suggéré dans le Chapitre II, le Palatin n'est pas une ville *stricto sensu*, car l'*Urbs* s'est développée, non pas *intra moenia*, mais autour de ce mont, tel un point originel. Néanmoins, les actes à tendance rituelle et cultuelle exécutés sur le Palatin dénoncent ce statut revendiqué par le mont romain et qui lui appartiendra jusqu'à l'époque impériale. En effet, alors que Rome sera une ville sans commune mesure dans tout l'Empire, le Palatin deviendra le siège officiel des empereurs qui y feront bâtir des palais à leur image dans un souci de propagande, afin de légitimer leur prise du pouvoir. Et bien que le Palatin s'en trouvera profondément modifié, il gardera cette connotation ancestrale à l'origine de la civilisation romaine.

2. Capitole

2.1 Topographie

Par rapport à ce qui a déjà été dit au niveau topographique, le Capitole est la colline située au nord du Palatin et également au bord du Tibre[38]. D'une superficie moitié moindre de la colline palatine, elle se compose de deux sommets (le *Capitolium* et l'*Arx*) séparés par un col, l'*Asylum*[39]. Les deux sommets du Capitole, dont les versants sont raides, devaient atteindre les 45 m d'altitude, bien que la zone méridionale du Capitole, appelée *Capitolium*, a dû subir plusieurs nivellements et terrassements à cause d'une instabilité du terrain[40]. Comme le Palatin, le Capitole est entouré par le Tibre, par la zone marécageuse du *Forum Romanum* (cf. *infra*), voire même par une source naturelle[41]. Sur ce sommet capitolin, l'habitat du Bronze Récent-début Fer a laissé place à des édifices et pratiques qui permettent d'attribuer un rôle cultuel à cette colline romaine, et ce parallèlement à la persistance d'activités sidérurgiques[42].

[38] TERRENATO, 1997, pp. 592-593 ;
[39] FILIPPI, 2010 c, p. 334.
[40] LUGLI, ROSA, 2001, pp. 281-290; BOCCUCCIA, 2001, pp. 299-306 ; CAZZELLA, 2001, pp. 265-268 ; TERRENATO, 1997, p. 592.
[41] En effet, elle serait située sur le versant septentrional du Capitole, identifiée par les sources antiques comme la *fons Tullianum*. Cette source se trouverait précisément sous le *Carcer*, prison antique remontant à l'époque de la monarchie romaine. Aujourd'hui, cet édifice est surmonté de l'église S. Giuseppe dei Falegnami. COARELLI, 1993, pp. 236-237.
[42] BARONI, 2001, pp. 291-298 ; BOCCUCCIA, 2001, pp. 299-306 ; CAZZELLA, 2001, pp. 265-268 ; FILIPPI, 2010 c, pp. 334-335.

2.2 Structures, aménagements et réfections

Le temple de Jupiter Capitolin (2ème moitié du VIème s.)[43] ne serait pas la plus ancienne manifestation cultuelle dans la partie sud-ouest de la colline. Bien avant sa construction, un dépôt votif occupait déjà les lieux, à environ 70 m du temple archaïque[44]. Celui-ci était latéralement circonscrit par un muret en blocs de *cappellaccio* et surmonté par un mur transversal en *opus quadratum* dans le même matériau, vestige d'un édifice archaïque ou du début de l'époque républicaine[45] (Figg. 4.42.-4.45.).

Dans la partie nord-est du Capitole, un segment de murs orienté nord-est/sud-ouest a été mis au jour dans le bas du versant[46]: deux parements en éclats de tuf rouge (l. *ca* 1,70 m) enserrent une remplissage terreux (*emplekton*). La fosse de fondation (l. 0,60 x p. 0,50 m) était occupée par un remplissage d'éclats de tuf rouge et de *cappellaccio* cimentés par du sable limoneux (Figg. 4.46., 4.48.). Au-dessus, l'élévation conservée consistait en des éclats de tuf quadrangulaires organisés en deux rangées (l. 0,60 x h. 0,35 m). D'après le matériel céramique issu des couches stratigraphiques et la technique de construction (proche de celle des murs palatins), ce segment se situerait entre la fin de la 2ème moitié du VIIIème s. et le début du VIIème s.[47]. Reposant sur la structure de cette première phase, trois rangées de blocs quadrangulaires de *cappellaccio* formaient un mur (L. 3 x l. 1,70 x h. 1,30 m) datant du VIème s.[48] (Fig. 4.47.). Près de ce tronçon, trois manifestations funéraires ont été relevées.

2.3 Rituels in situ

Le dépôt votif proche du temple de Jupiter Capitolin a été entreposé dans une fosse où le matériel votif, disposé en vrac, était mélangé à de la terre charbonneuse, à des cendres, et à des fragments de tuiles en *impasto* et de roches (brèche et *cappellaccio*)[49]. L'étendue originelle du dépôt ne peut pas être définie car celle-ci a été perturbée suite à des

[43] AA.VV., 1990, p. 75 ; FILIPPI, 2000, p. 324.
[44] ALBERTONI, 1990, p. 70. Le dépôt capitolin a été mis au jour plus particulièrement sous l'actuelle salle de la Protomothèque faisant partie des Musées Capitolins. Cf. MAZZEI, 2007, pp. 145-151.
[45] ALBERTONI, 1990, p. p. 70 ; FILIPPI, 2000, p. 324. Pour la relation stratigraphique entre le dépôt votif et les structures le surmontant, cf. MAZZEI, 2007, pp. 156-162.
[46] CIFANI, 2008, p. 75 ; FILIPPI, 2010 c, p. 334 ; FORTINI, 2000, p. 325.
[47] FILIPPI, 2010 c, p. 334.
[48] FORTINI, 2000, p. 325.
[49] ALBERTONI, 2000, p. 322.

terrassements et aménagements postérieurs de la zone, laissant ouverte la possibilité d'une spoliation partielle des dons[50].

Dans la partie ouest du *Capitolium*, à quelques dizaines de mètres du dépôt votif, six tombes à inhumation ont été identifiées[51] (Fig. 4.52.) : quatre du Latial IIA (t. 4, 12, 13 et 15) et deux du Latial IIIB (t. 8 et 10). Cinq d'entre elles sont aménagées en fosse (t. 4, 9, 10,13 et 15) et parfois délimitées par des blocs de tuf (t. 4, 10 et 15), alors que la dernière est à *enchytrismos* (t. 12). Toutes ces tombes contenaient des ossements d'enfants ou d'adolescents. Ainsi, la sépulture à *enchytrismos* (t. 12, Fig. 4.59.) renfermait un *dolium* scellé par une couche d'argile et des éclats de tuf, à l'intérieur duquel gisait le squelette d'un bébé (6-12 mois). A l'écart des autres sépultures, la t. 4 (Fig. 4.53.) était pourvue d'une couche composée de fragments de céramiques, destinée à recevoir la dépouille d'une petite fille (4-5 ans). Le squelette d'une fillette du même âge retrouvé dans la t. 15 (Fig. 4.61.) reposait sur un fond tapissé de fibres organiques d'origine végétale. La t. 13 était, quant à elle, la dernière demeure d'un défunt âgé de 17 ans, comme pour la t. 10 (Fig. 4.57.) où l'inhumé ayant un âge similaire avait été couvert d'un linceul et déposé sur un lit végétal. Enfin, la t. 8 (Fig. 4.55.) a été attribuée à une jeune fille du même âge que les deux individus précédents (16-19 ans), elle aussi revêtue d'un suaire. Le phénomène des tombes de nouveaux-nés, d'enfants et d'adolescents semble perdurer dans la zone jusqu'au VI^{ème} s.[52].

Enfin, il faut signaler que le pied du versant nord-est du Capitole, non loin des murs capitolins, est aussi marqué par trois inhumations sans mobilier funéraire, remontant peut-être au Latial III[53] : un adolescent d'âge et de sexe indéterminés, une femme (25 ans) et un homme (35-45 ans) mort d'un coup sur la tête, ayant également souffert de scoliose et de cyphose.

2.4 Présence matérielle liée aux rituels

Le matériel du dépôt votif retrouvé dans les environs du temple de Jupiter Capitolin fait montre d'une grande diversité au point de vue de la nature des objets et de leur forme[54] (Figg. 4.49.-4.51.) : vases miniatures, vases à parfum, vases en *impasto* et en bucchero,

[50] ALBERTONI, 1990, p. 70 ; ALBERTONI, 2000, p. 322 ; FILIPPI, 2000, p. 324.
[51] DE SANTIS, 2001, p. 273 ; FILIPPI, 2010 c, p. 335 ; LUGLI, 2001, pp. 309-314 ; MAZZEI, 2007, p. 154. Les sépultures se situent plus précisément dans la zone dite du *Giardino Romano*, intégrée aux Musées Capitolins. Cf. Les références citées précédemment dans cette même note.
[52] DANTI, 2001, pp. 332-336.
[53] CARAFA, 2007-2008, p. 675 ; CARAFA, 2010, p. 315.
[54] ALBERTONI, 1990, pp. 70-75 ; ALBERTONI, 2000, p. 322 ; BARTOLONI, 1991 a, p. 753 ; FILIPPI, 2000, pp. 323-324 ; MAZZEI, 2007, pp. 155-156.

lamelles et figurines en bronze, petites *focacce*[55], perles en pâte de verre, etc. Alors que la plupart des objets sont datés au plus tard jusqu'au début du VI^{ème} s. (Latial IVB), plusieurs d'entre eux remonteraient à la 2ème moitié du VIII^{ème} s.[56]. Pour certains (notamment des anneaux de suspension et un tripode en bronze), une hypothèse quant à une possible origine funéraire, émanant de la proximité de tombes, a semé le doute concernant leur attribution fonctionnelle[57].

Les quatre tombes du Latial IIA étaient riches en mobiliers funéraires dont les objets appartenaient à plusieurs classes matérielles, chacune étant très diversifiée au niveau des formes[58] (Figg. 4.54., 4.58., 4.60., 4.62.) : ils étaient composés de deux à six céramiques (t. 4, 13 et 15), d'une à deux fibules (t. 4 et 15) et autres ornements personnels (t. 15), d'offrandes végétales (t. 4 et 12) et de scories (t. 12). Les céramiques, en relation avec le service de liquides, faisaient toutes l'objet de cassures antiques. Concernant les tombes du Latial IIIB, les mobiliers funéraires sont loin d'être aussi abondants quantitativement[59] : alors que la t. 8 était vide de tout contenu, la t. 10 ne détenait qu'une petite amphore, ainsi qu'une pointe de javelot en fer et les restes de sa hampe en bois.

2.5 Interprétations et commentaires

Bien que moins complexe structurellement que le Palatin, le Capitole offre d'intéressantes perspectives quant à une origine précoce du culte, bien avant la fondation du temple de la Triade Capitoline. Le dépôt votif voisin est vu comme un vestige du culte voué à Jupiter Feretrius, antérieur à celui de Jupiter Capitolin et documenté uniquement par les sources littéraires[60]. Les hypothèses concernant une reconstitution d'une cabane-temple dédiée à ce Jupiter « frappeur » vont bon train[61]. Mais au-delà de ces considérations de l'ordre de l'imagination, il faut constater que le Capitole apparaît très tôt comme un endroit propice à

[55] Objets de petites dimensions, fabriqués en *impasto* et ayant la forme discoïdale d'un petit pain convexe (*focaccia*). Ces miniatures sont fréquentes dans le contexte cultuel (surtout à partir du VII^{ème} s.), avec néanmoins quelques occurrence dans les nécropoles du IX^{ème} s. Cf. BARTOLONI, 1991 a, pp. 750-751 ; SCORDIA, 2001, pp. 217-218.
[56] ALBERTONI, 2000, p. 322 ; AMPOLO, 1980, p. 570 ; BARTOLONI, 1991 a, p. 753 ; BETTELLI, 1997, p. 217 ; CARANDINI, 2007, pp. 81, 83 ; FILIPPI, 2000, p. 324 ; FILIPPI, 2010 c, p. 335 ; GUSBERTI, 2005 b, pp. 151-155.
[57] ALBERTONI, 2000, pp. 322-323 ; BARTOLONI, 1991 a, p. 753 ; CARANDINI, 2006, p. 259 ; GUSBERTI, 2005 b, pp. 154-155 ; MAZZEI, 2007, pp. 153-155.
[58] LUGLI, 2001, pp. 309-313.
[59] LUGLI, 2001, pp. 313-314.
[60] BARTOLONI, 1991 a, pp. 753-754 ; CARAFA, 2007-2008, p. 678 ; CARANDINI, 2006, p. 258 ss., CARANDINI, 2007, pp. 79-82 ; FILIPPI, 2000, p. 324 ; FILIPPI, 2010 c, pp. 334-335 ; GUSBERTI, 2007-2008, p. 640 n. 3 ; MAZZEI, 2007, pp. 163, 165, 166.
[61] Cf. les publications de Carandini, principalement CARANDINI 1997, 2006 et 2007.

l'installation d'un lieu de culte, supplantant un habitat comme dans le cas du Palatin. D'ailleurs, la traduction des tombes infantiles comme les prémices des *suggrundaria*[62] - c'est-à-dire des sépultures d'enfants autorisées sur le périmètre de l'unité d'habitation familiale - sur le sol capitolin est en complète contradiction avec l'abandon de l'habitat, qui s'opère parallèlement à leur apparition[63]. Comme nous l'avons signalé, ce phénomène sera alimenté jusqu'au VI^{ème} s., où certaines sépultures pourraient être en corrélation avec des édifices archaïques de la sphère sacrée. Cette continuité sacro-funéraire est d'autant plus étonnante qu'elle talonne également la poursuite des activités sidérurgiques sur le Capitole[64]. Il est difficile d'évaluer où se situerait l'hypothétique connexion entre elles et si les activités sidérurgiques auraient une motivation d'ordre rituel et/ou cultuel en rapport avec la nature sacrée du Capitole[65].

Les sépultures de la zone septentrionale du Capitole sont, quant à elles, perçues comme la mise en terre de condamnés à mort, précipités de la roche tarpéienne[66]. Toutefois, cette interprétation tirée encore une fois des mythiques récits narrant les origines de Rome ne trouve pas grâce à nos yeux. En effet, les restes osseux des défunts ne semblent avoir subi de traumatismes corporels qu'aurait pu occasionner un tel saut depuis le bord de la falaise - ou du moins, ceux-ci n'auraient pas été rapportés dans les études. Cependant, la mort de ces condamnés potentiels pourrait être issue d'un sacrifice, comme pourrait le laisser entendre le coup porté à la tête de l'homme inhumé. La difformité congénitale de ce dernier pourrait avoir décidé de son décès, tant les infections sont caractéristiques, comme nous le verrons dans les prochains chapitres, de certains inhumés en aire sacrée. Ces trois sépultures pourraient, comme pour le Palatin, constituer des dépositions propitiatoires en faveur de la construction des murs capitolins, bien qu'il en faille démontrer le rapport stratigraphique.

A l'instar des murs palatins, l'enceinte du Capitole aurait pu avoir, dans un premier temps, une fonction symbolique, voire sacrée, comme le suggère sa structure rudimentaire et leur situation topographique. Comme nous venons de le dire, il faut supposer que le sol qui accueillera le temple tutélaire de la ville possédait déjà un statut d'importance cultuelle dès ses origines, comme le prouve le dépôt votif. C'est pourquoi, à partir de ces deux considérations, nous estimons que les murs capitolins ne devaient pas ceindre uniquement l'*Arx* comme cela est reconnu habituellement, en faisant une « citadelle » : tout le Capitole

[62] FILIPPI, 2007-2008, p. 617.
[63] DANTI, 2001, pp. 328-337.
[64] La situation topographique inhabituelle des tombes serait l'indice d'un statut hors du commun des défunts, dans DE SANTIS, FENELLI, SALVADEI, 2007-2008, p. 730.
[65] Réflexion identique dans LUGLI, 2001, p. 317.
[66] CARAFA, 2007-2008, p. 675 ; CARANDINI, 2007-2008, p. 707.

aurait pu bénéficier d'un enclos qui lui aurait conférer une place particulière dans le développement urbanistique à venir (Fig. 4.2.).

3. *Forum Romanum*

3.1 Topographie

Dans le cadre topographique romain, la zone du Forum Romain est comprise entre les monts Palatin et Capitole[67]. Il s'agit d'une vallée marécageuse (*Velabrum*) où sera aménagée la première place publique de Rome, comprenant les plus anciens édifices institutionnels, politiques et économiques du centre[68]. Cette installation qui débutera durant la 2ème moitié du VIIIème s. nécessitera la bonification du terrain bourbeux par son assèchement au moyen d'un système de drainage au VIIème s. - la *Cloaca Maxima*[69]. Il faut néanmoins noter la présence de sources d'eau dans la zone sud-est du *Forum Romanum*, proximité du Palatin, à un niveau supérieur par rapport au plan du Forum[70]. Peu d'habitations sont élevées au centre de la zone, préférant les hauteurs, voire le bas de leurs versants. Néanmoins, on y constate plusieurs noyaux funéraires relatifs aux différents habitats romains, ultérieurement repoussés à l'extérieur du premier centre urbain (entre autres, sur le mont Esquilin)[71]. Certains d'entre eux semblent montrer une connotation supplémentaire à celle funéraire, attribuée à la sphère rituelle.

3.2 Structures, aménagements et réfections

Au nord du Palatin, non loin des murs septentrionaux, un bâtiment en activité durant douze phases (VIIIème s. av.J.-C.-Ier s. ap.J.-C.) a été identifié comme la véritable *domus Regia*[72], latéralement au temple de Vesta[73] (Figg. 4.63.-4.65.) : dans sa première phase (*ca*

[67] FILIPPI, 2010 a, p. 326 ; TERRENATO, 1997, pp. 589-590.
[68] FILIPPI, 2005 a, pp. 93-115 ; FILIPPI, 2010 a, p. 326.
[69] CARAFA, 2007-2008, p. 672 ; CIFANI, 2008, p. 245 ; FILIPPI, 2005 a, pp. 93-115 ; FILIPPI, 2007-2008, pp. 628-636 ; FILIPPI, 2010 b, pp. 329-330, 332 ; GUSBERTI, 2007-2008, p. 648 ; TERRENATO, 1997, p. 593.
[70] L'une d'entre elles est mise en relation avec la source antique *fons Iuturnae*, qui résulte de la pétrification et de la monumentalisation du bassin naturel. Cf. AMMERMAN, 1990, p. 15 ; STEINBY, 1996, pp. 168-170.
[71] Cf. Chapitre I. Voir aussi BROCATO, 1995 b, p. 136.
[72] Une structure précédemment identifiée comme la *Regia* avait été mis au jour par F. E. Brown sur le *Forum Romanum*, face au temple de Vesta (cf. AA.VV., 1990, p. 59 ; ARVANITIS, FILIPPI, 2010, pp. 322, 324 ; COARELLI, 1983, p. 56 ss.). La nouvelle découverte a été faite par A. Carandini (cf. ARVANITIS, FILIPPI, 2010, p.

770-750 av.J.-C. ; Fig. 4.66.), cet édifice rectangulaire se compose d'un seul espace dont le plan sera par la suite (dès la phase 2 : *ca* 750-730/720 av.J.-C. ; Figg. 4.67., 4.69.) amplifié à travers deux pièces latérales et une cour clôturée à l'avant. Cette construction en pisé et orientée est-ouest mesure alors *ca* 20 x 15 m. Au dernier quart du VII^{ème} s. (phase 4, Fig. 4.74.), cette *domus* en matériaux périssables est oblitérée pour voir naître une structure en pierre, porteuse d'un toit fait de tuiles. Outre la fonction sacro-institutionnelle qui lui est généralement attribuée, cette bâtisse nous intéresse par les marques rituelles qui ponctuent quelques unes de ses différentes phases évolutives.

La zone face au temple de Vesta a récemment montré des traces de fréquentation contemporaines de la *domus* en phase 1[74] (Figg. 4.63.-4.65.) : il s'agit des vestiges d'une cabane rectangulaire (*ca* L. 10-13 m) reconnue comme la plus ancienne demeure des Vestales (Fig. 4.78.), associée à des puits contenant du matériel céramique. En outre, des murs (Fig. 4.76.) interprétés comme la première enceinte du sanctuaire et son premier pavement, ainsi que des foyers rituels relatifs à un culte (Fig. 4.77.), sont apparus au cours des fouilles[75]. Bien que moins épais, le plus ancien des deux murs (*ca* l. 0,90 m) aurait été construit selon une technique similaire au *vallum* des murs palatins en phase 1. Il semble qu'un édifice à la fonction imprécise, en activité sur l'aire du sanctuaire entre le 3ème quart du VII^{ème} s. et le 1er quart du VI^{ème} s., ait été détruit par combustion, ses restes ayant été déposés dans un des puits de la zone (B)[76]. Sur des fondations en blocs équarris, la structure avait une élévation réalisée soit en cailloux, soit en argile, et une toiture probablement faite de tuiles. Entre la fin de cet édifice et le début de la construction du sanctuaire (dernier quart du VI^{ème} s.)[77], une autre structure n'a laissé de vestiges qu'au fond d'un puits votif (C), à peu près comme dans la situation précédente[78].

Au nord du *Forum Romanum* (Figg. 4.63., 4.79.-4.80.), devant le *Comitium* (lieu de l'assemblée du peuple appelée « comices »), le *Lapis Niger*, plaque de marbre noir placée sur

322 ; CARANDINI, 2005, p. 189 ; CARANDINI, 2006, pp. 240-243 ; CARANDINI, 2007, pp. 62-70 ; FILIPPI, 2004, pp. 101-121 ; FILIPPI, 2005 b, pp. 199-203 ; FILIPPI, 2007-2008, p. 618 n. 6).

[73] ARVANITIS, FILIPPI, 2010, pp. 322-324 ; CARAFA, 2007-2008, pp. 672-674 ; CARANDINI, 2005, p. 189 ; CARANDINI, 2006, pp. 240-243 ; CARANDINI, 2007, pp. 62-70 ; FILIPPI, 2004, pp. 101-121 ; FILIPPI, 2005 b, pp. 199-203 ; FILIPPI, 2006, pp. 67-70, 73 ; FILIPPI, 2007-2008, pp. 619-628 ; GUSBERTI, 2007-2008, pp. 640-644.

[74] ARVANITIS, FILIPPI, 2010, pp. 323-325 ; CARANDINI, 2005, p. 189 ; CARANDINI, 2006, pp. 193, 244, 452-453 ; CARANDINI, 2007, pp. 70-71 ; CUPITO, 2004, p. 123 ss. Pour une confirmation chronologique, voir GUSBERTI, 2010, p. 352.

[75] Cf. note précédente.

[76] ARVANITIS, 2004, p. 147 ss. ; CARAFA, 2004, p. 136.

[77] En réalité, les éléments qui subsistent du temple circulaire de Vesta ne datent pas de la phase la plus ancienne du sanctuaire. En effet, ceux-ci (époque impériale) reposent sur des vestiges remontant peut-être au II^{ème} s. av.J.-C. qui ont eux-mêmes effacé des restes plus anciens. Cf. ARVANITIS, 2004, pp. 148-150 ss.

[78] ARVANITIS, 2004, pp. 147-148.

le sol, indiquait l'emplacement d'un lieu cultuel habituellement daté au VI^{ème} s., oblitéré à l'époque de César et d'Auguste pour un réaménagement de la zone[79]. Sous ce niveau, les vestiges de ce complexe sacré consistaient en une borne portant une inscription sacrée du VI^{ème} s., un autel du IV^{ème} s. et une base de colonne du III^{ème} s.[80]. En outre, du matériel à caractère votif en rapport avec le complexe a été révélé lors de fouilles[81]. L'ancienneté de ce lieu de culte pourrait pourtant être revue à la hausse, comme l'étude rituelle et matérielle nous le montrera.

3.3 Rituels in situ

Parallèlement à l'usage possible de foyers rituels dans le périmètre externe de la structure[82], trois sépultures à *enchytrismos* ont été mises au jour dans les couches de construction et de destruction de la *domus Regia*[83]. La première tombe a été aménagée après la destruction de la *domus*, dans une fosse située à l'angle est du bâtiment en phase 2.1, entre le corps et l'enclos (Fig. 4.68.) : orienté à l'ouest, le *dolium* était fermé par trois morceaux de tuf et reposait sur un lit d'amortissement réalisé à partir d'éclats de la même roche. Les quelques restes osseux conservés à l'intérieur du contenant seraient ceux d'un enfant, d'âge indéterminé. Au dessus de la tombe, le plan de pavement aurait fait l'objet d'un feu rituel, comme le montrent des fragments de céramiques calcinés. La deuxième sépulture fait partie d'un rituel consacré à la destruction de l'édifice (alors en phase 2.3 : *ca* 730/720 av.J.-C. ; Fig. 4.70.) et à sa reconstruction (phase 3 : 1ère moitié du VII^{ème} s. ; Fig. 4.72.) : le matériel issu de la destruction, jumelé avec quelques vases de table de qualité, est réparti dans deux fosses dans la partie nord-est de la *domus*. Le *dolium* occupait la seconde fosse de plan rectangulaire (orientée nord-sud), creusée plus à l'ouest de la première circulaire (diam. > 3 m) et inférieure en taille par rapport à cette dernière. Des éclats de tuf colmataient le *dolium*, orienté vers le sud, alors qu'un morceau de calcaire vertical l'étayait au niveau du fond. Toutefois, dans ce cas, aucune trace du squelette n'a été relevée. Enfin, la dernière sépulture à *enchytrismos* a été mise en place au niveau la partie occidentale lors de la destruction de la *domus* en vue d'une

[79] CARAFA, 2005, pp. 135-149 ; DE SANTIS, CRISTOFANI, 1990, p. 54.
[80] CARAFA, 1998, p. 105 ; CARAFA, 2005, pp. 135-149 ; COARELLI, 1983, pp. 172-177 ; DE SANTIS, CRISTOFANI, 1990, p. 54.
[81] BARTOLONI, 1991 a, pp. 749, 755 ; CARAFA, 2000 a, p. 69 ; CARAFA, 2005, pp. 136 ; COARELLI, 1983, pp. 177-178 ; DE SANTIS, CRISTOFANI, 1990, pp. 54-59 ; FILIPPI, 2010 b, p. 332.
[82] CARANDINI, 2006, p. 243.
[83] CARAFA, 2007-2008, pp. 672-674 ; CARAFA, 2010, pp. 310, 312, 314 ; CARANDINI, 2006, pp. 240-243 ; FILIPPI, 2006, pp. 67-70, 73 ; FILIPPI, 2007-2008, pp. 619-628 et plus particulièrement les pp. 620-626 ; GUSBERTI, 2007-2008, pp. 640-644. Pour une confirmation chronologique, voir GUSBERTI, 2010, p. 352.

première pétrification (phase 4, Fig. 4.73.). L'ouverture du *dolium* était dirigée vers l'est et était scellée par un plat en *impasto* rouge surpeint en blanc. Le fond du contenant était manquant. Néanmoins, le squelette d'un enfant était toujours présent à l'intérieur de ce *dolium* au moment de sa découverte. L'aire du sanctuaire de Vesta était pourvue de deux puits dans l'un desquels (B) a été retrouvé un dépôt matériel, peut-être votif[84], comme nous le verrons dans le point suivant. Le dépôt était alimenté entre le Latial IIIB et le Latial IVB, sans aucun hiatus chronologique.

Comme nous l'avons annoncé concernant le complexe cultuel du *Lapis Niger* (Figg. 4.79.-4.80.), des offrandes ont été rassemblées dans un dépôt dès le VI^{ème} s., placé dans une fosse remplie d'un mélange de terre, de charbons de bois et de cendres: il contiendrait cependant des objets plus anciens qui suggèreraient une datation durant la seconde moitié du VIII^{ème} s.[85].

Plus au centre du *Forum Romanum*, plus particulièrement dans la zone sous laquelle passait la *Cloaca Maxima*, quatre sépultures à inhumation avaient été ensevelies sous la strate d'aménagement de la place publique qui date de la seconde moitié du VIII^{ème}-début VII^{ème} s.[86]. Parmi ces tombes qui avaient été creusées non loin de l'*Equus Domitiani* (Figg. 4.79.-4.80.), statue équestre de l'empereur, est chronologiquement recensée l'inhumation d'un homme, suivie de celles d'une femme (morte suite à un coup sur la tête) et d'un fœtus, auxquelles vient s'ajouter celle d'un jeune garçon ou d'une jeune fille (Figg. 4.81.-4.83.). Concernant cette dernière, la dépouille reposait sur une table en bois qui peut être vue comme une forme de sarcophage[87]. Non loin de celles-ci, un assemblage d'objets singuliers, enfoui dans un coffre de travertin sous les fondations de l'*Equus Domitiani*, a été interprété comme un dépôt de fondation et de destruction entre les deux phases de pavement du forum[88] (Fig. 4.81.).

[84] CARAFA, 2004, p. 136.
[85] DE SANTIS, CRISTOFANI, 1990, pp. 54-55 ; BARTOLONI, 1991 a, p. 755 ; CARAFA, 1998, pp. 105-106 ; CARAFA, 2000 a, p. 69 ; CARAFA, 2005, pp. 136 ; FILIPPI, 2010 b, p. 332.
[86] CARAFA, 2007-2008, p. 672 ; CARAFA, 2010, p. 310 ; CIFANI, 2008, p. 245 ; FILIPPI, 2005 a, pp. 105-113 ; FILIPPI, 2007-2008, pp. 628-636 ; FILIPPI, 2010 b, p. 331 ; GUSBERTI, 2007-2008, p. 648.
[87] CARAFA, 2007-2008, p. 672 ; CARAFA, 2010, p. 311 ; FILIPPI, 2007-2008, p. 634 ; GUSBERTI, 2007-2008, p. 648.
[88] CARAFA, 2007-2008, pp. 672, 677, 687 ; CARAFA, 2010, p. 312 ; CARANDINI, 2007-2008, p. 707 ; COARELLI, 1983, pp. 292-293 ; FILIPPI, 2005 a, pp. 114 ; FILIPPI, 2007-2008, p. 635 ; FILIPPI, 2010 b, pp. 331-332 ; GUSBERTI, 2007-2008, p. 648.

3.4 Présence matérielle liée aux rituels

Chacune des tombes en *enchytrismos* de la *domus Regia* était munie d'un mobilier funéraire placé à l'intérieur du *dolium*, comme habituellement (Figg. 4.71., 4.75.). La première sépulture est sans doute la plus riche des trois, comprenant des objets en céramique, en bronze et en pâte de verre[89] : une tasse en *impasto* avec anse bifore, deux bracelets, deux fibules, deux à trois *bullae*, trois pendants, ainsi que des perles. Les deux autres tombes ne recélaient qu'un objet [90]: une tasse en *impasto* avec une anse pour la deuxième sépulture, et un plat en argile peint ayant subi une cassure rituelle en deux morceaux pour la troisième.

La fouille de la dite « cabane des Vestales » a permis de recueillir, au cœur du fond de cabane, du matériel dont un fragment de céramique eubéenne datant du 2ème quart du VIIIème s.[91]. En outre, le matériel extrait du puits B du sanctuaire de Vesta était essentiellement céramique, ayant des fonctions relatives, entre autres, au service, à la cuisson et au stockage de nourriture[92]. Les restes d'un édifice, démoli sous l'action du feu, ont également été identifiés[93]. La fonction votive du matériel du puits B n'est pas définissable comme proprement votif. Néanmoins, le taux élevé d'*olle* (30 %) ayant une attribution rituelle pourrait favoriser l'interprétation de dépôt votif. D'autant que la conservation des vestiges de destruction appartenant à cet édifice, construit dans une zone supposée comme précocement rituelle, pourrait la renforcer.

Le dépôt sous le *Lapis Niger* renfermait des objets votifs courants à l'époque archaïque[94] : des terres-cuites architecturales, vases miniatures, vases en bucchero, vases d'importation grecque, vases étrusco-corinthiens, des statuettes anthropomorphes en ivoire ou en os, des fibules et même des ossements animaux. Certains de ces dons (une fusaïole et cinq *olle* en *impasto*) pourraient se rapporter à une phase antérieure, fixée vers 750-700 av.J.-C.[95].

Les tombes proches de l'*Equus Domitiani* étaient exemptes de tout objet constituant un mobilier funéraire à l'exception de celle de l'enfant[96] : très pauvre, le mobilier se résumait à un vase en céramique typique du VIIIème s. Par contre, la chronologie des trois autres

[89] CARAFA, 2007-2008, pp. 672 ; CARAFA, 2010, p. 310 ; CARANDINI, 2006, p. 241 ; FILIPPI, 2006, pp. 73-75 ; FILIPPI, 2007-2008, pp. 620 ; GUSBERTI, 2005 a, pp. 117-134 ; GUSBERTI, 2007-2008, pp. 641-644.
[90] CARAFA, 2007-2008, pp. 673-674 ; CARAFA, 2010, p. 314 ; CARANDINI, 2006, p. 241 ; FILIPPI, 2007-2008, pp. 621, 623, 626 ; GUSBERTI, 2007-2008, p. 644.
[91] ARVANITIS, FILIPPI, 2010, p. 325 ; CARANDINI, 2006, p. 244 n. 644 ; CARANDINI, 2007, p. 71.
[92] CARAFA, 2004, pp. 135-143, et en particulier pp. 135-136.
[93] CARAFA, 2004, p. 136.
[94] BARTOLONI, 1991 a, pp. 756-757 ; DE SANTIS, CRISTOFANI, 1990, pp. 54-59.
[95] CARAFA, 2000 a, p. 69 ; CARAFA, 2005, p. 136 ; DE SANTIS, CRISTOFANI, 1990, p. 55 ; FILIPPI, 2010 b, p. 332.
[96] CARAFA, 2007-2008, p. 672 ; CARAFA, 2010, p. 311 ; FILIPPI, 2007-2008, p. 634 ; GUSBERTI, 2007-2008, p. 648.

dépositions reste problématique, tant la stratigraphie de la zone d'enfouissement (fin VIII^{ème} s.) ne correspond pas aux analyses des ossements au radiocarbone (milieu du XIII^{ème}-début X^{ème} s./début XII^{ème}-fin X^{ème} s.)[97]. Le dépôt de fondation/destruction, quant à lui, comportait cinq vases (bocal en céramique dépurée, *olla* en *impasto* rouge, amphore et deux tasses en *impasto* brun) accompagnés de fragments osseux de tortue, de résidus de bronze et d'une pépite d'or (Fig. 4.84.). Leur datation a été fixée au second quart du VII^{ème} s.[98].

3.5 Interprétations et commentaires

Localisée entre le Palatin et le Capitole, la zone du *Forum Romanum* est également empreinte de plusieurs manifestations rituelles de nature diverse. Le cas de la dite *domus Regia* est parfaitement clair : comme l'ont prouvé les chercheurs ayant étudié le sujet, les sépultures à *enchytrismos* font référence à des phases de construction et destruction, et non pas à des phases de vie de l'édifice, ce qui en fait des dépositions de propitiation et d'expiation[99]. Ainsi, l'usage de sépultures dans un but rituel est illustré. En outre, cette destination indique que l'édifice soumis à cette pratique exige une protection - divine ? - inhérente à sa fonction. Si elle était véritablement la demeure du *rex* et par la suite du *rex sacrorum*[100], la *domus Regia* serait une structure où la composante politique s'assoit au même titre que celle religieuse. Par contre, il est moins évident de déterminer si les sépultures de l'*Equus Domitiani* étaient corrélées avec l'aménagement du forum, d'autant qu'il existe un hiatus entre la stratigraphie et la datation des trois squelettes.

L'aire du futur sanctuaire de Vesta présente d'intéressants vestiges, semblables à ceux révélés sur la Palatin[101]. D'ailleurs, le caractère commun aux premiers murs du Palatin et du sanctuaire à venir conforterait l'interprétation symbolique et cultuelle de ces enclos originels. La proximité entre les repères archéologiques du Palatin, de la *domus Regia* et du futur sanctuaire de Vesta rend compte d'un trinôme basé sur une syntaxe rituelle similaire.

Les dépôts votif du *Lapis Niger* et de l'*Equus Domitani* sont généralement considérés comme étant respectivement le *Volcanal* et le *sacellum* des *Doliola*, désignés par les sources

[97] FILIPPI, 2007-2008, pp. 634-635 ; GUSBERTI, 2005 a, pp. 117-134.
[98] CARAFA, 2007-2008, p. 673 ; CARAFA, 2010, p. 312 ; CARANDINI, 2007-2008, p. 707 ; COARELLI, 1983, pp. 292-293, 298 ; FILIPPI, 2007-2008, pp. 635-636 ; FILIPPI, 2010 b, p. 331 ; GUSBERTI, 2005 a, pp. 117-134 ; GUSBERTI, 2007-2008, p. 648.
[99] CARAFA, 2007-2008, p. 675 ss. ; CARANDINI, 2007-2008, pp. 706-707 ; FILIPPI, 2007-2008, p. 626 ; GUSBERTI, 2007-2008, pp. 640-641.
[100] ARVANITIS, FILIPPI, 2010, p. 323 ; CARANDINI, 2007, pp. 62-70.
[101] CARANDINI, 2006, pp. 244, 453.

comme le sanctuaire dédié à Vulcain et un dépôt originel de céramiques inviolable[102]. Quelle que soit leur attribution, leur assemblage serait un indice de la conception délibérée d'un espace publique majeur dans l'organisation urbaine, ou du moins de la nécessité d'en favoriser l'implantation sur un terrain jusqu'alors instable[103]. Dans les deux situations, un ou plusieurs rituels propitiatoires seraient requis. Ainsi, les sépultures de l'*Equus Domitiani* pourraient également trouver une justification supplémentaire. Une autre possibilité à ce contexte pourrait être la préexistence de lieux cultuels au forum. Afin que cette solution soit effective, le marqueur rituel et/ou cultuel devrait perdurer sur plusieurs phases, pour garantir ce statut. Cette condition est remplie dans le cas du dépôt dit du *Volcanal* où les plus anciennes pièces ne représentent qu'une partie d'un ensemble constitué à travers plusieurs siècles[104]. De même, l'arc chronologique mis en évidence par les inhumations de l'*Equus Domitiani* pourrait concorder avec ce point de vue ; néanmoins, la datation contestée de trois d'entre elles est un élément à prendre en considération.

Parallèlement au trinôme Palatin-*Regia*-Vesta, il faut remarquer qu'un phénomène similaire pourrait être constaté sur le Forum Romain, mais selon un autre point de vue : l'antériorité des aires relatives à la *Regia*-Vesta, à l'*Equus Domitiani* et au *Volcanal* par rapport à l'aménagement du forum, leur contemporanéité aux structures palatines et capitolines, et leur emplacement topographique reflètent - même insciemment - l'établissement d'un réseau cultuel entre ces trois parties centrales de l'orographie romaine.

4. Le dépôt votif de S. Maria della Vittoria sur le Quirinal

Sur la partie nord-ouest de ce plateau oriental appartenant au système collinaire romain (Fig. 4.85.), des travaux de voirie relatifs à l'église S. Maria della Vittoria ont permis d'extraire un dépôt votif placé dans un puits creusé dans le sol, muni de parois en blocs de tuf et comblé par un amalgame de cendres et terre brulée[105]. Précédant de peu le premier habitat

[102] Pour le *Volcanal*, cf. BARTOLONI, 1991 a, pp. 755-756 ; CARAFA, 1998, pp. 102-105 ; CARAFA, 2000 a, p. 69 ; CARAFA, 2005, pp. 135-149 ; CARANDINI, 2006, p. 213 ss. ; CARANDINI, 2007, pp. 77-79 ; COARELLI, 1983, pp. 161-178 et plus particulièrement p. 177 ; DE SANTIS, CRISTOFANI, 1990, p. 55. Pour les *Doliola*, cf. CARANDINI, 2006, p. 213 ss., 249 ss. ; CARANDINI, 2007-2008, p. 707 ; COARELLI, 1983, pp. 282-298 ; FILIPPI, 2007-2008, p. 637 ; GUSBERTI, 2005, pp. 117-134 ; GUSBERTI, 2007-2008, p. 648.
[103] FILIPPI, 2010 b, p. 331.
[104] FILIPPI, 2010 b, p. 332.
[105] CARAFA, 1993, pp. 121, 135-137 ; CIFANI, 2008, p. 73 ; MAGAGNINI, 2005, pp. 6-7 (tav. I, n° 21), 8-11 (topographie du mont), 16, 17, 19, 22 ; ZEGGIO, 2000, p. 332.

stable du Quirinal (VIII^{ème} s.)[106], ce dépôt, proche d'une source d'eau, renfermait plusieurs centaines d'objets, illustrant un arc chronologique allant du IX^{ème} au III^{ème} s.[107] (Figg. 4.86.-4.88.) : il s'agissait principalement de vases (miniatures ou de taille normale), mais s'y trouvaient aussi des outils du monde féminin (fusaïole, épingle) et des armes. Parmi les dons les plus anciens, ont été recensés un *askos*, un petit bol sur pied, une *olletta*, une fibule, de petites *focacce* et une statuette anthropomorphe. Plusieurs hypothèses ont été proposées pour attribuer le dépôt à un acte de dévotion en lien avec une divinité ou un culte particuliers : après celle de Quirinus[108], les chercheurs ont évoqué la possibilité d'une divinité chtonienne féminine, voire funéraire, ainsi que celle d'un rapport au culte argéen[109]. Toutefois, les fouilles du XIX^{ème} s. de notre ère ayant mis au jour ce dépôt ne semblent pas avoir été consignées avec suffisamment de rigueur, puisque la fonction votive de certains objets composant le dépôt est remise en cause par une possible provenance funéraire, cependant contestée par A. Magagnini[110]. Cette dernière éventualité, associée à une divinité funéraire et à la présence de tombes du Latial II-III dans les environs immédiats (Fig. 4.85.), pousse certains chercheurs à croire qu'il s'agit d'un « sanctuaire de nécropole », comme ceux identifiés en Etrurie[111].

5. Conclusion

Les profondes modifications du paysage de la future ville de Rome entrent en éveil lorsque les premières manifestations rituelles sont identifiables comme telles en divers recoins du territoire. Si le Capitole est le mont le plus anciennement habité et montre de radicales restructurations de sa morphologie, le Palatin est celui qui, le premier, fera l'objet d'une imposante palissade - en terme de surface ceinte - pour des motifs religieux à des fins urbaines et communautaires. Comment interpréter ces changements sinon comme une évolution sans précédent de la structure communautaire requérant un espace habitable commun plus vaste, mieux articulé et contrôlé ? Ces transformations du Palatin, du Capitole et du *Forum Romanum* semblent se configurer comme les premiers pas, le point de départ d'un programme urbanistique à long terme (Figg. 4.89.-4.92.). D'ailleurs, leur implantation au

[106] CARAFA, 1993, p. 139 ; MAGAGNINI, 2005, p. 16.
[107] BARTOLONI, 1991 a, pp. 754-755 ; BETTELLI, 1997, p. 217 ; CIFANI, 2008, p. 73 ; MAGAGNINI, 2005, pp. 6-7 (tav. I, n°7), 11, 16-17, 18, 21, 28-29 ; ZEGGIO, 2000, p. 332 .
[108] CARAFA, 1993, pp. 119-143 et en particulier les pp. 121, 135-137.
[109] CARAFA, 1993, pp. 120, 136-137 ; ZEGGIO, 2000, p. 332.
[110] BARTOLONI, 1991 a, pp. 754 ; CARAFA, 1993, p. 121 n. 17 ; CIFANI, 2008, p. 73 ; MAGAGNINI, 2005, pp. 16, 21 ; ZEGGIO, 2000, p. 332.
[111] CARAFA, 1993, p. 136 ; COLONNA, 1985, p. 116 ; MAGAGNINI, 2005, pp. 19-21, 22-23, 29.

milieu du cadre urbain naissant jusqu'à l'époque des murs serviens (VI^{ème} s.) n'est sans doute pas un hasard : d'importants axes routiers comme la *Sacra via* et la *Nova via* seront intégrés à ce réseau d'édifices existants, les reliant entre eux et au reste de territoire romain. A noter, la contemporanéité entre la destruction des murs palatins et la construction des murs serviens, qui, bien qu'ayant une fonction défensive, relaieront les premiers dans la définition de la zone urbaine. Quelle est la place du dépôt quirinalien dans ce contexte originel ? Sa position à proximité d'un habitat, de sépulcres et d'une voie d'accès au territoire romain[112] en fait une aire particulièrement fréquentée qui sera, elle aussi, absorbée par la Rome servienne.

Comme nous l'avons remarqué au cours de ce chapitre, les références aux récits mythiques relatifs aux origines de Rome et aux témoignages littéraires tardifs par rapport à la période étudiée sont souvent utilisées dans le cadre de l'interprétation des structures archéologiques, qui s'en trouve, d'une certaine manière, affectée. Quelle que soit la réelle « identité » de ces dernières, il n'est nul besoin de textes pour comprendre que les actions et les rites observés ici tranchent nettement avec les usages quotidiens. Leur impact à ces endroits est tel qu'il confère à ces derniers un pouvoir de distinction et de déférence.

Ainsi, au-delà des enceintes cultuelles et des dépôts votifs, le plus troublant est sans doute le nombre élevé de sépultures employées dans un cadre rituel. Détourner un rite funéraire de son utilité première demande une maîtrise suffisamment poussée de celui-ci pour ne pas enfreindre l'ordre naturel. Dans le même temps, recourir à un tel détournement dépeint une contrainte à laquelle il faut pourvoir en vue de ce même dessein. Deux constatations s'imposent. La première est que la majorité des sépultures appartiennent à de jeunes défunts. En outre, il y a une récurrence de tombes à *enchytrismos*, qui pourrait laisser supposer une connotation particulière par rapport la sphère sacro-funéraire. La seconde constatation concerne les ensembles de tombes sur le Palatin, le *Forum Romanum* et le Capitole. Sur le Palatin, nous retrouvons quatre individus représentant différentes tranches d'âge ainsi que différents sexes : un enfant, un adolescent, un homme et une femme adultes. Le même schéma se reproduit de manière presque similaire dans le groupe de l'*Equus Domitiani* : la femme et l'homme adultes sont accompagnés d'un fœtus et d'un enfant. Sur le Capitole, seul un adolescent a trouvé sa place aux côtés des deux personnes d'âge mûr. Tout en tenant compte des éventuels hiatus chronologiques entre chaque sépulture d'un même ensemble, cette analogie pourrait, comme les tombes à *enchytrismos*, signifier que de tels groupements funéraires auraient revêtu une valeur spécifique au sein de rites, seulement s'ils avaient un

[112] MAGAGNINI, 2005, pp. 16-19.

réel rapport avec la propitiation et la sacralisation d'une zone ou d'une structure. Il en va de même concernant la confusion fonctionnelle « votif/funéraire » de certains objets au sein des dépôts votifs du Capitole, du Quirinal et du *Forum Romanum*, due à leur similitude formelle. Par ailleurs, la plupart des contextes rituels étudiés ici sont contemporains, ce qui appuie notre idée d'un processus global amorcé aux IX^{ème}-VIII^{ème} s. au cœur de Rome (Figg. 4.89.-4.92.).

Ces intersections entre les mondes sacré et funéraire apparaissent comme des relations d'interdépendance entre eux, à tel point que nous avons été amené à créer et à utiliser le terme « sacro-funéraire ». La conception de la mort devait être aussi impressionnante que celle du sacré pour les communautés : il en est pour preuve qu'elles n'ont cessé d'évoluer depuis le Bronze Final vers une affirmation d'elles-mêmes comme cela est visible dans ces pratiques de plus en plus codifiées. Ce processus de développement progressif de la culture locale serait à envisager parallèlement à la mutation, de la part de la communauté, de sa propre perception et structuration.

Chapitre V - *Latium vetus*

Dans la même perspective que le cadre de Rome, nous relèverons ici les sites présentant des aspects cultuels contemporains de leur formation proto-urbaine. Après avoir parcouru les répertoires référençant les sites protohistoriques du Latium en fonction des critères que nous avons établis, plusieurs centres nous sont apparus comme correspondant aux caractéristiques de notre recherche (Fig. 5.1.) : Satricum et Ardea, d'une part, Velletri, Caracupa-Valvisciolo, Ficana et Lavinium (acropole), d'autre part. Le second ensemble reprend des sites dont il faudra tenir compte avec, toutefois, une certaine réserve en raison d'un motif majeur concernant la quantité et la qualité des données arrivées jusqu'à nous.

S'il est un endroit où l'interprétation des données archéologiques atteint ses limites à un point tel que nous ne pouvons le retenir, c'est bien Fidène[1]. En effet, la partie orientale du plateau, sur laquelle s'établira le centre urbain à l'est de l'acropole, est parsemée de sépultures d'enfant *a priori* liées à la présence d'habitations. Principalement au nord-est de cette zone collinaire, ces dernières sont identifiées par des dépressions ou fosses ayant laissé leurs empreintes dans le sol et dans lesquelles sont apparues des couches matérielles. Celles-ci ont influencé la datation de ces structures à partir du Latial IIA-B. En outre, l'identification de ces « cabanes » repose sur deux groupes de deux et trois tombes infantiles (dont une à *enchytrismos* dans chaque ensemble)[2] remontant au Latial IVA. Toutefois, les constructions postérieures et l'araire moderne ont endommagé la lecture de ces repères archéologiques, dont l'interprétation reste par conséquent hypothétique[3]. Par ailleurs, si ces sépultures peuvent être classées dans un cadre rituel de par leur rupture isonomique, aucun autre élément *in situ* ne permet d'établir avec certitude leur rapport à la sphère cultuelle.

Un autre cas que nous ne pouvons pas prendre en considération pour l'instant est celui de Monte Cavo. Au sud-est de Rome (Fig. 1.2.), le Monte Cavo (Rocca di Papa) est une proéminence rocheuse dominant le système orographique des Colli Albani (à 949 m d'altitude) et surplombant les lacs d'Albano et de Nemi[4]. Le sommet montagneux est autrement mieux connu comme siège du culte de Jupiter Latin, comme l'ont affirmé les textes

[1] DI GENNARO *et alii*, 2003, pp. 214-215.
[2] Les autres sépultures consistent en des fosses simples (1 t.) ou à *loculus* latéral scellé par des dalles (2 t.).
[3] DI GENNARO *et alii*, 2003, pp. 214-215.
[4] DI GENNARO, GUIDI, 2009, p. 213 ; GRANDAZZI, 2008, pp. 259-260, 267, pl. 1-2.

antiques[5]. Qui dit culte dit structure cultuelle, mais c'est justement là où se situe un nœud du problème : d'une part, les textes antiques ne permettent pas de définir avec précision le type de structure (à ciel ouvert ou non) qui aurait été utilisé pour abriter ce culte [6]; d'autre part, la présence de vestiges antiques *in situ* est connue par quelques documents d'archives et récits de voyageurs, mais ces fragments d'informations ne consentent pas à offrir une reconstitution fiable de la réalité architectonique cultuelle, tant handicapée par la qualité des publications de fouilles (jusqu'à la fin du XIX^{ème} s. de notre ère), les erreurs interprétatives et la perte des données archéologiques que par les réoccupations séculaires du site et les dégradations modernes[7]. Tout au plus, les vestiges archéologiques recensés laissent croire à l'existence d'un site antique (Fig. 5.2.). Par contre, à travers les fouilles exécutées durant le début du XX^{ème} s. de notre ère, quelques objets provenant vraisemblablement de plusieurs dépôts votifs attesteraient d'une fréquentation allant au moins du VIII^{ème} au II^{ème} s. av.J.-C., remontant peut-être même au-delà jusqu'aux XI^{ème}-X^{ème} s. av.J.-C. au vu de quelques uns d'entre eux[8]. Parmi les objets les plus récents, il faut compter des statuettes de bronze et des morceaux d'*aes rude* (Fig. 5.2.), des monnaies et des terres cuites ; quant à ceux relatifs aux plus anciennes phases latiales, on y retrouve une tête de lion probablement relative à un chaudron et une figurine, des fibules en sangsue, toutes en bronze, ainsi que des céramiques en *impasto* (petite *olla* à filet et tasse à deux anses). Les activités rituelles, si elles s'y sont réellement succédées de la sorte, illustreraient par conséquent une longue continuité cultuelle. En outre, des fouilles réalisées dès la fin des années 1970 confirmeraient cette occupation précoce (Fig. 5.3. nn. 7-12) : en effet, elles ont révélé une partie d'un habitat du Bronze Final-Fer I étendu au sommet du mont (au sein duquel on note la présence d'un cavité remplie de matériel archéologique), accompagné d'une nécropole déjà reconnue lors d'explorations archéologiques précédentes[9]. Malgré l'optimisme auquel tendent ces dernières découvertes, il faut reconnaître que la durée d'occupation du site n'a pas encore pu être établie[10]. Si cela devenait le cas un jour, le débat d'une continuité topographique impliquant une continuité

[5] BELARDELLI *et alii*, 2007, pp. 145 ; BOUMA, 1996 b, p. 55 ; DI GENNARO, GUIDI, 2009, p. 213 ; GRANDAZZI, 2008, p. 259, 267-269.
[6] GRANDAZZI, 2008, pp. 267-269.
[7] CECAMORE, 1993, pp. 19-22 ; CECAMORE, 1996, pp. 49-58 ; GRANDAZZI, 2008, pp. 269-278.
[8] BOUMA, 1996 b, p. 57; CECAMORE, 1993, pp. 22-23 ; CECAMORE, 1996, pp. 58-61 ; DI GENNARO, GUIDI, 2009, p. 214 ; GRANDAZZI, 2008, pp. 278-279. Pour le catalogue du matériel, cf. CECAMORE, 1993, pp. 23-40.
[9] BELARDELLI *et alii*, 2007, p. 146 ; DI GENNARO, GUIDI, 2009, pp. 214-220 ; GUIDI, DI GENNARO, PACCIARELLI, 1978, p. 86 ; GRANDAZZI, 2008, pp. 279-280. Certains fragments céramiques à décorations linéaires et pointillées retrouvés à Monte Cavo correspondent à des formes présentes dans le dépôt votif de Campoverde (*infra*) et datées de la même époque. Cf. DI GENNARO, 1979, pp. 151, 155 n. 19 ; GUIDI, DI GENNARO, PACCIARELLI, 1978, p. 85, fig. 1 (n° 10).
[10] GRANDAZZI, 2008, p. 280.

cultuelle constituerait alors une problématique de grande importance dans l'étude de Monte Cavo, à l'instar d'autres sites latiaux, comme l'a évoqué l'historien A. Grandazzi[11].

Les centres ici étudiés seront répartis selon un ordre croissant par rapport à leur chronologie et à leur superficie urbaine. Les édifices et aménagements postérieurs à la période circonscrite dans notre recherche (XI^{ème} - VIII^{ème} s.) et en continuité topographique avec les structures antérieures seront également envisagés afin de mieux appréhender le rôle de ces derniers dans l'évolution urbaine de chaque site. Enfin, deux sites seront abordés à titre d'exemples de continuité topographique et cultuelle, car ils ne répondent pas au premier critère d'identification, c'est-à-dire l'intégration au sein d'un centre urbain.

1. Satricum

1.1 Topographie

Situé dans la partie méridionale du *Latium vetus*, le site de Satricum (l'actuel Borgo Le Ferriere) est implanté sur la rive droite d'un cours d'eau, l'Astura, qui constitue sa limite orientale et une voie de communication importante, entre les Colli Albani et le rivage de la mer Tyrrhénienne[12] (Figg. 5.5.-5.6.). Satricum apparaît durant le Latial IIA, moment où de nouveaux habitats éclosent dans les régions fertiles et exploitables, parallèlement à l'apogée des Colli Albani[13]. Sa position topographique se localise stratégiquement sur un carrefour de voies essentielles dans le développement du Latium : l'une, côtière, reliant l'Etrurie méridionale à la Campanie et l'autre amenant à l'intérieur du pays, aux Colli Albani et à Rome[14]. Une telle conjoncture ne put être que favorable à un site comme Satricum. De forme trapézoïdale, l'établissement s'étend sur une superficie de 30-40 ha, reposant à la fois sur des bancs tufeux (partie septentrionale) et sableux (partie méridionale)[15]. En outre, le site dispose, au nord-est, d'une acropole (*ca* 4-6 ha, alt. 35 m) dominant les terres environnantes et, à l'ouest, d'une fortification à *agger* ; la plus ancienne nécropole de Satricum était reléguée au

[11] GRANDAZZI, 2008, pp. 280-281.
[12] CHIARUCCI, GIZZI, 1985, p. 25 ; MAASKANT-KLEIBRINK, 1987, p. 9 ; QUILICI GIGLI, 1990 a, p. 230 ; STIBBE, 1982, p. 19.
[13] Cf. Chapitre I.
[14] Cf. Chapitre I. Voir également MAASKANT-KLEIBRINK, 1987, pp. 12, 13.
[15] MAASKANT-KLEIBRINK, 1987, pp. 9, 19.

nord-ouest[16]. C'est au milieu de l'acropole que sont recensées les plus anciennes habitations de nature stable (trentaine de cabanes) dès la fin du IX^{ème} s., ainsi que les premières marques de dévotion remontant à la phase primitive du site latial[17].

1.2 Structures, aménagements et réfections

Les pratiques à caractère rituel et cultuel datant du début de l'occupation sédentaire sont concentrées autour de deux aménagements, tous deux à proximité l'un de l'autre et situés en plein cœur de l'acropole : la zone du temple archaïque de Mater Matuta et le *lacus* (Fig. 5.7.). En réalité, ceux-ci font partie d'un seul et même complexe qui s'articule autour d'une source d'eau ou dépression naturelle remplie d'eau vénérée dès le X^{ème} s. [18]. En effet, on observe que les premières cabanes sont organisées en demi cercle autour d'un espace central appelé à être transformé entre les VIII^{ème} et VII^{ème} s. en *lacus* (diam. 12 x p. 2 m)[19], qui n'est autre que la monumentalisation de la source ou fosse naturelle[20] (Figg. 5.11.-5.13.). Cette monumentalisation est agrémentée de l'agencement d'un pavement autour du *lacus* au moyen de galets. Dans un premier temps (IX^{ème}-VIII^{ème} s.), les dizaines de cabanes, encaissées et de plans divers, ont des dimensions moyennes comprises entre 2,60 et 3,50 m pour la longueur, entre 1,80 et 2,50 m pour la largeur et entre 0,50 et 0,75 m pour la profondeur[21]. A partir de la fin du VIII^{ème}-début VII^{ème} s., les cabanes atteindront une taille supérieure, au fur et à mesure de l'affirmation aristocratique[22]. Entre les fonds de cabane, on remarque également la présence de taches obscures de dimensions réduites (diam. 1 m) dans le terrain : il s'agit de foyers à ciel ouvert[23] (Figg. 5.11.-5.13.).

[16] BARTOLONI *et alii*, 1976, p. 325 ; BELARDELLI, PASCUCCI, 1996, p. 51 ; MAASKANT-KLEIBRINK, 1987, p. 9 ; MAASKANT-KLEIBRINK, 1995, p. 123 ; QUILICI GIGLI, 1990 a, p. 231 ; STIBBE, 1982, pp. 132-135.
[17] BARTOLONI *et alii*, 1976, p. 324 ; BEIJER, 1988, p. 216 ; BELARDELLI, PASCUCCI, 1996, p. 51 ; CHIARUCCI, GIZZI, 1985, pp. 25, 123 ; HELDRING, 1998, p. 13 ; MAASKANT-KLEIBRINK, 1987, pp. 9, 12, 25, 34-35 ; MAASKANT-KLEIBRINK, 1991, p. 61 ; MORETTI SGUBINI, 1999, p. 80 ; QUILICI GIGLI, 1990 a, p. 230 ; STIBBE, 1982, pp. 19, 29, 34.
[18] MAASKANT-KLEIBRINK, 1991, p. 61 ; MAASKANT-KLEIBRINK, 1995, pp. 127, 129.
[19] Presque en son centre, le *lacus* est plus profond sur un diamètre de 4 m. Cf. MAASKANT-KLEIBRINK, 1991, p. 61 ; MAASKANT-KLEIBRINK, 1992 a, p. 108 ; MAASKANT-KLEIBRINK, 1992 b, p. 54 ; MAASKANT-KLEIBRINK, 1995, p. 127.
[20] KLEIBRINK, 1997, p. 154 ; MAASKANT-KLEIBRINK, 1991, p. 61 ; MAASKANT-KLEIBRINK, 1992 a, pp. 108, 123 ; MAASKANT-KLEIBRINK, 1992 b, p. 54 ; MAASKANT-KLEIBRINK, 1995, pp. 127, 130.
[21] BARTOLONI *et alii*, 1976, pp. 324, 326-328 ; BEIJER, 1983, p. 58 ; HELDRING, 1998, p. 13 ; MAASKANT-KLEIBRINK, 1991, pp. 70-71, 72, 78 ; MAASKANT-KLEIBRINK, 1992 a, p. 123 ; STIBBE, 1982, p. 34.
[22] MAASKANT-KLEIBRINK, 1991, p. 72 ; MAASKANT-KLEIBRINK, 1992 a, p. 123 ; MAASKANT-KLEIBRINK, 1992 b, p. 56.
[23] BEIJER, 1983, p. 58.

Parallèlement au *lacus*, le temple de Mater Matuta est caractérisé par une succession d'édifices appartenant à des phases bien distinctes[24] (Figg. 5.8.-5.10., 5.14.) : tout d'abord, un *sacellum* (*ca* 10,5 x 6 m) édifié avec des blocs équarris, orienté SO-NE (entrée au sud-ouest) daté entre 650-550 av.J.-C. ; ensuite, un premier temple (I) (*ca* 27 x 16,5 m) construit selon la même orientation vers 550 av.J.-C., *sine postico*, muni de 4 colonnes frontales et de 8 colonnes latérales; enfin, légèrement désaxé par rapport aux édifices précédents, un second temple (II) périptère (*ca* 31 x 20 m) avec 4 colonnes frontales et postérieures, ainsi que 8 colonnes latérales, érigé au 1er quart du V^{ème} s. Mais ce qui nous intéresse précède le *sacellum* : sous celui-ci et sous la *cella* du temple II, des traces en négatif relatives à une structure encaissée (L. 6,88 x l. 4,38 x p. 1 m), pourvue d'un foyer, ont été mises au jour, avec une orientation similaire à celle du temple II[25] (Figg. 5.8.-5.13., 5.15.). Cette zone était composée d'une demi-douzaine de couches de matériel hétéroclite, qui pourrait se rapporter à des phases d'activité et de destruction. D'autres traces du même type ont été révélées à quelques mètres et feraient référence à trois autres structures semblables (Figg. 5.9.-5.13.). A 3 m de la précédente, sous le *pronaos* du temple, se trouve une structure ovale de 4,3 x 2,10 m, avec une profondeur de 0,35 m, au centre de laquelle on remarque un grand trou (diam. 0,20 x p. 0,30 m) dont les parois ont été renforcées d'éclats de tuf[26]. Celle-ci disposait également d'un foyer interne et d'un externe, ainsi que d'un plan de piétinement fait de fragments de céramique *d'impasto*, de galets et d'ossements animaux[27]. Il faut enfin signaler deux autres structures, à l'ouest des deux précédentes, sous le *pronaos* des temples I-II, ayant des mesures quasiment identiques (*ca* 2,60 x 2 m)[28].

[24] CHIARUCCI, GIZZI, 1985, pp. 37, 40, 47-53, 87-91, 117-119, 123 ; HELDRING, 1998, pp. 16-25 ; KLEIBRINK, 1997, p. 155 ; MAASKANT-KLEIBRINK, 1991, pp. 84, 85 ; MAASKANT-KLEIBRINK, 1992 b, pp. 56-60 ; MORETTI SGUBINI, 1999, pp. 80-81 ; QUILICI GIGLI, 1990 a, pp. 231-232, 240-245 ; STIBBE, 1980, p. 172 ; STIBBE, 1982, pp. 47, 53-70. Concernant l'orientation du *sacellum* (aussi mentionné sous le terme « *oikos* », comme demeure de la divinité), il faut noter plusieurs propositions : E-O (STIBBE, 1982, p. 47), NE-SO (STIBBE, 1980, p. 172) ou encore SO-NE (CHIARUCCI, GIZZI, 1985, p. 37 ; MAASKANT-KLEIBRINK, 1991, p. 85). La dernière semble plus vraisemblable, car elle correspond à l'orientation des temples I-II et permet logiquement de supposer que l'entrée du *sacellum* faisait face au *lacus* (cf. MAASKANT-KLEIBRINK, 1991, p. 85).

[25] BELARDELLI, PASCUCCI, 1996, p. 51 ; BOUMA, 1996 a, p. 94 ; BROCATO, 2000 f, p. 329 ; CHIARUCCI, GIZZI, 1985, p. 147 ; HELDRING, 1988 a, p. 54 ; HELDRING, 1998, pp. 14-15 ; STIBBE, 1980, pp. 174-175 ; STIBBE, 1982, p. 49.

[26] CHIARUCCI, GIZZI, 1985, p. 159 ; HELDRING, 1984, pp. 98, 99 ; HELDRING, 1988 a, p. 55 ; MAASKANT-KLEIBRINK, 1991, p. 71.

[27] CHIARUCCI, GIZZI, 1985, p. 156.

[28] CHIARUCCI, GIZZI, 1985, p. 170 ; HELDRING, 1984, pp. 98, 100 ; HELDRING, 1988 a, pp. 55-56.

1.3 Rituels in situ

Ces quatre structures affichent, outre des résidus de combustion, des éléments (cf. *infra*) qui laisseraient supposer l'exécution de bûchers et de sacrifices animaux (*suovetaurilia*), ainsi que la préparation de repas rituels[29], interprétations sur lesquelles nous reviendrons dans le dernier point. La première structure ovale placée en dessous du *sacellum* dissimulait une fosse quadrangulaire (L. 1,26 x l. 1,06 x p. 0,10 m), remplie de terre noire mêlée à des fragments *d'impasto* et de charbons de bois[30] (Fig. 5.15.). Bien que cette interprétation ne fasse pas l'unanimité, cette fosse est considérée, par certains, comme un *mundus*[31]. La deuxième structure ovale semble avoir été consacrée par un dépôt propitiatoire sous le plan de piétinement de celle-ci : le dépôt a été enfoui dans une fosse de 0,20 m de profondeur, dont le contour est marqué par un cercle de pierres[32].

La zone autour du *lacus* et du temple de Mater Matuta était parsemée de fosses matérialisées par des cercles de pierres, qui recélaient des objets votifs[33]. Parmi celles-ci, le dépôt votif dit « archaïque » (ou DV I), aménagé sous les fondations des temples et en face du *sacellum*, est le plus remarquable[34] (Fig. 5.16.) : il nous a livré près de 20.000 objets à caractère votif, illustrant un arc chronologique allant du X^{ème} s. à la seconde moitié du VI^{ème} s. Latéralement à la *cella* du temple II, une petite stipe votive (1 x 0,40 m) contenait un mélange de cendres, charbons de bois et terre grasse dans lequel ont été ajoutés des objets d'origine autochtone et allochtone (étrusque et orientale)[35]. Le mélange de terre, cendres et charbons de bois laisserait entendre la pratique d'un bûcher à des fins purificatrices.

[29] KLEIBRINK, 1997, p. 154 ; STIBBE, 1982, p. 47, 49.
[30] STIBBE, 1980, p. 174.
[31] BOUMA, 1996 a, p. 99 ; NEGRONI CATACCHIO, 1995, p. 345 ; STIBBE, 1980, p. 174 ; STIBBE, 1982, p. 49. Cf. Chapitre II.
[32] CHIARUCCI, GIZZI, 1985, p. 156.
[33] MAASKANT-KLEIBRINK, 1995, p. 129.
[34] BARTOLONI *et alii*, 1976, pp. 328-334 ; HELDRING, 1998, pp. 25-26 ; MAASKANT-KLEIBRINK, 1992 b, pp. 54-55, 56 ; MAASKANT-KLEIBRINK, 1995, pp. 127, 129 ; QUILICI GIGLI, 1990 a, pp. 234-240 ; STIBBE, 1980, p. 173 ; STIBBE, 1982, p 53. Concernant la localisation de la stipe, il faut reconnaître un désaccord entre les auteurs (qui émane de différentes interprétations du rapport des fouilles réalisées au XIX^{ème} s. et au début du XX^{ème} s. de notre ère): pour les uns (BARTOLONI *et alii*, 1976, pp. 328-329 ; CHIARUCCI, GIZZI, 1985, p. 112 ; HELDRING, 1998, p. 26 ; QUILICI GIGLI, 1990 a, p. 234 ; STIBBE, 1982, p. 53), la stipe se trouvait sous la *cella* du temple I, alors que pour les autres (MAASKANT-KLEIBRINK, 1991, pp. 83, 85 : en affinité avec les conclusions de J. De Waele), elle se situait sous celle du temple II. Il semblerait que la seconde proposition soit la plus correcte.
[35] CHIARUCCI, GIZZI, 1985, p. 138 ; MAASKANT-KLEIBRINK, 1991, p. 69.

Sous le *pronaos* du temple I, a été déposé le corps d'un nouveau-né dans une fosse (0,45 x 0,30 m) sans protection, à l'exception de deux blocs de tuf latéraux[36]. La fosse a été intégrée à une strate de nivellement pour la construction du temple I.

1.4 Présence matérielle liée aux rituels

Le fond des structures sous ou à proximité du temple de Mater Matuta comportait des céramiques utilisées dans la préparation et le service des aliments (surtout à boire ; Fig. 5.18.) et une concentration d'ossements animaux (ovins, bovins, suidés, canidés, équidés)[37]. Toutefois, il faut signaler l'absence de céramique d'importation dans la première structure (sous le *sacellum*). La datation du matériel a ainsi évalué l'origine des activités pour les quatre structures au IX^{ème} s., se poursuivant jusqu'au VII^{ème} s. pour la première. La composition du dépôt propitiatoire sous la deuxième structure ovale est mixte, comprenant à la fois de nombreux ossements animaux et quelques céramiques entières à caractère cultuel ou votif[38]. La typo-chronologie des céramiques a amené à une datation à la 2ème moitié du IX^{ème} s. (Latial IIA).

Comme nous l'avons dit, le dépôt archaïque (I) est très riche, aussi bien quantitativement que qualitativement. En effet, la diversité du matériel conservé dans ce dépôt est, elle aussi, étonnante[39] (Figg. 5.19.-5.20.) : on y retrouve, entre autres, des céramiques d'*impasto*, italo-géométriques, d'importation grecque, des *buccheri*, des ornements personnels (surtout des fibules), armes et figurines en métaux (or, argent, bronze, fer), des outils en rapport avec le tissage (poids, bobines et fusaïoles). Mais l'indice qui révèle le caractère du dépôt - comme pour les autres petites fosses votives - est la présence de vases miniaturisés (dont plusieurs urnes-cabanes ; Fig. 5.20.), parfaits modèles réduits des céramiques utilitaires, analogues à ceux rencontrés en contexte funéraire[40]. Ces vases remontent à la phase la plus

[36] BRANDT, 1996, p. 115 ; CHIARUCCI, GIZZI, 1985, p. 125 ; HELDRING, 1988 b, pp. 209-210 ; MAASKANT-KLEIBRINK, 1987, p. 90. Une autre sépulture infantile aurait été retrouvée à proximité, comme mentionnée sans plus de précision dans GNADE, 2006, p. 308.
[37] CHIARUCCI, GIZZI, 1985, pp. 147, 159, 170 (fiches descriptive du matériel pp. 151-155, 162-169, 170-171, 176-177) ; HELDRING, 1988 a, pp. 54-56 ; HELDRING, 1998, pp. 14-15 ; STIBBE, 1980, p. 175 ; STIBBE, 1982, p. 49.
[38] CHIARUCCI, GIZZI, 1985, p. 156.
[39] BARTOLONI *et alii*, 1976, pp. 329-334 ; CHIARUCCI, GIZZI, 1986, p. 112 (fiches descriptives du matériel pp. 113-116) ; HELDRING, 1998, p. 26 ; MAASKANT-KLEIBRINK, 1991, p. 66-67 ; MAASKANT-KLEIBRINK, 1992 b, pp. 54-55 ; MAASKANT-KLEIBRINK, 1995, pp. 127, 129 ; MORETTI SGUBINI, 1999, p. 80 ; QUILICI GIGLI, 1990 a, pp. 234-240 ; STIBBE, 1982, pp. 75-76 (fiches descriptives du matériel pp. 77-107). Pour le détail des objets en bronze et en fer, cf. respectivement MAAS, 1998, pp. 90-91 et NIJBOER, 1993-1994, pp. 92-101.
[40] CHIARUCCI, GIZZI, 1985, p. 112 ; HELDRING, 1998, p. 26 ; KLEIBRINK, 1997, pp. 153-154, 158 ; MAASKANT-KLEIBRINK, 1991, pp. 67-68 ; MAASKANT-KLEIBRINK, 1992 a, p. 112 ; MAASKANT-KLEIBRINK, 1995, p. 129.

ancienne du dépôt, mais ils continuent d'être déposés dans les phases les plus récentes[41]. La miniaturisation est appliquée pour un usage, ici, exclusivement votif. Les objets de la petite stipe votive sous le temple II, de fabrication locale et étrangère, ont permis de dater celle-ci entre les VII^{ème} et VI^{ème} s.[42]. Parmi ceux-ci, nous pouvons recenser des anneaux et des fibules en bronze, des scarabées en faïence et des vases miniaturisés.

La sépulture du nouveau-né renfermait également un pendentif sphérique en bronze et un en os, ainsi qu'une petite amphore en *impasto* noir ébréchée (VIII^{ème} s.) placée aux pieds du jeune défunt[43].

1.5 Interprétations et commentaires

L'aire sacrée de Satricum est incontestablement un cas particulier qui laisse peu de place au doute : le site naît à travers les premières manifestations rituelles dès le X^{ème} s. qui deviennent suffisamment importantes pour favoriser l'implantation d'un habitat stable. D'ailleurs, l'établissement autour du point central du culte - la source-*lacus* - en est la démonstration. Comme nous l'avons dit, Satricum est un cas particulier pour plusieurs motifs: premièrement, le *lacus*, monumentalisation d'une singularité de la nature, offre la preuve d'un culte des eaux bien avant l'époque historique, qui induit l'existence d'une structure cultuelle au sein de la communauté protohistorique de Satricum. Deuxièmement, la multiplication des offrandes rituelles - peut-être à connotation chtonienne - est sans commune mesure par rapport aux autres sites du Latium et, nous le verrons plus tard, de l'Etrurie méridionale. En conséquence, la pratique d'offrandes et de rites, attestée jusqu'à des époques plus récentes[44], semble jouer un rôle moteur dans la vie de la communauté. Troisièmement, la succession des faits archéologiques à caractère rituel à l'endroit même des futurs temples est assez déconcertante : du *mundus* au *sacellum*, en passant par les quatre structures, les grande et petite stipes votives, ainsi que la tombe infantile. La rupture de cette dernière avec les us et coutumes funéraires, en étant implantée au milieu de l'habitat, illustre un rite lourd de sens.

Pour les urnes-cabanes, cf. GUIDI, 2004, p. 127 ; GUIDI, 2009, p. 145 ; STACCIOLI, 1991, pp. 95-96. Pour la miniaturisation de la céramique en contexte funéraire, cf. Chapitre III.

[41] On en retrouve d'ailleurs dans un dépôt votif plus tardif (DV II, V^{ème}-II^{ème} s., cf. HELDRING, 1998, p. 33) ; cf. HELDRING, 1998*,* p. 35 ; KLEIBRINK, 1997, p. 154.

[42] CHIARUCCI, GIZZI, 1985*,* p. 138 (fiches descriptives du matériel pp. 139-146); MAASKANT-KLEIBRINK, 1991, p. 69.

[43] HELDRING, 1988 b, p. 210.

[44] La dernière grande stipe votive (DV III ou hellénistique), installée dans une citerne face à la zone des temples, vit le jour durant le IV^{ème} s. et continuera d'être enrichie jusqu'au II^{ème} s. Cf. CHIARUZZI, GIZZI, 1985*,* p. 81 ; HELDRING, 1998, pp. 38-39 ; MAASKANT-KLEIBRINK, 1992 b, p. 64 ; MORETTI SGUBINI, 1999, p. 81 ; STIBBE, 1982, pp. 108.

Nous en verrons plus amplement la signification dans le chapitre consacré aux aires sacrées en Etrurie méridionale.

Il est nécessaire de signaler que les archéologues ayant étudié le site durant les dernières décennies ont rencontré quelques difficultés d'identification et de localisation des structures, imputables au manque de rigueur caractérisant les « rapports » des fouilles menées à la fin du XIX^{ème} s. et du début du XX^{ème} s. de notre ère.[45]. A ce propos, les fonds de cabane n'ont été définis comme tels que par leur nature encaissée dans le terrain : il faut constater l'absence flagrante de trous de poteau caractéristiques[46]. Cette carence a entraîné notre réserve quant à employer le terme de « cabane » pour les quatre structures retrouvées sous le *sacellum* et les temples, d'autant que l'interprétation de la première d'entre elles comme cabane sacrée est contestée. En effet, la plupart des chercheurs qui se sont penchés sur Satricum affirment que nous sommes en présence d'une cabane-temple[47] selon une douzaine d'arguments, dont entre autres[48] : la localisation sous le *sacellum* et les temples I-II, ainsi qu'une orientation identique à ceux-ci, la présence d'un *mundus* sous la cabane et le bon état de conservation de cette dernière en comparaison avec les trois autres cabanes sous les fondations des temples. J. W. Bouma, quant à lui, estime que les arguments avancés ne sont pas irréfutables et propose d'y voir plutôt un sanctuaire à l'air libre précédant le *sacellum* et entouré d'une enceinte, tel un *témenos*[49]. S'il est vrai que ces raisonnements peuvent être contestés, Bouma a un avis bien tranché - voire même trop - sur la question et sa conclusion n'implique pas de grand risque de se tromper. La définition précise de la structure 1 n'est pas ici déterminante : qu'il s'agisse d'une cabane (sacrée ou assujettie au bon fonctionnement du culte) ou d'un sanctuaire à ciel ouvert, son rôle dans la sphère cultuelle est suffisamment évident. En outre, nous pourrions envisager que les couches de destruction constatées à l'intérieur de la structure 1 entrent dans un rite de reconstruction relatif à un renouveau cyclique du culte. Contrairement à Bouma, nous pensons que la fréquence des manifestations rituelles et cultuelles en cette zone particulière est assez éloquente pour croire en l'existence d'un lien entre elles. Par contre, l'interprétation de la fosse précédant la structure 1 comme

[45] CHIARUCCI, GIZZI, 1985, p. 31 ; HELDRING, 1998, pp. 45-46 ; MAASKANT-KLEIBRINK, 1987, pp. 27, 90 ; MAASKANT-KLEIBRINK, 1991, pp. 55, 68-71 ; STIBBE, 1982, p. 23.
[46] MAASKANT-KLEIBRINK, 1991, p. 75 ; MAASKANT-KLEIBRINK, 1995, p. 130.
[47] CHIARUCCI, GIZZI, 1985, p. 147 ; GLINISTER, 1997, p. 70 ; GUIDI, 1980, p. 153 ; GUIDI, 1991, pp. 411, 412 ; GUIDI, 2004, p. 127 ; HELDRING, 1998, pp. 14-15 ; LOCATELLI, 1998, p. 591 ; LOCATELLI, 2001, p. 32 ; MELIS, VARDARO, 1993, p. 25 ; NEGRONI CATACCHIO, 1995, pp. 250, 345 ; STACCIOLI, 1991, p. 96 ; TORELLI, 1984 a, p. 413 ; WHITEHOUSE, 1995, p. 86.
[48] Pour l'énumération des arguments, cf. BOUMA, 1996 a, pp. 94-95.
[49] BOUMA, 1996 a, pp. 94-101. Voir également STIBBE, 1980, p. 175.

mundus ne nous convainc pas plus que Bouma[50]. Sa description ne correspond pas à ce que nous pourrions attendre d'un tel aménagement : la position centrale (effective ou non par rapport à la superficie entière du site) est ici occupée par le *lacus*, qui peut constituer, en quelque sorte, un *mundus* lié à un culte des eaux. Néanmoins, le pseudo-*mundus* pourrait être appréhendé comme une fosse de propitiation pour la cabane ou le sanctuaire à ciel ouvert.

Par ailleurs, la fonction des cabanes à Satricum reste un thème abondamment traité, notamment par M. Maaskant-Kleibrink[51]. La relation de celle-ci avec la préparation de repas rituels ne semble plus devoir être démontrée, du moins pour les cabanes les plus anciennes, au centre de l'habitat. L'auteur s'appuie sur plusieurs indices : d'une part, au-delà du matériel céramique, des cendres et des ossements animaux retrouvés dans les fonds de cabane, la petite taille des premières cabanes ne peut pas correspondre à celle d'une habitation familiale traditionnelle, requérant un confort minimum au niveau de la robustesse de la structure et de l'espace habitable[52]. D'autre part, il serait inconcevable de vivre dans une cabane dont le sol est couvert par une concentration d'ossements, de matériel et de cendres[53] - autrement dit, vivre quotidiennement dans ce qui peut ressembler à un dépotoir. En outre, aucun vase de stockage et outil de tissage n'a été relevé[54]. Maaskant-Kleibrink songe alors à la possibilité que l'aire sacrée de Satricum représente un lieu de culte saisonnier à l'origine, éventuellement dépendant des mouvements de transhumance, où les familles regroupées organisaient des cérémonies sous forme de repas rituels et offraient des aliments cuisinés à la divinité dans les vases miniatures[55]. Ceci conforte notre première constatation, à savoir que l'implantation cultuelle précède la stabilisation de l'habitat. De même, notre hypothèse du phénomène de destruction/reconstruction cyclique de la structure 1 se voit favorisée. La théorie de Maaskant-Kleibrink convient également pour les cabanes sous le *sacellum* et les temples I-II, entre autres les deux petites structures sous le *pronaos* de ces derniers qui pourraient être vues comme de petites unités de cuisine[56].

Enfin, l'aire sacrée de Satricum reste un noyau incontournable pour le développement de la ville. En effet, la zone entre le *lacus* et le sanctuaire de Mater Matuta sera aménagée

[50] BOUMA, 1996 a, pp. 99.
[51] Entre autres : MAASKANT-KLEIBRINK, 1991, pp. 68-83 ; MAASKANT-KLEIBRINK, 1992 a, pp. 118-122 ; MAASKANT-KLEIBRINK, 1995, pp. 130-131 ; MAASKANT-KLEIBRINK, OLDE DUBBELINK, 1985, pp. 203-216.
[52] MAASKANT-KLEIBRINK, 1992 a, p. 123 ; MAASKANT-KLEIBRINK, 1992 b, p. 53 ; MAASKANT-KLEIBRINK, 1995, pp. 130-131.
[53] MAASKANT-KLEIBRINK, 1995, p. 130.
[54] MAASKANT-KLEIBRINK, 1995, p. 130.
[55] KLEIBRINK, 1997, p. 154 ; MAASKANT-KLEIBRINK, 1992 a, p. 123 ; MAASKANT-KLEIBRINK, 1992 b, p. 54 ; MAASKANT-KLEIBRINK, 1995, pp. 130-131.
[56] HELDRING, 1998, p. 14 ; MAASKANT-KLEIBRINK, 1992 a, p. 123 ; MAASKANT-KLEIBRINK, 1992 b, p. 54.

pour y faire passer le tracé de la *Via Sacra* (VII^{ème} s.), voie qui unissait l'aire sacrée au sanctuaire extra-urbain de Campoverde, à environ 3,5 km de là et ayant également la forme d'un *lacus* sacré artificiel, entouré d'une multitude de dons votifs datant du Bronze Final au VI^{ème} s.[57] (Fig. 5.17.). Les objets votifs des deux sanctuaires sont de nature similaire, ce qui, outre la route les reliant, exprime la connexion cultuelle instaurée entre eux. De la sorte, des typo-chronologies comparatives du matériel issu des deux sites ont pu être établies. De plus, deux édifices à cour (bâtiments avec cour centrale délimitée par deux ailes latérales), ainsi que plusieurs *oikoi* (maisons aristocratiques en forme d'un unique espace rectangulaire) et maisons à *stoa* (longs bâtiments constitués d'une enfilade de petites pièces) seront érigés parallèlement à la construction des temples I et II, indiquant une coordination d'édification dans le plan urbain[58] (Fig. 5.14.) : bien que leur fonction ne soit pas déterminée, ces constructions feraient également partie du sanctuaire de par leur orientation et leur localisation.

2. Ardea

2.1 Topographie

Contourné par deux cours d'eau formant, une fois ayant convergé, l'Incastro au sud-est, le site d'Ardea est positionné sur un plateau tufeux tripartite (Acropole, Civitavecchia et Casalazzara ; Figg. 5.21.-5.22.) dont l'emplacement se révèle stratégique : non loin de Rome et de la côte tyrrhénienne, ce lieu apparaît comme un point de passage incontournable du *Latium vetus* tant il est impliqué dans le contrôle du territoire depuis les Colli Albani jusqu'à cette zone maritime[59]. L'importance commerciale de ce centre se matérialisera non seulement à travers l'aménagement d'un port à l'embouchure de l'Incastro, mais également par de riches contacts interrégionaux (avec les Etrusques, les Magno-Grecs et les Carthaginois, d'après les découvertes *in situ*) et de nombreuses phases édilitaires ayant modifié le paysage ardéen

[57] BELARDELLI, PASCUCCI, 1996, p. 51 ; AMPOLO, GIOVANNINI, 1976, p. 347 ; HELDRING, 1998, pp. 28-29 ; MAASKANT-KLEIBRINK, 1991, pp. 61, 63-64 ; MAASKANT-KLEIBRINK, 1992 a, p. 108 ; MAASKANT-KLEIBRINK, 1992 b, p. 54 ; MAASKANT-KLEIBRINK, 1995, p. 129.
[58] HELDRING, 1998, pp. 26, 28 ; KLEIBRINK, 1997, p. 155 ; MAASKANT-KLEIBRINK, 1991, pp. 91-95 ss. ; MAASKANT-KLEIBRINK, 1992 b, pp. 57-60 ; STIBBE, 1982, p. 41.
[59] CRESCENZI, TORTORICI, 1983 a, p. 17 ; DI MARIO, 2007, p. 10 ; QUILICI GIGLI, 1990 b, pp. 192-193 ; TORTORICI, MORSELLI, 1981, pp. 10, 11.

jusqu'au III^{ème} s. ap.J.-C.[60]. Se distinguant du reste du plateau, tel un éperon rocheux, l'Acropole était naturellement défendue par des versants abrupts mais sera toutefois fortifiée ultérieurement sur son versant septentrional par un fossé et un terre-plein[61]. Il sera de même pour la zone de Civitavecchia qui disposera des mêmes renforcements défensifs au nord, la séparant de Casalazzara[62]. Cette dernière sera également protégée par un *agger* et un fossé au nord-est[63]. Ces fortifications seront édifiées autour du plateau à partir du VII^{ème} s., avec des réfections considérables jusqu'à l'extension périmétrale totale au IV^{ème} s.[64]. Bien que certaines trouvailles montrent une présence humaine dès l'Age du Bronze, les premiers habitats de nature sédentaire ne s'établissent sur le plateau d'Ardea qu'à partir de l'Age du Fer, avec une expansion sur l'Acropole et la Civitavecchia (40-45 ha) durant le Latial III[65]. Les structures potentiellement intéressantes pour notre étude se situent à Civitavecchia, plus particulièrement sur la pointe méridionale en face de l'Acropole et la partie la plus élevée en altitude, appelée Colle della Noce[66].

2.2 Structures, aménagements et réfections

En effet, la zone de Colla della Noce est marquée par un temple archaïque (construction fin VI^{ème}-V^{ème} s., orienté OSO-ENE) à double colonnade *in antis* et à *cella* triple, sous lequel ont été mis au jour plusieurs fonds de cabane de l'Age du Fer creusés dans le tuf[67] (Figg. 5.23.-5.24.). Il faut souligner principalement la position centrale et axiale de deux d'entre elles par rapport au *pronaos* et à la *cella* du temple[68]. Ces deux cabanes sembleraient avoir été en activité du X^{ème} au milieu du VII^{ème} s. et auraient subi plusieurs transformations qui n'ont cependant pas altéré leur disposition initiale[69]. Le fond de la plus grande et de la plus ancienne cabane, placée en partie sous la *cella* du temple, présente deux rigoles de fondation (diam. max. *ca* 10 m) qui pourraient faire référence soit à deux phases de

[60] CRESCENZI, TORTORICI, 1983 a, p. 22 ; DI MARIO, 2007, pp. 9, 10-11, 15-20.
[61] DI MARIO, 2007, p. 10 ; TORTORICI, MORSELLI, 1981, p. 12.
[62] DI MARIO, 2007, p. 10 ; TORTORICI, MORSELLI, 1981, p. 12.
[63] DI MARIO, 2007, p. 10 ; TORTORICI, MORSELLI, 1981, p. 12.
[64] BELARDELLI *et alii*, 2007, p. 106 ; CRESCENZI, TORTORICI, 1983 a, p. 22.
[65] BERLARDELLI *et alii*, 2007, p. 105 ; CRESCENZI, TORTORICI, 1983 a, p. 18 ; CRESCENZI, TORTORICI, 1984, p. 346 ; DI MARIO, 2007, p. 10.
[66] BOUMA, 1996 b, p. 19 ; CRESCENZI, TORTORICI, 1983 a, p. 22 ; CRESCENZI, TORTORICI, 1984, p. 347 ; DI MARIO, 2007, p. 21 ; TORTORICI, 1983, p. 42.
[67] BELARDELLI *et alii*, 2007, p. 107 ; CRESCENZI, TORTORICI, 1983 a, p. 22 ; CRESCENZI, TORTORICI, 1984, pp. 346, 347 ; GUIDI, 1991, p. 411 ; GUIDI, 2007-2008, p. 716.
[68] BOUMA, 1996 b, p. 19 ; CRESCENZI, TORTORICI, 1984, p. 347 ; GUIDI, 2004, p. 128.
[69] BELARDELLI *et alii*, 2007, p. 107 ; BOUMA, 1996 b, p. 19 ; CRESCENZI, TORTORICI, 1984, p. 347 ; TORTORICI, 1983, p. 37.

construction (dont une d'agrandissement), soit à une cabane entourée d'une enclos[70]. Cette hutte sera substituée par une construction quadrangulaire (*ca* 15 m de côté) en pierres sèches sur fondations à éclats de *cappellaccio*[71], précédant de peu de temps le temple (fin du VII^{ème}-VI^{ème} s.) et suivant une orientation pratiquement identique[72]. Relative à des phases plus récentes (à partir du Latial IIB), la plus petite cabane, de plan ovale (*ca* 5 x 7 m)[73], était située sous le *pronaos* et était également délimitée par différentes traces en négatif : une rigole de fondation, une demi-douzaine de trous de poteau en deux rangées et d'autres plus petits formant peut-être un portique devant ses deux entrées opposées[74]. Au moins quatre autres structures, postérieures aux cabanes mais précédant la phase du temple (fin du VII^{ème}-fin du VI^{ème} s.), ont été identifiées, sans toutefois pouvoir en définir le plan et la fonction exacts : celles-ci auraient été construites sur des fondations en éclats de tuf, avec une élévation en clayonnage[75].

2.3 Rituels in situ

Les fonds de cabane ne sont pas les seules structures qui attirent l'attention sous le temple archaïque : la zone sous les fondations de celui-ci comportait également quatorze fosses funéraires à inhumation, contemporaines des fonds (Latial IIB - IVB)[76]. La plupart contenait les ossements d'enfants (Figg. 5.33.-5.37.), à l'exception de trois tombes de femmes adultes (Figg. 5.25., 5.28.-5.29.) : la première âgée de 25 à 35 ans (t. 1), la deuxième ayant atteint les 17-21 ans (t. 2) et la dernière ayant entre 30 et 40 ans (t. 3)[77]. Ces trois inhumations

[70] BELARDELLI *et alii*, 2007, p. 107 ; CRESCENZI, TORTORICI, 1988, p. 29 ; TORTORICI, 1983, pp. 33, 37, 42.
[71] Tuf grisâtre de la région de Rome.
[72] CRESCENZI, TORTORICI, 1988, pp. 29, 32. Evaluation des dimensions de la construction sur base du plan « fig. 2 » dans CRESCENZI, TORTORICI, 1988, p. 31.
[73] Estimation des dimensions au vu de la planimétrie de la cabane et de l'échelle sur le relevé de TORTORICI, 1983, figg. 40, 42.
[74] BELARDELLI *et alii*, 2007, p. 107 ; CRESCENZI, TORTORICI, 1988, p. 29 ; TORTORICI, 1983, pp. 33, 37, 42.
[75] BELARDELLI *et alii*, 2007, p. 107 ; CRESCENZI, TORTORICI, 1984, p. 347 ; CRESCENZI, TORTORICI, 1988, p. 29.
[76] BELARDELLI *et alii*, 2007, p. 107 ; CRESCENZI, TORTORICI, 1983 a, p. 22 ; CRESCENZI, TORTORICI, 1983 b, pp. 43-55 ; CRESCENZI, TORTORICI, 1984, p. 346 ; CRESCENZI, TORTORICI, 1988, p. 29 ; GUIDI, 2007-2008, pp. 716 ; TORTORICI, 1983, pp. 33, 37. Seuls le plan, les dimensions et l'orientation de quelques unes des tombes sont fournies par CRESCENZI, TORTORICI, 1983 b, pp. 43, 44, 50, 54 : t. 1 = plan sub-rectangulaire, 1,70 x 0,90 m, N-S ; t. 2 = plan sub-rectangulaire, 2,80 x 0,90 m, E-O ; t. 7 = plan sub-rectangulaire, 1,70 x 0,60 m, N-S ; t. 9 = plan sub-rectangulaire, *ca* à 0,70 x 0,30 m, E-O ; t. 10 = plan sub-rectangulaire, 1 x 0,55 m, E-O.
[77] BELARDELLI *et alii*, 2007, p. 107 ; GUIDI, 2007-2008, p. 716 ; TORTORICI, 1983, pp. 33, 37. Concernant la t. 1 et l'âge des défunts de Colle della Noce, il faut relever une ambiguïté des informations : membre de l'équipe ayant fouillé le sanctuaire dans les années 1980, E. Tortorici affirmait, dans la publication des résultats, qu'une seule tombe adulte (t. 2) faisait partie de l'ensemble de sépultures et qu'une autre (t. 1) était presque vidée de tout contenu après perturbation causée par la construction du temple - autrement dit, que le squelette était, dans ce cas, absent (TORTORICI, 1983, pp. 33, 37). Or, A. Guidi a récemment contredit ces affirmations par les

étaient disposées en dehors des cabanes, alors que les sépultures d'enfants ont été aménagées à l'intérieur de celles-ci[78].

2.4 Présence matérielle liée aux rituels

Déjà révélée *supra*, la datation des cabanes (Latial I/II-Latial III) a été établie grâce à la découverte de tessons d'*impasto* dans les rigoles et les trous de poteau de ces mêmes structures[79].

La majorité des tombes renfermaient du mobilier funéraire qui se résume principalement à des céramiques en *impasto*, en bucchero ou étrusco-corinthiennes, faisant remonter la datation au moins jusqu'au Latial IIB[80]. Malgré les rares objets qu'elle abritait, la t. 1 n'était pas tout à fait dépouillée : s'y trouvaient une aryballe globulaire corinthienne (fin VII^{ème}-début VI^{ème} s.) et un dé en os[81] (Fig. 5.26-5.27.). Mais la sépulture la plus remarquable de par son contenu est sans doute la t. 2 : outre les céramiques, celle-ci était riche en ornements personnels métalliques, en pâte de verre et en ambre (fibules, ornements à cheveux, anneaux, perles, etc.) et en fusaïoles, relatifs au monde féminin[82] (Figg. 5.30.-5.31.). On y comptait aussi de nombreux vases en bronze (tripodes, cruches, etc.), ainsi que des couteaux (Figg. 5.31.-5.32.), se rapportant vraisemblablement à la sphère cultuelle[83]. L'examen de ces objets a amené à estimer la datation de la sépulture t. 2 aux environs du Latial III, voire à la transition Latial III-IVA[84].

2.5 Interprétations et commentaires

Bien que deux autres temples archaïques ont été signalés au centre de l'Acropole et dans la localité Casarinaccio (sur le plateau de Civitavecchia, près de la jonction avec l'Acropole), le sanctuaire du Colle della Noce montre un visage différent des autres lieux de culte locaux : la concentration de cabanes et de sépultures à cet endroit précis n'est

conclusions issues d'analyses anthropologiques postérieures aux fouilles : il n'y aurait pas une mais trois tombes adultes, dont les défunts sont tous de sexe féminin (GUIDI, 2007-2008, p. 716).

[78] GUIDI, 2007-2008, p. 716.

[79] BELARDELLI *et alii*, 2007, p. 107 ; TORTORICI, 1983, p. 37.

[80] CRESCENZI, TORTORICI, 1983 b, pp. 43-55 ; TORTORICI, 1983, p. 37.

[81] CRESCENZI, TORTORICI, 1983 b, pp. 43-44.

[82] CRESCENZI, TORTORICI, 1983 b, pp. 44-53 ; GUIDI, 2007-2008, pp. 716-717.

[83] CRESCENZI, TORTORICI, 1983 b, pp. 44-53 ; GUIDI, 2007-2008, pp. 716-717.

[84] BELARDELLI *et alii*, 2007, p. 107 ; CRESCENZI, TORTORICI, 1983 b, pp. 44-45 ; CRESCENZI, TORTORICI, 1988, p. 29 ; GUIDI, 2007-2008, p. 716.

certainement pas un fait anodin. Toutefois, les auteurs des fouilles sur le site, L. Crescenzi et E. Tortorici émettent quelques réserves quant à une possible continuité fonctionnelle et cultuelle du site, car, comme ils le disent, la continuité topographique ne suppose pas forcément la continuité fonctionnelle[85]. L'existence de lieux de culte précédant l'époque archaïque et la forme que ceux-ci pouvaient revêtir sont des questions qui refont à nouveau surface. Pourtant, plusieurs indices permettent d'accueillir favorablement l'hypothèse d'un lieu cultuel antérieur au temple archaïque. Tout d'abord, la position topographique des cabanes sur le point le plus élevé du plateau et l'axialité de leur aménagement par rapport à celui du temple n'apparaissent pas comme une simple coïncidence, d'autant que les activités menées dans les cabanes semblent être ininterrompues jusqu'à la construction du temple. L'ensemble de cabanes (les deux axiales et les quatre autres) pourrait être vu comme un réseau de structures liées à la pratique du culte, organisées autour de deux huttes centrales. Ensuite, les sépultures nous donnent des indications supplémentaires. Premièrement, les ossements mis au jour appartiennent essentiellement à des individus en bas âge, ce qui ne correspond pas à la courbe de mortalité traditionnelle où les adultes sont plus nombreux que les enfants. De plus, le nombre de sépultures est trop limité pour parler de nécropole. Les défunts pourraient avoir été les victimes d'un sacrifice ou d'une infection fatale, ces causes de décès n'étant démontrables que par un examen ostéologique. Deuxièmement, les sépultures d'enfants ont été creusées à l'intérieur des cabanes, contrairement à celles des adultes : ceci suppose une organisation funéraire influencée par une codification rituelle, qui se manifesterait également dans la diversité qualitative et quantitative des mobiliers funéraires. La richesse du mobilier retrouvé dans la t. 2 a été expliquée comme le signe d'un clivage social marqué par la domination de la classe aristocratique, ainsi que d'un rôle individuel élevé[86]. Cette interprétation est acceptable, bien qu'une tombe aristocratique aurait sans doute bénéficié d'une structure tombale plus complexe et mise en évidence par rapport aux autres sépultures. Troisièmement, à l'instar des cabanes, les tombes documentent les siècles jusqu'à la construction du temple, illustrant la succession des activités en cet endroit. On pourrait reprocher à nos propositions l'absence de matériel à caractère rituel et cultuel, comme les vases miniaturisés[87]. Cependant, la construction du temple a peut-être détruit les objets éventuellement laissés sur les fonds de cabane. Le contenu des sépultures, mieux protégé grâce à la profondeur de celles-ci, ne doit pas être forcément miniaturisé car il date d'une

[85] CRESCENZI, TORTORICI, 1984, p. 347 ; TORTORICI, 1983, pp. 41, 42. Cf. aussi BOUMA, 1996 b, p. 19.
[86] CRESCENZI, TORTORICI, 1983 b, p. 44. Voir également BETTELLI, 1997, pp. 216-217.
[87] TORTORICI, 1983, p. 42.

époque où les coutumes funéraires se modifient au profit des objets de taille normale[88]. Par ailleurs, il faut envisager la possibilité de rites locaux distinguant Ardea des autres cas latiaux.

Bien que paraissant isolé par rapport à l'Acropole, Colle della Noce fait bien partie du complexe urbain d'Ardea comme le révèle l'intégration de ce lieu au sein des fortifications du site. Son étonnante préservation n'est compréhensible que si l'on tient compte du fait que l'Acropole a été le lieu le plus densément habité, avec une occupation maximale de cette partie du plateau ardéen jusqu'à nos jours[89]. Peut-être l'Acropole fourmillait de traces similaires, laissant imaginer un lieu de culte primitif ; toutefois, les fouilles n'ont rien montré de tel jusqu'à présent. Si l'on regarde la position des trois sanctuaires (Acropole, Casarinaccio et Colle della Noce), ceux-ci forment un triangle équilatéral trouvant son origine dans le temple de l'Acropole, le plus ancien. Hasard ou plan édilitaire signifiant ? En tout cas, bien qu'il ne se situe pas sur le plateau principal, le sanctuaire de Colle della Noce trône sur une position topographique élevée, très visuelle et visible depuis chaque recoin d'Ardea, lui conférant par la même occasion le statut d'un point de repère incontournable dans le paysage.

3. Velletri, Caracupa-Valvisciolo, Ficana et Lavinium (Acropole)

Dans cette présente partie, les centres abordés sont à prendre en considération au même titre que les sites analysés précédemment. Toutefois, le caractère partiel des découvertes qui y ont été faites nous impose de maintenir une certaine réserve afin d'éviter de tomber dans le piège d'une conclusion excessive, banalisante et généralisatrice par rapport à ce qui a été et sera dit dans notre étude.

A Velletri (*ca* 30 ha), centre ayant vu le jour à 400 m d'altitudes, sur les contreforts sud-est des Colli Albani, des traces en négatif potentiellement relatives à une ou plusieurs cabanes (Latial I) ont été mises en évidence durant les fouilles pratiquées sous les fondations de l'église des Santissime Stimmate[90]. Situé sur l'extrémité sud-ouest du site, point le plus élevé et dominant la vallée (Fig. 5.38.), l'édifice chrétien a été construit là même où siégeait auparavant un temple à deux phases constructives (temple à *oikos* aux VII^{ème}-VI^{ème} s. et

[88] Cf. Chapitre I.
[89] CRESCENZI, TORTORICI, 1983 a, p. 17 ; DI MARIO, 2007, p. 21.
[90] ANGLE, 2007, pp. 170-171 ; BOUMA, 1996 b, pp. 112 ; FORTUNATI, 1990, pp. 199, 201 ; GHINI, 2002, p. 65 ; GHINI, INFARINATO, 2009, pp. 311, 313 ; GUIDI, 2004, p. 129.

temple dit « volsque » en 530 av.J.-C.), succédant à la (aux) cabane(s) protohistorique(s)[91] (Fig. 5.42.). Ces empreintes d'origine primitive étaient dissimulées sous les fondations de la *cella* (Figg. 5.39.-5.41.). En outre, plusieurs *favissae* et fosses ont été déblayées dans les environs immédiats du temple. Dans celles-ci et à l'intérieur de ce périmètre, le plus ancien matériel archéologique recueilli, provisoirement daté entre la fin IX^{ème} et le milieu du VIII^{ème} s.[92], était caractérisé, entre autres, par des associations de vases miniaturisés, bobines et fusaïoles[93] (Figg. 5.42.-5.43.) : par leur nature, elles laissent entrevoir l'existence de pratiques rituelles et par conséquent la fonction cultuelle éventuelle des structures protohistoriques, bien que certains archéologues soient en désaccord avec cette reconnaissance[94].

Plus au sud, dans la Région Pontine, le site de Caracupa-Valvisciolo (*ca* 50 ha), trônant sur le Monte Carbolino, a révélé une situation cultuelle assez particulière. Un dépôt votif à ciel ouvert situé au sommet du mont a permis de retracer des dons faits à partir du VIII^{ème} s., voire du IX^{ème} s., et jusqu'à la fin du VI^{ème} s.[95] (Figg. 5.44.-5.50.). Il semblerait que cet indice d'un lieu de culte précoce eut été contemporain d'un premier habitat implanté sur le sommet : l'existence de ce dernier est supposée à travers le matériel archéologique retrouvé dans les couches de terrassement impliquées par la construction d'une série de fortifications parallèles (fin du VII^{ème} s. ; Figg. 5.44.-5.45.) et la présence, sous celles-ci, de six tombes (cinq féminines à inhumation du Latial IIB et une masculine à incinération du Latial IVB ; Figg. 5.44.-5.45., 5.51.-5.53.)[96]. La contiguïté entre le dépôt votif et les tombes est à signaler.

---

[91] ANGLE, 2007, p. 170 ; BELARDELLI *et alii*, 2007, p. 152 ; BOUMA, 1996 b, p. 113 ; FORTUNATI, 1990, p. 201 ; GHINI, 2002, pp. 65-66 ; GHINI, INFARINATO, 2009, pp. 315 ss.

[92] L'étude du matériel est en cours de finalisation. Cf. ANGLE, 2007, p. 170, n. 14 ; GHINI, INFARINATO, 2009, p. 315.

[93] ANGLE, 2003, p. 143 ; ANGLE, 2007, pp. 170-171 ; BELARDELLI, 2004, pp. 119-120 ; BELARDELLI *et alii*, 2007, p. 152 ; GHINI, 2002, p. 65 ; GHINI, INFARINATO, 2009, pp. 313-315 ; LILLI, 2008, p. 582.

[94] Il s'agit principalement de l'avis de P. G. Gierow et d'A. Guidi qui considèrent les quelques vestiges matériels comme l'indice d'un habitat préexistant, et non d'un lieu cultuel. Cf. entre autres : DRAGO TROCCOLI, 1989, p. 37 ; BELARDELLI *et alii*, 2007, p. 152 ; GUIDI, 1980, p. 153 ; GUIDI, 1991, p. 412 ; GUIDI, 2004, 128. Cette divergence d'opinions par rapport aux publications récentes se justifie par les dernières découvertes faites à Velletri (cf. références bibliographiques à partir des années 2000 dans les notes infrapaginales ci-dessus), déterminantes pour la compréhension du site.

[95] Le dépôt est partiellement composé de vases miniaturisés qui, sur base d'une comparaison avec le matériel votif de Satricum, tendent à le dater aux IX^{ème}-VIII^{ème} s. ATTEMA, 1993, pp. 158, 160 ; ATTEMA, BOUMA, 1995, pp. 133, 135, 139, 144, 146 ; BELARDELLI, PASCUCCI, 1996, p. 53 ; BERGONZI, 1976, p. 350 ; BOUMA, 1996 b, pp. 26-27 ; FULMINANTE, 2003, pp. 228-229 ; QUILICI GIGLI, 1990 c, pp. 210, 211-213.

[96] La zone supérieure ainsi fortifiée tenait probablement le rôle de forteresse pour la population. ATTEMA, 1993, pp. 158, 162-164, 166 ; ATTEMA, BOUMA, 1995, pp. 124, 125, 146 ; BARTOLONI, BERGONZI, 1976, pp. 350-351 (matériel des tombes pp. 351-354) ; BELARDELLI, PASCUCCI, 1996, p. 53 ; BERGONZI, 1976, pp. 349-350 ; FULMINANTE, 2003, pp. 228-229 ; GUIDI, 2007-2008, pp. 718-721 ; QUILICI GIGLI, 1990 c, p. 210. A propos des sépultures, il convient d'émettre plusieurs remarques : premièrement, deux des tombes féminines (Latial IIB) formaient une structure bisome ; deuxièmement, de nombreux ornements personnels, ainsi que des objets de valeur particulière (couteau, vases de forme rare) faisaient partie des mobiliers funéraires ; troisièmement, l'incinération masculine (Latial IVB) est caractérisée par une fosse renforcée de plaques de tuf et un mobilier

L'oblitération de l'habitat par l'édification de fortifications pourrait également expliquer l'absence de tout aménagement ou édifice à fonction cultuelle en rapport avec le dépôt votif, bien que ce dernier a échappé à la destruction. Les raisons ayant engendré l'édification de ce système complexe de fortifications, et par conséquent la destruction de l'habitat le plus haut, demeurent inconnues. Parallèlement à cette oblitération, l'habitat, jusqu'alors réparti en plusieurs noyaux, se concentrera sur le plateau inférieur du site, surplombé par le sommet montagneux[97]. Néanmoins, cette « renaissance » sera de courte durée car le centre deviendra irrémédiablement inoccupé à la fin de l'époque archaïque[98]. Dans de telles circonstances, il est nécessaire de signaler que le site a été perturbé par des travaux agricoles, rendant problématique la fiabilité de provenance des repères archéologiques et par conséquent leur contextualisation[99].

Si le cas de Caracupa-Valvisciolo est singulier, celui de Ficana est, somme toute, exceptionnel. Localisé à quelques kilomètres de l'embouchure du Tibre, sur un plateau au sommet du Monte Cugno, le centre de Ficana (*ca* 15 ha) est caractérisé par un groupe d'habitations (au nord-est) fondé sur une orientation poussée à l'extrême[100] (Figg. 5.54.-5.55.). En effet, celui-ci est représenté par quatorze cabanes, de taille et de plan divers, qui s'articulent selon un double système d'axes orthogonaux (Figg. 5.56.-5.58.) : nord-sud et est-ouest, d'une part, nord-est/sud-ouest et nord-ouest/sud-est, d'autre part[101]. Mais le plus troublant est sans doute la présence, au sein de cet habitat, de vingt-et-une tombes d'enfants (fœtus et enfants âgés de 0 à 4 ans) datant du Latial III-IV et distribuées selon le même agencement[102] (Figg. 5.58.-5.60.). Deux types d'inhumation sont notés : quinze tombes à fosse et six tombes à *enchythrismos* (inhumé déposé à l'intérieur d'un vase)[103]. Le contenu des sépultures rassemble principalement des vases à caractère rituel (défonctionnalisés) et,

plus pauvre que les autres, contenant néanmoins un poignard. Cf. FULMINANTE, 2003, p. 229 ; GUIDI, 2007-2008, pp. 718-721. Voir Figg. 5.51.-5.53.

[97] ATTEMA, 1993, pp. 166-167, 180 ; ATTEMA, BOUMA, 1995, pp. 126, 135 ; FULMINANTE, 2003, p. 228.

[98] ATTEMA, 1993 p. 179 ; ATTEMA, BOUMA, 1995, pp. 127, 139, 148 ; ATTEMA, DE HAAS, 2005, p. 102 ; QUILICI GIGLI, 1990 c, p. 210.

[99] ATTEMA, 1993, p. 160.

[100] BETTELLI, 1997, p. 218 ; BRANDT, 1996, p. 28 ; BRANDT, PAVOLINI, CATALDI DINI, 1979, p. 30 ; FISCHER-HANSEN, 1978, pp. 35-36 ; MALMGREN, 1981, p. 102 ; PAVOLINI, 1990, p. 178.

[101] BRANDT, 1988, pp. 12-18 ; BRANDT, 1996, pp. 21, 22, 23, 27, 28, 29 ss. ; BRANDT, PAVOLINI, CATALDI DINI, 1979, pp. 30-32 ; PAVOLINI, 1990, p. 178.

[102] BRANDT, 1988, p. 12 ; BRANDT, 1996, pp. 115, 116, 117, 121, 122, 123 ; PAVOLINI, 1990, p. 178.

[103] Pour ce qui est des tombes à fosse, dix d'entre elles contenaient un squelette et/ou un mobilier funéraire, alors que les cinq autres étaient totalement dépouillées. De même, les sépultures à *enchytrismos*, détériorées par l'araire, se divisent en deux groupes : trois avec ossements et mobilier conservés et trois dépourvues de tout contenu. A noter la présence d'un entonnoir dans l'une des tombes à fosse, objet à connotation cultuelle mais peut-être déposé accidentellement dans la sépulture. Cf. BRANDT, 1988, p. 12 ; BRANDT, 1996, pp. 115, 117.

dans certains cas, des ornements personnels qui permettent d'identifier le sexe du défunt[104]. Nous nous trouvons face à des conditions uniques qui poussent à croire à une organisation délibérée, peut-être influencée par une conception cultuelle de l'espace. Certains y voient même une pratique cosmologique liée à l'idéologie funéraire[105]. Toutefois, l'élément litigieux est sans doute l'impossibilité de construire la chronologie de cette partie de l'habitat en l'absence de matériel archéologique à l'intérieur des fonds de cabane[106]. En outre, cette lacune matérielle empêche toute définition précise de la fonction de ces habitations. Les seuls *terminus ante quem* ou *post quem* peuvent nous être fournis par les tombes, dont certaines entrecoupent ces empreintes de cabane[107]. De plus, le hiatus chronologique relevé entre la fin du VII^{ème} s. et la fin du VI^{ème} s. complique la compréhension de l'évolution de ce noyau de cabanes à Ficana, qui, à la suite d'incendies, sera abandonné[108]. Aucun édifice à connotation ou à caractère cultuel d'époque archaïque n'a été mis au jour dans les environs. Néanmoins, les sépultures d'enfant et leur agencement nous apportent une preuve de la nature particulière de ce site : une nouvelle fois, ces tombes sont assignées à une fraction de la population habituellement moins représentée dans les nécropoles. Et ce n'est probablement pas un hasard : cette mortalité infantile était peut-être le fruit d'une malnutrition[109], voire d'une épidémie, fatales pour les enfants périnataux et en bas âge, car il est peu vraisemblable que l'avortement volontaire, dans le cas des fœtus, eut été pratiqué. En outre, d'autres secteurs de l'habitat à Ficana présentaient des tombes infantiles non organisées selon un schéma précis[110], ce qui renforcerait le caractère singulier de l'ensemble funéraire au nord-est. La mort de ces jeunes individus n'a certainement pas laissé indifférente la communauté qui en a tenu compte dans la planification de son habitat. Cependant, une question importante reste en suspens : ce dernier s'est-il implanté avant, parallèlement ou après l'aménagement des sépultures ?

Dans une zone lagunaire de la côté tyrrhénienne, le site de Lavinium (actuelle Pratica di Mare, *ca* 30 ha) est formé d'une acropole bipartite[111] entourée de fortifications dont les

[104] BRANDT, 1996, pp. 119, 120.
[105] BRANDT, 1996, pp. 380, 381.
[106] BRANDT, 1988, p. 18 ; BRANDT, 1996, pp. 28-29.
[107] BRANDT, 1988, p. 23 ; BRANDT, 1996, p. 29 ; BRANDT, PAVOLINI, CATALDI DINI, 1979*,* p. 32.
[108] BRANDT, 1996, p. 314 ; PAVOLINI, 1990*,* p. 178.
[109] L'analyse ostéologique des fœtus et enfants retrouvés à Ficana a révélé un taux particulier de strontium (Sr) et de zinc (Zn) à la surface des os, éléments qui pourraient être à l'origine de ces nombreux décès. Cf. TAPPER, VUORINEN, MUSSALO-RAUHAMAA, 1990, pp. 245-249.
[110] DE SANTIS, FENELLI, SALVADEI, 2007-2008, p. 731 ; JARVA, 1981, pp. 269-273 ; PAVOLINI, 1990*,* p. 178.
[111] Le cœur du centre urbain est implanté au nord-est du plateau, sur la dite « petite acropole ». Cf. BELARDELLI *et alii*, 2007*,* p. 143 ; GUAITOLI, 1988, p. 35.

premières bases auraient été construites durant le VIII[ème] s.[112] (Fig. 5.61.) : bien que les plus anciens tessons retrouvés *in situ* remontent au Bronze Moyen, les premiers vestiges d'habitations de nature stable, datables de la fin du IX[ème] s., précèdent de peu ces mêmes murs[113]. Identifiables à divers recoins du site, quelques dizaines de fonds de cabane (entre 15 et 30 unités), de fonction bien souvent indéfinie, ont montré une association particulière dans la partie orientale de l'habitat, non loin de la « petite acropole » [114] (Figg. 5.62.-5.63.) : ceux-ci étaient côtoyés par au moins quatre tombes infantiles (individus âgés de 3 à 12 ans) du Latial III[115], dont deux à l'intérieur d'un ample fond de cabane, documentant ainsi deux phases de vie entre le VIII[ème] et la 1[ère] moitié du VII[ème] s. Toutefois, comme dans le cas de Ficana, il est difficile d'établir la succession chronologique entre cabanes et sépultures, la zone ayant énormément souffert de dégradations antiques et modernes[116]. L'interprétation de l'une ou l'autre trace en négatif comme fond de cabane semble devoir être remise en question au vu des petites dimensions du plan, ce qui porte à considérer l'alternative de petits enclos[117], voire de structures de cuisson (repas rituels ?)[118]. Par ailleurs, un dépôt votif aménagé dans une fosse près de ces strates anthropiques était composé d'environ 30.000 vases miniaturisés (entiers et fragmentaires ; Fig. 5.64.) et, entre autres, de *buccheri*, de vases étrusco-corinthiens, d'*aes rude* et de fibules[119]. L'étude du matériel amène à envisager une datation à l'orientalisant récent (Latial IVB). Bien que les archéologues ayant fouillé à Lavinium se refusent à voir une éventuelle corrélation (y compris topographique, alors que la proximité des repères est incontestable) entre les structures d'habitation, les sépultures contemporaines

[112] CASTAGNOLI, 1972, pp. 1-11 ; DURY-MOYAERS, 1981, pp. 95-97 ; FENELLI, 1984, p. 326 ; ZARATTINI, 1995, p. 24. L'édification des fortifications, en *opus quadratum*, est attribuée à l'époque archaïque (cf. CASTAGNOLI, 1976, p. 54 ; DURY-MOYAERS, 1981, p. 129 ; FENELLI, 1984, p. 332 ; MAASKANT-KLEIBRINK, 1995, p. 125 ; SOMMELLA, FENELLI, GUAITOLI, 1985, p. 339, TORELLI, 1984 b, p. 6). Mais la découverte plus récente d'un tronçon en éclats de *cappellaccio* (pierre volcanique locale) au sud-est du centre, similaire aux enceintes de Castel di Decima et de Laurentina-Acqua Acetosa, a forcé à reconnaître une phase d'aménagement plus ancienne au VIII[ème] s. Cf. GUAITOLI, 1988, p. 35 ; GUAITOLI, 1990, p. 184.

[113] L'abandon des sites périphérique eut lieu parallèlement à la stabilisation de l'habitat sur l'acropole, principalement durant le VIII[ème] s. Cf. BELARDELLI *et alii*, 2007, p. 143 ; BOUMA, 1996 b, p. 47 ; FENELLI, 1984, pp. 325, 327 ; FENELLI, GUAITOLI, 1990, p. 184 ; GUAITOLI, 1988, p. 35 ; GUAITOLI, 1990, pp. 185-186.

[114] BELARDELLI *et alii*, 2007, p. 143 ; BOUMA, 1996 b, pp. 46, 47 ; FENELLI, 1984, p. 330 ; FENELLI, GUAITOLI, 1990, pp. 184-185 ; GUAITOLI, 1988, pp. 35, 39 ; SOMMELLA, FENELLI, GUAITOLI, 1985, pp. 338, 339. Pour l'analyse des fonds de cabane, cf. FENELLI, 1984, 330-331 ; GUAITOLI, 1988, pp. 35-40.

[115] Au total, il y aurait 29 tombes d'enfants prépubères aménagées entre le Latial III et IV. Cf. BELARDELLI *et alii*, 2007, p. 143 ; FENELLI, GUAITOLI, 1990, p.185.

[116] FENELLI, 1984, pp. 330-331 ; FENELLI, GUAITOLI, 1990, pp. 184-185 ; GUAITOLI, 1988, p. 35 ; SOMMELLA, FENELLI, GUAITOLI, 1985, p. 339.

[117] GUAITOLI, 1988, p. 39.

[118] Cette proposition résulte de l'observation analytique que nous avons faite des centres présentement étudiés. Cf. également GUAITOLI, 1988, p. 39, où, outre l'hypothèse d'enclos, est lancée celle de structures différentes d'une habitation familiale mais néanmoins en rapport avec les activités qui s'y déroulent.

[119] BOUMA, 1996 b, p. 47 ; FENELLI, 1984, p. 331 ; FENELLI, GUAITOLI, 1990, p. 185 ; GUAITOLI, 1988, p. 35 ; GUAITOLI, 1990, p. 184 ; MAASKANT-KLEIBRINK, 1995, p. 125 ; SOMMELLA, FENELLI, GUAITOLI, 1985, p. 338.

et le dépôt votif à peine plus tardif[120], il est avéré que la zone assumera ultérieurement une connotation cultuelle persistante, liée à la présence d'une source d'eau, comme le prouve le second dépôt votif d'époque républicaine[121]. Si matériellement il n'est pas possible d'en faire la démonstration, les types de cabanes et/ou enclos rappellent la situation de Satricum et pourraient alors faire partie intégrante d'une organisation spatiale cultuelle. A noter, la présence d'autres tombes à incinération, dont une d'enfant (Latial III), au milieu des habitations de la petite acropole[122].

4. Autres sites : Gabii et Lavinium (Treize Autels)

Enfin, comme nous l'avions annoncé, les derniers cas illustrent la continuité topographique, et peut-être cultuelle, entre cabane et temple : le sanctuaire suburbain (dit aussi « oriental » ou « archaïque ») de Gabii[123] et le sanctuaire des Treize Autels à Lavinium.

Premièrement, la ville gabine s'est développée sur le bord sud-est du lac de Castiglione (Fig. 5.1.), né dans un cratère volcanique et aujourd'hui asséché[124]. Il est difficile d'évaluer si et jusqu'où la ville s'étendait au nord, car la conversion de la zone en carrière de pierre à l'époque romaine a causé la perte de nombreux repères archéologiques[125]. Le sanctuaire suburbain se situe sur une pente du cratère, au nord-est de la ville antique (zone orientale du lac), là où s'était précédemment implanté un habitat de l'Age du Fer (fin IX^{ème}-VIII^{ème} s.)[126]. Les premières activités du sanctuaire suburbain remonteraient au VII^{ème} s. (dépôt votif en utilisation jusqu'au VI^{ème} s. ; Figg. 5.66.-5.68.) et tourneraient autour d'une source d'eau sacrée qui aurait influencé l'édification du sanctuaire à *cella* unique à cet endroit[127]. La fouille de la zone du sanctuaire a mis en évidence plusieurs fonds de cabane à

[120] FENELLI, 1984, p. 331.
[121] FENELLI, 1984, pp. 332, 333 ; FENELLI, GUAITOLI, 1990, p. 185 ; GUAITOLI, 1988, p. 35 ; GUAITOLI, 1990, p. 184 ; MAASKANT-KLEIBRINK, 1995, pp. 125-126 ; SOMMELLA, FENELLI, GUAITOLI, 1985, pp. 338, 339.
[122] Les tombes contenaient habituellement un cinéraire en *impasto* avec l'un ou l'autre ornement personnel. Il n'y avait aucun vase miniature au sein des mobiliers funéraires, excepté dans celui de la tombe 8. Cf. BELARDELLI *et alii*, 2007, p. 143 ; GUAITOLI, 1988, p. 35.
[123] CRESCENZI, TORTORICI, 1984, p. 347 ; GLINISTER, 1997, p. 70 ; GUIDI, 1980, p. 153 ; LOCATELLI, 1998, p. 591 ; LOCATELLI, 2001, p. 32 ; MELIS, VARDARO, 1993, pp. 25, 26, 91 ; TORELLI, 1984 a, p. 413.
[124] QUILICI, 1990, p. 160 ; MANCINI, PILO, 2006, pp. 86, 87.
[125] GUAITOLI, 1981 b, p. 171 ; MANCINI, PILO, 2006, p. 87.
[126] BOUMA, 1996 b, p. 41 ; GUAITOLI, 1981 a, pp. 36, 37 ; GUAITOLI, 1981 b, pp. 161-163 ; MANCINI, PILO, 2006, pp. 87, 88 ; MELIS, VARDARO, 1993, pp. 25, 91 ; MUSCO, 1990, p. 73.
[127] BOUMA, 1996 b, p. 41 ; GUAITOLI, 1981 b, pp. 161, 163-164 ; MANCINI, PILO, 2006, pp. 87, 89 ; MUSCO, 1990, p. 73.

plusieurs phases, dont un à moitié sous la *cella* du temple[128] (Fig. 5.65.). Deux sépultures à inhumation, dépourvues de mobilier funéraire, ont été mises au jour à proximité de la *cella* et de trois autels[129] : alors que la première dépouille, celle d'un enfant, était protégée à l'intérieur de deux *olle* d'*impasto* disposées en vis-à-vis, la seconde tombe avait recueilli, dans une fosse couverte par des fragments de *dolium*, le squelette d'un jeune adolescent. D'après le matériel céramique utilisé dans ses structures tombales, la datation des sépultures graviterait autour du Latial III-IV. Ces tombes feraient partie de l'habitat antérieur au sanctuaire. Bien que quelques archéologues étudiant Gabii ne voient pas de relation entre les cabanes et l'établissement du sanctuaire[130], il faut toutefois reconnaître que toutes les structures découvertes à cet endroit forment un arc chronologique complet pour une occupation continue entre la fin du IX^{ème} s. et le II^{ème} s., moment où le sanctuaire sera abandonné[131].

Outre le dépôt votif en contexte urbain précédemment mentionné, le site de Lavinium dispose de deux autres lieux de culte, en position suburbaine dans un périmètre restreint [132]: le sanctuaire de Minerve à l'est et le sanctuaire des Treize Autels au sud-ouest (Fig. 5.61.). Le second, à environ 350 m du centre urbain, représente un sanctuaire unique en son genre sur la péninsule italienne : comme l'indique sa dénomination, ce sanctuaire regroupe treize autels alignés nord-sud, apparus progressivement dès le milieu du VI^{ème} s., appartenant donc à diverses phases constructives[133] (Figg. 5.69-5.71.). Y ont été recensés plus d'un millier de dons votifs. La proximité du tumulus orientalisant identifié comme l'*heroôn* d'Enée (milieu du VII^{ème} s. ; Figg. 5.61. n. 8, 5.72.-5.73.), au sein duquel ont été observées des pratiques rituelles, suggèrerait l'existence d'une connexion avec le sanctuaire des Treize Autels[134]. Pour en revenir à ce dernier, des fonds de cabanes (dès le Latial I) ainsi qu'au moins une sépulture à incinération, avec mobilier, relative à une petite fille (Latial IIB)[135] ont été mis au jour à

[128] BOUMA, 1996 b, p. 41 ; GUAITOLI, 1981 b, p. 163 ; MANCINI, PILO, 2006, p. 88.
[129] MANCINI, PILO, 2006, pp. 89, 90, 91.
[130] Principalement BOUMA, 1996 b, p. 41 ; GUAITOLI, 1981 b, p. 163.
[131] BOUMA, 1996 b, p. 41 ; GUAITOLI, 1981 b, p. 171 ; MANCINI, PILO, 2006, pp. 88, 89 ; MUSCO, 1990, p. 73.
[132] BOUMA, 1996 b, pp. 46, 48-51 ; DURY-MOYAERS, 1981, pp. 129-143, 153-158 ; GUAITOLI, 1990, p. 183 ; SOMMELLA, FENELLI, GUAITOLI, 1985, pp. 332-337 ; TORELLI, 1984 b, pp. 7-12.
[133] CASTAGNOLI, 1976, p. 54 ; DURY-MOYAERS, 1981, pp. 129-143 ; GIULIANI, 1981, pp. 169-175 ; GUAITOLI, 1990, p. 183 ; SOMMELLA, 1978, pp. 513-518.
[134] BELARDELLI *et alii*, 2007, p. 144 ; BOUMA, 1996 b, p. 52 ; CASTAGNOLI, 1976, p. 54 ; DURY-MOYAERS, 1981, pp. 121-122 ; GIULIANI, 1981, p. 169 ; GUAITOLI, 1990, p. 183 ; SOMMELLA, 1978, pp. 519-520 ; TORELLI, 1984 b, p. 194.
[135] Plusieurs vestiges de tombes du Latial IV pourraient également avoir été dégagés dans cette zone. Cf. BELARDELLI *et alii*, 2007, p. 144.

l'emplacement même de ces autels (I, III et IX)[136]. A travers l'étude du matériel daté de la fin du VIII[ème] et du début du VII[ème] s., M. Torelli avait avancé l'idée d'une continuité cultuelle entre cet établissement et les treize tables sacrées[137]. Peu d'auteurs sont convaincus par cette solution, préférant rester sur l'hypothèse d'un simple habitat[138]. Pourtant, l'abandon des habitats périphériques du futur centre urbain en faveur de celui-ci a eu lieu durant le VIII[ème] s.[139]. La continuation des activités sur ce sol appelé à devenir l'un des sanctuaires les plus importants de la région est difficile à concevoir, sinon peut-être à travers les prémices d'un culte[140]. La confluence de lieux de culte lavinates dans cette partie du territoire serait due, selon certains, à la multitude de points hydriques (sources d'eau) qui auraient également influencé l'installation de premiers habitats, abandonnés par la suite[141].

5. Conclusion

Comme nous avons pu le constater dans ce chapitre, la formation des lieux de culte dans le *Latium vetus* parallèlement à la proto-urbanisation de cette même région est étroitement inhérente aux formes de l'habitat : dans la plupart des cas, les manifestations rituelles (dépôts votifs, sépultures d'enfant, etc.) entretiennent un rapport topographique avec une ou plusieurs cabanes, dont l'organisation est parfois conditionnée par ces mêmes pratiques. Dans certaines situations, la présence de traces en négatif relatives à des habitations périssables sous les temples archaïques nous a permis de décortiquer la complexité de la continuité topographique induisant une continuité cultuelle : s'il est inapproprié d'attribuer la fonction de temple à ces cabanes, celles-ci endosseraient, par contre, un rôle majeur dans l'exercice de rites. Dans d'autres, les fonds de cabane, privés de repères matériels déterminants pour l'identification des activités qui s'y déroulaient, autorisent le doute quant à la corrélation entre structure d'habitation et marques rituelles voisines.

---

[136] BELARDELLI *et alii*, 2007, p. 144 ; BOUMA, 1996 b, p. 49 ; CASTAGNOLI *et alii*, 1975, pp. 10, 13-19, 58-61, 84, 86 ; CRESCENZI, TORTORICI, 1984, p. 347 ; DURY-MOYAERS, 1981, pp. 113-114 ; GIULIANI, 1981, p. 169 ; GUAITOLI, 1988, pp. 34-35 ; GUAITOLI, 1990, p. 183 ; TORELLI, 1984 a, p. 413 ; TORELLI, 1984 b, pp. 193-194 ; ZARATTINI, 1995, pp. 25, 30.
[137] TORELLI, 1984 a, p. 413 ; TORELLI, 1984 b, p. 194.
[138] BOUMA, 1996 b, p. 49 ; GUAITOLI, 1988, p. 35.
[139] Cf. références concernant la stabilisation de l'habitat sur le site de Lavinium dans la troisième partie de ce chapitre (*supra*).
[140] TORELLI, 1984 a, p. 413.
[141] DURY-MOYAERS, 1981, p. 106 ; GIULIANI, 1981, p. 169 ; GUAITOLI, 1990, p. 183.

Le fait le plus notable en ce qui concerne les lieux de culte latiaux est sans nul doute le lien entre les structures cultuelles et la présence de tombes. Dans la majorité des sites étudiés *supra*, une sépulture au minimum est relevée dans la zone où s'étendent les traces de dévotion. Généralement, il s'agit d'une tombe d'enfant, alors fréquemment interprétée comme un *suggrundarium*[142]. Ce type de sépulture consiste en l'inhumation, sous la maison ou dans son périmètre, d'enfants de la famille âgés de moins de quarante jours[143]. Les sources antiques qui nous en parlent font état d'un non-respect de l'âge[144], ce qui permet à beaucoup d'utiliser cette possibilité sans réserve. Cette interprétation, bien que très tentante, est un raccourci hasardeux vers un phénomène mieux connu, postérieur mais inadéquat. Par exemple, à Ficana, le nombre d'enfants inhumés ayant, faut-il le rappeler, entre 0 et 4 ans est particulièrement important, ce qui, par conséquent, soulignerait une mort due à des carences alimentaires ou à un événement inhabituel, comme cela a été proposé. De plus, l'organisation des tombes respectant l'agencement spatial des habitations, peut-être lié à la cosmogonie, est trop complexe pour y voir une simple coïncidence : la mort d'enfants en grand nombre est un fait qui a frappé la communauté au point de devoir la ritualiser à grande échelle. Par ailleurs, à Ardea, des tombes d'individus adultes ont été aménagées parmi les sépultures infantiles. S'il faut tenir compte de la localisation de ces dernières à l'intérieur des cabanes, la position des tombes adultes au milieu de l'habitat ne pourrait s'expliquer que par une motivation d'ordre rituelle impliquée par un acte volontaire ou une mort inhabituelle, déterminables par examen ostéologique dont les résultats ne sont malheureusement pas toujours diffusés. Dans de tels contextes, une seule supposition peut être prise en considération : l'inhumation en habitat serait un acte rituel rompant avec l'isonomie funéraire de l'époque (surtout au niveau de la localisation des sépultures, habituellement dans les nécropoles périphériques), signifiant et codifié en fonction de l'âge du défunt et qui, dans le cas d'enfants, aurait pu ultérieurement donner lieu à la tradition des *suggrundaria* sans forcément en avoir la même acception à l'origine.

[142] CASTAGNOLI *et alii*, 1975, p. 10 ; DI GENNARO *et alii*, 2003, p. 215 ; PAVOLINI, 1990, p. 178.
[143] GAIO, 2004, p. 70.
[144] FABIUS PLANCIADES FULGENTIUS, *Expositio Sermonum Antiquorum*, 7.

Chapitre VI - Etrurie méridionale

Comme dans les cas de Rome et du *Latium vetus*, nous traiterons des sites potentiellement intéressants au niveau cultuel à l'époque proto-urbaine. En fonction des critères établis précédemment, nous avons parcouru les répertoires de sites protohistoriques dans les régions qui nous concernent. A côté des nombreux sites à dépôts votifs isolés, nous sont apparus trois lieux majeurs de la culture villanovienne, et plus tard étrusque : Véies, Caere et Tarquinia (Fig. 6.1.). Nous nous attendions à retrouver, aux côtés de ces trois métropoles, le site de Vulci (Fig. 1.3.), précocement occupé dès le Bronze Final, mais les recherches qui y ont été menées jusqu'à présent n'indiquent rien de significatif en ce qui concerne un lieu de culte originel, tout du moins en contexte urbain[1]. En effet, à environ cinq kilomètres du futur centre majeur, dans la localité de la Banditella, une aire sacrée reposant sur la vénération d'une source d'eau à petite stagnation a été régulièrement alimentée entre le Bronze Moyen et la phase archaïque par les dons votifs[2] (Figg. 6.2.-6.7.). A l'époque villanovienne, l'aménagement d'un mur en pierres sèches parallèlement au point de jaillissement de la source (créant dès lors un petit miroir d'eau triangulaire), ainsi que la longue fréquentation et alimentation en dons de l'aire sacrée, permettent de rapprocher la monumentalisation de cette singularité hydrogéologique à celles rencontrées en territoire

[1] DI GENNARO, 1988, pp. 76-77, 80 ; MORETTI SGUBINI, 2006, pp. 317-343 ; MORETTI SGUBINI, RICCIARDI, 2001, pp. 179-180 ; NEGRONI CATACCHIO, 1987, pp. 224, 225 ; PACCIARELLI, 1989-1990, pp. 11-48 ; PACCIARELLI, 2001, pp. 136-158 ; TAMBURINI, 2000, pp. 28-45. Il est possible, selon nous, que les fouilles pratiquées jusqu'à présent à Vulci ne soient pas allées suffisamment en profondeur pour mettre au jour de vestiges protohistoriques à caractère cultuel, ou que ceux-ci aient été détériorés ou détruits par les aménagements postérieurs et les travaux agricoles modernes.

[2] BELARDELLI *et alii*, 2007, pp. 272-273 ; D'ERCOLE, TRUCCO, 1992, p. 77 ; D'ERCOLE, TRUCCO, 1995, p. 348. Le matériel votif recueilli offre la possibilité de retracer différentes phases chronologiques : premièrement, du Bronze Moyen au Bronze Final (XVII^{ème}-XI^{ème} s.), le matériel se définit à travers deux groupes céramiques à caractère *a priori* domestique (apenninique et proto-villanovien), mais toutefois contrebalancé par la grande concentration de perles en pâte de verre et de rondelles en os (ajourées et ornées de cercles concentriques) au bord du petit miroir d'eau, soulignant un usage inhabituel (votif). La transition entre le Bronze Final et le Fer I est marquée par des dépôts de fragments de lave et de pierres volcaniques. A partir de l'époque villanovienne, le matériel votif, alors déposé à l'intérieur de cavités naturelles entourant la source, s'enrichit quantitativement et se diversifie : *ca* 150 vases en *impasto* miniaturisés, presque tous entiers et parfois recouverts de lamelles métalliques, deux *olle* et trois tasses en *impasto* de taille normale, un vase miniaturisé en bronze, des perles (os et pâte de verre), des bijoux (fibule en bronze en forme de sangsue, anneaux en argent et en bronze). La miniaturisation des céramiques touche aussi bien celles faites à la main que celles tournées. En outre, un fragment de calotte crânienne appartenant à un adulte constitue le seul élément ostéologique humain mis au jour. D'autres objets du même type ont été retrouvés en grand nombre dans les couches de déblai voisines issues de constructions modernes : parmi ceux-ci, est à relever une statuette en bronze représentant un cheval de style géométrique (10 x 9 cm), appartenant peut-être à un groupe statuaire. Concernant le matériel, cf. BELARDELLI *et alii*, 2007, pp. 272-273 ; D'ERCOLE, TRUCCO, 1992, pp. 77-83 ; D'ERCOLE, TRUCCO, 1995, pp. 348, 349, 351.

latial[3]. Ainsi, il semble que la relation unissant Vulci à l'aire de sacrée de la Banditella soit comparable aux rapports entretenus entre les *areae sacrae* de Satricum et de Campoverde[4]. Par ailleurs, il faut signaler l'enclos vraisemblablement cultuel, en briques crues et datant du VIII^{ème} s., localisé sous l'église Sant'Andrea à Orvieto, au cœur de cet autre centre majeur[5] (Fig. 6.1.). Celui-ci laissera place à un temple archaïque, d'où une probable continuité cultuelle. Cependant, bien qu'elle soit à prendre en considération, nous ne développerons pas cette structure, vu le peu d'informations dont nous disposons à ce sujet[6].

Les sites à analyser seront classés de manière croissante en fonction de leur chronologie et de la superficie de leur aire urbaine. Outre ceux relatifs à la période proposée dans notre étude (XI^{ème} - VIII^{ème} s.), nous nous intéresserons aux aménagements de phases ultérieures, en continuité topographique avec les premiers, lorsqu'ils peuvent apporter des connotations supplémentaires à la compréhension des trois cas susmentionnés, notamment dans le cadre de leur urbanisation. Enfin, nous ferons également un tour d'horizon d'autres sites d'Etrurie méridionale à titre d'exemples de religiosité, car ils n'entrent pas dans le critère d'identification principal, à savoir la continuité d'occupation et l'intégration au sein d'un centre urbain.

1. Tarquinia

1.1 Topographie

Comme la plupart des centres proto-urbains d'Etrurie méridionale, Tarquinia se développa sur un plateau originellement défendu par des versants abrupts (Figg. 6.8.-6.11.). Outre l'aspect défensif, cette position sommitale, surplombant le territoire environnant, permettait d'assurer le contrôle de celui-ci et des transits commerciaux[7]. La situation de Tarquinia, à l'embouchure du fleuve Marta et à proximité de la Mer Tyrrhénienne, facilitait également les contacts depuis l'intérieur du pays vers la zone côtière et inversement[8]. C'est certainement ces caractéristiques topographiques qui, réunies, lui ont conféré un statut

[3] D'ERCOLE, TRUCCO, 1992, p. 83 ; D'ERCOLE, TRUCCO, 1995, pp. 349, 351.
[4] D'ERCOLE, TRUCCO, 1992, p. 83 ; D'ERCOLE, TRUCCO, 1995, p. 351.
[5] GUIDI, 1991, p. 411 ; SCHIAPPELLI, 2009, p. 22, n. 16.
[6] Seul Guidi suggère la possible fonction cultuelle par une continuité topographique des édifices sacrés (cf. note précédente).
[7] BONGHI JOVINO, 2010, p. 161 ; IAIA *et alii*, 2001, p. 4.
[8] BONGHI JOVINO, 2000 a, p. 265 ; BONGHI JOVINO, 2010, p. 161 ; IAIA *et alii*, 2001, p. 4 ; MANDOLESI, 1999, p. 12.

particulier par rapport aux hauteurs voisines. En effet, au Bronze Final, Tarquinia n'était pas le seul relief habité dans la région : des implantations d'habitations se rencontraient, entre autres, à Montarana, à Ferleta, à Pisciarello, à Formiconcino, et à Luni sul Mignone. Par la suite, ces habitats ont été abandonnés au profit du centre tarquinien, reflétant une réalité allant de pair avec la proto-urbanisation durant le Fer I[9]. Le site de Tarquinia est étendu sur un plateau de type ondulé, c'est-à-dire fragmenté par des vallons eux-mêmes issus de la présence d'affluents du Marta [10]: les traces d'occupation sont essentiellement concentrées sur le Pian di Civita et le Pian della Regina, autrement dit la partie centrale du plateau[11], entourée par des nécropoles éparses, fleurissant principalement dans les vallons. La surface de l'habitat atteignait ainsi les 150 ha[12]. Dans ce contexte de formation et parallèlement à la stabilisation de l'occupation du site, les premières traces d'un lieu de culte se concentrent essentiellement sur le Pian di Civita, l'une des hauteurs les plus élevées du plateau tarquinien, et sont ainsi centralisées par rapport au complexe orographique de la région. Quant au Pian della Regina, il accueillera, à partir de l'époque archaïque, les premiers aménagements de ce qui deviendra le sanctuaire de l'*Ara della Regina*[13], sur lequel nous ne nous étendrons pas.

1.2 Structures, aménagements et réfections

L'on constate que, durant la 2ème moitié du Xème s., des signes de pratiques particulières (cf. *infra*), interprétées comme cultuelles, apparaissent autour d'une cavité naturelle[14] : profilée en « trou de clé », la fissure a une profondeur de 3,5 m et s'élargit vers l'embouchure (Figg. 6.12.-6.14.). A l'intérieur et au fond de celle-ci, sont présentes deux fosses dont l'origine et la fonction éventuelle demeurent inexpliquées. La relation entre la cavité et les pratiques cultuelles est non seulement mise en exergue par l'instauration d'un

[9] IAIA *et alii*, 2001, p. 4. Pour une description complète de ce phénomène de l'Age du Bronze à l'Age du Fer, cf. MANDOLESI, 1999, pp. 179-204, et voir en particulier le schéma p. 189.
[10] MANDOLESI, 1999, pp. 14-15.
[11] BONGHI JOVINO, 2002, p. 347, 348, 349. Cette centralité sera favorable à la formation de l'habitat proto-urbain sur le Pian di Civita et le Pian della Regina. Cf. note suivante.
[12] IAIA *et alii*, 2001, p. 4. Dans cette surface, sont également compris les plateaux de Cretoncini et de Monterozzi, sur lesquels ont été relevés des vestiges d'habitat, mais qui succomberont au moment de la formation du centre proto-urbain sur la Pian di Civita et le Pian della Regina. Cf. BONGHI JOVINO, 2002, p. 347 ; IAIA *et alii*, 2001, p. 5 ; MANDOLESI, 1999, pp. 169-170.
[13] Entre autres, cf. BONGHI JOVINO, 1989, p. 319.
[14] BONGHI JOVINO, 1987, p. 62 ; BONGHI JOVINO, 1989, p. 318 ; BONGHI JOVINO, 1992, pp. 681, 688, 689 ; BONGHI JOVINO, 1998, p. 583 ; BONGHI JOVINO, 2000 a, p. 265 ; BONGHI JOVINO, 2001, p. 21 ; BONGHI JOVINO, 2002, p. 346 ; BONGHI JOVINO, 2010, p. 163 ; BONGHI JOVINO, CHIARAMONTE TRERE, 1997, pp. 27, 146, 218 ; CATALDI, 1994, p. 67 ; CHIARAMONTE TRERE, 1987, p. 79 ; CHIARAMONTE TRERE, 1995, p. 241 ; MANDOLESI, 1999, p. 38.

périmètre de respect[15] autour de celle-ci, devenant en quelque sorte un point de repère dans le paysage, mais également par l'édification d'une cabane de service et par l'aménagement d'un espace sacral quadrangulaire (**aire *alpha***)[16], ainsi que d'un puits votif[17], tous à proximité de la cavité (Figg. 6.12.-6.13.). La première structure, située au nord, était une cabane ovale à muret de fondation, entourée d'un plan pavimenteux, et aurait été destinée à la surveillance du site et au déroulement des rites[18]. Cette même structure de service sera oblitérée à la fin du IX^{ème} s.[19], et laissera la place à un groupe de cabanes qui se succèderont à l'est de l'*area sacra*, à partir de l'époque orientalisante[20]. A l'ouest de la cavité, l'aire *alpha* constituait le lieu de pratiques rituelles particulières (cf. *infra*) qui sera matérialisé par un enclos en matériaux périssables au cours du IX^{ème} s[21].

Entre le milieu et le dernier quart du VIII^{ème} s., l'aire sacrée de Tarquinia subit une transformation notable en ceci que les aménagements en matériaux périssables se voient pétrifiés[22] (Figg. 6.12.-6.13.). Ainsi, l'enclos vétuste de l'aire *alpha* est remplacé par des murs en blocs de *macco* grossièrement équarris, qui n'en modifient pas le tracé[23].

A partir du 1er quart du VII^{ème} s.**,** la zone cultuelle de Tarquinia acquière une nouvelle dimension car, au phénomène de pétrification, s'ajoute celui de la monumentalisation des structures. L'aire sacrée, à travers son nouveau visage de centre politico-religieux, est alors

[15] BONGHI JOVINO, 1987, p. 62 ; CHIARAMONTE TRERE, 1987, p. 80 ; MANDOLESI, 1999, p. 38.
[16] BONGHI JOVINO, 1992, p. 689 ; BONGHI JOVINO, 2002, p. 347.
[17] Diam. *ca* 0,35 m x p. 0,30 m. Cf. BONGHI JOVINO, 2001, p. 21 ; BONGHI JOVINO, 2010, pp. 163, 164 ; BONGHI JOVINO, CHIARAMONTE TRERE, 1997, pp. 26, 53.
[18] BONGHI JOVINO, 2001, p. 21 ; BONGHI JOVINO, CHIARAMONTE TRERE, 1997, pp. 44, 146, 148, 218 ; MANDOLESI, 1999, p. 38. En ce qui concerne les mesures de la cabane, nous remarquons une équivoque dans les informations transmises par M. Bonghi Jovino : premièrement, *ca* 2,50/3 x 4,40/5 m (BONGHI JOVINO, CHIARAMONTE TRERE, 1997, p. 148) ; deuxièmement, 2,8 x 2,2 m (BONGHI JOVINO, 2010, p. 163). Il pourrait s'agir d'une erreur de retranscription imputable à la première source, au vu du plan de fouilles (BONGHI JOVINO, CHIARAMONTE TRERE, 1997, tav. 38/1-2).
[19] BONGHI JOVINO, 1998, p. 583 ; BONGHI JOVINO, CHIARAMONTE TRERE, 1997, p. 152 ; MANDOLESI, 1999, p. 38.
[20] BONGHI JOVINO, 1998, p. 584 ; BONGHI JOVINO, 2002, p. 350 ; BONGHI JOVINO, 2010, p. 167 ; LOCATELLI, 1998, pp. 589-594 ; LOCATELLI, 2001, pp. 30-32 ; MANDOLESI, 1999, p. 44. La plus ancienne cabane de ce groupe est de plan ovale à base encaissée dans la roche (*ca* L. 6,80 x l. 2,80 x p. 1,40 m). Au nord de la cabane, était aménagée une pièce absidiale. Cf. BONGHI JOVINO, 2001, p. 25 ; LOCATELLI, 1998, pp. 589,590 ; LOCATELLI, 2001, pp. 30, 31. Il faut toutefois remarquer le caractère équivoque de la chronologie en ce qui concerne les structures de service.
[21] BONGHI JOVINO, 2000 a, p. 265 ; BONGHI JOVINO, 2001, p. 22 ; BONGHI JOVINO, 2007-2008, p. 773 ; BONGHI JOVINO, 2010, p. 165 ; BONGHI JOVINO, BAGNASCO GIANNI, 2007, p. 41 ; MANDOLESI, 1999, p. 38.
[22] BONGHI JOVINO, 1987, p. 63 ; BONGHI JOVINO, 2000 a, p. 265 ; BONGHI JOVINO, 2001, p. 24 ; BONGHI JOVINO, 2002, p. 350 ; BONGHI JOVINO, BAGNASCO GIANNI, 2007, p. 41 ; BONGHI JOVINO, CHIARAMONTE TRERE, 1997, pp. 162, 166 ; CHIESA, 2002, p. 381.
[23] Largeur *ca* 0,40/0,50 m. BONGHI JOVINO, 1992, p. 681 ; BONGHI JOVINO, 1998, p. 583 ; BONGHI JOVINO, 2001, p. 24 ; BONGHI JOVINO, 2002, p. 350 ; BONGHI JOVINO, 2007-2008, pp. 773-774 ; BONGHI JOVINO, 2010, p. 166 ; BONGHI JOVINO, CHIARAMONTE TRERE, 1997, p. 219 ; CHIARAMONTE TRERE, 1987, p. 82 ; CHIARAMONTE TRERE, 1995, p. 241.

désignée, par les archéologues, comme le « complexe monumental » de Tarquinia[24] (Figg. 6.12.-6.13.). Construite à l'est de la cavité, une nouvelle structure dite « **édifice *beta*** » (11 x 5,50/6,50 m[25]) constitue le centre du complexe monumental[26] (Figg. 6.12.-6.13., 6.15.-6.17.) : elle possède un plan en deux pièces et est protégée par une enceinte à double cour (milieu du VII[ème] s., 15 x 25 m)[27], le tout en appareil « *a telaio* »[28], selon une orientation est-ouest (entrée vers l'est)[29]. Le pavement de la construction était réalisé en terre battue composée de *macco*[30], ses murs reposant ainsi sur les niveaux anthropiques antérieurs. La structure *beta* était dotée d'un autel-comptoir en *macco* placé dans le fond de la pièce occidentale et une canalisation en *nenfro*[31], provenant du même côté de l'édifice, était reliée à la cavité à des fins sacrificielles[32] (Figg. 6.18.-6.19.). Cette structure fera l'objet d'autres aménagements et monumentalisations toujours connexes à la sphère cultuelle durant les siècles suivants[33]. Parallèlement à ce nouveau centre cultuel, l'aire *alpha* restera en utilisation, comme le prouvent, entre autres, de riches dépôts de mobiliers céramiques, ces derniers datant du milieu du VI[ème] s.[34].

Enfin, il faut signaler l'aménagement d'une troisième zone cultuelle quadrangulaire au sud-ouest de l'aire *alpha* (**aire *gamma***)[35] : reposant sur l'accumulation de plusieurs couches anthropiques, l'aire *gamma* est par conséquent légèrement surélevée par rapport au reste du terrain (Figg. 6.12.-6.13.). Avec une entrée placée au nord à laquelle on accède par un plan incliné, elle est circonscrite par des murs, la rendant ainsi similaire à l'aire *alpha* au niveau de

[24] BONGHI JOVINO, 2002, p. 351 ; BONGHI JOVINO, 2007-2008, pp. 773-774 ; CATALDI, 1994, p. 67.
[25] La largeur est indiquée comme atteignant les 5,50 m dans BONGHI JOVINO, 1989, p. 318 ; les 6 m dans BONGHI JOVINO, CHIARAMONTE TRERE, 1997, p. 168 ; les 6,50 m dans BONGHI JOVINO, 1987, p. 63 et BONGHI JOVINO, 2010, p. 168.
[26] BONGHI JOVINO, 1987, p. 63 ; BONGHI JOVINO, 1998, p. 583 ; BONGHI JOVINO, 2000 a, p. 265 ; BONGHI JOVINO, 2001, p. 25 ; BONGHI JOVINO, 2002, p. 352 ; BONGHI JOVINO, 2010, p. 168 ; BONGHI JOVINO, BAGNASCO GIANNI, 2007, p. 41 ; BONGHI JOVINO, CHIARAMONTE TRERE, 1997, pp. 168, 220 ; MANDOLESI, 1999, p. 38 ; RATHJE, 2006, p. 103 ss.
[27] BONGHI JOVINO, 1987, p. 63 ; BONGHI JOVINO, 2000 a, p. 266 ; BONGHI JOVINO, 2001, p. 26 ; BONGHI JOVINO, 2002, pp. 351-352 ; BONGHI JOVINO, 2010, p. 170 ; BONGHI JOVINO, CHIARAMONTE TRERE, 1997, p. 179 ; RATHJE, 2006, p. 103.
[28] BONGHI JOVINO, 1992, pp. 682-683 ; BONGHI JOVINO, 2001, p. 25 ; BONGHI JOVINO, 2010, p. 168 ; BONGHI JOVINO, BAGNASCO GIANNI, 2007, p. 41 ; BONGHI JOVINO, CHIARAMONTE TRERE, 1997, pp. 169-170 ; CHIESA, 2002, p. 379 ; MASSABO, 1994, p. 70 . Cf. Chapitre II.
[29] BONGHI JOVINO, 1989, p. 318 ; BONGHI JOVINO, 2000 a, p. 265 ; BONGHI JOVINO, 2010, p. 168 ; BONGHI JOVINO, CHIARAMONTE TRERE, 1997, p. 168 ; CHIARAMONTE TRERE, 1987, p. 80.
[30] Calcaire jaunâtre typique de la région de Tarquinia. Cf. BONGHI JOVINO, 1987, p. 63.
[31] D'origine volcanique, le *nenfro* est un tuf gris que l'on rencontre en Etrurie méridionale et dans le Latium.
[32] BONGHI JOVINO, 1987, p. 63 ; BONGHI JOVINO, 1992, p. 683 ; BONGHI JOVINO, 2000 a, p. 265 ; BONGHI JOVINO, 2002, p. 351 ; BONGHI JOVINO, 2010, p. 168 ; BONGHI JOVINO, BAGNASCO GIANNI, 2007, p. 41 ; BONGHI JOVINO, CHIARAMONTE TRERE, 1997, pp. 164, 168 ; CHIARAMONTE TRERE, 1987, p. 80 ; CHIARAMONTE TRERE, 1995, p. 241.
[33] BONGHI JOVINO, 1987, p. 64 ; BONGHI JOVINO, 1989, pp. 318-319 ; BONGHI JOVINO, 2010, pp. 171-174 ; BONGHI JOVINO, BAGNASCO GIANNI, 2007, pp. 43-45 ; BONGHI JOVINO, CHIARAMONTE TRERE, 1997, pp. 221-224.
[34] BONGHI JOVINO, CHIARAMONTE TRERE, 1997, p. 222.
[35] BAGNASCO GIANNI, 2001, p. 41 ; BONGHI JOVINO, 2001, pp. 27-28 ; BONGHI JOVINO, 2002, pp. 354-355.

la structure et de l'orientation[36]. L'entrée est marquée par une borne tronconique en *nenfro* dont le sommet est en forme de cuvette[37]. On relève deux phases d'activités, dont la plus ancienne remonte à l'époque orientalisante[38].

1.3 Rituels in situ

Les structures et aménagements décrits ci-dessus étaient mis en exergue par la proximité qui les relie à la cavité naturelle vénérée, mais également parce que leur sacralité émane d'une série de rituels pratiqués au sein de chaque édifice.

Les premières attestations de rites autour de la cavité (2ème moitié du Xème s.) se manifestent sous la forme de cendres et charbons de bois, vestiges de bûchers, ainsi que d'une concentration de matériel particulier sur laquelle nous nous attarderons par la suite[39].

Au moment de la matérialisation de l'aire *alpha* (IXème s.), une inhumation est pratiquée dans cette zone[40] (Fig. 6.25.) : la dépouille est celle d'un enfant de 7 ou 8 ans (individu 1), vraisemblablement albinos, dont la malformation crânienne laisse supposer qu'il aurait été également épileptique et encéphalopathique. Placé directement en pleine terre sans disposition protectrice, le corps était positionné sur le dos avec les mains sous les cuisses, la tête tournée vers la gauche. La déposition était entourée d'un sol stratifié par des lentilles de *concotto*[41] en alternance avec des couches mêlant fragments de *concotto* et éclats de *macco*[42], laissant entendre le recours aux bûchers[43].

Toujours dans l'aire *alpha*, la pétrification de l'enclos est accompagnée de trois nouvelles inhumations d'individus encore plus jeunes, sans aménagement protecteur[44],

[36] BAGNASCO GIANNI, 2001, p. 41.
[37] BAGNASCO GIANNI, 2001, p. 41 ; BAGNASCO GIANNI, 2005, p. 95 ; CHIESA, 2002, p. 382.
[38] BAGNASCO GIANNI, 2001, pp. 41, 42 ; BONGHI JOVINO, 2001, p. 28 ; BONGHI JOVINO, 2002, p. 355.
[39] BONGHI JOVINO, 1989, p. 318 ; BONGHI JOVINO, 1992, p. 681 ; BONGHI JOVINO, 2001, p. 21 ; BONGHI JOVINO, 2002, pp. 346-347 ; BONGHI JOVINO, 2005, p. 78 ; BONGHI JOVINO, 2007-2008, p. 774 ; BONGHI JOVINO, 2010, p. 167 ; BONGHI JOVINO, CHIARAMONTE TRERE, 1997, p. 163 ; CHIARAMONTE TRERE, 1987, p. 79 ; CHIARAMONTE TRERE, 1995, p. 241 ; MANDOLESI, 1999, p. 38.
[40] BONGHI JOVINO, 1987, p. 62 ; BONGHI JOVINO, 1989, p. 318 ; BONGHI JOVINO, 1992, p. 681 ; BONGHI JOVINO, 2001, p. 22 ; BONGHI JOVINO, 2002, p. 347 ; BONGHI JOVINO, 2005, p. 78 ; BONGHI JOVINO, 2007-2008, pp. 774, 776 ; BONGHI JOVINO, 2010, p. 165 ; BONGHI JOVINO, BAGNASCO GIANNI, 2007, p. 41 ; BONGHI JOVINO, CHIARAMONTE TRERE, 1997, pp. 41, 153, 158, 159, 219 ; CHIARAMONTE TRERE, 1987, pp. 80, 82 ; CHIARAMONTE TRERE, 1995, pp. 241, 242 ; CHIESA, 2002, p. 381 ; GNADE, 2006, p. 308 ; MALLEGNI, LIPPI, 2007-2008, p. 795 ; MANDOLESI, 1999, p. 38 ; NEGRONI CATACCHIO, 1987, pp. 229, 230.
[41] « Argile aplanie en guise de pavement et durcie ou cuite avec l'action de feux successifs.» Définition traduite en français depuis BONGHI JOVINO, CHIARAMONTE TRERE, 1997, p. 163.
[42] BONGHI JOVINO, 1992, p. 689.
[43] BONGHI JOVINO, CHIARAMONTE TRERE, 1997, p. 158 ; CHIARAMONTE TRERE, 1995, p. 242.
[44] BONGHI JOVINO, 1992, p. 681 ; BONGHI JOVINO, 2007-2008, pp. 774-775 ; BONGHI JOVINO, 2010, p. 166 ; BONGHI JOVINO, CHIARAMONTE TRERE, 1997, pp. 41, 162, 219 ; CHIARAMONTE TRERE, 1987, p. 82 ;

déposés dans une épaisse couche de terre recouvrant l'enfant épileptique[45] (Fig. 6.25.) : les squelettes de ces nouveaux-nés (individus 2-3-4), autour desquels ont été retrouvées des cendres et des lentilles de *concotto*[46], sont orientés entre le sud-ouest et le nord-ouest par rapport à l'épileptique inhumé précédemment[47]. Ce phénomène funéraire se développe encore avec une inhumation supplémentaire mais de caractère profondément différent, au nord de la cavité[48] : situé dans une rigole creusée dans la roche, le défunt (individu 10, Figg. 6.25., 6.29.-6.30.) est à présent un adulte (35-40 ans) décédé dans des circonstances assez singulières, suggérant une mort violente (défoncement du crâne et entaille sur l'épaule), induite par l'exécution d'un rite - autrement dit il aurait été victime d'un sacrifice rituel[49]. De plus, l'étude paléoanthropologique de l'individu soulignerait une origine allochtone (probablement grecque) et une fréquentation régulière de milieux humides[50]. Orientée vers l'est, sa tête était tournée vers la droite et soutenue dans cette position par quelques pierres[51].

Lors de la formation du complexe monumental, l'édifice *beta* fait l'objet de plusieurs manifestations rituelles : premièrement, la mise en terre d'une offrande propitiatoire sous le mur septentrional de l'édifice *beta*, dans une fosse semi-circulaire traversant les couches des IX^{ème}-VIII^{ème} s.[52] ; ensuite, au niveau de l'entrée et aménagées dans les strates des VIII^{ème}-VII^{ème} s., deux fosses quasiment elliptiques (L. 1,90 x l. 0,80/1 x p. 0,20/0,50 m) [53] orientées nord-sud, contenant chacune un dépôt votif et scellées par de l'argile cuite jusqu'à devenir du *concotto* sous l'action d'un feu rituel[54] (Figg. 6.12.-6.13., 6.15.-6.16.) ; enfin, à l'angle d'une pièce de l'*area sacra*, l'ensevelissement d'un enfant de presque dix ans (individu 9, Figg. 6.25., 6.28.) dont le squelette, dépourvu de crâne, était placé sur le dos, orienté est-ouest, avec

---

CHIARAMONTE TRERE, 1995, pp. 241, 242 ; CHIESA, 2002, p. 381 ; GNADE, 2006, p. 308 ; MANDOLESI, 1999, p. 38.

[45] MANDOLESI, 1999, p. 38.

[46] Ayant peut-être servi de couverture pour les nouveaux-nés. Cf. BONGHI JOVINO, CHIARAMONTE TRERE, 1997, p. 162.

[47] BONGHI JOVINO, 1992, p. 681 ; CHIARAMONTE TRERE, 1995, p. 244.

[48] BONGHI JOVINO, 2010, pp. 165-166 ; BONGHI JOVINO, CHIARAMONTE TRERE, 1997, p. 165 ; CHIARAMONTE TRERE, 1995, p. 245 ; MANDOLESI, 1999, p. 38.

[49] BONGHI JOVINO, 1998, pp. 584-585 ; BONGHI JOVINO, 2001, p. 24 ; BONGHI JOVINO, 2002, pp. 350 ; BONGHI JOVINO, 2007-2008, pp. 775, 785-786 ; BONGHI JOVINO, 2010, p. 166 ; BONGHI JOVINO, BAGNASCO GIANNI, 2007, p. 42 ; BONGHI JOVINO, CHIARAMONTE TRERE, 1997, pp. 165-166 ; CHIARAMONTE TRERE, 1995, p. 245 ; MALLEGNI, LIPPI, 2007-2008, pp. 797-799 ; MANDOLESI, 1999, p. 38.

[50] BONGHI JOVINO, 2001, p. 24 ; BONGHI JOVINO, 2002, p. 350 ; BONGHI JOVINO, 2007-2008, p. 785 ; BONGHI JOVINO, 2010, p. 166 ; BONGHI JOVINO, BAGNASCO GIANNI, 2007, p. 42 ; BONGHI JOVINO, CHIARAMONTE TRERE, 1997, pp. 165-166 ; MALLEGNI, LIPPI, 2007-2008, p. 797.

[51] BONGHI JOVINO, 1998, p. 584 ; BONGHI JOVINO, 2007-2008, p. 785 ; MALLEGNI, LIPPI, 2007-2008, p. 797.

[52] BONGHI JOVINO, 2007-2008, p. 775 ; CHIARAMONTE TRERE, 1991, pp. 701-702 ; CHIESA, 2002, pp. 380-381.

[53] BONGHI JOVINO, 2000 b, p. 269 ; CHIARAMONTE TRERE, 1988, p. 575 ; CHIARAMONTE TRERE, 1991, p. 695.

[54] BONGHI JOVINO, 2000 a, pp. 266 ; BONGHI JOVINO, 2000 b, p. 269 ; BONGHI JOVINO, 2001, p. 25 ; BONGHI JOVINO, 2002, p. 352 ; BONGHI JOVINO, 2010, p. 168 ; BONGHI JOVINO, CHIARAMONTE TRERE, 1997, pp. 168, 172, 220 ; CHIARAMONTE TRERE, 1991, pp. 695, 696 ; RATHJE, 2006, pp. 103-104.

les pieds disposés sous le mur [55]. L'absence du crâne serait vraisemblablement volontaire, comme l'a démontré l'examen ostéologique de l'extrémité de la colonne vertébrale concluant à une décapitation nette[56].

Toujours au cours du VII[ème] s., le corps d'une femme âgée d'une quarantaine d'années (individu 7, Figg. 6.25.-6.26.) a été déposé à l'ouest de la cavité, sous le mur occidental de l'aire *alpha*, à nouveau sans structure protectrice[57]. Les bras sont placés le long du corps avec les mains sur le bassin, et la tête est, quant à elle, orientée vers l'est et supportée d'un côté par une pierre de *macco* équarrie[58]. A cette inhumation, vient s'ajouter celle d'un homme d'âge mûr (individu 8, Figg. 6.25., 6.27.), ayant atteint les 40-45 ans, enterré dans une fosse aménagée sur mesure et selon une orientation identique à la précédente déposition[59]. D'après les analyses ostéologiques, l'individu avait l'habitude de supporter de lourdes charges. La tête devait probablement être supportée par un élément en matériau périssable. Les deux squelettes étaient complets[60].

L'aire *gamma* n'est pas épargnée par les pratiques à caractère rituel : outre les couches de *concotto* disséminées sur l'*area* entière, l'angle nord-est de son enceinte - en correspondance avec l'entrée[61] - abrite un dépôt votif constitué par plusieurs ensembles d'offrandes effectués entre l'époque orientalisante et l'époque archaïque[62] (Fig. 6.31.). Le plus ancien, reposant dans une fosse en pleine roche, a servi essentiellement à l'inauguration de la zone[63].

1.4 Présence matérielle liée aux rituels

L'*area sacra* et, ensuite, le « complexe monumental » de Tarquinia voient l'emploi d'un matériel à caractère rituel assez singulier : en de nombreux recoins du lieu de culte

[55] BONGHI JOVINO, 2007-2008, pp. 775, 784 ; BONGHI JOVINO, 2010, pp. 166, 171 ; BONGHI JOVINO, BAGNASCO GIANNI, 2007, p. 42 ; MALLEGNI, LIPPI, 2007-2008, p. 801.
[56] BONGHI JOVINO, 2010, pp. 166, 171 ; BONGHI JOVINO, BAGNASCO GIANNI, 2007, p. 42 ; MALLEGNI, LIPPI, 2007-2008, p. 801.
[57] BONGHI JOVINO, 2001, p. 26 ; BONGHI JOVINO, 2002, p. 353 ; BONGHI JOVINO, 2007-2008, pp. 775, 780 ; BONGHI JOVINO, 2010, p. 171 ; CHIESA, 2001, p. 38 ; CHIESA, 2002, p. 382 ; MALLEGNI, LIPPI, 2007-2008, pp. 799-801.
[58] BONGHI JOVINO, 2001, p. 26 ; BONGHI JOVINO, 2002, p. 353 ; BONGHI JOVINO, 2007-2008, p. 780 ; CHIESA, 2001, p. 38.
[59] BONGHI JOVINO, 2007-2008, pp. 775, 780 ; BONGHI JOVINO, 2010, p. 171 ; MALLEGNI, LIPPI, 2007-2008, pp. 801-803.
[60] BONGHI JOVINO, 2007-2008, p. 780.
[61] BAGNASCO GIANNI, 2005, p. 91.
[62] BAGNASCO GIANNI, 2001, pp. 41, 42 ; BONGHI JOVINO, 2001, p. 28 ; BONGHI JOVINO, 2002, p. 355 ; BONGHI JOVINO, BAGNASCO GIANNI, 2007, pp. 43-44 ; CHIESA, 2002, p. 382.
[63] BAGNASCO GIANNI, 2001, p. 42 ; CHIESA, 2002, p. 382.

tarquinien et sur plusieurs de ses strates, le sol est jonché de cornes de cerf (Fig. 6.33.) fragmentées ou sculptées sous la forme d'un objet, et parfois ornées de décorations géométriques, auxquels s'ajoutent des offrandes végétales (céréales et épeautre)[64]. Apparaissant durant la 2ème moitié du Xème s., les cornes de cerf constituent les premières traces de la pratique d'un rite par leur concentration autour de la cavité naturelle, délimitant par la même occasion une zone de respect par rapport à cette dernière[65]. De même, les diverses strates de l'aire *alpha* - comprenant les individus 1-2-3-4 - sont formées d'un mélange de fragments de corne avec des cendres et du *concotto*[66]. Il convient d'émettre deux remarques : la première est que ces fragments de corne votifs n'ont jamais été soumis à l'action du feu, bien qu'ils soient souvent mélangés à des résidus de bûcher[67] ; cette constatation suggère donc une manipulation post-calcinatoire des restes avec intégration des cornes. La seconde remarque est que les strates entourant la cavité et les individus 1-2-3-4 contiennent, outre le *concotto*, les cendres et les cornes votives, quelques fragments de céramique, de bronze et d'ambre[68]. Par ailleurs, ces fragments céramiques, ainsi que ceux mis au jour dans le plus ancien fond de cabane et le puits votif de l'*area sacra*, proviennent de formes cultuelles et rituelles, destinées à contenir, à verser et à boire les aliments utilisés lors de cérémonies[69] (Figg. 6.32., 6.34.-6.35.).

Les inhumations sont quasiment toutes dépourvues de mobilier funéraire, à l'exception de trois cas : premièrement, celles des individus 1 et 7 comportaient respectivement une aiguille et un pendentif en bronze, ainsi qu'un anneau en plomb, et un fragment de fibule avec un petit ornement, tous deux également en bronze[70] ; deuxièmement, l'individu 10 était

[64] BONGHI JOVINO, 1987, p. 62 ; BONGHI JOVINO, 1989, p. 318 ; BONGHI JOVINO, 1992, p. 681 ; BONGHI JOVINO, 2001, p. 21 ; BONGHI JOVINO, 2002, p. 347 ; BONGHI JOVINO, 2005, p. 78 ; BONGHI JOVINO, 2010, pp. 164, 165, 171 ; BONGHI JOVINO, CHIARAMONTE TRERE, 1997, pp. 158, 163, 218, 219 ; CHIARAMONTE TRERE, 1987, p. 80 ; CHIARAMONTE TRERE, 1995, pp. 242, 243 ; MANDOLESI, 1999, p. 38. Une semence de raisin viticole a été également retrouvée dans le puits votif. Cf. BONGHI JOVINO, 2001, p. 21 ; BONGHI JOVINO, 2010, p. 163 ; BONGHI JOVINO, CHIARAMONTE TRERE, 1997, p. 53.

[65] BONGHI JOVINO, CHIARAMONTE TRERE, 1997, pp. 150, 218 ; CHIARAMONTE TRERE, 1987, p. 80 ; MANDOLESI, 1999, p. 38.

[66] BONGHI JOVINO, 2005, pp. 78, 79 ; BONGHI JOVINO, CHIARAMONTE TRERE, 1997, pp. 41, 219 ; CHIARAMONTE TRERE, 1987, pp. 80, 83.

[67] CHIARAMONTE TRERE, 1995, p. 242.

[68] BONGHI JOVINO, 1987, p. 62 ; BONGHI JOVINO, 2010, p.164 ; CHIARAMONTE TRERE, 1995, pp. 241, 242.

[69] Tels que des *olle*, petites amphores, pichets, tasses, bols, et assiettes creuses. Cf. BONGHI JOVINO, 2001, p. 21 ; BONGHI JOVINO, 2002, p. 347 ; BONGHI JOVINO, 2010, pp. 163, 164, 165.

[70] BONGHI JOVINO, 1987, p. 62 ; BONGHI JOVINO, 1992, p. 681 ; BONGHI JOVINO, 2007-2008, pp. 775, 780 ; BONGHI JOVINO, 2010, p. 165 ; BONGHI JOVINO, CHIARAMONTE TRERE, 1997, p. 41 ; CHIESA, 2001, p. 38 ; MANDOLESI, 1999, p. 38.

accompagné d'un fragment de *olla* eubéenne en *impasto* datée du VIII[ème] s. et décorée de motifs ornithomorphes, posée sur son thorax[71] (Fig. 6.29.).

Parmi les dépôts votifs et de propitiation, l'offrande faite dans une fosse semi-circulaire sous le mur septentrional de l'édifice *beta* était matérialisée par une *olla* « doliaire » renversé dont le type est courant à partir du X[ème] s.[72] . Les deux fosses inaugurales (A et B) aménagées à l'entrée de l'édifice *beta* représentent un cas tout à fait particulier à Tarquinia, mais également dans le monde étrusco-italique de manière générale : si les deux renfermaient des céramiques rituelles[73] émiettées (Figg. 6.36.-6.37.) et quelques ossements animaux[74], l'une d'entre elles (A) abritait en plus un dépôt de trois bronzes superposés dont la nature et la disposition sont significatives de leur caractère exceptionnel[75]. Il s'agit d'une hache[76], d'un bouclier[77] et d'une trompette-*lituus*[78], ces deux derniers étant repliés sur eux-mêmes (Figg. 6.20.-6.24.). Ces trois bronzes comportent des ornementations incisées combinant les styles villanovien et orientalisant, rappelant également le répertoire iconographique des régions égéenne et syro-palestinienne[79]. Plus particulièrement, la hache se distingue par un tranchant étendu, indiquant un usage rituel de l'objet[80]. Une fois les objets déposés au fond, les fosses furent remblayées de terre[81]. La datation du matériel se fixe au 1[er] quart du VII[ème] s.[82]. Le

[71] BONGHI JOVINO, 1998, p. 584 ; BONGHI JOVINO, 2001, p. 24 ; BONGHI JOVINO, 2002, pp. 350, 353 ; BONGHI JOVINO, 2007-2008, p. 785; BONGHI JOVINO, 2010, p. 166 ; BONGHI JOVINO, BAGNASCO GIANNI, 2007, p. 42 ; BONGHI JOVINO, CHIARAMONTE TRERE, 1997, p. 165 ; MANDOLESI, 1999, p. 38.

[72] CHIARAMONTE TRERE, 1991, pp. 701-702 ; CHIESA, 2002, pp. 380-381.

[73] BONGHI JOVINO, 2000 b, pp. 269-270 ; BONGHI JOVINO, BAGNASCO GIANNI, 2007, p. 42. Remise en question de l'utilisation spécifique de certaines formes dans RATHJE, 2006, pp. 112-113.

[74] Au nombre total de 54, les ossements appartenaient à diverses classes d'animaux domestiques : bovins, ovins, suidés, équidés et canidés. Cf. CHIARAMONTE TRERE, 1988, pp. 568-569, n. 5 ; CHIARAMONTE TRERE, 1991, p. 699 ; RATHJE, 2006, p. 106.

[75] BONGHI JOVINO, 1987, p. 66 ; BONGHI JOVINO, 1992, p. 683 ; BONGHI JOVINO, 2000 a, p. 266 ; BONGHI JOVINO, 2001, p. 25 ; BONGHI JOVINO, 2002, p. 352 ; BONGHI JOVINO, 2010, p. 168 ; BONGHI JOVINO, BAGNASCO GIANNI, 2007, p. 42 ; BONGHI JOVINO, CHIARAMONTE TRERE, 1997, pp. 168, 172, 173, 220 ; CHIARAMONTE TRERE, 1988, p. 568 ; CHIARAMONTE TRERE, 1991, pp. 695-696.

[76] Poids ≈ 1,2 kg. Hache réalisée par fusion, dont la forme est typique des X[ème]-IX[ème] s. et encore attestée au VIII[ème] s. Cf. BONGHI JOVINO, 1987, p. 67 ; BONGHI JOVINO, 2010, p. 168.

[77] Diamètre 0,93/0.96 m, poids 0,95 kg. Bouclier produit à partir d'une feuille de bronze martelée et poinçonnée. Cf. BONGHI JOVINO, 1987, p. 68 ; BONGHI JOVINO, 2010, p. 169 ; BONGHI JOVINO, CHIARAMONTE TRERE, 1997, p. 173.

[78] Longueur totale 1,45 m (tube L. 1,04 m x diam. 0,02 m ; pavillon L. 0,29 m ; bec L. 0,06 m et logement du bec L. 0,06 m). Alors que les autres composants ont été fabriqués par fusion à la cire perdue, le tube a été confectionné à partir d'une feuille de bronze martelée. Cf. BONGHI JOVINO, 1987, p. 73 ; BONGHI JOVINO, 2010, p. 170.

[79] BONGHI JOVINO, 1992, p. 683 ; BONGHI, JOVINO, 2000 b, p. 269 ; BONGHI JOVINO, 2010, pp. 168, 169 ; BONGHI JOVINO, CHIARAMONTE TRERE, 1997, pp. 172, 173. Pour une description complète des motifs ornant ces bronzes, cf. BONGHI JOVINO, 1987, pp. 66-76.

[80] BONGHI JOVINO, CHIARAMONTE TRERE, 1997, p. 172.

[81] CHIARAMONTE TRERE, 1988, p. 569 ; RATHJE, 2006, p. 105.

[82] CHIARAMONTE TRERE, 1988, pp. 570, 584. Pour l'analyse typologique détaillée du matériel céramique (principalement en *impasto* et en *bucchero*), cf. BONGHI JOVINO, 2002, p. 352 ; CHIARAMONTE TRERE, 1988, pp. 570-583 ; CHIARAMONTE TRERE, 1991, pp. 696-699 ; RATHJE, 2006, pp. 107-113.

dépôt le plus ancien de l'aire *gamma*, c'est-à-dire celui d'époque orientalisante, inclut des formes céramiques en *impasto* produites localement, toujours en lien avec la sphère cultuelle et rituelle, ainsi que des objets plus inspirés de la tradition gréco-orientale[83], influençant pleinement la péninsule italienne à partir de cette même période. Le contenu des vases - des restes végétaux - assure le caractère rituel de son utilisation par sa minéralisation (figues, noisettes, raisins, légumineuses et céréales telles que l'orge et l'épeautre) et sa carbonisation (pavot, semences de melon ou de concombre, plantes médicinales ou condiments, fruits tels que ceux du *vitis vinifera* - autrement dit, la vigne)[84].

1.5 Interprétations et commentaires

Avant de passer aux interprétations et commentaires proprement dits, il convient de préciser que la synthèse qui vient d'être faite concernant le cas de Tarquinia fut assez problématique à retranscrire car elle n'existait tout simplement pas parmi les publications mentionnées, jusque très récemment[85]. Le constat que chacun des travaux ne délivre que des informations partielles est, lorsque celles-ci ne se révèlent pas être prématurées ou ambiguës, aussi étonnant que difficile à excuser lorsque l'on sait que la plupart d'entre elles sont traitées par les chercheurs d'une même équipe (ici, celle de l'Università degli Studi di Milano).

Quoi qu'il en soit, la succession de singularités rituelles telles que celles rencontrées sur cette même aire à Tarquinia définit clairement la fonction spécifiquement cultuelle d'un site. Toutefois, ces singularités sont d'autant plus frappantes qu'elles sont atypiques par rapport au reste de l'Etrurie méridionale. Le caractère le plus exceptionnel de l'*area sacra*-complexe monumental se situe, non pas dans l'occurrence de rites particuliers à un moment précis, mais dans la multiplicité de ceux-ci qui vont jusqu'à s'étaler sur plusieurs phases, voire plusieurs siècles, formant un vaste réseau de pratiques qui n'a jamais atteint de telles

[83] BAGNASCO GIANNI, 2001, p. 41 ; BONGHI JOVINO, 2002, p. 355 ; BONGHI JOVINO, BAGNASCO GIANNI, 2007, pp. 43-44 ; CHIESA, 2002, p. 382. Pour le détail du matériel céramique retrouvé dans le dépôt, cf. DURANTI, 2001, pp. 43-44.

[84] BAGNASCO GIANNI, 2001, p. 42 ; BONGHI JOVINO, 2002, p. 355 ; BONGHI JOVINO, BAGNASCO GIANNI, 2007, p. 44 ; CHIESA, 2002, pp. 382-383.

[85] En effet, l'auteur des fouilles à Tarquinia, M. Bonghi Jovino, a fait paraître un article au début de l'année 2010, où elle propose un résumé de toutes les découvertes concernant, entre autres, l'*area sacra*-complexe monumental (cf. BONGHI JOVINO, 2010, pp. 161-180). Cette synthèse s'apparente à une réinterprétation des résultats de fouilles publiés dans BONGHI JOVINO, CHIARAMONTE TRERE, 1997. Ce dernier ouvrage était assez ardu à parcourir, tant il se compose d'une suite numérique impressionnante relative aux unités stratigraphiques et aux structures mises au jour, rendant le contenu indigeste. Ce nouvel article donne donc une lumière nouvelle sur le sujet, même si la confrontation entre ces deux publications amène parfois à des imbroglios dans la lecture des données.

complexité et envergure auparavant. A travers ce jeu d'échanges cultuels, transparaît évidemment la structuration communautaire.

Ainsi, la mise au jour de l'*area sacra*-complexe monumental pose assurément bon nombre de questions et conduit à maintes interprétations. Parmi les propositions les plus courantes, nous trouvons l'hypothèse d'une habitation ou d'une structure à fonction laïque (G. Colonna), d'un *anaktoron* ou *regia* (M. Bonghi Jovino), d'une curie (M. Torelli) ou d'une limite invisible entre mondes sacré et civil (M. Pallottino)[86]. En outre, le dépôt des trois bronzes, dont la haute qualité artistique évoque à la fois le cadre liturgique et « aristocrato-militaire », serait l'indice d'un siège « sacro-institutionnel », mêlant culte et pouvoir politique[87]. Si la présence de l'élément cultuel est indéniable, le rôle de centre du pouvoir n'est, pour nous, pas aussi évident. Les modalités dans lesquelles ont été déposés les trois bronzes pourraient induire que ce rôle est implicite ou en tout cas secondaire : notamment, outre la contrainte du peu d'espace en terre, le fait d'avoir plié le bouclier et la trompette-*lituus* pourrait être révélateur d'une certaine soumission du pouvoir politique, en respect du pouvoir religieux. La destruction volontaire - à signification rituelle, donc - d'objets en milieu funéraire est perçue comme la « mise à mort » (ou « sacrifice ») des composants du mobilier (rendus inutilisables), accompagnant le décès de leur propriétaire[88]. Il pourrait donc s'agir ici d'une dissolution symbolique visant la connotation politique des trois bronzes. Afin de mieux cerner ce face à quoi nous nous trouvons, un examen de certains constats s'avère nécessaire.

Tout d'abord, la cavité est, comme nous l'avions mentionné dans le deuxième chapitre, un fait de la nature, lieu de rassemblement et de vénération pour les communautés protohistoriques. Par certains auteurs, elle est considérée comme un *mundus*, sur lequel auraient été effectués des sacrifices. Cela semble se vérifier au vu des résultats de la fouille qui démontrent un nettoyage occasionnel de la cavité[89], peut-être en vue d'une purification avant de nouveaux sacrifices et offrandes.

La continuité fonctionnelle et topographique des cabanes dans le périmètre de l'*area sacra*-complexe monumental met encore une fois en avant la problématique de la cabane-

[86] Propositions énoncées dans BONGHI JOVINO, 1992, p. 687. Cf. également BONGHI JOVINO, 2010, p. 171 ; BONGHI JOVINO, CHIARAMONTE TRERE, 1997, p. 171.
[87] BONGHI JOVINO, 1998, p. 585 ; BONGHI JOVINO, 2000 a, pp. 265, 266, 267 ; BONGHI JOVINO, 2010, p. 171 ; BONGHI JOVINO, BAGNASCO GIANNI, 2007, p. 43 ; BONGHI JOVINO, CHIARAMONTE TRERE, 1997, p. 220 ; MANDOLESI, 1999, p. 38.
[88] Phénomène observé notamment dans les sépultures de l'Age du Bronze et du Fer en zone égéenne (ÅSTRÖM, 1987, pp. 213-218 ; GEORGANAS, 2005, pp. 63-74 et particulièrement p. 70) et dans celles de l'Age du Bronze et de l'Age du Fer en France (cf. respectivement GABILLOT, 2000, pp. 459-476 et BEYNEIX, 1997, pp. 153-161 (en particulier pp. 158-160)).
[89] BONGHI JOVINO, 2010, p. 163.

temple. Néanmoins, dans le cas de Tarquinia, cette proximité n'induit pas forcément la fonction cultuelle de ces structures en matériau périssable. Si leur position topographique établit sans nul doute une relation avec la zone cultuelle, celle-ci relève plutôt de l'aspect utilitaire, étant donné que les pratiques rituelles ont été exécutées dans et autour de la cavité naturelle, et non pas par rapport à ces cabanes. D'un point de vue purement architectural, l'*area sacra*-complexe monumental est le témoin d'une évolution des structures, du périssable au persistant. La transformation n'a rien laissé au hasard : d'après certaines études, l'édifice *beta* et son enceinte ont été construits à partir d'une racine de 3^{90} (Fig. 6.15.). Quelle que soit la valeur symbolique de ce coefficient, la construction d'un édifice selon un schéma préétabli prouve que le plan appliqué a une fonction et un sens spécifique délibérément attribué. Par ailleurs, la construction de l'édifice *beta* survient au moment où l'aristocratie a réussi à s'imposer, et reflète, après la pétrification de l'aire *alpha*, le changement au niveau du trinôme du « social-politique-économique », alors guidé par une noblesse qui se démarque des classes inférieures par ses moyens financiers[91].

Il est une question très importante dans le cas de l'*area sacra*-complexe monumental à Tarquinia : l'emploi de l'inhumation et son irrégularité. Premièrement, le rite de l'inhumation est inhabituel pour une époque où l'incinération domine dans les nécropoles. Deuxièmement, les défunts inhumés sont d'âge et de sexe différents. Troisièmement, ces individus ont été sujets à une mort soit naturelle, soit sacrificielle. Une telle observation dénonce un usage à diverses fins dans un même contexte. Le sacrifice peut s'expliquer comme un acte volontaire émanant d'une nécessité ou une tentative d'expiation. Par rapport à cela, la mort naturelle pourrait sembler insignifiante, mais ce n'est pas le cas en réalité : l'épilepsie et l'encéphalopathie devaient probablement apparaître comme une situation anormale et inexplicable, empreinte de mystère. D'ailleurs, les individus atteints de ces pathologies (l'épilepsie était appelée *morbus comitialis*, littéralement « maladie du *Comitium* ») étaient surnommés, dans la civilisation romaine, *prodigium* ou *monstrum*, affectés par une malédiction divine[92]. D'une certaine manière, la mise en terre de personnes infirmes sous-entend une forme de reconnaissance par rapport à leur dignité et au mal qui les habite, surtout s'il est infligé par une « divinité ». L'inhumation du jeune garçon à l'intérieur de l'aire *alpha*

[90] BONGHI JOVINO, 2001, pp. 25, 26 ; BONGHI JOVINO, 2010, p. 170 ; INVERNIZZI, 2000, p. 269 ; INVERNIZZI, 2001, p. 44.
[91] BONGHI JOVINO, 2001, p. 27 ; BONGHI JOVINO, 2002, p. 354 ; BONGHI JOVINO, BAGNASCO GIANNI, 2007, p. 42.
[92] BONGHI JOVINO, 1992, p. 687 ; BONGHI JOVINO, 1998, p. 583 ; BONGHI JOVINO, 2001, p. 22 ; BONGHI JOVINO, 2002, p. 347 ; BONGHI JOVINO, 2007-2008, p. 777 ; BONGHI JOVINO, 2010, p. 165 ; BONGHI JOVINO, BAGNASCO GIANNI, 2007, p. 41 ; BONGHI JOVINO, CHIARAMONTE TRERE, 1997, p. 158.

paraît donc cohérente si l'on tient compte du rapport qu'elle entretient avec une quelconque divinité : l'enfouissement d'un corps dans une zone sacrée et/ou sacralisée permettrait de contrôler la nuisance qu'il peut représenter pour la communauté.

Enfin, le plus ancien lieu de culte tarquinien est un exemple où sont réunis les éléments végétaux (offrandes de céréales), animaux (offrandes d'ossements) et humains (via le matériel votif et les inhumations), à l'image d'un monde en harmonie avec la nature qui l'a créé.

La fréquentation régulière de cette zone qui deviendra l'*area sacra*-complexe monumental depuis la première occupation de l'habitat est sans nul doute un élément majeur dans la compréhension de ce qu'elle pouvait bien représenter pour la communauté. Tarquinia diffère incontestablement des autres sites étrusques et latiaux contemporains à deux niveaux : premièrement, la longévité de ce lieu de culte qui nait durant le X^{ème} s. et qui arrive à son crépuscule plus de quatre siècles plus tard ; deuxièmement, l'absence de continuité topographique entre l'*area sacra*-complexe monumental et la zone de culte de l'*Ara della Regina*, placée plus à l'est (Figg. 6.10.-6.11.). Toutefois, il faut remarquer que l'arrêt des activités sur la première au cours du V^{ème} s. coïncide avec l'établissement concret du culte sur la seconde[93]. Les deux lieux de culte tarquiniens nous fournissent donc une vision complète du culte et de son évolution, dès les origines de la nouvelle communauté proto-urbaine en passant par son essor avec la fondation et la croissance de la ville étrusque. La fondation de la ville précède certainement de très peu de temps la monumentalisation de l'aire sacrée à l'image de la construction de l'édifice *beta* : le caractère novateur de cette structure traduit la stabilité, voire le renforcement du statut cultuel attaché à l'endroit, et par conséquent la complète intégration de ce dernier au sein du plan d'aménagement de l'habitat. Ce qui, en d'autres mots, pourrait suggérer une cohésion communautaire plus forte et élargie à un plus grand nombre de personnes. Enfin, l'abandon du lieu au profit de l'*Ara della Regina* signe la réaffectation et l'intégration de la zone au sein du réseau viaire urbain[94].

[93] BONGHI JOVINO, 2010, p. 163.
[94] BONGHI JOVINO, 2001, p. 28 ; BONGHI JOVINO, 2010, p. 173 ; BONGHI JOVINO, BAGNASCO GIANNI, 2007, p. 45.

2. Caere

2.1 Topographie

Sculpté par les cours d'eau Molla et Manganello, le plateau tabulaire de Vignali sur lequel s'étend le site de Caere (160 ha) favorisa l'implantation d'habitats grâce à son profil très escarpé, lui procurant une défense naturelle, et à sa position dans une région vallonnée où les points d'eau - sources, cours d'eau, mais aussi la mer Tyrrhénienne non loin de là - sont légion[95] (Figg. 6.38.-6.39.). La nature volcanique du sol en fait une terre très fertile propice à l'agriculture, et sa richesse minéralogique (Monti della Tolfa) rythmera la prise de contrôle du territoire par Caere[96]. Pourtant, le plateau de Caere n'est occupé de manière sédentaire qu'à partir du milieu du IX^{ème} s., se développant ainsi plus tardivement que les autres futures métropoles étrusques[97]. Malgré cela, Caere est également touché par le phénomène de proto-urbanisation à l'origine de l'abandon de certains sites périphériques[98]. Les habitations semblent s'installer, dans un premier temps, aux extrémités sud-ouest et nord-est du plateau, au regard des nécropoles de Cava della Pozzolana et de Sorbo, avant de se répandre dans les parties inoccupées jusqu'alors[99]. Le site de Caere est celui où l'on signale vraisemblablement le plus grand nombre de lieux de culte pour une même entité[100] : parmi ceux-ci, Vigna Parrocchiale et Sant'Antonio émergent par l'antériorité de certaines structures. Dans cet environnement, ces deux aires s'avèrent être des endroits stratégiques par rapport à l'organisation du plateau : respectivement, point central où passent les axes principaux et porte sud-est à laquelle aboutit la route provenant de la vallée de la Molla[101]. Cette dernière constitue un accès très fréquenté de par son intégration dans le réseau viaire étrusque, entre côte tyrrhénienne et intérieur du territoire[102].

[95] CECI, 2008, p. 14 ; CRISTOFANI, 1991, pp. 13-14 ; CRISTOFANI, NARDI, 1988, pp. 11, 33 ; IZZET, 2000, p. 321.
[96] CRISTOFANI, 1991, p. 15 ; CRISTOFANI, NARDI, 1988, pp. 11, 13.
[97] BARTOLONI, 2002-2003, p. 69 ; BARTOLONI, 2003 b, p. 14 ; CRISTOFANI, 1986, p. 11 ; CRISTOFANI, 1991, p. 14.
[98] BARTOLONI, 2002-2003, p. 69 ; BARTOLONI, 2003 b, p. 14 ; CECI, 2008, p. 14 ; CRISTOFANI, 1991, p. 14. En effet, si quelques sites sont amenés à disparaître, d'autres fleurissent sur des hauteurs naturellement défendues (comme Monte Cucco et Monte Tosto) durant l'Age du Fer. Cf. ENEI, 1993, pp. 32-33 ; ENEI, 1995, pp. 65-67.
[99] CRISTOFANI, 1986, p. 6 ; CRISTOFANI, 1991, p. 14 ; ENEI, 1993, p. 32 ; ENEI, 1995, p. 65.
[100] Au regard de la carte fournie dans CRISTOFANI, 2000 b, p. 398, fig. 2.
[101] BELLELLI, RIZZO, RONCALLI, 2007, p. 64 ; CRISTOFANI, 2000 b, p. 414 ; MAGGIANI, RIZZO, 2001, p. 143 ; MAGGIANI, RIZZO, 2005, pp. 175, 177.
[102] CRISTOFANI, 2000 b, p. 414 ; CRISTOFANI, 2001, p. 106.

2.2 Structures, aménagements et réfections

Les zones de Vigna Parocchiale, au centre de Caere, et de Sant'Antonio, au sud, sont des aires de culte d'époque archaïque précédées de structures protohistoriques, montrant des signes de religiosité (Fig. 6.39.).

Ce sont certainement la localisation et la planimétrie de la structure découverte à Vigna Parrocchiale qui nous a amené à en tenir compte dans cette étude. En effet, cette cabane ovale à trois nefs et à portique périptère (Figg. 6.40.-6.45.) est située non seulement sur le cœur sacral et politique - temple toscan à triple *cella* et habitation elliptique à caractère royal, tous deux de la fin de l'époque archaïque[103] -, mais aussi sur le « centre géométrique » de la ville[104]. Reflétées par des dizaines de trous de poteau, les dimensions et, par conséquent, la surface de la cabane sont assez considérables (34,4 x 18,8 m, ca 508 m^2; sans le portique 27 x 13 m, ca 275 m^2) et uniques dans le monde étrusco-latial[105]. Le plan de la cabane semble être conservé à travers une pétrification via une rangée de blocs de tuf et un « trottoir » périmétral à la 1ère moitié du Vème s., et une restauration ou monumentalisation au moyen d'une couche de ciment (l. 2 à 3 m) durant l'époque impériale romaine[106].

L'aire de Sant'Antonio est structurée par la construction de deux temples (temples A et B) remontant à l'époque archaïque (fin du VIème s.), mais également par une cabane du premier Age du Fer à plan ovale (*ca* 4 x 2 m) et à tranchées de fondation creusées dans la roche[107] (Figg. 6.46.-6.48.). Evoluant au fil de plusieurs phases, la cabane s'articule finalement sur un plan rectangulaire, renforcée alors par des fondations en pierre (VIIème s.)[108]. La zone se verra monumentalisée au fur et à mesure, à travers l'aménagement d'un réseau de puits et canalisations, jusqu'à la construction des deux temples dans les environs

[103] BELLELLI, RIZZO, RONCALLI, 2007, pp. 61-64 ; CERASUOLO, 2002, p. 766 ; CRISTOFANI, 2001, pp. 103-105 ; CRISTOFANI, NARDI, 1988, p. 34 ; MAGGIANI, RIZZO, 2005, pp. 176-177.
[104] Reprenant textuellement l'expression utilisée dans CERASUOLO, 2002, p. 766.
[105] CERASUOLO, 2002, p. 766.
[106] CERASUOLO, 2002, pp. 765-766.
[107] BELLELLI, RIZZO, RONCALLI, 2007, p. 65 ; CRISTOFANI, 2000 b, p. 414 ; CRISTOFANI, 2001, p. 105 ; IZZET, 2000, pp. 323, 334 ; MAGGIANI, RIZZO, 2001, pp. 143-145 ; MAGGIANI, RIZZO, 2005, p. 182.
[108] BELLELLI, RIZZO, RONCALLI, 2007, p. 65 ; CRISTOFANI, 2000 b, p. 414 ; CRISTOFANI, 2001, p. 105 ; IZZET, 2000, pp. 325-326 ; MAGGIANI, RIZZO, 2005, p. 182. Il y a une certaine ambiguïté ambiante par rapport aux informations récoltées : selon certains, il y aurait, non pas une, mais plusieurs cabanes, dont une rectangulaire (MAGGIANI, RIZZO, 2005, p. 182). La question est ici de savoir si les différents fonds de cabane se rapportent à une structure unique en constante évolution ou s'il s'agit de constructions distinctes. La réponse est certainement la localisation de ces fonds de cabane qui, s'ils se succèdent au même endroit, apporterait un argument favorable à la première hypothèse. Cette information n'est pas clairement explicitée mais elle semble trouver une confirmation dans une des plus récentes publications (BELLELLI, RIZZO, RONCALLI, 2007, p. 65).

immédiats de la cabane, celle-ci leur ayant laissé la place[109]. A titre informatif, axés parallèlement selon une orientation SO-NE, les temples archaïques seraient fidèles à l'ordre toscan et l'un d'eux au moins (temple A) aurait été dédié à *Hercle*-Hercule, comme le montrent certaines découvertes matérielles[110].

2.3 Rituels in situ

Aux abords de la cabane à Sant'Antonio, ont été dénombrés plusieurs résidus calcinés et deux sépultures à inhumation où les individus avaient été placés allongés sur le dos ; les sépultures consistaient en de simples fosses creusées dans l'argile[111] (Fig. 6.50.). L'examen au radiocarbone (^{14}C) de l'un d'eux, une femme ayant entre 30 et 40 ans, a permis d'établir une datation au X^{ème} s.[112]. Les tombes ont été très bien conservées malgré les divers aménagements successifs de la zone[113].

2.4 Présence matérielle liée aux rituels

Bien qu'aucun rite à caractère cultuel n'ait été constaté dans ou à proximité de la cabane de Vigna Parrocchiale, la découverte d'un bol-couvercle et d'une fibule à sangsue dans les trous de poteau indiqueraient que la cabane était déjà édifiée au premier Age du Fer[114].

A Sant'Antonio, le fond de la cabane était parsemé de matériel céramique (*impasto* rouge et *bucchero sottile*), sous forme de débris ou de dépôts, et de déchets végétaux (figues

[109] BELLELLI, RIZZO, RONCALLI, 2007, p. 65 ; CRISTOFANI, 2000 b, p. 414 ; CRISTOFANI, 2001, p. 106 ; IZZET, 2000, pp. 326-328 ; MAGGIANI, RIZZO, 2001, p. 145 ; MAGGIANI, RIZZO, 2005, p. 181.
[110] BELLELLI, RIZZO, RONCALLI, 2007, pp. 64-67 ; CRISTOFANI, 2000 b, pp. 414 -416 ; CRISTOFANI, 2001, p. 106 ; MAGGIANI, RIZZO, 2001, pp. 143-145 ; MAGGIANI, RIZZO, 2005, pp. 177-181.
[111] BELLELLI, RIZZO, RONCALLI, 2007, p. 65 ; BONGHI JOVINO, 2007, p. 457 ; CRISTOFANI, 2000 b, p. 414 ; CRISTOFANI, 2001, p. 105 ; IZZET, 2000, pp. 323, 334 ; MAGGIANI, RIZZO, 2001, p. 145 ; MAGGIANI, RIZZO, 2005, p. 182. Nous avons préféré parler de deux et non pas de trois sépultures, comme habituellement évoquées dans la plupart des publications. En effet, l'examen ostéologique de l'un des squelettes féminins, se trouvant près du temple A, a conclu à une datation aux IV^{ème}-V^{ème} s. ap.J.-C. (MAGGIANI, RIZZO, 2005*,* p. 182, n. 37) ; par conséquent, cette sépulture n'est pas à prendre en considération dans notre étude. Concernant la datation des autres sépultures, cf. note suivante. Par ailleurs, l'orientation des sépultures est aussi une information qui prête à une certaine incertitude : les mêmes auteurs définissent une orientation NO-SE et SO-NE, d'une part (MAGGIANI, RIZZO, 2001, p. 145 ; également dans BONGHI JOVINO, 2007, p. 457), E-O et N-S, d'autre part (MAGGIANI, RIZZO, 2005, p. 182).
[112] BONGHI JOVINO, 2007, p. 457 ; CRISTOFANI, 2000 b, p. 414 ; CRISTOFANI, 2001, p. 105 ; MAGGIANI, RIZZO, 2001, p. 145 ; MAGGIANI, RIZZO, 2005, p. 182.
[113] BONGHI JOVINO, 2007, p. 457 ; MAGGIANI, RIZZO, 2001, p. 145.
[114] CERASUOLO, 2002*,* p. 766.

et raisins ; Fig. 6.49.), qui illustrent les activités accomplies entre les VIII^{ème} et VII^{ème} s.[115]. Datant du même arc chronologique, les fragments d'un *skyphos* eubéen (1ère moitié du VIII^{ème} s.) et plusieurs dépôts de vaisselle complète pour boire jonchaient également le sol aux alentours de la cabane[116]. A l'inverse, les sépultures à proximité de celle-ci étaient dépourvues de mobilier funéraire, excepté une fibule à sangsue à l'intérieur de l'un d'entre elles[117]. Non loin de la cabane et des sépultures (à l'ouest), il faut relever la présence de nombreux *aes rudae* contemporains de la structure ovale[118].

2.5 Interprétations et commentaires

La localisation est sans doute le maître mot dans l'analyse des lieux de culte protohistoriques à Caere : position topographique stratégique et indice de continuité cultuelle. Cette dualité est l'un des arguments qui nous poussent à croire en l'existence d'une codification rituelle signifiante bien avant l'apparition des temples archaïques. A Sant'Antonio, les restructurations de la cabane jusqu'à un stade évolué (plan rectangulaire) avant l'aménagement du sanctuaire archaïque sous-entendent l'importance qui lui est inhérente. Ces différentes phases évolutives de la structure pourraient également s'apparenter au phénomène de destructions et reconstructions cycliques en contexte cultuel, déjà observé à Rome et à Satricum (cf. *supra*). De surcroît, les sépultures, quelques peu antérieures à la cabane, viennent conforter le caractère déjà chargé en connotations cultuelles de la zone, fortement souligné, entre autres, par les *aes rudae*[119]. Comme pour d'autres sites de l'Etrurie méridionale, elles se calquent sur la rupture de l'isonomie funéraire. De plus, les tombes à fosse semblent avoir été épargnées de toute atteinte pendant plusieurs siècles[120], ce qui pourrait ressembler à un vœu de mémoire « sacro-historico-culturelle ».

Par contre, dans le cas de Vigna Parrocchiale, ce genre de constat est moins évident qu'il n'y paraît *a priori*, car l'interprétation a été remise en question à plusieurs reprises[121]. En

---

[115] CRISTOFANI, 2000 b, p. 414 ; CRISTOFANI, 2001, pp. 105-106 ; IZZET, 2000, pp. 330-331 ; MAGGIANI, RIZZO, 2001, p. 145 ; MAGGIANI, RIZZO, 2005, p. 182.
[116] CRISTOFANI, 2000 b, p. 414 ; CRISTOFANI, 2001, pp. 105-106 ; MAGGIANI, RIZZO, 2001, p. 145 ; MAGGIANI, RIZZO, 2005, p. 182.
[117] CRISTOFANI, 2000 b, p. 414 ; CRISTOFANI, 2001, p. 105 ; MAGGIANI, RIZZO, 2001, p. 145 ; MAGGIANI, RIZZO, 2005, p. 182.
[118] IZZET, 2000, pp. 324, 334.
[119] La découverte des *aes rudae* dans cette zone particulière de Caere indique la mise en œuvre de pratiques rituelles, car ce type d'objet ne se rencontre habituellement pas en contexte domestique. IZZET, 2000, p. 334.
[120] MAGGIANI, RIZZO, 2001, p. 145.
[121] Pour les hypothèses qui seront vues ci-après, cf. BELLELLI, RIZZO, RONCALLI, 2007, pp. 61, 63 ; CERASUOLO, 2002, p. 765 ; CRISTOFANI, 2001, pp. 104-105.

effet, M. Cristofani, archéologue ayant mis au jour la structure, avait conclu tout d'abord à une nécropole villanovienne dont les fosses - les dizaines de trous - avaient été dépouillées de leur contenu. Par la suite, cet ensemble de trous serait, selon lui, l'empreinte d'une cabane qui aurait été ultérieurement monumentalisée par un enclos cultuel ou par l'édification d'un *anaktoron* - l'habitation à caractère royal dont nous parlions précédemment. Cristofani finit par revenir sur sa première hypothèse. Il est vrai que l'absence de matériel et de traces rituelles[122] est problématique, tant elle empêche de définir clairement ce à quoi nous faisons face. Mais il suffisait sans doute de se reporter aux trous eux-mêmes et de réaliser une étude planimétrique de l'ensemble, comme l'ont fait O. Cerasuolo et F. Galluccio[123]. Ces deux archéologues ont démontré que les trous étaient organisés selon une régularité métrique, correspondant au plan d'une hutte, testé à travers une reconstitution cohérente. Les dimensions paraissent assez extraordinaires car elles ne trouvent aucune comparaison, du moins dans la région étrusco-latiale[124]. Mais l'inexistence de cas similaires ne signifie pas l'impossibilité d'échafauder une telle construction. Cerasuolo a également révélé que tous les trous mis au jour n'avaient pas été répertoriés lors de la prise de relevés: Cristofani aurait omis ceux creusés dans l'argile[125]. Ces derniers sont une clé de lecture essentielle à une interprétation plus logique. *A posteriori*, il était hasardeux de conclure qu'il s'agisse d'une nécropole vide et située, qui plus est, en plein cœur de l'habitat, alors que les sépultures villanoviennes traditionnelles étaient habituellement rejetées en périphérie. De plus, Cerasuolo met en avant un argument supplémentaire en faveur de la cabane : le profil des trous était parfaitement cylindrique, contrairement à celui de fosses funéraires[126]. L'interprétation de Cerasuolo et de Galluccio a été appuyée par une nouvelle campagne de fouille, plus rigoureuse, réalisée en 2003. A partir de celle-ci, les archéologues envisagent également la possibilité que le monument érigé à l'époque impériale sur les restes de la cabane elliptique eut été réservé au culte impérial[127]. En résumé, la position topographique, en

[122] Certainement occasionnée par la localisation de l'édifice en plein centre urbain - donc sujet à de nombreux aménagements et réfections -, par la monumentalisation opérée jusqu'à l'époque impériale, voire les travaux agricoles modernes.
[123] CERASUOLO, 2002, pp. 765-770 ; GALLUCCIO, 2002, pp. 771-776.
[124] Evoquant la Grèce proto-géométrique et géométrique, l'auteur reprend l'exemple de l'*hérôon* de Lefkandi (47 x 10 m, 470 m^2), en Eubée. Cf. CERASUOLO, 2002, pp. 766-767.
[125] Les données relatives à ces trous ont été transmises à Cerasuolo par M. Pandolfini, membre du CNR ; cf. CERASUOLO, 2002, pp. 765-766.
[126] CERASUOLO, 2002, p. 766. En outre, l'auteur émet également une hypothèse concernant une trace en négatif voisine, précédemment interprétée comme fondation d'un mur irrégulier d'époque romaine : selon Cerasuolo, cette tranchée au profil elliptique est similaire à celle périmétrale de la cabane et le matériel retrouvé sur la zone est chronologiquement le plus ancien mis au jour sur le site. Pour l'auteur, il est à la fois évident et hasardeux d'identifier cette structure également comme une cabane. Cf. CERASUOLO, 2002, p. 766.
[127] BELLELLI, RIZZO, RONCALLI, 2007, p. 64.

plein centre de Caere et à côté du temple toscan, la taille et la monumentalisation de cette cabane en font un édifice au statut particulier, pluriséculaire mais toutefois difficile à déterminer dans ses phases les plus anciennes. La fonction de lieu cultuel pourrait aussi bien convenir que celle de résidence royale, voire les deux conjointement, étant donné qu'elles semblent souvent indissociables au regard des diverses situations analysées présentement dans ce chapitre.

3. Véies

3.1 Topographie

Le site de Véies s'étend sur un plateau tabulaire dessiné par les cours d'eau Piordo et Valchetta[128], le long duquel se sont installés divers habitats, les plus anciennes traces d'occupations de la phase proto-urbaine étant relatées majoritairement dans la zone de la Piazza d'Armi, terrasse méridionale du plateau[129] (Figg. 6.51.-6.53.). Comme la plupart des sites de l'Etrurie méridionale, les habitats qui révolutionnaient autour de ce plateau central (Isola Farnese et Monte Campanile) ont très vite été absorbés par celui-ci (l'habitat atteignant alors les 185-190 ha[130]), même si ce processus de proto-urbanisation s'est effectué beaucoup moins rapidement qu'à Tarquinia[131]. L'étroite proximité de Véies par rapport au Tibre, reliés par la rivière Valchetta, a sans aucun doute influencé la confluence des communautés périphériques vers ce site[132]. La Piazza d'Armi semble avoir un rôle particulier dans la proto-urbanisation de Véies car, fortifiée naturellement grâce son isolement par rapport au reste du plateau, elle devient l'endroit propice pour l'établissement de groupes sociaux dominants, et ce dès le début du IX^{ème} s.[133]. Les habitations - cabanes circulaires ou elliptiques, encaissées

[128] BOITANI, 2008 b, p. 47 ; CECI, 2008, p. 12 ; DELPINO, FUGAZZOLA DELPINO, 1980, p. 179.
[129] ACCONCIA, BARTOLONI, TEN KORTENAAR, 2005, p. 284 ; BARTOLONI, 2002-2003, p. 63 ; BARTOLONI, 2004, p. 189 ; BARTOLONI, 2007, p. 24 ; BARTOLONI, 2007-2008, p. 821 ; BARTOLONI, ACCONCIA, TEN KORTENAAR, 2005, p. 73 ; BOITANI, 2008 b, p. 47 ; CECI, 2008, p. 20. Il faut toutefois signaler la présence d'un noyau d'habitations dans la partie nord-ouest du plateau (localité de Campetti), remontant au Fer I et appartenant également au système de l'habitat véien. Cf. BOITANI, 2008 a, pp. 139, 142-143 ; BRUNO *et alii*, 2007, pp. 45-48 ; CECI, 2008, p. 19.
[130] CECI, 2008, p. 14 ; FONTAINE, 1993, p. 221.
[131] BARTOLONI, 2002-2003, p. 69 ; BARTOLONI, 2003 b, p. 14 ; CECI, 2008, pp. 14, 15-16 ; DELPINO, FUGAZZOLA DELPINO, 1980, pp. 179-180.
[132] BARTOLONI, 1991 b, p. 35.
[133] BARTOLONI, 2003 b, p. 16 ; BARTOLONI, 2007, p. 24 ; BARTOLONI, 2007-2008, p. 821 ; CECI, 2008, p. 83.

ou à fondations en tranchées[134] - s'agglomèrent en plusieurs noyaux, initialement dans les parties centrale (où sont localisées, entre autres, les premières traces d'un culte) et septentrionale de la Piazza d'Armi[135]. Cette terrasse méridionale n'est pas le point le plus élevé du plateau véien (107 m d'altitude contre 123 m pour le reste du plateau)[136], mais sa morphologie particulière, telle une presqu'île fortifiée naturellement et difficile d'accès[137], a sans doute favorisé l'implantation des premières manifestations cultuelles.

3.2 Structures, aménagements et réfections

Au cœur de la Piazza d'Armi, deux structures éveillent notre intérêt : la dite « chapelle funéraire » et le fond de cabane sous le « temple à *oikos* ».

Remontant à la première phase d'occupation, la « chapelle funéraire » (Figg. 6.54.-6.55., 6.57.) est une cabane (12 x 5 m) dont le plan ovale est marqué au sol par des trous de poteau de petites dimensions[138]. Elle aurait vraisemblablement la fonction de protéger une structure plus petite, sous la forme d'une enceinte ou d'une cabane elliptique avec l'ouverture au nord-ouest, qui cachait une inhumation en fosse absidiale et un foyer (0,84 x 0,64 m), localisé au NNO de la tombe[139]. Au cours de la 2ème moitié du VIIIème s., elle fera l'objet d'une oblitération et sera remplacée par une structure en bois, de plan rectangulaire et *in antis* mais conservant la même orientation[140]. A cet endroit, on observe quelques modifications ultérieures, mal définies, contemporaines de la monumentalisation et de l'aménagement urbain orthogonal qui se mettent en place à partir de la fin du VIIème s.[141]: notamment une cour à pilastres, peut-être destinée à protéger la sépulture[142].

Une autre cabane a été mise au jour sous le temple à *oikos* de Véies[143] (Figg. 6.58.-6.61.) : s'étendant sur une surface d'environ 75 m^2, elle posséderait plusieurs phases

[134] BARTOLONI, 2002-2003, p. 63 ; BARTOLONI, 2003 c, p. 58 ; CECI, 2008, p. 21.
[135] ACCONCIA, BARTOLONI, TEN KORTENAAR, 2005, p. 284 ; BARTOLONI, 2001, p. 30 ; BARTOLONI, 2002-2003, p. 63 ; BARTOLONI, 2003 c, p. 58 ; BARTOLONI, 2004, p. 201 ; BARTOLONI, ACCONCIA, TEN KORTENAAR, 2005, p. 75 ; VAN KAMPEN, 2003, p. 26.
[136] FONTAINE, 1993, p. 232.
[137] DELPINO, FUGAZZOLA DELPINO, 1980, p. 179 ; FONTAINE, 1993, p. 232.
[138] BARTOLONI, 2002-2003, pp. 69 -70 ; BARTOLONI, 2006 b, p. 38 ; BARTOLONI, 2007, pp. 24-25 ; CECI, 2008, p. 21.
[139] BARTOLONI, 2002-2003, pp. 69, 71 ; BARTOLONI, 2007-2008, p. 822.
[140] BARTOLONI, 2002-2003, pp. 70-71 ; BARTOLONI, 2007, pp. 25-26 ; BARTOLONI, 2007-2008, p. 823.
[141] ACCONCIA, BARTOLONI, TEN KORTENAAR, 2005, pp. 284-285 ; BARTOLONI, 2002-2003, pp. 64, 66 ; BARTOLONI, 2003 c, p. 57 ; BARTOLONI, 2007, p. 26 ; BARTOLONI, 2007-2008, p. 823 ; BARTOLONI, ACCONCIA, TEN KORTENAAR, 2005, pp. 75, 77 ; BOITANI, 2008 b, p. 48.
[142] BARTOLONI, 2002-2003, p. 71 ; BARTOLONI, 2007-2008, pp. 823-824.
[143] ACCONCIA, BARTOLONI, TEN KORTENAAR, 2005, p. 285 ; BARTOLONI, 2003 b, p. 17 ; BARTOLONI, 2003 c, p. 58 ; BARTOLONI, ACCONCIA, TEN KORTENAAR, 2005, pp. 75-77 ; STEFANI, 1944, pp. 231, 271-274, fig. 79.

matérialisées par des fosses de forme et de profondeur diverses[144]. Des trous de poteau, ainsi que deux foyers ont été identifiés[145]. A l'origine faisant référence à l'unité familiale de la noblesse dans le monde grec, l'appellation « à *oikos* » renverrait ici à un édifice symbole du pouvoir aristocratique et du pouvoir religieux. Lieu d'activités pendant deux phases dès la fin du VII[ème] s.[146] (d'abord, 15,35 x 8,07 m ; après incendie, 20 x10 m)[147], le temple à *oikos* est fondé sur un plan rectangulaire respectant le quadrillage urbain[148] : d'une part, orienté E-O, il possède une *cella* et un portique *in antis*[149] ; d'autre part, il était orné de plaques en terre cuite architecturales fixées sur le toit, dont le répertoire décoratif relate des scènes de processions émanant de l'idéologie aristocratique, voire « princière »[150]. La situation de la cabane sous le temple n'est peut-être pas un hasard ; il ne faut donc pas négliger l'éventuelle continuité fonctionnelle entre les deux structures.

Un troisième élément retient également notre attention : la Piazza d'Armi était entourée par une enceinte sans *agger* construite dans un *opus* pseudo-isodome, selon la technique de *l'emplekton* compartimenté et non compartimenté[151] (Figg. 6.64.-6.67.). Sans entrer dans les détails[152], il faut signaler que le mur, dont on a conservé qu'un segment de 120 m (sur *ca* 1 km pour l'enceinte complète)[153], ne s'accorde ni avec le plan orthogonal d'aménagement urbain de la fin du VII[ème] s., ni avec l'enceinte urbaine du V[ème] s. [154], ces derniers lui étant par conséquent postérieurs.

---

[144] STEFANI, 1944, pp. 272-273, fig. 79. E. Stefani, auteur de la fouille, parle de plusieurs fonds de cabanes. Toutefois, leur difformité ne peut pas convenir dans l'identification de cabanes distinctes. Il est probable que ces fosses diversifiées soient le reflet de réaménagements successifs d'une seule et même cabane. Quant à la diversité des profondeurs, les cotes, assez proches les unes des autres, peuvent résulter d'un affaissement dû à la construction du temple. La surface de la cabane a été estimée au regard du plan fourni (fig. 79).

[145] STEFANI, 1944, p. 273.

[146] BARTOLONI, 2001, p. 30 ; BARTOLONI, 2002-2003, p. 66 ; BARTOLONI, 2003 b, p. 17 ; BARTOLONI, 2006 b, p. 34 ; BARTOLONI, 2007, p. 28 ; CECI, 2008, pp. 27-28.

[147] BARTOLONI, 2002-2003, p. 66, n. 19 ; BARTOLONI, 2003 b, p. 18 ; BARTOLONI, 2006 b, p. 35 ; BARTOLONI, ACCONCIA, TEN KORTENAAR, 2005, p. 78 ; BARTOLONI, BOITANI, 1996, p. 325 ; CECI, 2008, pp. 27-28.

[148] BARTOLONI, 2002-2003, p. 67 ; BARTOLONI, 2004, p. 201 ; BARTOLONI, ACCONCIA, TEN KORTENAAR, 2005, p. 78 . Pour la description complète du temple à *oikos*, cf. STEFANI, *1944,* pp. 228-234, 275-290.

[149] BARTOLONI, 2002-2003, p. 66, n. 19 ; BARTOLONI, 2007, p. 27 ; BOITANI, 2008 b*,* p. 48.

[150] ACCONCIA, BARTOLONI, TEN KORTENAAR, 2005, p. 278 ; BARTOLONI, 2001, pp. 29, 33-35 ; BARTOLONI, 2002-2003, p. 66, n. 19 ; BARTOLONI, 2003 b, pp. 18-19 ; BARTOLONI, 2004, p. 191 ; BARTOLONI, 2007, pp. 27-28 ; BARTOLONI, ACCONCIA, TEN KORTENAAR, 2005, p. 73 ; BARTOLONI, BOITANI, 1996*,* p. 325 ; BOITANI, 2008 b, p. 48 ; CECI, 2008*,* pp. 27-28, 83.

[151] FONTAINE, 1993, pp. 224, 230. Cf. Chapitre II.

[152] Le mur de la Piazza d'Armi et la technique de l'*emplekton* sont amplement étudiés dans FONTAINE, 1993, pp. 221-239.

[153] FONTAINE, 1993, pp. 221, 222. Autres dimensions conservées : *ca* l. 1,72 < 1,80 x h. 1,50 m (hauteur = élévation au-dessus du plan de piétinement). Cf. FONTAINE, 1993, pp. 224-225, 227.

[154] BARTOLONI, 2002-2003, p. 66 ; FONTAINE, 1993, pp. 222, 228, 230.

3.3 Rituels in situ

Dans la « chapelle funéraire », la pratique de feux rituels n'est sans doute pas à exclure car, outre la présence du foyer, il faut noter qu'aux restes de charbon s'ajoutent des débris organiques et céramiques (cf. *infra*). L'inhumation masculine abritée par cette chapelle (Figg. 6.56.-6.57.), dont les ossements auraient appartenu à un homme âgé de 25 à 30 ans au moment de sa mort, se trouvait dans une fosse encaissée (L. 2 x l. 0,50/0,60 x prof. 0,80 m) et creusée selon une orientation NNO-SSE (tête vers NNO)[155].

Près du temple à *oikos* et des axes *cardo-decumanus* de la ville, une fissure a été creusée dans le banc d'argile et celle-ci conservait du matériel céramique daté au VII^{ème} s.[156]. Les conditions dans lesquelles il fut enfoui dénoteraient une pratique rituelle, semblable à celle d'un *mundus*[157].

3.4 Présence matérielle liée aux rituels

Comme nous y avons fait allusion précédemment, des fragments céramiques ornés de motifs en épi et des fragments osseux d'animaux, dont une corne de cerf, étaient entremêlés aux restes de charbon appartenant au foyer de la « chapelle funéraire »[158].

Au même endroit, l'inhumation ne comportait aucun matériel, hormis un fragment de fibule en bronze et un d'*impasto* incisé, retrouvés respectivement à proximité de et sous la tête du défunt[159]. Par ailleurs, la terre de remblai de la fosse était mélangée à des débris de céramiques qui remonteraient à la phase la plus ancienne de Véies (c'est-à-dire le début du IX^{ème} s.), datation confirmée par l'étude paléoanthropologique de la dépouille[160].

Même si le rapport à la sphère cultuelle et rituelle n'est pas encore avéré, la zone de la cabane sous le temple à *oikos* était truffée de matériel céramique villanovien (*impasto* ; Fig.

[155] BARTOLONI, 2002-2003, p. 69 ; BARTOLONI, 2006 b, p. 38 ; BARTOLONI, 2007, p. 24 ; BARTOLONI, 2007-2008, p. 821 ; CECI, 2008, p. 21.
[156] ACCONCIA, BARTOLONI, TEN KORTENAAR, 2005, pp. 278, 285 ; BARTOLONI, 2001, p. 30.
[157] ACCONCIA, BARTOLONI, TEN KORTENAAR, 2005, p. 285 ; BARTOLONI, 2001, p. 30 ; BARTOLONI, 2002-2003, p. 65 ; BARTOLONI, 2003 b, p. 17 ; BARTOLONI, 2003 c, p. 58 ; BARTOLONI, 2007, p. 26 ; BARTOLONI, 2007-2008, p. 824 ; BARTOLONI, ACCONCIA, TEN KORTENAAR, 2005., p. 77.
[158] BARTOLONI, 2002-2003, p. 69 ; BARTOLONI, 2007-2008, p. 822.
[159] BARTOLONI, 2002-2003, p. 69 ; BARTOLONI, 2006 b, p. 38 ; BARTOLONI, 2007-2008, p. 822 ; CECI, 2008, p. 21.
[160] BARTOLONI, 2002-2003, pp. 69, 70 ; BARTOLONI, 2006 b, p. 38 ; BARTOLONI, 2007, p. 25 ; BARTOLONI, 2007-2008, pp. 821-822.

6.62.)[161] ; les deux foyers mis au jour étaient remplis d'un mélange de charbons de bois, de cendres et de petits ossements carbonisés[162].

A proximité des structures étudiées, une *olla* entière faite en *impasto* rouge du VII^{ème} s. a été extraite de la fissure taillée dans le banc d'argile[163]: à l'intérieur, étaient dissimulés des petits ossements brûlés d'ovin et un calice tronconique, également en *impasto*, probablement réduit à l'état de fragments au moment de sa découverte par les archéologues[164].

3.5 Interprétations et commentaires

A la Piazza d'Armi, la clé de compréhension est l'intégration des structures antérieures et contemporaines du plan d'urbanisation dans le quadrillage urbain dont il est issu (Fig. 6.63.). Dans ce contexte, la notion de rituel de fondation est capitale. D'après les archéologues, ce rituel se serait déroulé à Véies comme les sources antiques le décrivent dans le cas de Rome (cf. *supra*)[165]. Il se composerait d'un *mundus* (fissure) et de deux sillons orthogonaux datant de la 2ème moitié du VII^{ème} s., correspondant aux axes *cardo* et *decumanus* de la ville de Véies (axe principal orienté NO-SE)[166]. Toutefois, cette correspondance nous signifie la possible corrélation entre le centre cultuel et le rite de fondation, et non pas que ce dernier ait été appliqué comme les sources nous le racontent. D'ailleurs, comme nous l'avions déjà constaté pour Rome, le procédé exécuteur du rituel de fondation n'est archéologiquement pas démontrable.

La « chapelle funéraire » est l'édifice le plus difficile à interpréter à Véies, plusieurs hypothèses se confrontant : *hérôon* d'une personne au statut important, comme un fondateur ou un guerrier (G. Bartoloni)[167], ou *bidental*, construction aménagée autour d'un individu

[161] STEFANI, 1944, pp. 273-274, figg. 80-86. L'auteur n'apporte pas de précision supplémentaire sur le matériel céramique, ce qui ne permet pas d'avancer des hypothèses.
[162] STEFANI, 1944, p. 273. Comme dans la note précédente, nous n'avons pas d'information concernant la nature des ossements.
[163] ACCONCIA, BARTOLONI, TEN KORTENAAR, 2005, pp. 278, 285 ; BARTOLONI, 2001, pp. 30, 31, 32 ; BARTOLONI, 2002-2003, p. 65 ; BARTOLONI, 2003 b, p. 17 ; BARTOLONI, 2003 c, p. 58 ; BARTOLONI, 2004, p. 194 ; BARTOLONI, 2007, p. 26 ; BARTOLONI, 2007-2008, p. 824 ; BARTOLONI, ACCONCIA, TEN KORTENAAR, 2005, p. 77.
[164] L'identification de ce calice a été faite « *effettuando il restauro* » comme cela est mentionné dans BARTOLONI, 2001, p. 30. Cf. également BARTOLONI, 2002-2003, p. 65.
[165] BARTOLONI, 2003 b, p. 16.
[166] ACCONCIA, BARTOLONI, TEN KORTENAAR, 2005, p. 284 ; BARTOLONI, 2002-2003, pp. 64, 66 ; BARTOLONI, 2003 b, pp. 16-17 ; BARTOLONI, 2003 c, p. 58 ; BARTOLONI, 2007, p. 26 ; BARTOLONI, 2007-2008, p. 824 ; BOITANI, 2008 b, p. 48.
[167] BARTOLONI, 2002-2003, p. 71, 74-75 ; BOITANI, 2008 a, p. 143 ; BONGHI JOVINO, 2007, p. 456 ; CECI, 2008, p. 22 ; BARTOLONI, 2007, p. 26 ; BARTOLONI, 2007-2008, p. 825.

foudroyé et à l'endroit même où la foudre s'est abattue (M. Torelli)[168]. Concernant la seconde hypothèse, les sources antiques nous disent que la mort par foudroiement, perçue par les Romains comme un signe de mauvais augure, imposait le rite de l'inhumation, selon des modalités différentes de celles habituellement employées pour la plupart des défunts[169]. Il est vrai que le rite funéraire utilisé dans la « chapelle funéraire » rompt complètement avec l'isonomie respectée dans les nécropoles villanoviennes : recours à l'inhumation, au lieu de l'incinération ; absence de mobilier ; orientation diverse de celle rencontrée dans les nécropoles véiennes[170]. Cependant, cette similitude n'implique pas forcément une identification de *bidental*, et ce pour trois raisons. Premièrement, le foudroiement aurait provoqué, outre la mort, des lésions qui pourraient avoir laissé des marques visibles sur le squelette de l'individu ; ce qui n'est pas actuellement démontré par l'analyse ostéologique de la dépouille. Deuxièmement, lorsque l'on se replace dans le cadre cultuel de l'époque, la foudre devait probablement être vue comme une singularité de la nature dont l'impact - si tant est qu'il y en eut un - aurait été vénéré au même titre qu'une cavité naturelle. Celui-ci aurait certainement été valorisé à l'intérieur ou à proximité de la « chapelle funéraire ». Troisièmement, le supposé foudroyé dispose, à Véies, d'une mise en évidence particulière à travers la « chapelle funéraire », située elle-même dans une zone particulièrement fréquentée à l'origine de l'implantation urbaine ; or, le *bidental* était généralement un monument non fréquentable car soumis à une malédiction. G. Bartoloni, archéologue qui a fouillé la Piazza d'Armi, pense également que ce troisième argument est une réponse négative ne permettant pas de conclure au *bidental*, d'autant que la sphère cultuelle est très ancrée au sein de cette « chapelle funéraire » (bûcher rituel)[171]. Toutefois, son hypothèse d'*hérôon* n'est pas plus valide pour autant : hormis la construction qui le surplombe et sa position au milieu de l'habitat, le défunt n'est pas mis en valeur au niveau de son statut, comme l'atteste l'absence de mobilier funéraire. La rupture avec l'isonomie funéraire est indéniable à plusieurs niveaux, nous y reviendrons dans la conclusion de ce chapitre, car elle est commune à d'autres sites d'Etrurie méridionale.

Par rapport à la cabane du temple à *oikos*, il faut signaler qu'un groupe de cabanes était installé, à partir du IX^{ème} s., à l'endroit même du sanctuaire de Portonaccio, en bas du

[168] BARTOLONI, 2002-2003, p. 75 ; BARTOLONI, 2006 b, p. 42 ; BARTOLONI, 2007, p. 25 ; BARTOLONI, 2007-2008, pp. 828-829 ; TORELLI, 2007-2008, pp. 809-810.
[169] Les sources sont reprises dans BARTOLONI, 2007, p. 25 ; BARTOLONI, 2007-2008, pp. 828-829.
[170] BARTOLONI, 2006 b, p. 38 ; BARTOLONI, 2007, pp. 24-25 ; BARTOLONI, 2007-2008, p. 825.
[171] BARTOLONI, 2002-2003, pp. 75-76 ; BARTOLONI, 2007, p. 25 ; BARTOLONI, 2007-2008, p. 829. En outre, Bartoloni nomme « temple » la construction en bois qui supplante la « chapelle funéraire » durant le VIII^{ème} s. Cf. BARTOLONI, 2007, p. 25.

versant occidental du plateau véien et en activité à partir du milieu du VI^{ème} s.[172]. Certains archéologues, comme G. Colonna, estiment que cette succession topographique est l'indice de la continuité fonctionnelle entre cabane(s) de culte et l'autel du sanctuaire, renforcée par la mise au jour d'un dépôt votif remontant au milieu du VII^{ème} s.[173]. Ces découvertes sont bien évidemment considérables, tant elles constituent une confirmation de cette hypothèse. Néanmoins, le sanctuaire de Portonaccio ne semble pas entrer dans le cadre de la proto-urbanisation à Véies, déjà de par sa position topographique par rapport au plateau.

Bien qu'elle paraisse anodine, nous avons choisi de traiter de l'enceinte de la Piazza d'Armi parce que les informations fournies dans l'étude de P. Fontaine nous renseignent quant à sa probable nature : d'une part, l'absence de correspondance entre le tracé des murs et l'axe principal du quadrillage urbain exprimerait, comme nous l'avons dit, l'antériorité de l'enceinte par rapport à l'aménagement urbanistique de Véies[174]. D'autre part, les dimensions en hauteur du segment conservé ne pourraient pas servir à défendre une citadelle. En outre, l'aménagement de fortifications ne trouverait pas de justification, du moins dans la phase la plus ancienne du site, étant donné que Piazza d'Armi était le secteur le mieux défendu naturellement et le moins accessible de tout le plateau véien. D'autant qu'il est inconcevable dans le processus proto-urbain en Etrurie que cette partie de Véies ait été structurellement isolée par rapport aux autres noyaux d'habitations du centre villanovien[175]. Il faut d'ailleurs signaler la récente mise au jour de fortifications en terre-plein datant de la première moitié du VIII^{ème} s. à Campetti, zone d'accès à Véies (située au nord) dépourvue de défenses naturelles[176] : ces remparts constituaient déjà une protection substantielle pour le site entier. Par conséquent, en ce qui concerne Piazza d'Armi, nous pourrions envisager, outre la nature symbolique attribuée par Fontaine[177], une fonction de marqueur cultuel pour cette enceinte clôturant un terrain de 6,9 ha[178] dont l'épicentre aurait incarné l'expression du culte.

La Piazza d'Armi apparaît successivement comme acropole, siège du pouvoir ou village lui étant lié, centre sacré ou civique, voire comme mythique temple de Junon

[172] CECI, 2008, p. 20 ; VAN KAMPEN, 2003, p. 27.
[173] BARTOLONI, 2003 b, pp. 19-20 ; VAN KAMPEN, 2003, p. 27.
[174] Voir également la datation de l'*emplekton* utilisé pour les murs capitolins, cf. Chapitre IV.
[175] Cf. note et le concept de « proto-urbanisation » (Chapitres I et II).
[176] BOITANI, 2008 a, pp. 135, 139-142, 143. Fortement endommagés par la construction postérieure des fortifications urbaines, ces murs ont néanmoins été conservés selon les dimensions suivantes : l. 3 x h. *ca* 1 m (BOITANI, 2008 a, pp. 139-142).
[177] FONTAINE, 1993, p. 233.
[178] FONTAINE, 1993, p. 221.

Regina[179]. Est-il possible de déterminer précisément quelle fonction était attribuée à la Piazza d'Armi ? Une chose est sûre : elle a été le siège des premiers rassemblements proto-urbains en terme d'habitat et surtout des premières attestations cultuelles auxquelles l'urbanisation a dû s'adapter, sur fond de promotion sociale (temple à *oikos*). Cette adaptation affiche la dimension dont étaient chargées ces structures. Quoi qu'il en soit, l'arrêt des activités à Piazza d'Armi est constaté dès la fin du VI^{ème} s., parallèlement au développement du sanctuaire de Portonaccio et du sanctuaire polyadique de Junon Regina[180].

4. Autres sites : San Giovenale, Luni sul Mignone et Sorgenti della Nova

Parallèlement à Tarquinia, Véies et Caere, d'autres sites présentent également des vestiges de lieux de culte protohistoriques significatifs. Il s'agit de centres mineurs situés plus à l'intérieur des terres, occupés de manière discontinue dans le temps ou abandonnés définitivement. Habité par intermittence à partir du Bronze Moyen jusqu'à la romanisation[181], le site de San Giovenale se singularise au point de vue rituel par un aménagement interprété soit comme une citerne[182], soit comme une structure à fond encaissé[183]: sa particularité réside dans la concentration de centaines de cornes de cerf travaillées et éparpillées sur le fond de la structure, en plus de restes de bûchers[184]. Ce dernier est marqué par une fissure dans laquelle aurait été véhiculée de l'eau à des fins cultuelles[185]. La fin des activités au sein de l'ainsi nommé « *spring building* »[186] serait survenue durant le 1er quart du VII^{ème} s. et, bien qu'il semble complexe de restituer un *terminus post quem* précis, le matériel de cervidé serait

[179] BARTOLONI, 2002-2003, p. 63 ; BARTOLONI, 2003 b, p. 16 ; BARTOLONI, 2004, p. 189 ; BARTOLONI, 2007-2008, p. 821 ; BARTOLONI, ACCONCIA, TEN KORTENAAR, 2005, p. 74 ; BARTOLONI, BOITANI, 1996, p. 323 ; CECI, 2008, p. 20, 22, 83. Ce dernier pourrait se situer plus vers la Comunità, au nord de la Piazza d'Armi, d'après l'étude du matériel (architectonique et votif) qui y a été retrouvé. Cf. BARTOLONI, 2003 b, p. 21.

[180] ACCONCIA, BARTOLONI, TEN KORTENAAR, 2005, p. 285 ; BARTOLONI, 2004, p. 201 ; BARTOLONI, 2007, pp. 28-29 ; BARTOLONI, 2007-2008, p. 824. Cette fin d'occupation est parfois considérée comme survenant seulement à partir du V^{ème} s. Cf. BARTOLONI, 2002-2003, p. 68 ; CECI, 2008, p. 20 ; FONTAINE, 1993, p. 222 ; TORELLI, 1982, p. 119-120, 128.

[181] Après une longue période d'abandon, le site sera le siège d'un château médiéval. Pour l'histoire du site, cf. BARBIERI, 1991, pp. 104-109 ; BOËTHIUS, 1970, pp. 161-164.

[182] PENSABENE, 2001, p. 8.

[183] Dimensions L. 5 x l. 5 x prof. < 2 m. Les trous entourant la structure sur le plan supérieur du terrain suggèrent l'édification d'une élévation, éventuellement composée de murs dans lesquels auraient été insérés des poteaux; cf. HELLSTRÖM, 2001, p. 166. Comme type d'élévation, nous pourrions également songer à une couverture sur pilotis.

[184] BONGHI JOVINO, CHIARAMONTE TRERE, 1997, pp. 150-151 ; HELLSTRÖM, 2001, p. 166 ; PENSABENE, 2001, p. 8.

[185] HELLSTRÖM, 2001, p. 166. Confirmation de la fonction cultuelle dans BONGHI JOVINO, CHIARAMONTE TRERE, 1997, p. 150 ; PENSABENE, 2001, p. 8.

[186] BONGHI JOVINO, CHIARAMONTE TRERE, 1997, p. 150 ; PENSABENE, 2001, p. 8.

vraisemblablement antérieur à la phase étrusque du site[187]. Connaissant une évolution historique similaire à San Giovenale dès l'Age du Bronze[188], Luni sul Mignone en diffère néanmoins par la pratique d'un rituel d'une autre nature : une inhumation d'une enfant âgée d'une dizaine d'années retrouvée sous la cabane 3 au lieu-dit Tre Erici, remontant au Bronze Final[189]. Ayant la tête tournée vers la gauche, la défunte reposait sur le dos, avec les jambes fléchies et relevées, ainsi que les bras le long du corps[190]. Les conditions dans lesquelles ont été exécutées les fouilles ne permettent pas de préciser le contexte entourant cette découverte, à savoir la présence d'autres sépultures à proximité et d'autres éléments - rituels ou non - permettant l'identification de la fonction assignée à la cabane[191]. Il est certain que cette inhumation est en nette opposition par rapport au rite funéraire habituel pour l'époque, d'autant plus qu'aucun mobilier n'accompagnait la dépouille[192]. Enfin, formé au XI^{ème} s., Sorgenti della Nova est un site exceptionnel où ont été retrouvés plus d'une centaine de cabanes et habitats en grotte, mais qui sera néanmoins abandonné, pour des raisons obscures, à la fin du X^{ème}-début IX^{ème} s.[193]. Ce caractère exceptionnel est renforcé par l'application du binôme « culte privé-publique » à travers des aménagements peu ordinaires[194]. Dans le cadre privé du culte, une habitation monumentale placée au nord du village était pourvue d'un foyer dans lequel avait été creusée une fosse circulaire scellée par une pierre protectrice, renfermant des dizaines de semences carbonisées de divers végétaux (fève, orge) et des charbons de bois (hêtre)[195]. Il s'agirait d'un rite propitiatoire (comme celui du *mundus*) en lien avec la fondation d'une cabane familiale, voire plurifamiliale[196] : le rite atteindrait alors une dimension collective. A la sphère publique du culte, appartiennent deux grottes artificielles (7 et 10) et la « *scala santa* ». Premièrement, les deux grottes sont caractérisées par un dépôt

[187] HELLSTRÖM, 2001, p. 166.
[188] Pour l'histoire de Luni sul Mignone, cf. BARBIERI, 1991, pp. 110-114 ; BOËTHIUS, 1970, pp. 161-164.
[189] NEGRONI CATACCHIO, 1987, pp. 221, 229-230 ; VAN ROSSENBERG, 2008, pp. 165, 166.
[190] NEGRONI CATACCHIO, 1987, p. 230.
[191] La méthode de fouilles consistait en une tranchée d'une largeur de 2 m; cf. NEGRONI CATACCHIO, 1987, p. 229.
[192] NEGRONI CATACCHIO, 1987, p. 230 ; VAN ROSSENBERG, 2008, p. 166.
[193] DOLFINI, 2005, p. 347 ; NEGRONI CATACCHIO, 1981, p. 159 ; NEGRONI CATACCHIO, 1989, p. 275 ; NEGRONI CATACCHIO, 2006, pp. 495-498 ; PERONI, 1980, pp. 105, 110, 111. L'abandon du site est d'autant plus étonnant que celui-ci semble avoir été organisé selon un plan d'aménagement de l'espace bien précis ; cf. NEGRONI CATACCHIO, 1989, p. 275 ; NEGRONI CATACCHIO, 2006, p. 495 ; NEGRONI CATACCHIO, DOMANICO, 2001, pp. 352 . Il serait intéressant d'étudier les causes qui auraient pu conduire à l'abandon d'un habitat étant parvenu à un haut niveau de développement dans un lapse de temps assez bref: proto-urbanisation ou atteinte fatale (épidémie, agression extérieure, etc.) ?
[194] CARDOSA, MILANESIO MACRI, 2000, p. 379 ; NEGRONI CATACCHIO, 1995, p. 339 ; NEGRONI CATACCHIO, DOMANICO, MIARI, 1991, pp. 591-597 ; NEGRONI CATACCHIO, DOMANICO, 2001, pp. 353, 357.
[195] NEGRONI CATACCHIO, 1995, pp. 256, 344 ; NEGRONI CATACCHIO, DOMANICO, MIARI, 1991, pp. 591 ; NEGRONI CATACCHIO, DOMANICO, 2001, p. 354, tab. 4.
[196] NEGRONI CATACCHIO, DOMANICO, MIARI, 1991, pp. 592 ; NEGRONI CATACCHIO, 1995, p. 345.

matériel aux propriétés cultuelles et rituelles. A l'intérieur de la grotte 7, régie selon un plan bipartite marqué par une cloison ou une colonnade en matériau périssable (Fig. 6.68.), un cercle de pierre avait été agencé pour accueillir un fragment de calotte crânienne d'un humain et un protomé de bovidé en terre cuite[197] (Fig. 6.69.); le fragment crânien était celui d'un adulte apparemment affecté d'une pathologie[198]. La grotte 10 était, quant à elle, le théâtre d'une forte concentration d'ossements porcins autour d'un foyer de grandes dimensions, indicatrice de sacrifices réguliers[199] (Fig. 6.70.). Deuxièmement, en marge de l'habitat, la « *scala santa* » (littéralement « escalier saint ») est un monument orienté au N-O, taillé dans le tuf et composé de gradins latéraux[200] (Fig. 6.71.). Mesurant 2,25 m de haut, le massif tufeux est scindé en deux par une profonde fissure naturelle[201]. En outre, il est parsemé de trous, probablement des logements de poteaux qui pourraient être relatifs à une élévation protectrice (couverture en forme de toit ou de baldaquin)[202]. La partie supérieure du monument pourrait s'être vue octroyer la fonction d'autel, vu son profil aplani en plate-forme[203].

5. Conclusion

L'étude des lieux de culte en Etrurie méridionale durant la proto-urbanisation par la combinaison de plusieurs paramètres nous a offert un regard nouveau sur la conception de l'espace sacré et sacralisé. Il se profile sous diverses formes, communes à la plupart des sites vus, du plus simple au plus abouti: matérialisation et monumentalisation de cet espace, vénération de la nature, éléments d'origine végétale, animale et humaine, aussi occurrents les uns que les autres, usage de céramiques libatoires, marques de l'action humaine rituelle. Au

[197] A cela, il faut également ajouter des dépôts de fusaïoles et de poids à tisser enfouis dans des trous de poteaux colmatés, ainsi que des chenets rituels ; cf. GUIDI, 1991, p. 410 ; NEGRONI CATACCHIO, 1987, p. 230 ; NEGRONI CATACCHIO, 1995, pp. 146, 271, 343 ; NEGRONI CATACCHIO, DOMANICO, MIARI, 1991, p. 597 ; NEGRONI CATACCHIO, DOMANICO, 2001, pp. 354, tab. 4 ; 355.
[198] NEGRONI CATACCHIO, 1987, p. 230.
[199] CARDOSA, MILANESIO MACRI, 2000, pp. 379-380 ; DOLFINI, 2005, p. 348 ; NEGRONI CATACCHIO, DOMANICO, 2001, pp. 354, 355. Concernant les sacrifices de porcs et leur signification, cf. CARDOSA, MILANESIO MACRI, 2000, pp. 380-384 ; DE GROSSI MAZZORIN, NEGRONI CATACCHIO, 2000, pp. 521-522 ; DE GROSSI MAZZORIN, MINNITI, 2002, pp. 631-634.
[200] NEGRONI CATACCHIO, 1989, p. 275 ; NEGRONI CATACCHIO, 1995, pp. 234, 236, 339, 341, 343 ; NEGRONI CATACCHIO, DOMANICO, 2001, pp. 353, 355.
[201] NEGRONI CATACCHIO, 1995, pp. 234. La plus imposante partie du massif est elle-même parcourue par trois fissures en surface.
[202] NEGRONI CATACCHIO, 1989, p. 275 NEGRONI CATACCHIO, 1995, pp. 236, 339 ; NEGRONI CATACCHIO, DOMANICO, MIARI, 1991, p. 595.
[203] NEGRONI CATACCHIO, 1995, pp. 339, 341, 343 ; NEGRONI CATACCHIO, DOMANICO, 2001, pp. 353, 355.

cours de son évolution, il acquière souvent, à partir de la phase urbaine, une connotation politique, tant il peut constituer un médium de propagande pour l'aristocratie montante. Nous avons également rencontré plusieurs acceptions du concept « *mundus* »[204] dans les interprétations proposées pour les structures archéologiques mises au jour. L'évolution et l'intégration de celles-ci au sein de l'aménagement urbain postérieur dénotent leur valeur intrinsèque aux yeux des communautés.

Un dernier fait en est révélateur : la rupture de l'isonomie funéraire, c'est-à-dire la pratique exceptionnelle de l'inhumation sans mobilier funéraire en habitat[205] par rapport à l'incinération commune aux nécropoles villanoviennes. Comme nous l'avons vu, cette irrégularité est souvent reconnue comme la valorisation due à une personne digne d'honneurs (chef ou guerrier), tel un *hérôon*, si courant dans les civilisations égéennes[206]. Bien que très séduisante, cette solution n'est, pour nous, pas suffisamment convaincante. Nous pourrions admettre la possibilité que certaines personnalités de la communauté aient bénéficié d'un privilège honorifique par une mise en sépulture distinctive, voire même sous l'influence de civilisations étrangères (principalement eubéenne) en contact avec le monde villanovien. Néanmoins, la renonciation de l'incinération est en contradiction avec la signification qu'elle revêt : dans le troisième chapitre de notre étude, nous avions traité de l'incinération et de son caractère novateur sur la péninsule italienne, présupposant un passage vers un autre état d'existence, communément admis par les protohistoriens et étruscologues. Or, une personne privilégiée aurait dû avoir droit à l'incinération, ainsi qu'à un mobilier funéraire à son image, plus que tout autre membre de la communauté. Cette dernière empêcherait alors le défunt d'atteindre cet ultime état d'existence en vertu d'une nécessité, propitiatoire ou expiatoire : comme le meurtre religieux, aller à l'encontre du rite funéraire traditionnel reviendrait à sacrifier - au sens figuré - la dépouille pour le bien de la population. Cette notion de sacrifice[207] semble rythmer l'ossature des cultes villanoviens, et elle touche des individus d'âge et de sexe différents selon certaines conditions. Ce constat pourrait insinuer l'existence d'une codification de l'acte rituel en fonction de circonstances particulières. Outre les pathologies à l'apparence surnaturelle (telles que l'épilepsie), les morts inattendues et/ou inexpliquées auraient contraint les communautés à offrir en don le corps du défunt à une

[204] Cf. Chapitre II.
[205] Pour des exemples d'inhumations en habitat, en Italie centrale et septentrionale, à partir de la période qui nous intéresse, cf. BONGHI JOVINO, 2007, pp. 455-475.
[206] En ce qui concerne la rupture de l'isonomie et les pseudo-*hérôa* en Italie, cf. BARTOLONI, 2007-2008, pp. 825-829.
[207] Bonghi Jovino analyse les différents types de sacrifices rencontrés à Tarquinia, en cherchant à mieux les comprendre à travers des comparaisons en Méditerranée occidentale (Grèce, Etrurie et Rome, à partir de l'époque homérique) et des auteurs antiques; cf. BONGHI JOVINO, 2007-2008, pp. 780-787

« divinité ». Conserver une dépouille non incinérée représente un risque nocif pour la communauté que seuls une « autorité supérieure » ou un lieu sacré peut contrôler.

Enfin, notons que les rapports avec l'Eubée sont souvent mis en évidence aussi bien via la comparaison de la cabane de Vigna Parrocchiale et de la « chapelle funéraire » véienne avec l'*hérôon* de Lefkandi que par la découverte de céramiques eubéennes dans les édifices cultuels étudiés dans le présent chapitre (*olla* à Tarquinia et *skyphos* à Caere)[208]. Si influence il y a, celle-ci est le reflet des contacts florissants avec cette région égéenne dont l'alphabet servira de modèle à celui étrusque dès l'époque des premiers établissements coloniaux en Grande Grèce[209].

[208] Cf. *supra*.
[209] BONGHI JOVINO, 2001, p. 23 ; BONGHI JOVINO, 2002, p. 348 ; BONGHI JOVINO, 2010, p. 167 ; BONGHI JOVINO, BAGNASCO GIANNI, 2007, p. 41.

Chapitre VII - Les aires sacrées en Italie étrusco-latiale: Tableaux comparatifs

A travers les chapitres analytiques (IV à VI), nous avons été confrontés à des situations particulières, montrant entre elles certaines analogies et diversités à révéler présentement et dont il faut extraire des conclusions afin d'*ébaucher les réponses posées par le thème de notre recherche*. Il convient de souligner que les quatre premiers tableaux ne traiteront que des repères archéologiques appartenant à la sphère chronologique avancée pour notre recherche, c'est-à-dire entre le XI^{ème} et le VIII^{ème} s. Alors que le cinquième se concentrera sur les données archéologiques survenant à partir du VII^{ème} s., le sixième nous permettra d'émettre un bilan plus global sur les aires sacrées en Italie étrusco-latiale et sur leurs caractéristiques.

Après avoir établi la configuration de chaque tableau avec des précisions typographiques et sémantiques, nous passerons à la synthèse des données recueillies et tenterons de dégager des constatations pour en venir à la conclusion du chapitre.

1. Configuration des tableaux

Certaines caractéristiques typographiques sont récurrentes dans tous les tableaux suivants. Il convient donc d'en définir le sens : premièrement, les noms de site en italique désignent les centres analysés de manière secondaire en vertu des raisons que nous avons évoquées précédemment. Quant aux datations, celles-ci se rapportent généralement aux siècles antérieurs à notre ère (avant Jésus-Christ). Lorsque ce n'est exceptionnellement pas le cas, une mention « ap.J.-C. » (après Jésus-Christ) est ajoutée. Enfin, l'abréviation « N.P. » est utilisée pour indiquer un élément « non précisé ».

1.1 Tableau 1 : Rapport chronologique entre la stabilisation de l'habitat et les premières manifestations rituelles régulières

Comme l'annonce le titre de ce tableau, les informations reprises doivent permettre d'établir un rapport chronologique entre la stabilisation de l'habitat et celle de son lieu

cultuel. La stabilisation de l'habitat prend en compte les traces qui montrent une continuité d'occupation ostensible, et non pas les repères matériels isolés. Par stabilisation du lieu de culte, nous entendons l'interaction répétée entre plusieurs manifestations rituelles et certaines structures bâties. L'extension de l'habitat indique la superficie en hectares relative à la surface occupée par le site urbain à venir.

1.2 Tableau 2 : Les structures cultuelles identifiées

Le tableau suivant rappelle les structures bâties étudiées à travers les trois précédents chapitres analytiques. Nous envisagerons les différents types de structure rencontrés, ainsi que leur chronologie. Nous préciserons également leur position par rapport à l'habitat et à des singularités de la nature, tout comme le lien éventuel avec des rituels pratiqués *in situ*. Concernant le cas de Rome, il faut signaler qu'il sera subdivisé en quatre parties relatives aux endroits considérés dans le Chapitre IV, dans un souci de clarté. Cette subdivision restera en vigueur dans les tableaux ultérieurs.

1.3 Tableau 3 : Les dépôts matériels rituels

Le troisième tableau est destiné à l'étude du matériel employé dans un cadre rituel et à en établir la fonction. En outre, sa composition, c'est-à-dire les différentes classes matérielles rencontrées, sera détaillée autant que possible. Nous mentionnerons également la datation de ce matériel rituel et sa contiguïté topographique avec d'éventuelles structures, sépultures et autres éléments qui pourraient lui donner une connotation supplémentaire.

1.4 Tableau 4 : Les sépultures rituelles

Outre le nombre de sépultures par site, seront détaillés leur datation, leur mobilier funéraire et leur fonction. Nous avons distingué les âges des défunts comme suit : A = fœtus et nouveaux-nés (jusque 2 ans), B = enfants prépubères (3 à 12 ans), C = adolescents (13 à 18 ans), D = adultes (>18 ans), E = âge indéfini. Il en sera de même pour les rites funéraires utilisés : α = incinération, β = inhumation en fosse, γ = inhumation à *enchytrismos*.

1.5 Tableau 5 : Développement des structures, dépôts et sépultures à partir du VII^{ème} s.

Ce tableau reprendra, site par site, les constructions et rituels qui se succèderont à l'endroit des vestiges étudiés à partir du VII^{ème} s. Nous les envisagerons à travers une succincte description et leur datation selon cet ordre : les structures, les dépôts et les sépultures. Le tableau 5 aura essentiellement pour but de vérifier l'éventuelle continuité topographique et ce qu'elle implique entre les aménagements des différentes époques.

1.6 Tableau 6 : Principales caractéristiques des lieux cultuels étrusco-latiaux entre le XI^{ème} et le VIII^{ème} s. et leur éventuelle continuité topographique à partir du VII^{ème} s.

Le dernier tableau illustre le résumé des données répertoriées dans tous les tableaux avec des informations simplifiées (présence d'un élément marqué par une croix), afin de pouvoir juger plus rapidement des situations locales et globales. Celles-ci seront divisées entre les structures cultuelles, la présence de singularités hydrogéologiques, de dépôts matériels et de sépultures rituelles, la localisation de ces éléments et la continuité topographique.

Tableau 1 - Rapport chronologique entre la stabilisation de l'habitat et les premières manifestations rituelles régulières

Sites	Extension max. de l'habitat (ha)	Stabilisation de l'habitat	Stabilisation du lieu cultuel
Rome	*ca* 200	Latial I - II (Bronze Final - Fer I)	X^{ème} s. (Latial I)
Satricum	30-40	fin du IX^{ème} s. (Latial III)	X^{ème} s. (Latial I)
Ardea	40-45	Fer I - Latial III	X^{ème} s. (Latial I)
Velletri	*ca* 30	Fer I	Latial I-III
Caracupa-Valvisciolo	*ca* 50	Latial II	Latial II
Ficana	*ca* 15	indéterminé	Latial III-IV
Lavinium	*ca* 30	fin du IX^{ème} s. (Latial III)	Latial III-IV
Tarquinia	150	début Villanovien	2ème moitié du X^{ème} s. (Protovillanovien - Villanovien)
Caere	160	milieu du IX^{ème} s. (Villanovien)	début Villanovien
Véies	185-190	début du IX^{ème} s. (Villanovien)	début du IX^{ème} s. (Villanovien)
Orvieto	80-85	Villanovien	VIII^{ème} s. (Villanovien - Orientalisant)

Tableau 2 - Les structures cultuelles identifiées

Sites	Structures cultuelles	Datation d'édification	Situation topographique	Rituels
Rome - Palatin	Groupe de cabanes montrant une succession topographique parfaite	900-750 av.J.-C.	Au sommet du Palatin, dans la zone ouest du plateau (*Cermalus*), Aire du futur sanctuaire de Magna Mater et de la Victoire Présence de cours d'eau et de grottes (*Lupercal* ?)	Matériel votif épars sur toute la zone occupée
	Au moins trois autres fonds de cabane, à proximité de celles ci-dessus	VIII^{ème} s.	Au sommet du Palatin, dans la zone ouest du plateau (*Cermalus*), Aire du futur sanctuaire de la Magna Mater et de la Victoire, sous le plan d'aménagement du sanctuaire Présence de cours d'eau et de grottes (*Lupercal* ?)	
	Segment de mur construit selon la technique du *vallum* d'abord (phase 1), en blocs de *cappellaccio* avec un remplissage de terre ensuite (phase2) Enclos annexe au mur (phase 2) à technique composite	Phase 1: *ca* 750-700 av.J.-C. Phase 2: *ca* fin VIII^{ème} - début VII^{ème} s. *ca* fin VIII^{ème} -début VII^{ème} s.	Dans le bas du versant N du Palatin Présence de cours d'eau et de grottes (*Lupercal* ?)	Oblitération de l'habitat Dépôt propitiatoire Sépultures
	Cabane de service, contemporaine des murs palatins (phases 1 et 2)	*ca* milieu VIII^{ème} s.	Près des murs palatins, à hauteur de la porte	
Rome - Capitole	Fosse circonscrite par un muret en blocs de *cappellaccio*	2ème moitié du VIII^{ème} s.	Au sommet du Capitole, dans sa partie méridionale (*Capitolium* - Protomothèque), Présence d'une source d'eau au nord du Capitole (*fons Tullianum* ?)	Remplissage de terre charbonneuse, de cendres, de fragments de brèche et de *cappellaccio*, de fragments de tuiles en *impasto* Dépôt de matériel votif Sépultures (Giardino Romano)
	Segment de mur en éclats de tuf rouge et de *cappellaccio* avec	2ème moitié du VIII^{ème} s. - début du VII^{ème} s.	Bas du versant N du Capitole (*Arx*) A proximité d'une source d'eau (*fons*	3 sépultures à proximité de ce segment

	remplissage terreux (*emplekton*)		*Tullianum* ?)	
Rome - Forum Romanum	Edifice sacro-institutionnel en pisé, d'abord monopartite, ensuite pluripartite avec cour frontale (*domus Regia*)	*ca* 770 av.J.-C.	Vallée centrale du complexe orographique Au S-O du forum, près du versant N du Palatin Présence de sources d'eau dans la zone sud-est (*fons Iuturnae* ?)	3 tombes propitiatoires et expiatoires, dont une durant la phase 2.1 (*ca* 750-730/720 av.J.-C.)
	Cabane en connexion avec des puits et un mur d'enclos en *vallum* (maison de Vestales?)	2ème quart du VIIIème s.	Vallée centrale du complexe orographique A proximité de la *domus Regia*, dans la sanctuaire de Vesta Présence de sources d'eau dans la zone sud-est (*fons Iuturnae* ?)	Foyers Puits avec matériel en partie rituel
	Fosse	750-700 av.J.-C.	Vallée centrale du complexe orographique Dans la zone du *Comitium* (N du forum) sous le *Lapis Niger* Présence de sources d'eau dans la zone sud-est (*fons Iuturnae* ?)	Remplissage de terre, de charbons de bois et de cendres Dépôt de matériel votif
	Plan d'aménagement du forum, lieu cultuel préexistant?	milieu XIIIème - fin Xème s. (analyse ostéo.) VIIIème s. (stratigraphie)	Présence de sources d'eau dans la zone sud-est (*fons Iuturnae* ?)	Groupe de sépultures sous le plan d'aménagement du forum (*Equus Domitiani*)
Rome - Quirinal	Puits avec parois en blocs de tuf	IXème s.	Limite N-O du plateau Proximité d'une source d'eau	Remplissage de cendres et terre brûlée Dépôt de matériel votif
Satricum	Fosses (dépôts matériels) Dizaines de cabanes organisées autour d'une source d'eau vénérée et liées aux activités cultuelles Structures autour de et sous la *cella* du temple de Mater Matuta (fonds de cabane?) Monumentalisation de la source d'eau en *lacus*	Xème - IXème s. IXème s. IXème s. VIIIème - VIIème s.	Au centre de l'acropole Dans la zone du temple de Mater Matuta Présence d'une source d'eau ou dépression naturelle	Bûchers et repas rituels Sacrifices d'animaux Plusieurs dépôts de matériel votif Sépulture
Ardea	6 structures dans la zone du temple archaïque, dont 2 cabanes alignées sous la *cella* et le *pronaos*	Xème s.	Pointe méridionale, zone la plus élevée du plateau Dans la zone du temple archaïque, sous la *cella* et le *pronaos*	Sépultures

Velletri	Traces en négatif potentiellement relatives à des cabanes	Latial I	Extrémité S-O du relief, point dominant sur la vallée Sous la *cella* du temple du VII^{ème} s. (lui-même sous l'église des SS. Stimmate)	Assemblages matériels
Caracupa-V.	Fosse	IX^{ème} - VIII^{ème} s.	Au sommet du mont	Dépôt de matériel votif en lien avec des tombes
Ficana	Organisation spatiale (cosmogonique?) de 14 cabanes à la fonction indéfinie et de 21 sépultures	Latial III (tombes)	Au N-E du sommet collinaire	Tombes
Lavinium	De 15 à 30 fonds de cabane à la datation et à la fonction indéfinies, en association avec des fosses funéraires et une votive	Latial III (tombes)	Dans la zone E de l'acropole Présence d'une source d'eau	Sépultures
Tarquinia	Aménagements autour d'une cavité vénérée: zone de respect autour de celle-ci, cabane de service, espace sacral (aire *alpha*) et puits votif Matérialisation et pétrification de l'aire *alpha* (enclos)	2ème moitié du X^{ème} s. IX^{ème} -VIII^{ème} s.	Au cœur du plateau (Pian di Civita) Présence d'une cavité	Bûchers Concentration de matériel votif Sépultures
Caere	Traces en négatif relatives à une énorme cabane à trois nefs et à portique périptère, au statut sacro-institutionnel	Fer I	Au centre du plateau (Vigna Parrocchiale), près du temple toscan archaïque	
	Traces en négatif d'une cabane ayant une fonction liée au culte, plusieurs phases (destructions cycliques ?)	Fer I	Porte S-E du plateau (S. Antonio), dans l'aire des temples archaïques A et B	Bûchers Matériel épars, *aes rudae* Sépultures
Véies	Vestiges d'une cabane dite "chapelle funéraire", protégeant une cabane interne plus petite Construction d'un édifice en bois, rectangulaire et *in antis*, après oblitération de la "chapelle funéraire"	début du IX^{ème} s. 2ème moitié du VIII^{ème} s.	Au centre du plateau méridional isolé (Piazza d'Armi)	Bûchers Tombe

	Diverses fosses relatives à une cabane sous le temple à "*oikos*"	début du IX^{ème} s.	Au centre du plateau méridional isolé (Piazza d'Armi), sous le temple à "*oikos*"	Foyers rituels Concentration de matériel
	Enceinte construite selon l'*emplekton* compartimenté et non compartimenté, probablement contemporaine de la première occupation du site	Indéfinissable avec précision, avant la fin du VII^{ème} s.	Tout autour du plateau de Piazza d'Armi	
Orvieto	Enclos en briques crues	VIII^{ème} s.	Au centre du plateau Sous un temple archaïque (lui-même sous l'église S. Andrea)	

Tableau 3 - Les dépôts matériels rituels

Sites	Composition des dépôts	Datation du premier assemblage	Connexion topographique	Fonction
Rome - Palatin	Disque en os, 2 fibules et des objets en céramiques (tasse en *impasto*, grelot et coupe italo-géométriques)	ca 750-700 av.J.-C.	Sous le seuil de la porte relative à la phase 1 du segment de mur sur le versant N du Palatin	Dépôt expiatoire (oblitération de l'habitat) et propitiatoire (construction des murs)
Rome - Capitole	Vases miniatures, vases en *impasto* et en bucchero, vases à parfum, perles en pâte de verre, petites *focacce*, lamelles et figurines en bronze, etc.	2ème moitié du VIIIème s.	Placé sous le mur d'un édifice archaïque ou républicain, non loin du futur temple archaïque de Jupiter Capitolin (Protomothèque) Sépultures au nord du *Capitolium* (Giardino Romano)	Dépôt votif
Rome - Forum Romanum	Dépôt généralement considéré comme archaïque contenant des objets plus anciens: fusaïole et 5 *olle* en *impasto*	750-700 av.J.-C.	Placé dans une fosse sous un lieu de culte archaïque (*Volcanal*?) signalé par le *Lapis Niger*	Dépôt votif
	Ensemble d'objets relatif au service, à la cuisson et au stockage de nourriture Grande proportion d'*olle* (30 %)	Latial III B	Placé dans un puits aménagé dans le futur sanctuaire de Vesta et à proximité de la supposée maison des Vestales	Dépôt votif
Rome - Quirinal	Plusieurs centaines d'objets: vases miniatures ou normaux, outils féminins et armes Objets les plus anciens: *askos*, bol sur pied, *oletta*, *focacce*, figurine anthropomorphe, fibules	IXème s.	Placé à l'intérieur d'un puits Proximité d'une source d'eau et de tombes	Dépôt votif
Satricum	Près de 20.000 dons votifs d'une grande diversité: vases miniaturisés, vases en *impasto*, en bucchero et italo-géométriques, ornements personnels, armes et figurines en métaux, outils de tissage	Xème s.	Aménagé dans une fosse sous les fondations des temples et en face du *sacellum* Proximité d'une source d'eau vénérée et de cabanes liées aux activités cultuelles	Dépôt votif
	Concentration de résidus de cendres et de charbons de bois, restes osseux (ovins,	IXème s.	Reposant dans les structures ovales (fonds des cabanes?) situées sous ou à	Restes de bûchers, de repas rituels et de sacrifices d'animaux

	suidés, bovins, canidés, équidés) et fragments de céramiques (à boire)		proximité des temples	(*suovetaurilia*)
	Fosse marquée par un cercle de pierres contenant de nombreux ossements animaux et quelques céramiques entières, cultuelles ou votives	2ème moitié du IXème s.	Sous la deuxième structure ovale (fond de cabane?)	Dépôt propitiatoire de la structure
	Fosse quadrangulaire contenant de la terre noire, mêlée à des fragments *d'impasto* et de charbons de bois	IXème s. ou peu de temps avant	Sous la première structure ovale (fond de cabane?)	Dépôt propitiatoire de la structure (pseudo-*mundus*)
Ardea				
Velletri	Assemblages de vases miniaturisés, bobines et fusaïoles	fin IXème - milieu VIIIème s.	Situés dans une zone marquée par des cabanes en lien avec un culte	*Favissae* et dépôts votifs
Caracupa-V.	Dépôt de vases miniaturisés	IXème - VIIIème s.	En lien avec un habitat contemporain disparu Contiguïté avec plusieurs tombes	Dépôt votif
Ficana				
Lavinium				
Tarquinia	Concentration de cornes de cerf fragmentées ou sculptées, mélangées à des offrandes végétales, des cendres, du *concotto*, des fragments de bronze, de céramique et d'ambre	2ème moitié du Xème s.	Autour de la cavité, ainsi que dans différentes strates de l'aire *alpha* (en lien avec des sépultures)	Dons votifs, bûchers et résidus de matériel utilisé dans le cadre rituel et cultuel.
	Fragments de céramique pour verser et boire les liquides	2ème moitié du Xème s.	Dans le fond de la cabane de service	Résidus de matériel utilisé dans le cadre rituel et cultuel.
Caere	Matériel céramique (*impasto*), sous forme de débris ou de dépôts, et de déchets végétaux (figues et raisins), *aes rudae*, fragments d'un *skyphos* eubéen, plusieurs dépôts de vaisselle complète pour boire	VIIIème s.	Dans et autour du fond de cabane de S. Antonio, aire des temples archaïques A et B Proximité de sépultures	Matériel en lien avec des activités rituelles et cultuelles
Véies	Concentration de débris organiques et céramiques ornés de motifs en épi et des fragments osseux d'animaux, dont une corne de cerf	début du IXème s.	Dans la dite "chapelle funéraire" Connexion topographique avec une sépulture	Matériel en lien avec des activités rituelles et cultuelles

	Concentration de matériel en *impasto* (cabane), remplissage de charbons de bois, de cendres et de petits ossements (foyers)	époque villanovienne	A l'intérieur de la cabane et dans les foyers sous le temple à "*oikos*"	Matériel en lien avec des activités rituelles et cultuelles
Orvieto				

Tableau 4 - Les sépultures rituelles

Sites	Nombre	Age	Rituel funéraire			Datation	Mobilier funéraire	Provenance et Fonction
			α	β	γ			
Rome - Palatin	5	**B**			1	*ca* fin VIII^{ème} - début VII^{ème} s.	Ornements personnels (des perles en pâte de verre et une fibule fragmentaire) et 2 vases céramiques (un bol caréné et une tasse à anse bifore)	Déposition propitiatoire de la construction du mur N du Palatin en phase 2 (sous la courtine externe)
		B			1	*ca* fin VIII^{ème} - début VII^{ème} s.	2 fibules, 1 cruche	Ensemble de sépultures comprises au sein d'un enclos annexe au mur du Palatin en phase 2: tombes sanctificatrices, propitiatoires/expiatoires
		C		1		*ca* fin VIII^{ème} - début VII^{ème} s.	6 vases céramiques (3 tasses, dont 2 miniatures, 2 plats sur pied et 1 amphore), anneau en bronze, fragments de fibules dans la même matière	Ensemble de sépultures comprises au sein d'un enclos annexe au mur du Palatin en phase 2: tombes sanctificatrices, propitiatoires/expiatoires
		D		2		*ca* fin VIII^{ème} - début VII^{ème} s.	2 fibules en bronze incomplètes, petites amphores et un plat sur pied	Ensemble de sépultures comprises au sein d'un enclos annexe au mur du Palatin en phase 2: tombes sanctificatrices, propitiatoires/expiatoires
Rome - Capitole	9	**A**			1	Latial IIA	Offrandes végétales, scories	Ensemble de sépultures au nord du dépôt votif du *Capitolium* (Giardino Romano)
		B		2		Latial IIA	2 à 6 céramiques défonctionnalisés, 1 à 2 fibules, offrandes végétales, ornements personnels,	Ensemble de sépultures au nord du dépôt votif du *Capitolium* (Giardino Romano)
		C		3		Latial IIA-IIIB	Deux à 6 céramiques défonctionnalisés, petite amphore et fer de lance	Ensemble de sépultures au nord du dépôt votif du *Capitolium* (Giardino Romano)
		C		1		Latial III	-	Ensemble de sépultures à proximité du mur retrouvé dans le bas du versant N du Capitole (*Arx*), peut-être en relation propitiatoire avec le mur
		D		2		Latial III	-	Ensemble de sépultures à proximité du mur retrouvé dans le bas du versant N du Capitole

								(*Arx*), peut-être en relation propitiatoire avec le mur
Rome - Forum Romanum	5	**A**		1		milieu XIII^{ème} - fin X^{ème} s. (analyse ostéo.) VIII^{ème} s. (stratigraphie)	-	Ensemble de sépultures sous le plan d'aménagement du forum (*Equus Domitiani*): propitiatoire?
		B			1	*ca* 750-730/720 av.J.-C.	Objets en céramique, en bronze et en pâte de verre: tasse, 2 bracelets, 2 fibules, 2-3 *bullae*, 3 pendants, perles	Sépulture utilisée dans un but propitiatoire (*domus Regia* - destruction de la phase 2.1)
		C		1		VIII^{ème} s.	Squelette posé sur une table en bois Vase en céramique	Ensemble de sépultures sous le plan d'aménagement du forum (*Equus Domitiani*): propitiatoire?
		D		2		milieu XIII^{ème} - fin X^{ème} s. (analyse ostéo.) VIII^{ème} s. (stratigraphie)	-	Ensemble de sépultures sous le plan d'aménagement du forum (*Equus Domitiani*): propitiatoire?
Rome - Quirinal	N.P.	**E**	N.P.	N.P.	N.P.	Latial II-III	Céramiques à liquide Fibules Fragments de ceinturon féminin	Connexion topographique avec le dépôt votif
Satricum	1	**A**		1		VIII^{ème} s.	Pendentif sphérique en bronze, pendentif en os, petite amphore en *impasto* noir	Sous le pronaos du temple I (strate de nivellement du temple): sépulture propitiatoire ou cultuelle
Ardea	14	**B**		11		à partir du Latial IIB	Vases en *impasto*, bucchero et étrusco-corinthiens	Aménagées à l'intérieur des cabanes situées sous ou dans la zone du temple archaïque
		D		3		à partir du Latial III	T. 2: Céramiques, ornements personnels métalliques, en pâte de verre et en ambre, fusaïoles, vases en bronze et couteaux	Aménagées à l'extérieur des cabanes situées sous ou dans la zone du temple archaïque
Velletri	0							
Caracupa-V.	5	**D**		5		Latial IIB	Ornements personnels, vases rares, couteaux	Connexion topographique avec le dépôt votif
Ficana	21	**A-B**		15	6	à partir du Latial III	Vases défonctionnalisés et ornements personnels	Connexion avec plusieurs 14 cabanes dans une organisation spatiale

Lavinium	4 ≤ 29	**B**		4		à partir du Latial III	N.P.	Connexion avec plusieurs fonds de cabane appartenant à un ensemble de 15 habitations de la fin du IX^{ème} s.
Tarquinia	5	**A**		3		VIII^{ème} s.	-	Dépouilles utilisées à des fins de consécration de l'aire alpha lors de la pétrification de son enclos
		B		1		IX^{ème} s.	Aiguille et pendentif en bronze, anneau de plomb En connexion avec des lentilles de *concotto* et des couches mélangeant des fragments de *concotto* et de *macco*	Enfant albinos, encéphalopathique et épileptique Dépouille utilisée à des fins de consécration de l'aire *alpha* lors de sa matérialisation (enclos)
		D		1		VIII^{ème} s.	Fragments d'*olla* eubéenne en *impasto* et ornée de motifs ornithomorphe Pierres (soutien pour la tête)	Sacrifice (traces de coups mortels) d'un allochtone, au nord de la cavité vénérée
Caere	2	**D**		2		X^{ème} s.	Fibule à sangsue	Sépultures retrouvées dans la zone cultuelle de S. Antonio
Véies	1	**D**		1		début IX^{ème} s.	Fragment de fibule en bronze, fragment *d'impasto* incisé Remplissage de la fosse fait de terre et de fragments céramiques	Sépulture mis au jour au cœur de Piazza d'Armi, dans la chapelle funéraire
Orvieto	0							

Tableau 5 - Développement des structures, dépôts et sépultures à partir du VII^{ème} s.

Sites	Développements	Datation
Rome - Palatin	Conservation des cabanes 3 et 4 du *Cermalus* jusqu'à la construction du sanctuaire de la Magna Mater et de la Victoire	VII^{ème} - fin du VI^{ème} s.
	Destruction des murs palatins en phase 2 et aménagements de nouveaux murs (deux phases), finalement oblitérés	1er quart - 2ème moitié du VI^{ème} s.
	Matériel votif dans la zone des cabanes du *Cermalus* et du futur sanctuaire de la Magna Mater et de la Victoire	à partir de l'époque orientalisante
	Tombe infantile sous la *Domus Flavia* (inhumation type A), au mobilier composé exclusivement d'objets céramiques.	Latial IVB (630-620 av.J.-C.)
Rome - Capitole	Edifice de nature indéfinie construit au-dessus du dépôt votif capitolin	époque archaïque ou haute époque républicaine
	Construction du temple de Jupiter Capitolin non loin du dépôt capitolin	2ème moitié du VI^{ème} s.
	Construction de murs superposés au tronçon mis au jour dans le bas du versant nord-est de la colline, constitués de trois rangées en blocs quadrangulaires de *cappellaccio*	VI^{ème} s.
	Continuité du dépôt votif capitolin (Protomothèque)	jusqu'au début du VI^{ème} s. (Latial IVB)
	Continuité du phénomène des tombes infantiles au nord du dépôt votif (Giardino Romano)	jusqu'au VI^{ème} s.
Rome - Forum Romanum	Succession des phases de la *domus Regia* (douze au total)	jusqu'au 1er s. ap.J.-C.
	Premiers aménagements du *Forum Romanum*	2ème ½ du VIII^{ème} - début du VII^{ème} s.
	Edifice finalement brûlé dont les restes seront déposés dans le puits B dans la zone du futur sanctuaire de Vesta	en activité entre le 3ème quart du VII^{ème} s. et le 1er quart du VI^{ème} s.
	Autre édifice détruit dont les vestiges ont été enfouis dans le puits C dans la zone du futur sanctuaire de Vesta	en activité entre le 1er et le 4ème quart du VI^{ème} s.
	Construction du sanctuaire de Vesta	dernier quart du VI^{ème} s. ?
	Premiers aménagements d'un lieu cultuel à l'endroit marqué par le *Lapis Niger* (*Volcanal*?)	à partir du VI^{ème} s.
	Continuité de l'activité du puits votif B dans la zone du futur sanctuaire de Vesta	jusqu'au Latial IVB
	Continuité du dépôt votif situé sous le *Lapis Niger*	jusqu'au VI^{ème} s.
	Dépôt de fondation/destruction dans l'aire de l'*Equus Domitiani*, contenant cinq vases, un fragment osseux de tortue, des résidus de bronze et une pépite d'or	2ème quart du VII^{ème} s.
	Deux sépultures à *enchytrismos* déposées lors de phases de construction et de destruction de la *domus Regia*: - destruction de la phase 2.3 et construction de la phase 3	- 1ère moitié du VII^{ème} s.

	- destruction de la phase 3 pour la pétrification de l'édifice (phase 4)	- dernier quart du VII^{ème} s.
Rome - Quirinal	Continuité du dépôt votif	jusqu'au III^{ème} s. av.J.-C.
Satricum	Premiers aménagements du tracé de la *Via Sacra*, passant au cœur du complexe formé par le *lacus* et l'aire du futur sanctuaire de Mater Matuta, et menant jusqu'au sanctuaire extra-urbain de Campoverde	VII^{ème} s.
	Construction du *sacellum* au-dessus de structures liées au culte	650-550 av.J.-C.
	Edification du temple I de Mater Matuta au-dessus du *sacellum*	*ca* 550 av.J.-C.
	Construction du temple II de Mater Matuta au-dessus du temple I	1er quart du VII^{ème} s.
	Continuité du dépôt votif archaïque (DV I)	jusqu'à la 2ème moitié du VI^{ème} s.
	Continuité du phénomène des dépôts matériels à caractère votif, dont entre autres: - petite stipe aménagée sous le temple II, composée de vases miniaturisés, d'anneaux et de fibules en bronze et de scarabées en faïence - dépôt votif DV II - grand stipe votive hellénistique (DV III) installée dans une citerne face aux temples	- VII^{ème} - VI^{ème} s. - fin VI^{ème} - fin III^{ème} s. - IV^{ème} - II^{ème} s.
Ardea	Structure quadrangulaire en pierres sèches construite au-dessus des cabanes en lien avec des pratiques cultuelles	fin du VII^{ème} - VI^{ème} s.
	Construction d'au moins quatre structure de plan et de fonction indéfinis, à élévation en clayonnage sur fondations en éclats de tuf	fin du VII^{ème} - fin du VI^{ème} s.
	Edification du temple archaïque au-dessus de la structure quadrangulaire selon la même orientation	fin du VI^{ème} - V^{ème} s.
	Continuité du phénomène d'inhumations infantiles (à l'exception d'au moins une tombe de femme adulte) dans la zone des cabanes et du temple	jusqu'au Latial IVB
Velletri	Construction du temple à *oikos* au-dessus de structures potentiellement relatives à des cabanes et d'assemblages de matériel rituel (*favissae* et fosses)	VII^{ème} -VI^{ème} s.
	Edification du temple volsque au-dessus du temple à *oikos*	530 av.J.-C.
Caracupa-Valvisciolo	Continuité des dons votifs dans le dépôt	jusqu'à la fin du VI^{ème} s.
	Incinération masculine en lien avec le dépôt votif accompagnée d'un poignard	Latial IVB
	Destruction de l'habitat en lien avec le dépôt votif lors de la construction d'un système de fortifications parallèles	fin du VII^{ème} s.
Ficana	Continuité du phénomène d'inhumations infantiles disposées selon une organisation spatiale (cosmogonique) de l'habitat	jusqu'au Latial IV
	Continuité du phénomène d'inhumations infantiles à l'intérieur et autour des cabanes	au moins jusqu'à la 1ère moitié du VII^{ème} s.

Lavinium	Continuité du phénomène d'inhumations infantiles à l'intérieur et autour des cabanes	au moins jusqu'à la 1ère moitié du VIIème s.
	Dépôt votif aménagé dans une fosse près des strates anthropiques, constitué de 30.000 vases miniaturisés, de *buccheri*, de vases étrusco-corinthiens, d'*aes rude* et de fibules	Orientalisant récent (Latial IVB)
	Second dépôt du même type placé au même endroit	époque républicaine
Tarquinia	Edification du complexe monumental cultuel (édifice beta) en appareil *a telaio* dans la zone cultuelle de Tarquinia, pourvu d'une enceinte à double cour	à partir du 1er quart du VIIème s.
	Aménagement de l'aire cultuelle quadrangulaire *gamma*, entourée d'un enclos et munie d'une borne d'entrée tronconique	époque orientalisante
	Offrande propitiatoire sous le mur septentrional de l'édifice *beta*, faite d'une *olla* doliaire	1er quart du VIIème s.
	Deux fosses votives et inaugurales placées à l'entrée de l'édifice *beta*: - scellées par de l'argile cuite - contenant des céramiques rituelles émiettées, des ossements animaux et, dans la fosse A, trois bronzes exceptionnels (hache, bouclier et trompette-*lituus*)	1er quart du VIIème s.
	Dépôt votif abrité sous l'angle nord-est de l'enclos entourant l'aire *gamma*, renfermant des céramiques en *impasto* et de style gréco-oriental, eux-mêmes contenant des restes végétaux minéralisés et carbonisés	époques orientalisante-archaïque
	Riches dépôts de mobilier céramique dans l'aire *alpha*	milieu du VIème s.
	Inhumation d'un enfant victime d'une décapitation sous l'angle de l'enceinte entourant l'édifice *beta*	1er quart du VIIème s.
	Deux inhumations (une féminine et une masculine) respectivement sous et à proximité du mur occidental de l'aire *alpha*, sans mobilier sinon un fragment de fibule avec un petit ornement en bronze (inhumation féminine)	VIIème s.
Caere	Conservation du plan de la cabane de Vigna Parrocchiale à travers plusieurs aménagements: - pétrification via une rangée de blocs de tuf et un trottoir périmétral - restauration ou monumentalisation au moyen d'une couche de ciment	 - 1ère moitié du Vème s. - époque impériale
	Construction d'un temple toscan à triple *cella* à proximité de la cabane de Vigna Parrocchiale	fin de l'époque archaïque
	Evolution de la cabane de S. Antonio vers un plan rectangulaire sur des fondations en pierre	VIIème s.
	Monumentalisation progressive de la zone jusqu'à l'édification des deux temples toscans dans les environs immédiats de la cabane de S. Antonio, parallèlement à la disparition de cette dernière	VIIème - fin du VIème s.
	Continuité des dépôts matériels et végétaux à caractère rituel dans toute l'aire de S. Antonio	jusqu'au VIIème s.
Véies	Cour à pilastres peut-être destinée à protéger la sépulture de la chapelle funéraire et/ou l'édifice rectangulaire l'ayant remplacé, parallèlement à la monumentalisation et l'aménagement urbain orthogonal de la zone	fin du VIIème s.
	Edification du temple à *oikos* au-dessus de la cabane située au coeur de Piazza d'Armi	fin du VIIème s.

	Fissure creusée dans l'argile à proximité du temple à *oikos* et des axes *cardo decumanus*, remplie du matériel céramique et d'ossements ovins calcinés (*mundus*)	VII^{ème} s.
Orvieto	Temple édifié au-dessus de l'enclos cultuel du VIII^{ème} s.	époque archaïque

Tableau 6 - Principales caractéristiques des lieux cultuels étrusco-latiaux entre le XI^{ème} et le VIII^{ème} s. et leur éventuelle continuité topographique à partir du VII^{ème} s.

Sites	Structures cultuelle			Singularités hydrogéologiques	Dépôts matériels	Sépultures rituelles	Continuité topographique
	Enclos	Cabane(s)/ Edifices	Fosses/ Puits				
Rome - Palatin	X	X		X	X	X	X
Rome - Capitole	X		X	X	X	X	X
Rome - Forum Romanum	X	X	X	X	X	X	X
Rome - Quirinal			X	X	X	X	X
Satricum		X	X	X	X	X	X
Ardea		X				X	X
Velletri		X			X		X
Caracupa-Valvisciolo			X		X	X	X
Ficana		X				X	X
Lavinium		X	X	X		X	X

Tarquinia	**X**	**X**	**X**	**X**	**X**	**X**	**X**
Caere		**X**			**X**	**X**	**X**
Véies	**X**	**X**			**X**	**X**	**X**
Orvieto	**X**						**X**

2. Synthèse des données

2.1 Tableau 1 : Rapport chronologique entre la stabilisation de l'habitat et les premières manifestations rituelles régulières

Les onze sites présentés dans le premier tableau nous dévoilent plusieurs constatations concernant, d'une part, leur extension et, d'autre part, la datation de leur stabilisation et de leur lieu cultuel.

Premièrement, nous observons deux grandes tendances qui définissent l'évolution de l'habitat dans le *Latium vetus* et en Etrurie méridionale : alors que, dans la première région, les centres pertinents à notre recherche auront un espace urbain compris entre 20 et 50 ha, les sites étrusques sont tous supérieurs à 150 ha jusqu'à atteindre les 190 ha, à l'exception d'Orvieto (80-85 ha). Rome se situe plutôt dans la seconde tendance, ayant toutefois une superficie de peu plus élevée (200 ha). Dans ce cadre, les centres majeurs se concentrent essentiellement en Etrurie méridionale, tandis que, dans le *Latium vetus*, nous avons affaire principalement à des sites mineurs, hormis Rome.

Concernant le rapport entre l'établissement de l'habitat et l'apparition de manifestations rituelles régulières, il faut noter l'antériorité du lieu cultuel pour cinq sites (Satricum, Ardea, Velletri, Tarquinia et Caere), la contemporanéité de celui-ci avec l'habitat stable pour quatre autres centres (Rome, Caracupa-Valvisciolo, Lavinium et Véies), la postériorité de l'un d'eux (Orvieto). Vu l'absence de datation de l'habitat, la situation de Ficana reste indéterminée. Ainsi, deux courants se dessinent également à travers l'analyse chronologique.

2.2 Tableau 2 : Les structures cultuelles identifiées

Nous relevons principalement trois types de structures utilisées dans un cadre rituel : les cabanes, les enclos et les aménagements en fosse ou en puits. La situation de l'*Equus Domitiani* (Rome - *Forum Romanum*) apparaît comme exceptionnelle : elle se rapporterait à la propitiation d'un premier plan d'aménagement de la place publique ou à un lieu de culte, dont il ne reste pas de traces, sinon les sépultures elles-mêmes.

Dans quinze sites, nous sommes en présence d'une ou plusieurs cabanes/édifices (Rome - Palatin (2 c.)/*Forum Romanum* (2 c.), Satricum, Ardea, Velletri, Ficana, Lavinium, Tarquinia, Caere (2 c.) et Véies (3 c.)), datées entre le X^{ème} et le VIII^{ème} s. sans qu'aucune

différenciation préférentielle ne puisse être émise pour chaque région. Les enclos, de dimensions variables, sont employés pour circonscrire sept zones cultuelles (Rome - Palatin (2 c.)/Capitole/*Forum Romanum*, Tarquinia, Véies et Orvieto). Nous les retrouvons durant les IX^{ème} et VIII^{ème} s., le premier siècle étant exclusif à Tarquinia et Véies. Les aménagements en fosse ou en puits concernent exclusivement les dépôts de matériel votif isolés[1] sur sept sites (Rome - Capitole/*Forum Romanum* (2 c.)/Quirinal, Caracupa-Valvisciolo, Lavinium et Tarquinia), auxquels il faut cependant ajouter l'ensemble de dépôts à Satricum. Les premiers sont distribués à travers le X^{ème} et le VIII^{ème} s.

Pour ce qui est de la situation topographique, nous remarquons que les structures identifiées apparaissent fréquemment au centre des reliefs, mais aussi à l'une de leur extrémité en correspondance avec une voie d'accès. A Rome, l'habitat étant dispersé sur une zone relativement vaste, il n'est pas étonnant de voir des structures également sur les versants des monts et en plaine. Il n'est pas rare de mettre au jour des fonds de cabane sous des temples archaïques (Satricum, Ardea, Velletri et Véies) ou dans leurs environs immédiats (Rome - Palatin/*Forum Romanum*, Caere (2 c.)). Il serait trop hasardeux de parler de cabanes-temples, néanmoins il pourrait s'agir de cabanes soumises au fonctionnement du culte, comme tant d'autres. La seule différence est l'axialité par rapport au plan des temples archaïques, ce qui indiquerait peut-être une connotation fonctionnelle et/ou symbolique supplémentaire. Quant à la présence d'une singularité de la nature (source d'eau, cavité, etc.), elle est attestées dans huit cas (Rome - Palatin (2 c.)/Capitole/*Forum Romanum*/Quirinal, Satricum, Lavinium et Tarquinia).

Ces structures sont enrichies par diverses manifestations rituelles : neuf vestiges de bûchers (Rome - Capitole/*Forum Romanum* (2 c.)/Quirinal, Satricum, Tarquinia, Caere et Véies (2 c.)), douze dépôts matériels (Rome - Palatin (2 c.)/Capitole/*Forum Romanum* (2 c.)/Quirinal, Satricum, Velletri, Caracupa-Valvisciolo, Tarquinia, Caere et Véies) et treize ensembles de sépultures (Rome - Palatin/Capitole (2 c.)/*Forum Romanum* (2 c.), Satricum, Ardea, Caracupa-Valvisciolo, Ficana, Lavinium, Tarquinia, Caere et Véies). La pratique de ces rites est récurrente de part et d'autre du Tibre, où l'on remarque plus rarement l'exécution de repas rituels, de sacrifices humains et animaux. La destruction et reconstruction cycliques de certains aménagements se révèlent être un phénomène davantage latial, voire même romain (Rome-Palatin/*Forum Romanum* et Satricum), à l'exception peut-être de Caere (Sant'Antonio) en terre étrusque.

[1]Par « isolés », nous entendons tout dépôt qui n'est pas directement adjacent à une autre structure.

Enfin, Ficana doit être considéré à l'écart des autres sites car les cabanes mises en évidence sur ce site sont dépourvues de traces rituelles, sinon les sépultures à grande proximité de chacune d'entre elles. Le recours à celles-ci ne prouve pas forcément l'existence d'un lieu cultuel. Cependant, l'interaction entre les cabanes et les tombes, opérée par une organisation spatiale, constitue à elle seule une structure rituelle.

2.3 Tableau 3 : Les dépôts matériels rituels

Sur les quatorze centres étudiés dans ce tableau, dix comportent au moins un dépôt matériel, les sites d'Ardea, Ficana, Lavinium et Orvieto en étant dépourvus. De multiples dépôts ont été relevés au sein des lieux cultuels de Tarquinia (2 d.), Véies (2 d.) et Satricum (4 d.).

Diverses formes, destinations et origines ont été identifiées : il s'agit soit de matériel rituel déposé dans une fosse ou dans un puits, ayant alors la fonction de dépôt votif, propitiatoire ou expiatoire, soit de matériel épars ou en concentration sur une zone particulière, relevant également de dons votif et/ou résultant d'actes rituels exécutés *in situ* (en plein air ou à l'intérieur de structures). Certains ensembles peuvent avoir également plusieurs fonctions, surtout en ce qui concerne les usages propitiatoires et expiatoires, parfois indissociables. Nous comptons ainsi six dépôts votifs (Rome - Capitole/*Forum Romanum*/Quirinal, Satricum, Velletri et Caracupa-Valvisciolo), quatre concentrations rituelles (Satricum, Véies (2) et Tarquinia), deux ensembles de matériel épars (Tarquinia et Caere), deux dépôts propitiatoires (Satricum), un à la fois propitiatoire et expiatoire (Rome - Palatin). Le lieu cultuel de Satricum est celui où l'on rencontre la plus grande diversité de types de dépôt matériel. Les dépôts en fosse/puits et propitiatoires/expiatoires sont l'apanage de Rome et le *Latium vetus*, contrairement à l'Etrurie méridionale exclusivement porteuse de matériel épars ou concentré.

La composition des dépôts rituels se résume essentiellement à des objets en céramique (comprenant souvent des vases miniaturisés) et en bronze. La miniaturisation d'une classe matérielle, uniquement dans le *Latium vetus*, est indicatrice d'une fabrication spéciale pour un usage exclusif (habituellement funéraire, ici cultuel). Pour le matériel concentré ou épars, il faut ajouter les résidus de cendres, d'offrandes végétales et des éléments d'origine animale (cornes de cerf et ossements animaux), provenant de bûchers, de repas rituels et de sacrifices. La quantité d'objets varie généralement entre une petite dizaine à plusieurs centaines : à

Satricum, près de 20.000 objets constituent l'un des plus larges dépôts votifs de la péninsule italienne.

Concernant la connexion topographique, les dépôts se trouvent sous ou à l'intérieur des structures dans treize cas (Rome - Palatin/Capitole/*Forum Romanum*/Quirinal, Satricum (4 d.), Tarquinia (2 d.), Caere et Véies (2 d.)) et dans leurs environs immédiats dans un cas (Velletri), contigus à des sépultures dans six cas (Rome - Capitole/Quirinal, Caracupa-Valvisciolo, Tarquinia, Caere et Véies), à proximité directe d'une source d'eau ou autre élément de la nature dans trois cas (Rome - Quirinal, Satricum et Tarquinia). La connexion entre dépôt et habitat de Caracupa-Valvisciolo est difficile à établir avec précision vu la destruction des habitations par la construction de fortifications.

Les dépôts rituels en lien direct avec des structures couvrent variablement un arc chronologique allant du X^{ème} au VIII^{ème} s., sans distinction régionale particulière. Nous pouvons émettre le même constat chronologique et régional à propos de la contiguïté à des sépultures. Par contre, les trois dépôts rituels en corrélation avec une source d'eau ou autre singularité naturelle remontent tous à une phase comprise entre le X^{ème} (Satricum et Tarquinia) et le IX^{ème} s. (Rome - Quirinal).

2.4 Tableau 4 : Les sépultures rituelles

Comme nous pouvons le constater, l'emploi de l'inhumation en fosse est plus largement répandu que l'inhumation à *enchytrismos*. En effet, aucune sépulture à incinération n'a été relevée dans les vestiges concernés par la période d'étude proposée. En outre, Velletri et Orvieto sont les seuls centres où aucune sépulture en contexte rituel et cultuel n'a été mise au jour.

Prenons tout d'abord le mode d'enfouissement en *dolium* (à *enchytrismos*) : tous les sujets appartiennent à une tranche d'âge regardant les catégories A et B (fœtus/nouveaux-nés et enfants prépubères). En outre, ce rite funéraire est exclusivement mis en œuvre à Rome et dans le *Latium vetus*, ce qui induirait une particularité régionale, voire locale, avec une possible spécificité d'usage - et, par conséquent, sémantique. En effet, trois sépultures de ce type mises au jour à Rome (Palatin (2 t.) et *Forum Romanum*) sont usitées à titre de dépositions propitiatoires dans le cadre de structures (rupture isonomique à propos de la localisation et de l'utilisation). La plupart des tombes à *enchytrismos* s'échelonnent entre la fin du IX^{ème} s. et la fin du VIII^{ème} s. Il faut compter une exception. La seule sépulture en *dolium* du Capitole remonte au Latial IIA et est en totale rupture isonomique sur plusieurs

niveaux : emploi d'un rite funéraire en opposition avec la coutume en usage dans les nécropole (incinération) ; pauvreté et non-conformisme du mobilier funéraire (uniquement des scories et des offrandes végétales) ; localisation au milieu de l'habitat et en connexion avec un dépôt votif. La situation unique de Ficana nous offre six tombes à *enchytrismos* au mobilier céramique défonctionnalisé, signe potentiel d'un usage rituel.

Les sépultures à inhumation touchent les diverses catégories d'âge établies, avec une prédominance générale des types B et D (enfants prépubères et adultes) et une prépondérance de ce dernier en Etrurie méridionale. Ficana et Lavinium présentent un taux particulièrement élevé de tombes A et B. Ces deux sites latiaux voisins ont donc été marqués par une mortalité infantile importante. Cette analogie suggèrerait des causes atypiques dans leur ampleur : une épidémie ou une malnutrition généralisée.

Concernant le sexe des inhumés, il est difficile de dégager un constat car celui-ci n'est pas toujours identifié ou mentionné dans les études. Néanmoins, il semblerait que le sexe féminin domine légèrement en nombre par rapport au sexe masculin.

Par ailleurs, il faut noter que les sépultures font très souvent partie d'un groupe de tombes. Celles isolées sont généralement employées à des fins propitiatoires/expiatoires, même si ces dernières servent également de justification à certaines tombes groupées. Au-delà d'une utilité purement cultuelle, la fonction des sépultures n'est pas toujours clairement définissable, celles propitiatoire et expiatoire n'étant réellement attestées que lors d'une intégration directe de la sépulture dans un élément de la structure.

En ce qui concerne le mobilier funéraire, les deux régions semblent se différencier aussi bien au niveau du contenu que de la quantité : si, en Etrurie méridionale, le mobilier est absent ou se résume à une ou deux pièces, en céramique (fragment de vase) et en métal (fibule, anneau, pendentif), les sépultures latiales sont un peu plus riches, contenant des céramiques (locales et allochtones), des ornements personnels, et parfois des objets de prestige (couteaux, poignards, fer de lance). Les quelques offrandes végétales, scories et vases en bronze sont également à prendre en considération concernant le *Latium vetus*. A noter l'absence de mobilier funéraire à Rome, pour certaines tombes du Capitoles (*Arx*) et de l'*Equus Domitiani* (*Forum Romanum*).

Ainsi, la rupture isonomique régnant à travers les sépultures étrusco-latiales se manifeste sous plusieurs formes. En Etrurie méridionale, le constat est similaire à celui de la sépulture à *enchytrismos* du Capitole : rupture au niveau du rite funéraire (inhumation >< incinération), absence ou pauvreté du mobilier funéraire, localisation au centre de l'habitat et en connexion avec un lieu cultuel, une structure et des pratiques rituelles. La rupture de

l'isonomie funéraire pour l'emploi de l'inhumation n'est valable que jusqu'au milieu du VIII^{ème} s., moment où ce rite devient la norme. Dans le cas de Véies, il faut ajouter la conception d'une superstructure au-dessus de la tombe conservée dans la chapelle funéraire, qui rompt une fois de plus les us et coutumes des aménagements funéraires en vigueur dans les nécropoles. Pour les sépultures du *Latium vetus*, la rupture isonomique est relativement analogue, même si moins stricte. Pour ce qui est du rite funéraire atypique, il ne regarde que les tombes apparues entre le Latial I et le Latial IIA, celles des phases suivantes (Latial IIB - III) étant conformes au rite inhumatoire caractéristique. Dans les deux cas, l'absence et la pauvreté du mobilier (Rome - Capitole) constituent une rupture de l'isonomie funéraire. Or, beaucoup de tombes latiales possèdent un large mobilier. La localisation et le contexte d'emploi de ces tombes fournissent également un argument à l'encontre de l'isonomie funéraire.

2.5 Tableau 5 : Développement des structures, dépôts et sépultures à partir du VII^{ème} s.

Une constatation majeure recouvre ce cinquième tableau : la continuité topographique supposée est non seulement manifeste, mais elle arbore également divers profils.

Concernant les structures cultuelles, la continuité topographique peut s'afficher comme suit : la parfaite conservation de la structure, de son emplacement et de sa fonction, considérant également une évolution structurelle (6 cas : murs palatins et capitolins, cabanes du *Cermalus* et la *domus Regia* à Rome, cabanes de Vigna Parrocchiale et de S. Antonio à Caere) ; la continuité du développement d'édifices cultuels dans la même zone (3 cas : quatre structures (cabanes ?) supplémentaires à Ardea et aire sacrée à Tarquinia (2 c.)); l'édification d'une structure d'un autre type mais toujours en lien avec le culte à l'emplacement de la structure analysée pour notre étude (14 cas : principalement, aménagement de *sacella* et temples archaïques); la construction d'édifices cultuels dans les environs de la structure étudiée (4 cas : sanctuaire de Magna Mater et de la Victoire, temple de Jupiter Capitolin et temple de Vesta à Rome, temples de S. Antonio à Caere).

La continuité topographique touche aussi les dépôts matériels à caractère rituel, selon deux points de vue : d'une part, apparition de dépôts votifs ou propitiatoires/expiatoires à l'endroit même où ont été repérés des structures et rituels en lien avec le cultuel (10 cas : dépôts du *Cermalus*, de l'*Equus Domitiani* à Rome, dépôts à Lavinium (2 c.), dépôts à Satricum (2 c. au moins), dépôts de l'aire sacrée à Tarquinia (3 c.), *mundus* de Caere); d'autre

part, multiplication des dons votifs au sein des mêmes dépôts (5 cas : dépôts du *Lapis Niger* et du Quirinal à Rome, dépôt DV I à Satricum, dépôt de Caracupa-Valvisciolo, dépôt de S. Antonio à Caere).

Enfin, les sépultures utilisées à des fins rituelles entrent dans la continuité topographique de manière similaire aux dépôts votifs : premièrement, apparition de sépultures à l'endroit même où ont été repérés des structures et rituels en lien avec le cultuel (inhumation infantile sous la *Domus Flavia* à Rome) ; multiplication de sépultures là où ont déjà été relevées des tombes dans les phases précédentes (sépultures infantiles du Capitole à Rome, sépultures à Ardea, incinération masculine à Caracupa-Valvisciolo, inhumations infantiles à Ficana, tombes infantiles à Lavinium, sépultures dans l'aire sacrée à Tarquinia) ; continuité de dépositions propitiatoires et expiatoires au sein d'une même structure (2 cas pour la *domus Regia* à Rome). Il doit être remarqué que l'incinération masculine de Caracupa-Valvisciolo tranche nettement avec l'isonomie funéraire appliquée à cette époque par le rite funéraire employé et la pauvreté du mobilier, formé d'un seul poignard.

Parallèlement à tout ceci, il ne faut pas négliger de mentionner les situations du *Forum Romanum* et de l'habitat de Caracupa-Valvisciolo qui, bien que ne regardant pas strictement la sphère cultuelle, ont eu un sort qui détermina la perpétuation ou non des marques rituelles à leur emplacement. Par ailleurs, le caractère imprécis de Lavinium et de Ficana, dû au manque de données, doit nous rappeler d'en tenir compte avec prudence. La construction de la *Via Sacra* à Satricum, reliant le centre au sanctuaire extra-urbain de Campoverde, renforce incontestablement la valeur cultuelle des manifestations rituelles perpétrées antérieures et postérieures.

2.6 Tableau 6 : Principales caractéristiques des lieux cultuels étrusco-latiaux entre le XI^{ème} et le VIII^{ème} s. et leur éventuelle continuité topographique à partir du VII^{ème} s.

Force est de constater que quatre révélations surgissent à la lecture de cet ultime tableau. Tout d'abord, la cabane était la structure la plus souvent en contact avec la sphère cultuelle. Ensuite, les dépôts matériels et les sépultures rituelles sont recensés dans la majorité des sites étudiés, à quelques exceptions près. Par contre, les singularités de la nature (cavités, sources d'eau, etc.) ne semblent pas avoir été un élément déterminant pour l'implantation d'un lieu de culte, contrairement à ce que l'on aurait pu supposer en vertu de la conception du divin (cf. *infra*). Toutefois, elles ont pu disparaître d'un site à l'autre en fonction des ravages

des hommes et du temps. Enfin, la continuité topographique est attestée entre les phases concernées par notre étude et celles postérieures quasiment dans tous les sites.

A ce propos, il sera opportun de revenir, dans le point suivant, sur une problématique qui reste bien souvent dans l'ombre de l'étude des lieux cultuels protohistoriques : la continuité fonctionnelle, ici cultuelle, qui peut être engendrée par la continuité topographique.

3. Réflexions : du rituel au cultuel, du sacré au sacralisé…

L'étude des différents sites étrusco-latiaux, du particulier au général, nous a confronté aux concepts précédemment définis, mais elle nous amène également à aborder d'autres. Pourquoi remettre en avant une analyse conceptuelle en cet instant ? Parce que ces derniers concepts émanent de la perception acquise seulement après l'étude complète des sites. En outre, ils se fondent sur les constatations globales émises ci-dessus. Plusieurs notions seront revisitées afin d'en donner une interprétation qui sera - nous l'espérons - plus adéquate par rapport à la situation des lieux de culte protohistoriques.

3.1 Continuité cultuelle

Ce concept relativement simple à appréhender est généralement abordé par rapport aux questions que pose la présence de cabanes sous les temples archaïques.

La continuité cultuelle entre les périodes protohistorique et historique gravite autour de ces interrogations car elle implique l'élaboration d'une codification cultuelle et rituelle, précédant la conception religieuse émanant de la civilisation romaine, elle-même influencée par le modèle grec du divin, du sacré et du sacralisé (y compris au niveau architectural). Ce concept va donc à l'encontre de cette idée[2]. L'objection la plus fréquemment utilisée est le fait que la continuité topographique n'induit pas forcément la continuité fonctionnelle - ici cultuelle -, comme l'ont mis en avant L. Crescenzi et E. Tortorici concernant le cas d'Ardea où des fonds de cabane ont été dégagés sous le temple archaïque. Ce faux problème réside dans l'absence de correspondance entre les caractéristiques architecturales signifiantes sur les urnes-cabanes, seuls témoignages de l'élévation des cabanes protohistoriques, et les pauvres vestiges *in situ*. Il s'agit d'un faux problème car les environs immédiats des fonds de cabane

[2] Concernant l'influence du formalisme gréco-romain sur la terminologie des structures cultuelles, cf. Chapitre II.

sont, dans la plupart des cas, riches en traces rituelles contemporaines et leur fréquente axialité par rapport à la *cella* des temples archaïques peut apparaître, au-delà d'une pure coïncidence, comme une donnée éloquente. Si l'on en croît la définition du mot « *templum* » par rapport à l'*Etrusca disciplina*, celui-ci devait être appliqué sur une aire de terrain à ciel ouvert et vierge de toute occupation, permettant la prise des augures[3]. Le temple alors construit n'aurait pas pu se trouver sur une zone précédemment occupée, encore moins habitée par l'homme, sauf si l'on considère une structure à usage cultuel[4].

Néanmoins, l'on ressent un certain inconfort au moment de devoir interpréter ces structures antérieures à l'époque archaïque et d'envisager la possible continuité cultuelle entre deux types d'édifices diamétralement opposés. Nous ne pouvons vraisemblablement pas affirmer que les cabanes retrouvées en contexte cultuel avaient une fonction identique à celle d'un temple. D'autant qu'aucun élément structurel ne permet de faire la distinction entre une cabane supposée sacrée et une habitation traditionnelle. Cependant, au vu des données analysées dans cette étude, ces structures semblent avoir eu un lien direct avec le culte et les rites, évidemment sous un regard différent des religions gréco-romaines : il s'agirait, non pas de demeures de divinité, mais plutôt de structures utilitaires destinées à l'exécution de repas rituels, à la conservation de matériel votif ou cultuel, à la préservation de sépultures rituelles. Dans tous les cas, le rapport à la sphère domestique est prédominant[5], ce qui ne signifie pas pour autant que le culte se déroulait dans un cadre privé. Ainsi, dans son ouvrage traitant du sanctuaire de Phylakopi, C. Renfrew déduit justement que la continuité cultuelle n'équivaut pas à la continuité des formes rituelles et de la symbolique conférée à celles-ci[6]. Autrement dit, si la fonction cultuelle d'un endroit peut se transmettre à travers les siècles, les « instruments » utilisés pour exécuter cette activité ne se reproduisent pas forcément de manière identique.

En outre, les tableaux comparatifs et surtout le tableau 5 ont permis une plus ample définition du concept de continuité topographique, qui permet de considérer la continuité cultuelle sous de nouveaux angles. La continuité topographique concerne non seulement les cabanes sous les temples archaïques, mais également toute une série de structures et de rituels

[3] THOMSON DE GRUMMOND, SIMON, 2006, p. 171.
[4] Nous pourrions supposer que l'édification d'un temple au-dessus d'une zone précédemment habitée par l'homme ait été permise au moyen d'un dépôt matériel ou d'une sépulture à fonction propitiatoire, rituels fréquemment rencontrés dans le contexte cultuel. Néanmoins, il ne faut pas exclure une autre possibilité : il est plus probable qu'une telle pratique rituelle ait pu être effectuée afin d'expier la destruction d'une structure ayant été employée dans le cadre d'un culte, en vue de l'aménagement du temple.
[5] GUIDI, 2009, p. 144.
[6] RENFREW, 1985, p. 3. C. Smith a également émis une constatation similaire à propos du rituel, à partir d'une étude de M. Bloch sur la circoncision à Madagascar. Cf. SMITH, 1994, pp. 58, 59 ; SMITH, 1996 a, p. 75.

que nous avons passés en revue précédemment. Quasiment inexistants sont les cas où l'on observe un hiatus chronologique dans l'occupation du sol entre les aménagements protohistoriques et historiques. En vertu de leur caractère rituel significatif, nous pouvons donc présumer que la fonction cultuelle d'une structure était une conception déjà bien élaborée à l'époque protohistorique et qu'elle eût été transmise d'un édifice à l'autre au même endroit, jusqu'aux premières phases historiques. Par ailleurs, le phénomène de continuité cultuelle est mieux connu, toujours sur la péninsule italienne, pour des périodes plus récentes où des temples antiques ont été reconvertis en églises chrétiennes. A Velletri et à Orvieto, les temples archaïques ont même été remplacés par des édifices chrétiens construits sur leurs vestiges. Il ne serait donc pas impossible qu'un processus similaire ait eu lieu longtemps auparavant.

Dans ce cadre, les destructions/reconstructions cycliques observées pour quelques uns des édifices étudiés (murs palatins et *domus Regia* à Rome, cabane à Satricum, cabane de Caere ?) ne constituaient pas une rupture en soi ; au contraire, elles participaient au renforcement de la continuité cultuelle. En effet, pour la communauté, la destruction et la reconstruction s'apparentaient au cycle naturel de la vie, comprenant la (re)naissance et la mort, le passé et le présent, les changements périodiques de l'histoire individuelle et collective : il s'agissait là de tous les événements qui font inévitablement partie de l'identité communautaire, comme nous pouvons le comprendre d'après l'ouvrage théorique de C. Bell, *Ritual*[7].

Ces continuités topographique et cultuelle influencent évidemment la perception de l'espace sacré et l'espace profane dont nous débattrons de suite.

3.2 Espace sacré et espace profane : l'instauration du culte

L'existence de lieux cultuels présuppose la distinction entre une espace réservé au quotidien et un espace consacré à des pratiques particulières[8], d'un autre ordre mais participant au bon déroulement de la vie commune. Ce sont ces pratiques hors du commun et répétées qui définissent le lieu de culte, mais elles ne s'y implantent pas par hasard : l'endroit

[7] BELL, 1997, pp. 135, 168, 175.

[8] Outre les traces *in situ*, l'existence de rites cultuels à l'époque protohistorique est également suggérée à travers les représentations ornant certains objets de l'artisanat du bronze villanovien, dès le VIII[ème] s. (comme, par exemple, le char de Bisenzio). En effet, certains groupes plastiques seraient à interpréter comme des « instantanés » de rituels dont le langage stylistique aurait déjà été élaboré sur base d'un substrat mythologique. Par ailleurs, le répertoire figuratif, ainsi que la richesse de ces objets, font notamment référence à la classe aristocratique émergente. Cf. PACCIARELLI, 2002, pp. 301-332.

est emprunt d'une nature sacrée. Cette dernière repose sur la reconnaissance d'une forme d'autorité supérieure à la condition humaine. Il n'est nullement question de divinité comme nous l'entendons habituellement, car ce concept dépend d'archétypes justifiant une cosmogonie basée sur la hiérarchie[9]. L'autorité dont nous parlons est le pouvoir de la représentation[10] : quoi qu'ait pu évoquer le lieu vénéré, sa symbolique importait suffisamment pour qu'une étendue de terre circonscrite - par des structures et/ou des rituels - lui soit réservée tout en étant préservée de l'occupation humaine. Lorsque l'on examine les lieux vénérés et les dons faits à ces endroits, la corrélation à la Nature est évidente : alors que certains voudraient déjà y voir une division entre monde ouranien et chtonien, la Nature constituait avant tout l'environnement direct[11] dans lequel l'Homme évoluait et dont les singularités hydrogéologiques, lorsqu'il y en avait, étaient comprises comme des manifestations extraordinaires à honorer. La division de l'espace se serait bâtie, au départ, sur cette distinction de ce qui est immuable (la Nature) et de ce qui ne l'est pas (le monde des Hommes). En cela, nous pourrions également déceler une évolution vers un culte à connotation domestique ou familiale (mais à destination collective, non privée - cf. *supra*), à l'image de l'idéologie véhiculée par les urnes-cabanes : outre la réaffectation d'éléments communs en vue d'une application spécifique, l'usage de formes domestiques et funéraires dans la sphère cultuelle indiquerait peut-être que l'Homme mettait le foyer et la famille au cœur de ses préoccupations et croyances. Nous pourrions y voir un culte des ancêtres, possibilité à prendre en considération mais nécessitant une documentation plus précise *in situ*.

La définition même du culte est fortement influencée par la codification des religions et de l'architecture sacrée antiques, que nous avons déjà suggérée *supra*. Toutefois, il peut avant tout être considéré comme une sorte de respect envers un lieu naturel ou des valeurs familiales qui se manifeste par un don, un devoir en échange de ce qu'il apporte à la communauté. En d'autres termes, le culte n'est à l'origine qu'un rapport de réciprocité[12] qui ira en grandissant de manière exponentielle, parallèlement une structuration communautaire

[9] La structure hiérarchique de la cosmogonie est également mentionnée dans BELL, 1997, p. 188 ; SMITH 1994, p. 62.
[10] Cette notion pourrait se rapprocher de celle de « conceptualisation », telle que définie à propos des populations néanderthaliennes dans ANATI, 2009, p. 61.
[11] Il s'agit de la Nature au sens large : non seulement le territoire et les singularité hydrogéologiques, mais aussi la faune et la flore locales. D'ailleurs, ces derniers font également partie des rituels appliqués. Pour un parallélisme entre environnement naturel et environnement cultuel, voir BELL, 1997, p. 168.
[12] Voir BELL, 1997, pp. 108-114. Dans une plus large mesure, les pratiques rituelles et les échanges auraient également contribué aux activités socio-économiques des communautés. A ce propos, l'article de C. Smith révèle d'intéressantes constatations sur la valeur pécuniaire et sociale des offrandes faites en contexte cultuel à partir du VII^{ème} s. Cf. SMITH, 2001, pp. 17-23.

de plus en plus complexe et désireuse des rites à son image[13]. C'est pourquoi, selon ce principe, le sacré et le pouvoir institutionnel (politique et religieux) semblent indissociables dans certains édifices cultuels contemporains de la hiérarchisation sociale en développement dominée par l'aristocratie (par exemple, la *domus Regia* à Rome et l'édifice *beta* à Tarquinia)[14]. Il s'agirait en quelque sorte d'un processus d'assimilation, de confusion des autorités[15].

3.3 Sépultures rituelles, du funéraire au cultuel

L'usage de sépultures dans un cadre cultuel nous est apparu comme très répandu parmi les rituels pratiqués. A plusieurs reprises, la diversité des formes et des fonctions de ces tombes nous a signalé l'existence d'une codification des pratiques relativement signifiante, requérant fréquemment une transgression des rites funéraires en vigueur. La mort de cause naturelle ayant emporté beaucoup d'enfants[16] trouve une place particulière dans cette réglementation. Dans des circonstances plus rares, le sacrifice a également été employé. Dans tous les cas, ces sépultures représentaient une forme d'offrande contribuant à la continuité des échanges entre la communauté et l'autorité vénérée, comme définis ci-dessus[17].

Tous ces faits chamboulent notre compréhension de ce que représentait la mort[18] pour les communautés protohistoriques et le statut des défunts s'en trouve complexifié par rapport à l'interprétation sociale de l'organisation des premiers sépulcres et nécropoles. Il règne ainsi un certain paradoxe, à la fois communautaire et individuel, que nous avons déjà exposé. La violation des us et coutumes devait être suffisamment maîtrisée pour que celle-ci n'apparaisse pas comme un outrage, mais elle était également nécessaire pour assurer continuellement le bon fonctionnement de la communauté. De même, la privation du passage vers un autre état d'existence au défunt, via la rupture de l'isonomie funéraire, devait avoir une légitimité

[13] Cf. notes 8 et 9.
[14] Concernant cette domination aristocratique sur le pouvoir politique et religieux, cf. SMITH, 1994, pp. 58, 62 ; SMITH, 1996 a, pp. 75, 84, 85.
[15] D'ailleurs, en parlant de « rites politiques », Bell met en avant le procédé par lequel une autorité politique (ici, l'aristocratie) peut se construire et se légitimer via la mise en œuvre d'actes répondant à des symboles et valeurs communautaires, d'une part, et l'étalage de ses moyens économiques, technologiques et militaires (BELL, 1997, pp. 128-129, 169).
[16] Concernant les fœtus, la mort par embryotomie - si elle était déjà pratiquée à l'époque protohistorique - ne semble pas avoir été recensée parmi les diverses publications.
[17] Voir BELL, 1997, pp. 111-115 ss.
[18] Selon Renfrew, la mort fait partie des croyances religieuses et peut ainsi revêtir l'apparence d'un rite cultuel. Cf. RENFREW, 1985, p. 17.

suffisante, aussi bien au niveau de la cause du décès - perçu comme une nuisance à contrôler[19] - que du « profit » à la communauté. Dans un tel cadre, les interprétations telles que les *suggrundaria* pour les sépultures infantiles, l'*hérôon* et le *bidental* pour les tombes adultes, ne sont alors que contradictions. La tombe d'un grand héros matérialisée par un *hérôon* ne pouvait pas déployer tout son sens dans une sépulture non conforme et dépourvue de tout mobilier significatif. De même, la présence d'un *bidental* au cœur d'un habitat serait incohérente, celui-ci étant considéré comme zone infréquentable par l'homme. La situation concernant les *suggrundaria* étant plus complexe, elle requière un examen plus approfondi.

Il est difficile de croire que les *suggrundaria* tels que connus du monde romain étaient autorisés alors qu'une fraction de la communauté (membres probablement les plus éminents par leur rôle et leur position sociale) avait droit de sépulture dans les nécropoles. D'autant que certaines tombes infantiles étaient insérées dans l'ossature même d'un édifice (*domus Regia* à Rome). Si nous envisagions la possibilité que les sépultures infantiles en connexion avec des structures domestiques (dans ou près de cabanes) aient été une forme de *suggrundaria*, nous trouverions alors peu d'explication quant à l'utilisation de sépultures adultes dans ce même contexte (Ardea, Caere et Véies). De surcroît, il serait difficile d'interpréter les tombes infantiles et adultes, ainsi que leur association fréquente, dans des endroits marqués par des enceintes sacrées et dépôts votifs (entre autres, à Tarquinia). D'aucuns pourraient identifier certains ensembles de tombes contenant des défunts d'âge différent (enfant, adolescent, adultes des deux sexes, comme à Rome) comme un sépulcre familial. Cette hypothèse reste plausible mais aussi confrontée à plusieurs arguments en sa défaveur. Tout d'abord, demeurerait indéterminée toute dérogation autorisant un sépulcre en milieu d'habitat et parfois en connexion directe avec des aménagements communautaires - à moins qu'il s'agisse d'une pratique de propagande aristocratique. En outre, la pauvreté ou l'absence du mobilier funéraire n'aurait aucune justification en cas d'une dérogation particulière ou de sépulcre aristocratique, renforçant l'idée d'une rupture isonomique. Le dernier argument regarde la chronologie des ensembles funéraires, documentée par deux exemples romains. D'une part, l'ensemble des murs palatins, situé précisément entre une phase d'oblitération et une phase de reconstruction, suggèrerait que les membres de cette même famille soient décédés au même moment, soit à cause d'atteintes de natures diverses (épidémie, catastrophe naturelle, incendie, conflit, etc.), soit pour des raisons rituelles (sacrifice). D'autre part, la datation de

[19] Comme l'a exprimé E. Anati pour les populations néanderthaliennes, « […] *l'attitude rituelle envers le défunt traduit la conviction que l'être inanimé continuait à posséder des forces vitales et qu'il méritait soin et considération. S'il y avait encore en lui quelque énergie présente, selon la tradition animiste, elle pouvait de fait être utilisée pour le bien comme pour le mal.* ». ANATI, 2009, p. 57.

l'ensemble situé sous le *Forum Romanum* est problématique dans la mesure où les données ostéologiques et stratigraphiques sont contradictoires, les premières amenant à croire à des enfouissements chronologiquement distants. Dès lors, l'association des tombes les plus anciennes[20] avec une tombe d'enfant beaucoup plus récente serait concevable dans un cadre cultuel.

La problématique des sépultures infantiles, phénomène le plus recensé dans les sépultures rituelles, et leur interprétation en tant que *suggrundaria* par certains chercheurs cache en réalité une conjoncture plus variable des pratiques rituelles, qu'elles soient funéraires ou cultuelles. Les chercheurs estiment que le taux de mortalité infantile, surtout prénatale et postnatale, devait être particulièrement important (jusqu'à 30%)[21]. Et bien qu'elles soient particulièrement limitées quantitativement et non représentatives démographiquement, les ressources matérielles relatives aux tombes d'enfants durant la protohistoire italique témoignent de leur coexistence dans les nécropoles et au sein des habitats[22]. Néanmoins, il faut souligner que leur présence sous ou à proximité des habitations n'est pas systématique sur tous les sites. Les origines de cette « tradition » s'établiraient, selon les archéologues, à la fin du IX^{ème} s.[23]. Or, quelques uns des exemples étudiés dans la présente recherche remontent au début de ce même siècle (Tarquinia, Rome). Parmi les cas exposés ici, l'exemple de Ficana est révélateur d'une situation exceptionnelle, dont il ressort une impression de malaise au vu du nombre de tombes infantiles. J. Driessen et C. Smith ont avancé l'idée que, à côté d'une pure consécration, des mouvements particuliers de dévotion pourraient résulter d'événements déstabilisants au niveau social (famine, épidémie, tremblement de terre, conflits sociaux, etc.)[24]. L'organisation extrêmement orientée des tombes de Ficana pourrait donc refléter ces deux aspects, d'autant que vingt-et-une autres sépultures infantiles dispersées en divers recoins de Ficana, majoritairement postérieures au VIII^{ème} s., ne semblent pas jouir de la même considération[25]. Celles-ci, non organisées, marqueraient une différence dans le traitement topographique des sépultures d'enfants, pour

[20] Dans l'hypothèse que celles-ci aient été perturbées, elles pourraient résulter d'un second enfouissement. Toutefois, les squelettes étaient entiers et anatomiquement bien articulés, ne semblant donc pas avoir été déplacés.
[21] DE SANTIS, FENELLI, SALVADEI, 2007-2008, p. 725. D'après M. J. Becker, des analyses biologiques ayant pour sujet d'étude les sociétés non industrialisées montrent que ce taux s'élève jusqu'à 50%, voire plus (BECKER, 2007, p. 282).
[22] BECKER, 2007, pp. 281, 288 ; DE SANTIS, FENELLI, SALVADEI, 2007-2008, p. 737 ; MODICA, 1993, pp. 8, 10, 12-13 ; VAN ROSSENBERG, 2008, pp. 168-170.
[23] MODICA, 1993, pp. 7, 8, 12 ; DE SANTIS, FENELLI, SALVADEI, 2007-2008, pp. 725, 736, 738.
[24] Concernant la Crète minoenne, cf. DRIESSEN, 2002, pp. 361-369 ; concernant le Latium archaïque, cf. SMITH, 1994, pp. 61 ; SMITH, 2001, p. 21.
[25] DE SANTIS, FENELLI, SALVADEI, 2007-2008, p. 731.

laquelle les quelques hypothèses avancées ne font pourtant pas l'unanimité[26]. Une distinction d'un autre type peut être observée à Rome. Deux ensembles regroupant quinze sépultures infantiles réparties entre le Latial IIIB et l'Orientalisant récent/archaïque (deux d'entre elles appartenant à la phase la plus ancienne) avaient été révélés sur le *Forum Romanum* lors des fouilles menées au début du XX^{ème} s. par G. Boni[27] (pour la localisation des sépultures, cf. Figg. 4.63., 4.65.). Certaines étaient en étroite connexion avec des fonds de cabanes. La typologie des inhumations est extrêmement diversifiée, allant des tombes à fosses à celles à *enchytrismos*, en passant par des *olle* et des sarcophages en tronc d'arbre[28]. Le fait le plus frappant concernant ces tombes est la grande richesse de leur mobilier, en évident contraste avec la plupart des sépultures étudiées dans le cadre de notre étude : ornements personnels, vaisselles céramiques complètes utilisées dans les banquets, offrandes alimentaires (entre autres, morceaux de viande) et graines végétales[29]. L'aménagement de ces zones sépulcrales réservées aux enfants dans une aire qui n'assume plus de fonction funéraire à ce moment-là de son histoire a été interprété par les archéologues comme la signature d'une appartenance aristocratique et d'une possession familiale dont la position est mise en évidence par rapport aux conflits sociaux émergeants durant le développement proto-urbain[30].

Au regard de ce qui vient d'être énoncé, force est de constater que l'attribution d'un espace funéraire réservé à l'enfant en Italie étrusco-latiale durant le Bronze Final et le Fer I ne faisait pas preuve d'une régularité significative. En effet, déjà réduites en nombre, ces tombes pouvaient trouver une place à la fois en nécropole et en habitat, et dans ces deux possibilités, avoir le rôle de marqueur aristocratique. Alors que, d'après certains chercheurs, les sépultures en habitat émanaient d'une permission spéciale (à l'image des *suggrundaria*), d'autres pensent qu'elles reflètent une conjoncture sociale sous tension. Dans l'ensemble des sites retenus dans notre étude, leur connexion avec des tombes d'adolescents et d'adultes, ainsi qu'avec des structures et aménagements particuliers et définissables selon nous comme cultuels, complexifie notre perception des us et coutumes funéraires qui leur sont relatifs. Toutefois, comme l'a avancé E. Van Rossenberg, leur présence en habitat pourrait traduire un lien avec des rituels à caractère domestique et représenter un phénomène socioculturel autour

[26] Les hypothèses des chercheurs ayant fouillé le site sont au nombre de deux : d'une part, les *suggrundaria*, d'autre part, une nécropole infantile. Toutefois, d'après E. Jarva, aucune de ces deux suggestions ne serait valable : premièrement, à l'exception de l'une ou l'autre, la plupart des tombes ne seraient pas adjacentes à des édifices domestiques, du moins d'après ce qui a été conservé *in situ* ; deuxièmement, le vaste arc chronologique représenté par les sépultures serait défavorable, selon lui, à l'idée d'une nécropole, JARVA, 1981, pp. 271-272.
[27] DE SANTIS, FENELLI, SALVADEI, 2007-2008, p. 727.
[28] DE SANTIS, FENELLI, SALVADEI, 2007-2008, p. 727.
[29] DE SANTIS, FENELLI, SALVADEI, 2007-2008, pp. 727-728.
[30] DE SANTIS, FENELLI, SALVADEI, 2007-2008, pp. 727, 737-738 ; VANZETTI, 2007-2008, p. 760.

duquel se serait construite l'identité collective[31]. Cette suggestion peut aller de paire avec la constatation que, sur les sites considérés comme cultuels dans notre recherche, divers éléments provenant des sphères domestiques et funéraires ont délibérément été sélectionnés pour élaborer un langage cultuel correspondant aux nouvelles communautés de l'époque.

Enfin, concernant également le contenu même des sépultures, les dépôts votifs contiennent notamment des objets à connotation funéraire qui posent évidemment des problèmes interprétatifs. Ceux-ci pourraient être perçus comme provenant de tombes perturbées lors de l'aménagement du dépôt et donc rajoutés à celui-ci en signe d'expiation. Toutefois, leur destination cultuelle est renseignée par la miniaturisation de certains éléments céramiques, propre au Latium, encore effective dans les dépôts votifs du VIII^{ème} s. et même ultérieurs (reproduisant des modèles de taille réelle contemporains), alors qu'elle cesse d'être en usage dans les nécropoles à partir de cette même période[32]. Même en considérant l'hypothèse de sépultures perturbées, nous pouvons constater que celle-ci revêt un caractère abusif : si les objets votifs à caractère funéraire provenaient bien de tombes, cela signifierait que l'aménagement de la majorité des dépôts recensés dans notre étude a toujours été mis en œuvre à l'endroit même de sépultures. Il serait, selon nous, imprudent de conclure que cette récurrence pourrait être due aussi bien au hasard qu'à un principe (rite ?) systématiquement appliqué.

4. Suggestion pour une définition typologique plus approfondie

Les graphiques ci-dessous (cf. également Figg. 7.1-7.3) donnent un aperçu global des informations rassemblées ci-dessus, provenant des lieux que nous considérons comme ayant des propriétés rituelles à destination cultuelle. Toutes ces données sont réparties en divers modules traitant de la configuration générale des aménagements rituels, leurs caractéristiques spécifiques, les fonctions observables pour chacun d'entre eux et leur chronologie dans le *Latium vetus* et l'Etrurie méridionale. Nous insistons sur le fait que l'évaluation des éléments matériels et procédés comme des indices rituels et la classification de ceux-ci sous forme de schémas relèvent de notre propre perception de la sphère cultuelle élaborée à partir de leur combinaison et de leur interaction.

[31] VAN ROSSEBERG, 2008, p. 170.
[32] Cf. Chapitres I et III. Voir aussi BARTOLONI, 1991 a, pp. 750-759 ; FENELLI, GUAITOLI, 1990, p. 185 ; GUSBERTI, 2005 b, p. 155 ; MAZZEI, 2007, pp. 153-154, n. 27.

Parmi ces indices, nous établissons quatre catégories novatrices ou confirmées dans le cadre de l'étude, par rapport à ce que nous connaissons des lieux cultuels étrusco-latiaux durant la protohistoire (cf. Chapitre II) : premièrement, l'antériorité et la contemporanéité des aménagements cultuels par rapport à l'habitat stable ; deuxièmement, l'identification de fonctions plus « utilitaires » pour les cabanes cultuelles (≠ « cabanes-temples ») ; troisièmement, l'usage de sépultures hors-normes ; quatrièmement, l'attestation d'une continuité cultuelle impliquée par diverses formes de continuité topographique.

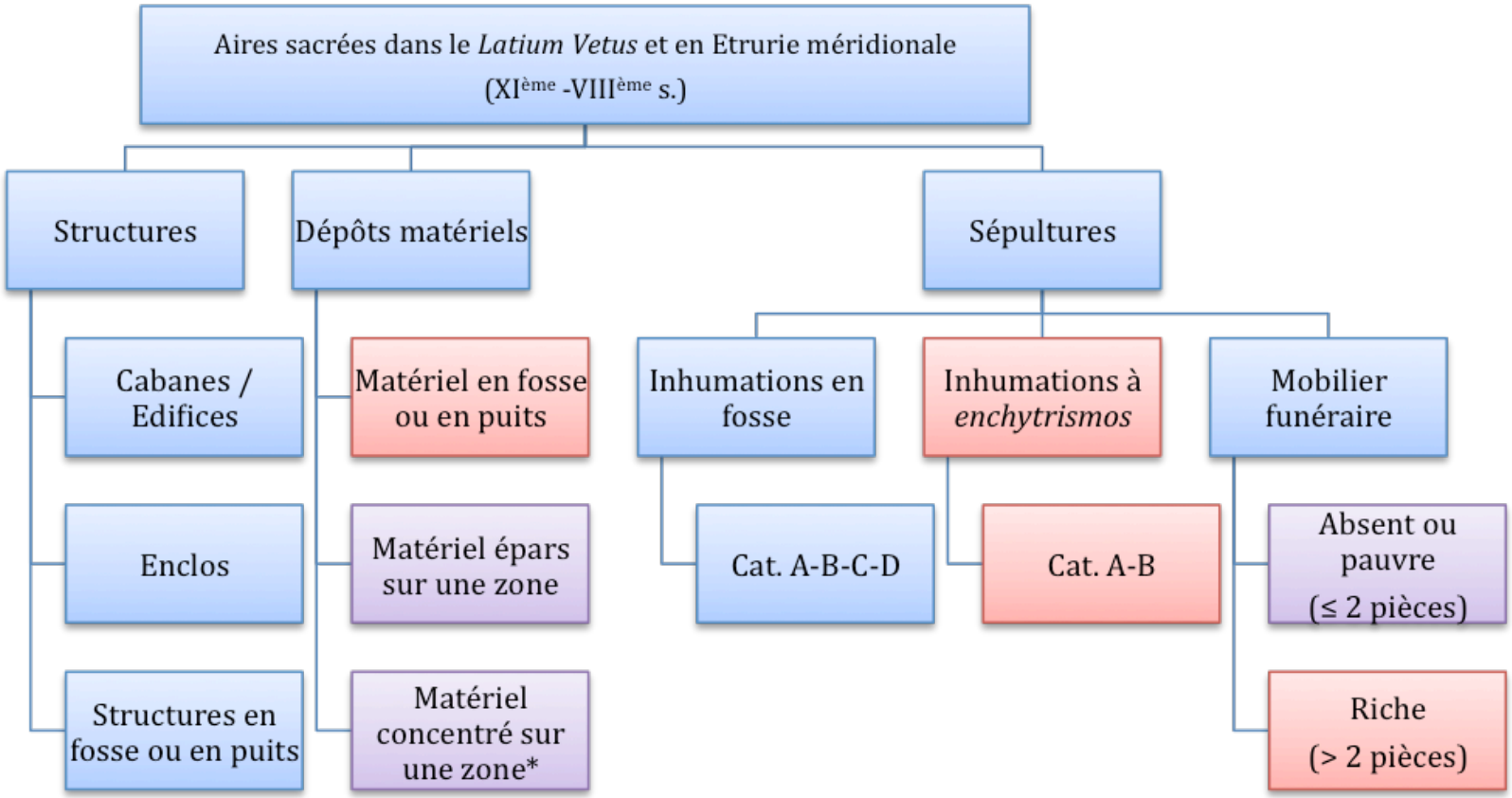
Les couleurs attribuées aux cadres ont différentes significations :

- bleu = commun au *Latium vetus* et à l'Etrurie méridionale ;
- rouge = exclusif au *Latium vetus* ;
- violet = exclusif à l'Etrurie méridionale ;
- vert = fonction des aménagements.

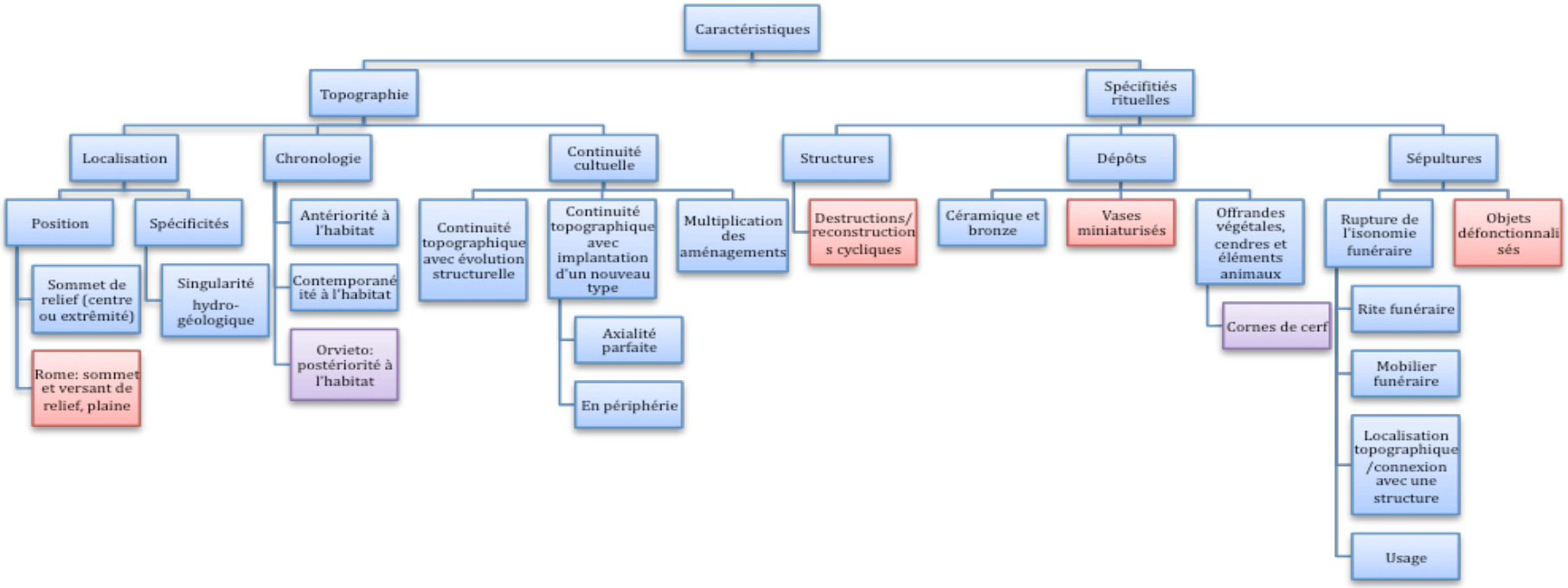
Dans le premier schéma, l'astérisque (*) indique que ce type de dépôt matériel usuel en Etrurie méridionale se rencontrait exceptionnellement en territoire latial à Satricum.

Dans le tableau chronologique, les abréviations « LV » et « EM » sont respectivement utilisées pour « *Latium vetus* » et « Etrurie méridionale ».

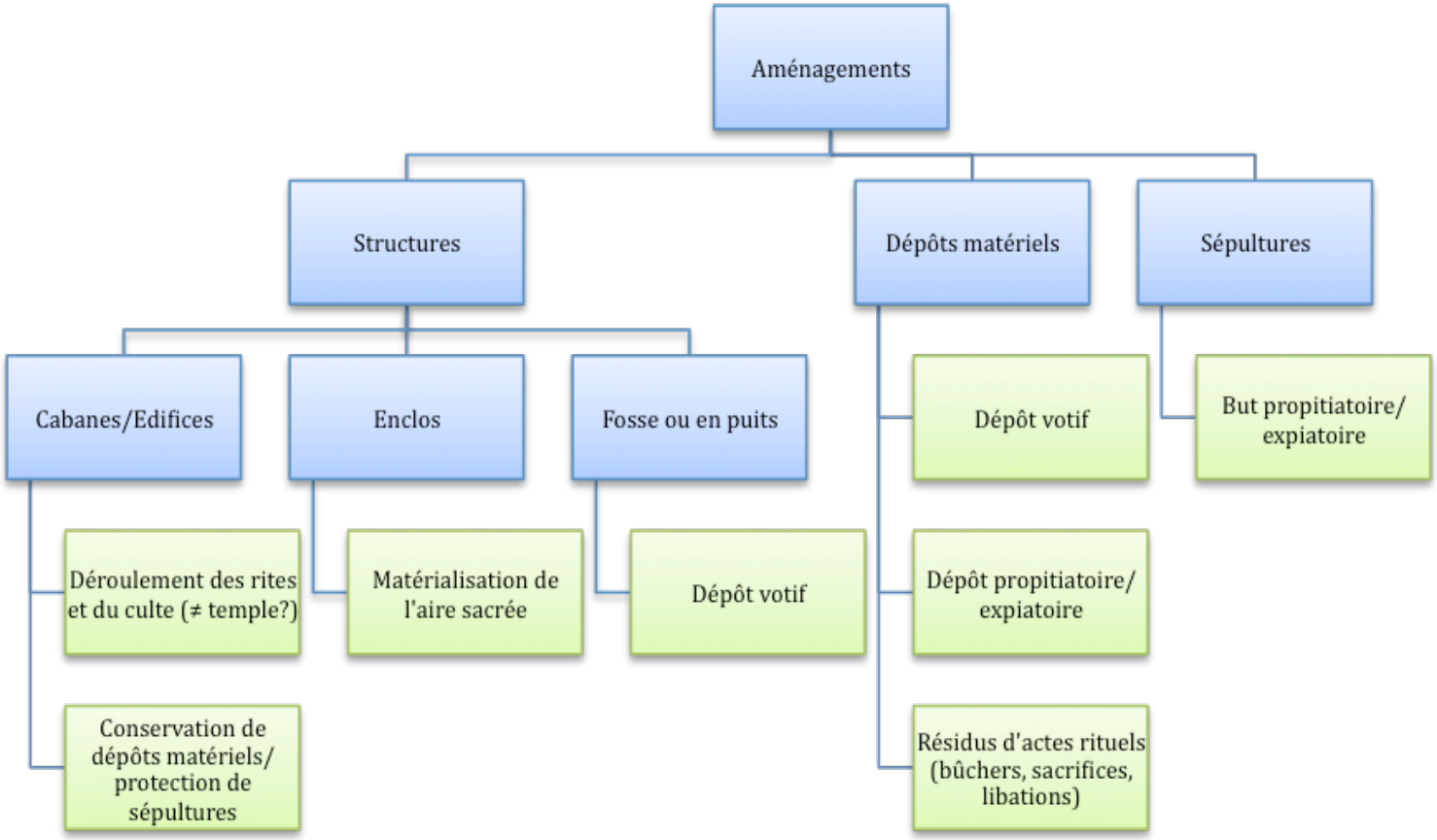
Configuration générale des aménagements rituels



Caractéristiques des aménagements rituels



Fonctions des aménagements rituels



Chronologie des aménagements rituels

Chronologie	Cabanes/Edifices		Enclos		Fosses/Puits		Dépôts matériels		Inhumations en fosse		Inhumations à *enchytrismos*	
	LV	EM	LV	EM	LV	EM	LV	EM	LV	EM	LV	EM
XI^{ème} s.												
X^{ème} s.	**X**	**X**			**X**	**X**	**X**	**X**	**X**	**X**		
IX^{ème} s.	**X**	**X**	**X**	**X**	**X**	**X**	**X**	**X**	**X**	**X**	**X**	
VIII^{ème} s.	**X**	**X**	**X**	**X**	**X**	**X**	**X**	**X**	**X**	**X**	**X**	

5. Conclusion

Dans ce chapitre aux fins comparatives, la proto-urbanisation intervient très tôt comme une clé essentielle au phénomène de la stabilisation cultuelle. La première différence majeure survient au niveau du statut attribué aux centres retenus pour notre étude : elle est corrélée au mode de proto-urbanisation régional. En effet, nous avons vu que les principaux sites d'Etrurie méridionale se sont formés parallèlement à la disparition d'habitats périphériques, jugés moins propices. Or, dans le *Latium vetus*, la situation est inverse : les centres de gabarit inférieur ne cessèrent de se multiplier sans qu'aucun d'entre eux ne revendiquent une suprématie territoriale, jusqu'à l'avènement de Rome alors renforcé par ses nombreux contacts interrégionaux. Rome semble donc constituer un cas particulier car son évolution lui permit de prendre le contrôle sur un territoire de loin plus vaste que ceux soumis aux futures cités-états étrusques. Toutefois, au point de vue du rapport chronologique entre la stabilisation de l'habitat et celle du lieu cultuel, les deux zones partagent une affinité : dans la plupart des cas, l'antériorité et la contemporanéité des lieux de culte définies dans le tableau 1 confirmeraient *leur présence aux origines des centres*. Dès lors, nous pouvons conclure que la proto-urbanisation se déroula, en fonction des sites, parallèlement à ou peu de temps après le début de la régularité cultuelle sur un même endroit, cette dernière constituant une première division spatiale fixe. En ce qui concerne l'antériorité du lieu cultuel, il est probable que l'habitat se soit implanté autour de celui-ci, comme à Satricum. Par ailleurs, il faut remarquer que les sites retenus pour l'étude se situent sur les axes commerciaux reliant l'Etrurie à la Campanie, dévoilés dans le Chapitre I.

La comparaison des éléments rencontrés dans le cadre cultuel nous a permis de dessiner les *similitudes et différences entre le* Latium vetus *et l'Etrurie méridionale*, en mettant parfois en évidence certaines particularités régionales. Surtout, cette confrontation directe a révélé de nouvelles caractéristiques concernant les sites étrusco-latiaux retenus comme lieux de culte dans notre étude, alors mieux délimités et visiblement *articulés par une codification complexe*, jusqu'alors insoupçonnée. L'*interaction* entre les divers éléments utilisés dans les rites et pour le culte devait avoir un effet particulièrement signifiant pour les populations, étant donné que la plupart des formes employées appartenaient aux sphères domestique et funéraire. En effet, la cabane, structure domestique de base, voit ses fonctions habituelles détournées en territoire cultuel : la communauté s'en serait servi comme d'une unité de cuisson pour repas rituels, un « grenier » pour objets cultuels et/ou votifs, voire un abri pour rites (par ex., déposition votive et aménagement de sépulture rituelle). De même, le

droit de sépulture, alors souvent octroyé à une fraction de la communauté, est étendu à un usage cultuel, en rompant avec les règles funéraires en vigueur : emploi de l'inhumation au lieu de l'incinération (lorsque cette dernière est encore appliquée), pauvreté ou absence du mobilier funéraire, localisation en plein milieu de l'habitat et intégration dans l'ossature d'une structure, usage de tombes infantiles. Enfin, les dons votifs empruntent diverses classes matérielles au monde funéraire, fait illustré, entre autres, par la miniaturisation caractérisée de certaines offrandes (céramiques) en aire latiale. D'autant que cette action réductrice se manifestera de moins en moins dans la sphère funéraire au fil des siècles, tout en continuant à être attestée dans le cadre cultuel[33]. Le statut même de ces formes s'avère également modifié, leur portée est alors accrue : individuel ou familial dans le monde domestique et funéraire, collectif et communautaire dans la sphère cultuelle. *Tous ces éléments, qu'ils aient une origine domestique ou funéraire, adoptent une vocation cultuelle en corrélation avec le cycle de la vie*, à l'image des destructions répétées de certains édifices de culte.

De nouveaux aspects concernant certaines notions que nous avions entrevues auparavant ont jeté une lumière nouvelle sur celles-ci. Les communautés étrusco-latiales en ressortent plus structurées qu'elles ne le laissaient supposer *a priori*, avançant vers une hiérarchisation parallèle à l'institutionnalisation progressive du culte. La participation de l'Homme, aussi bien active (l'exécuteur, l'offrant et le spectateur) que passive (sépultures rituelles), est incontestablement un élément capital dans le déroulement du culte, car ce dernier est accompli par et pour la communauté : c'est, en quelque sorte, l'amplification du rôle individuel au service du collectif. En outre, l'Homme était tourné non seulement vers la Nature, mais aussi vers son foyer et sa communauté, s'en servant et les glorifiant par le culte. Enfin, la continuité « topo-cultuelle » identifiée à travers l'étude des aménagements postérieurs a non seulement la valeur d'une caractéristique des lieux de culte étrusco-latiaux, mais elle témoigne aussi d'autre chose : le caractère sacré de chaque site semble s'être perpétué au fil des siècles dans les mémoires.

[33] Cf. note 32.

TROISIEME PARTIE

-

LES LIEUX DE CULTE EN MEDITERRANEE : MODELES INTERPRETATIFS

Chapitre VIII - Par-delà les fleuves et les mers : Les aires sacrées en Italie centrale et en Egée

Dans cet ultime chapitre, nous reprendrons certains exemples de sites archéologiques appartenant à des cultures qui ont subi une transformation vers un état « urbain », avant, pendant ou après ce qui se passe dans le *Latium vetus* et en Etrurie méridionale : les régions de l'Ombrie, voisine directe de la zone étrusco-latiale, et de l'Egée, à quelques centaines de kilomètres de là en pleine Méditerranée. Ainsi, l'arc chronologique peut être relativement large. Toutefois, en ce qui concerne le monde égéen, nous tenterons de le limiter entre les Ages du Bronze et du Fer (Géométrique), c'est-à-dire *ca* 2000 - 700 av.J.-C., période de foisonnement culturel, mais aussi d'instabilités socio-politiques, avant l'avènement des *poleis* grecques. Pour ce qui est de l'Ombrie antique, ce seront essentiellement les vestiges cultuels de la période archaïque qui seront pris en considération.

Déjà suggéré dans quelques publications[1], ce choix géographique est en outre motivé par la volonté de trouver des confrontations qui nous permettraient d'*envisager les lieux de culte étrusco-latiaux sous d'autres angles interprétatifs* et de *comprendre quel peut être l'impact de sites cultuels dans la formation de l'habitat* ailleurs en Méditerranée. Par exemple, en matière d'évolution de l'habitat, la zone égéenne a montré bien des anticipations urbanistiques par rapport à la péninsule italienne, comme c'est le cas, entre autres, de la civilisation minoenne. De plus, la proximité de ces régions italiques et méditerranéennes en a fait des partenaires ayant multiplié les échanges (culturels et commerciaux) depuis les périodes chronologiques prises en compte.

Nous analyserons ces sites selon une méthode différente de celle employée pour les lieux de culte en Etrurie méridionale et dans le *Latium vetus*. En effet, il ne s'agit nullement de réaliser un catalogue de sites, pour lequel il serait nécessaire de mener une recherche doctorale à part entière : nous préférons sélectionner quelques exemples types significatifs pour notre étude, ayant *quelques caractéristiques typologiques comparables* à celles des lieux cultuels étrusco-latiaux. En outre, nous les mettrons davantage en exergue au moyen des types auxquels ils sont attachés, afin de cerner plus directement les différentes catégories de sites en

[1] Entre autres BRADLEY, 1997, pp. 122-123 ; CHIARAMONTE TRERE, 1995, p. 244 ; WHITEHOUSE, 1995, p. 86.

confrontation. Enfin, nous nous intéresserons essentiellement aux structures, ne considérant les pratiques rituelles (dépôts votifs, sépultures) qu'à travers celles-ci.

1. Italie centrale : l'Ombrie

L'Ombrie antique est un territoire vaste s'étendant sur les Apennins, de l'Etrurie au Samnium, limité par la côte adriatique à l'est et le Tibre à l'ouest[2]. Bien que postérieure à la période prise en compte en ce qui concerne les lieux de culte étrusco-latiaux, la situation ombrienne se rapproche du contexte proto-urbain rencontré de l'autre côté du Tibre. En effet, alors que les premiers sanctuaires dits archaïques apparaissent en Ombrie (VI^{ème} s.), les sites d'habitat ne sont pas encore concernés par l'urbanisation, celle-ci étant introduite peu de temps avant la conquête romaine (fin IV^{ème} - début III^{ème} s.) et s'accélérant à travers elle[3]. Néanmoins, ces habitats fortifiés, rythmés originellement par une économie pastorale, étaient vraisemblablement déjà organisés hiérarchiquement selon un système similaire à celui du *pagus-vicus* et contrôlés par une élite sociale s'affirmant de plus en plus[4].

1.1 Rappel chronologique

Par leur contiguïté géographique et leurs influences culturelles, la périodisation de la culture ombrienne est relativement proche de celles villanovienne-étrusque et latiale jusqu'au moment de la conquête romaine[5] : c'est d'ailleurs cet événement qui conclura la phase archaïque en Ombrie (ainsi quelque peu prolongée par rapport aux cultures voisines) et signera le passage à la culture matérielle romaine[6].

1.2 Sanctuaires de sommet

Caractérisés comme « archaïques », les sanctuaires de sommet dispersés sur le territoire ombrien (Figg. 8.1.-8.2.) occupaient des reliefs plus ou moins élevés[7]. Ayant

[2] BONOMI PONZI, 1989, p. 33.
[3] BONOMI PONZI, 1989, pp. 42-44 ; BONOMI PONZI, 2006, p. 115 ; BRADLEY, 2010, p. 155 ; FONTAINE, 2010, p. 15 ; RONCALLI, 1990, pp. 405-406.
[4] BONOMI PONZI, 1989, pp. 42-43 ; BRADLEY, 1997, p. 120 ; FONTAINE, 2010, p. 13.
[5] BONOMI PONZI, 1989, pp. 36-44 ; RONCALLI, 1990, pp. 397-406.
[6] BONOMI PONZI, 1989, pp. 43-44 ; BONOMI PONZI, 2006, p. 115 ; BRADLEY, 1997, pp. 123-128 ; RONCALLI, 1990, pp. 405-406.
[7] BRADLEY, 1997, pp. 111, 113-114 ; BRADLEY, 2010, p. 157. La dénomination « archaïque » est utilisée par Bradley pour faire référence à une période comprise entre le VI^{ème} et le IV^{ème} s. av.J.-C. (BRADLEY, 1997, p.

énormément souffert des pillages et de l'érosion due aux conditions climatiques, ces sites n'étaient connus que grâce au matériel votif récupéré *in situ* et aux rares « rapports de fouilles » datant du XVIII^{ème} s., avant que certains soient plus amplement fouillés dans les années 1980-1990[8]. Les structures cultuelles se résumaient généralement à de simples assemblages pierreux à sec, ayant la forme d'un enclos, d'une plateforme, etc.[9] ; plus rarement, ils pouvaient faire l'objet d'une monumentalisation, telle qu'un bassin ou un petit *sacellum*[10]. Eparpillé sur le sol ou rassemblé en dépôt, le matériel votif était essentiellement composé de petites figurines anthropomorphes (guerriers, offrants et anatomiques) et zoomorphes en bronze, parfois accompagnés d'autres objets réalisés dans le même matériau et éventuellement porteurs d'inscriptions révélatrices de la divinité vénérée en ces lieux[11].

Leur répartition géographique serait étroitement liée à leur fonction attribuable par rapport à l'organisation territoriale : sanctuaires de frontière et « fédéraux »[12]. Ils pouvaient également être en relation avec d'anciens habitats (à proximité ou au sein de ceux-ci), des voies de communication terrestres et des singularités hydrogéologiques (lacs, grottes, etc.)[13]. Dans tous les cas, leur apparition dans un cadre encore non soumis à l'urbanisation semble être contemporaine de l'affirmation aristocratique et leur large dispersion sur le territoire indique surtout une fréquentation à caractère local[14]. Cette même fréquentation fut vraisemblablement perturbée au moment de la conquête romaine, perdurant sur certains sites durant les siècles suivants (avec quelques transformations structurelles et matérielles) et cessant sur d'autres[15].

---

111). Par ailleurs, leur localisation sur les reliefs peut concerner aussi bien les sommets de montagnes ayant une altitude supérieure ou égale à 1000 m que ceux des collines (BRADLEY, 1997, pp. 113-114).

[8] BONOMI PONZI, 1989, pp. 42-43 ; BRADLEY, 1997, p. 112 ; RONCALLI, 1990, p. 404. Les sites plus récemment fouillés sont Grotta Bella, Monte Ansciano, Pasticcetto di Magione, Monte Acuto et Ancarano di Norcia. Pour les suggestions bibliographiques relatives à ceux-ci, cf. BRADLEY, 1997, p. 112, n. 4. Voir également MANCONI, DE ANGELIS, 1987, pp. 17-28 ; MONACCHI, 1984, pp. 77-89 ; MONACCHI, 1986, pp. 75-99.

[9] BONOMI PONZI, 1989, p. 42 ; BRADLEY, 1997, pp. 112, 114 ; RONCALLI, 1989, p. 111.

[10] BRADLEY, 1997, p. 114.

[11] BONOMI PONZI, 1989, pp. 42-43 ; BRADLEY, 1997, pp. 112-113, 114-119 ; BRADLEY, 2010, pp. 155-157 ; COLONNA, 1970 ; RONCALLI, 1989, p. 111 ; RONCALLI, 1990, p. 404. La concentration des dons votifs est particulièrement importante dans les dépôts, atteignant plusieurs centaines d'objets (BRADLEY, 1997, p. 119). Les dimensions des figurines n'excèdent que très rarement les 10 cm de haut (BRADLEY, 1997, p. 114). Pour un catalogue des figurines anthropomorphes, cf. COLONNA, 1970. Il faut remarquer que certains objets votifs consistaient en de grossiers morceaux de bronze (*aes rude*) ; d'autres étaient en terre cuite, mais leur nombre est beaucoup plus réduit (BRADLEY, 1997, p. 118).

[12] BRADLEY, 2010, p. 157. Par « fédéraux », nous entendons ici des sanctuaires regroupant périodiquement diverses communautés en dehors de leur habitat.

[13] BRADLEY, 1997, pp. 113-114, 120-121 ; BRADLEY, 2010, p. 157.

[14] BONOMI PONZI, 2006, p. 114 ; BRADLEY, 2010, p. 157.

[15] BRADLEY, 1997, pp. 123-128.

Culminant à *ca* 1120 m d'altitude, Monte Torre Maggiore (Fig. 8.2.) constitue le terme du système montagneux des Monti Martani, dans la partie méridionale de l'Ombrie[16]. Situé entre les villes antiques de *Spoletium*, *Carsulae*, *Narnia* et *Interamna Nahars*, il constitue un point de référence dominant au cœur d'un paysage marqué par un ensemble de sites de hauteur fortifiés, apparus entre le Fer I et l'époque archaïque, et par la *conca ternana*[17]. Un grand sanctuaire (Figg. 8.3.-8.4.) remontant, dans sa phase la plus ancienne, à la seconde moitié du VI^{ème} s. siège sur la partie sommitale aplanie du mont[18]. Les fouilles menées depuis 1984 ont permis d'identifier quatre phases d'occupation et de fréquentation du sanctuaire. Tout d'abord, en lien avec une grotte placée sur la zone septentrionale du mont, les premières traces de structures cultuelles (à partir de la 2ème ½ du VI^{ème} s.) se manifestent sous la forme d'une cavité circulaire à profil en V (*mundus* ?) munie d'une canalisation sur le côté occidental, toutes deux creusées dans la roche[19] (Fig. 8.5.). Du matériel votif a été retrouvé sur l'aire du sanctuaire, composé principalement de figurines à caractère masculin (Fig. 8.6.). Parallèlement à la conquête romaine de l'Ombrie, la monumentalisation du site signe le début de la deuxième phase (dès le milieu du III^{ème} s.) [20]: le sanctuaire compte alors un temple rectangulaire sur podium orienté est-ouest, équipé d'une *cella*, d'un *pronaos* et d'un *témenos* (temple A, Fig. 8.4.), qui intègre néanmoins les aménagements cultuels les plus anciens (fosse et canalisation). Adjacents à cette enceinte, neuf édifices annexes ont été identifiés comme des structures de service (Fig. 8.4.). Le matériel votif était réparti en plusieurs endroits[21] : majoritairement dans la zone sud-ouest du temple (murs de la *cella*) et dans certains édifices annexes. Daté à la seconde moitié du III^{ème} s., les dons votifs sont plus diversifiés[22] : figurines typiques en bronze et en terre cuite, fragments de vases miniaturisés à vernis noir, monnaies (Figg. 8.6.-8.8.). A côté de fragments d'ornementation architecturale de style hellénistique relative au temple A, il faut noter la présente d'une tête féminine en travertin (Fig. 8.9.), appartenant probablement à une statue cultuelle (acrolithe) datable au début du II^{ème} s., dans la partie nord-est du temple[23]. A la fin de l'époque républicaine, le sanctuaire est agrémenté d'un

[16] BONOMI PONZI, 2006, p. 109.
[17] BRADLEY, 1997, pp. 116-117 ; BONOMI PONZI, 2006, p. 109.
[18] BONOMI PONZI, 2006, pp. 109, 114.
[19] BONOMI PONZI, 2006, pp. 114-115. La fosse a été interprétée par L. Bonomi Ponzi comme un possible *mundus*, celle-ci ayant été remblayée avec du sable stérile.
[20] BONOMI PONZI, 2006, pp. 115-117. Temple construit avec des grands blocs calcaires posés en *opus quadratum* et pourvu d'une rampe d'accès ou de gradins (IBID., p. 117). Dimensions de chaque partie : temple L. 11,80 x l. 7,90 m ; *pronaos* L. 5,70 x l. 2 m ; *cella* L. 5,70 x l. 5,70 m; *témenos* L. 20,80 x l. 20 m ; surface des structures de service entre *ca* 16 et 32 m^2.
[21] BONOMI PONZI, 2006, pp. 117-120.
[22] BONOMI PONZI, 2006, pp. 117-120.
[23] BONOMI PONZI, 2006, pp. 120-123.

temple B (Fig. 8.4.) placé non loin du temple A mais orienté différemment (nord-sud)[24]. Documentée par le matériel votif, la fréquentation de cette nouvelle construction s'est étalée jusqu'à la fin du III^{ème} s. - début du IV^{ème} s. ap.J.-C.[25]. Durant cette même période, le *témenos* s'est vu amplifié au sud, selon une orientation diverse à la précédente[26] ; au niveau de l'entrée, on constate la présence d'une tour ou d'un propylée qui contenait du matériel votif des différentes phases[27].

Une situation similaire au cœur d'un habitat fortifié a été mise en évidence à Colle Mori (743 m d'altitude), près de la ville actuelle de Gualdo Tadino[28] (Figg. 8.1.-8.2, 8.10.) : à l'intérieur de l'acropole archaïque, a été construit un temple rectangulaire (avec *cella*, *pronaos* et *témenos* ; Figg. 8.11.-8.13.) comprenant une citerne (Fig. 8.15.) qui s'avère être une monumentalisation d'une fosse creusée dans la roche aux origines du sanctuaire (fin du VI^{ème} s.). La fréquentation du sanctuaire, même au-delà de l'abandon de l'habitat (III^{ème} s.), est illustrée par la présence des figurines votives traditionnelles, en bronze et en terre cuite (Fig. 8.14.), ainsi que par un vase miniature[29]. En outre, il faut signaler que le sanctuaire a été édifié sur les restes d'un ancien habitat remontant au Bronze Final[30] (Fig. 8.16.).

Au nord-ouest de l'Ombrie, le sanctuaire de Pasticcetto di Magione se trouve sur une hauteur à l'est du lac de Trasimène (Figg. 8.1.-8.2.). Sa visibilité est fondamentale pour le contrôle du territoire situé entre la zone lacustre et l'intérieur des terres[31]. Malgré la réutilisation agraire du site à travers les siècles, ayant perturbé la stratigraphie du site, les fouilles menées il y a une vingtaine d'année se sont révélées très fructueuses concernant la mise à jour de structures et de matériel[32]. En effet, les archéologues ont mis en évidence un bassin quadrangulaire construit en pierres sèches, destiné à recueillir les eaux d'une source naturelle toute proche[33]. Le fond du bassin, aménagé à 2,50 m de profondeur par rapport à la surface du terrain, était revêtu de plaques calcaires. Le bassin était probablement surmonté d'une structure cultuelle faite de bois et d'une toiture en tuiles (avec décorations architectoniques en terre cuite). Les parties supérieure et inférieure du sanctuaire ainsi

[24] BONOMI PONZI, 2006, pp. 123-124. Le temple B possédait encore un podium et une structure d'accès (rampe ou escalier), mais il est ici construit en *opus caementicium* caché par des plaques calcaires travaillées pour imiter l'*opus quadratum*. Dimensions du temple : L.12,70 x l. 8,40 m.
[25] BONOMI PONZI, 2006, p. 124.
[26] BONOMI PONZI, 2006, p. 124.
[27] BONOMI PONZI, 2006, p. 124.
[28] BONOMI PONZI, 2010, pp. 179-181, 184-187.
[29] BONOMI PONZI, 2010, pp. 184-187.
[30] BONOMI PONZI, 2010, pp. 187-191.
[31] BRUSCHETTI, 1989, p. 113.
[32] BRUSCHETTI, 1989, p. 113.
[33] BRADLEY, 1997, p. 114 ; BRUSCHETTI, 1989, p. 113.

définies étaient reliées par un petit escalier, se trouvant dans un mauvais état de conservation au moment de sa découverte. Le matériel votif (Figg. 8.17.-8.22.), dont la stratigraphie est incertaine, était majoritairement installé à l'intérieur du bassin[34] : il se composait de céramiques (communes, à vernis noir et sigillée), de figurines caractéristiques en bronze (*ca* 600 objets), de monnaies (dont une d'époque sévérienne). L'étude des structures et du matériel votif a permis de délimiter le *floruit* du sanctuaire entre le V^{ème} et le III^{ème} s., après quoi le sanctuaire se voit progressivement délaissé parallèlement aux évènements historiques que l'on connaît, même si l'on constate encore quelques traces d'activité durant l'époque impériale[35].

1.3 Interprétations et commentaires

Le sanctuaire de Monte Torre Maggiore apparaît comme un centre de grande importance non seulement par la longue fréquentation dont il a fait l'objet, mais également par sa position topographique capitale, en faisant un point de transit incontournable de cette région méridionale de l'Ombrie : selon les chercheurs, il a pu être le siège d'une acropole, voire d'un *auguraculum*[36]. En outre, la quantité de matériel votif a suggéré l'existence d'activités artisanales *in situ*, menées au sein des édifices annexes[37]. Ainsi, la production des ex-voto se révèle être locale, assurant par conséquent l'autonomie du sanctuaire en ce qui concerne la réalisation des activités cultuelles. A Colle Mori, la réoccupation d'une zone habitée au Bronze Final par le sanctuaire archaïque a été interprétée par les chercheurs comme le signe d'un culte des ancêtres[38]. De taille plus réduite, le sanctuaire de Pasticcetto di Magione avait également un rayonnement important sur la région qui l'entourait, bien qu'il ait été moins longtemps en activité. Les archéologues qui se sont penchés sur le site ont conclu à un culte des eaux salutaires à connotations agricole et pastorale, sans que puisse être identifiée une quelconque divinité[39]. Ces cas constituent des exceptions particulièrement bien documentées dans la mesure où ils semblent avoir été assez bien préservés des pillages et des intempéries, contrairement à beaucoup d'autres sites cultuels ombriens.

[34] BRUSCHETTI, 1989, pp. 114-123.
[35] BRUSCHETTI, 1989, p. 114.
[36] BONOMI PONZI, 2006, pp. 109-114, 128. Pour rappel, l'*auguraculum* est l'espace d'où est observé le vol des oiseaux, selon les rites divinatoires italiques (BONOMI PONZI, 2006, pp. 109-114) .
[37] BONOMI PONZI, 2006, p. 117.
[38] BONOMI PONZI, 2010, p. 191.
[39] BRUSCHETTI, 1989, p. 114.

Rendue déjà difficile par le nombre réduit de données provenant de la plupart de ces sanctuaires, leur interprétation est entravée par la grande variété des situations, aussi bien au niveau structurel que topographique. Plusieurs hypothèses quant à leur relation à l'habitat et au système de gouvernance ont été proposées. La contemporanéité entre le renforcement de l'aristocratie et l'apparition de ces sanctuaires trouverait, selon L. Bonomi Ponzi, une explication dans un rapport de cause à effet dans la mesure où la plupart des objets votifs sembleraient être porteurs de symboles sociaux par leur iconographie[40]. En outre, elle attribue aux sanctuaires les fonctions économique et politique habituellement caractéristiques des centres urbains. Pour D. Monacchi, les sanctuaires ombriens illustreraient plutôt un compromis réunissant communautés pastorales et sédentaires[41]. Pour G. Bradley, la définition d'un processus unilatéral applicable au développement des sanctuaires est loin d'être aussi évidente car, comme il le dit lui-même, « *there were a variety of possibilities in this region, due to the variety of settlement organisations* »[42].

Il faut reconnaître que ces hypothèses reposent surtout sur l'interprétation des dons votifs et les abus qui peuvent en découler. Par exemple, les statuettes identifiées comme les représentations du dieu Mars et d'Hercule pouvaient évidemment servir l'aspect guerrier, militaire, dont se revendiquait l'aristocratie[43]. Toutefois, ces mêmes personnages mythologiques avaient également d'étroites connexions avec le monde agricole et pastoral[44]. Comme l'avance Bradley, il se pourrait que le choix iconographique de ces statuettes, au même titre que celles d'offrants, relève avant tout de la perception qu'avaient les dévots d'eux-mêmes[45]. Encore une fois, dans le cadre des sanctuaires ombriens et de leurs dons votifs, il ne faut pas se borner à une seule solution interprétative.

Comme l'a fait comprendre G. Bradley qui a traité du sujet à plusieurs reprises, l'aménagement des sanctuaires ombriens est l'un des éléments appartenant à une dynamique plus large : il s'agit d'une évolution à la fois spatiale, communautaire, économique et politique[46]. Premièrement, la circonscription d'un lieu cultuel marque la distinction de celui-ci par rapport à l'espace domestique. Deuxièmement, l'existence même d'un culte et de rituels est synonyme d'une nouvelle cohésion communautaire (acquérant peu à peu une identité ethnique) dont la synergie entrainera la transformation de l'habitat (monumentalisation et

[40] BONOMI PONZI, 1989, pp. 42-43 ; BRADLEY, 1997, p. 120.
[41] BRADLEY, 1997, p. 120.
[42] BRADLEY, 1997, pp. 120-121.
[43] BONOMI PONZI, 1989, pp. 42-43 ; BONOMI PONZI, 2006, p. 115.
[44] BRADLEY, 1997, p. 115.
[45] BRADLEY, 1997, pp. 115-118.
[46] Pour tous les points développés de suite, cf. BRADLEY, 1997, pp. 121-123. L'auteur utilise comme fondement interprétatif une comparaison avec les *peak sanctuaries* crétois.

fortification), ainsi que l'institutionnalisation d'une administration apte à gérer de nouvelles économies.

2. Egée

Par cette dénomination, nous songeons avant tout à une aire géographique de la Méditerranée orientale et aux contrées qui la bordent. La typologie des lieux de culte égéens étant tellement diversifiée[47], nous nous sommes arrêtés à deux types qui présentent le plus de similitudes formelles par rapport aux sites cultuels étrusco-latiaux : les *peak sanctuaries* et les structures de type domestique à fonction cultuelle. En outre, étant donné que notre étude vise fondamentalement l'aspect communautaire des lieux de culte, nous ne nous attaquerons pas aux palais minoens et mycéniens qui possédaient également des aménagements internes dévolus partiellement ou entièrement au(x) culte(s) (respectivement, dans l'aile occidentale et dans le *mégaron*)[48], ceux-ci ayant été pratiqués par et pour les élites - donc plutôt dans un contexte privé que public[49]. De même, nous n'étudierons pas les sanctuaires de maison qui, pour des raisons similaires, ne regardent que la sphère privée du culte.

2.1 Rappel chronologique

Il est utile de remémorer les différentes phases chronologiques sur lesquelles le texte sera basé. S'étendant de l'Age du Bronze à l'Age du Fer, la période envisagée sera subdivisée en diverses sous-périodes régionales : le Minoen (Crète), l'Helladique (Grèce continentale pré-mycénienne et mycénienne), le Protogéométrique et Géométrique (zone égéenne post-mycénienne). Le tableau chronologique se présente comme suit à la page suivante[50] :

[47] Pour les lieux de culte en zone égéenne, cf., entre autres, ALCOCKAND, OSBORNE, 1994 ; HÄGG, 1998 ; HÄGG, 1999 ; HÄGG, 2002 ; HÄGG, MARINATOS, 1981; HÄGG, NORDQUIST, 1990 ; HÄGG, MARINATOS, NORDQUIST, 1988; LAFFINEUR, HÄGG, 2002.

[48] Dans ces lieux cultuels palatiaux, nous englobons, entre autres, les bains lustraux, les cryptes à piliers et les sanctuaires à banquettes et les temples tripartites. Cf., entre autres, DIETRICH, 1973 ; GESELL, 1985 ; FERNANDEZ, 2008, pp. 68-77 ; HÄGG, 1997 ; HÄGG, MARINATOS, 1987 ; LAFFINEUR, HÄGG, 2001 ; LETESSON, 2009, pp. 39-40 ; MARINATOS, 2004, pp. 206-209 ; MCENROE, 2010 ; RACHET, 1993, p. 398.

[49] GESELL, 1985, p. 61 ; GESELL, 1987, p. 125.

[50] Le tableau a été réalisé sur base de comparaisons entre les différentes publications utilisées dans le cadre de chapitre, avec un retour sur RACHET, 1993, pp. 717-732.

Bronze Ancien	Minoen Ancien III	*ca* 2150-2000 av.J.-C.	Helladique Ancien III	*ca* 2300-2100/1900 av.J.-C.
Bronze Moyen	Minoen Moyen I (A-B)	*ca* 2000-1900/1850 av.J.-C.	Helladique Moyen I	*ca* 2100/1900-1750 av.J.-C.
	Minoen Moyen II (A-B)	*ca* 1850-1750/1650 av.J.-C.	Helladique Moyen II	*ca* 1750-1650 av.J.-C.
	Minoen Moyen III (A-B)	*ca* 1750/1650-1600 av.J.-C.	Helladique Moyen III	*ca* 1650-1550 av.J.-C.
Bronze Récent	Minoen Récent I (A-B)	*ca* 1600-1450 av.J.-C.	Helladique Récent I	*ca* 1550-1450 av.J.-C.
	Minoen Récent II (A-B)	*ca* 1450-1380 av.J.-C.	Helladique Récent II	*ca* 1450-1380 av.J.-C.
	Minoen Récent III (A-B-C)	*ca* 1380-1065 av.J.-C.	Helladique Récent III (A-B-C)	*ca* 1380-1065 av.J.-C.
Fer	Subminoen	*ca* 1070-970 av.J.C.	Submycénien	*ca* 1065-1015 av.J.-C.
	Protogéométrique		*ca* 1015-900 av.J.-C.	
	Géométrique Ancien		*ca* 900- 850 av.J.-C.	
	Géométrique Moyen		*ca* 850-770 av.J.-C.	
	Géométrique Récent		*ca* 770-700 av.J.-C.	

2.2 Les peak sanctuaries

Comme leur dénomination anglophone l'indique, ces sanctuaires ont, pour caractéristique majeure, une localisation précise ou approximative au sommet d'un relief (montagne, plateau ou colline), en faisant un point de repère dans le paysage[51]. Bien qu'ils soient souvent reconnus comme une spécificité de la Crète minoenne, on en retrouve également en Grèce continentale. Toutefois, il faut constater l'énorme hiatus chronologique entre l'apparition de ce type de sanctuaires dans les deux régions : alors que les sanctuaires de hauteurs crétois remontent au plus tôt au Minoen Ancien III - Minoen Moyen I (fin du XXIV^{ème} - fin du XX^{ème} s.), ceux de la Grèce continentale n'apparaissent qu'au Géométrique Récent (2ème moitié du VIII^{ème} s.).

2.2.1 Crète minoenne

Vraisemblablement parallèles à l'essor des cités-états, les *peak sanctuaries* crétois ont été reconnus à travers une série d'empreintes rituelles laissées *in situ*[52] : restes de bûchers rituels, ensembles de matériel (dont certains à caractère votif), vestiges architectoniques (enclos, édifices). Il convient de préciser que les édifices sacrés deviennent récurrents plus tardivement. Le matériel est, quant à lui, très diversifié : vases (parfois miniaturisés) en céramique ou en pierre, figures anthropomorphes et zoomorphes en argile, objets et armes en bronze, galets, ossements animaux. Certaines pièces font référence à un contexte palatial : rhytons en protomé de bovidé, cornes de consécration, autels et tables rituelles (libations, offrandes), haches à double tranchant, inscriptions en Linéaire A.

Près de vingt-cinq sanctuaires de ce type ont été identifiés en Crète sur plus de cinquante sites (principalement dans les régions orientale et centrale)[53], dont un plus particulièrement connu : le Mont Iuktas (Fig. 8.23.). Sa renommée émane du fait qu'il est le sanctuaire le plus étudié, mais également le plus ancien, le plus grand et le plus longtemps en activité[54]. La distribution des sanctuaires de sommet crétois dans certaines zones de l'île serait vraisemblablement influencée par l'évolution de l'habitat, variable au niveau de la hiérarchie

[51] Pour le détail des caractéristiques principales des sanctuaires de sommet, cf. CHERRY, 1986, pp. 19-46 ; CURTI, 1992, pp. 266-267 ; DE POLIGNAC, 2002, p. 121 ; SOETENS *et alii*, 2002 a, p. 130 ; SOETENS *et alii*, 2002 b, pp. 161 ; SOETENS, SARRIS, TOPOUZI, 2006, pp. 313-314 . Voir également MARINATOS, 2004, p. 208 ; NOWICKI, 2002, pp. 31-37 ; SOETENS *et alii*, 2003, pp. 483-488 ; WATROUS, 1995, pp. 393-403.
[52] Cf. note précédente.
[53] SOETENS *et alii*, 2002 a, p. 130 ; SOETENS *et alii*, 2002 b, pp.162 ; SOETENS, SARRIS, TOPOUZI, 2006, p. 314.
[54] SOETENS *et alii*, 2002 a, p. 130.

et de la densité[55]. Ainsi, dans la phase protopalatiale (1900-1800 av.J.-C., Minoen Moyen IB - II), les *peak sanctuaries* semblent plus nombreux que les centres majeurs ; la relation d'un sanctuaire avec l'un ou l'autre habitat relèverait donc, dans un premier temps, d'un facteur aléatoire. Néanmoins, il faut déjà constater une hiérarchisation au sein des *peak sanctuaries* en Crète centrale, parallèlement à une visibilité[56] assez large. A l'époque néopalatiale (1650 av.J.-C., Minoen Moyen IIIA), le rapport avec les cités-états devient une constante, mais seul un tiers des sanctuaires reste en activité. Quelques uns d'entre eux, plus isolés, s'affranchissent de tout réseau hiérarchique, perdant ainsi un peu de leur rayonnement en tant que point de repère sur le reste du territoire. Ce lent processus d'abandon des *peak sanctuaries* prendra fin à la seconde moitié du XV^{ème} s. (Minoen Récent II), bien que le Mont Iuktas demeure le seul en utilisation ultérieurement.

Tenant le rôle de prototype pour les *peak sanctuaries* suivants, ce lieu de culte du Mont Iuktas[57] (Figg. 8.23.-8.24.), au centre de la Crète et en relation avec la cité palatiale de Knossos (à 13 km), en comporte évidemment les caractéristiques principales: localisation au sommet du relief (alt. 811 m) ; au cœur d'un réseau de visibilité comprenant d'autres *peak sanctuaries* régionaux ; enceinte cyclopéenne (L. 735 x l. 3 m x h. 3,50 m) circonscrivant l'espace sacré (MM III-MR I ; Figg. 8.31-8.32.) ; centaines d'objets constituant le matériel typique de ces lieux cultuels remontant au plus tôt au MA III-MM I (Figg. 8.33.-8.36.) ; ensemble architectural (MM III) composé d'au moins cinq modules s'étendant sur plusieurs niveaux de terrasse (*ca* L. 24,5 m), ces derniers orientés nord-sud, et d'une banquette pour offrandes votives (Figg. 8.25.-8.28.). Il faut également préciser que le sanctuaire s'est implanté à proximité d'une cavité naturelle (Figg. 8.25., 8.29.-8.30.) sur laquelle a été édifié un autel (Figg. 8.25.-8.26., 8.28.) dès la première phase d'activités sacrées du site : entouré de matériel votif correspondant à celui précité, l'autel étagé (L. 4,70 x h. 0,50 m) dissimule une table à offrandes faite dans une pierre semblable à un marbre vert à veinures blanches. Une voie d'accès processionnelle relie également le sanctuaire au territoire en aval.

---

[55] DRIESSEN, 2001, pp. 51-71 ; SOETENS *et alii*, 2002 b, pp. 164-165 ; SOETENS, SARRIS, TOPOUZI, 2006, pp. 316-317. Pour l'histoire évolutive des *peak sanctuaries*, cf. SOETENS *et alii*, 2002 a, pp. 130-131 ; SOETENS *et alii*, 2002 b, pp. 162.

[56] Comme cette dénomination l'indique, la visibilité est le fait qu'un sanctuaire de sommet avait une position dominante dans le paysage qui l'entourait : celle-ci lui permettait d'offrir une large vision panoramique du territoire, mais également d'être vu de loin. Parallèlement, les *peak sanctuaries* pouvaient se voir réciproquement : c'est ce qu'on appelle l'intervisibilité, basée sur le rapport hiérarchique des sanctuaires. Cf. SOETENS *et alii*, 2003, pp. 483-488 ; SOETENS, SARRIS, TOPOUZI, 2006, p. 316. Voir également les autres études de S. Soetens.

[57] Pour la description complète du Mont Iuktas et son évolution, cf . CURTI, 1992, pp. 266-267 ; KARETSOU, 1981, pp. 137-153.

Considérant un exemple géographiquement opposé au Mont Iuktas, nous allons à présent traiter du site de Traostalos[58], localisé sur la côte orientale de la Crète, non loin du centre palatial de Zakros (Figg. 8.23., 8.37.). Comme le précédent, le sanctuaire jouit, grâce à sa position sommitale, d'une visibilité particulière par rapport aux autres sanctuaires de sommet locaux et est accessible par deux routes. Le lieu cultuel a été établi sur un plateau (20 x 12 m) au versant occidental très abrupt : centralisé sur le côté sud-ouest, la principale structure se dévoile sous l'apparence d'une niche creusée dans la roche destinée à contenir le bûcher continu du sanctuaire. Le reste du plateau (principalement le côté septentrional) est caractérisé par des foyers rituels plus réduits utilisés occasionnellement. La zone entière est parsemée de dépôts de matériel rituel et votif caractéristique des *peak sanctuaries*, parmi lequel il faut toutefois signaler la présence d'une production locale spécifique (Figg. 8.38.-8.39., 8.42.) : une multitude de disques en schiste et en calcaire (diam. 0,12 < 0,15 m ; ép. 0,003 < 0,005 m) était enfouie sous les couches de cendres du bûcher principal. Les manifestations cultuelles se sont également développées de manière similaire sur le versant est du plateau, dans des fissures naturelles. Sur et en périphérie de la plateforme, trois constructions rudimentaires (« Buildings A, B, C », Figg. 8.40.-8.41.) ont été identifiées : couvrant de petites surfaces (entre 15 et 25 m^2), elles ont été édifiées sur le massif rocheux avec une élévation inférieure en blocs de pierre grossiers et supérieure en matériaux périssables. Placées à l'endroit de dépôts ou de foyers rituels originels, ces trois structures auraient vraisemblablement un lien avec la sphère cultuelle, comme l'ont également montré les objets divers contenus à l'intérieur de celles-ci. Hormis une éventuelle subdivision de l'espace sacré, leur fonction précise reste cependant indéterminée. La datation offerte par les données archéologiques indique que le sanctuaire de sommet de Traostalos était en utilisation au moins durant les phases protopalatiale et néopalatiale (jusqu'au Minoen Récent I).

2.2.2 Grèce géométrique

Comme nous l'avons déjà annoncé, la Grèce continentale et les îles qui lui sont proches verront surgir des sanctuaires de sommet à partir de l'époque géométrique tardive[59] : on en dénombre aussi bien en Attique, Argolide, Corinthie, Arcadie, qu'à Egine. En dehors de la localisation géographique et de la visibilité régionale, les composantes de ces lieux cultuels

[58] Concernant la description complète et l'histoire du site de Traostalos, cf. CHRYSSOULAKI, 2002, pp. 57-66.
[59] Pour une description des caractéristiques générales et la liste des sites, cf. DE POLIGNAC, 1995 b, pp. 81, 95, 97 ; DE POLIGNAC, 2002, pp. 119-122 ; LANGDON, 1976, pp. 100-112.

se distinguent sensiblement de celles crétoises : les cendres et ossements animaux, provenant de bûchers sacrificatoires, ainsi que les dons votifs et les céramiques pour mets rituels, sont les seuls signes de leur activité. Leur fréquentation fluctua dans le temps : apogée au VII^{ème} s., crépuscule au VI^{ème} s., petite renaissance au IV^{ème} s. avant une recrudescence à la fin de l'époque impériale romaine. Autre différence avec le monde crétois : les *peak sanctuaries* de la Grèce continentale et insulaire sont exploités dans un cadre rural qui s'écarte de tout pouvoir centralisé de type « cité-état »[60], et pour cause puisque la région se remet alors doucement du déclin généralisé observé depuis le début des dits *Dark Ages*.

Alors que la majorité de ces sites naquirent durant le Géométrique Récent, le Mont Hymette[61] (Fig. 8.23.), à proximité du futur centre d'Athènes, fait figure d'exception, les premières attestations de son activité datant du Protogéométrique tardif (X^{ème} s.). Non loin du sommet montagneux (alt. 1026 m), le site a été mis au jour dans une zone marquée par la présence d'une singularité géologique (dépression naturelle). La datation n'est pas la seule particularité du lieu sacré: il faut également constater la présence de structures cultuelles, assez rudimentaires (Figg. 8.43.-8.45.). Premièrement, des vestiges de murs en pierres sèches grossières ont été identifiés comme des segments d'enclos de part et d'autre de la dépression, l'un étant mieux conservé que l'autre (enclos ouest, dim. conservées *ca* L. 5,80 x ép. 0,80 < 2 m). D'après les restes découverts, la zone comprise à l'intérieur des enclos aurait été pavée et un autel y aurait été aménagé sous forme de pierres empilées. Structurellement semblable aux précédents, le troisième assemblage de pierre a été édifié au cœur de la dépression et sa forme circulaire (diam. 2,80 m) laisse supposer qu'il s'agirait d'un puits. Outre les bûchers et sacrifices animaux rituels, le matériel archéologique extrait durant les fouilles documente l'usage des structures entre les X^{ème} et VI^{ème} s., avec une réutilisation à l'époque romaine tardive : il consiste principalement en des céramiques fragmentées ou entières correspondant aux styles chronologiques (Figg. 8.46.-8.47.), généralement pour boire, servir ou conserver des liquides, parmi lesquelles certaines comportent des « graffiti » (VIII^{ème}-VII^{ème} s.), à fonction de dédicaces ou non. Pour les périodes plus récentes, on retrouve des objets métalliques (couteaux, anneaux, etc. ; Fig. 8.47., nn. 320-324), des lampes et des monnaies. Entremêlés, les cendres, les restes d'ossements brûlés et le matériel votif sont essentiellement concentrés dans la dépression (puits) et dans la zone de l'autel. Si le matériel céramique constitue la preuve des activités menées pendant plusieurs siècles *in situ*, l'absence de toute

[60] DE POLIGNAC, 2002, p. 122.
[61] Pour la description complète du Mont Hymette, cf. LANGDON, 1976, pp. 1-79.

stratigraphie empêche cependant de donner une datation précise pour la construction des trois structures cultuelles[62].

2.2.3 Interprétations et commentaires

L'origine égéenne des *peak sanctuaries* remonterait, selon certains, à des phases reculées de l'Age du Bronze[63], voire au Néolithique[64]. Un exemple cycladique nous est fourni par le site de Minoa, sur l'île d'Amorgos[65] (Figg. 8.48.-8.50.) : sur l'acropole protégée partiellement par un mur de fortification, des repères archéologiques (obsidienne, tessons de céramiques) provenant de cavités naturelles, ultérieurement intégrées à un édifice sacré d'époque géométrique[66], suggèrent que le site devait déjà endosser un statut cultuel semblable à un sanctuaire de sommet ayant la forme d'un *hypaethros* - autrement dit, un lieu de culte à ciel ouvert -, dans les phases les plus anciennes de son occupation (Néolithique Final - Bronze Ancien).

Pouvant également être vus comme une combinaison entre les très fréquentés *cave sanctuaries* et les *sacred enclosures*[67], les sanctuaires de sommet n'auraient pas seulement une fonction cultuelle. En Crète, leur dispersion dans le paysage et leur visibilité permettent de croire que ces lieux servaient également de points de repères intentionnels à destination des voyageurs, terrestres et maritimes[68]. En effet, l'intensité des bûchers rituels en aurait fait des espèces de phares, de balises visibles au loin et de nuit. En Grèce géométrique, l'utilité agraire de certains sanctuaires se traduirait à travers la vénération de Zeus en tant que divinité du climat, même si ce rapport cultuel n'est ni généralisé, ni exclusif aux *peak sanctuaries*[69]. Par ailleurs, ces sanctuaires sont parfois associés, à la fois en Crète et en Grèce, au mythe même de Zeus, identifiés comme des endroits clés de son parcours[70]. Ainsi, le sanctuaire du Mont Iuktas est parfois considéré comme le tombeau du roi des dieux[71].

Bien que la situation crétoise soit sensiblement analogue à celle étrusco-latiale en termes de typologie structurelle et de rituels, il faut souligner une différence considérable : les

[62] LANGDON, 1976, p. 51.
[63] NOWICKI, 2002, pp. 31-37 ; SOETENS *et alii*, 2002 a, p. 130.
[64] MARANGOU, 1998, p. 15.
[65] Mais sans aucune continuité entre les structures d'époques différentes. Cf. MARANGOU, 1998, pp. 15-21.
[66] Sans continuité entre les aménagements de ces deux époques. Cf. MARANGOU, 1998, p. 21.
[67] Pour ces deux catégories, voir, entre autres, CARINCI, D'AGATA, 1991, p. 227 ; FERNANDEZ, 2008, pp. 75-77.
[68] SOETENS *et alii*, 2002 b, pp. 166-167 ; SOETENS, SARRIS, TOPOUZI, 2006, p. 319.
[69] LANGDON, 1976, pp. 71-95.
[70] LANGDON, 1976, p. 81.
[71] SOETENS *et alii*, 2002 a, p. 130.

peak sanctuaries en Crète n'étaient pas intégrés aux habitats, même s'ils étaient généralement en lien avec ceux-ci. Leur répartition est du reste soumise au « puzzle » territorial en mouvement influencé par les dominations politiques. De même, les sanctuaires de sommet en Grèce géométrique ont évolué dans un milieu rural, qui se distancie lui aussi du contexte rencontré dans le *Latium vetus* et en Etrurie méridionale. Pourtant, tous ces lieux cultuels sont interprétés comme un moyen de réunion et de cohésion communautaire. Ils se révèlent être aussi un facteur déterminant dans le développement futur des sociétés dont ils dépendent. Dans le cas crétois, ces sanctuaires sont d'ailleurs imprégnés de symboles politiques, qui garantissent le lien fort entre pouvoir religieux et pouvoir étatique.

Quelle que soit la « divinité » vénérée en ces lieux, les éléments de la nature sont toujours très marqués dans ces endroits sacrés. La localisation au sommet d'un mont participe elle-même énormément à la dévotion exprimée en ces lieux et son rôle se trouve renforcé lorsqu'elle peut offrir des singularités géologiques supplémentaires qui augmentent son caractère « extraordinaire ». La définition de l'espace sacré est requise par quelque façon que ce soit : dépôts matériels votifs, bûchers et sacrifices animaux, constructions accueillant les actes cultuels. Seul le recours à des dépositions funéraires, sacrificielles ou non, aux fins propitiatoires et expiatoires, n'a pas été signalé dans les *peak sanctuaries*. Cette absence reflète plus une différence de conception par rapport à l'Italie étrusco-latiale, plutôt qu'une différence de signification du lieu de culte : le composant « humain » a une valeur telle - selon les conjonctures possibles, sous-évaluée ou inestimable - qu'il n'entre pas dans la sanctification des sanctuaires crétois.

2.3 Les structures de type domestique à fonction cultuelle

Dans la section suivante, nous serons confrontés à une problématique à laquelle nous avons déjà eu affaire concernant le monde étrusco-latial : l'usage d'une typologie architecturale domestique dans le cadre d'un culte, en d'autres termes les dites « cabanes cultuelles ». Ce type de structures ne se limitera pas aux cabanes, tant les habitations pouvaient avoir diverses apparences dans le monde égéen, aussi bien au point de vue chronologique que régional. Comme nous l'avons déjà souligné, le culte auquel sont soumises ces structures domestiques peut être qualifié de public, écartant par la même occasion tout culte à caractère privé et/ou familial.

2.3.1 Attique, de la phase mycénienne à celle géométrique

A Eleusis (Figg. 8.23., 8.51.), des vestiges de même nature, chronologiquement distants mais topographiquement proches, ont montré une transformation progressive du site en deux endroits du sanctuaire de Déméter: d'une part, une structure mycénienne là où aura lieu l'édification du *Telesterion* sous Pisistrate ; d'autre part, un édifice d'époque géométrique, en dehors de l'enceinte du *Telesterion* mais lui étant contigu. Les deux édifices se situaient sur le versant est de l'acropole, sur la côte maritime (baie d'Eleusis).

En ce qui concerne l'époque mycénienne, il s'agit d'un *mégaron*[72] (Fig. 8.52.) fait d'une maçonnerie de pierres (ca L. 10,40 x l. 5,90 m) entouré d'un enclos partiellement conservé (*peribolos*). L'ensemble date de l'Helladique Récent II-III[73], accosté de bâtiments contemporains et postérieurs de nature indéfinie. L'édifice est posé sur de maigres restes de murs antérieurs (Helladique Moyen), peut-être relatifs à un bâtiment rectangulaire et également documentés par la présence de sépultures stratigraphiquement connexes[74]. Les libations et les sacrifices animaux par bûchers ont laissé quelques restes derrière eux : vases émiettés, cendres et ossements animaux brûlés retrouvés à l'intérieur des canalisations de drainage de la plateforme, ayant apparemment servi d'autel[75]. De plus, nombreuses sont les figurines, peut-être votives, qui ont émergé en contexte secondaire en périphérie directe du *mégaron*. Ce dernier laissera sa place à l'aménagement plus tardif du *Telesterion* (fin VII^{ème} - début VI^{ème} s.) où se dérouleront les illustres Mystères d'Eleusis. Il est difficile de déterminer si le mégaron a continué d'être en activité jusqu'au VIII^{ème} s., période où l'on remarque une renaissance des marques rituelles.

Plus au sud sur une terrasse artificielle, un autre *mégaron*, moins bien conservé, est apparu durant la période géométrique[76] (Figg. 8.53.-8.54.). La construction à portique *in antis* (profondeur du portique 2,10 m ; largeur probable du *mégaron* 4,20 m et longueur conservée 1,80 m) avait probablement une élévation en briques crues. Les quatre pièces alignées qui la

[72] Structure domestique de base, quadrangulaire avec un vestibule ouvert, et non pas le centre du palais mycénien. Pour la définition du *mégaron*, cf. RACHET, 1993, p. 125. Le *mégaron* B d'Eleusis se compose d'un portique *in antis*, d'un vestibule et d'une pièce principale. Il est également pourvu d'une plateforme frontale. Pour la description complète de l'édifice, de son évolution et du matériel qui y a été découvert, cf. COSMOPOULOS, 2003, pp. 2-20 ; MAZARAKIS AINIAN, 1988, pp. 115-116 ; MAZARAKIS AINIAN, 1997, pp. 147-150. Voir également BINDER, 1998, pp. 131-139.

[73] Datation fournie par les tessons céramiques relevés à l'intérieur de chaque élément architectonique composant l'ensemble. Cf. COSMOPOULOS, 2003, pp. 4, 6, 8, 10, 14.

[74] COSMOPOULOS, 2003, pp. 2-3.

[75] COSMOPOULOS, 2003, p. 17.

[76] Pour la description complète et l'évolution du *mégaron*, ainsi que des découvertes qui y ont été faites, cf. MAZARAKIS AINIAN, 1997, pp. 150-153 et surtout 151-153 ; MAZARAKIS AINIAN, 1999, pp. 28-32 . Voir aussi BINDER, 1998, pp. 131-139, et en particulier p. 135.

composaient étaient accessibles par un unique couloir communicant. Bien postérieure, une sépulture masculine (Fig. 8.55.), entourée de pierres sous tumulus (diam. *ca* 3 m) et dépourvue de tout mobilier, a été aménagée en face du portique du *mégaron* et sa présence suggère un changement, à la fin du VIII^{ème} s., au niveau de la fonction de la structure jusqu'alors domestique, en y attribuant une connotation vraisemblablement cultuelle. Peu de temps après cette conversion, le *mégaron* est soumis à la destruction et un nouvel édifice (*ca* 13,65 x 10 m), appelée « Maison Sacrée » (VII^{ème} s.), est alors érigé par-dessus celui-ci (Fig. 8.53.). La pratique de feux rituels et sacrificiels (*pyre*) a été détectée au-dessus et autour du tumulus, à travers les restes de cendres, charbons, ossements animaux brûlés, coquillages, ainsi que de céramiques. De même, des libations semblent avoir été menées à l'intérieur de la « Maison Sacrée », dans un aménagement en forme de puits. D'après les couches qui en sont relatives, plusieurs bûchers ont été allumés avant et après la destruction du *mégaron*, régulièrement même durant la phase active de la « Maison Sacrée », comme l'indiquent les dépôts matériels effectués à l'intérieur de ses multiples salles. Alors que la « Maison Sacrée » sera elle-même oblitérée à la fin du siècle, un temple à *oikos* bipartite sera édifié à l'endroit du tumulus.

2.3.2 Eubée protogéométrique et géométrique

Quelques fonds de cabane de l'époque géométrique ont été mis en évidence sous les fondations de temples archaïques. Il faut ajouter que ces cabanes sont accompagnées de manifestations clairement cultuelles. C'est notamment le cas dans le sanctuaire d'Apollon *Daphnephoros* (aire I - ouest) et d'Artémis *Amarinthia* à Érétrie (aire II - est), où les temples respectifs sont séparés par un ruisseau[77] (Fig. 8.57.).

Le sanctuaire se situe en contrebas de l'acropole, dans la plaine côtoyant le littoral (Fig. 8.56.). Les premières traces remontent à la 2ème moitié du IX^{ème} s. : parmi celles-ci, on recense des restes issus de bûchers rituels et de matériel céramique concentrés essentiellement sur la partie sud-est du futur temple d'Apollon. Une incinération masculine de guerrier contemporaine est également à signaler.

[77] Pour la description des structures, l'évolution du site et les découvertes matérielles, cf. FULMINANTE, 2000, p. 288 ; MAZARAKIS AINIAN, 1997, pp. 58-63. Voir aussi COLDSTREAM, 1977, pp. 88, 178, 322 ; MAZARAKIS AINIAN, 1988, pp. 110-112 ; MAZARAKIS AINIAN, 1999, p. 28.

Ce type de vestiges (céramiques et bûchers rituels) documentent également la phase suivante (800-750 av.J.-C.), généralisés sur les aires I et II. Ils semblent se rapporter à plusieurs cabanes en matériaux périssables, ainsi qu'à un autel circulaire (F ; Fig. 8.57. b).

A partir du milieu de ce même siècle (phase III ; Fig. 8.57. b), les premiers édifices reposant sur des fondations en pierres sèches sont construits là où siégeaient précédemment les cabanes. De plan absidial (A, B1, D1 et G) ou ovale (C, E et N), ces structures orientées généralement nord-sud ne constituent qu'une étape évolutive des habitations antérieures, car leur élévation est encore réalisée en en matériaux périssables. La plupart de ces nouvelles structures se situent dans l'aire I, à l'exception de l'édifice G en aire II. La structure C est équipée d'un four à fusion et de banquettes en pierre. Les dimensions de la structure D1, caractérisée par un portique *in antis*, en font une construction en exergue par rapport aux autres : elle atteignait probablement les 15-20 m de long. L'autel F semble encore en activité, alors que l'on note la présence d'un aménagement analogue à proximité de la construction G en aire II (autel H). Son remplissage est fait de cendres, de galets et d'argile sableuse. En outre, du matériel votif varié (figurines en argile, fragments d'*hydrae* miniaturisées, ossements brûlés) a été déposé en différents endroits du site, notamment autour des autels. Par ailleurs, plusieurs restes de murs, vestiges d'enclos, ont été mis au jour au sein de ce réseau d'habitations. D'autres délimitations composées d'un parcours signalé par un mur ont été repérées à deux endroits de l'aire I, précisément à l'est et à l'ouest de celle-ci.

Le dernier quart du VIII^{ème} s. (Fig. 8.57. c, d, e) est marqué par l'oblitération de certaines cabanes et par la restructuration d'autres, dans l'aire I : alors que la cabane A semble avoir été épargnée par les changements, la structure D1 toute proche se mue en un édifice semblable à une cabane aux dimensions colossales, qui lui valent d'être considéré comme le premier *hekatompedon* - c'est-à-dire un édifice d'une longueur de cent pieds, environ 33 m - en territoire grec. De même, l'autel F adopte un plan quadrangulaire émanant de l'ajout d'un mur de renforcement. De nouveaux dépôts matériels sont constatés près de l'édifice A (pointes de lance, céramiques dans une étoffe) et près d'une délimitation renforcée (argile, pierre et céramiques).

La cinquième phase (675-530 av.J.-C. ; Fig. 8.57. d) voit la construction du temple d'Apollon selon les caractéristiques de l'ordre ionique, au-dessus des cabanes A et D. Il fera l'objet de réaménagements postérieurs. Il faut souligner l'axialité de la cabane A par rapport à la *cella* du temple, accostée par l'édifice D à l'ouest.

2.3.3 Interprétations et commentaires

A Eleusis, les deux édifices appartenant à deux époques distinctes ont une interprétation identique : il s'agirait de demeures ayant appartenu à de hauts dignitaires de la société d'antan, par la suite réquisitionnées pour la pratique d'un culte[78]. Le *mégaron* mycénien, qui montrerait les plus anciennes traces du culte de Déméter[79], verra la construction du *Telesterion* bien plus tard, alors que le *mégaron* géométrique sera substitué par la Maison Sacrée, résidence de la prêtresse de Déméter[80]. Le *mégaron* mycénien est parfois commenté comme un édifice résidentiel dans lequel aurait été exécuté un culte familial[81].

A Erétrie, trois structures, dont a été identifiée la fonction, émergent de l'ensemble : les structures A, C et D[82]. L'édifice le plus simple (C) consiste en un atelier métallurgique. Les structures A et D seraient respectivement la cabane du fondateur de la ville, à la charge cultuelle et économique, et la première phase du temple d'Apollon. La conservation de la cabane A au sein du sanctuaire amène certains archéologues à l'envisager comme une structure comparable à un *hérôon*, alors que le dit fondateur a lui-même été enseveli dans une structure interprétable comme tel près de la porte occidentale de la ville[83].

Comme dans le *Latium vetus* et en Etrurie méridionale, le phénomène de continuité cultuelle trouve un écho en Grèce continentale et insulaire. De nombreux exemples allant de l'époque mycénienne à géométrique posent cette question de la continuité cultuelle entre demeures de seigneurs ou de fondateurs (*anaktora*) et premiers temples[84]. Elle serait d'autant plus remarquable qu'elle s'étendrait sur plusieurs siècles, et ce même au-delà de la période trouble des *Dark Ages*. A travers toutes les situations analysées, nous sommes également confrontés à la difficulté de distinguer l'empreinte cultuelle au cœur de ses constructions qui gardent avant tout la physionomie d'une habitation traditionnelle[85]. Si l'on revient sur le *mégaron* mycénien d'Eleusis, ce mimétisme structurel arrive à en être interprété comme la

[78] COSMOPOULOS, 2003, p. 1 ; MAZARAKIS AINIAN, 1988, p. 115-116 ; MAZARAKIS AINIAN, 1997, pp. 151, 347-348, 354 ; MAZARAKIS AINIAN, 1999, pp. 30, 32. Voir également MAZARAKIS AINIAN, 1997, pp. 340-349.
[79] BINDER, 1998, p. 131 ; MAZARAKIS AINIAN, 1997, pp. 148-149.
[80] GUETTEL COLE, 2004, pp. 142 ; MAZARAKIS AINIAN, 1999, p. 30.
[81] COSMOPOULOS, 2003, pp. 18-19.
[82] Pour les interprétations suivantes, relatives aux trois édifices, cf. FULMINANTE, 2000, p. 288 ; MAZARAKIS AINIAN, 1988, pp. 110-112 ; MAZARAKIS AINIAN, 1997, pp. 58-63, 102-105 ; MAZARAKIS AINIAN, 1999, p. 28.
[83] MAZARAKIS AINIAN, 1988, pp. 110-112 ; MAZARAKIS AINIAN, 1997, pp. 61-62 ; MAZARAKIS AINIAN, 1999, p. 28.
[84] Pour la liste des sites, cf. MAZARAKIS AINIAN, 1988, pp. 105-119 ; MAZARAKIS AINIAN, 1997, pp. 98 ss., 375-381, MAZARAKIS AINIAN, 1999, pp. 18-36.
[85] COSMOPOULOS, 2003, pp. 14-15 ; DE POLIGNAC, 1995 b, p. 82 ; MAZARAKIS AINIAN, 1997, pp. 381-392, et en particulier pp. 386-390.

preuve d'un culte à prévalence familiale. L'argument utilisé par les auteurs est principalement la présence du *peribolos* autour du *mégaron*, traduit comme une protection de leur intimité[86]. Or, ces mêmes auteurs insistent paradoxalement sur la spécificité de l'enceinte, principalement à destination cultuelle, de même que la plateforme-autel[87]. Selon nos observations, le *peribolos* avait une des fonctions qui lui étaient habituellement affectées[88] : circonscrire et signaler l'espace cultuel, *a fortiori* parmi des édifices indifférenciés.

Au sein de la liste des cas concernés par cette problématique, il y a notamment Thermon (Etolie) et Asine (Argolide), deux sites de l'Age du Fer (Protogéométrique et Géométrique), où l'on a également mis en évidence des tombes adultes et infantiles dans le périmètre des structures, en connexion avec des rituels et des ajouts structurels à vocation cultuelle[89] (Figg. 8.58.-8.60.). A Oropos, les sépultures infantiles à *enchytrismos* se sont retrouvées en grand nombre parmi les habitations contemporaines, situation trouvant peu de comparaisons en zone égéenne[90] (Fig. 8.61.). Ces informations remettent en avant l'utilisation de sépultures dans un contexte cultuel, le statut des individus enterrés et l'interprétation de certains édifices liés au monde des morts. Structures à vocation *a priori* funéraire, les *hérôa*[91] sont destinés à perpétuer la mémoire de héros mythiques appartenant à la communauté qui les vénère. Car, en effet, l'aménagement d'une sépulture, généralement fastueuse pour l'époque, au sein même d'un habitat, exprime l'intérêt de la communauté de disposer d'un lieu « sacro-funéraire » parmi les habitations. Au fil du temps, ce culte de héros prend la forme d'un culte divin et les structures qui lui sont associées sont assimilables à un sanctuaire. Comme en Etrurie méridionale et dans le *Latium vetus*, il n'est pas rare d'être confronté, dans le monde égéen, à l'emploi de tombes au cœur de l'espace des vivants[92]. L'usage cultuel de cette pratique rituelle, à ne pas confondre avec les *hérôa*, semble se confirmer à travers différents exemples. Toutefois, son champ d'application dépasse largement le cadre d'un rite propitiatoire ou expiatoire : il regarderait également la sphère chtonienne et la vénération des morts, voire des ancêtres.

[86] COSMOPOULOS, 2003, pp. 18-19.
[87] COSMOPOULOS, 2003, p. 15.
[88] Le *peribolos* se rencontre également en milieu funéraire, matérialisant le périmètre des tumuli. Cf., entre autres, MACHOWSKI, 2007, pp. 1-12 ; MAZARAKIS AINIAN, 2002, pp. 183-227.
[89] MAZARAKIS AINIAN, 1999, pp. 18, 19, 28.
[90] MAZARAKIS AINIAN, 2002, p. 197.
[91] MAZARAKIS AINIAN, 1999, pp. 11-18. Voir aussi CALLIGAS, 1988, pp. 229-234.
[92] MAZARAKIS AINIAN, 1997, pp. 349-357 ; MAZARAKIS AINIAN, 1999, pp. 18-36.

Ainsi, un édifice aux dimensions supérieures à celui d'Erétrie et découvert non loin de là résume parfaitement la situation interprétative, très complexe: le dit *hérôon* de Lefkandi[93] (Fig. 8.62.), sur une colline voisine (Toumba) de celle de l'habitat (Xeropolis). D'une longueur de *ca* 45-50 m et d'une largeur de *ca* 15 m, cette construction absidiale en matériaux périssables datant du X^{ème} s. (Figg. 8.63.-8.64.) possède en outre une innovation typologique : un portique périptère, le premier en territoire grec à l'origine du canon architectural relatif au temple grec. Elle est généralement interprétée comme la demeure d'un chef de la communauté, voire d'un prince. Ce dernier et son épouse auraient vraisemblablement été enterrés concomitamment au milieu de leur habitation (Figg. 8.63, 8.65.-8.69.) : les deux dépositions mises au jour dans la même fosse ne respectaient pas le même rite funéraire. En effet, alors que l'époux avait été incinéré avec les honneurs dus à son rang, la femme avait été inhumée à ses côtés. Dans la seconde fosse juste à côté de la première, les dépouilles de quatre chevaux avaient elles aussi été déposées en terre (Fig. 8.70.). Quelques dizaines d'années plus tard, l'édifice fut détruit, enseveli sous un tumulus (Fig. 8.63.), alors que la zone face à celui-ci sera occupée par des sépultures (dès la fin du IX^{ème} s. ; Fig. 8.63.). Entre la déposition des défunts et la destruction de l'édifice, une utilisation prolongée - cultuelle ? - de la cabane colossale n'est pas à exclure. Différentes argumentations ont inspiré diverses propositions : habitation d'un chef qui fut également sa dernière demeure ; structure funéraire à typologie domestique; demeure ayant évolué vers une fonction funéraire, voire même cultuelle[94]. Bien que souvent discréditée par des suppositions elles aussi contestables, la dernière possibilité est celle qui reçoit une réponse favorable à nos yeux. Certains arguments laissent entrevoir une évolution fonctionnelle de l'édifice, acquérant une vocation cultuelle. Premièrement, la fonction originelle, domestique, serait confirmée par des indices structurels d'activités en rapport avec le domaine agricole (pavement circulaire dans la salle est)[95]. En outre, ceux-ci constitueraient aussi une caractéristique d'une construction cultuelle. Deuxièmement, certains aménagements, tels le puits purificateur dans le porche d'entrée et le cratère déposé au centre de l'édifice près des sépultures, ont un usage cultuel évident, bien que ce dernier aurait été détourné, selon certains, à l'occasion du rituel funéraire[96]. La difficulté interprétative réside dans le fait que la destruction de l'édifice et l'assemblage du

[93] Pour la description de la structure, du matériel qui a été découvert et leur interprétation, cf. GATES, 2003, pp. 199-200 ; MAZARAKIS AINIAN, 1988, p. 116 ; MAZARAKIS AINIAN, 1997, pp. 48-57, 98 ; MAZARAKIS AINIAN, 1999, pp. 26-28, 32 ; POPHAM, CALLIGAS, SACKETT, 1993, pp. 1-101.
[94] MAZARAKIS ANIAN, 1997, p. 54 ss. ; MAZARAKIS AINIAN, 1999, pp. 27-28 ; CRIELAARD, DRIESSEN, 1994, p. 259 ; POPHAM, CALLIGAS, SACKETT, *op.cit*., p. 49 ss.
[95] MAZARAKIS AINIAN, 1999*,* pp. 25, 27.
[96] MAZARAKIS AINIAN, 1999*,* p. 27.

tumulus ont certainement effacé des informations essentielles à la compréhension du lieu, endommagée une nouvelle fois par des dépravations modernes déplorables[97]. Si la proposition cultuelle peut apparaître comme spéculative, les oppositions rencontrées à son égard - appuyant généralement l'hypothèse de rites cérémoniels funéraires et non pas cultuels[98] - ne trouvent pas plus de justification. L'interprétation de *hérôon* reste également infondée. D'une part, la structure de Lefkandi ne correspond pas *stricto sensu* à la définition de l'*hérôon*, d'autant plus que les défunts ne semblent pas avoir fait l'objet d'offrandes particulières après leur ensevelissement[99]. D'autre part, cette identification ne repose que sur une supposition : celle que les défunts sont les prestigieux occupants de la structure. Le fait que ceux-ci ne le soient pas est tout aussi probable. Les rites funéraires appliqués nous montrent combien ces individus ont été traités différemment : la femme a été inhumée, et non pas incinérée, comme le veut le rite funéraire prédominant. En réalité, l'inhumation se rencontre également, parfois concomitamment à l'incinération[100]. Toutefois, ce que l'on pourrait interpréter comme une rupture de l'isonomie funéraire, fréquente en contexte cultuel dans le *Latium vetus* et en Etrurie méridionale, trahit un changement volontaire qui n'est pas sans conséquence pour l'inhumée. Pour quelles raisons et à quelle fin ? Ces questions valent également pour la destruction de l'édifice et son remplacement par un tumulus. *A priori*, la rupture isonomique peut se révéler être un indice de la position sociale, ou plutôt du rôle que la défunte recouvrait au sein de la société. Si l'on considère l'hypothèse cultuelle, les questions posées ci-dessus pourraient être partiellement solutionnées, notamment en procédant par des comparaisons avec l'Etrurie méridionale et le *Latium vetus*. En effet, l'entorse isonomique produite à l'égard de la sépulture féminine est un phénomène fréquent en contexte quasi exclusivement cultuel et propitiatoire. En outre, la rupture isonomique peut également être reconnue dans la richesse des mobiliers funéraires, exceptionnelle pour l'époque[101]. De même, la destruction et la reconstruction peuvent revêtir la signification d'actes rituels rencontrés en Italie étrusco-latiale à plusieurs reprises (murs palatins et la *domus Regia* à Rome, structure sous temple de Mater Matuta à Satricum).

---

[97] POPHAM, CALLIGAS, SACKETT, 1993, p. 2.
[98] Principalement dans MAZARAKIS AINIAN, 1999, pp. 27-28.
[99] MAZARAKIS AINIAN, 1999, p. 27.
[100] POPHAM, CALLIGAS, SACKETT, 1993, p. 21-22. Dans les régions où l'incinération prévaut (cf. n. 60), l'inhumation peut être employée dans des situations exceptionnelles, telles que les tombes d'enfants. Cf. COLDSTREAM, 1977, pp. 30, 46, 88.
[101] Le mobilier relatif à l'incinération se compose d'un cratère en bronze chypriote (cinéraire), d'une épée, d'une lance et d'un rasoir en fer, ainsi que d'une meule ; en plus d'un poignard en fer avec un manche en ivoire, l'inhumation se résumait aux ornements personnels de la défunte, c.-à-d. une somptueuse parure en or posée sur sa dépouille. Cf. GATES, 2003, p. 199 ; MAZARAKIS AINIAN, 1997, pp. 51-52 ; POPHAM, CALLIGAS, SACKETT, 1993, pp. 19-21.

Les structures analysées présentement étaient inclues dans un habitat ou en étaient extrêmement proches. Inévitablement, leurs présence, évolution et pérennité par rapport aux autres habitations ont eu une influence considérable sur la structuration du milieu auquel ces édifices particuliers appartenaient. Nous nous concentrerons sur cet aspect dans le point suivant.

Comme nous venons de le voir, ce sujet très complexe démontre que la continuité topographique impliquant une continuité cultuelle concerne plusieurs régions méditerranéennes et que la résolution de ce problème n'est pas unique. Ces édifices domestiques laissent des preuves manifestes de pratiques rituelles à des fins cultuelles durant des périodes plus ou moins longues, mais, bien que des sanctuaires s'établiront en ces mêmes endroits, il ne faut pas pour autant conclure qu'elles avaient un statut aussi défini que celui d'un temple. Bien évidemment, toutes les idées que nous avons exprimées dans cette section n'ont pas la prétention d'apporter une vérité, mais une piste potentielle vers de nouvelles voies interprétatives.

3. L'impact des sites cultuels dans le développement « urbanistique »

A toute époque, à tout endroit, l'espace cultuel se définit dans le paysage par une distinction qui émane de sa nature, de sa forme, de ses produits. Elle marque son environnement mais la portée de son rôle dans le développement des communautés n'est pas toujours mesurée valablement.

Au regard des sanctuaires de sommet ombriens, la grande variabilité de leur distribution géographique et de leur position topographique laisse croire *a priori* à une irrégularité dans le mode d'établissement et dans l'organisation territoriale. Pourtant, à l'instar des habitats contemporains, les sanctuaires de sommet ombriens pourraient avoir fait l'objet d'une hiérarchisation, reflétée par leurs possibles affectations : sanctuaires dépendant d'un ou de plusieurs « districts », sanctuaires de frontière. Au moyen de leur visibilité inhérente à leur position géo-topographique stratégique, les *peak sanctuaries* égéens nous ont montré comment des aménagements cultuels éloignés des habitats ont pu néanmoins entretenir des relations d'interdépendance qui modèlent l'organisation et la gestion du territoire contrôlé par les entités étatiques. De même, les structures domestiques à fonction cultuelle, au cœur des habitats, constituaient un point d'ancrage dans le temps et l'espace qui se traduisait ultérieurement en un sanctuaire archaïque imposant au sein d'une cité dominante. Tous ont

façonné l'histoire de ces communautés appelées à devenir urbaines, mais en sont-ils pour autant à l'origine ?

Le peu de données recueillies et la variabilité des situations concernant les sanctuaires ombriens ne nous autorisent pas, pour l'instant, à les considérer comme l'élément annonciateur ou déclencheur d'une phase ayant pour résultat l'apparition des premiers centres urbains (d'autant que ces derniers semblent devoir leur existence à la conquête romaine). Néanmoins, nous pouvons observer que ces aires sacrées surgissent à une époque florissante de la culture ombrienne, synonyme de transition au niveau socio-économique : la nature des sanctuaires de sommet ombriens manifeste leur attachement à la pastoralité originelle des communautés, alors que leur monumentalisation et leur richesse dépendent avant tout de la volonté de la nouvelle classe sociale émergeante d'asseoir son autorité et de donner à la sphère cultuelle l'image de ses ambitions.

Bien que certains *peak sanctuaries* aient précédé les palais minoens, il est difficile de déterminer quelle a pu être leur implication dans la formation des cités-états crétoises, les données relatives à ces phases originelles reculées étant très pauvres. Par contre, les lieux cultuels d'époque géométrique (pour les deux catégories étudiées) peuvent apporter une réponse quant à la genèse des *poleis* grecques. Comme nous pouvons l'imaginer, au lendemain des *Dark Ages*, les sanctuaires de sommet d'époque géométrique ont certainement favorisé les rassemblements collectifs de type régional, voire interrégional, permettant la rencontre et le renouement de contacts entre les communautés, la plupart du temps isolées les unes des autres. Pour que ces communautés trouvent un point de ralliement dans l'exercice commun de rituels, chacune d'entre elles devait préalablement avoir forgé un système propre de pratiques, langage rituel codifié mais se devant d'être universel. Cette proposition avance l'hypothèse de l'antériorité des structures domestiques à fonction cultuelle dans des zones qui deviendront ultérieurement urbaines et suburbaines. Toutefois, il ne faut pas négliger que le raisonnement inverse peut également s'appliquer : l'existence de rituels régionaux a pu permettre l'élaboration d'une codification locale plus affinée, faisant des *peak sanctuaries* les premiers aménagements cultuels à l'époque géométrique. F. de Polignac a d'ailleurs évoqué la postériorité des cultes urbains, conférant dès lors aux sanctuaires régionaux un statut de première importance dans le développement des futures cités[102]. Or, nous avons mis en évidence que la chronologie des structures domestiques à fonction cultuelle confirme souvent la préexistence de ces derniers sur les sanctuaires de sommet, à l'exception du Mont Hymette.

[102] DE POLIGNAC, 1984, pp. 33, 35, 41 ss. ; DE POLIGNAC, 1992, pp. 114-127 ; DE POLIGNAC, 1995 a, p. 9 ; DE POLIGNAC, 1995 b, pp. 88, 90.

De plus, leur continuité cultuelle jusqu'à l'époque archaïque dévoile la persistance des pratiques rituelles au fur et à mesure de l'évolution des sites vers un état urbain.

4. Conclusion

La confrontation avec les mondes italique et égéen nous permet d'extraire *plusieurs modèles d'herméneutique archéologique* regardant divers niveaux.

Premièrement, si l'on considère les sites ombriens et égéens *d'un point de vue purement typologique*, nous pouvons constater que les différentes catégories de sites envisagées offrent de grandes analogies avec les cas observés dans le *Latium vetus* et en Etrurie méridionale, aussi bien au niveau structurel que rituel. Variablement répartis par rapport aux habitats, les sanctuaires archaïques d'Ombrie n'avaient de raison d'être que par leur installation sur les reliefs, influencée par un *background* transitionnel, à la fois pastoral et aristocratique. Les cultes qui s'y déroulaient étaient tournés vers les fruits de la terre. Les sanctuaires de sommet égéens attestent de l'implantation de cultes selon des caractéristiques géographiques et topographiques précises, dans des endroits où la nature, sous ses multiples formes, est le cœur de la vénération. Le seul hic des *peak sanctuaries* égéens est l'absence d'intégration urbaine apparaissant comme un critère déficient pour une ressemblance totale avec certains cas étrusco-latiaux. L'étude des structures domestiques à fonction cultuelle a mis en exergue que les formes employées dans le cadre cultuel sont communes aux sphères familiale (domestique) et funéraire. C'est encore une fois, comme dans le *Latium vetus* et l'Etrurie méridionale, l'interaction des différents éléments constitutifs qui donnent toute leur connotation aux constructions à vocation cultuelle. Les dépôts matériels, issus de bûchers et de sacrifices, ou à caractère votif, y tiennent une place prépondérante. L'usage de sépultures à des fins cultuelles est tout de même moins fréquent en Egée, voire inexistant en Ombrie[103].

Par ailleurs, *l'organisation et le développement de l'habitat* aux époques abordées sont vus sous d'autres angles. La continuité cultuelle (impliquée par une continuité topographique) entre diverses structures à l'intérieur ou en périphérie du site suppose que le lieu cultuel était considéré comme immuable. L'habitat devait donc en tenir compte et évoluer autour de lui. La diversité des localisations géographiques propres aux lieux de culte (« *intra situm* » ou « *extra situm* ») révèle que ceux-ci ont un retentissement aussi bien localement que

[103] Du moins d'après ce que les fouilles nous ont révélé jusqu'à présent.

régionalement. A l'image d'une société de plus en plus structurée et définie, le découpage de l'habitat et du territoire environnant repose sur ces endroits communautaires. D'une part, la distinction entre espace sacré et espace profane devient une norme qui fut le premier pas vers un rendement fonctionnel de l'espace[104] - autrement dit, le figement des activités - et la mise en œuvre de canons architectoniques basés sur une différenciation fonctionnelle. D'autre part, les sanctuaires régionaux ont configuré la morphologie du contrôle territorial par rapport plusieurs sites, multipliant dès lors les contacts entre eux. Malgré les phases de naissance et d'abandon de sites, l'évolution de l'habitat en Egée en ressort plutôt linéaire, progressive et ce même à travers les *Dark Ages* et jusqu'à l'apparition de *poleis*, périodes de changements politiques souvent désignées - peut-être à tort - comme césures culturelles[105].

Du point de vue sociologique, l'usage de formes domestiques, funéraires et politiques dans un contexte cultuel est révélateur d'une conception globalisante de la vie quotidienne, où chaque élément est indissociable des autres. Par contre, la production de figurines exclusivement votives en Ombrie dénote l'idée déjà bien aboutie d'un monde cultuel distinct des autres sphères sociales. Outre le besoin de distinguer l'espace sacré de celui profane, le recours aux enceintes symboliques et aux édifices pour l'exécution de rituels reflète un affermissement progressif du culte vers son institutionnalisation. Celle-ci est d'ailleurs illustrée par la présence de symboles du pouvoir (matériels et architecturaux), qui souligne une étroite combinaison entre les sphères cultuelle et politique dans leur développement. A ce propos, l'érection des sanctuaires archaïques en Ombrie et l'élaboration d'un matériel votif spécifique sont assimilés comme *status symbols* aristocratiques. De même, l'époque géométrique en Egée est marquée par la position sociale *a priori* élevée - pour ne pas dire dirigeante - des défunts mis au jour dans ces milieux cultuels : l'intervention (même passive) et l'empreinte manifestes de l'individu en terrain cultuel indiquent qu'il acquit une place plus centrale dans la société ; ainsi, le rôle du défunt se présente comme ambivalent, réunissant à la fois fonctions communautaire et cultuelle. Enfin, la continuité cultuelle transmise entre plusieurs édifices peut être perçue comme la volonté de préserver un endroit sacré remontant aux origines de la communauté alors fermement établie comme point de repère primordial de son histoire passée[106].

[104] DE POLIGNAC, 1984, pp. 30, 31 ; DE POLIGNAC, 1992, p. 118.
[105] Point de vue également proposé dans DE POLIGNAC, 1995 a, p. 8.
[106] DE POLIGNAC, 1995 b, p. 80.

Ainsi, malgré leurs contextes socio-économiques et géopolitiques différents, les difficultés interprétatives rencontrées dans le Latium et en Etrurie méridionale sont loin d'être étrangères à ces autres régions de l'Italie et de la Méditerranée. Principalement, l'aménagement de lieux cultuels au cœur ou à proximité d'habitats avait incontestablement *un impact décisif sur l'évolution des communautés et de leur environnement*. Notre expérience dans le monde étrusco-latial a également nourri de nouvelles possibilités quant à l'interprétation de certains sites protogéométriques et géométriques égéens qui sont contemporains des centres précédemment analysés. Ces deux péninsules partagent donc de nombreux points communs, à commencer par la prépondérance dans certaines régions, au XI^{ème} s., de l'incinération à une transition (Age du Bronze-Age du Fer) de leur histoire[107].

[107] Notamment en Attique, en Eubée et à Rhodes, cf. COLDSTREAM, 1977, pp. 30, 35, 42, 46, 87. Voir aussi LAFFINEUR, 1987 et en particulier HÄGG, 1987, pp. 207-212.

CONCLUSION

1. Résultats de l'étude

Le sujet principal de notre thèse était l'analyse et l'interprétation des lieux de culte protohistoriques et de leur rôle dans la proto-urbanisation de l'Italie étrusco-latiale entre le XI^{ème} et le VIII^{ème} s., à travers l'exemple de l'*area sacra* du Palatin à Rome. Il s'agissait avant tout d'adopter une méthodologie centrée sur la valeur purement archéologique des repères, s'affranchissant ainsi de toute considération occasionnée par la lecture des récits mythiques et autres sources littéraires, bien plus tardifs. L'identification de lieux de culte dans le *Latium vetus* et en Etrurie méridionale, durant la période Bronze Final-Fer I, a requis le choix de plusieurs critères de type topographique, typologique, interactif et évolutif. Ce dernier, relatif à l'intégration urbaine des lieux de culte, a permis l'évaluation de leur rôle dans le processus proto-urbain. Le seul réexamen des sites, structures et matériels publiés a donné lieu, grâce à cette nouvelle approche, à des observations nombreuses et novatrices, ainsi qu'à certaines remises en question, du moins nous le pensons.

Les résultats de notre étude reposent sur les réponses aux trois questions évoquées dans l'introduction, qui se sont profilées lors de la redéfinition de notre projet de recherche :

1. *Si les murs et leur caractère cultuel sont bien contemporains, pouvons-nous alors supposer que le composant cultuel est un élément à l'origine de Rome ?*

Cette interrogation est intimement liée aux modes de proto-urbanisation. A côté des affinités qui lient les cultures latiale et villanovienne, nous avons constaté la diversité évolutive de l'organisation territoriale et régionale entre le *Latium vetus* et l'Etrurie méridionale. Réunissant l'une ou l'autre caractéristique des deux régions, la situation à Rome semble correspondre à ce que nous appelons un « synœcisme proto-urbain », tel que défini dans le Chapitre II. A partir des schémas que nous avons conçus (Figg. C.3.-C.6.), nous pouvons voir l'extension maximale occupée par les quelques noyaux d'habitations et sépulcres recensés au IX^{ème} s. Le lieu du développement cultuel (en deux phases) déclenché à partir du Palatin, du Capitole et du *Forum Romanum*, constituera une zone centrale de l'accroissement territorial jusqu'à l'époque servienne. Parallèlement à leur croissance respective au sein d'un habitat

unitaire, les noyaux d'occupation originels semblent avoir été conservés et intégrés dans l'expansion urbanistique entamée avec les aménagements cultuels centraux. Nous ne sommes pas en mesure de certifier que la fondation de Rome s'est déroulée comme les sources littéraires le racontent, mais bien d'affirmer que le Palatin et la zone lui étant directement adjacente ont été le point originel du futur centre urbain, voire même un point de repère essentiel dans l'annexion, l'organisation et peut-être la sacralisation du plus ancien territoire adjacent à Rome, c'est-à-dire l'*ager Romanus antiquus* (Fig. C.1.), actions vraisemblablement entreprises dès le Latial IIB[1].

2. *Par extension, ce schéma s'est-il reproduit sur d'autres sites voisins (du Latium et de l'Etrurie méridionale) contemporains, voire antérieurs ?*

Cette question est en étroite relation avec la vérification de l'unicité typologique de l'*area sacra* du Palatin à Rome, également envisagée dans l'introduction. Comme nous l'avons établi, chaque lieu de culte étudié apparaît comme unique malgré des caractéristiques communes à l'ensemble des sites. Concernant l'*area sacra* du Palatin à Rome (*Cermalus* compris), la situation est identique : comme les autres sites envisagés, elle est un *unicum* véhiculant la *koinè* cultuelle dont elle fait partie. L'*area sacra* du Palatin possède des aménagements et phénomènes rencontrés sur tous les autres sites examinés : la présence de structures sous forme de cabanes et d'enceintes, les dépôts matériels et l'usage de sépultures (à des fins votives, propitiatoires et expiatoires), la continuité cultuelle et la destruction cyclique. Comme ailleurs, la conjoncture de Rome se spécifie par l'ampleur et l'interaction de tous ces éléments, auxquelles il faut néanmoins ajouter la monumentalisation exceptionnelle.

[1] CIFANI, 2005, pp. 199-221, et en particulier pp. 215-221 ; FULMINANTE, 2006, pp. 513-519, et en particulier pp. 518-519. Voir également CAPANNA, 2010, pp. 345-347. En effet, d'après l'étude de F. Fulminante, basée sur diverses méthodes d'analyse GIS appliquées à Rome et au territoire environnant, le Palatin est apparu comme un point offrant une visibilité exceptionnelle, non seulement sur le Tibre, mais aussi sur la zone sud-est de l'*ager Romanus antiquus* et sur de nombreux reliefs du Latium (par exemple, les Colli Albani). L'*ager Romanus antiquus* a été défini, au XIX^{ème} s. de notre ère, comme étant un territoire délimité par plusieurs sanctuaires placés à *ca* 6 milles romains du centre urbain de Rome, à partir d'informations relatées par Strabon (FULMINANTE, 2006, p. 513 ; cf. Fig. C.1.). D'ailleurs, au moins trois de ces sanctuaires identifiés entrent dans le champ de visibilité proposé dans l'étude de Fulminante, cette dernière précisant néanmoins que cette constatation peut émaner d'une pure coïncidence (FULMINANTE, 2006, p. 519). Concernant les sanctuaires de l'*ager Romanus antiquus*, il faut noter la récente publication d'un dépôt votif mis au jour en 1971 entre les antiques *via Labicana* et *via Latina* sur le IV^{ème} mille (actuelle *via Filomusi Guelfi* ; cf. Fig. C.1., n. 5), qui était resté jusqu'alors inédit (CIFANI, 2005*,* pp. 199-211). Contenus dans une couche d'un diamètre de 15 m et d'une épaisseur de 0,20 m, les 146 objets votifs appartiennent à diverses époques, allant de la protohistoire à la phase républicaine tardive. Le matériel protohistorique (« *Ad un orizzonte anteriore al VI secolo a. C., verosimilmente ad età protostorica,* […] », sans autre précision : CIFANI, 2005, p. 205) se résume à trois fragments de céramiques en *impasto* (bord d'un bol et deux anses), ainsi qu'une fusaïole réalisée dans la même matière attribuant une connotation féminine aux traces cultuelles originelles (CIFANI, 2005, pp. 205, 207, 210-211, fig. 3 n°1-3 ; cf. Fig. C.2.). G. Cifani voit en ce dépôt votif la preuve potentielle d'une organisation territoriale dont la délimitation est fondée sur un culte de confins apparu peut-être au Latial IIB (CIFANI, 2005, p. 220).

Si l'enceinte a réellement circonscrit une grande surface sur le Palatin (coïncidant ou non avec celle décrite dans les sources littéraires), cette délimitation cultuelle serait sans précédent. Il en va de même pour la répartition des aménagements cultuels sur le vaste territoire romain. Cette monumentalisation pourrait suggérer la représentation du statut hégémonique nouvellement acquis par Rome au cœur du *Latium vetus*. Envisager l'existence d'une *koinè* cultuelle à partir du X^{ème} s. peut sous-entendre une intention de structuration volontaire découlant d'une identité ethnique. Toutefois, nous n'avons aucun moyen de prouver que les communautés latiales et villanoviennes avaient conscience de leur ethnicité et qu'elles l'avaient affectée à ce qui les entoure. Tout au plus, avaient-elles conscience de partager un matériel commun. Ainsi, ce phénomène paradoxal « *unicum-koinè* » se reproduit avec les urnes-cabanes (Chapitre III) qui, malgré des adaptations locales, ont été élaborées à partir d'une conception matérielle et idéologique commune au *Latium vetus* et à l'Etrurie méridionale. Dans le cas des lieux de culte, la *koinè* cultuelle aurait pu servir de média dans le rassemblement des populations durant la phase de proto-urbanisation. A tous ces éléments matériels et structurels communs à Rome et aux autres sites étrusco-latiaux, il faut adjoindre une donnée chronologique partagée par la plupart des centres (cf. *infra*) et très éloquente : l'antériorité ou la contemporanéité de l'apparition des aménagements cultuels par rapport à la stabilisation de l'occupation. La diffusion de cette *koinè* préludait donc à la formation de l'habitat ou coïncidait avec celle-ci.

3. *Si oui, quel a pu être le rôle de ces lieux de culte au moment de la formation des premiers centres urbains ?*

Comme cela vient d'être dit, grâce à leur unité, les lieux de culte auraient eu un rôle social majeur[2], plus précisément *fédérateur*[3], dans la réunion des communautés destinées à vivre conjointement dans les futurs centres urbains. Les lieux cultuels ont pu représenter un point commun nécessaire à la naissance d'une cohésion communautaire, synergie obligatoire prédisposant à la solidité de la structure politique de type urbaine. Ce rôle se justifie par

[2] A mettre en parallèle avec l'importance sociale du rituel démontrée dans BELL, 1997.

[3] A ne pas confondre avec le terme « fédéral ». Même si les deux vocables peuvent faire référence à un résultat identique, le mot « fédérateur » est à comprendre comme « ce qui rassemble », et ne souligne donc pas forcément ici une appartenance à une fédération. Car, dans ce dernier cas, le particularisme propre à chaque groupe composant la fédération reste intact. Or, lors du passage entre les communautés proto-urbaines et urbaines, il aurait été impératif que ce particularisme soit dissout afin de pouvoir garantir la réunion de populations amenées à vivre dorénavant de manière totalement commune et unitaire, selon des conditions socio-économiques et politiques bien différentes de ce qu'elles connaissaient jusqu'alors. Seuls quelques éléments de leur culture, comme le culte et les lieux cultuels, auraient été conservés dans la mesure où ils auraient potentiellement incarné une *koinè* pour tous les groupes communautaires, fondamentale à la naissance d'une nouvelle identité urbaine.

plusieurs facteurs. Au niveau local, nous constatons leur présence à l'origine de l'habitat stable (antériorité et contemporanéité), confirmée dans 81% des cas, et leur localisation centrale par rapport au développement de celui-ci vers un état urbain. En outre, la double facette (cultuelle et politique) de certains symboles et structures, vue sur plusieurs sites, semble illustrer l'implication du culte au sein du pouvoir et de la société en formation. Au niveau régional, leur localisation sommitale et scénographique au cœur de la configuration orographique en faisait des points de repères privilégiés dans le paysage. Les lieux de culte ne sont sans doute qu'un élément parmi ceux ayant contribué à faciliter la proto-urbanisation selon les conditions que nous lui connaissons. Nous espérons que la mise au jour d'aménagements de ce type dans d'autres sites étrusco-latiaux apportera une confirmation de ce rôle fédérateur. Malheureusement, comme nous le savons, les conditions de conservation des vestiges, d'occupations successives du terrain et de fouilles ne sont pas toujours optimales.

Le thème abordé nous a mis face aux limites de l'archéologie, aussi bien du point de vue matériel que déontologique. L'optique archéologique de notre étude a côtoyé l'anthropologie à plusieurs reprises. D'aucuns pourraient prétendre que, pour l'interprétation de certaines données, nous avons utilisé le côté processuel que peut arborer l'archéologie. Le peu de repères archéologiques conservés et l'absence d'inscriptions/textes qui pourraient certifier les interprétations émises constituent les principales limites de l'archéologie préhistorique et protohistorique. Néanmoins, nous avons été attentifs à ne pas employer des mots lourds de sens qui pourraient nous faire basculer dans des suppositions invérifiables ou de l'ordre de l'imaginaire. Nous avons, par exemple, évité d'appliquer le terme « religion » aux cultures protohistoriques, car il présuppose que nous connaissons l'acception des croyances et le type d'autorité vénérée (divinité ou autre), alors que ce n'est pas le cas. Par ailleurs, nous avons déjà observé que les interprétations avancées par les archéologues pour tel ou tel aménagement se basent fréquemment sur des vestiges ou des textes postérieurs, solution souvent peu judicieuse. Malgré la subjectivité inhérente à ce genre d'étude, nous nous sommes efforcés de ne pas nous reporter systématiquement à notre *background* afin de déceler ce que la donnée archéologique peut offrir à première vue.

L'étude de la formation des lieux cultuels dans le *Latium vetus* et en Etrurie méridionale et de leur rôle dans la proto-urbanisation de ces mêmes régions nous offre en outre des perspectives supplémentaires à titre régional et interrégional. Pour faire suite à

l'étude des sites cultuels en milieu urbain que nous avons entreprise, il conviendrait d'analyser les lieux de culte suburbains et extra-urbains (par exemple, ceux de Campoverde et de Monte Cavo), leur rapport avec et leur impact sur les centres urbains en développement, ainsi que sur le reste de la région. En outre, il serait intéressant de déterminer si l'Etrurie septentrionale, qui s'est développée peu après la partie méridionale, a elle aussi été l'objet d'un processus de formation urbaine initié par un mouvement cultuel. Par ailleurs, vu les ressemblances avec le monde égéen et les contacts très tôt établis entre celui-ci et la région étrusco-latiale, il faudrait évaluer l'influence potentielle des cultures méditerranéennes sur la péninsule italienne au niveau cultuel et proto-urbain et déterminer selon quelle(s) modalité(s) elle a pu s'exercer.

Enfin, nous voudrions terminer cette partie conclusive par une citation de F. de Polignac[4], qui, bien que relative au monde des cités grecques, reflète notre point de vue sur le rôle des lieux de culte dans la proto-urbanisation et leur place dans le cadre urbain, en Italie étrusco-latiale: « *C'est en termes cultuels, par l'essor des rites et le début d'édification des sanctuaires autour des divinités présidant à cette mise en ordre, que la société émergente manifeste sa cohésion nouvelle et prend ses premières décisions collectives, donc politiques, à long terme ; l'espace cultuel qui se dessine alors constitue le premier espace civique*. »

2. Résumé de l'étude

Chapitre I - Le contexte du sujet étudié a révélé que les cultures latiale et villanovienne partageaient un substrat commun, le faciès protovillanovien. Le développement respectif de ces deux cultures, conditionné par la structure communautaire et la répartition territoriale des centres, a été assuré par leurs échanges réciproques continuellement alimentés depuis leur origine.

Chapitre II - L'examen de concepts, tels que la proto-urbanisation, les lieux de culte et la fondation d'une ville, accuse l'absence de définition précise de ceux-ci car elle est tout simplement illusoire. L'identification de processus, d'aménagements et d'actes engendrant des mouvements de population et de réorganisation du territoire/habitat a imposé aux initiateurs des définitions des limites strictes là où il n'y en avait pas. En effet, la volonté de

[4] DE POLIGNAC, 1984, p. 155.

cerner différentes étapes vers un résultat particulier provoque la création de césures fermes entre celles-ci. En réalité, ces étapes participent à une évolution linéaire à vitesse variable en fonction des endroits. Ce problème de délimitation émane aussi de la supposition d'une réalité unique des faits, alors qu'elle était, selon nous, très diversifiée. La référence à des aménagements d'époque postérieure constitue elle aussi une restriction supplémentaire : la conception du lieu de culte est étroitement attachée au formalisme romain (inspiré du modèle grec) dont il est toutefois nécessaire de s'écarter pour admettre l'existence de lieux de culte protohistoriques, en relation avec la nature et le cadre domestique. De surcroît, la perception et les interprétations des auteurs par rapport à ces éléments demeurent inévitablement subjectives. Enfin, étant donné l'absence de sources écrites contemporaines ou de peu postérieures, il était, en quelque sorte, inévitable que l'acte fondateur d'une ville telle que Rome ait été engendré par une tradition qui relève plus du mythe que des faits. Et bien qu'elle ait été passée au crible par les historiens, archéologues et philologues, rien ne permet de prouver que la fondation de Rome se soit bien déroulée comme elle a été décrite par les auteurs antiques, ni que l'acception des éléments structurels relatifs eût été celle qu'ils ont attribuée à ces derniers.

Chapitre III - Nous nous sommes consacrés aux urnes-cabanes latiales et villanoviennes, uniques témoignages des habitations protohistoriques (formes bâties présentes dans le cadre du culte). Bien que l'analyse de ces cinéraires ait montré que les éléments suggérant une différence fonctionnelle (notamment cultuelle) de l'édifice représenté à travers l'urne-cabane ne trouvent pas de confrontation probante dans les vestiges matériels *in situ*, elle a néanmoins permis de prendre connaissance des classes et des spécificités matérielles gravitant autour de la sphère funéraire et appropriées par le milieu cultuel (entre autres, la miniaturisation), comme cela s'est vérifié par la suite. Par la même occasion, nous avons pu prendre conscience du fait que le « vocabulaire » symbolique du monde funéraire était une conception fortement imprégnée du monde des vivants : les urnes-cabanes constituaient une demeure pour le défunt dans sa nouvelle « vie », tradition que les tombes étrusques perpétueront à leur tour bien plus tard.

Chapitres IV à VI - A travers l'établissement de critères (les plus pertinents possibles bien qu'également subjectifs), les lieux de culte étrusques et latiaux retenus pour notre étude (sur les sites de Rome, Satricum, Ardea, Velletri, Caracupa-Valvisciolo, Ficana, Lavinium, Tarquinia, Caere, Véies et Orvieto) nous ont dévoilé une gamme de caractéristiques variées (régionales et locales) qui, bien que communes à plusieurs de ces sites, les rendent uniques par leur différente combinaison. Nous avons pu percevoir l'existence d'une organisation et

d'un aménagement de l'espace cultuel au moyen de constructions, de dépôts matériels et de sépultures, et ce bien avant l'apparition des sanctuaires archaïques. Les tombes occupent d'ailleurs une place prépondérante dans le culte, plus importante que celle qui leur était accordée jusqu'à présent. Ces lieux de culte ont eu un impact aussi bien localement que régionalement, comme mentionné *supra*.

Chapitre VII - Le regroupement des données issues des Chapitres IV à VI visait à confronter les diverses situations afin d'en tirer des conclusions, tant d'un point de vue archéologique qu'anthropologique : nous avons acquis une meilleure compréhension des communautés protohistoriques et de leur construction. Une suggestion vers une définition typologique plus approfondie des lieux de culte appartenant à la protohistoire étrusco-latiale a été envisagée à partir de ces données, mettant en évidence certaines particularités rituelles et fonctionnelles qui donnent une représentation plus complexe du culte de l'époque. Le monde cultuel est construit sur des éléments qui lui sont propres (dépôts matériels, libations, sacrifices, etc.) et sur l'assimilation d'attributs complémentaires relatifs aux milieux domestique (cabanes) et funéraire (usage de sépultures et matériel caractérisant habituellement le mobilier funéraire). Neuf des onze sites cultuels pris en compte sont apparus comme antérieurs ou contemporains à la première occupation stable. Par ailleurs, nous avons démontré comment la continuité cultuelle impliquée par la continuité topographique entre aménagements s'articulait sur plusieurs siècles, comment le culte a pris une place prédominante dans la communauté et son environnement, et dans quelle mesure nous pouvons considérer les sépultures en contexte cultuel comme des actes rituels. Nous avons ainsi pu constater l'existence d'un système régissant les codes domestiques, funéraires et cultuels, et gravitant autour du cycle de la vie.

Chapitre VIII - Enfin, lors de notre détour par l'Italie centrale et l'Egée, nous avons abordé des types de lieux cultuels, présentant quelques analogies par rapport à ceux étrusco-latiaux, à travers lesquels nous avons traité plusieurs aspects : premièrement, les méthodes d'analyse et d'interprétation appliquées aux vestiges ombriens et égéens ; deuxièmement, les problématiques posées par l'étude de ces vestiges ; troisièmement, les impacts de ces lieux cultuels sur leur communauté et leur environnement. De nombreux points communs ont été relevés entre les aménagements ombriens, égéens et ceux étrusco-latiaux, dont l'usage de formes domestiques et funéraires dans la sphère cultuelle, la continuité fonctionnelle et la concomitance entre l'affirmation de la sphère cultuelle, les développements sociopolitiques et les transformations de l'habitat.

Bibliographie

AA.VV. 1976. *Civiltà del Lazio primitivo. Palazzo delle Esposizioni, Roma, 1976*, Roma.

AA.VV., 1980. *Prima Italia. Arts italiques du premier millénaire avant J.C., Exposition 5 novembre 1980-4 janvier 1981 « Europolia 80 Belgique », Musées Royaux d'Art et d'Histoire*, Bruxelles.

AA.VV., 1990. *Il Foro. 3.7. Tempio di Giove Capitolino*, dans M. CRISTOFANI (dir.), *La Grande Roma dei Tarquini. Catalogo della mostra, Roma Palazzo delle Esposizioni, 12 giugno- 30 settembre 1990*, Roma, pp. 75-76.

ACCONCIA V., BARTOLONI G., TEN KORTENAAR S., 2005. *The stratigraphical investigation at Piazza d'Armi (Veii; Rome): excavation campaigns of 1996-2002*, dans P. ATTEMA, A. NIJBOER, A. ZIFFERERO (dir.), *Papers in Italian archaeology VI. Communities and settlements from the Neolithic to the early Medieval period. Proceedings of the 6th Conference of Italian archaeology held at the University of Groningen, Groningen Institute of Archaeology, April 15-17 2003*, Oxford, pp. 278-286.

ALBERTONI M., 1990. *Il Foro. 3.6. Materiali dal Campidoglio a dalle sue pendici. Versante meridionale,* dans M. CRISTOFANI (dir.), *La Grande Roma dei Tarquini. Catalogo della mostra, Roma Palazzo delle Esposizioni, 12 giugno- 30 settembre 1990*, Roma, pp. 68-75.

ALBERTONI M., 2000. *Il deposito votivo del Campidoglio*, dans A. CARANDINI, R. CAPPELLI (dir.), *Roma. Romolo, Remo e la fondazione della città*, Milano, pp. 322-323.

ALCOCKAND S. E., OSBORNE R. (éd.), 1994. *Placing the Gods. Sanctuaries and Sacred Space in Ancient Greece*, Oxford.

ALESSANDRI L., 2007. *L'occupazione costiera protostorica del Lazio centromeridionale* (British Archaeological Reports, International Series, 1592), Oxford.

ALESSANDRI L., 2009. *Il Lazio centromeridionale nelle età del Bronzo e del Ferro*, Groningen. En ligne http://dissertations.ub.rug.nl/faculties/arts/2009/l.alessandri/, consulté le 25/01//2011.

AMMERMAN A. J., 1990. *Morfologia ed ambiente dell'area del Foro Romano,* dans *Archeologia Laziale*, 10, pp. 13-16.

AMMERMAN A. J., CARANDINI A., BROCATO P., TERRENATO N., 1992. *Palatino. Pendici settentrionali*, dans *Bollettino di Archeologia*, 16-18, pp. 107-138.

AMPOLO C., 1980. *Le origini di Roma e la « Cité antique »*, dans *MEFRA*, 92, pp. 567-576.

AMPOLO C., 1983. *Sulla formazione delle città di Roma,* dans *Opus,* 2 (2), pp. 425-430.

AMPOLO C., GIOVANNINI V., 1976. *Campoverde*, dans AA.VV., *Civiltà del Lazio primitivo. Palazzo delle Esposizioni, Roma, 1976*, Roma, p. 347.

ANATI E., 2009. *La religion des origines*, traduction française, 3ème éd., Paris.

ANDREUSSI M., 1999. Pomerium, dans E. M. STEINBY (dir.), Lexicon Topographicum Urbis Romae. *Volume IV*, Roma, pp. 96-105.

ANGELELLI C., FALZONE S., 1999. *Considerazioni sull'occupazione protostorica nell'area sud-occidentale del Palatino*, dans *Journal of Roman Archaeology*, 12, pp. 5-32.

ANGELELLI C., FALZONE S., 2001. *L'occupazione protostorica nell'area sud-ovest del Palatino,* dans P. PENSABENE, S. FALZONE (dir.), *Scavi del Palatino I. L'area sud-occidentale del Palatino tra l'età protostorica e il IV secolo a.C. Scavi e materiali della struttura ipogea sotto la cella del tempio della Vittoria,* Roma, pp. 65-77.

ANGLE M., 2003. *Il popolamento del sistema montuoso dell'Artemisio durante la pre e protostoria*, dans J. R. BRANDT, X. DUPRE RAVENTOS, G. GHINI, *Lazio e Sabina. 1. Atti del Convegno « Primo Incontro di Studi sul Lazio e la Sabina (Roma 28-30 gennaio 2002)*, Roma, pp. 139-150.

ANGLE M., 2007. *Ultimi rinvenimenti nella città e nel territorio di Velletri,* dans M. ANGLE, A. GERMANO (dir.), *Museo e Territorio. Atti del V Convegno, Velletri, 17-18 novembre 2006*, Velletri, pp. 165-180.

ANZIDEI A. P., BIETTI SESTIERI A. M., DE SANTIS A., 1985. *Roma e il Lazio dall'età della pietra alla formazione della città: i dati archeologici*, Roma.

ARONEN J., 1996. Larunda, sacellum, ara, dans E. M. STEINBY (dir.), Lexicon Topographicum Urbis Romae. *Volume III*, Roma, pp. 176-177.

ARVANITIS N., 2004. *La casa delle Vestali d'età arcaica,* dans A. CARANDINI, E. GRECO (dir.), *Workshop di archeologia classica. Paesaggi, costruzioni, reperti. Volume 1,* Pisa, Roma, pp. 145-153.

ARVANITIS N., FILIPPI D., 2010. *Appendici. IV. 1. Santuario di Vesta :* domus Regia *e delle Vestali*, dans A. CARANDINI (dir.), *La leggenda di Roma. Volume II. Dal ratto delle donne al regno di Romolo e Tito Tazio*, Roma, Milano, pp. 322-325.

ÅSTRÖM P., 1987. *Intentional Destruction of Grave Goods,* dans R. LAFFINEUR (ÉD.), *Thanatos. Les coutumes funéraires en Egée à l'âge du Bronze. Actes du colloque de Liège, 21-23 avril 1986* (Aegaeum, 1), Liège, pp. 213-218.

ATTEMA P. A. J., BOUMA J. W., 1995. *The Cult Places of the Pontine Region in the Context of a Changing Human Environment*, dans M. MAASKANT-KLEIBRINK (éd.), *Caeculus II. The Landscape of the Goddess. Papers on Mediterranean archaeology*, Gröningen, pp. 119-154.

ATTEMA P., DE HAAS T., 2005. *Villas and farmsteads in the Pontine region between 300 BC and 300 AD: a landscape archaeological approach*, dans B. Santillo Frizzel, A. Klynne (éd.), *Roman villas around the Urbs. Interaction with landscape and environment. Proceedings of the conference at the Swedish Institute in Rome, September 17-18, 2004,* Rome, pp. 97-112.

BABBI A., PIERGROSSI A., 2004. *Per una definizione della cronologia relativa ed assoluta del villanoviano veiente e tarquiniese (I C – II B),* dans G. BARTOLONI, F. DELPINO (dir.), *Oriente e Occidente. Metodi e discipline a confronto. Riflessioni sulla cronologia dell'età del Ferro in Italia. Atti dell'Incontro di Studi, Roma 30-31 ottobre 2003*, Roma, Pisa, pp. 293-318.

BAGNASCO GIANNI G., 2001. *L'area gamma: recenti interventi*, dans A. M. MORETTI-SGUBINI (dir.), *Tarquinia etrusca. Una nuova storia*, Roma, pp. 41-42.

BAGNASCO GIANNI G., 2005. *Tarquinia, il deposito reiterato: una preliminare analisi dei* comparanda, dans M. BONGHI JOVINO, F. CHIESA, *Offerte dal regno vegetale e dal regno animale nelle manifestazioni del sacro. Atti dell'Incontro di Studio, Milano 26-27 Giugno 2003,* Roma, pp. 91-101.

BARBARO B., 2006. *Le urne a capanna di Montetosto Alto (Cerveteri Roma*), dans AA.VV*., Studi di Protostoria in onore di Renato Peroni,* Firenze, pp. 74-86.

BARBIERI G., 1991. *Viterbo e il suo territorio*, Roma.

BARONI I., 2001. *Livelli di occupazione dell'età del bronzo nel Giardino Romano : il Bronzo Recente,* dans *Bullettino della Commissione Archeologica Comunale di Roma*, 102, pp. 291-298.

BARTOLONI G., 1986. *Le urne a capanna. Ancora sulle prime scoperte nei Colli Albani,* dans J. SWADDLING (éd.), *Italian Iron Age Artefacts in the British Museum. Papers of the 6th British Museum Classical Colloquium, London 10-11 December 1982,* London, pp. 235-241.

BARTOLONI G., 1989. *La cultura villanoviana. All'inizio della storia etrusca*, Roma.

BARTOLONI G., 1984-1990. *Modellini di edifici in corredi funerari. Diverse realtà a confronto,* dans *Colloqui del Sodalizio,* 9-11, pp.133-141.

BARTOLONI G., 1991 a. *I depositi votivi di Roma arcaica : alcune considerazioni,* dans *Scienze dell'Antichità*, 3-4 (*Atti del Convegno internazionale* Anathema *: regime delle offerte e vita dei santuari nel Mediterraneo antico, 15-18 giugno 1989*), pp. 747-759.

BARTOLONI G., 1991 b. *Veio e il Tevere. Considerazioni sul ruolo della comunità tiberina negli scambi tra Nord e Sud Italia durante la prima età del Ferro*, dans *Dialoghi di Archeologia*, 9/1-2, pp. 35-48.

BARTOLONI G., 1998. *Ancora sulle urne a capanna rinvenute in Italia: Nuovi dati e vecchi problemi,* dans AA.VV., *Archäologische Untersuchugen zu den Beziehungen zwischen Altitalien und der Zone nordwärts der Alpen während der frühen Eisenzeit Alteuropas. Ergeberisse eines Kolloquiums in Regensburg 3.-5. November 1994,* pp. 159-188.

BARTOLONI G., 2001. *Veio. Piazza d'Armi,* dans A. M. MORETTI SGUBINI (dir.), *Veio, Cerveteri, Vulci. Città d' Etruria a confronto. Catalogo della mostra. Roma, Museo nazionale etrusco di Villa Giulia, 1° ottobre-30 dicembre 2001*, Roma, pp. 29-35.

BARTOLONI G., 2002-2003. *Una cappella funeraria al centro del pianoro di Piazza d'Armi-Veio*, dans *Annali di archeologia e di storia Antica*, 9-10, pp. 63-78.

BARTOLONI G., 2003 a. *Le società dell'Italia primitiva. Lo studio delle necropoli e la nascita delle aristocrazie,* Roma.

BARTOLONI G., 2003 b. *Veio e Roma : considerazioni alla luce di recenti indagini*, dans I. VAN KAMPEN (dir.), *Dalla capanna alla casa. I primi abitanti di Veio. Catalogo della Mostra. Formello, Sala Orsini di Palazzo Chigi, 13 dicembre 2003 - 1 marzo 2004*, Formello, pp. 13-21.

BARTOLONI G., 2003 c. *Veio-Piazza d'Armi : un'abitazione in capanna*, dans I. VAN KAMPEN (dir.), *Dalla capanna alla casa. I primi abitanti di Veio. Catalogo della Mostra. Formello, Sala Orsini di Palazzo Chigi, 13 dicembre 2003 - 1 marzo 2004*, Formello, pp. 57-62.

BARTOLONI G., 2004. *Veio - Piazza d'Armi : campagne di scavo 1996-7*, dans H. PATTERSON (éd.), *Bridging the Tiber. Approaches to regional archaeology in the middle Tiber Valley*, London, pp. 189-203.

BARTOLONI G., 2006 a. *L'inizio del processo di formazione urbana in Etruria. Analogie e differenze venute in luce nei recenti scavi*, dans M. BONGHI JOVINO, *Tarquinia e le civiltà del Mediterraneo. Convegno internazionale, Milano 22-24 giugno 2004*, Milano, pp. 49-82.

BARTOLONI G., 2006 b. *Veio-Piazza d'Armi. Dallo scavo degli ispettori alle ricerche attuali*, dans M. PANDOLFINI ANGELETTI (dir.), *Archeologia in Etruria meridionale. Atti delle Giornate di studio in ricordo di Mario Moretti. Civita Castellana 14-15 novembre 2003*, Roma, pp. 33-47.

BARTOLONI G., 2007. *Véies. Recherches récentes sur la « cittadella » de Piazza d'Armi*, dans *Dossiers d'Archéologie*, 322, pp. 22-29.

BARTOLONI G., 2007-2008. *La sepoltura al centro del pianoro di Piazza d'Armi-Veio*, dans G. BARTOLONI, M. G. BENEDETTINI (dir.), *Sepolti tra i vivi. Buried among the living. Evidenza ed interpretazione di contesti funerari in abitato. Atti del convegno internazionale, Roma, 26-29 Aprile 2006*, dans *Scienze dell'Antichità*, 14/2, pp. 821-832.

BARTOLONI G., ACCONCIA V., TEN KORTENAAR S., 2005. *Veio –Piazza d'Armi*, dans O. PAOLETTI (dir.), *Dinamiche di sviluppo della città nell'Etruria meridionale. Veio, Caere, Tarquinia, Vulci. Atti del XXIII Convegno di Studi Etruschi ed Italici (1-6 ottobre 2001)*, Pisa, Roma, pp. 73-85.

BARTOLONI G., BERGONZI G., 1976. *Le tombe di Valvisciolo*, dans AA.VV., *Civiltà del Lazio primitivo. Palazzo delle Esposizioni, Roma, 1976*, Roma, pp. 350-354.

BARTOLONI G., BOITANI F., 1996. *Prospezioni geofisiche integrate nell'area di Veio, Piazza d'Armi*, dans *Studi Etruschi*, 62, pp. 321-336.

BARTOLONI G., BURANELLI F., D'ATRI V., DE SANTIS A., 1987. *Le urne a capanna rinvenute in Italia,* Roma.

BARTOLONI G., CANCIANI F., COLONNA G., VON HASE F. W., MORETTI M., 1976. *Satricum*, dans AA.VV., *Civiltà del Lazio primitivo. Palazzo delle Esposizioni, Roma, 1976*, Roma, pp. 323-346.

BARTOLONI G., DELPINO F. (dir.), 2004. *Oriente e Occidente. Metodi e discipline a confronto. Riflessioni sulla cronologia dell'età del Ferro in Italia. Atti dell'Incontro di Studi, Roma 30-31 ottobre 2003*, Roma, Pisa.

BARTOLONI G., NIZZO V., 2004. *Lazio primitivo e mondo greco : considerazioni sulla cronologia relativa e assoluta della terza fase laziale,* dans G. BARTOLONI, F. DELPINO (dir.), *Oriente e Occidente. Metodi e discipline a confronto. Riflessioni sulla cronologia dell'età del Ferro in Italia. Atti dell'Incontro di Studi, Roma 30-31 ottobre 2003*, Roma, Pisa, pp. 409-436.

BATTISTELLI P., 2001. *L'area sud-occidentale del Palatino tra il VI e il IV secolo a. C.*, dans P. PENSABENE, S. FALZONE (dir.), *Scavi del Palatino I. L'area sud-occidentale del Palatino tra l'età protostorica e il IV secolo a.C. Scavi e materiali della struttura ipogea sotto la cella del tempio della Vittoria,* Roma, pp. 79-144.

BECKER M. J., 2007. *Childhood among the Etruscans : Mortuary Programs at Tarquinia as Indicators of the Transition to Adult Status,* dans A. COHEN, J. B. RUTTER (éd.), *Constructions of Childhood in Ancient Greece and Italy* (Hesperia Supplement, 41), Princeton, pp. 281-292.

BEDINI A., CORDANO F., 1980. *La formazione della città nel Lazio. Periodo III,* dans *Dialoghi di Archeologia,* 1, pp. 97-124.

BEIJER A. J., 1983. *Satricum 1979-81: gli savi dell'abitato sul lato meridionale dell'arcopoli*, dans *Archeologia Laziale*, 5, pp. 54-64.

BEIJER A. J., 1988 . *Scavi a Borgo Le Ferriere ("Satricum") 1987*, dans *Archeologia Laziale*, 9, pp. 211-217.

BELARDELLI C., 2004. *La protostoria nella documentazione dei siti del Lazio. Velletri e il suo territorio,* dans M. ANGLE, A. GERMANO (DIR.), *Museo e Territorio. Atti della III Giornata di Studi, Velletri, 7-8 Marzo 2003,* Velletri, pp. 115-124.

BELARDELLI C., ANGLE M., DI GENNARO F., TRUCCO F., 2007. *Repertorio dei siti protostorici del Lazio. Province di Roma, Viterbo e Frosinone*, Borgo San Lorenzo.

BELARDELLI C., PASCUCCI P. (dir.), 1996. *Repertorio dei siti protostorici del Lazio. Province di Rieti e Latina*, Roma.

BELL C., 1997. *Ritual. Perspectives and Dimensions*, New York, Oxford.

BELLELLI V., RIZZO M. A., RONCALLI F., 2007. *Les Etrusques à Cerveteri : les fouilles dans la zone urbaine*, dans *Dossiers d'Archéologie*, 322, pp. 60-67.

BERGONZI G., 1976. *L'abitato di Monte Carbolino*, dans AA.VV., *Civiltà del Lazio primitivo. Palazzo delle Esposizioni, Roma, 1976*, Roma, pp. 349-350.

BERGONZI G., BIETTI SESTIERI A. M., 1980. *La formazione della città nel Lazio. Periodi I e II A,* dans *Dialoghi di Archeologia,* 1, pp. 47-64.

BETTELLI M., 1997. *Roma, la città prima della città : i tempi di una nascita. La cronologia delle sepolture ad inumazione di Roma e del Lazio nella prima età del ferro*, Roma.

BEYNEIX A., 1997. *La question des objets de métal "mutilés" en milieu funéraire au cours du Premier Age du Fer Aquitain: quelques éléments de réflexions,* dans *MUNIBE (Antropologia-Arkeologia),* 49, pp. 153-161.

BIDDITTU I., BRUNI N., CARANCINI G. L., CERQUA M., RIVA A., 2006. *Recenti acquisizioni sulla frequentazione delle Grotte di Pastena in età pre-protostorica,* dans G. GHINI (dir.), *Lazio e Sabina 3. Atti del Convegno : Terzo Incontro di Studi sul Lazio e la Sabina (Roma 18-20 novembre 2004)*, Roma, pp. 273-282.

BIETTI SESTIERI A. M., 1976. *Il gruppo dei Colli Albani*, dans AA.VV., *Civiltà del Lazio primitivo. Palazzo delle Esposizioni, Roma, 1976*, Roma, pp. 68-85.

BIETTI SESTIERI A. M., 1980 a. *La formazione della città nel Lazio. Cenni sull'ambiente naturale,* dans *Dialoghi di Archeologia,* 1, pp. 5-13.

BIETTI SESTIERI A. M., 1980 b. *La formazione della città nel Lazio. Aggiornamento per i periodi I et II A,* dans *Dialoghi di Archeologia,* 1, pp. 65-78.

BIETTI SESTIERI A. M., 1980 c. *La formazione della città nel Lazio. Periodo II B,* dans *Dialoghi di Archeologia,* 1, pp. 79-96.

BIETTI SESTIERI A. M. (dir.), 1992. *La necropoli laziale di Osteria dell'Osa*, Roma.

BIETTI SESTIERI A. M., 2005. *A Reconstruction of Historical Processes in Bronze and Early Iron Age in Italy Based on Recent Archaeological Research*, dans P. ATTEMA, A. NIJBOER, A. ZIFFERERO (dir.), *Papers in Italian Archaeology VI. Communities and Settlements from the Neolithic to the Early Medieval Period. Proceedings of the 6th Conference of Italian Archaeology held at the University of Groningen, Groningen Institute of Archaeology, the Netherlands, April 15-17, 2003* (BAR International Series, 1452), Oxford, pp. 9-24.

BIETTI SESTIERI A. M., DE SANTIS A., 2000. *Protostoria dei popoli latini : Museo nazionale romano,Terme di Diocleziano*, Milano.

BIETTI SESTIERI A. M., DE SANTIS A., 2003. *Il processo formativo della cultura laziale*, dans AA. VV., *Le comunità della preistoria italiana. Studi e ricerche sul neolitico e le età dei metalli. Atti della XXXV Riunione scientifica. Castello di Lipari, Chiesa di S. Caterina, 2-7 Giugno 2000. In memoria di Luigi Bernabò Brea*, Firenze, pp. 745-763.

BIETTI SESTIERI A. M., DE SANTIS A., 2006. *Il rituale funerario nel Lazio tra età del Bronzo Finale e prima età del Ferro*, dans P. VON ELES (dir.), *La ritualità funeraria tra età del Ferro e orientalizzante in Italia. Atti del Convegno, Verucchio, 26-27 giugno 2002*, Pisa, Roma, pp. 79-91.

BIETTI SESTIERI A. M., DE SANTIS A., 2008. *Relative and Absolute Chronology of Latium Vetus from the Late Bronze Age to the Transition to the Orientalizing Period*, dans D. BRANDHERM, M. TRACHSEL (éd.), *A New Dawn for the Dark Age? Shifting Paradigms in Mediterranean Iron Age Chronology. Proceedings of the XV World Congress of the International Union for Prehistoric and Protohistoric Sciences, Lisbon, 4-9 september 2006*

(BAR International Series, 1871), Oxford, pp. 119-133.

BIETTI SESTIERI A. M., DE SANTIS A., LA REGINA A., 1991. *Elementi di tipo cultuale e doni personali nella necropoli laziale di Osteria dell'Osa*, dans *Scienze dell'Antichità*, 3-4 (*Atti del Convegno internazionale* Anathema *: regime delle offerte e vita dei santuari nel Mediterraneo antico, 15-18 giugno 1989*), pp. 65-88.

BINDER J., 1998. *The Early History of the Demeter and Kore Sanctuary at Eleusis*, dans R. HÄGG (éd.), 1998. *Ancient Greek Cult Practice from the Archaeological Evidence. Proceedings of the 4th International Seminar on Ancient Greek Cult, organized by the Swedish Institute at Athens, 22-24 October 1993*, Stockholm, pp. 131-139.

BOCCUCCIA P., 2001. *Livelli di occupazione dell'età del Bronzo nel Giardino Romano : il Bronzo Finale*, dans *Bullettino della Commissione Archeologica Comunale di Roma*, 102, pp. 299-306.

BOËTHIUS A., 1970. *Gli scavi a S. Giovenale e a Luni 1956-1966*, dans AA.VV., *Studi sulla città antiqua. Atti del Convegno di Studi sulla città etrusca ed italica preromana*, Bologna, pp. 161-164.

BOITANI F., 2008 a. *Nuove indagine sulle mura di Veio nei pressi di porta nord-ovest*, dans O. PAOLETTI (dir.), *La città murata in Etruria. Atti del XXV Convegno di studi etruschi ed italici, Chianciano Terme, Sarteano, Chiusi, 30 marzo-3 aprile 2005. In memoria di Massimo Pallottino*, Pisa, Roma, pp. 135-154.

BOITANI F., 2008 b. *Veio. Profilo storico-topographico*, dans M. TORELLI, A. M. MORETTI SGUBINI (dir.), *Etruschi. Le antiche metropoli del lazio. Roma, Palazzo delle Esposizioni, 21 ottobre 2008-6 gennaio 2009*, Roma, pp. 46-51.

BONGHI JOVINO M., 1987. *Gli scavi nell'abitato di Tarquinia e la scoperta dei « bronzi » in un preliminare inquadramento*, dans M. BONGHI JOVINO, C. CHIARAMONTE TRERE, *Tarquinia : ricerche scavi e prospettive. Atti del Convegno internazionale di studi « La Lombardie per gli Etruschi (Milano 24-25 Giugno 1986)*, Milano, pp. 59-77.

BONGHI JOVINO M., 1989. *Scavi recenti nell'abitato di Tarquinia*, dans AA.VV., *Secondo congresso internazionale etrusco, Firenze 26 maggio - 2 giugno 1985. Atti*, *Vol. I*, Roma, pp. 315-320.

BONGHI JOVINO M., 1992. *Aggiornamenti sull' « area sacra » di Tarquinia e nuove considerazioni sulla tromba-lituo*, dans *Scienze dell'Antichità*, 3-4 (*Atti del Convegno internazionale* Anathema *: regime delle offerte e vita dei santuari nel Mediterraneo antico, 15-18 giugno 1989*), pp. 679-694.

BONGHI JOVINO M., 1998. *Aspetti della prima età del Ferro dell'abitato di Tarquinia. I nuovi dati dagli scavi 1989-1995*, dans *Atti del XIII Congresso U.I.S.P.P. (Forlì 8-14 settembre 1996)*, 4, pp. 583-588.

BONGHI JOVINO M., 2000 a. *Il complesso « sacro-istituzionale » di Tarquinia,* dans A. CARANDINI, R. CAPPELLI (dir.), *Roma. Romolo, Remo e la fondazione della città*, Milano, pp. 265-267.

BONGHI JOVINO M., 2000 b. *Il complesso « sacro-istituzionale » di Tarquinia. Il deposito votivo,* dans A. CARANDINI, R. CAPPELLI (dir.), *Roma. Romolo, Remo e la fondazione della città*, Milano, pp. 269-270.

BONGHI JOVINO M., 2001. *« Area sacra / complesso monumentale » della Civita*, dans A. M. MORETTI-SGUBINI (dir.), *Tarquinia etrusca. Una nuova storia*, Roma, pp. 21-29.

BONGHI JOVINO M., 2002. *Gli scavi dell'Università degli Studi di Milano a Tarquinia. Nuovi dati e prospettive di ricerca*, dans V. DE ANGELIS (dir.), *Sviluppi recenti nella ricerca antichistica* (Quaderni di Acme, 54), Milano, pp. 345-362.

BONGHI JOVINO M., 2005. *Offerte, uomini e dei nel « complesso monumentale » di Tarquinia. Dallo scavo all'interpetazione*, dans M. BONGHI JOVINO, F. CHIESA, *Offerte dal regno vegetale e dal regno animale nelle manifestazioni del sacro. Atti dell'Incontro di Studio, Milano 26-27 Giugno 2003,* Roma, pp. 73-89.

BONGHI JOVINO M., 2006. *I rituali sacri etruschi tra identità e innovazione alla luce di un inedito calderone di impasto dall'*area sacra *di Tarquinia,* dans E. HERRING, I. LEMOS, F. LO SCHIAVO, L. VAGNETTI, R. WHITEHOUSE, J. WILKINS (DIR.), *Across Frontiers. Etruscans, Greeks, Phoenicians and Cypriots. Studies in honor of David Ridgway and Francesca Romana Serra Ridgway,* London, pp. 389-400.

BONGHI JOVINO M., 2007. *A proposito dei sacrifici umani e rituali sacri in area mediterranea (Tarquinia) e sepolture in abitato (Italia centro-settentrionale)*, dans *Annali della Fondazione per il Museo "Claudio Faina"*, XIV, p. 455-475.

BONGHI JOVINO M., 2007-2008. *L'ultima dimora. Sacrifici umani e rituali sacri in Etruria. Nuovi dati sulle sepolture nell'abitato di Tarquinia*, dans G. BARTOLONI, M. G. BENEDETTINI (dir.), *Sepolti tra i vivi. Buried among the living. Evidenza ed interpretazione di contesti funerari in abitato. Atti del convegno internazionale, Roma, 26-29 Aprile 2006*, dans *Scienze dell'Antichità*, 14/2, pp. 771-793.

BONGHI JOVINO M., 2010. *The Tarquinia Project : A Summary of 25 Years of Excavations*, dans *American Journal of Archaeology*, 114, pp. 161-180.

BONGHI JOVINO M., BAGNASCO GIANNI G., 2007. Tarquinia aujourd'hui. Le « complexe monumental », dans *Dossiers d'Archéologie*, 322, pp. 40-45.

BONGHI JOVINO M., CHIARAMONTE TRERE C., 1997. *Tarquinia. Testimonianze archeologiche e ricostruzione storica. Scavi sistematici nell'abitato (campagne 1982-1988)* (Tarchna, 1), Roma.

BONOMI PONZI L., 1989. *Gli Umbri : territorio, cultura e società*, dans F. RONCALLI (éd.), Gens antiquissima Italiae*. 2. Antichità dall'Umbria a Budapest e Cracovia. Catalogo della Mostra. Budapest, Museo di Belli Arti 4 agosto 1989 - 17 settembre 1989, Cracovia, Museo Archeologico 9 novembre 1989 - 7 gennaio 1990*, Città di Castello, pp. 33-45.

BONOMI PONZI L., 2006. *Il santuario di Monte Torre Maggiore,* dans C. ANGELELLI, L. BONOMI PONZI (dir.), *Terni - Interamna Nahars. Nascita e sviluppo di una città alla luce delle più recenti ricerche archeologiche* (Collection de l'Ecole Française de Rome, 362), Rome, pp. 109-128.

BONOMI PONZI L., 2010. *Terni, Colfiorito, Gualdo Tadino : tre casi emblematici dell'Umbria antica*, dans P. FONTAINE (éd.), *L'Etrurie et l'Ombrie avant Rome. Cité et territoire. Actes du colloque international. Louvain-la-Neuve, Halles Universitaires, Sénat académique, 13-14 février 2004* (Institut Historique Belge de Rome, Artes, 1), Bruxelles, Roma, pp. 165-193.

BOTTO M., 2008. *Organizzazione dello spazio funerario nel Latium Vetus : il caso di Laurentina - Aqua Acetosa*, dans X. DUPRE RAVENTOS, S. RIBICHINI, S. VERGER (dir.), *Saturnia Tellus. Definizioni dello spazio consacrato in ambiente etrusco, italico, fenicio-punico, iberico e celtico. Atti del convegno internazionale svoltosi a Roma dal 10 al 12 novembre 2004*, Roma, pp. 615-638.

BOUMA J. W., 1996 a. Religio Votiva: *the Archaeology of Latial Votive Religion. The 5th - 3rd c. B.C. votive deposit west of the main temple at Satricum Borgo Le Ferriere. Part I. The votive deposit in a diachronic and synchronic perspective : votive gifts as an entire social experience*, Groningen.

BOUMA J. W., 1996 b. Religio Votiva: *the Archaeology of Latial Votive Religion. The 5th - 3rd c. B.C. votive deposit west of the main temple at Satricum Borgo Le Ferriere. Part III. Corpus of Latial cult places : setting, nature, contents and chronology*, Groningen.

BRACONI P., 2001. *Emplecton*, dans *Annali di Archeologia e Storia Antica*, 8, pp. 105-118.

BRADLEY G., 1997. *Archaic sanctuaries in Umbria*, dans *Cahiers Glotz*, VIII, pp. 111-129.

BRADLEY G., 2010. *Cities and Communities in pre-Roman Umbria*, dans P. FONTAINE (éd.), *L'Etrurie et l'Ombrie avant Rome. Cité et territoire. Actes du colloque international. Louvain-la-Neuve, Halles Universitaires, Sénat académique, 13-14 février 2004* (Institut Historique Belge de Rome, Artes, 1), Bruxelles, Roma, pp. 155-163.

BRADLEY R., 2002. *Death and the regeneration of life: a new interpretation of house urns in Northern Europe*, dans *Antiquity*, vol. 76, n°292, pp. 372-377.

BRANDT J. R., 1988. *Ficana. Alcune osservazioni su capanne e fosse*, dans *Quaderni della Soprintendenza Archeologica del Lazio*, 1, pp. 12-28.

BRANDT J. R., 1996. *Scavi di Ficana. II.I. Il periodo protostorico e arcaico*, Roma.

BRANDT J. R., PAVOLINI C., CATALDI DINI M., 1979. *Ficana*, dans *Archeologia Laziale*, 2, pp. 29-36.

BRIQUEL D., 1976. *La triple fondation de Rome*, dans *Revue de l'Histoire des Religions*, 189/2, pp. 145-176.

BRIQUEL D., 1987. *I riti di fondazione*, dans M. BONGHI JOVINO, C. CHIARAMONTE TRERE, *Tarquinia : ricerche scavi e prospettive. Atti del Convegno internazionale di studi « La Lombardie per gli Etruschi (Milano 24-25 Giugno 1986)*, Milano, pp. 171-190.

BRIQUEL D., 1990. *La mort de Remus ou la cité comme rupture*, dans M. DETIENNE (dir.), *Tracés de fondation* (Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes, Section des Sciences Religieuses, 93), Louvain, Paris, pp. 171-179.

BRIQUEL D., 1997. *Chrétiens et haruspices. La religion étrusque, dernier rempart du paganisme romain,* Paris.

BRIQUEL D., 2000 a. *La leggenda di Romolo e il rituale di fondazione della città*, dans A. CARANDINI, R. CAPPELLI (dir.), *Roma. Romolo, Remo e la fondazione della città*, Milan, pp. 39-44.

BRIQUEL D., 2000 b. *La lente genèse d'une cité*, dans F. HINARD (dir.) , *Histoire romaine. I. Des origines à Auguste*, Paris, pp. 47-83.

BRIQUEL D., 2003. *L'émergence de la cité*, dans M. REDDE (éd.), *La naissance de la ville dans l'antiquité*, Paris, pp. 9-14.

BRIQUEL D., 2008 a. *L'espace consacré chez les Etrusques : réflexions sur le rituel de fondation des cités*, dans X. DUPRE RAVENTOS, S. RIBICHINI, S. VERGER (dir.), *Saturnia Tellus. Definizioni dello spazio consacrato in ambiente etrusco, italico, fenicio-punico, iberico e celtico. Atti del convegno internazionale svoltosi a Roma dal 10 al 12 novembre 2004*, Roma, pp. 27-47.

BRIQUEL D., 2008 b. *Rome comme ville étrusque*, dans P. FLEURY, O. DESBORDES (éd.), *Roma illustrata. Représentations de la ville. Actes du colloque international de Caen (6 - 8 octobre 2005)*, Caen, pp. 63-83.

BRIQUEL D., 2008 c. *La città murata : aspetti religiosi*, dans O. PAOLETTI (dir.), *La città murata in Etruria. Atti del XXV Convegno di Studi Etruschi ed Italici. Chianciano Terme, Sarteano, Chiusi, 30 marzo - 3 aprile 2005*, Pisa, Roma, pp. 121-133.

BRIQUEL D., THUILLIER J.-P., GUITTARD CH., PAIRAULT-MASSA F.-H., 1986. *La divination dans le monde étrusco-italique* (Caesarodunum Supplément, 52), pp. 3-22.

BROCATO P., 1995 a. *Prima delle mura. L'abitato stabile della prima età del Ferro*, dans A. CARANDINI, P. CARAFA (dir.), *Palatium e Sacra Via. I. Prima delle mura, l'età delle mura e l'età case archaiche*, dans *Bollettino di Archeologia*, 31-33, pp. 109-118.

BROCATO P., 1995 b. *Prima delle mura. La topografia*, dans A. CARANDINI, P. CARAFA (dir.), *Palatium e Sacra Via. I. Prima delle mura, l'età delle mura e l'età case archaiche*, dans *Bollettino di Archeologia*, 31-33, pp. 133-136.

BROCATO P., 1997. *Le capanne del Cermalus e la Roma quadrata*, dans A. CARANDINI, *La nascita di Roma. Dèi, lari, eroi e uomini all'alba di una civiltà*, Torino, pp. 618-622.

BROCATO P., 2000 a. *La ricostruzione della capanna I del Cermalo*, dans A. CARANDINI, R. CAPPELLI (dir.), *Roma. Romolo, Remo e la fondazione della città*, Milan, pp. 241-242.

BROCATO P., 2000 b. *Ricostruzione della porte Mugonia*, dans A. CARANDINI, R. CAPPELLI (dir.), *Roma. Romolo, Remo e la fondazione della città*, Milano, pp. 278-279.

BROCATO P., 2000 c. *Il deposito di fondazione*, dans A. CARANDINI, R. CAPPELLI (dir.), *Roma. Romolo, Remo e la fondazione della città*, Milano, p. 280.

BROCATO P., 2000 d. *La ricostruzione delle capanne 2 e 4 del Cermalo*, dans A. CARANDINI, R. CAPPELLI (dir.), *Roma. Romolo, Remo e la fondazione della città*, Milano, p. 283.

BROCATO P., 2000 e. *Dalle capanne del* Cermalus *alla* Roma quadrata, dans A. CARANDINI, R. CAPPELLI (dir.), *Roma. Romolo, Remo e la fondazione della città*, Milano, pp. 284-287.

BROCATO P., 2000 f. *La capanna cultuale di Satricum*, dans A. CARANDINI, R. CAPPELLI (dir.), *Roma. Romolo, Remo e la fondazione della città*, Milano, p. 329.

BROCATO P., GALLUCCIO F., 2001. *Capanne moderne, tradizioni antiche*, dans J. R. BRANDT, L. KARLSSON, *From huts to houses. Transformations of ancient societies*, Stockholm, pp. 283-309.

BROCATO P., PULITANO G., 1995. *Appendice. Il forno*, dans A. CARANDINI, P. CARAFA (dir.), *Palatium e Sacra Via. I. Prima delle mura, l'età delle mura e l'età case archaiche*, dans *Bollettino di Archeologia*, 31-33, p. 119.

BRUNO A., FATTORINI D., GIUFFRÈ E. M., GORI M., LATINI T., 2007. *Le evidenze protostoriche di Campetti a Veio: nuovi dati emersi dalle recenti campagne di scavo nell'area orientale*, dans *Annali dell'Università degli Studi di Ferrara, Museologia Scientifica e Naturalistica*, vol. spec., pp. 45-48.

BRUNO D., 2010 a. *Appendici. III. 2. La fossa con ara romulea e la* Roma Quadrata *di Augusto*, dans A. CARANDINI (dir.), *La leggenda di Roma. Volume II. Dal ratto delle donne al regno di Romolo e Tito Tazio*, Roma, Milano, pp. 287-296.

BRUNO D., 2010 b. *Appendici. III. 3.* Casa Romuli*, culti del Cermalo e Lupercale*, dans A. CARANDINI (dir.), *La leggenda di Roma. Volume II. Dal ratto delle donne al regno di Romolo e Tito Tazio*, Roma, Milano, pp. 297-302.

BRUSCHETTI P., 1989. *Il santuario di Pasticcetto di Magione e i votivi in bronzo*, dans F. RONCALLI (éd.), Gens antiquissima Italiae*. 2. Antichità dall'Umbria a Budapest e Cracovia. Catalogo della Mostra. Budapest, Museo di Belli Arti 4 agosto 1989 - 17 settembre 1989, Cracovia, Museo Archeologico 9 novembre 1989 - 7 gennaio 1990*, Città di Castello, pp. 113-123.

BURANELLI F., 1986. *The Bronze Hut Urn in the Metropolitan Museum of Art,* dans *Metropolitan Museum Journal*, 21, pp. 5-12.

BÜCHSENSCHÜTZ O., 2001. *De la hutte à la maison, de Vitruve aux trois petits cochons*, dans J. R. BRANDT, L. KARLSSON, *From huts to houses. Transformations of ancient societies*, Stockholm, pp. 223-231.

CALLIGAS P. G., 1988. *Hero-cult in Early Iron Age Greece*, dans R. HÄGG, N. MARINATOS, G. C. NORDQUIST (éd.), *Early Greek cult practice. Proceedings of the 5th International Symposium at the Swedish Institute at Athens, 26-29 June 1986*, Göteborg, pp. 229-234.

CAPANNA M. C., 2010. *Appendici. VI. 3.* Ager Romanus antiquus*,* tribus *e conquiste*, dans A. CARANDINI (dir.), *La leggenda di Roma. Volume II. Dal ratto delle donne al regno di Romolo e Tito Tazio*, Roma, Milano, pp. 345-347.

CARAFA P., 1993. *Il tempio di Quirino. Considerazioni sulla topografia arcaica del Quirinale*, dans *Archeologia Classica*, 45-1, pp. 119-143.

CARAFA P., 1998. *Il Comizio di Roma dalle origini all'età di Augusto* (Bullettino della Commissione Archeologica Comunale di Roma, Supplementi, 5), Roma.

CARAFA P., 2000 a. *I contesti archeologici dell'età romulea e della prima età regia*, dans A. CARANDINI, R. CAPPELLI (dir.), *Roma. Romolo, Remo e la fondazione della città*, Milano, pp. 68-73.

CARAFA P., 2000 b. *Il solco primigenio e le mura. I documenti figurati relativi al rito dell'aratura*, dans A. CARANDINI, R. CAPPELLI (dir.), *Roma. Romolo, Remo e la fondazione della città*, Milan, p. 272.

CARAFA P., 2000 c. *Il solco primigenio e le mura. Il rito dell'aratura e la costruzione delle mura palatine*, dans A. CARANDINI, R. CAPPELLI (dir.), *Roma. Romolo, Remo e la fondazione della città*, Milan, pp. 275-276.

CARAFA P., 2000 d. *Il solco primigenio e le mura. Il costume e l'aratro del fondatore,* dans A. CARANDINI, R. CAPPELLI (dir.), *Roma. Romolo, Remo e la fondazione della città*, Milan, p. 277.

CARAFA P., 2004. *L'aedes e il vicus di Vesta. I reperti*, dans A. CARANDINI, E. GRECO (dir.), *Workshop di archeologia classica. Paesaggi, costruzioni, reperti. Volume 1,* Pisa, Roma, pp. 135-143.

CARAFA P., 2005. *Il* Volcanal *e il Comizio*, dans A. CARANDINI, E. GRECO (dir.), *Workshop di archeologia classica. Paesaggi, costruzioni, reperti. Volume 2,* Pisa, Roma, pp. 135-149.

CARAFA P., 2007-2008. *Uccisioni rituali e sacrifici umani nella topografia di Roma*, dans G. BARTOLONI, M. G. BENEDETTINI (dir.), *Sepolti tra i vivi. Buried among the living. Evidenza ed interpretazione di contesti funerari in abitato. Atti del convegno internazionale, Roma, 26-29 Aprile 2006*, dans *Scienze dell'Antichità*, 14/2, pp. 667-703.

CARAFA P. 2010. *Appendici. III. 4/2. Mura del Palatino, depositi di fondazione*, dans A. CARANDINI (dir.), *La leggenda di Roma. Volume II. Dal ratto delle donne al regno di Romolo e Tito Tazio*, Roma, Milano, pp. 307-315.

CARANCINI G. L., GUERZONI R. P., BRUNI N., CERQUA M., MATTIOLI T., RIVA A., 2003. *Insediamento e territorio in epoca pre-protostorica in Val di Camino (FR),* dans J. R. BRANDT, X. DUPRE RAVENTOS, G. GHINI (dir.), *Lazio e Sabina 1. Atti del Convegno : Primo Incontro di Studi sul Lazio e la Sabina (Roma 28-30 gennaio 2002)*, Roma, pp. 79-84.

CARANDINI A., 1990 a. 4. *Il Palatino e le aree residenziali*. *Il Palatino e il suo sistema di* montes, dans M. CRISTOFANI (dir.), *La Grande Roma dei Tarquini. Catalogo della mostra, Roma Palazzo delle Esposizioni, 12 giugno- 30 settembre 1990*, Roma, pp. 79-85.

CARANDINI A., 1990 b. 4. *Il Palatino e le aree residenziali*. *Il Palatino e il suo sistema di* montes. *4.2. Domus aristocratiche sopra le mura e il pomerio del Palatino,* dans M. CRISTOFANI (dir.), *La Grande Roma dei Tarquini. Catalogo della mostra, Roma Palazzo delle Esposizioni, 12 giugno- 30 settembre 1990*, Roma, pp. 97-99.

CARANDINI A., 1995 a. *Dieci anni fra Palatium e Sacra via : alla ricerca di un quartiere centrale di Roma*, dans A. CARANDINI, P. CARAFA (dir.), *Palatium e Sacra Via. I. Prima delle mura, l'età delle mura e l'età case archaiche,* dans *Bollettino di Archeologia*, 31-33, pp. 3-19.

CARANDINI A., 1995 b. *Centro protourbano (Septimontium), città in formazione (prima età regia) e città in sé compiuta (seconda età regia)*, dans A. CARANDINI, P. CARAFA (dir.), *Palatium e Sacra Via. I. Prima delle mura, l'età delle mura e l'età case archaiche,* dans *Bollettino di Archeologia*, 31-33, pp. 63-83.

CARANDINI A., 1997. *La nascita di Roma. Dèi, lari, eroi e uomini all'alba di una civiltà*, Torino.

CARANDINI A., 2000 a. *Variazioni sul tema di Romolo. Riflessioni dopo* La nascita di Roma *(1998-1999). 4. Auspici, augure e le Rome Quadrate*, dans A. CARANDINI, R. CAPPELLI (dir.), *Roma. Romolo, Remo e la fondazione della città*, Milan, pp. 119-134.

CARANDINI A., 2000 b. *Il Lupercale*, dans A. CARANDINI, R. CAPPELLI (dir.), *Roma. Romolo, Remo e la fondazione della città*, Milan, p. 243.

CARANDINI A., 2005. *Il progetto della prima Roma : Il Foro e il Campidoglio. Parte seconda. Conclusione*, dans A. CARANDINI, E. GRECO (dir.), *Workshop di archeologia classica. Paesaggi, costruzioni, reperti. Volume 2,* Pisa, Roma, p. 189.

CARANDINI A., 2006. *Remo e Romolo. Dai rioni dei Quiriti alla città dei Romani (775/750-700/675 a. C. circa)*, Torino.

CARANDINI A., 2007. *Roma, il primo giorno*, Roma, Bari.

CARANDINI A., 2007-2008. *Uccisioni rituali : sacrifici umani a Roma, tra centro proto-urbano e prima città-stato. Abbozzando una sintesi,* dans G. BARTOLONI, M. G. BENEDETTINI (dir.), *Sepolti tra i vivi. Buried among the living. Evidenza ed interpretazione di contesti funerari in abitato. Atti del convegno internazionale, Roma, 26-29 Aprile 2006*, dans *Scienze dell'Antichità*, 14/2, pp. 705-710.

CARANDINI A., 2010 a. *Appendici. III. 1. Il* templum in terra *e* in aere *per inaugurare il Palatino*, dans A. CARANDINI (dir.), *La leggenda di Roma. Volume II. Dal ratto delle donne al regno di Romolo e Tito Tazio*, Roma, Milano, pp. 285-286.

CARANDINI A., 2010 b. *Appendici. III. 4/1*. Pomerium*,* sanctitas*, mure palatine, culto di Giove Statore*, dans A. CARANDINI (dir.), *La leggenda di Roma. Volume II. Dal ratto delle donne al regno di Romolo e Tito Tazio*, Roma, Milano, pp. 303-306.

CARANDINI A. (dir.), 2010 c. *La leggenda di Roma. Volume II. Dal ratto delle donne al regno di Romolo e Tito Tazio*, Roma, Milano.

CARANDINI A., CAPPELLI R. (dir.), 2000. *Roma. Romolo, Remo e la fondazione della città*, Milano.

CARANDINI A., CARAFA P. (dir.), 1995 a. *Palatium e Sacra Via. I. Prima delle mura, l'età delle mura e l'età case archaiche*, dans *Bollettino di Archeologia*, 31-33.

CARANDINI A., CARAFA P. (dir.), 1995 b. *Palatium e Sacra Via. I. Prima delle mura, l'età delle mura e l'età case archaiche. Tavole*, dans *Bollettino di Archeologia*, 34.

CARDOSA M., MILANESIO MACRÌ M., 2000. *La grotta 10 di Sorgenti della Nova (Farnese – VT): affinità di rituali tra Etruria protostorica e Grecia postmicenea*, dans N. NEGRONI CATACCHIO (dir.), *L'Etruria tra Italia, Europa e mondo mediterraneo. Ricerche e scavi. Atti del Quarto Incontro di Studi 12/14 Settembre 1997*, Milano, pp. 379-390.

CARINCI F., D'AGATA A. L., 1991. *Aspetti dell'attività cultuale a Creta nel III e nel II millenio a.C.*, dans *Scienze dell'Antichità*, 3-4 (*Atti del Convegno internazionale* Anathema *: regime delle offerte e vita dei santuari nel Mediterraneo antico, 15-18 giugno 1989*), pp. 221-242.

CASTAGNOLI F., 1984. *Il tempio romano : questioni di terminologia e di tipologia*, dans *Papers of the British School at Rome*, LII, pp. 3-20.

CASTAGNOLI F., 1972. *Lavinium I. Topografia generale, fonti e storia delle ricerche*, Roma.

CASTAGNOLI F., 1976. *Gli scavi dell'antica Lavinio*, dans *Archeologia e società*, 2, pp. 52-57.

CASTAGNOLI F., 1986. *Il* mundus *e il rituale della fondazione di Roma*, dans R. ALTHEIM-STIEHL, M. ROSENBACH (dir.), *Beiträge zur altitalischen Geistesgeschichte. Festschrift Gerhard Radke zum 18. Februar 1984*, Münster, pp. 32-36.

CASTAGNOLI F., CIOTTI U., MUZZIOLI M. P., SOMMELLA P., 1976. *Pratica di Mare (Lavinium),* dans AA.VV., *Civiltà del Lazio primitivo. Palazzo delle Esposizioni, Roma, 1976*, Roma, pp. 291-311.

CASTAGNOLI F., COZZA L., FENELLI M., GUAITOLI M., LA REGINA A., MAZZOLANI M., PARIBENI E., PICCARRETA F., SOMMELLA P., TORELLI M. (dir.), 1975. *Lavinium II. Le Tredici Are*, Roma.

CATALANO P., 1978. *Aspetti spaziali del sistema giuridico-religioso romano*. Mundus, templum, urbs, ager, Latium, Italia, dans *Aufstieg und Niedergang der Römischen Welt,* II/16.1, pp. 440-553.

CATALDI M., 1994. *Nuova testimonienza di culto sulla Civita di Tarquinia*, dans M. MARTELLI (éd.), *Tyrrhenoi Philotechnoi. Atti della giornata di studio organizzata dalla Facoltà di conservazione dei beni culturali dell'Università degli studi della Tuscia in occasione della mostra "Il mondo degli Etruschi. Testimonianze dai musei di Berlino e dell'Europa orientale." Viterbo, 13 ottobre 1990* (Terra Italia, 3), Roma, pp. 61-68.

CAVALIERI M., 2001. *I santuari extraurbani delle Tres Galliae e il loro territorio dalla conquista romana al IV sec. d. C.*, dans *Ostraka*, X/1-2, pp. 25-57.

CAZZELLA A., 2001. *Sviluppi verso l'urbanizzazione a Roma alla luce dei recenti sacvi nel Giardino Romano*, dans *Bullettino della Commissione Archeologica Comunale di Roma*, 102, pp. 265-268.

CECAMORE C., 1993. *Il santuario di* Iuppiter Latiaris *sul Monte Cavo : spunti e materiali dai vecchi scavi*, dans *Bullettino della Commissione Archeologica Comunale di Roma*, 95, pp. 19-44.

CECAMORE C., 1996. *Nuovi spunti sul santuario di* Iuppiter Latiaris *attraverso la documentazione d'archivio*, dans A. PASQUALINI (dir.), *Alba Longa. Mito tra storia e archeologia. Atti dell'Incontro di studio Roma - Albano Laziale 27-29 gennaio 1994*, Roma, pp. 49-66.

CECI F., 2008. *Veio* (Itinerari dei musei, gallerie, scavi e monumenti d'Italia, 81), Roma.

CERASUOLO O., 2002. *Cerveteri - Vigna Parrocchiale : una rilettura delle strutture protostoriche*, dans N. NEGRONI CATACCHIO (dir.), *Paesaggi d'Acque. Ricerche e scavi. Atti del V Incontro di Studi. Vol. I*, Milano, pp. 765-770.

CHERRY J. F., 1986. *Polities and palaces: some problems in Minoan state formation*, dans C. RENFREW, J. F. CHERRY, *Peer polity interaction and socio-political change*, Cambridge, pp. 19-45.

CHIARAMONTE TRERE C., 1987. *Altri dati dagli scavi alla Civita sugli aspetti cultualli e rituali*, dans M. BONGHI JOVINO, C. CHIARAMONTE TRERE, *Tarquinia : ricerche scavi e prospettive. Atti del Convegno internazionale di studi « La Lombardie per gli Etruschi (Milano 24-25 Giugno 1986)*, Milano, pp. 79-89.

CHIARAMONTE TRERE C., 1988. *I depositi all'ingresso dell'edificio tarquiniese : nuovi dati sui costumi rituali etruschi*, dans *MEFRA*, 100/2, pp. 565-600.

CHIARAMONTE TRERE C., 1991. *Alcuni dati sulla prassi rituale etrusca,* dans *Scienze dell'Antichità*, 3-4 (*Atti del Convegno internazionale* Anathema *: regime delle offerte e vita dei santuari nel Mediterraneo antico, 15-18 giugno 1989*), pp. 695-704.

CHIARAMONTE TRERE C., 1995. *Seppellimenti in abitato : il caso di Tarquinia*, dans N. NEGRONI CATACCHIO (dir.), *Preistoria e protostoria in Etruria. 1. Tipologia delle necropoli e rituali di deposizione. Ricerche e scavi. Atti del Secondo Incontro di Studi (Farnese 21-23 maggio 1993)*, Milano, pp. 241-245.

CHIARUCCI P., GIZZI T., 1985. *Area sacra di Satricum. Tra scavo e restituzione. Catalogo della mostra, Museo Civico Albano 20 aprile – 2 giugno 1985*, Roma.

CHIESA F., 2001. *Il settore M: la deposizione femminile e il deposito delle olle*, dans A. M. MORETTI-SGUBINI (dir.), *Tarquinia etrusca. Una nuova storia*, Roma, pp. 38-40.

CHIESA F., 2002. *I depositi di fondazione del « complesso monumentale » della Civita di Tarquinia*, dans V. DE ANGELIS (dir.), *Sviluppi recenti nella ricerca antichistica* (Quaderni di Acme, 54), Milano, pp. 379-384.

CHIESA F., 2005 a. *Tarquinia. Un deposito di fondazione e altri rinvenimenti dell'*area alpha, dans AA.VV., *Dinamiche di sviluppo della città nell'Etruria meridionale. Veio, Caere, Tarquinia, Vulci. Atti del XXIII Convegno di Studi Etruschi ed Italici (1-6 ottobre 2001)*, Pisa, Roma, pp. 327-330.

CHIESA F., 2005 b. *Un rituale di fondazione nell'*area alpha *di Tarquinia*, dans M. BONGHI JOVINO, F. CHIESA, *Offerte dal regno vegetale e dal regno animale nelle manifestazioni del sacro. Atti dell'Incontro di Studio, Milano 26-27 Giugno 2003,* Roma, pp. 103-111.

CHRYSSOULAKI S., 2002. *The Traostalos Peak Sanctuary: Aspects of Spatial Organisation*, dans R.

LAFFINEUR, R. HÄGG (éd.), *Potnia: deities and religion in the Aegean Bronze Age: proceedings of the 8th International Aegean Conference / 8ème rencontre égéenne internationale. Göteborg, Göteborg University, 12-15 April 2000* (Aegaeum, 22), Liège, pp. 57-66.

CIAFALONI D., 2006. *Nota sulle tipologie architettoniche e murarie tarquiniesi. Ulteriori corrispondenze con il Vicino Oriente antico*, dans M. BONGHI JOVINO (dir.), *Tarquinia e le civiltà del Mediterraneo. Convegno internazionale, Milano, 22-24 giugno 2004*, Milano, pp. 145-161.

CIANCIO ROSSETTO P., 1993. Consus, ara, dans E. M. STEINBY (dir.), Lexicon Topographicum Urbis Romae. *Volume I*, Roma, p. 322.

CIFANI G., 2005. *Roma. Una stipe votiva al IV miglio tra le vie* Latina *e* Labicana, dans *MEFRA*, 117/1, pp. 199-221.

CIFANI G., 2008. *Architettura romana arcaica. Edilizia e società tra Monarchia e Repubblica* (Bibliotheca archaeologica, 40), Roma.

COARELLI F., 1983. *Il Foro Romano 1. Periodo arcaico*, Roma.

COARELLI F., 1993. Carcer, dans E. M. STEINBY (dir.), Lexicon Topographicum Urbis Romae. *Volume I*, Roma, pp. 236-237.

COARELLI F., 1996 a. Hercules Invictus, ara Maxima, dans E. M. STEINBY (dir.), Lexicon Topographicum Urbis Romae. *Volume III*, Roma, pp. 15-17.

COARELLI F., 1996 b. Lupercal, dans E. M. STEINBY (dir.), Lexicon Topographicum Urbis Romae. *Volume III*, Roma, pp. 198-199.

COARELLI F., 1996 c. Mundus, dans E. M. STEINBY (dir.), Lexicon Topographicum Urbis Romae. *Volume III*, Roma, pp. 288-289.

COARELLI F., 1999. Roma Quadrata, dans E. M. STEINBY (dir.), Lexicon Topographicum urbis Romae. *Volume IV*, Roma, pp. 207-209.

COARELLI F., 2000. *Mundus, pomerium, ager : la concezione dello spazio a Roma*, dans G. CAMASSA, A. DE GUIO, F. VERONESE (dir.), *Paesaggi di potere : problemi e prospettive. Atti del seminario, Udine 16-17 maggio 1996*, Roma, pp. 285-292.

COARELLI F., COLONNA G., PERONI R., DI GENNARO, BARTOLONI G., GUIDI A., 1983. *Contributi alla discussione sulla « Nascita di una società urbana a Roma e nel Lazio »,* dans *Opus,* 2 (2), pp. 431-448.

COLDSTREAM J. N., 1977. *Geometric Greece* (900-700 B.C.), London.

COLETTI F., FALZONE S., CAPRIOLI F., 2006. *Nuove acquisizioni sul villaggio capannicolo del* Cermalus, dans *Scienze dell'Antichità*, 13, pp. 357-387.

COLONNA G., 1970. *Bronzi votivi umbro-sabellici a figura umana. I. Periodo arcaico*, Firenze.

COLONNA G., 1974. *Preistoria e protostoria di Roma e del Lazio*, dans B. D'AGOSTINO, P. E. ARIAS, G. COLONNA (dir.), *Popoli e civiltà dell'Italia antica. Volume secon*do, Roma, pp. 273-346.

COLONNA G., 1976. *Le fasi culturali della protostoria laziale. Le fasi proturbane dell'età del ferro dal IX al VIII secolo a. C. (periodi IIB, III, IV),* dans AA.VV., *Civiltà del Lazio primitivo. Palazzo delle Esposizioni, Roma, 1976*, Roma, pp. 25-36.

COLONNA G., 1985. *Santuari d'Etruria*, Milano.

COLONNA G., 1990. *I Latini e gli altri popoli del Lazio*, dans A. M. BIANCHI CHIECO (dir.), Italia omnium terrarum alumna. *La civiltà dei Veneti, Reti, Liguri, Celti, Piceni, Umbri, Latini, Campani e Iapigi*, Milano, pp. 411-528.

COLONNA G., 2004. *La "disciplina" etrusca e la dottrina della città fondata,* dans *Studi Romani*, 52 (3-4), pp. 303-311.

CORNELL T. J., 1995. *The beginnings of Rome. Italy and Rome from Bronze Age to Punic Wars (c. 1000-264 BC)*, London, New York.

COSMOPOULOS M. B., 2003. *Mycenaean religion at Eleusis : the architecture and stratigraphy of Megaron B*, dans M.B. COSMOPOULOS (éd.), *Greek Mysteries. The Archaeology and Ritual of Ancient Greek Secret Cults*, London, New York, pp. 1-24.

CRESCENZI L., GUIDI A. (dir.), 1988. *Problematiche di scavo delle strutture abitative dell'età del ferro* (Quaderni della Soprintendenza Archeologica del Lazio, 1), Roma.

CRESCENZI L., TORTORICI E., 1983 a. *Scheda storico-topografica*, dans AA.VV., *Ardea. Immagini di una ricerca. Biblioteca Nazionale Centrale "Vittorio Emmanuele II", Roma, Giugno 1983*, Roma, pp. 17-22.

CRESCENZI L., TORTORICI E., 1983 b. *Le tombe precedenti all'impianto del santuario*, dans AA.VV., *Ardea. Immagini di una ricerca. Biblioteca Nazionale Centrale "Vittorio Emmanuele II", Roma, Giugno 1983*, Roma, pp. 43-56.

CRESCENZI L., TORTORICI E., 1984. *Il caso di Ardea*, dans *Archeologia Laziale*, 6, pp. 345-350.

CRESCENZI L.,TORTORICI E., 1988. *Ardea: resti di capanne nell'area del tempio di Colle della Noce*, dans *Quaderni della Soprintendenza Archeologica del Lazio*, 1, pp. 29-32.

CRIELAARD J. P., DRIESSEN J., 1994. *The hero's home. Some reflections at Toumba, Lefkandi*, dans *ΤΟΠΟΙ*, 4-1, pp. 251-270.

CRISTOFANI M., 1986. *Nuovi dati per la storia urbana di Caere*, dans *Bollettino d'Arte*, 35-36, pp. 1-24.

CRISTOFANI M., 1991. *Cerveteri. Tre itinerari archeologici*, Roma.

CRISTOFANI M. (dir.), 2000 a. *Etruschi. Una nuova immagine*, 2ème éd., Firenze.

CRISTOFANI M., 2000 b. *I culti di Caere*, dans *Scienze dell'Antichità*, 10, pp. 395-425.

CRISTOFANI M., 2001. *Recenti scoperte nell'area urbana di Cerveteri*, dans M. CRISTOFANI, Scripta Selecta. *Trenta anni di studi archeologici sull'Italia preromana. Volume 1*, Pisa, Roma, pp. 103-107.

CRISTOFANI M., NARDI G., 1988. *Caere. 1. Parco archeologico*, Roma.

CUPITO C., 2004. *Il culto dei Lari nel lotto regio : i focolari*, dans A. CARANDINI, E. GRECO (dir.), *Workshop di archeologia classica. Paesaggi, costruzioni, reperti. Volume 1,* Pisa, Roma, pp. 123-134.

CURTI S., 1992. *I "santuari d'altura" minoico-micenei nel contesto dell'età del Bronzo nell'Egeo*, dans *Scienze dell'Antichità*, 3-4 (*Atti del Convegno internazionale* Anathema *: regime delle offerte e vita dei santuari nel Mediterraneo antico, 15-18 giugno 1989*), pp. 263-270.

D'ALESSIO M. T., 2000. *Romolo uccide Remo e il destino delle mura. Cippi iscritti dal Clivo Palatino*, dans A. CARANDINI, R. CAPPELLI (dir.), *Roma. Romolo, Remo e la fondazione della città*, Milan, p. 290.

DANTI A., 2001. *L'indagine archeologica nell'area del tempio di Giove Capitolino*, dans *Bullettino della Commissione Archeologica Comunale di Roma*, 102, pp. 323-346.

DAREMBERG M. C., SAGLIO E., 1877. *Dictionnaire des Antiquités Grecques et Romaines. Tome Premier (1ère Partie A-B),* Paris.

DE CAZANOVE O., SCHEID J. (dir.), 1993. *Les Bois Sacrés. Actes du Colloque International organisé par le Centre Jean Bérard et l'Ecole Pratique des Hautes Etudes (Vème section), Naples 23-25 Novembre 1989 (Collection du Centre Jean Bérard, 10)*, Naples.

DE GROSSI MAZZORIN J., MINNITI C., 2002. *Testimonianze di pratiche cultuali nella Grotta 10 di Sorgenti della Nova: recenti analisi sul materiale osteologico*, dans N. NEGRONI CATACCHIO (dir.), *Paesaggi d'Acque. Ricerche e scavi. Atti del V Incontro di Studi. Vol. II*, Milano pp. 627-636.

DE GROSSI MAZZORIN J., NEGRONI CATACCHIO N., 2000. *Contributi alla discussione sulla « Grotta 10 di Sorgenti della Nova (Farnese – VT): affinità di rituali tra Etruria protostorica e Grecia postmicenea »*, dans N. NEGRONI CATACCHIO (dir.), *L'Etruria tra Italia, Europa e mondo mediterraneo. Ricerche e scavi. Atti del Quarto Incontro di Studi 12/14 Settembre 1997*, Milano, pp. 521-522.

DELPINO F., AMPOLO C., 1976. *Roma - Sepolcreti della valle del Foro e tombe del Palatino,* dans AA.VV., *Civiltà del Lazio primitivo. Palazzo delle Esposizioni, Roma, 1976*, Roma, pp. 103-119.

DELPINO F., FUGAZZOLA DELPINO M. A., 1980. *Qualche nuovo dato sulla topografia storica di Veio,* dans *Archeologia Classica*, 32, pp. 174-185.

DE POLIGNAC F., 1984. *La naissance de la cité grecque. Cultes, espace et société VIIIe-VIIe siècles avant J.-C.*, Paris.

DE POLIGNAC F., 1992. *Influence extérieure ou évolution interne ? L'innovation cultuelle en Grèce géométrique et archaïque*, dans G. KOPCKE, I. TOKUMARU (éd.), *Greece between East and West 10th-8th Centuries BC. Papers of the Meeting at the Institute of Fine Arts, New York University, March 15-16th 1990*, Mainz am Rhein, pp. 114-127.

DE POLIGNAC F., 1995 a. *Repenser la « cité » ? Rituels et société en Grèce archaïque,* dans M. H. HANSEN, K. RAAFLAUB (éd.), *Studies in the ancient Greek polis* (Historia, 95), pp. 7-19.

DE POLIGNAC F., 1995 b. *Sanctuaires et société en Attique géométrique et archaïque : réflexion sur les critères d'analyse,* dans A. VERBANCK-PIERARD, D. VIVIERS (dir.), *Culture et Cité. L'avènement d'Athènes à l'époque archaïque,* Bruxelles, pp. 75-101.

DE POLIGNAC F., 2002. *Cultes de sommet en Argolide et Corinthie. Eléments d'interprétation*, dans R. HÄGG (éd.), *Peloponnesian Sanctuaries and Cults. Proceedings of the Ninth International Symposium at the Swedish Institute at Athens, 11-13 June 1994*, Stockholm, pp. 119-122.

D'ERCOLE V., DI GENNARO F., MANDOLESI A., 1999. *La bassa valle del Mignone in età preistorica e protostorica*, dans S. DEL LUNGO, L. PANI ERMINI (dir.), *Leopoli-Cencelle.II. Una città di fondazione papale*, Roma, pp. 113-125.

D'ERCOLE V., TRUCCO F., 1992. *Canino (Viterbo). Località Banditella. Un luogo di culto all'aperto presso Vulci*, in *Bollettino di Archeologia* 13-15, pp. 77-85.

D'ERCOLE V., TRUCCO F., 1995. *Nuove Acquisizioni sulla Protostoria dell'Etruria Meridionale*, dans N. CHRISTIE (éd.), *Settlement and Economy in Italy 1500 BC – AD 1500. Papers of the Fifth Conference of Italian Archaeology*, Oxford, pp. 341-352.

DEROUX C., 2004. *Le mundus : images modernes et textes anciens*, dans P.-A. DEPROOST, A. MEURANT, *Images d'origines, origines d'une image. Hommages à Jacques Poucet*, Louvain-la-Neuve, pp. 55-72.

DE SANCTIS G., 2007. *Solco, muro, pomerio*, dans *MEFRA*, 119/2, pp. 503-526.

DE SANTIS A., 2001. *Le sepolture di età protostorica a Roma*, dans *Bullettino della Commissione Archeologica Comunale di Roma*, 102, pp., 269-280.

DE SANTIS A., 2005. *A Research Project on the Earliest Phases of the Latial Culture*, dans P. ATTEMA, A. NIJBOER, A. ZIFFERERO (dir.), *Papers in Italian Archaeology VI. Communities and Settlements from the Neolithic to the Early Medieval Period. Proceedings of the 6th Conference of Italian Archaeology held at the University of Groningen, Groningen Institute of Archaeology, the Netherlands, April 15-17, 2003* (BAR International Series, 1452), Oxford, pp. 156-163.

DE SANTIS A., 2006 a. *Introduzione alle fasi più antiche dello sviluppo di Roma e del suo territorio*, dans M. A. TOMEI, *Roma. Memorie dal sottosuolo: ritrovamenti archeologici 1980/2006,* Milano, pp. 488-498.

DE SANTIS A., 2006 b. *Ultime novità dal Foro di Cesare*, dans *Archeo*, anno XXII, 7, p. 10.

DE SANTIS A., BIETTI SESTIERI A. M., 2006. *Roma prima di Romolo*, dans *Archeo*, anno XXII, 3, pp. 38-44.

DE SANTIS A., CRISTOFANI M., 1990. *Il Foro. 3.1. Il Comizio. Il deposito votivo del Lapis Niger (Roma, Antiquarium Forense)*, dans M. CRISTOFANI (dir.), *La Grande Roma dei Tarquini. Catalogo della mostra. Roma, Palazzo delle Esposizioni 12 giugno - 30 settembre 1990*, Roma, pp. 54-59.

DE SANTIS A., FENELLI M., SALVADEI L., 2007-2008. *Implicazioni culturali e sociali del trattamento funebre dei bambini nella protostoria laziale*, dans G. BARTOLONI, M. G. BENEDETTINI (dir.), *Sepolti tra i vivi. Buried among the living. Evidenza ed interpretazione di contesti funerari in abitato. Atti del convegno internazionale, Roma, 26-29 Aprile 2006*, dans *Scienze dell'Antichità*, 14/2, pp. 725-741.

DETIENNE M., 1990. *Qu'est-ce qu'un site*, dans M. DETIENNE (dir.), *Tracés de fondation* (Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes, Section des Sciences Religieuses, 93), Louvain, Paris, pp.1-16.

DIETRICH B. C., 1973. *The origins of Greek religion*, Berlin.

DI GENNARO F., 1979. *Topografia dell'insediamento della media età del Bronzo nel Lazio*, dans *Archeologia Laziale*, 2, pp. 148-156.

DI GENNARO F., 1988. *Il popolamento dell'Etruria meridionale e le caractteristiche degli insediamenti tra l'età del Bronzo e l'età del Ferro,* dans G. COLONNA, C. BETTINI, R. A. STACCIOLI (dir.), *Etruria meridionale. Conoscenza, consecrazione, fruizione. Atti del Convegno, Viterbo, 29/30 Novembre - 1 Dicembre 1985,* Roma, pp. 59-82.

DI GENNARO F., DE FILIPPIS M., DURANTE M. S., CIFARELLI F. M. , MAZZOTTA B., MERLO M., FODDAI E., GIOVANNETTI L., GIORGETTA B., CECI M., DAMIANI I., RONCOLINI A., BIANCHI E., TEN KORTENAAR S., BOANELLI F., MICHETTI L. M., 2003. *Fidenae. Contributi per la ricostruzione toporgafica del centro antico. Ritrovamenti 1986-1992*, dans *Bullettino della Commissione Archeologica Comunale di Roma*, CII - 2001, pp. 197-250.

DI GENNARO F., GUIDI A., 2009. *L'abitato protostorico di Monte Cavo (Rocca di Papa, Roma)*, dans G. GHINI (dir.), *Lazio e Sabina. Scoperti Scavi e Ricerche. 5. Atti del Convegno : Quinto Incontro di Studi sul Lazio e la Sabina, Roma 3-5 dicembre 2007*, Roma, pp. 213-220.

DI GENNARO F., SCHIAPPELLI A., AMOROSO A., 2004. *Un confronto tra gli organismi protostatali delle due sponde del Tevere : le prime fasi di Veio e di Crustumerio,* dans H. PATTERSON (éd.), *Bridging the Tiber. Approaches to regional archaeology in the middle Tiber Valley,* London, pp. 147-177.

DI MARIO F., 2007. *Ardea, la terra dei Rutuli, tra mito e archeologia: alle radici della romanità. Nuovi dati dai recenti scavi archeologici*, Roma .

DOLFINI A., 2005. *Lo spazio abitativo come spazio sociale : le case di Sorgenti della Nova nel quadro delle protostoria italiana,* dans P. ATTEMA, A. NIJBOER, A. ZIFFERERO (dir.), *Papers in Italian archaeology VI. Communities and settlements from the Neolithic to the early Medieval period. Proceedings of the 6th Conference of Italian archaeology held at the University of Groningen, Groningen Institute of Archaeology, April 15-17 2003*, Oxford, pp. 346-357.

DOMANICO L., 2005. *Tradition et innovation dans l'architecture de l'âge du Bronze final et du premier âge du Fer en Etrurie*, dans O. BUCHSENSCHUTZ, C. MORDANT (dir.), *Architectures protohistoriques en Europe occidentale du Néolithique final à l'âge du Fer*, Paris, pp. 513-536.

DRAGO TROCCOLI L., 1989. *I materiali protostorici*, dans AA.VV., *Museo civico di Velletri*, Roma, pp. 29-47.

DRIESSEN J., 2001. *History and Hierarchy. Preliminary Observations on the Settlement Patterns in Minoan Crete*, dans K. BRANIGAN (éd.), *Urbanism in the Aegean Bronze Age*, Sheffield, pp. 51-71.

DRIESSEN J., 2002. *Crisis Cults on Minoan Crete ?*, dans R. LAFFINEUR, R. HÄGG (éd.), 2001. *Potnia: deities and religion in the Aegean Bronze Age: proceedings of the 8th International Aegean Conference / 8ème rencontre égéenne internationale. Göteborg, Göteborg University, 12-15 April 2000* (Aegaeum, 22), Liège, pp. 361-369.

DUBOURDIEU A., SCHEID J., 2000. *Lieux de culte, lieux sacrés : les usages de la langue. L'Italie romaine*, dans A. VAUCHEZ (dir.), *Lieux sacrés, lieux de culte, sanctuaires. Approches terminologiques, méthodologiques, historiques et monographiques* (Collection de l'Ecole Française de Rome, 273), Paris, Rome, pp. 59-80.

DURANTI V., 2001. *Forma e significato dei materiali del deposito reiterato*, dans A. M. MORETTI-SGUBINI (dir.), *Tarquinia etrusca. Una nuova storia*, Roma, pp. 43-44.

DURY-MOYAERS G., 1981. *Enée et Lavinium. À propos des découvertes archéologiques récentes* (Collection Latomus, 174), Bruxelles.

ENEI F., 1993. *Cerveteri. Ricognizioni archeologiche nel territorio di una città etrusca,* Ladispoli.

ENEI F., 1995. *Ricognizioni archeologiche nell'Ager Caeretanus (1990-1992)*, dans N. CHRISTIE (éd.), *Settlement and Economy in Italy 1500 BC – AD 1500. Papers of the Fifth Conference of Italian Archaeology*, Oxford, pp. 63-79.

FENELLI M., 1984. *Lavinium*, dans *Archeologia Laziale*, 6, pp. 325-344.

FENELLI M., GUAITOLI M., 1990. *Nuovi dati degli scavi di Lavinium*, dans *Archeologia Laziale*, 10, pp. 182-193.

FERNANDEZ N., 2008. *La Crète du roi Minos : une brillante civilisation de la protohistoire égéenne*, Paris.

FILIPPI D., 2000. *Inquadramento topografico del deposito votivo capitolino*, dans A. CARANDINI, R. CAPPELLI (dir.), *Roma. Romolo, Remo e la fondazione della città*, Milano, pp. 323-325.

FILIPPI D., 2004. *La* domus Regia, dans A. CARANDINI, E. GRECO (dir.), *Workshop di archeologia classica. Paesaggi, costruzioni, reperti. Volume 1,* Pisa, Roma, pp. 101-121.

FILIPPI D., 2005 a. *Il Velabro e le origini del Foro*, dans A. CARANDINI, E. GRECO (dir.), *Workshop di archeologia classica. Paesaggi, costruzioni, reperti. Volume 2,* Pisa, Roma, pp. 93-115.

FILIPPI D., 2005 b. *La* domus Regia *(Aggiornamenti)*, dans A. CARANDINI, E. GRECO (dir.), *Workshop di archeologia classica. Paesaggi, costruzioni, reperti. Volume 2,* Pisa, Roma, pp. 199-203.

FILIPPI D., 2006. *Lo scavo alle pendici settentrionale del Palatino : il santuario di Vesta,* dans M. A. TOMEI, *Roma. Memorie dal sottosuolo: ritrovamenti archeologici 1980/2006,* Milano, pp. 67-75.

FILIPPI D., 2007-2008. *Dalla* domus Regia *al Foro : depositi di fondazione e di obliterazione nella prima età regia*, dans G. BARTOLONI, M. G. BENEDETTINI (dir.), *Sepolti tra i vivi. Buried among the living. Evidenza ed interpretazione di contesti funerari in abitato. Atti del convegno internazionale, Roma, 26-29 Aprile 2006*, dans *Scienze dell'Antichità*, 14/2, pp. 618-637.

FILIPPI D., 2010 a. *Appendici. IV. 2. Velabro*, dans A. CARANDINI (dir.), *La leggenda di Roma. Volume II. Dal ratto delle donne al regno di Romolo e Tito Tazio*, Roma, Milano, pp. 326-328.

FILIPPI D., 2010 b. *Appendici. IV. 3. Foro e Comizio*, dans A. CARANDINI (dir.), *La leggenda di Roma. Volume II. Dal ratto delle donne al regno di Romolo e Tito Tazio*, Roma, Milano, pp. 329-333.

FILIPPI D., 2010 c. *Appendici. IV. 4. Abitato e mura del Campidoglio (culti di Giove Feretrio sul Campidoglio, di Giunone sull'Arce, di Veiove all'*Asylum *e* Auguraculum), dans A. CARANDINI (dir.), *La leggenda di Roma. Volume II. Dal ratto delle donne al regno di Romolo e Tito Tazio*, Roma, Milano, pp. 334-337.

FISCHER-HANSEN T., 1978. *Ficana. L'insediamento urbano su Monte Cugno*, dans *Archeologia Laziale*, 1, pp. 35-38.

FONTAINE P., 1993. *Véies. Les remparts et la porte de Piazza d'Armi*, dans *MEFRA*, 105/1, pp. 221-239.

FONTAINE P., 2004. *Des « remparts de Romulus » aux murs du Palatin. Du mythe à l'archéologie*, dans P.-A. DEPROOST, A. MEURANT, *Images d'origines, origines d'une image. Hommages à Jacques Poucet*, Louvain-la-Neuve, pp. 35-54.

FONTAINE P., 2010. *Introduction. Repenser l'urbanisation de l'Etrurie et de l'Ombrie préromaines*, dans P. FONTAINE (éd.), *L'Etrurie et l'Ombrie avant Rome. Cité et territoire. Actes du colloque international. Louvain-la-Neuve, Halles Universitaires, Sénat académique, 13-14 février 2004* (Institut Historique Belge de Rome, Artes, 1), Bruxelles, Roma, pp. 13-16.

FORTINI P., 2000. *Le difese del Colle Capitolino e l'area del Carcer-Tullianum*, dans A. CARANDINI, R. CAPPELLI (dir.), *Roma. Romolo, Remo e la fondazione della città*, Milano, pp. 325-326.

FORTUNATI F. R., 1990. *Il Lazio. 8. La regione della foce del Tevere ed i Colli Albani. 8.6. Velitrae*, dans M. CRISTOFANI (dir.), *La Grande Roma dei Tarquini. Catalogo della mostra, Roma Palazzo delle Esposizioni, 12 giugno- 30 settembre 1990*, Roma, pp. 199-206.

FUGAZZOLA DELPINO M. A., 1976. *Le fasi culturali della protostoria laziale. I precedenti dell'età del bronzo*, dans AA.VV., *Civiltà del Lazio primitivo. Palazzo delle Esposizioni, Roma*, 1976, Roma, pp. 17-19.

FULMINANTE F., 2000. *Il solco primigenio e le mura. Santuario di Apollo Daphnephoros e di Artemide Amarinthia ad Eretria*, dans A. CARANDINI, R. CAPPELLI (dir.), *Roma. Romolo, Remo e la fondazione delle città. Roma, Museo Nazionale Romano. Terme di Diocleziano. 28 giugno-29 ottobre 2000*, Roma, pp. 288-289.

FULMINANTE F., 2003. *Le sepolture principesche nel Latium Vetus. Tra la fine della prima età del Ferro e l'inizio dell'età orientalizzante*, Roma.

FULMINANTE F., 2006. *The* ager Romanus antiquus*: defining the most ancient territory of Rome with a theoretical approach*, dans AA.VV.*, Studi di Protostoria in onore di Renato Peroni,* Firenze, pp. 513-519.

GABILLOT M., 2000. *Les dépôts complexes de la fin du Bronze moyen et du début du Bronze final en France du Centre-Est. Nouvelle approche,* dans *Bulletin de la Société préhistorique française,* 97/3, pp. 459-476.

GAIO S., 2004. « Quid sint suggrundaria ». *La sepoltura infantile a enchytrismos di Loppio-S. Andrea (TN)*, dans *Annali del Museo civico di Rovereto*, 20, pp. 53-90.

GALLONE A., 2000. *Sepolture alle pendici settentrionali del Palatino*, dans A. CARANDINI, R. CAPPELLI (dir.), *Roma. Romolo, Remo e la fondazione della città*, Milano, pp. 291-292.

GALLONE A., 2007-2008. *Sepolti tra le mura della prima Roma. Il caso delle tombe sulla pendice palatina*, dans G. BARTOLONI, M. G. BENEDETTINI (dir.), *Sepolti tra i vivi. Buried among the living. Evidenza ed interpretazione di contesti funerari in abitato. Atti del convegno internazionale, Roma, 26-29 Aprile 2006*, dans *Scienze dell'Antichità*, 14/2, pp. 653-665.

GALLUCCIO F., 2002. *Cerveteri - Vigna Parrocchiale : ricostruzione degli elevati di una struttura protostorica come verifica funzionale di un'ipotesi planimetrica*, dans N. NEGRONI CATACCHIO (dir.), *Paesaggi d'Acque. Ricerche e scavi. Atti del V Incontro di Studi. Vol. I*, Milano, pp. 771-776.

GATES C., 2003. *Ancient Cities : the Archaeology of Urban Life in the Ancient Near East and Egypt, Greece and Rome*, London.

GEORGANAS I., 2005. *Weapons and Warfare in Early Iron Age Thessaly,* dans *Mediterranean Archaeology and Archaeometry*, 5/2, pp. 63-74.

GESELL G. C., 1985. *Town, Palace and House Cult in Minoan Crete*, Göteborg.

GESELL G. C., 1987. *The Minoan Palace and Public Cult*, dans R. HÄGG, N. MARINATOS (éd.), *The Function of Minoan Palaces. Proceedings of the Fourth International Symposium at the Swedish Institute in Athens, 10-16 June 1984*, Göteborg, pp. 123-128.

GHINI G., 2002. *Il tempio delle Stimmate*, dans M. NOCCA, A. PALOMBI, M. G. RUSSO, S. SAMBUCCI (dir.), *Velletri. Guida alla città*, Roma, pp. 65-66.

GHINI G., INFARINATO A. C., 2009. *Il Tempio delle Stimmate a Velletri : primi risultati dalle indagini 2005-2006*, dans G. GHINI (dir.), *Lazio e Sabina. Scoperti Scavi e Ricerche. 5. Atti del Convegno : Quinto Incontro di Studi sul Lazio e la Sabina, Roma 3-5 dicembre 2007*, Roma, pp. 311-324.

GIULIANI C. F.,1981. *Santuario delle Tredici Are, Herôon di Enea*, dans AA.VV., *Enea nel Lazio, archeologia e mito. Bimillenario Virgiliano, Roma 22 settembre - 31 dicembre 1981, Campidoglio - Palazzo dei Conservatori*, Roma, pp. 169-177.

GJERSTAD E., 1953-1973. *Early Rome.Volumes I-VI*, Lund.

GLINISTER F., 1997. *What is a sanctuary ?*, dans *Cahiers Glotz*, VIII, pp. 61-80.

GNADE M., 2006. *Tarquinia e Satricum : raffronti fra le prassi rituali*, dans M. BONGHI JOVINO (DIR.), *Tarquinia e le civiltà del Mediterraneo. Convegno internazionale Milano, 22-24 giugno 2004* (Quaderni Acme, 77), Milano, pp. 307-333.

GRANDAZZI A., 1991. *La fondation de Rome. Réflexions sur l'histoire*, Paris.

GRANDAZZI A., 1993. *La* Roma Quadrata*: mythe ou réalité?*, dans *MEFRA*, 105/2, pp. 493-545.

GRANDAZZI A., 2008. *Alba Longa, histoire d'une légende. Recherches sur l'archéologie, la religion, les traditions de l'ancien Latium*, Rome.

GROS P., 1999. *VITRUVE, De l'architecture. Livre II. Commentaire*, Paris, pp. 55-178.

GRUET B., 2006. *La rue à Rome, miroir de la ville: entre l'émotion et la norme*, Paris.

GUAITOLI M., 1981 a. *Gabii: osservazioni sulla fasi di sviluppo dell'abitato*, dans AA.VV., *Ricognizione archeologica. Nuove ricerche nel Lazio* (Quaderni dell'Istituto di Topografia antica dell'Università di Roma, 9), Firenze, pp. 23-57.

GUAITOLI M., 1981 b. *Gabii*, dans *La parola del passato*, 36, pp. 152-173.

GUAITOLI M., 1984. *Urbanistica*, dans *Archeologia Laziale*, 6, pp. 364-381.

GUAITOLI M., 1988. *Lavinium*, dans *Quaderni della Soprintendenza Archeologica del Lazio*, 1, pp. 33-40.

GUAITOLI M., 1990. *Il Lazio. 8. La regione della foce del Tevere ed i Colli Albani. 8.3. Lavinium*, dans M. CRISTOFANI (dir.), *La Grande Roma dei Tarquini. Catalogo della mostra, Roma Palazzo delle Esposizioni, 12 giugno- 30 settembre 1990*, Roma, pp. 182-186.

GUETTEL COLE S., 2004. *Landscape, gender, and ritual space : the ancient Greek experience*, Berkeley, Los Angeles.

GUIDI A., 1980. *Luoghi di culto dell'età del Bronzo finale e della prima età del Ferro nel Lazio meridionale*, dans *Archeologia Laziale*, III, pp. 148-155.

GUIDI A., 1981. *Il Lazio centro-meridionale e la Sabina nella tarda età del Bronzo,* dans AA. VV., *Enea nel Lazio. Archeologia e mito. Bimillenario virgiliano, Roma 22 settembre – 31 dicembre 1981, Campidoglio – Palazzo dei Conservatori,* Roma*, pp.* 88-94.

GUIDI A., 1982. *Sulle prime fasi dell'urbanizzazione nel Lazio protostorico,* dans *Opus,* 1 (2)*,* pp. 279-289.

GUIDI A., 1985. *An application of the rank-size rule to protohistoric settlements in the middle Tyrrhenian area*, dans C. MALONE, S. STODDART (éd.), *Papers in Italian Archaeology IV. Part iii. Patterns in Protohistory* (British Archeological Reports International Series, 245), Oxford, pp. 217-242.

GUIDI A., 1991. *Alcune osservazioni sulla problematica delle offerte nella protostoria dell'Italia centrale*, dans *Scienze dell'Antichità*, 3-4 (*Atti del Convegno internazionale* Anathema *: regime delle offerte e vita dei santuari nel Mediterraneo antico, 15-18 giugno 1989*), pp. 403-414.

GUIDI A., 1998. *Materiali di età protostorica da Roma. Gli scavi Vaglieri (1907) e Puglisi-Romanelli (1948) sul Germalo*, dans *Bollettino di Archeologi*a, 51-52, pp. 1-31.

GUIDI A., 2004. *L'importanza dei luoghi di culto nella formazione delle città medio-tirreniche*, dans M. ANGLE, A. GERMANO, *Museo e Territorio. Atti della III Giornata di Studi, Velletri 7-8 marzo 2003*, Velletri, pp. 124-130.

GUIDI A., 2007-2008. *Sepolti tra i vivi. L'evidenza laziale*, dans G. BARTOLONI, M. G. BENEDETTINI (dir.), *Sepolti tra i vivi. Buried among the living. Evidenza ed interpretazione di contesti funerari in abitato. Atti del convegno internazionale, Roma, 26-29 Aprile 2006*, dans *Scienze dell'Antichità*, 14/2, pp. 711-723.

GUIDI A., 2009. *Aspetti della religione tra la fine dell'età del Bronzo e la I età del Ferro*, dans L. DRAGO TROCCOLI (éd.), *Il Lazio dai Colli Albani ai Monti Lepini tra preistoria ed età moderna*, Roma, pp. 143-151.

GUIDI A., DI GENNARO F., PACCIARELLI M., 1978. *Rinvenimenti d'età pre- e protostorica a Grottaferrata e a Monte Cavo*, dans *Archeologia Laziale*, 1, pp. 84-86.

GUSBERTI E., 2000. *I corredi delle sepolture sulle mura palatine*, dans A. CARANDINI, R. CAPPELLI (dir.), *Roma. Romolo, Remo e la fondazione della città*, Milano, pp. 294-297.

GUSBERTI E., 2005 a. *I reperti del saggio Boni-Gjerstad*, dans A. CARANDINI, E. GRECO (dir.), *Workshop di archeologia classica. Paesaggi, costruzioni, reperti. Volume 2,* Pisa, Roma, pp. 117-134.

GUSBERTI E., 2005 b. *Il deposito votivo capitolino*, dans A. CARANDINI, E. GRECO (dir.), *Workshop di archeologia classica. Paesaggi, costruzioni, reperti. Volume 2,* Pisa, Roma, pp 151-155.

GUSBERTI E., 2007-2008. *Sepolture in abitato a Roma tra VIII e VII secolo a. C.*, dans G. BARTOLONI, M. G. BENEDETTINI (dir.), *Sepolti tra i vivi. Buried among the living. Evidenza ed interpretazione di contesti funerari in abitato. Atti del convegno internazionale, Roma, 26-29 Aprile 2006*, dans *Scienze dell'Antichità*, 14/2, pp. 639-651.

GUSBERTI E., 2010. *Appendici. VIII. L'VIII secolo a. C. a Roma. Alcune osservazioni alla luce dei manufatti*, dans A. CARANDINI (dir.), *La leggenda di Roma. Volume II. Dal ratto delle donne al regno di Romolo e Tito Tazio*, Roma, Milano, pp. 350-357.

HÄGG R., 1987. *Submycenaean Cremation Burials in the Argolid ?,* dans R. LAFFINEUR (éd.), *Thanatos. Les coutumes funéraires en Egée à l'âge du Bronze". Actes du colloque de Liège, 21-23 avril 1986*, Liège, pp. 207-212.

HÄGG R. (éd.), 1997. *The Function of Minoan Villa. Proceedings of the 8th international symposium at the Swedish Institute at Athens, 6 - 8 June 1992*, Stockholm.

HÄGG R. (éd.), 1998. *Ancient Greek Cult Practice from the Archaeological Evidence. Proceedings of the 4th International Seminar on Ancient Greek Cult, organized by the Swedish Institute at Athens, 22-24 October 1993*, Stockholm.

HÄGG R. (éd.), 1999. *Ancient Greek Hero Cult. Proceedings of the 5th International Seminar on Ancient Greek Cult, organized by the Department of Classical Archaeology and Ancient History, Göteborg University, 21-23 April 1995*, Stockholm.

HÄGG R. (éd.), 2002. *Peloponnesian Sanctuaries and Cults. Proceedings of the 9th International Symposium at the Swedish Institute at Athens, 11-13 June 1994*, Stockholm.

HÄGG R., MARINATOS N. (éd.), 1981. *Sanctuaries and cults in the Aegean Bronze Age. Proceedings of the 1st International Symposium at the Swedish Institute in Athens, 12-13 May 1980*, Stockholm.

HÄGG R., MARINATOS N. (éd.), 1987. *The Function of Minoan Palaces. Proceedings of the 4th International Symposium at the Swedish Institute in Athens, 10-16 June 1984*, Göteborg.

HÄGG R., MARINATOS N., NORDQUIST G. C. (éd.), 1988. *Early Greek cult practice. Proceedings of the 5th International Symposium at the Swedish Institute at Athens, 26-29 June 1986*, Göteborg.

HÄGG R., NORDQUIST G. C. (éd.), 1990. *Celebrations of Death and Divinity in the Bronze Age Argolid. Proceedings of the 6th International Symposium at the Swedish Institute at Athens, 11-13 June 1988*, Stockholm.

HELDRING B., 1984. *La sesta e settima campagna di scavo dell'istituto olandese di Roma a Satricum*, dans *Archéologia Laziale*, 6, pp. 98-103.

HELDRING B., 1988 a. *Gli scavi dell'Istituto Olandese di Roma a Satricum*, dans *Quaderni della Soprintendenza Archeologica del Lazio*, 1, pp. 53-56.

HELDRING B., 1988 b. *Scavi a Satricum 1986 e 1987*, dans *Archeologia Laziale*, 9, pp. 207-210.

HELDRING B., 1998. *Satricum: a town in Latium*, Tonden.

HELLSTRÖM P., 2001. *Reflections on the function of the monumental building at Luni sul Mignone,* dans J. R. BRANDT, L. KARLSSON, *From huts to houses. Transformations of ancient societies*, Stockholm, pp. 163-169.

HERZOG Z., 1997. *Archaeology of the City. Urban planning in Ancient Israel and its social implications*, Tel Aviv.

IAIA C., 1999. *Simbolismo funerario e ideologia alle origini di una civiltà urbana. Forme rituali nelle sepolture "villanoviane" a Tarquinia e Vulci, e nel loro entroterra*, Firenze.

IAIA C., MANDOLESI A., PACCIARELLI M., TRUCCO F., 2001. *Alle origini di Tarquinia : il centro proto-urbano della prima età del Ferro*, dans A. M. MORETTI-SGUBINI (dir.), *Tarquinia etrusca. Una nuova storia*, Roma, pp. 3-5.

INVERNIZZI E., 2000. *Il complesso « sacro-istituzionale » di Tarquinia. Principi geometrici del « complesso sacro-istituzionale »*, dans A. CARANDINI, R. CAPPELLI (dir.), *Roma. Romolo, Remo e la fondazione della città*, Milano, p. 269.

INVERNIZZI E., 2001. *Il « complesso monumentale » : osservazioni sulla natura geometrica dell'edificio*, dans A. M. MORETTI-SGUBINI (dir.), *Tarquinia etrusca. Una nuova storia*, Roma, p. 44.

IZZET V. E., 2000. *The Etruscan sanctuary at Cerveteri, Sant'Antonio : preliminary report of excavations 1995-8*, dans *Papers of the British School at Rome*, LXVIII, pp. 321-335.

JARVA E., 1981. *Area di tombe infantili a Ficana*, dans *Archeologia Laziale*, 4, pp. 269-273.

JARVA E., 2001. *The functions of huts and houses with references to the latin settlement at Ficana*, dans J. R. BRANDT, L. KARLSSON, *From huts to houses. Transformations of ancient societies*, Stockholm, pp. 189-194.

KARETSOU A., 1981. *The peak sanctuary of Mt. Juktas*, dans R. HÄGG, N. MARINATOS (éd.), *Sanctuaries and cults in the Aegean Bronze Age: proceedings of the first International Symposium at the Swedish Institute in Athens, 12-13 May 1980*, Stockholm, pp. 137-153.

KLEIBRINK M., 1997. *L'organizzazione spaziale dei culti a Satricum,* dans *Mededelingen van het Nederlands Instituut te Rome, 56, pp.* 139-163.

LAFFINEUR R. (éd.), 1987. *Thanatos. Les coutumes funéraires en Egée à l'âge du Bronze. Actes du colloque de Liège, 21-23 avril 1986* (Aegaeum, 1), Liège.

LAFFINEUR R., HÄGG R. (éd.), 2001. *Potnia: deities and religion in the Aegean Bronze Age: proceedings of the 8th International Aegean Conference / 8ème rencontre égéenne internationale. Göteborg, Göteborg University, 12-15 April 2000* (Aegaeum, 22), Liège.

LAMBRECHTS R., 1996. *Artena 3. Un « mundus » sur le Piano della Civita ?* (Etudes de Philologie, d'Archéologie et d'Histoire anciennes, XXXIII), Bruxelles, Rome.

LANGDON M. K., 1976. *A sanctuary of Zeus on Mount Hymettos* (Hesperia, Supplement XVI), Princeton.

LEIGHTON R., 2005. *House urns and etruscan tomb painting: tradition versus innovation in the ninth–seventh centuries BC*, dans *Oxford Journal of Archaeology*, 24-4, pp. 363- 380.

LETESSON Q., 2009. *Du phénotype au génotype. Analyse de la syntaxe spatiale en architecture minoenne (MMIIIB - MRIB)* (AEGIS, 2), Louvain-la-Neuve.

LILLI M., 2008. *Velletri. Carta archeologica: Velletri-La Castella (IGM 150 II SO-158 IV NE)*, Roma.

LINDERSKI J., 1986. *The Augural Law*, dans *Aufstieg und Niedergang der Römischen Welt,* II/16.3, pp. 2146-2312.

LOCATELLI D., 1998. *Osservazioni in merito all'abitato tarquiniese della prima età del Ferro : i più recenti rinvenimenti*, dans *Atti del XIII Congresso U.I.S.P.P. (Forlì 8-14 settembre 1996)*, 4, pp. 589-594.

LOCATELLI D., 2001. *Una capanna funzionale all' « area sacra »*, dans A. M. MORETTI-SGUBINI (dir.), *Tarquinia etrusca. Una nuova storia*, Roma, pp. 30-32.

LUGLI F., 2001. *Le tombe dell'età del Ferro e l'attività metallurgica dall'età del Ferro al periodo arcaico*, *Bullettino della Commissione Archeologica Comunale di Roma*, 102, pp. 307-320.

LUGLI F., ROSA C., 2001. *Prime evidenze di opere di terrazzamento del* Capitolium *nell'età del Bronzo Recente*, dans *Bullettino della Commissione Archeologica Comunale di Roma*, 102, pp. 281-290.

LUGLI G., 1957. *La tecnica edilizia romana. I. Testo*, Roma.

MAAS H., 1998. *Bronzes from the archaic votive deposit of Satricum,* dans R. F. DOCTER, E. M. MOORMANN, *Classical Archaeology towards the Third Millenium. Reflexions and Perspectives. XVth International Congress of Classical Archaeology, Amsterdam July 12-17 1998,* Amsterdam, pp. 90-91.

MAASKANT-KLEIBRINK M., 1987. *Settlement excavations at Borgo Le Ferriere "Satricum". I . The Campaigns 1979, 1980, 1981*, Gröningen.

MAASKANT-KLEIBRINK M., 1991. *Early Latin Settlement-plans at Borgo Le Ferriere (Satricum). A Reading with19th Century Maps*, dans *Babesch*, 66, pp. 51-114.

MAASKANT-KLEIBRINK M., 1992 a. *Settlement excavations at Borgo Le Ferriere « Satricum ». II. The Campaigns 1983, 1985, 1987*, Gröningen.

MAASKANT-KLEIBRINK M., 1992 b. *Gli scavi più recenti svolti a Borgo Le Ferriere (Satricum)*, dans S. QUILICI GIGLI (dir.), *I Volsci* (Quaderni di archeologia etrusco-italica, 20), Roma, pp. 53-64.

MAASKANT-KLEIBRINK M., 1995. *Evidence of Households or of Ritual Meals ? Early Latin Cult Practices: A Comparison of the Finds at Lavinium, Campoverde and Borgo Le Ferriere (Satricum)*, dans N. CHRISTIE (éd.), *Settlement and Economy in Italy 1500 BC – AD 1500. Papers of the Fifth Conference of Italian Archaeology*, Oxford, pp. pp. 123-133.

MAASKANT-KLEIBRINK M., OLDE DUBBELINK R. A., 1985. *Stepping over or over-stepping thresholds: on the identification of hutfloors, cooking-areas and rubbish pits at the site of Satricum*, dans C. MALONE, S. STODDART (éd.), *Papers in Italian Archaeology IV. Part iii.*

Patterns in Protohistory (British Archeological Reports International Series, 245), Oxford, pp. 203-216.

MACHOWSKI W., 2007. *The barrows of the Iron Age in Mainland Greece, Cyprus and the Aegean islands*, dans *Studies in Ancient Art and Civilization*, 10, pp. 1-12.

MAGAGNINI A., 2005. *Documenti per la storia del Quirinale nella prima età del Ferro*, dans *Bollettino dei Musei comunali di Roma*, 19, pp. 5-34.

MAGGIANI A., RIZZO M. A., 2001. *Cerveteri*. *II.B. Area sacra in località S. Antonio*, dans A. M. MORETTI SGUBINI (dir.), *Veio, Cerveteri, Vulci. Città d'Etruria a confronto*, Roma, pp. 143-145.

MAGGIANI A., RIZZO M. A., 2005. *Cerveteri. Le campagne di scavo in loc. Vigna Parrocchiale e S. Antonio*, dans AA.VV., *Dinamiche di sviluppo della città nell'Etruria meridionale. Veio, Caere, Tarquinia, Vulci. Atti del XXIII Convegno di Studi Etruschi ed Italici (1-6 ottobre 2001)*, Pisa, Roma, pp. 175-184.

MALLEGNI F., LIPPI B., 2007-2008. *Considerazioni antropologiche sugli inumati nell'area sacra dell'abitato di Tarquinia*, dans G. BARTOLONI, M. G. BENEDETTINI (dir.), *Sepolti tra i vivi. Buried among the living. Evidenza ed interpretazione di contesti funerari in abitato. Atti del convegno internazionale, Roma, 26-29 Aprile 2006*, dans *Scienze dell'Antichità*, 14/2, pp. 795-804.

MALMGREN L., 1981. *Ficana (com. Acilia),* dans AA.VV., *Enea nel Lazio, archeologia e mito. Bimillenario Virgiliano, Roma 22 settembre - 31 dicembre 1981, Campidoglio - Palazzo dei Conservatori*, Roma, pp. 102-104.

MANCINI A., PILO C., 2006. *Materiali votivi ed oggetti rituali del Santuario Orientale di Gabii*, dans *Siris*, 7, pp. 85-126.

MANCONI D., DE ANGELIS M. C., 1987. *Il santuario di Ancarano di Norcia*, dans *Dialoghi di Archeologia*, 1/2, pp. 17-28.

MANDOLESI A., 1999. *La « Prima » Tarquinia. L'insediamento protostorico sulla Civita e nel territorio circonstante* (Grandi contesti e problemi della protostoria italiana, 2), Firenze.

MARANGOU L., 1998. *The acropolis sanctuary of Minoa on Amorgos : cult practice from the 8th century B.C. to the 3rd century A.D.,* dans R. HÄGG (éd.), *Ancient Greek Cult Practice from the Archaeological Evidence. Proceedings of the 4th International Seminar on Ancient Greek Cult, organized by the Swedish Institute at Athens, 22-24 October 1993*, Stockholm, pp. 9-26.

MARCHETTI P., 2002. *Autour de Romulus et des* Lupercalia*. Une exploration préliminaire*, dans *Les Etudes Classiques*, 70, pp. 77-92.

MARINATOS N., 2004. *Minoan and Mycenaean Civilizations*, dans S. I. JOHNSTON (éd.), *Religions of the Ancient World : a guide*, Harvard, pp. 206-209.

MARTIN R., 1965. *Manuel d'architecture grecque. I. Matériaux et techniques*, Paris.

MASSABO B., 1994. *Recenti scavi e ricerche sul sito urbano di Tarquinia*, dans M. MARTELLI (éd.), *Tyrrhenoi Philotechnoi. Atti della giornata di studio organizzata dalla Facoltà di conservazione dei beni culturali dell'Università degli studi della Tuscia in occasione della mostra "Il mondo degli Etruschi. Testimonianze dai musei di Berlino e dell'Europa orientale." Viterbo, 13 ottobre 1990* (Terra Italia, 3), Roma, pp. 69-74.

MASSARI A., SETTI B., 2000. *Architettura delle urne a capanna*, dans N. NEGRONI CATACCHIO (dir.), *L'Etruria tra Italia, Europa e mondo mediterraneo. Ricerche e scavi. Atti del Quarto Incontro di Studi 12/14 Settembre 1997*, Milano, pp. 325-337.

MASTROCINQUE A., 1993. *Romolo. La fondazione di Roma tra storia e leggenda,* Este.

MASTROCINQUE A., 1998. *Roma Quadrata*, dans *MEFRA*, 110/2, pp. 681-697.

MAZARAKIS AINIAN A., 1988. *Early Greek Temples : Their Origin and Function*, dans R. HÄGG, N. MARINATOS, G. C. NORDQUIST (éd.), *Early Greek cult practice. Proceedings of the 5th International Symposium at the Swedish Institute at Athens, 26-29 June 1986*, Göteborg, pp. 105-119.

MAZARAKIS AINIAN A., 1997. *From rulers'dewellings to temples : architecture, religion and society in Early Iron Age Greece (1100-700 B.C.)*, Jonsered.

MAZARAKIS AINIAN A., 1999. *Reflections on hero cults in Early Iron Age Greece*, dans R. HÄGG (éd.), *Ancient Greek Hero Cult. Proceedings of the 5th International Seminar on Ancient Greek Cult, organized by the Department of Classical Archaeology and Ancient History, Göteborg University, 21-23 April 1995*, Stockholm, pp. 9-36.

MAZARAKIS AINIAN A., 2002. *Les fouilles d'Oropos et la fonction des périboles dans les agglomérations du début de l'Âge du Fer*, dans J.-M. LUCE (éd.), *Habitat et urbanisme dans le monde grec de la fin des palais mycéniens à la prise de Milet (494 av.J.-C.). Table Ronde Internationale du 9-10 mars 2001 à Toulouse*, dans *Pallas*, 58, pp. 183-227.

MAZZEI P., 2007. *L'area archeologica della Protomoteca in Campidoglio : ricognizione preliminare e lettura della documentazione attuale come premessa al rilievo delle strutture*, dans *Bullettino della Commissione Archeologica Comunale di Roma*, 108, pp. 145-193.

MCENROE J. C., 2010. *Architecture of Minoan Crete : constructing identity in the Aegean Bronze Age*, Austin.

MELIS M., VARDARO S., 1993. *Gabii. Storia di una città*, Roma.

MENEGHINI R., 2007. *L'area dei Fori dalla preistoria alla tarda età repubblicana*, dans R. MENEGHINI, R. SANTANGELI VALENZANI, *I Fori Imperiali. Gli scavi del Comune di Roma (1991-2007)*, Roma, pp. 17-28.

MIARI M., 2000. *Vasetti e altri oggetti miniasturistici in contesto di abitato*, dans N. NEGRONI CATACCHIO (dir.), *L'Etruria tra Italia, Europa e mondo mediterraneo. Ricerche e scavi. Atti del Quarto Incontro di Studi 12/14 Settembre 1997*, Milano, pp. 399-408.

MODICA S., 1993. *Sepolture infantili nel Lazio protostorico*, dans *Bullettino della Commissione Archeologica Comunale di Roma*, 95, pp. 7-18.

MONACCHI D., 1984. *Resti della stipe votiva del Monte Subasio di Assisi (Colle S. Rufino)*, dans *Studi Etruschi*, 52, pp. 77-89.

MONACCHI D., 1986. *Nota sulla stipe votiva di Grotta Bella* (Terni), dans *Studi Etruschi*, 54, pp. 75-99.

MORETTI SGUBINI A. M., 1999. *Il Museo Nazionale Etrusco di Villa Giulia. Guida Breve*, Roma.

MORETTI-SGUBINI A. M. (dir.), 2001. *Tarquinia etrusca. Una nuova storia*, Roma.

MORETTI SGUBINI A. M., 2006. *Alle origini di Vulci*, dans M. PANDOLFINI ANGELETTI (dir.), *Archeologia in Etruria meridionale. Atti delle Giornate di studio in ricordo di Mario Moretti. Civita Castellana 14-15 novembre 2003*, Roma, pp. 317-361.

MORETTI SGUBINI A. M., RICCIARDI L., 2001, *Vulci. III.A. I luoghi di culto*, dans A. M. MORETTI SGUBINI (dir.), *Veio, Cerveteri, Vulci. Città d'Etruria a confronto*, Roma, pp. 179-180.

MÜLLER-KARPE H., 1959. *Vom Anfang Roms*, Heidelberg.

MÜLLER-KARPE H., 1962. *Zur Stadtwerdung Roms*, Heidelberg.

MURA SOMMELLA A., 2001. *Notizie preliminari sulle scoperte e sulle indagini archeologiche nel versante orientale del Capitolium*, dans *Bullettino della Commissione Archeologica Comunale di Roma*, 102, pp. 263-264.

MUSCO S., 1990. *Gabii*, dans M. R. DI MINO, M. BERTINETTI, *Archeologia a Roma. La materia e la tecnica nell'arte antica*, Roma, pp. 73-74.

NEGRONI CATACCHIO N., 1981. *L'abitato di Sorgenti della Nova. Caratteri geografici e strutturali*, dans N. NEGRONI CATACCHIO (dir.), *Sorgenti della Nova. Una comunità protostorica e il suo territorio nell' Etruria meridionale. Università degli Studi, Milano 1981*, Roma, pp. 159-160.

NEGRONI CATACCHIO N., 1987. *La fase di transizione Bronzo-Ferro in Etruria alla luce degli scavi di Tarquinia*, dans M. BONGHI JOVINO, C. CHIARAMONTE TRERE, *Tarquinia : ricerche, scavi e prospettive. Atti del Convegno internazionale di studi « La Lombardie per gli Etruschi (Milano 24-25 Giugno 1986)*, Milano, pp. 219-232.

NEGRONI CATACCHIO N., 1989. *L'abitato del Bronze Finale di Sorgenti della Nova (VT) : possibilità di confronti con i modelli abitativi dei centri villanoviani*, dans AA.VV., *Secondo congresso internazionale etrusco, Firenze 26 maggio - 2 giugno 1985. Atti*, *Vol. I,* Roma, pp. 271-283.

NEGRONI CATACCHIO N., 1995. *Sorgenti della Nova. L'abitato del Bronzo Finale*, Firenze.

NEGRONI CATACCHIO N., 2006. *Da Sorgenti della Nova a Vulci. Il contributo degli scavi di Sorgenti della Nova, Sovana e Duna Feniglia al processo di formazione della nazione etrusca*, dans AA.VV., *Studi di Protostoria in onore di Renato Peroni, Firenze,* pp. 495-507.

NEGRONI CATACCHIO N., DOMANICO L., 2001. *L'abitato protostorico di Sorgenti della Nova : dagli spazi dell'abitare all'organizzazione sociale*, dans J. R. BRANDT, L. KARLSSON, *From huts to houses. Transformations of ancient societies*, Stockholm, pp. pp. 337-359.

NEGRONI CATACCHIO N., DOMANICO L., MIARI M., 1991. *Offerte votive in grotta e in abitato nelle valli del Fiora e dell'Albegna nel corso dell'età del Bronzo: indizi e proposte interpretative*, dans *Scienze dell'Antichità*, 3-4 (*Atti del Convegno internazionale* Anathema *: regime delle offerte e vita dei santuari nel Mediterraneo antico, 15-18 giugno 1989*), pp. 579-599.

NIJBOER A. J., 1993-1994. *Iron production and iron votive offerings at Borgo Le Ferriere/Satricum (8th to 6th centuries BC),* dans *Palaeohistoria*, 35-36, pp. 89-105.

NIJBOER A. J., 2004. *La cronologia assoluta dell'età del Ferro nel Mediterraneo, dibattito sui metodi e sui risultati*, dans G. BARTOLONI, F. DELPINO (dir.), *Oriente e Occidente. Metodi e discipline a confronto. Riflessioni sulla cronologia dell'età del Ferro in Italia. Atti dell'Incontro di Studi, Roma 30-31 ottobre 2003*, Roma, Pisa, pp. 527-556.

NIJBOER A. J., VAN DER PLICHT H., 2008. *The Iron Age in the Mediterranean: Recent Radiocarbon Research at the University of Groningen*, dans D. BRANDHERM, M. TRACHSEL (éd.), *A New Dawn for the Dark Age? Shifting Paradigms in Mediterranean Iron Age Chronology*. *Proceedings of the XV World Congress of the International Union for Prehistoric and Protohistoric Sciences, Lisbon, 4-9 september 2006* (BAR International Series, 1871), Oxford, pp. 103-118.

NOWICKI K., 2002. *Minoan Peak Sanctuaries: reassessing their origins*, dans R. LAFFINEUR, R. HÄGG (éd.), *Potnia: deities and religion in the Aegean Bronze Age: proceedings of the 8th International Aegean Conference / 8ème rencontre égéenne internationale. Göteborg, Göteborg University, 12-15 April 2000* (Aegaeum, 22), Liège, pp. 31-37.

ORLANDOS A. K., 1968. *Les matériaux de construction et la technique architecturale des anciens Grecs. Volume II*, Paris.

OSBORNE R., 2005. *Urban Sprawl : What is Urbanization and Why does it matter ?*, dans R. OSBORNE, B. CUNLIFFE (éd.), *Mediterranean Urbanization 800-600 BC* (Proceedings of the British Academy, 126), Oxford, pp. 1-16.

PACCIARELLI M., 1989-1990. *Ricerche topografiche a Vulci : dati e problemi relativi all'origine delle città medio-tirreniche*, dans *Studi Etruschi*, 56, pp. 11-48.

PACCIARELLI M., 2001. *Dal villagio alla città. La svoltà protourbana del 1000 a.C. nell'Italia tirrenica* (Grandi Contesti e Problemi della Protostoria Italiana, 4), Firenze.

PACCIARELLI M., 2002. *Appendici*. *Raffigurazioni di miti e riti su manufatti metallici di Bisenzio e Vulci tra il 750 e il 650 a.C.*, in A. CARANDINI, *Archeologia del mito. Emozione e ragione fra primitivi e moderni*, Torino, pp. 301-332.

PACCIARELLI M., 2010. *Forme di complessità sociale nelle comunità protourbane dell'Etruria meridionale,* dans P. FONTAINE (éd.), *L'Etrurie et l'Ombrie avant Rome. Cité et territoire. Actes du colloque international. Louvain-la-Neuve, Halles Universitaires, Sénat académique, 13-14 février 2004* (Institut Historique Belge de Rome, Artes, 1), Bruxelles, Roma, pp. 17-33.

PACCIARELLI M., TRUCCO F., VANZETTI A., 1996. *Usi funerary e forme sociali nell'Italia protostorica*, dans C. BELARDELLI (dir.), *The Bronze Age in Europe and the Mediterranean, XIII International Congress of Prehistoric and Protohistoric Sciences Forlì – Italia 8/14 September 1996*, pp. 159-167.

PALLOTTINO M., 1976. *Inquadramento storico*, dans AA.VV., *Civiltà del Lazio primitivo. Palazzo delle Esposizioni, Roma, 1976*, Roma, pp. 37-55.

PALLOTTINO M., 1979. *Saggi di Antichità. I. Alle origini dell'Italia antica*, Roma.

PAVOLINI C., 1990. *Il Lazio. 8. La regione della foce del Tevere ed i Colli Albani. 8.2. Ficana*, dans M. CRISTOFANI (dir.), *La Grande Roma dei Tarquini. Catalogo della mostra, Roma Palazzo delle Esposizioni, 12 giugno- 30 settembre 1990*, Roma, pp. 178-179.

PEATFIELD A., 2002. *Divinity and Performance on Minoan Peak Sanctuaries*, dans R. LAFFINEUR, R. HÄGG (éd.), *Potnia: deities and religion in the Aegean Bronze Age: proceedings of the 8th International Aegean Conference / 8ème rencontre égéenne internationale. Göteborg, Göteborg University, 12-15 April 2000* (Aegaeum, 22), Liège, pp. 51-55.

PENSABENE P., 2001. *L'interpretazione delle evidence archeologiche alla luce dei miti di fondazione,* dans P. PENSABENE, S. FALZONE (dir.), *Scavi del Palatino I. L'area sud-occidentale del Palatino tra l'età protostorica e il IV secolo a.C. Scavi e materiali della struttura ipogea sotto la cella del tempio della Vittoria,* Roma, pp. 3-15.

PENSABENE P., 2006. *I luoghi del sacro : elementi di topografia storica*, dans *Scienze dell'Antichità*, 13, pp. 329-355.

PENSABENE P., COLAZINGARI O., BORRELLO L., BATTISTELLI P., FALZONE S., 1995. *L'Area Sud-Occidentale del Palatino dai Primi Insediamenti all'Età Medio Repubblicana*, dans N. CHRISTIE (éd.), *Settlement and Economy in Italy 1500 BC – AD 1500. Papers of the Fifth Conference of Italian Archaeology*, Oxford, pp. 455-464.

PENSABENE P., FALZONE S. (dir.), 2001. *Scavi del Palatino I. L'area sud-occidentale del Palatino tra l'età protostorica e il IV secolo a.C. Scavi e materiali della struttura ipogea sotto la cella del tempio della Vittoria,* Roma.

PERONI R., 1976. *Le fasi culturali della protostoria laziale. Le fasi preurbane della fine dell'età del bronzo e dell'inizio dell'età del ferro (periodi I e II A)*, dans AA.VV., *Civiltà del Lazio primitivo. Palazzo delle Esposizioni, Roma, 1976*, Roma, pp. 19-25.

PERONI R., 1980. *Il bronzo finale in Italia. Studi a cura di Renato Peroni con gli Atti del Centro Studi di Protostoria 1978-1979*, Bari.

PERONI R., 1988. *Comunità e insediamento in Italia fra età del Bronzo e prima età del Ferro*, dans A. MOMIGLIANO, A. SCHIAVONE (dir.), *Storia di Roma. 1. Roma in Italia*, Roma, pp. 7-37.

PERONI R., 1989. *Popoli e civiltà dell'Italia antica. Volume nono. Protostoria dell'Italia continentale. La penisola italiana nell'età del bronzo e del ferro,* Roma.

PERONI R., 1994. *Introduzione alla protostoria italiana,* Roma, Bari.

PERONI R., 2000. *Formazione e sviluppi dei centri protourbani medio-tirrenici*, dans A. CARANDINI, R. CAPPELLI, *Roma. Romolo, Remo e la fondazione della città*, Milan, pp. 26-30.

PEROUSE DE MONTCLOS J.-M., 2000. *Architecture : méthode et vocabulaire*, 3ème éd., Paris.

PIMOUGUET-PEDARROS I., 2000. *Archéologie de la défense : histoire des fortifications antiques de Carie (Epoques classique et hellénistique)*, Paris, Besançon.

POPHAM M. R., CALLIGAS P. G., SACKETT L. H. (éd.), 1993. *Lefkandi I. The protogeometric building at Toumba. Part 2. The excavation, architecture and finds,* Oxford.

POUCET J., 1985. *Les origines de Rome. Tradition et histoire* (Publications des Facultés universitaires Saint-Louis, 38), Bruxelles.

POUCET J., 2001. *La fonction fondatrice dans la tradition sur les rois de Rome*, dans M. COUDRY, T. SPÄTH (éd.), *L'invention des grands hommes de la Rome antique. Die Konstruktion der grossen Männer Altroms. Actes du colloque du Collegium Beatus Rhenanus, Augst 16-18 septembre 1999*, Paris, pp. 195-219.

POUCET J., 2010. *Quand l'archéologie, se basant sur la tradition littéraire, fabrique de la « fausse histoire » : le cas des origines de Rome*, dans *Bulletin de l'Institut Historique Belge de Rome*, LXXVII, pp. 27-82.

QUILICI L., 1976. *Geografia fisica ed umana del Lazio primitivo*, dans AA.VV., *Civiltà del Lazio primitivo. Palazzo delle Esposizioni, Roma, 1976*, Roma, pp. 3-16.

QUILICI L., 1979. *Roma primitiva e le origine della civiltà laziale* (Civiltà scomparse, 33), Roma.

QUILICI L., 1990. *Il Lazio. 7. Il corso superiore del Tevere e l'area pedemontana. 7.3. Gabii*, dans M. CRISTOFANI (dir.), *La Grande Roma dei Tarquini. Catalogo della mostra, Roma Palazzo delle Esposizioni, 12 giugno- 30 settembre 1990*, Roma, pp. 159-163.

QUILICI GIGLI S., 1990 a. *Il Lazio. 9. L'espansione verso il meridione. 9.6. Satricum*, dans M. CRISTOFANI (dir.), *La Grande Roma dei Tarquini. Catalogo della mostra, Roma Palazzo delle Esposizioni, 12 giugno- 30 settembre 1990*, Roma, pp. 230-245.

QUILICI GIGLI S., 1990 b. *Il Lazio. 8. La regione della foce del Tevere ed i Colli Albani. 8.4. Ardea*, dans M. CRISTOFANI (dir.), *La Grande Roma dei Tarquini. Catalogo della mostra, Roma Palazzo delle Esposizioni, 12 giugno- 30 settembre 1990*, Roma, pp. 192-195.

QUILICI GIGLI S., 1990 c. *Il Lazio. 9. L'espansione verso il meridione. 9.1. Valvisciolo*, dans M. CRISTOFANI (dir.), *La Grande Roma dei Tarquini. Catalogo della mostra, Roma Palazzo delle Esposizioni, 12 giugno- 30 settembre 1990*, Roma, pp. 209-213.

RACHET G., 1993. *Civilisations et archéologie de la Grèce préhellénique*, Paris.

RATHJE A., 2006. *Il sacro e il politico. Il deposito votivo di Tarquinia,* dans M. BONGHI JOVINO, *Tarquinia e le civiltà del Mediterraneo. Convegno internazionale, Milano 22-24 giugno 2004*, Milano, pp. 103-118.

RENFREW C., 1985. *The Archaeology of Cult : the Sanctuary at Phylakopi*, London.

RICCI G., BROCATO P., TERRENATO N., 1995. *L'età delle mura. Le fortificazioni. La Fase 2. Le prime mura*, dans A. CARANDINI, P. CARAFA (dir.), *Palatium e Sacra Via. I. Prima delle mura, l'età delle mura e l'età case archaiche*, dans *Bollettino di Archeologia*, 31-33, pp. 139-160.

RIDGWAY D., RIDGWAY F. R., 1979. *Italy before the Romans: the iron age, orientalizing and Etruscan periods*, London.

ROBERT J.-N., 2004. *Les Etrusques* (Guide Belles Lettres des Civilisations, 15), Paris.

RONCALLI F., 1989. *I luoghi e le forme del culto fra l'Etruria interna e l'Umbria*, dans F. RONCALLI (éd.), Gens antiquissima Italiae. *2. Antichità dall'Umbria a Budapest e Cracovia. Catalogo della Mostra. Budapest, Museo di Belli Arti 4 agosto 1989 - 17 settembre 1989, Cracovia, Museo Archeologico 9 novembre 1989 - 7 gennaio 1990*, Città di Castello, p. 111.

RONCALLI F., 1990. *Gli Umbri*, dans A. M. BIANCHI CHIECO (dir.), Italia omnium terrarum alumna. *La civiltà dei Veneti, Reti, Liguri, Celti, Piceni, Umbri, Latini, Campani e Iapigi*, Milano, pp. 375-407.

ROUVERET A., 2000. *Strabon et les lieux sacrés de l'oikoumène*, dans A. VAUCHEZ (dir.), *Lieux sacrés, lieux de culte, sanctuaires. Approches terminologiques, méthodologiques, historiques et monographiques* (Collection de l'Ecole Française de Rome, 273), Paris, Rome, pp. 43-57.

SABATINI S., 2007. *House Urns. A European Late Bronze Age Transcultural Phenomenon,* Göteborg.

SALVADEI L., 2000. *Caratteristiche fisiche, condizioni di vita e stato di salute dei gruppi umani in età regia (gli scheletri delle tombe 1,3 e 4 sulle mura palatine),* dans A. CARANDINI, R. CAPPELLI (dir.), *Roma. Romolo, Remo e la fondazione della città*, Milano, pp. 297-300.

SCHEID J., 1997. *Comment identifier un lieu de culte ?*, dans *Cahiers Glotz*, VIII, pp. 51-59.

SCHIAPPELLI A., 2009. *Sviluppo storico della Teverina nell'età del Bronzo e nella prima età del Ferro* (Grandi contesti e problemi della Protostoria Italiana, 11), Borgo San Lorenzo.

SCORDIA A., 2001. *Focaccia votiva in impasto rosso-bruno*, dans P. PENSABENE, S. FALZONE (DIR.), *Scavi del Palatino I. L'area sud-occidentale del Palatino tra l'età protostorica e il IV secolo a.C. Scavi e materiali della struttura ipogea sotto la cella del tempio della Vittoria,* Roma, pp. 217-218.

SIMONELLI A., 2001. *Considerazioni sull'origine, la natura e l'evoluzione del* pomerium, dans *Aevum*, 1, pp. 119-162.

SOMMELLA P., 1978. *Lavinium: un ventennio di ricerche,* dans AA.VV*., Un decennio di ricerche archeologiche* (Quaderni de « La Ricerca Scientifica », 100), Roma, pp. 513-525.

SOMMELLA P., FENELLI M., GUAITOLI M., 1985. *Nuovi scavi a Pratica di Mare (Lavinium),* dans AA.VV.*, Scavi e Ricerche Archeologiche degli anni 1976-1979. Volume Secondo* (Quaderni de « La Ricerca Scientifica », 112), Roma, pp. 327-339.

SMITH C., 1994. *Ritual and Archaeology in Early Latium*, dans S. COTTAM, D. DUNGWORTH, S. SCOTT, J. TAYLOR (éd.), *TRAC 94 : Proceedings of the 4th Annual Theoretical Roman Archaeology Conference, Durham 1994*, Oxford, pp. 57-64.

SMITH C. 1996 a. *Dead Dogs and Rattles. Time, space and ritual sacrifice in Iron Age Latium*, dans J. B. WILKINS (éd.), *Approaches to the study of Ritual : Italy and Ancient Mediterranean* (Accordia Specialist Papers on the Mediterranean, 2), London, pp. 73-89.

SMITH C., 1996 b. *Early Rome and Latium. Economy and Society c. 1000 to 500 BC*, Oxford.

SMITH C., 2001. *Ritualising the Economy*, dans A. J. NIJBOER (éd.), *Interpreting Deposits : Linking Ritual with Economy*, dans *Caeculus*, IV, pp. 17-23.

SMITH C., 2005. *The beginnings of urbanization in Rome*, dans R. OSBORNE, B. CUNLIFFE (éd.), *Mediterranean Urbanization 800-600 BC* (Proceedings of the British Academy, 126), Oxford, pp. 91-111.

SOETENS S., DRIESSEN J., SARRIS A., TOPOUZI S., 2002 b. *The Minoan Peak Sanctuary Landscape through a GIS Approach*, dans *Archeologia e Calcolatori*, 13, pp. 161-170.

SOETENS S., SARRIS A., TOPOUZI S., 2006. *Peak Sanctuaries in the Minoan Cultural Landscape*, dans AA.VV., *9th International Congress of Cretan Studies, Elounda, October 1-6 2001*, pp. 313-327.

SOETENS S., SARRIS A., TOPOUZI S., TRIPOLITSIOTIS A., 2002 a. *GIS modelling of the Minoan peak sanctuaries of East Crete*, G. BURENHULT (éd.), *Archaeological informatics. Pushing the envelope. CAA 2001. Computer applications and quantitative methods in archaeology. Proceedings of the 29th Conference, Gotland, April 2001* (BAR International Series, 1016), Oxford, pp. 129-137.

SOETENS S., SARRIS A., VANSTEENHUYSE K., TOPOUZI S., 2003. *GIS Variations on a Cretan Theme: Minoan Peak Sanctuaries*, dans *K. Polinger Foster, R. Laffineur* (éd.), *Metron: Measuring the Aegean Bronze Age. Proceedings of 9th International Aegean Conference, Yale University, 18-21 April 2002* (Aegaeum, 24), Liège, pp. 483-488.

STACCIOLI R. A., 1991. *Case o templi nei modelli votivi di edifici etrusco-italici ?*, dans *Scienze dell'Antichità*, 3-4 (*Atti del Convegno internazionale* Anathema *: regime delle offerte e vita dei santuari nel Mediterraneo antico, 15-18 giugno 1989*), pp. 89-97.

STEFANI E., 1944. *Scavi archeologici a Veio in contrada Piazza d'Armi*, dans *Monumenti Antichi*, 40, pp. 228-290.

STEINBY E. M., 1996. Lacus Iuturnae, dans E. M. STEINBY (dir.), Lexicon Topographicum Urbis Romae. *Volume III*, Roma, pp. 168-170.

STIBBE C. M., 1980. *Il tempio di Satricum ed il luogo di culto sottostante*, dans *Archeologia Laziale*, III, pp. 172-176.

STIBBE C. M., 1982. *Satricum, una città latina. Exhibition catalogue*, Firenze.

TAGLIAMONTE G. 1999. Palatium, Palatinus Mons *(fino alla prima età repubblicana)*, dans E. M. STEINBY (dir.), Lexicon Topographicum Urbis Romae. *Volume IV*, Roma, pp. 14-22.

TAMBURINI P., 2000. *Vulci e il suo territorio,* dans M. CELUZZA (dir.), *Vulci e il suo territorio nelle collezioni del Museo Archeologico e d'Arte della Maremma,* Milano, pp. 17-45.

TAPPER U., VUORINEN H., MUSSALO-RAUHAMAA H., 1990. *Elemental analysis of long bones of infants from Ficana excavations*, dans *Nuclear Instruments and Methods in Physics Research. Section B : Beam Interactions with Materials and Atoms*, 49/1-4, pp. 245-249.

TASSINI P., 1993. *Una memoria di Remo alle pendici del Palatino*, dans *Archeologia Classica*, 45, pp. 333-350.

TERRENATO N., 1995 a. *L'età delle mura. Le fortificazioni. La Fase 3. Le seconde mura*, dans A. CARANDINI, P. CARAFA (dir.), *Palatium e Sacra Via. I. Prima delle mura, l'età delle mura e l'età case archaiche*, dans *Bollettino di Archeologia*, 31-33, pp. 161-174.

TERRENATO N., 1995 b. *L'età delle mura. Le fortificazioni. La topografia*, dans A. CARANDINI, P. CARAFA (dir.), *Palatium e Sacra Via. I. Prima delle mura, l'età delle mura e l'età case archaiche*, dans *Bollettino di Archeologia,* 31-33, pp. 200-208.

TERRENATO N., 1996. « Murus Romuli », dans E. M. STEINBY (dir.), Lexicon Topographicum Urbis Romae. *Volume III*, Roma, pp. 315-317.

TERRENATO N., 1997. *La morfologia originaria di Roma*, dans CARANDINI A., 1997. *La nascità di Roma. Dèi, lari, eroi e uomini all'alba di una civiltà*, Torino, pp. 587-594.

THOMSON DE GRUMMOND N., SIMON E. (éd.), 2006. *The Religion of the Etruscans*, Austin.

TOMEI M. A., 1995. *Gli scavi di Rodolfo Lanciani e Giacomo Boni*, dans A. CARANDINI, P. CARAFA (dir.), *Palatium e Sacra Via. I. Prima delle mura, l'età delle mura e l'età case archaiche*, dans *Bollettino di Archeologia*, 31-33, pp. 21-47.

TOMEI M. A., 1997. *Museo Palatino*, Milano.

TOMEI M. A., 2006. *Le Palatin*, 2ème éd., Milan.

TORELLI M., 1982. *Veio, la città, l'*arx *e il culto di Giunone Regina*, dans *Miscellanea archaeologica Tobias Dohrn dedicata*, Roma, pp. 117-128.

TORELLI M., 1984 a. *I culti*, dans *Archeologia Laziale*, 6, pp. 412-416.

TORELLI M., 1984 b. *Lavinio e Roma. Riti iniziatici e matrimonio tra archeologica e storia*, Roma.

TORELLI M., 1993. Curiae Veteres, dans E. M. STEINBY (dir.), Lexicon Topographicum Urbis Romae. *Volume I*, Roma, p. 337.

TORELLI M., 2007-2008. *Exterminatio*, dans G. BARTOLONI, M. G. BENEDETTINI (dir.), *Sepolti tra i vivi. Buried among the living. Evidenza ed interpretazione di contesti funerari in abitato. Atti del convegno internazionale, Roma, 26-29 Aprile 2006*, dans *Scienze dell'Antichità*, 14/2, pp. 805-819.

TORTORICI E., 1983. *Lo scavo del tempio di Colle della Noce*, dans AA.VV., *Ardea. Immagini di una ricerca. Biblioteca Nazionale Centrale "Vittorio Emmanuele II", Roma, Giugno 1983*, Roma, pp. 29-42.

TORTORICI E., MORSELLI C., 1981. *Ardea*, dans AA.VV., *Enea nel Lazio, archeologia e mito. Bimillenario Virgiliano, Roma 22 settembre - 31 dicembre 1981, Campidoglio - Palazzo dei Conservatori*, Roma, pp. 10-13.

TRUCCO F., 1994. *Tarquinia (Viterbo). Località Villa Bruschi Falgari. La necropoli della prima età del ferro*, dans *Bollettino di Archeologia*, 28-30, pp. 79-84.

TRUCCO F., IAIA C., DE ANGELIS D., 2003. *La necropoli di Villa Bruschi Falgari di Tarquinia,* dans AA. VV., *Le comunità della preistoria italiana. Studi e ricerche sul neolitico e le età dei metalli. Atti della XXXV Riunione scientifica. Castello di Lipari, Chiesa di S. Caterina, 2-7 Giugno 2000. In memoria di Luigi Bernabò Brea*, Firenze, pp. 407-416.

VAN KAMPEN I., 2003. *Dalla capanna alla casa a Veio*, dans I. VAN KAMPEN (dir.), *Dalla capanna alla casa. I primi abitanti di Veio. Catalogo della Mostra. Formello, Sala Orsini di Palazzo Chigi, 13 dicembre 2003 - 1 marzo 2004*, Formello, pp. 23-29.

VAN ROSSENBERG E., 2008. *Infant/child burials and social reproduction in the Bronze Age and Early Iron Age (c. 2100-800 BC) of Central Italy*, dans K. BACVAROV (éd.), *Babies Reborn : Infant/Child Burials in Pre- and Protohistory. International Union for Prehistoric and Protohistoric Sciences. Proceedings of the XV World Congress (Lisbon, 4-9 September 2006). Vol. 24, Section WS26* (BAR International Series, 1832), Oxford, pp. 161-173.

VANZETTI A., 2004. *Risultati e problemi di alcune attuali prospettive di studio della centralizzazione e urbanizzazione di fase protostorica in Italia*, dans P. ATTEMA (éd.), *Centralization, early urbanization and colonization in the first millenium BC Italy and Greece. Part 1 : Italy* (Babesch - Bulletin Antieke Beschaving, Supplement, 9), Leuven, pp. 1-28.

VANZETTI A., 2007-2008. *Appunti per l'indagine sulle deposizioni umane in abitato durante la protostoria europea*, dans G. BARTOLONI, M. G. BENEDETTINI (dir.), *Sepolti tra i vivi. Buried among the living. Evidenza ed interpretazione di contesti funerari in abitato. Atti del convegno internazionale, Roma, 26-29 Aprile 2006*, dans *Scienze dell'Antichità*, 14/2, pp. 745-769.

WATROUS L. V., 1995. *Some Observations on Minoan Peak Sanctuaries*, dans R. LAFFINEUR, W.-D. NIEMEIER (éd.)**,** *Politeia. Society and State in the Aegean Bronze Age. Proceedings of the 5th International Aegean Conference / 5e Rencontre égéenne internationale, University of Heidelberg, Archäologisches Institut, 10-13 April 1994* (Aegaeum, 12), Liège, pp. 393-403.

WHITEHOUSE R. D., 1995. *From Secret Society to State Religion: Ritual and Social Organisation in Prehistoric and Protohistoric Italy*, dans N. CHRISTIE (éd.), *Settlement and Economy in Italy*

1500 BC – AD 1500. Papers of the Fifth Conference of Italian Archaeology, Oxford, pp. 83-88.

ZARATTINI A., 1995. *L'area archeologica di Pratica di Mare*, Roma.

ZAWADZKA A., 2002. Roma Quadrata *e il significato dell'aggetivo* quadratus, dans M. NOBILI (dir.), *Ad limina. Incontro di studio tra dottorandi di Roma. Istituto Svizzero di Roma, 9 aprile 2002* (Appunti Romani di Filologia, IV), Pisa, Roma, pp. 55-60.

ZEGGIO S., 2000. *Il deposito votivo di Santa Maria della Vittoria*, dans A. CARANDINI, R. CAPPELLI (dir.), *Roma. Romolo, Remo e la fondazione della città*, Milano, p. 332.

Table des illustrations

Chapitre I

Fig. 1.1. : Carte reprenant les différentes cultures italiques du début de l'Age du Fer.

Fig. 1.2. : Carte du *Latium vetus*.

Fig. 1.3. : Carte de l'Etrurie.

Fig. 1.4. : Cartes retraçant les routes interrégionales entre Etrurie méridionale et Latium. a) Fin de l'Age du Bronze – 1ère moitié du IXème s. av.J.C. ; b) IXème – VIIIème s. av.J.C.

Fig. 1.5. : Carte du *Latium vetus* et du l'Etrurie méridionale, zone envisagée dans notre étude, avec les centres mentionnés dans nos chapitres*.

*Les noms en police inférieure se rapportent aux sites vus à titre d'exemples.

Fig. 1.6. : Faciès subapenninique : bols carénés (12-15) ; XIIIème s. av.J.C. ; Latium.

Fig. 1.7. : Faciès protovillanovien : vases biconiques (1-2), *olletta* à bord rentrant (3), tasses (4-5) ; *ca* XIIIème s. av.J.C. ; Luni sul Mignone, Etrurie méridionale.

Chapitre II

Fig. 2.1. : Plans indiquant les zones d'occupation durant le Fer I (signalées par des découvertes matérielles) sur les plateaux de Véies (A) et Caere (B) ; zone hachurée représentant le centre urbain actuel de Cerveteri non exploré archéologiquement.

Fig. 2.2. : Plans indiquant les zones d'occupation durant le Fer I (signalées par des découvertes matérielles) sur les plateaux de Tarquinia (A) et Vulci (B) ; pointillés délimitant les zones soumises à une exploration archéologique systématique.

Fig. 2.3. : Reconstitution de la prise des augures par Romulus et Remus d'après la légende de la fondation de Rome.

Fig. 2.4. : *Lituus* en bronze ; *ca* 580 av.J.-C. ; Cerveteri, Museo Nazionale Etrusco di Villa Giulia.

Fig. 2.5. : Représentation illustrant l'enfilage du *cinctus Gabinus* par Romulus.

Fig. 2.6. : Représentation de l'araire et du traçage du *sulcus primigenius* par Romulus.

Fig. 2.7. : Plan représentant le *pomerium* comme délimitation de la *Roma Quadrata* autour du Palatin.
Fig. 2.8. : Reconstitutions de la fosse de fondation considérée comme la *Roma Quadrata*.
Fig. 2.9. : Plan précisant la localisation de la *Roma Quadrata* d'époque impériale, en lien avec la Maison d'Auguste et le temple d'Apollon.
Fig. 2.10. : Reconstitution des différentes phases de la fondation de Rome, depuis le traçage du *sulcus primigenius* jusqu'à l'édification du *murus Romuli*.
Fig. 2.11. : Structure de l'autel situé dans la zone méridionale du sanctuaire de Pyrgi, interprété comme *mundus*. Vue de l'autel avec la dalle supérieure, cassée en deux.
Fig. 2.12. : Structure de l'autel situé dans la zone méridionale du sanctuaire de Pyrgi, interprété comme *mundus*. Vue de l'autel sans la dalle supérieure.
Fig. 2.13. : Plan illustrant le tracé des deux *sulci primigeni* à proximité du temple A, situé à l'intérieur du sanctuaire de Pyrgi.
Fig. 2.14. : Plan d'une cabane à muret de fondation ; cabane à Torrionaccio (Etrurie méridionale).
Fig. 2.15. : Plan et reconstitution d'une cabane à base encaissée ; cabane à Sorgenti della Nova (Etrurie méridionale).
Fig. 2.16. : Plan et reconstitution d'une maison allongée ; maison à Monte Rovello (Etrurie méridionale).
Fig. 2.17. : Plan et reconstitution axonométrique d'une cabane sur tranchées de fondation ; cabane à Sorgenti della Nova (Etrurie méridionale).
Fig. 2.18. : Plan d'un mur construit selon la technique du *vallum*.
Fig. 2.19. : Section transversale d'un mur construit selon la technique du *vallum*.
Fig. 2.20. : Reconstitution longitudinale d'un mur construit selon la technique du *vallum*.
Fig. 2.21. : *Emplekton* compartimenté et non compartimenté.
Fig. 2.22. : *Opus* « *a telaio* » ou mur à pilastres.

Chapitre III

Fig. 3.1. : Carte de répartition des urnes-cabanes en Italie.
Fig. 3.2. : Planche typologique des urnes-cabanes.
Fig. 3.3. : Plan et section d'une tombe à *grotticella*, phase apenninique, San Vito dei Normanni (Brindisi).

Fig. 3.4. : Section d'une tombe à pseudo-voûte; phase latiale I (X^{ème} s. av.J.C.) ; nécropole de Vigna d'Andrea, Velletri.

Fig. 3.5. : Tombes à incinération en puits, avec ou sans *dolium* ; phase latiale IIA (début IX^{ème} s. av.J.C.) ; nécropole d'Osteria dell'Osa.

Fig. 3.6. : Cartes reprenant, à gauche, le plan de la nécropole d'Osteria dell'Osa (groupes Nord et Sud, phase latiale IIA) et, à droite, la localisation des sépultures à Rome (phases latiales I et II A).

Fig. 3.7. : Mobilier funéraire latial comprenant une *olla* cinéraire avec couvercle conique (1-2), une urne-cabane (3), des *ollette* (4-5), une tasse (6), un bol (7), un *askos* (8), une statuette anthropomorphe (9), des fibules (10-11) ; phase latiale I (*ca* X^{ème} s. av.J.C.).

Fig. 3.8. : Vase à *barchetta* (en haut); fin de la phase latiale I (*ca* début IX^{ème} s. av.J.C.) ; tombe 2 de la nécropole de Villa Cavalletti, Grottaferrata ; Museo Preistorico, Grottaferrata. Guéridon miniaturisé (en bas); phase latiale IIA (moitié du IX^{ème} s. av.J.C.) ; tombe à incinération de la nécropole de Villa Cavalletti, Grottaferrata ; Museo Preistorico, Grottaferrata.

Fig. 3.9. : Ornements personnels faisant partie du mobilier funéraire. a) « Trésor » en bronze du Rimessone, comprenant des fibules (1-4), une pointe de lance (5), une hache (6), un couteau (7), et un morceau de bronze (8) ; faciès protovillanovien du Latium (*ca* XI^{ème} s. av.J.C.) ; Ardea. b) Fibules, masculine à arc serpentant avec pied à disque (1), et féminine à arc grossissant avec anneaux ; phase latiale IIA (IX^{ème} s. av.J.C.).

Fig. 3.10. : « Outils » faisant partie du mobilier funéraire. a) Mobilier d'une tombe à incinération masculine, composé d'un rasoir (10), d'un couteau (11), et d'un équipement militaire avec des boucliers ou disques de cuirasse (12), une épée et son fourreau (13), des jambières(14) et une lance (15) ; phase latiale I (*ca* X^{ème} s. av.J.C.) ; Pratica di Mare, Lavinium. b) Mobilier féminin comportant une fusaïole, des bobines, un poids à tisser, et un collier avec pendentifs et perles d'ambre ; phase latiale IIA (IX^{ème} s. av.J.C.) ; nécropole d'Osteria dell'Osa.

Fig. 3.11. : Casques à crête en forme de toit de cabane. a) nécropole d'Osteria La Cantina, Vulci. b) nécropole de Cavalupo, Vulci.

Fig. 3.12. : a) *Askos* avec la représentation de cabanes et de figures anthropomorphes, époque protovillanovienne, Tarquinia ; b) Monnaie d'Antonin le Pieux représentant le temple des Pénates à Lavinium.

Fig. 3.13. : Reconstitutions de la structure d'une cabane étrusco-latiale par rapport à la proposition de Cozza (1) et celle de Davico (2).

Fig. 3.14. : Reconstitution d'une cabane latiale, de plan central, typique du 1er Age du Fer, réalisée grâce aux vestiges de Satricum, Ardea, Ficana et Lavinium, par D. Alfonsetti.
Fig. 3.15. : Illustrations des différentes phases de construction d'une cabane protohistorique.
Fig. 3.16. : Reconstruction expérimentale d'une cabane villanovienne, située dans les jardins Margherita, à Bologne.
Fig. 3.17. : Représentations d'urnes-cabanes permettant de visualiser les divers motifs décoratifs peints et incisés, et les ornements plastiques généralement appliqués à ces cinéraires.

Chapitre IV

Fig. 4.1. : Carte du *Latium vetus* et du l'Etrurie méridionale, zone envisagée dans notre étude, avec les centres mentionnés dans nos chapitres*.
*Les noms en police inférieure se rapportent aux sites vus à titre d'exemples.
Fig. 4.2. : Plan de Rome indiquant tous les lieux de culte rencontrés entre la Latial II et le Latial IV.
Fig. 4.3. : Plan du *Cermalus*, avec localisation des cabanes (près du sanctuaire de la Magna Mater et de la Victoire), du *pomerium*, du mur palatin (*murus Romuli*) et du *Lupercal*.
Fig. 4.4. : Plan et reconstitutions de la cabane 1 du *Cermalus* (phase 1), sur le Palatin à Rome.
Fig. 4.5. : Plan et reconstitutions des cabanes 2 et 4 du *Cermalus* (phase 2), sur le Palatin à Rome.
Fig. 4.6. : Plan de la phase 1 de l'implantation de cabanes sur le *Cermalus* (Palatin) à Rome, non loin de la zone du futur sanctuaire de la Magna Mater et de la Victoire.
Fig. 4.7. : Plan de la phase 2.1 de l'implantation de cabanes sur le *Cermalus* (Palatin) à Rome, non loin de la zone du futur sanctuaire de la Magna Mater et de la Victoire.
Fig. 4.8. : Plan de la phase 2.2 de l'implantation de cabanes sur le *Cermalus* (Palatin) à Rome, non loin de la zone du futur sanctuaire de la Magna Mater et de la Victoire.
Fig. 4.9. : Plan de la phase 3 de l'implantation de cabanes sur le *Cermalus* (Palatin) à Rome, non loin de la zone du futur sanctuaire de la Magna Mater et de la Victoire.
Fig. 4.10. : Plan de la phase 4 de l'implantation de cabanes sur le *Cermalus* (Palatin) à Rome, non loin de la zone du futur sanctuaire de la Magna Mater et de la Victoire.
Fig. 4.11. : Plan de la phase 5 de l'implantation de cabanes sur le *Cermalus* (Palatin) à Rome, non loin de la zone du futur sanctuaire de la Magna Mater et de la Victoire.

Fig. 4.12. : Plan de la phase 6 de l'implantation de cabanes sur le *Cermalus* (Palatin) à Rome, non loin de la zone du futur sanctuaire de la Magna Mater et de la Victoire.
Fig. 4.13. : Plan de la phase 7 de l'implantation de cabanes sur le *Cermalus* (Palatin) à Rome, non loin de la zone du futur sanctuaire de la Magna Mater et de la Victoire.
Fig. 4.14. : Plan des vestiges relatif à l'habitat de l'Age du Fer sur le versant septentrional du Palatin à Rome.
Fig. 4.15. : Plan des vestiges appartenant à la structure 1 de l'habitat de l'Age du Fer sur le versant septentrional du Palatin à Rome.
Fig. 4.16. : Vue du fond de cabane relatif à la structure 1 de l'habitat de l'Age du Fer sur le versant septentrional du Palatin à Rome.
Fig. 4.17. : Plan des vestiges appartenant à la structure 3 de l'habitat de l'Age du Fer sur le versant septentrional du Palatin à Rome.
Fig. 4.18. : Plan des vestiges appartenant à la structure 4 de l'habitat de l'Age du Fer sur le versant septentrional du Palatin à Rome.
Fig. 4.19. : Vue du four adjacent aux structures d'habitation de l'Age du Fer sur le versant septentrional du Palatin à Rome.
Fig. 4.20. : Plan représentant la situation sur le Palatin à Rome, à l'époque de l'habitat de l'Age du Fer (4, 5, 7 et 8).
Fig. 4.21. : Plan des vestiges du mur 1 (fondation et élévation), de la porte et de la cabane contiguë, sur le versant septentrional du Palatin à Rome.
Fig. 4.22. : Reconstitution en plan des vestiges du mur 1 (élévation), de la porte et de la cabane contiguë, sur le versant septentrional du Palatin à Rome, avec indication du dépôt de fondation.
Fig. 4.23. : Reconstitution axonométrique des vestiges du mur 1 (section de la fondation et de l'élévation), de la porte et de la cabane contiguë, sur le versant septentrional du Palatin à Rome, avec indication du dépôt de fondation.
Fig. 4.24. : Objets composant le dépôt de fondation sous le seuil de la porte relative au mur 1, sur le Palatin à Rome.
Fig. 4.25. : Enceinte entourant l'ensemble de quatre sépultures expiatoires, suite à l'oblitération du mur 1, sur le Palatin à Rome.
Fig. 4.26. : Tombes 1 et 2 faisant partie de l'ensemble de quatre sépultures expiatoires, suite à l'oblitération du mur 1, sur le Palatin à Rome.
Fig. 4.27. : Tombe 3 faisant partie de l'ensemble de quatre sépultures expiatoires, suite à l'oblitération du mur 1, sur le Palatin à Rome.

Fig. 4.28. : Tombe 4 faisant partie de l'ensemble de quatre sépultures expiatoires, suite à l'oblitération du mur 1, sur le Palatin à Rome.
Fig. 4.29. : Maquette représentant l'ensemble de quatre sépultures expiatoires, suite à l'oblitération du mur 1, sur le Palatin à Rome.
Fig. 4.30. : Mobiliers funéraires accompagnant l'ensemble de quatre sépultures expiatoires, suite à l'oblitération du mur 1, sur le Palatin à Rome.
Fig. 4.31. : Plan localisant l'ensemble de quatre sépultures expiatoires suite à l'oblitération du mur 1, sur le Palatin à Rome.
Fig. 4.32. : Plan représentant la situation sur le Palatin à Rome, à l'époque des murs 1 (7) et 2 (6).
Fig. 4.33. : Plan des vestiges du mur 2, de la porte, de la poterne et de la cabane contiguë (dépôt rituel ?), sur le versant septentrional du Palatin à Rome.
Fig. 4.34. : Vue du fond de la cabane contiguë (dépôt rituel ?) au mur 2, sur le versant septentrional du Palatin à Rome.
Fig. 4.35. : Reconstitution en plan des vestiges du mur 2 (élévation), de la porte et de la cabane contiguë (dépôt rituel ?), sur le versant septentrional du Palatin à Rome, avec indication de la déposition d'oblitération du mur 1.
Fig. 4.36. : Reconstitution axonométrique des vestiges du mur 2 (section de la fondation et de l'élévation), sur le versant septentrional du Palatin à Rome, avec indication déposition d'oblitération du mur 1.
Fig. 4.37. : Plans et sections de la déposition d'oblitération du mur 1 du Palatin à Rome, avant (à gauche) et après (à droite) la fouille.
Fig. 4.38. : Vue de la déposition d'oblitération du mur 1 du Palatin, avant la fouille.
Fig. 4.39. : Vue de la déposition d'oblitération du mur 1 du Palatin, après déblayage du remplissage du *dolium*.
Fig. 4.40. : Détail du mobilier céramique appartenant à la déposition d'oblitération du mur 1 du Palatin, après déblayage du remplissage du *dolium*.
Fig. 4.41. : Objets composant le mobilier funéraire de la tombe infantile retrouvée sous la *Domus Flavia*, sur le Palatin à Rome.
Fig. 4.42. : Plan du Capitole à Rome, avec localisation du dépôt votif à proximité du Temple de Jupiter Capitolin (Protomothèque).
Fig. 4.43. : Plan du Capitole à Rome, avec localisation du dépôt votif à proximité du Temple de Jupiter Capitolin (Protomothèque).
Fig. 4.44. : Plan du dépôt votif sous un mur en blocs de *cappellaccio*, sur le Capitole à Rome.

Fig. 4.45. : Coupe du dépôt votif avec représentation du muret le délimitant, sur le Capitole à Rome.
Fig. 4.46. : Plan localisant les murs capitolins d'époque « proto-archaïque ».
Fig. 4.47. : Plan localisant les murs capitolins d'époque archaïque et républicain.
Fig. 4.48. : Vue des vestiges de murs capitolins d'époque « proto-archaïque ».
Fig. 4.49. : Objets composant le dépôt votif capitolin.
Fig. 4.50. : Objets composant le dépôt votif capitolin.
Fig. 4.51. : Objets composant le dépôt votif capitolin.
Fig. 4.52. : Plan localisant les tombes (4, 8, 9, 10, 12, 13 et 15) situées au nord du dépôt votif capitolin (Giardino Romano).
Fig. 4.53. : Vue de la tombe 4 située au nord du dépôt votif capitolin.
Fig. 4.54. : Mobilier funéraire de la tombe 4 située au nord du dépôt votif capitolin.
Fig. 4.55. : Vue de la tombe 8 située au nord du dépôt votif capitolin.
Fig. 4.56. : Vue de la tombe 9 situées au nord du dépôt votif capitolin.
Fig. 4.57. : Vue de la tombe 10 située au nord du dépôt votif capitolin.
Fig. 4.58. : Mobilier funéraire de la tombe 10 située au nord du dépôt votif capitolin.
Fig. 4.59. : Vue de la tombe 12 située au nord du dépôt votif capitolin.
Fig. 4.60. : Mobilier funéraire de la tombe 13 située au nord du dépôt votif capitolin.
Fig. 4.61. : Vue de la tombe 15 située au nord du dépôt votif capitolin.
Fig. 4.62. : Mobilier funéraire de la tombe 15 située au nord du dépôt votif capitolin.
Fig. 4.63. : Plan du *Forum Romanum*, avec indication de la zone du sanctuaire de Vesta (*domus Regia*, cabane des Vestales, foyers rituels, mur d'enceinte), du dépôt du *Lapis Niger* (*Volcanal*) et des dépositions de l'*Equus Domitiani* (*Doliola*)
Fig. 4.64. : Plan de la zone du sanctuaire de Vesta sur le *Forum Romanum*, avec localisation de la *domus Regia* (8), du temple de Vesta (époque républicaine tardive, 11), des foyers rituels (9) et des murs 1-2 entourant le Palatin (2 et 3).
Fig. 4.65. : Plan de la zone du sanctuaire de Vesta sur le *Forum Romanum*, avec localisation de la *domus Regia*, du temple de Vesta (époque républicaine tardive), de la « cabane des Vestales, des foyers rituels et du murs entourant le Palatin.
Fig. 4.66. : Plan illustrant la phase 1 de la *domus Regia* sur le *Forum Romanum* à Rome.
Fig. 4.67. : Plan illustrant la phase 2.1 de la *domus Regia* sur le *Forum Romanum* à Rome.
Fig. 4.68. : Vue de la déposition funéraire relative à la phase 2.1 de la *domus Regia* sur le *Forum Romanum*, à Rome.
Fig. 4.69. : Plan illustrant la phase 2.3 de la *domus Regia* sur le *Forum Romanum* à Rome.

Fig. 4.70. : Vue de la déposition funéraire relative à la phase 2.3 de la *domus Regia* sur le *Forum Romanum*, à Rome.
Fig. 4.71. : Mobiliers funéraires des tombes relatives aux phases 2.1 et 2.3 de la *domus Regia* sur le *Forum Romanum*, à Rome.
Fig. 4.72. : Plan illustrant la phase 3.1 de la *domus Regia* sur le *Forum Romanum* à Rome.
Fig. 4.73. : Vue de la déposition funéraire relative à la phase 4 de la *domus Regia* sur le *Forum Romanum*, à Rome.
Fig. 4.74. : Plan illustrant la phase 4 de la *domus Regia* sur le *Forum Romanum* à Rome.
Fig. 4.75. : Mobilier funéraire de la tombe relative à la phase 4 de la *domus Regia* sur le *Forum Romanum*, à Rome.
Fig. 4.76. : Plan du mur d'enceinte mis au jour dans la zone du futur sanctuaire de Vesta.
Fig. 4.77. : Plan des foyers mis au jour dans la zone du futur sanctuaire de Vesta.
Fig. 4.78. : Plan de la cabane des Vestales, dans la zone du futur sanctuaire de Vesta, en cours de fouilles.
Fig. 4.79. : Plan du *Forum Romanum*, avec localisation des vestiges se trouvant sous l'*Equus Domitiani* (« *Doliola* ») et sous le *Lapis Niger* (« *Volcanal* »).
Fig. 4.80. : Plan du *Forum Romanum*, avec localisation des vestiges se trouvant sous l'*Equus Domitiani* (« *Doliola* ») et sous le *Lapis Niger* (« *Volcanal* »).
Fig. 4.81. : Plan des sépultures (masculine à l'est, féminine et infantile à l'ouest) et du dépôt propitiatoire retrouvés sous l'*Equus Domitiani*.
Fig. 4.82. : Stratigraphie des sépultures retrouvées sous l'*Equus Domitiani*, par rapport aux plan d'aménagement du *Forum Romanum*.
Fig. 4.83. : Vue des tombes retrouvées sous l'*Equus Domitiani*.
Fig. 4.84. : Objets composant le dépôt propitiatoire retrouvé sous l'*Equus Domitiani*.
Fig. 4.85. : Plan du Quirinal à Rome, avec localisation du dépôt votif de S. Maria della Vittoria (21), des tombes (23) et de la source d'eau (7).
Fig. 4.86. : Matériel du dépôt votif de S. Maria della Vittoria, sur le Quirinal à Rome.
Fig. 4.87. : Matériel du dépôt votif de S. Maria della Vittoria, sur le Quirinal à Rome.
Fig. 4.88. : Matériel du dépôt votif de S. Maria della Vittoria, sur le Quirinal à Rome.
Fig. 4.89. : Carte illustrant l'extension des traces d'occupation sur le site de Rome au IX^{ème} s.
Fig. 4.90. : Carte illustrant la première phase de développement cultuel sur le site de Rome au IX^{ème} s.
Fig. 4.91. : Carte illustrant la seconde phase de développement cultuel, entraînant la première impulsion urbanistique, sur le site de Rome au VIII^{ème} s.

Fig. 4.92. : Carte illustrant l'évolution de l'occupation sur le site de Rome entre les IX^{ème} s. et VI^{ème} s., à travers les développements cultuels successifs et le processus d'urbanisation.

Chapitre V

Fig. 5.1. : Carte du *Latium vetus* et du l'Etrurie méridionale, zone envisagée dans notre étude, avec les centres mentionnés dans nos chapitres*.

*Les noms en police inférieure se rapportent aux sites vus à titre d'exemples.

Fig. 5.2. : Plan du site de Monte Cavo, avec indication des trouvailles matérielles.

Fig. 5.3. : Echantillon du matériel retrouvé sur le site de Monte Cavo (nn. 7-12 : tessons nn. 11-12 provenant de la cavité).

Fig. 5.4. : *Aes rudae* retrouvés sur le site de Monte Cavo.

Fig. 5.5. : Vue aérienne du plateau de Satricum.

Fig. 5.6. : Plan de Satricum, avec indication des différentes structures cultuelles sur l'acropole.

Fig. 5.7. : Vue aérienne des vestiges dans la zone des temples sur l'acropole à Satricum.

Fig. 5.8. : Plan illustrant la succession topographique des structures cultuelles appartenant aux diverses phases (cabane, *sacellum* et temples I-II), sur l'acropole à Satricum.

Fig. 5.9. : Plan indiquant l'emplacement des structures interprétées comme des fonds de cabanes sous le *sacellum* et les temples I-II, sur l'acropole à Satricum.

Fig. 5.10. : Schéma axonométrique des diverses phases cultuelles successives (cabane, *sacellum* et temples I-II)

Fig. 5.11. : Plan des fonds de cabanes et des unités de cuisson retrouvées autour du *lacus*, sur l'acropole à Satricum.

Fig. 5.12. : Reconstitution des cabanes et des unités de cuisson retrouvées autour du *lacus*, sur l'acropole à Satricum.

Fig. 5.13. : Plan des fonds de cabanes et des unités de cuisson retrouvées autour du *lacus*, sur l'acropole à Satricum, avec localisation du *sacellum*, des temples I-II et autres structures postérieures.

Fig. 5.14. : Reconstitution des temples I-II et autres structures postérieures retrouvés autour du *lacus*, sur l'acropole à Satricum.

Fig. 5.15. : Section NO-SE du fond de cabane principal (avec *mundus*), avec représentation des limites du *sacellum* et du temple II, sur l'acropole à Satricum.

Fig. 5.16. : Plan de l'aire sacrée sur l'acropole à Satricum, avec localisation des dépôts votifs.
Fig. 5.17. : Carte illustrant la proximité entre Satricum (Borgo Le Ferriere) et le site cultuel Campoverde.
Fig. 5.18. : Objets retrouvés dans le fond de deux des cabanes situées sous les temples, sur l'acropole à Satricum.
Fig. 5.19. : Objets retrouvés dans le fond d'une des cabanes situées sous les temples (A), ainsi que d'autres composant le dépôt votif (DVI), sur l'acropole à Satricum.
Fig. 5.20. : Objets composant le dépôt votif (DVI) de Satricum.
Fig. 5.21. : Vue aérienne du plateau d'Ardea : 1. Relief où se situe l'habitat, 2. Civitavecchia, 3. Système défensif de la Civitavecchia, 4. Casarinaccio, 5. Cimetière et église S. Marina, 6. Colle della Noce.
Fig. 5.22. : Plan du plateau d'Ardea, avec indication du temple à Colle della Noce (3).
Fig. 5.23. : Vue aérienne des fonds de cabane sous les vestiges du temple de Colle della Noce, à Ardea.
Fig. 5.24. : Plan des fonds de cabane sous les vestiges du temple de Colle della Noce, à Ardea.
Fig. 5.25. : Vue de la tombe 1 sur le site de Colle della Noce, à Ardea.
Fig. 5.26. : Mobilier funéraire de la tombe 1 sur le site de Colle della Noce, à Ardea.
Fig. 5.27. : Mobilier funéraire de la tombe 1 sur le site de Colle della Noce, à Ardea.
Fig. 5.28. : Vue de la tombe 2 sur le site de Colle della Noce, à Ardea.
Fig. 5.29. : Plan de la tombe 2 sur le site de Colle della Noce, à Ardea.
Fig. 5.30. : Mobilier funéraire de la tombe 2 sur le site de Colle della Noce, à Ardea.
Fig. 5.31. : Mobilier funéraire de la tombe 2 sur le site de Colle della Noce, à Ardea.
Fig. 5.32. : Mobilier funéraire de la tombe 2 sur le site de Colle della Noce, à Ardea.
Fig. 5.33. : Vue de la tombe 6 sur le site de Colle della Noce, à Ardea.
Fig. 5.34. : Plan de la tombe 7 sur le site de Colle della Noce, à Ardea.
Fig. 5.35. : Vue de la tombe 8 sur le site de Colle della Noce, à Ardea.
Fig. 5.36. : Vue de la tombe 9 sur le site de Colle della Noce, à Ardea.
Fig. 5.37. : Vue de la tombe 10 sur le site de Colle della Noce, à Ardea.
Fig. 5.38. : Vue aérienne du plateau de Velletri, avec localisation de l'église delle Santissime Stimmate.
Fig. 5.39. : Plan des vestiges (phase 1) sous l'église des Santissime Stimmate à Velletri.
Fig. 5.40. : Plan des vestiges (phase 2) sous l'église des Santissime Stimmate à Velletri.
Fig. 5.41. : Plan des vestiges (phase 3) sous l'église des Santissime Stimmate à Velletri.

Fig. 5.42. : Plan des vestiges (phase1) sous l'église des Santissime Stimmate à Velletri, avec représentation des assemblages matériels.
Fig. 5.43. : Vue d'un puits et d'un ensemble matériel datant de la phase 1, sous l'église des Santissime Stimmate à Velletri.
Fig. 5.44. : Plan du Monte Carbolino à Caracupa-Valvisciolo, avec localisation du dépôt votif et des sépultures.
Fig. 5.45. : Plan du Monte Carbolino à Caracupa-Valvisciolo, avec localisation du dépôt votif et des sépultures.
Fig. 5.46. : Matériel du dépôt votif retrouvé sur le Monte Carbolino à Caracupa-Valvisciolo.
Fig. 5.47. : Matériel du dépôt votif retrouvé sur le Monte Carbolino à Caracupa-Valvisciolo.
Fig. 5.48. : Matériel du dépôt votif retrouvé sur le Monte Carbolino à Caracupa-Valvisciolo.
Fig. 5.49. : Matériel du dépôt votif retrouvé sur le Monte Carbolino à Caracupa-Valvisciolo.
Fig. 5.50. : Matériel du dépôt votif retrouvé sur le Monte Carbolino à Caracupa-Valvisciolo.
Fig. 5.51. : Objets composant le mobilier funéraire des tombes retrouvées sur le Monte Carbolino à Caracupa-Valvisciolo.
Fig. 5.52. : Objets composant le mobilier funéraire des tombes retrouvées sur le Monte Carbolino à Caracupa-Valvisciolo.
Fig. 5.53. : Objets composant le mobilier funéraire des tombes retrouvées sur le Monte Carbolino à Caracupa-Valvisciolo.
Fig. 5.54. : Plan du plateau de Ficana.
Fig. 5.55. : Plan de Ficana, avec indication de la zone concernée à Monte Cugno (3b-c).
Fig. 5.56. : Plan des cabanes mises au jour en zone 3b-c sur la plateau de Monte Cugno à Ficana.
Fig. 5.57. : Schémas illustrant l'orientation des cabanes mises au jour en zone 3b-c sur la plateau de Monte Cugno à Ficana (à gauche, orientation actuelle des cabanes ; à droite, hypothèse d'une orientation généralisée au NE et à l'E). La cabane A a une double orientation (*Ae* = partie est, *Ao* = partie ouest).
Fig. 5.58. : Vue E-O de la partie ouest de la cabane A de Monte Cugno à Ficana, avec, au premier plan à gauche, la tombe infantile T1.
Fig. 5.59. : Plan de l'ensemble des tombes infantiles mises au jour en zone 3b-c sur la plateau de Monte Cugno à Ficana.
Fig. 5.60. : Schémas illustrant l'orientation des tombes infantiles mises au jour en zone 3b-c sur la plateau de Monte Cugno à Ficana (à gauche, orientation des tombes selon la position de l'enfant ; à droite, hypothèse d'une orientation généralisée au NE et à l'E).

Les tombes dépourvues de restes osseux sont représentées par les tirets (position de la tête supposée au N ou à l'E).

Fig. 5.61. : Carte représentant l'acropole de Lavinium, avec localisation des structures cultuelles concernées par notre étude dans la zone du futur centre urbain (1, 13 et 9), des sépultures à proximité des cabanes sur la « petite acropole » (10 et 3) et des fonds de cabane retrouvés sous le sanctuaire des Treize Autels (Santuario della Madonnella, 11).

Fig. 5.62. : Localisation (A) et plan (B) des cabanes contiguës aux tombes (zones hachurées) et proches des dépôt votifs (b. « archaïque », d. républicain), sur l'acropole de Lavinium.

Fig. 5.63. : Vue du fond de la cabane D, comprenant des fosses funéraires, sur l'acropole de Lavinium.

Fig. 5.64. : Vases miniaturisés (*olle*) appartenant au dépôt votif orientalisant découvert sur l'acropole de Lavinium.

Fig. 5.65. : Plan du temple du sanctuaire oriental à Gabii, montrant les restes d'une cabane sous la *cella*.

Fig. 5.66. : Matériel votif du sanctuaire oriental à Gabii, contemporain des plus anciennes manifestations rituelles.

Fig. 5.67. : Matériel votif du sanctuaire oriental à Gabii, contemporain des plus anciennes manifestations rituelles.

Fig. 5.68. : Matériel votif du sanctuaire oriental à Gabii, contemporain des plus anciennes manifestations rituelles.

Fig. 5.69. : Vue aérienne du sanctuaire des Treize Autels à Lavinium (de bas en haut, autels I à XIII).

Fig. 5.70. : Vue du sanctuaire des Treize Autels à Lavinium (de haut en bas, autels I à XIII).

Fig. 5.71. : Plan du sanctuaire des Treize Autels à Lavinium, avec les différentes phases chronologiques : A : milieu du VI^{ème} s., B : milieu du V^{ème} s., C : 2ème moitié du IV^{ème} s., D : fin du IV^{ème} s.

Fig. 5.72. : Vue aérienne de l'*herôon* d'Enée à Lavinium.

Fig. 5.73. : Reconstitution axonométrique de l'*herôon* d'Enée à Lavinium.

Chapitre VI

Fig. 6.1. : Carte du *Latium vetus* et du l'Etrurie méridionale, zone envisagée dans notre étude, avec les centres mentionnés dans nos chapitres*.

*Les noms en police inférieure se rapportent aux sites vus à titre d'exemples.

Fig. 6.2. : Dons votifs retrouvés sur le site de la Banditella, près de Vulci : à gauche, fragments céramiques ; à droite, matériel en os et bronze.

Fig. 6.3. : Perles en pâte de verre retrouvées sur le site de la Banditella, près de Vulci.

Fig. 6.4. : Vue d'une partie du dépôt votif retrouvé sur le site de la Banditella, près de Vulci.

Fig. 6.5. : Détail du dépôt votif retrouvé sur le site de la Banditella, près de Vulci.

Fig. 6.6. : Relevés graphiques illustrant le plan et la section du dépôt votif de la Banditella (à gauche) et les différents types des vases miniaturisés votifs (à droite) ; à gauche, bleu = vases faits à la main, rouge = vases tournés , orange = vases à lamelles métalliques.

Fig. 6.7. : Vues des profils droit et gauche d'un petit cheval en bronze retrouvé dans le dépôt votif de la Banditella, près de Vulci.

Fig. 6.8. : Plan indiquant l'emplacement des noyaux d'habitations proto-urbains au sein du complexe orographique tarquinien.

Fig. 6.9. : Vue du plateau central de Tarquinia.

Fig. 6.10. : Plan du Pian della Civita et du Pian della Regina à Tarquinia, avec indication de l'« aire sacrée-complexe monumental » et de l'Ara della Regina.

Fig. 6.11. : Plan du Pian della Civita et du Pian della Regina, avec indication des différentes campagnes de fouilles ayant été menées à Tarquinia.

Fig. 6.12. : Plan de l'« aire sacrée-complexe monumental » à Tarquinia, avec indication des différentes zones et structures (cavité, aires *alpha* et *gamma*, édifice *beta*).

Fig. 6.13. : Plan axonométrique de l'« aire sacrée-complexe monumental » à Tarquinia.

Fig. 6.14. : Vue de la cavité vénérée à Tarquinia.

Fig. 6.15. : Schémas représentant les diverses phases constitutives de l'édifice *beta* à Tarquinia.

Fig. 6.16. : Reconstitution axonométrique de l'édifice *beta* à Tarquinia, avec indication des deux fosses inaugurales.

Fig. 6.17. : Maquette représentant l'édifice *beta* à Tarquinia.

Fig. 6.18. : Vue de la canalisation sortant de l'édifice *beta* et se jetant dans la cavité vénérée, à Tarquinia.

Fig. 6.19. : Relevé graphique de la canalisation sortant de l'édifice *beta* et se jetant dans la cavité vénérée, à Tarquinia.
Fig. 6.20. : Bouclier en bronze retrouvé dans une des fosses inaugurales aménagées à l'entrée de l'édifice *beta* à Tarquinia.
Fig. 6.21. : Hache en bronze retrouvée dans une des fosses inaugurales aménagées à l'entrée de l'édifice *beta* à Tarquinia.
Fig. 6.22. : Trompette-*lituus* en bronze retrouvée dans une des fosses inaugurales aménagées à l'entrée de l'édifice *beta* à Tarquinia.
Fig. 6.23. : Relevés graphiques du bouclier et de la hache retrouvés dans une des fosses inaugurales aménagées à l'entrée de l'édifice *beta* à Tarquinia.
Fig. 6.24. : Relevé graphique de la trompette-*lituus* retrouvée dans une des fosses inaugurales aménagées à l'entrée de l'édifice *beta* à Tarquinia.
Fig. 6.25. : Schéma stratigraphique représentant la succession topographique des sépultures sur l'« aire sacrée-complexe monumental » à Tarquinia.
Fig. 6.26. : Vue de la sépulture de l'individu 7, aménagée sur l'« aire sacrée-complexe monumental » à Tarquinia.
Fig. 6.27. : Vue de la sépulture de l'individu 8, aménagée sur l'« aire sacrée-complexe monumental » à Tarquinia.
Fig. 6.28. : Vue de la sépulture de l'individu 9, aménagée sur l'« aire sacrée-complexe monumental » à Tarquinia.
Fig. 6.29. : Vue de la sépulture de l'individu 10 (avec l'*olla* sur le torse), aménagée sur l'« aire sacrée-complexe monumental » à Tarquinia.
Fig. 6.30. : Vue de la sépulture de l'individu 10, aménagée sur l'« aire sacrée-complexe monumental » à Tarquinia.
Fig. 6.31. : Coupe stratigraphique du dépôt réitéré aménagé à l'intérieur de l'aire *gamma* à Tarquinia.
Fig. 6.32. : Exemples de matériel protovillanovien provenant du fond de la cabane de service à Tarquinia.
Fig. 6.33. : Exemples de matériel orientalisant provenant de l'aire *alpha* à Tarquinia.
Fig. 6.34. : Exemples de matériel orientalisant provenant de l'aire *alpha* à Tarquinia.
Fig. 6.35. : Exemples de matériel orientalisant provenant de l'aire *alpha* à Tarquinia.
Fig. 6.36. : Exemples de matériel céramique provenant des deux fosses inaugurales aménagées à l'entrée l'édifice *beta* à Tarquinia.

Fig. 6.37. : Exemples de matériel céramique provenant des deux fosses inaugurales aménagées à l'entrée l'édifice *beta* à Tarquinia.
Fig. 6.38. : Vue aérienne du plateau de Caere.
Fig. 6.39. : Plan de Caere, avec indication des lieux-dits Vigna Parrocchiale et San Antonio.
Fig. 6.40. : Plan des structures cultuelles (à gauche, temple et, à droite, cabane) de Vigna Parrocchiale à Caere.
Fig. 6.41. : Vue aérienne des restes des structures cultuelles (à gauche, temple et, à droite, cabane) de Vigna Parrocchiale à Caere.
Fig. 6.42. : Plan de la cabane de Vigna Parrocchiale à Caere.
Fig. 6.43. : Reconstitution longitudinale de la cabane de Vigna Parrocchiale à Caere.
Fig. 6.44. : Reconstitution transversale de la cabane de Vigna Parrocchiale à Caere.
Fig. 6.45. : Reconstitution axonométrique de la cabane de Vigna Parrocchiale à Caere.
Fig. 6.46. : Vue aérienne des structures cultuelles (cabane et temples) de San Antonio à Caere.
Fig. 6.47. : Vue des vestiges de la cabane de San Antonio à Caere.
Fig. 6.48. : Vue des vestiges du temple A de San Antonio à Caere.
Fig. 6.49. : Restes de figues et de raisins retrouvés au fond de la cabane de San Antonio à Caere.
Fig. 6.50. : Vue de la sépulture mise au jour sur le site de San Antonio à Caere.
Fig. 6.51. : Vue aérienne du plateau de Véies.
Fig. 6.52. : Vue aérienne du plateau de Véies.
Fig. 6.53. : Plan du plateau de Véies, avec indication de la zone cultuelle à Piazza d'Armi.
Fig. 6.54. : Plan de la dite « chapelle funéraire » de Piazza d'Armi à Véies.
Fig. 6.55. : Vue des vestiges de la dite « chapelle funéraire » de Piazza d'Armi à Véies.
Fig. 6.56. : Vue de la tombe mise au jour à l'intérieur de la « chapelle funéraire » de Piazza d'Armi à Véies.
Fig. 6.57. : Reconstitution de la « chapelle funéraire » de Piazza d'Armi à Véies, avec représentation de la structure funéraire interne (sépulture).
Fig. 6.58. : Plan de la cabane retrouvée sous le temple à *oikos* sur le site de Piazza d'Armi à Véies.
Fig. 6.59. : Vue des vestiges du temple à *oikos* de Piazza d'Armi à Véies.
Fig. 6.60. : Plan du temple à *oikos* de Piazza d'Armi à Véies.
Fig. 6.61. : Reconstitution du temple à *oikos* de Piazza d'Armi à Véies.
Fig. 6.62. : Tessons céramiques retrouvés dans le fond de la cabane sous le temple à *oikos* de Piazza d'Armi, à Véies.

Fig. 6.63. : Plan de l'intégration urbaine des structures de Piazza d'Armi à Véies.
Fig. 6.64. : Porte et segment occidental des murs entourant Piazza d'Armi à Véies.
Fig. 6.65. : Porte et segment oriental des murs (également avec phases postérieures) entourant Piazza d'Armi à Véies.
Fig. 6.66. : Section transversale du segment occidental des murs entourant Piazza d'Armi à Véies.
Fig. 6.67. : Vue du segment oriental des murs entourant Piazza d'Armi à Véies.
Fig. 6.68. : Plan de la grotte 7 à Sorgenti della Nova.
Fig. 6.69. : Matériel recueilli à l'intérieur de la grotte 7 à Sorgenti della Nova : A. Calotte crânienne à l'intérieur d'un cercle de pierres, B. Protomé de bovidé en terre cuite.
Fig. 6.70. : Plan de la grotte 10 à Sorgenti della Nova avec indication du foyer (A), ainsi que la stratigraphie relative (B) et le relevé graphique d'une fibule villanovienne (C).
Fig. 6.71. : Structure cultuelle dite « *scala santa* » (A) à Sorgenti della Nova, avec la fosse rituelle sur le versant septentrional (B).

Chapitre VII

Fig. 7.1. : Graphique représentant la configuration des aménagements rituels mis en évidence par notre recherche.
Fig. 7.2. : Graphique regroupant les caractéristiques des aménagements rituels mis en évidence par notre recherche.
Fig. 7.3. : Graphique exposant les fonctions des aménagements rituels mis en évidence par notre recherche.

Chapitre VIII

Fig. 8.1. : Carte de l'Ombrie antique avec indication des dépôts de bronzes votifs (cercles = dépôts réduits et isolés ; carrés = dépôts importants) : 20. Colle Mori (Gualdo Tadino) ; non recensé sur la carte, Pasticcetto di Magione se situe à quelques kilomètres à l'ouest de Perugia (Perusia).
Fig. 8.2. : Carte de l'Ombrie antique avec indication des sanctuaires (cercles = dépôts réduits et isolés ; triangles = dépôts importants) : 20. Colle Mori (Gualdo Tadino), 64. Monte Torre Maggiore ; non recensé sur la carte, Pasticcetto di Magione se situe à quelques kilomètres à l'ouest de Perugia (Perusia).

Fig. 8.3. : Vue aérienne du sanctuaire de Monte Torre Maggiore.
Fig. 8.4. : Plan du sanctuaire de Monte Torre Maggiore.
Fig. 8.5. : Section de la fosse en V creusée dans la roche et située sous le *pronaos* du temple A, dans le sanctuaire de Monte Torre Maggiore.
Fig. 8.6. : Bronzes votifs retrouvés dans le sanctuaire de Monte Torre Maggiore.
Fig. 8.7. : Monnaies en bronze (as) retrouvées dans le sanctuaire de Monte Torre Maggiore.
Fig. 8.8. : Vases miniaturisés à vernis noir retrouvés dans le sanctuaire de Monte Torre Maggiore.
Fig. 8.9. : Tête féminine en travertin retrouvée dans le sanctuaire de Monte Torre Maggiore.
Fig. 8.10. : Carte avec la localisation, au centre, du site de Colle Mori (signalé par une zone hachurée et les lettres A et S).
Fig. 8.11. : Plan du site de Colle Mori avec, sur le point le plus haut à droite, la zone du sanctuaire.
Fig. 8.12. : Vue du temple situé sur l'acropole de Colle Mori.
Fig. 8.13. : Vue du temple situé sur l'acropole de Colle Mori.
Fig. 8.14. : Tête féminine hellénistique en terre cuite à destination votive, retrouvée dans le sanctuaire de Colle Mori.
Fig. 8.15. : Vue du parement en *opus latericium* de la citerne comprise à l'intérieur du sanctuaire de Colle Mori.
Fig. 8.16. : Détail d'un fond de cabane remontant à l'Age du Bronze sur le site de Colle Mori.
Fig. 8.17. : Offrant en bronze provenant du sanctuaire de Pasticcetto di Magione.
Fig. 8.18. : Statuette votive en bronze représentant Hercule, provenant du sanctuaire de Pasticcetto di Magione.
Fig. 8.19. : Statuette votive en bronze représentant le dieu Mars, provenant du sanctuaire de Pasticcetto di Magione.
Fig. 8.20. : Statuette votive en bronze représentant un cheval, provenant du sanctuaire de Pasticcetto di Magione.
Fig. 8.21. : Statuette votive en bronze représentant un quadrupède, provenant du sanctuaire de Pasticcetto di Magione.
Fig. 8.22. : *Aes rudae* provenant du sanctuaire de Pasticcetto di Magione.
Fig. 8.23. : Carte du monde égéen, reprenant les sites étudiés dans le Chapitre VIII, auxquels il faut rajouter le Mont Iuktas près de Knossos (56) et Traostalos sur la côte orientale de la Crète.

Fig. 8.24. : Vue du Mont Iuktas. 1. Site d'Anemospilia, 2. Route minoenne, 3. Sanctuaire de sommet du Mont Iuktas, 4. Sous-station OTE.
Fig. 8.25. : Vue N-S du Mont Iuktas, structures cultuelles. 1. Chapelle Afendis Christos, 2. Autel, 3. Cavité, 4. Terrasse I, 5. Terrasse II, 6. Série de pièces.
Fig. 8.26. : Vue S-N du Mont Iuktas, structures cultuelles. 1. Autel, 2. Terrasse I, 3. Rampe.
Fig. 8.27. : Vue S-N du Mont Iuktas, structures cultuelles : série de pièces.
Fig. 8.28. : Plan des structures cultuelles du Mont Iuktas.
Fig. 8.29. : Vue de la bouche de la cavité sur le Mont Iuktas.
Fig. 8.30. : Section du profil de la cavité sur le Mont Iuktas.
Fig. 8.31. : Vue d'un segment des murs cyclopéens (partie septentrionale) entourant les structures cultuelles sur le Mont Iuktas.
Fig. 8.32. : Vue d'un segment des murs cyclopéens (partie N-O) entourant les structures cultuelles sur le Mont Iuktas.
Fig. 8.33. : Tessons céramiques provenant de la terrasse I sur le Mont Iuktas.
Fig. 8.34. : Doubles haches en bronze provenant de l'autel sur le Mont Iuktas.
Fig. 8.35. : Figurines anthropomorphes représentant des fidèles retrouvés sur le Mont Iuktas.
Fig. 8.36. : Figurines zoomorphes retrouvés sur le Mont Iuktas.
Fig. 8.37. : Vue aérienne indiquant l'emplacement du sanctuaire de sommet à Traostalos (baie de Kato Zakros au S).
Fig. 8.38. : Vue E-O de la concentration de disques en pierre, à l'est du point de triangulation, sur le site de Traostalos.
Fig. 8.39. : Vue O-E de la concentration de disques en pierre, sur le site de Traostalos.
Fig. 8.40. : Vue E-O des niches à bûchers, de l'édifice A (en haut, à droite) et de l'édifice B (en haut, à gauche).
Fig. 8.41. : Vues des structures cultuelles de Traostalos. a) Edifice B (vue NO-SE). b) Edifice C (vue E-O).
Fig. 8.42. : Vue E-O d'une dépression dans la zone des bûchers à Traostalos : épingle en bronze (près de l'échelle) et pierres calcinées.
Fig. 8.43. : Plan du site du Mont Hymette, avec la localisation des édifices A, B et C.
Fig. 8.44. : Plan de l'édifice B sur le Mont Hymette.
Fig. 8.45. : Plan de l'édifice C sur le Mont Hymette.
Fig. 8.46. : Exemples de matériel céramique mis au jour sur le Mont Hymette.
Fig. 8.47. : Exemples de matériel hétéroclite mis au jour sur le Mont Hymette.
Fig. 8.48. : Plan du site de Minoa, sur l'île d'Amorgos.

Fig. 8.49. : Plan de la structure cultuelle ; époque géométrique ; Minoa, Amorgos.
Fig. 8.50. : Vue d'une des cavités sur le site de Minoa, sur l'île d'Amorgos.
Fig. 8.51. : Plan de la zone du *Telesterion* à Eleusis (époque « préhistorique »).
Fig. 8.52. : Plan des vestiges du *mégaron* mycénien sous le *Telesterion* à Eleusis.
Fig. 8.53. : Plan de la zone de la « Maison Sacrée » à Eleusis.
Fig. 8.54. : Plan des vestiges du *mégaron* géométrique sous la « Maison Sacrée » à Eleusis.
Fig. 8.55. : Plan de la sépulture retrouvée en face du *mégaron* géométrique, sous la « Maison Sacrée » à Eleusis (*ca* VIII^{ème} s.).
Fig. 8.56. : Plans indiquant l'emplacement du sanctuaire d'Apollon *Daphnephoros* et de l'*hérôon* dans le cadre de l'évolution urbaine d'Erétrie (a) 750-680 av.J.-C., b) 680-550 av.J.-C., c. 550-490 av.J.-C.).
Fig. 8.57. : Plans des structures d'époque géométrique sous le sanctuaire d'Apollon *Daphnephoros* (b) 750-725 av.J.-C., c) 725-700 av.J.-C.). Plan des temples d'Apollon et d'Artémis (d) à partir de la fin du VIII^{ème} s.). Reconstitution en 3D de la cabane du chef, du temple d'Apollon et de l'autel (e).
Fig. 8.58. : Plan des édifices (B et C), des tombes protogéométriques et de la zone cultuelle autour du *pithos*, dans le quartier de Karmaniola à Asine.
Fig. 8.59. : Plan des vestiges de l'Age du Fer à Thermon, avec indication des tombes.
Fig. 8.60. : Plan des vestiges du Bronze Final et Fer I à Thermon, avec indication du temple C (pointillés) du sanctuaire d'Apollon.
Fig. 8.61. : Plan des structures et des tombes à *enchytrismos* à Oropos.
Fig. 8.62. : Plan de Lefkandi, avec indication de l'acropole de Xeropolis et de l'*hérôon* à Toumba.
Fig. 8.63. : Plan de l'*hérôon* de Toumba à Lefkandi. A. *Oikos* protogéométrique, B. Sépultures, C. Tumulus, D. Nécropole.
Fig. 8.64. : Reconstitution axonométrique de l'*hérôon* à Lefkandi.
Fig. 8.65. : Plan des tombes des époux retrouvées à l'intérieur de l'*hérôon* à Lefkandi.
Fig. 8.66. : Vues de l'inhumation féminine retrouvée à l'intérieur de l'*hérôon* à Lefkandi, avec (a-b-c) et sans (d) les disques en or. Ensemble d'épingles (c) à droite.
Fig. 8.67. : Vue de l'amphore en bronze ayant servi de cinéraire à l'incinération masculine, retrouvée à l'intérieur de l'*herôon* à Lefkandi.
Fig. 8.68. : Relevés graphiques des mobiliers funéraires mis au jour à l'intérieur de l'*hérôon* à Lefkandi : disque, collier et épingles de l'inhumation féminine (A-B-C) ; profil de l'amphore utilisée pour l'incinération masculine (D).

Fig. 8.69. : Relevé graphiques des motifs ornant le bord et les anses de l'amphore en bronze utilisée pour l'incinération de l'*hérôon* à Lefkandi.
Fig. 8.70. : Plan de la sépulture des chevaux retrouvée à l'intérieur de l'*hérôon* à Lefkandi.

Conclusion

Fig. C.1. : Carte indiquant les différents lieux de culte considérés comme points de délimitation de l'*ager Romanus antiquus* : 5. dépôt votif découvert sur la *via Filomusi Guelfi*.
Fig. C.2. : Relevés graphiques du matériel protohistorique appartenant au dépôt votif découvert sur la *via Filomusi Guelfi* : 1. Fragment d'un bord de bol en *impasto* avec décoration à cordon, 2. Anse à crête en *impasto*, 3. Fusaïole en *impasto* ornée d'un quadrillage graffite.
Fig. C.3. : Carte illustrant l'extension des traces d'occupation sur le site de Rome au IX^{ème} s.
Fig. C.4. : Carte illustrant la première phase de développement cultuel sur le site de Rome au IX^{ème} s.
Fig. C.5. : Carte illustrant la seconde phase de développement cultuel, entraînant la première impulsion urbanistique, sur le site de Rome au VIII^{ème} s.
Fig. C.6. : Carte illustrant l'évolution de l'occupation sur le site de Rome entre les IX^{ème} s. et VI^{ème} s., à travers les développements cultuels successifs et le processus d'urbanisation.

Source des illustrations

Chapitre I

Fig. 1.1. : CORNELL, 1995, p. 34, c. 1.

Fig. 1.2. : ANZIDEI, BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 1985, fig. 119.

Fig. 1.3. : ROBERT, 2004, p. 20.

Fig. 1.4. : CORNELL, 1995, p. 56, c. 4.

Fig. 1.5. : Carte conçue par S. Piermarini et vectorisée par L. Meulemans.

Fig. 1.6. : ANZIDEI, BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 1985, fig.109.

Fig. 1.7. : ANZIDEI, BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 1985, fig. 110.

Chapitre II

Fig. 2.1. : PACCIARELLI, 2001, p. 166, fig. 100.

Fig. 2.2. : PACCIARELLI, 2001, p. 167, fig. 101.

Fig. 2.3. : CARANDINI, CAPPELLI, 2000, p. 120.

Fig. 2.4. : CARANDINI, CAPPELLI, 2000, p. 260.

Fig. 2.5. : CARANDINI, CAPPELLI, 2000, p. 277.

Fig. 2.6. : CARANDINI, CAPPELLI, 2000, p. 277.

Fig. 2.7. : CARANDINI, 2010 c, fig. 8.

Fig. 2.8. : CARANDINI, CAPPELLI, 2000, p. 263.

Fig. 2.9. : CARANDINI, 2010 c, fig. 9.

Fig. 2.10. : CARANDINI, CAPPELLI, 2000, p. 275.

Fig. 2.11. : COLONNA, 2004, tav. XXXIX.

Fig. 2.12. : COLONNA, 2004, tav. XXXVIII.

Fig. 2.13. : COLONNA, 2004, tav. LXI.

Fig. 2.14. : DOMANICO, 2005, p. 516, fig. 2.

Fig. 2.15. : DOMANICO, 2005, p. 522, fig. 6.

Fig. 2.16. : DOMANICO, 2005, p. 525, fig. 9.

Fig. 2.17. : DOMANICO, 2005, p. 532, fig. 17.

Fig. 2.18. : CARANDINI, CARAFA, 1995 b, p. 25, tav. 23.

Fig. 2.19. : CARANDINI, CARAFA, 1995 b, p. 27, tav. 26.

Fig. 2.20. : CARANDINI, CARAFA, 1995 b, p. 29, tav. 28.

Fig. 2.21. : PEROUSE DE MONTCLOS, 2000, p. 130, fig. 62.

Fig. 2.22. : MASSABO, 1994, tav. II-3.

Chapitre III

Fig. 3.1. : BARTOLONI *et alii*, 1987, fig. 95.

Fig. 3.2. : BARTOLONI *et alii*, 1987, fig. 96.

Fig. 3.3. : ANZIDEI, BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 1985, fig. 100.

Fig. 3.4. : QUILICI, 1979, fig. 13

Fig. 3.5. : ANZIDEI, BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 1985, figg. 0 (couverture), 129.

Fig. 3.6. : BARTOLONI *et alii*, 1987, fig. 102 ; CORNELL, 1995*,* p. 49, c. 3.

Fig. 3.7. : ANZIDEI, BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 1985, fig. 120 .

Fig. 3.8. : QUILICI, 1979, t. 32 ; QUILICI, 1979, t. 33.

Fig. 3.9. : a) ANZIDEI, BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 1985, fig. 118; b) ANZIDEI, BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 1985, fig. 132.

Fig. 3.10. : a) ANZIDEI, BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 1985, fig. 122 ; b) ANZIDEI, BIETTI SESTIERI, DE SANTIS, 1985, fig. 138.

Fig. 3.11. : a) BARTOLONI *et alii*, 1987, t. 61, a ; b) BARTOLONI *et alii*, 1987, t. 61, b.

Fig. 3.12. : a) BARTOLONI *et alii*, 1987, fig. 104, e ; b) DAREMBERG, SAGLIO, 1877, p. 107, figg. 153-154.

Fig. 3.13. : BARTOLONI *et alii*, 1987, fig. 99.

Fig. 3.14. : CRESCENZI, GUIDI, 1988, figg. 0 (couverture avant-arrière).

Fig. 3.15. : BIETTI SESTIERI, 2000, fig. 101-105.

Fig. 3.16. : LEIGHTON, 2005, fig. 2.

Fig. 3.17. : LEIGHTON, 2005, fig. 3-4.

Chapitre IV

Fig. 4.1. : Carte conçue par S. Piermarini et vectorisée par L. Meulemans.

Fig. 4.2. : Carte conçue par S. Piermarini et vectorisée par L. Meulemans (à partir des figures de CARANDINI, 1997, p. 589, fig. 33 ; CARANDINI, 2006, pp. 516-517).

Fig. 4.3. : CARANDINI, 2010 c, fig. 10.

Fig. 4.4. : CARANDINI, CAPPELLI, 2000, p. 241, fig. a-b.

Fig. 4.5. : CARANDINI, CAPPELLI, 2000, p. 283, fig. a-b.

Fig. 4.6. : CARANDINI, CAPPELLI, 2000, p. 286, fig. a.

Fig. 4.7. : CARANDINI, CAPPELLI, 2000, p. 286, fig. b.

Fig. 4.8. : CARANDINI, CAPPELLI, 2000, p. 286, fig. c.

Fig. 4.9. : CARANDINI, CAPPELLI, 2000, p. 286, fig. d.

Fig. 4.10. : CARANDINI, CAPPELLI, 2000, p. 286, fig. e.

Fig. 4.11. : CARANDINI, CAPPELLI, 2000, p. 286, fig. f.

Fig. 4.12. : CARANDINI, CAPPELLI, 2000, p. 286, fig. g.

Fig. 4.13. : CARANDINI, CAPPELLI, 2000, p. 286, fig. h.

Fig. 4.14. : CARANDINI, CARAFA, 1995 b, p. 15, tav. 11.

Fig. 4.15. : CARANDINI, CARAFA, 1995 b, p. 18, tav. 15.

Fig. 4.16. : CARANDINI, CARAFA, 1995 a, p. 110, fig. 70.

Fig. 4.17. : CARANDINI, CARAFA, 1995 b, p. 19, tav. 17.

Fig. 4.18. : CARANDINI, CARAFA, 1995 b, p. 18, tav. 16.

Fig. 4.19. : CARANDINI, CARAFA, 1995 a, p. 112, fig. 74.

Fig. 4.20. : CARANDINI, 1997, tav. XXIV.

Fig. 4.21. : CARANDINI, CARAFA, 1995 b, p. 23, tav. 21.

Fig. 4.22. : CARANDINI, CARAFA, 1995 b, p. 24, tav. 22.

Fig. 4.23. : CARANDINI, CARAFA, 1995 b, p. 27, tav. 26.

Fig. 4.24. : CARANDINI, CAPPELLI, 2000, p. 280.

Fig. 4.25. : GALLONE, 2007-2008, p. 657, fig. 4.

Fig. 4.26. : CARANDINI, 1997, tav. XV.

Fig. 4.27. : CARANDINI, 1997, tav. XIV.

Fig. 4.28. : CARANDINI, 1997, tav. XVI.

Fig. 4.29. : CARANDINI, CAPPELLI, 2000, p. 292 b.

Fig. 4.30. : GUSBERTI, 2007-2008, p. 646, fig. 3.

Fig. 4.31. : CARANDINI, CAPPELLI, 2000, p. 292 a.

Fig. 4.32. : CARANDINI, 1997, tav. XXX.

Fig. 4.33. : CARANDINI, CARAFA, 1995 b, p. 32, tav. 30.

Fig. 4.34. : CARANDINI, CARAFA, 1995 a, p. 146, fig. 111.

Fig. 4.35. : CARANDINI, CARAFA, 1995 b, p. 34, tav. 32.

Fig. 4.36. : CARANDINI, CARAFA, 1995 b, p. 41, tav. 39.

Fig. 4.37. : CARANDINI, CARAFA, 1995 b, p. 36, tav. 35.

Fig. 4.38. : CARANDINI, CARAFA, 1995 a, p. 148, fig. 113.

Fig. 4.39. : CARANDINI, CARAFA, 1995 a, p. 148, fig. 114.

Fig. 4.40. : CARANDINI, CARAFA, 1995 a, p. 148, fig. 115.

Fig. 4.41. : TOMEI, 1997, p. 26.

Fig. 4.42. : CARANDINI, CAPPELLI, 2000, p. 323, fig. a.

Fig. 4.43. : CARANDINI, CAPPELLI, 2000, p. 324, fig. c.

Fig. 4.44. : CARANDINI, CAPPELLI, 2000, p. 324, fig. d.

Fig. 4.45. : CARANDINI, CAPPELLI, 2000, p. 324, fig. e.

Fig. 4.46. : CARANDINI, CAPPELLI, 2000, p. 325, fig. 2.

Fig. 4.47. : CARANDINI, CAPPELLI, 2000, p. 325, fig. 1.

Fig. 4.48. : CARANDINI, CAPPELLI, 2000, p. 326, fig. 3.

Fig. 4.49. : CARANDINI, CAPPELLI, 2000, p. 322.

Fig. 4.50. : CARANDINI, CAPPELLI, 2000, p. 322.

Fig. 4.51. : AA.VV., 1976, tav. XVII.

Fig. 4.52. : LUGLI, 2001, p. 308, fig. 1.

Fig. 4.53. : LUGLI, 2001, p. 310, fig. 3.

Fig. 4.54. : LUGLI, 2001, p. 310, fig. 4.

Fig. 4.55. : LUGLI, 2001, p. 313, fig. 9.

Fig. 4.56. : DANTI, 2001, p. 336, fig. 14.

Fig. 4.57. : LUGLI, 2001, p. 314, fig. 10.

Fig. 4.58. : LUGLI, 2001, p. 314, fig. 11.

Fig. 4.59. : LUGLI, 2001, p. 311, fig. 5.

Fig. 4.60. : LUGLI, 2001, p. 311, fig. 6.

Fig. 4.61. : LUGLI, 2001, p. 312, fig. 7.

Fig. 4.62. : LUGLI, 2001, p. 312, fig. 8.

Fig. 4.63. : CARANDINI, 2010 c, fig. 21.

Fig. 4.64. : CARANDINI, 2006, p. 538, fig. 38 a.

Fig. 4.65. : CARANDINI, 2010 c, fig. 17.

Fig. 4.66. : FILIPPI, 2005 b, p. 200, fig. 1.

Fig. 4.67. : FILIPPI, 2005 b, p. 201, fig. 2.

Fig. 4.68. : FILIPPI, 2007-2008, p. 621, fig. 4.

Fig. 4.69. : FILIPPI, 2005 b, p. 202, fig. 3.

Fig. 4.70. : FILIPPI, 2007-2008, p. 621, fig. 8.

Fig. 4.71. : GUSBERTI, 2007-2008, p. 625, fig. 1.

Fig. 4.72. : FILIPPI, 2005 b, p. 203, fig. 4.

Fig. 4.73. : FILIPPI, 2007-2008, p. 627, fig. 10.

Fig. 4.74. : FILIPPI, 2005 b, p. 203, fig. 5.

Fig. 4.75. : GUSBERTI, 2007-2008, p. 643, fig. 2.

Fig. 4.76. : CARANDINI, 2007, p. 553, fig. 52 b.

Fig. 4.77. : CARANDINI, 2007, p. 545, fig. 44 a.

Fig. 4.78. : CARANDINI, 2010 c, fig. 20.

Fig. 4.79. : CARAFA, 2005, p. 137, fig. 1.

Fig. 4.80. : CARAFA, 2005, p. 138, fig. 2.

Fig. 4.81. : FILIPPI, 2007-2008, p. 632, fig. 16.

Fig. 4.82. : FILIPPI, 2005 a, p. 107, fig. 5.

Fig. 4.83. : FILIPPI, 2005 a, p. 112, fig. 7.

Fig. 4.84. : GUSBERTI, 2005, p. 132, fig. 4.

Fig. 4.85. : MAGAGNINI, 2005, p. 6, tav. I.

Fig. 4.86. : MAGAGNINI, 2005, p. 17, fig. 9.

Fig. 4.87. : MAGAGNINI, 2005, p. 21, fig. 10.

Fig. 4.88. : MAGAGNINI, 2005, p. 30, figg. 20-21.

Fig. 4.89. : Carte conçue par S. Piermarini et vectorisée par L. Meulemans (à partir des figures de CARANDINI, 1997, p. 589, fig. 33 ; CARANDINI, 2006, pp. 516-517 ; CAZZELLA, 2001, p. 267, fig. 4).

Fig. 4.90. : Carte conçue par S. Piermarini et vectorisée par L. Meulemans (à partir des figures de CARANDINI, 1997, p. 589, fig. 33 ; CARANDINI, 2006, pp. 516-517 ; CAZZELLA, 2001, p. 267, fig. 4).

Fig. 4.91. : Carte conçue par S. Piermarini et vectorisée par L. Meulemans (à partir des figures de CARANDINI, 1997, p. 589, fig. 33 ; CARANDINI, 2006, pp. 516-517 ; CAZZELLA, 2001, p. 267, fig. 4).

Fig. 4.92. : Carte conçue par S. Piermarini et vectorisée par L. Meulemans (à partir des figures de CARANDINI, 1997, p. 589, fig. 33 ; CARANDINI, 2006, pp. 516-517 ; CAZZELLA, 2001, p. 267, fig. 4).

Chapitre V

Fig. 5.1. : Carte conçue par S. Piermarini et vectorisée par L. Meulemans.

Fig. 5.2. : CECAMORE, 1996, p. 51, fig. 1.

Fig. 5.3. : GUIDI, DI GENNARO, PACCIARELLI, 1978, p. 85, fig. 1.

Fig. 5.4. : CECAMORE, 1993, p. 35.

Fig. 5.5. : MAASKANKT-KLEIBRINK, 1987, p. 8, fig. V a.

Fig. 5.6. : MAASKANKT-KLEIBRINK, 1987, p. 26, pl. XII.

Fig. 5.7. : MAASKANKT-KLEIBRINK, 1987, p. 6, fig. 1.

Fig. 5.8. : CARANDINI, CAPPELLI, 2000, p. 329, fig. c.

Fig. 5.9. : CARANDINI, CAPPELLI, 2000, p. 331, fig. d.

Fig. 5.10. : CHIARUCCI, GIZZI, 1985, p. 39, fig. 10.

Fig. 5.11. : MAASKANKT-KLEIBRINK, 1995, p. 128, fig. 2.

Fig. 5.12. : MAASKANKT-KLEIBRINK, 1991, p. 73, fig. 10.

Fig. 5.13. : MAASKANKT-KLEIBRINK, 1992, p. 115, pl. XXXVIII.

Fig. 5.14. : MAASKANKT-KLEIBRINK, 1995, p. 128, fig. 3.

Fig. 5.15. : CHIARUCCI, GIZZI, 1985, p. 149, fig. 115.

Fig. 5.16. : KLEIBRINK, 1997, p. 140, fig. 1.

Fig. 5.17. : MAASKANKT-KLEIBRINK, 1991, p. 63, fig. 5.

Fig. 5.18. : AA.VV., 1976, tav. LXXXVI.

Fig. 5.19. : AA.VV., 1976, tav. LXXXVII.

Fig. 5.20. : AA.VV., 1976, tav. LXXXVIII.

Fig. 5.21. : DI MARIO, 2007, p. 11, fig. 1.

Fig. 5.22. : QUILICI GIGLI, 1990 b, p. 192.

Fig. 5.23. : CRESCENZI, TORTORICI, 1983 b, tav. I.

Fig. 5.24. : BOUMA, 1996 a, p. 97, fig. 35.

Fig. 5.25. : TORTORICI, 1983, p. 32, fig. 34.

Fig. 5.26. : CRESCENZI, TORTORICI, 1983 b, p. 43, fig. 50.

Fig. 5.27. : CRESCENZI, TORTORICI, 1983 b, p. 44, fig. 52.

Fig. 5.28. : TORTORICI, 1983, p. 32, fig. 36.

Fig. 5.29. : CRESCENZI, TORTORICI, 1983 b, p. 45, fig. 53.

Fig. 5.30. : CRESCENZI, TORTORICI, 1983 b, p. 46, figg. 54-59.

Fig. 5.31. : CRESCENZI, TORTORICI, 1983 b, p. 51, figg. 72, 74, 76-81.

Fig. 5.32. : CRESCENZI, TORTORICI, 1983 b, p. 49, fig. 7.

Fig. 5.33. : TORTORICI, 1983, p. 39, fig. 44.

Fig. 5.34. : CRESCENZI, TORTORICI, 1983 b, p. 53, fig. 90.

Fig. 5.35. : TORTORICI, 1983, p. 41, fig. 49.

Fig. 5.36. : CRESCENZI, TORTORICI, 1983 b, p. 55, fig. 95.

Fig. 5.37. : CRESCENZI, TORTORICI, 1983 b, p. 55, fig. 98.

Fig. 5.38. : GHINI, INFARINATO, 2009, p. 311, fig. 1.

Fig. 5.39. : GHINI, INFARINATO, 2009, p. 314, fig. 6.

Fig. 5.40. : GHINI, INFARINATO, 2009, p. 315, fig. 9.

Fig. 5.41. : GHINI, INFARINATO, 2009, p. 317, fig. 11.

Fig. 5.42. : GHINI, INFARINATO, 2009, p. 312, fig. 4.

Fig. 5.43. : GHINI, INFARINATO, 2009, p. 314, figg. 7-8.

Fig. 5.44. : GUIDI, 2007-2008, p. 719, fig. 8.

Fig. 5.45. : QUILICI GIGLI, 1990 c, p. 210.

Fig. 5.46. : QUILICI GIGLI, 1990 c, p. 211, fig. 9.1.1.

Fig. 5.47. : QUILICI GIGLI, 1990 c, p. 211, fig. 9.1.3-9.1.5.

Fig. 5.48. : QUILICI GIGLI, 1990 c, p. 212, fig. 9.1.9-9.1.10.

Fig. 5.49. : QUILICI GIGLI, 1990 c, p. 212, fig. 9.1.8.

Fig. 5.50. : QUILICI GIGLI, 1990 c, p. 213, fig. 9.1.16-9.1.19.

Fig. 5.51. : AA.VV., 1976, tav. XCVI A-B.

FIG. 5.52. : AA.VV., 1976, tav. XCVII C.

Fig. 5.53. : AA.VV., 1976, tav. XCVIII.

Fig. 5.54. : FISCHER-HANSEN, 1978, p. 35, fig. 1.

Fig. 5.55. : JARVA, 2001, p. 191, fig. 1.

Fig. 5.56. : BRANDT, 1996, p. 22, fig. 6.

Fig. 5.57. : BRANDT, 1996, p. 28, fig. 8.

Fig. 5.58. : BRANDT, 1996, p. 40, fig. 14.

Fig. 5.59. : BRANDT, 1996, 116, fig. 57.

Fig. 5.60. : BRANDT, 1996, p. 117, fig. 58.

Fig. 5.61. : CARANDINI, CAPPELLI, 2000, p. 201, fig. b.

Fig. 5.62. : BOUMA, 1996 a, p. 98, fig. 36.

Fig. 5.63. : SOMMELLA, FENELLI, GUAITOLI, 1985, p. 339, fig. 14.

Fig. 5.64. : FENELLI, GUAITOLI, 1990, p. 184, fig. 4.

Fig. 5.65. : GUAITOLI, 1981 b, p. 164, fig. 5.

Fig. 5.66. : GUAITOLI, 1981 b, p. 165, fig. 6.

Fig. 5.67. : GUAITOLI, 1981 b, p. 165, fig. 7.

Fig. 5.68. : GUAITOLI, 1981 b, p. 166, fig. 8.

Fig. 5.69. : CASTAGNOLI, 1976, p. 53.

Fig. 5.70. : CASTAGNOLI, 1976, p. 54.

Fig. 5.71. : GIULIANI, 1981, p. 170.

Fig. 5.72. : GIULIANI, 1981, p. 174.

Fig. 5.73. : GIULIANI, 1981, p. 175.

Chapitre VI

Fig. 6.1. : Carte conçue par S. Piermarini et vectorisée par L. Meulemans.

Fig. 6.2. : D'ERCOLE, TRUCCO, 1992, p. 78, figg. 3-4.

Fig. 6.3. : D'ERCOLE, TRUCCO, 1992, p. 79, fig. 5.

Fig. 6.4. : D'ERCOLE, TRUCCO, 1992, p. 79, fig. 6.

Fig. 6.5. : D'ERCOLE, TRUCCO, 1992, p. 79, fig. 7.

Fig. 6.6. : D'ERCOLE, TRUCCO, 1992, p. 80, figg. 8-9.

Fig. 6.7. : D'ERCOLE, TRUCCO, 1992, p. 83, figg. 15-16.

Fig. 6.8. : MORETTI SGUBINI, 2001, p. 3, fig. 1.

Fig. 6.9. : BONGHI JOVINO, BAGNASCO GIANNI, 2007, p. 40.

Fig. 6.10. : CARANDINI, CAPPELLI, 2000, p. 266.

Fig. 6.11. : CATALDI, 1994, tav. I.

Fig. 6.12. : BONGHI JOVINO, BAGNASCO GIANNI, 2007, p. 41.

Fig. 6.13. : BONGHI JOVINO, 2010, p. 164, fig. 3 .

Fig. 6.14. : MORETTI SGUBINI, 2001, p. 22, fig. 15.

Fig. 6.15. : CARANDINI, CAPPELLI, 2000, p. 268.

Fig. 6.16. : BONGHI JOVINO, 2010, p. 169, fig. 7.

Fig. 6.17. : BONGHI JOVINO, BAGNASCO GIANNI, 2007, p. 42.

Fig. 6.18. : MORETTI SGUBINI, 2001, p. 36, fig. 35.

Fig. 6.19. : MORETTI SGUBINI, 2001, p. 36, fig. 36.

Fig. 6.20. : BONGHI JOVINO, CHIARAMONTE TRERE, 1997, tav. 126/1.

Fig. 6.21. : BONGHI JOVINO, CHIARAMONTE TRERE, 1997, tav. 126/5.

Fig. 6.22. : BONGHI JOVINO, CHIARAMONTE TRERE, 1997, tav. 126/6.

Fig. 6.23. : BONGHI JOVINO, CHIARAMONTE TRERE, 1997, tav. 125/1-2.

Fig. 6.24. : BONGHI JOVINO, CHIARAMONTE TRERE, 1997, tav. 125/3.

Fig. 6.25. : BONGHI JOVINO, 2010, p. 165, fig. 4.

Fig. 6.26. : BONGHI JOVINO, 2007-2008, p. 777, fig. 6.

Fig. 6.27. : BONGHI JOVINO, 2007-2008, p. 777, fig. 7.

Fig. 6.28. : BONGHI JOVINO, BAGNASCO GIANNI, 2007, p. 44.

Fig. 6.29. : MORETTI SGUBINI, 2001, p. 25, fig. 21.

Fig. 6.30. : BONGHI JOVINO, BAGNASCO GIANNI, 2007, p. 43.

Fig. 6.31. : MORETTI SGUBINI, 2001, p. 41, fig. 47.

Fig. 6.32. : BONGHI JOVINO, CHIARAMONTE TRERE, 1997, tav. 103/2.

Fig. 6.33. : BONGHI JOVINO, CHIARAMONTE TRERE, 1997, tav. 115.

Fig. 6.34. : BONGHI JOVINO, CHIARAMONTE TRERE, 1997, tav. 116.

Fig. 6.35. : BONGHI JOVINO, CHIARAMONTE TRERE, 1997, tav. 117/1.

Fig. 6.36. : BONGHI JOVINO, CHIARAMONTE TRERE, 1997, tav. 127.

Fig. 6.37. : BONGHI JOVINO, CHIARAMONTE TRERE, 1997, tav. 128.

Fig. 6.38. : CRISTOFANI, 1991, p. 13, fig. 1.

Fig. 6.39. : CRISTOFANI, 2000 b, p. 398, fig. 2.

Fig. 6.40. : BELLELLI, RIZZO, RONCALLI, 2007, p. 61.

Fig. 6.41. : BELLELLI, RIZZO, RONCALLI, 2007, p. 62.

Fig. 6.42. : CERASUOLO, 2002, p. 769, fig. 2.

Fig. 6.43. : GALLUCCIO, 2002, p. 774, fig. 1.

Fig. 6.44. : GALLUCCIO, 2002, p. 775, fig. 2.

Fig. 6.45. : GALLUCCIO, 2002, p. 776, fig. 3.

Fig. 6.46. : BELLELLI, RIZZO, RONCALLI, 2007, p. 60.

Fig. 6.47. : BELLELLI, RIZZO, RONCALLI, 2007, p. 66.

Fig. 6.48. : BELLELLI, RIZZO, RONCALLI, 2007, 2007, p. 67.

Fig. 6.49. : CRISTOFANI, 2000 b, p. 415, fig. 29.

Fig. 6.50. : CRISTOFANI, 2000 b, p. 415, fig. 28.

Fig. 6.51. : BARTOLONI, 2007, p. 23.

Fig. 6.52. : BARTOLONI, 2007, p. 23.

Fig. 6.53. : ACCONCIA, BARTOLONI, TEN KORTENAAR, 2005, p. 279, fig. 1 A.

Fig. 6.54. : BARTOLONI, 2007-2008, p. 823, fig. 2.

Fig. 6.55. : BARTOLONI, 2007, p. 24.

Fig. 6.56. : BARTOLONI, 2007, p. 24.

Fig. 6.57. : BARTOLONI, 2007, p. 25.

Fig. 6.58. : STEFANI, 1944, fig. 79.

Fig. 6.59. : STEFANI, 1944, fig. 87.

Fig. 6.60. : STEFANI, 1944, fig. 34.

Fig. 6.61. : BARTOLONI, 2007, p. 25.

Fig. 6.62. : STEFANI, 1944, p. 80.

Fig. 6.63. : BARTOLONI, 2007, p. 23.

Fig. 6.64. : FONTAINE, 1993, p. 226, fig. 4.

Fig. 6.65. : FONTAINE, 1993, p. 225, fig. 3.

Fig. 6.66. : FONTAINE, 1993, p. 237, fig. 8 b.

Fig. 6.67. : FONTAINE, 1993, p. 235, fig. 6 b.

Fig. 6.68. : NEGRONI CATACCHIO, 1995, p. 143, fig. 55.

Fig. 6.69. : NEGRONI CATACCHIO, 1995, p. 342, fig. 132.

Fig. 6.70. : CARDOSA, MILANESIO MACRI, 2000, p. 389, fig. 3.

Fig. 6.71. : NEGRONI CATACCHIO, 1995, p. 340, fig. 131.

Chapitre VII

Fig. 7.1. : Graphique réalisé par S. Piermarini.

Fig. 7.2. : Graphique réalisé par S. Piermarini.

Fig. 7.3. : Graphique réalisé par S. Piermarini.

Chapitre VIII

Fig. 8.1. : BRADLEY, 1997, p. 116, map 1.

Fig. 8.2. : BRADLEY, 1997, p. 117, map 2.

Fig. 8.3. : BONOMI PONZI, 2006, p. 112, fig. 4.

Fig. 8.4. : BONOMI PONZI, 2006, p. 113, fig. 5.

Fig. 8.5. : BONOMI PONZI, 2006, p. 114, fig. 6.

Fig. 8.6. : BONOMI PONZI, 2006, p. 116, fig. 7.

Fig. 8.7. : BONOMI PONZI, 2006, p. 120, fig. 17.

Fig. 8.8. : BONOMI PONZI, 2006, p. 121, fig. 18.

Fig. 8.9. : BONOMI PONZI, 2006, p. 122, fig. 22.

Fig. 8.10. : BONOMI PONZI, 2010, p. 183, fig. 24.

Fig. 8.11. : BONOMI PONZI, 2010, p. 184, fig. 25.

Fig. 8.12. : BONOMI PONZI, 2010, p. 188, fig. 30.

Fig. 8.13. : BONOMI PONZI, 2010, p. 188, fig. 31.

Fig. 8.14. : BONOMI PONZI, 2010, p. 189, fig. 33.

Fig. 8.15. : BONOMI PONZI, 2010, p. 189, fig. 35.

Fig. 8.16. : BONOMI PONZI, 2010, p. 191, fig. 38.

Fig. 8.17. : BRUSCHETTI, 1989, p. 115, fig. 4.1.

Fig. 8.18. : BRUSCHETTI, 1989, p. 117, fig. 4.6.

Fig. 8.19. : BRUSCHETTI, 1989, p. 118, fig. 4.9.

Fig. 8.20. : BRUSCHETTI, 1989, p. 120, fig. 4.17.

Fig. 8.21. : BRUSCHETTI, 1989, p. 121, fig. 4.24.

Fig. 8.22. : BRUSCHETTI, 1989, p. 123, figg. 4.30-4.31.

Fig. 8.23. : MAZARAKIS AINIAN, 1999, p. 12, fig. 1.

Fig. 8.24. : KARETSOU, 1981, p. 152, fig. 29.

Fig. 8.25. : KARETSOU, 1981, p. 143, fig. 7.

Fig. 8.26. : KARETSOU, 1981, p. 146, fig. 11.

Fig. 8.27. : KARETSOU, 1981, p. 147, fig. 12.

Fig. 8.28. : KARETSOU, 1981, p. 142, fig. 5.

Fig. 8.29. : KARETSOU, 1981, p. 145, fig. 10.

Fig. 8.30. : KARETSOU, 1981, p. 143, fig. 6.

Fig. 8.31. : KARETSOU, 1981, p. 152, fig. 30.

Fig. 8.32. : KARETSOU, 1981, p. 152, fig. 31.

Fig. 8.33. : KARETSOU, 1981,, p. 144, figg. 8-9.

Fig. 8.34. : KARETSOU, 1981, p. 148, fig. 14.

Fig. 8.35. : KARETSOU, 1981, p. 149, figg. 17-20.

Fig. 8.36. : KARETSOU, 1981, p. 150, figg. 21-22.

Fig. 8.37. : CHRYSSOULAKI, 2002, pl. XII a.

Fig. 8.38. : CHRYSSOULAKI, 2002, pl. XIV a.

Fig. 8.39. : CHRYSSOULAKI, 2002, pl. XIV b.

Fig. 8.40. : CHRYSSOULAKI, 2002, pl. XIV c.

Fig. 8.41. : CHRYSSOULAKI, 2002, pl. XV a-b.

Fig. 8.42. : CHRYSSOULAKI, 2002, pl. XV c.

Fig. 8.43. : MAZARAKIS AINIAN, 1997, fig. 136.

Fig. 8.44. : MAZARAKIS AINIAN, 1997, fig. 137.

Fig. 8.45. : MAZARAKIS AINIAN, 1997, fig. 138.

Fig. 8.46. : LANGDON, 1976, pl. 22.

Fig. 8.47. : LANGDON, 1976, pl. 26.

Fig. 8.48. : MARANGOU, 1998, p. 13, fig. 2.

Fig. 8.49. : MARANGOU, 1998, p. 16, fig. 4.

Fig. 8.50. : MARANGOU, 1998, p. 18, fig. 6.

Fig. 8.51. : MAZARAKIS AINIAN, 1997, fig. 163.

Fig. 8.52. : COSMOPOULOS, 2003, p. 3, fig. 1.1.

Fig. 8.53. : MAZARAKIS AINIAN, 1997, fig. 172.

Fig. 8.54. : MAZARAKIS AINIAN, 1997, fig. 174.

Fig. 8.55. : MAZARAKIS AINIAN, 1997, fig. 177.

Fig. 8.56. : CARANDINI, CAPPELLI, 2000, p. 344.

Fig. 8.57. : CARANDINI, CAPPELLI, 2000, p. 289.

Fig. 8.58. : MAZARAKIS AINIAN, 1999, p. 16, fig. 3.

Fig. 8.59. : MAZARAKIS AINIAN, 1999, p. 19, fig. 5.

Fig. 8.60. : MAZARAKIS AINIAN, 1997, fig. 40.

Fig. 8.61. : MAZARAKIS AINIAN, 1997, fig. 77.

Fig. 8.62. : POPHAM, CALLIGAS, SACKETT, 1993, pl. 1.

Fig. 8.63. : CALLIGAS, 1988, p. 231, fig. 1.

Fig. 8.64. : POPHAM, CALLIGAS, SACKETT, 1993, pl. 28.

Fig. 8.65. : POPHAM, CALLIGAS, SACKETT, 1993, pl. 13.

Fig. 8.66. : POPHAM, CALLIGAS, SACKETT, 1993, pl. 15 a-d.

Fig. 8.67. : POPHAM, CALLIGAS, SACKETT, 1993, 1993, pl. 16 c.

Fig. 8.68. : POPHAM, CALLIGAS, SACKETT, 1993, 1993, pl. 18.

Fig. 8.69. : POPHAM, CALLIGAS, SACKETT, 1993, 1993, pl. 19.

Fig. 8.70. : POPHAM, CALLIGAS, SACKETT, 1993, 1993, pl. 22.

Conclusion

Fig. C.1. : CIFANI, 2005, p. 217, fig. 9.

Fig. C.2. : CIFANI, 2005, p. 206, fig. 3, nn. 1-3.

Fig. C.3. : Carte conçue par S. Piermarini et vectorisée par L. Meulemans (à partir des figures de CARANDINI, 1997, p. 589, fig. 33 ; CARANDINI, 2006, pp. 516-517 ; CAZZELLA, 2001, p. 267, fig. 4).

Fig. C.4. : Carte conçue par S. Piermarini et vectorisée par L. Meulemans (à partir des figures de CARANDINI, 1997, p. 589, fig. 33 ; CARANDINI, 2006, pp. 516-517 ; CAZZELLA, 2001, p. 267, fig. 4).

Fig. C.5. : Carte conçue par S. Piermarini et vectorisée par L. Meulemans (à partir des figures de CARANDINI, 1997, p. 589, fig. 33 ; CARANDINI, 2006, pp. 516-517 ; CAZZELLA, 2001, p. 267, fig. 4).

Fig. C.6. : Carte conçue par S. Piermarini et vectorisée par L. Meulemans (à partir des figures de CARANDINI, 1997, p. 589, fig. 33 ; CARANDINI, 2006, pp. 516-517 ; CAZZELLA, 2001, p. 267, fig. 4).

Visualisation des illustrations

Vous trouverez ci-joint un CD-ROM reprenant l'ensemble des illustrations.

Nous vous conseillons de les consulter (ainsi que leur légende) via le site web qui leur a été dédié, en double-cliquant sur le fichier "Accueil.html" (ou en ouvrant ce fichier dans votre navigateur favori).
Ce site fonctionne sous Firefox, Safari et Internet Explorer. Toutefois, sous Internet Explorer, il est possible qu'il faille activer deux options de sécurité. Pour cela, rendez-vous dans le menu "Tools" et puis "Internet Options". Sur l'onglet "Advanced", rendez-vous à la section "Security" et cochez les deux cases :

v Allow active content to run in files on My Computer
v Allow active content from CDs to run on My Computer

Cliquez ensuite sur "OK".
Vous pouvez également visualiser ces mêmes illustrations dans le dossier "Images".
Les légendes se trouvent dans le document "Table des illustrations.doc".

Bonne visualisation.